This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

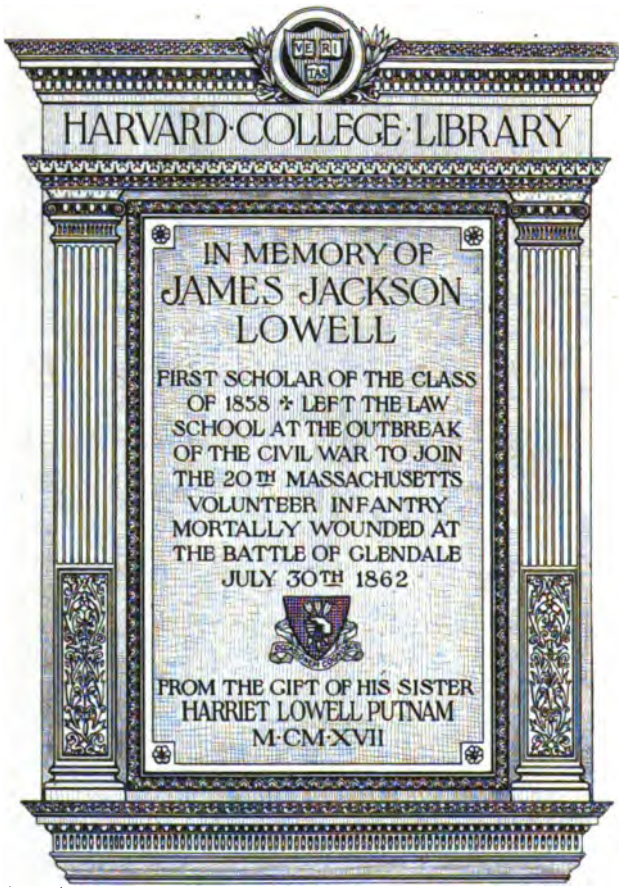
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Fr 1400.514


VE RI TAS
HARVARD·COLLEGE·LIBRARY
IN MEMORY OF
JAMES JACKSON
LOWELL
FIRST SCHOLAR OF THE CLASS
OF 1858 ✣ LEFT THE LAW
SCHOOL AT THE OUTBREAK
OF THE CIVIL WAR TO JOIN
THE 20TH MASSACHUSETTS
VOLUNTEER INFANTRY
MORTALLY WOUNDED AT
THE BATTLE OF GLENDALE
JULY 30TH 1862
FROM THE GIFT OF HIS SISTER
HARRIET LOWELL PUTNAM
M·CM·XVII

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES

RECUEIL PÉRIODIQUE,

Publié trois fois par Mois,

PAR

M. PELTIER.

VOL. XXXVIII.

Tunc mihi dominus, rerum imperiis hominumque
Tot tantisque minor; quem ter vindicta quaterque
Imposita haud unquam miserâ formidine privet?

HOR. SAT. vii. lib ii.

Non il n'est pas mon roi, cet avorton maudit
Que la vengeance presse et que la peur poursuit.

A LONDRES:

DE L'IMPRIMERIE DE SCHULZE ET DEAN,

No. 13, Poland-Street, Oxford-Street.

ON SOUSCRIT CHEZ M. PELTIER,

NO. 7, DUKE STREET, PORTLAND PLACE.

Le Prix de la Souscription est de cinq Guinées par An.

1812.

Fr 1400.514

Harvard College Library.
Mar 1 1 24
J. I. Le[illegible] Fund

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CCCXXXIV.—*Le* 10 *Juillet*, 1812.

LITTÉRATURE.

La Chute de Rufin, Poëme en deux Chants, traduit du Latin de Claudien. *Par le Marquis de* Sy.

[Second Extrait.]

Les morceaux que nous avons cités de cette élégante et poétique traduction, ont dû prouver à nos lecteurs que M. le Marquis de Sy n'avait pas entrepris une tâche au-dessus de ses forces, en cherchant à faire connaître au public un poëme qui probablement avait découragé avant lui les traducteurs, puisqu'il n'en existait qu'une version incomplette, et que l'original était même dans les mains de peu de personnes. Les tableaux que Claudien a dessinés,

appartenant à l'histoire et à la poésie, forment un genre mixte qui exige, dans celui qui veut les rendre, beaucoup de richesse et de facilité d'expression. Le style du poëte se sent un peu de l'époque à laquelle il a écrit, et quoiqu'il soit en général plus chaste, plus clair, plus élégant que celui des poëtes ses contemporains, on y remarque un peu des traces de cette décadence qui alors entraînait les lettres dans le même tombeau que l'Empire dont la naissance les avait vu fleurir. Il a donc fallu donner, si nous osons le dire, une transparence virgilienne à ces métaphores un peu forcées, à ces ellipses hasardées, à ces images gigantesques qu'offre quelquefois le Poëme. C'est là ce qui explique les hardiesses, les libertés même que M. le Marquis de Sy s'est permises dans quelques parties de sa traduction qui, quoique fidele dans l'ensemble, n'a pas cependant toujours la précision de l'original. Il s'y est conformé au reste avec bonheur et habileté, chaque fois que le vers le lui a permis, mais il eût risqué d'être froid ou inintelligible, s'il eût toujours cherché à le rendre trop exactement. On doit donc plus juger sa traduction d'après les difficultés comparées du texte et de notre langue, que d'après les devoirs qui sont imposés à ceux qui entreprennent un travail de ce genre. Mais s'il a traduit avec fidélité et avec chaleur les morceaux essentiels, s'il a completté ou rendu plus saillantes les idées et les images qui n'étaient qu'indiquées, s'il a été en général aussi élevé que son modele, on ne fera pas attention à des taches légeres et on conviendra que la littérature française s'est enrichie sur les rives de la Tamise d'une traduction en vers qu'on n'avait pas même essayée sur celles de la Seine. Le second chant offre des rapprochements si frappants avec les événements qui se passent sous tous les yeux, que nous espérons qu'ils augmenteront pour nos lecteurs l'intérêt des citations suivantes.

Après avoir annoncé la mort de Théodose
avait confié aux soins de Stilicon ses deux fils

Honorius et Arcadius, ses succeseurs à l'Empire, le premier en Occident, l'autre en Orient, le Poëte présente Rufin alarmé sur son sort et n'espérant de salut que dans la confusion générale.

. ! . . . . *Alii per Caspia claustra,*
Armeniasque nives inopino tramite ducti,
Invadunt Orientis opes. . . . .

Pour piller l'Orient, des hordes inhumaines
Forcent les défilés des portes Caspiennes ;
L'Halys roule déjà des flots ensanglantés ;
La Cappadoce voit tous ses champs dévastés.
Le sommet de l'Argée et son vert pâturage,
(Berceau des fiers coursiers) sont fumants de carnage,
Et le Cilicien, qu'atteignent tant d'horreurs,
Sur ses monts escarpés reconnaît des vainqueurs.
Des pasteurs de l'Oronte et des jeunes bergeres,
Adieu les chants joyeux et les danses légeres !
Du cheval belliqueux les fiers hennissements
Ont frappé de terreur ces pacifiques champs ;
Et l'Europe et l'Asie, au pillage livrées,
Voient le Gete inonder leurs fertiles contrées,
Des bords épouvantés de l'Eridan fougueux
Jusqu'aux mobiles flots de l'Euxin orageux,
Nulle voix sur l'Osa ne se fait plus entendre ;
Le pâtre fuit, en pleurs, son toit réduit en cendre.
L'œil méconnaît le sol cher aux Pannoniens,
Les remparts de la Thrace, et les champs Mysiens :
De ses riches troupeaux la Terre dépeuplée,
Semble des Lybiens la plage désolée,
Que, sous un ciel d'airain, les feux de l'équateur
Disputent pour jamais aux vœux du laboureur.
Mais on n'éleve pas une plainte, un murmure :
Commune est la détresse et commune est l'injure.
Qui souffre chaque jour des supplices nouveaux,
Semble enfin contracter l'habitude des maux.
Hélas ! que le Destin, de ruines avide,
Assigne à la grandeur une chûte rapide !
Par tant de soins, de peine, un empire élevé,
Par tant de sang acquis, tant de sang conservé,
Qui, mille ans, triompha de la fortune adverse,
Un traître, en un moment, un lâche le renverse !

Rufin souffle partout la discorde et appelle les barbares qui mettent le siége devant Constantinople; du haut d'une tour il jouit du spectacle des horreurs qui se commettent à l'entour :

Obsessâ tamen ille ferus lætatur in urbe. . . .

Enfermé dans la ville, au milieu des horreurs
D'un siége désastreux qui glace tous les cœurs,
Le barbare se livre à des transports de joie.
Il savoure les maux ou chacun est en proie.
Tranquille spectateur, du sommet d'une tour
Il promène ses yeux sur les champs d'alentour;
Il voit de toutes parts des victimes craintives.
Là des meres, au ciel levant leurs mains captives;
Plus loin, un malheureux, percé de javelots,
Qui dispute sa vie à la fureur des flots :
Un autre ici, fuyant la lance meurtriere,
Tombe, ayant presque atteint le seuil de sa chaumiere,
Au fer étincelant levé sur le vieillard
La neige de sa tête oppose un vain rempart;
Et l'enfant presse en vain, d'une bouche innocente,
Le sein rougi du sang de sa mere expirante.

Bientôt les vœux sont universels pour l'arrivée de Stilicon, dont le rôle ressemble assez à celui que pourrait jouer le général Moreau :

" Quand verrons-nous cesser nos mortelles alarmes ?
Où trouver une main pour essuyer nos larmes ?
Nous sommes menacés de miseres sans fin;
Au dehors par le Gete, au dedans par Rufin.
Comment nous arracher, à leur double poursuite?
Et la terre et la mer s'opposent à la fuite.
Nos plaines sont en proie à l'ennemi vainqueur,
Et dans notre cité regne encor plus d'horreur.
Viens enfin ranimer ta mourante patrie,
Stilicon ! viens sauver ta famille chérie !
Ici sont tes foyers. Dans nos murs, parmi nous,
Vivent de ton amour les gages les plus doux;
Et c'est dans cette Cour jadis si fortunée,
Que s'alluma pour toi le flambeau d'hyménée.

Ah ! parais ! L'ennemi, sans attendre tes coups,
Tremblant et confondu s'enfuira devant nous,
Et le tyran farouche, altéré de carnage
A ta seule présence étouffera sa rage."

Rufin qui avait obtenu de la faiblesse d'Arcadius de partager avec lui l'empire, s'avance avec le Prince, à la rencontre des troupes de Stilicon qui viennent pour venger leur pays et la disgrâce de celui-ci :

Arcadius approche et sa tête sacrée
S'incline en saluant l'enseigne révérée :
Rufin le suit ; Rufin, par un propos flatteur
Adroit à déguiser le secret de son cœur,
Courtise les soldats, encourage leur zele,
Releve leur valeur, par leur nom les appelle,
Montre qu'il participe à leurs empressements
De revoir en ce jour leurs femmes, leurs enfants.
Tandis qu'en vains propos ainsi l'heure s'écoule,
Les guerriers à l'entour se sont pressés en foule :
Chaque aile, par l'effet d'un mouvement subit,
Se recourbe et bientôt en cercle s'arrondit.
Sur les rives d'un lac tel le pêcheur avide
Rapproche les deux bouts de la nasse perfide,
Et resserrant les nœuds de ses vastes filets,
Entraîne sur les bords les poissons stupéfaits.
Tel assurant ses pieux à de grandes distances,
Le chasseur ceint les bois de ses toiles immenses.
L'enceinte se réduit et ne renferme plus
Que le Prince et Rufin : tout autre en est exclus.
Tout entier au projet que nourrit son audace
Rufin n'aperçoit pas le sort qui le menace ;
Il presse Arcadius—accuse sa lenteur,
Ose saisir sa robe, et, dans sa vive ardeur,
Prétend que sans délais, au tribunal suprême
Il monte, et le déclare adjoint au diadême
Mille glaives soudain brillent étincelants.
Une voix fait tonner ces terribles accents :
Est-ce à nous, misérable ! est-ce à des mains romaines
Que ton bras insolent croit imposer des chaînes!
Sais-tu d'où nous venons ? Sais-tu bien que c'est nous
Qui prescrivons des lois aux peuples à genoux ?

Sais-tu que nous avons d'une main triomphante
Fait revivre deux fois la liberté mourante,
Que deux fois l'Italie a vu nos légions
Terrasser à leurs pieds l'hydre des factions ?
Les Alpes nous ont vus deux fois franchir leurs cimes.
Tant de périls bravés, de sueurs magnanimes,
Tant de sang répandu nous sont le sûr garant
De ne courber jamais sous le joug d'un tyran.
A ces mots tout son sang se glace dans ses veines
Il n'a pour échapper que des ressources vaines :
Il sent qu'il est perdu sans le moindre retour.
Une moisson de fer se hérisse à l'entour.
Cerné de toutes parts le monstre, qui s'arrête,
Fixe les traits nombreux dirigés vers sa tête.
Tel des sombres forêts le nourisson fougueux,
Arraché récemment à ses monts sourcilleux,
Loin du repaire obscur qui lui donna naissance,
S'agite et se débat dans une arene immense.
Le fier gladiateur à ses regards surpris,
Tend le pieu menaçant, l'anime par ses cris,
Sur un peuple nombreux de spectacles avide,
L'animal interdit promene un œil timide,
Parcourt l'amphithéâtre effrayé des clameurs
Qu'élevent jusqu'au ciel les joyeux spectateurs.
Un guerrier sort des rangs, tout écumant de rage ;
Son front cicatrisé rend son air plus sauvage :
" De chasser Stilicon tu te flattais en vain,"
Dit-il, "Voilà le coup dont te perce sa main!
Tout loin qu'il est, apprends que tu meurs sa victime!"
Il dit : et dans l'instant par un trait magnanime,
Il venge l'Univers, et transperce le flanc
Du Monstre qui versa tant de fleuves de sang.
Dans son sein palpitant se plongent mille épées :
La honte suit les mains qui n'y sont pas trempées.
On mutile ses bras, on arrache ses yeux
Où semble vivre encore un regard furieux.
On extirpe le cœur, on déchire le foie,
Et le poumon flétri des soldats est la proie.
On lacere à plaisir les ligaments nerveux
Dont s'attache l'épaule à ce tronc odieux.
Son corps défiguré n'est qu'une plaie immense,
Qui n'offre déjà plus de place à la vengeance.
Mais enfin on s'éloigne, et la pointe des dards
Emporte les débris de ses membres épars.

Le Poëte fait ensuite une apostrophe éloquente à l'ambitieux qu'aveugle la fortune :

Desinat elatis quisquam confidere rebus. . .

Cesse donc, ô mortel, qu'un vain espoir enflamme,
A la prospérité d'abandonner ton âme !
De l'aveugle fortune, ô caprice incertain !
La main qu'allait orner le sceptre : cette main
Où, sous un joug honteux la noblesse rampante
Attacha tant de fois sa levre suppliante,
Sans funebres honneurs, loin d'un corps palpitant,
Sollicite à regret un secours insultant.
Qu'il jette ici les yeux, ce fils de la fortune
Qui remplit l'Univers de sa gloire importune,
Et dispose à son gré de vingt sceptres divers !
Il apprendra du sort à craindre les revers.
Qu'il contemple Rufin à son heure derniere !
Ce superbe mortel qui, pour son ombre altiere,
Bâtit des monuments immenses, fastueux,
Et qui le disputaient même aux temples des Dieux,
Celui qui commandait à des peuples sans nombre,
N'a plus un coin de terre où reposer son ombre ;
En cent lieux, en détail, il est enséveli,
Et l'avare tombeau lui refuse un abri.
Rufin n'est plus : le ciel est enivré de joie,
Et la terre indignée a repoussé sa proie.
De Caron, sous le faix, la nacelle gémit,
Esque, à son abord, d'épouvante frémit.
Dès qu'il a mis le pied dans cet affreux repaire,
De ses longs hurlements l'effroyable Cerbere
Le poursuit : aussitôt se pressent à l'entour
Les mânes de tous ceux qu'il a privés du jour ;
Et les frémissements de leur rage implacable
L'accompagnent aux pieds du Juge inexorable.

Rufin arrive aux enfers : le juge inexorable le fait approcher et lui reproche tous ses crimes.

Tum quoque, dum lites, Stygiique negotia solvit
Dura fori . . . .

Tandis que poursuivant d'immuables décrets,
Et, du Siége infernal prononçant les arrêts,

Le Juge impartial passe tout en revue :
Dans un lointain obscur Rufin frappe sa vue,
Il lui jette aussitôt un regard furieux
Et du haut de son trône : " Approche, malheureux!
„Opprobre des humains ! qui, d'or insatiable,
A tout prix amassas ce métal misérable ;
Qui vécus de rapine, et—(forfait à mes yeux
Le plus impardonable et le plus odieux!)
Dans l'excès inouï de ta vile avarice
As trafiqué des lois et vendu la justice :
Et contre ta patrie, en tes lâches complots,
As des peuples du nord amoncelé des flots ;
Qui par tant de combats, de meutres, de carnage,
De l'Averne as rendu trop étroit le passage
Et du fatal Nocher tant fatigué les bras !
Tu voudrais déguiser en vain tes attentats.
Vois sur ton sein flétri la marque ineffaçable
Qui, malgré tes efforts, te déclare coupable !
L'Enfer ne connaît pas de supplices trop grands
Qui soient de tes forfaits les dignes châtiments.
Je veux que de Sisyphe, en suspens sur ta tête,
La roche, à t'écraser te semble toujours prête !
Qu'à la roue attaché, toujours en action,
Tu subisses le sort du perfide Ixion:
Qu'une onde fugitive, en ta soif dévorante,
S'offre à ta lèvre aride et trompe son attente.
Loin du Caucase enfin, que l'immortel Vautour,
Acharné sur ton foie, y fixe son séjour.

FEUILLETONS DE GEOFFROY.

THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

Deuxieme et Troisieme Représentations de Célestine *et* Faldoni.

Les applaudissements prodigués à la premiere représentation de Célestine avaient paru suspects aux amis du bon goût, qui n'avaient pas manqué de les attribuer aux amis de l'auteur. Si le zele de ces amis avait eu assez de consistance pour influer sur le succès des deux représentations suivantes, cela ferait un honneur infini à la nation chez laquelle on aurait vu éclater des traits d'une amitié si constante et si ferme ; mais je ne puis croire que les amis de l'auteur aient poussé si loin l'héroïsme : il est plus naturel d'imaginer que le drame, tout persécuté qu'il est, tout indigne qu'on le prétend de toute espece de faveur, a parmi nous encore plus d'amis qu'on ne pense.

Sous le rapport de l'art dramatique, le drame des *Amants de Lyon* ne peut soutenir l'examen ; c'est un ouvrage nul en littérature, et d'une irrégularité qui le met à l'abri de toute critique. L'auteur ne reconnaît aucune des lois d'après lesquelles on s'aviserait de le juger ; il n'a voulu établir qu'un canevas pour quelques situations singulieres, pour quelques effets de théâtre propres à remuer le peuple des spectateurs : s'il a atteint son but, qu'a-t-il à démêler avec le critique qui ne peut faire le procès qu'à ceux qui se donnent pour poëtes dramatiques ?

De grands philosophes se sont élevés contre la vénalité des charges de judicature ; ils ont crié que cette vénalité avilissait, corrompait la justice et la magistrature : la vénalité des productions de l'esprit a fait encore plus de ravages dans la littérature. Dès que l'argent est devenu le premier mobile des auteurs, et qu'on a fait du Parnasse un comptoir de commerce, il n'est plus question de bon sens et d'art, il ne s'agit que du salaire ; on n'a point affaire au goût des spectateurs, on n'en veut qu'à leur bourse. Depuis cette malheureuse et funeste distinction entre les succès d'estime et les succès d'affluence, un des meilleurs moyens de mettre à contribution les ignorants, c'est de frapper leurs sens et d'attaquer leur cœur. Un amant qui n'a plus qu'un mois à vivre, parce que son cœur palpite et que son sang circule avec trop de violence ; une maîtresse qui ne veut pas vivre plus long-temps que son amant, parce qu'elle ne veut pas vivre réduite à la moitié d'elle-même ! Ce sont là, sans doute, des êtres rares, singuliers, merveilleux, des gens bons à voir, parce qu'on n'en a jamais vu, et qu'on n'en reverra pas de pareils. C'est fort bien fait assurément de donner la chasse au drame, au mélodrame ; mais on n'a rien fait, si l'on ne peut empêcher le public d'y aller : Apollon les condamne, Mercure et Plutus les soutiennent ; les journalistes crient, les badauds paient.

L'anévrisme est une nouveauté : cette maladie n'avait encore paru sur aucun théâtre ; et en général, toute maladie, toute infirmité était bannie chez nous de la scene réguliere, qui n'admet que la belle nature : et tous les maux physiques appartiennent à une nature pauvre et dégradée. Sur la foi de Sophocle, nous avons reçu un héros boiteux, affligé d'une horrible plaie ; mais c'est une exception : les blessures faites par l'acier ou avec les armes à feu, les breuvages empoisonnés, soit que le héros se les administre lui-même ou qu'il les prenne d'une main

étrangere, ont seuls le privilége d'opérer les dénoûments et les morts tragiques.

Phedre et Cléopâtre nous enchantent quand elles expirent à nos yeux dans les convulsions d'un poison violent: nous trouvons très-noble que les personnages illustres se poignardent ou soient poignardés; nous écoutons même avec une rare patience les discours de ces mourants, qui ont la rage de parler quand ils ne peuvent plus se faire entendre: leurs morts lentes sont autant d'agonies pour les spectateurs. Les plus célebres, par l'ennui, sont celle de Rhadamiste, très-grand pécheur qui se confesse au public, et meurt dans de bons sentiments; celle de Tancrede, qui s'accuse d'avoir soupçonné sa maîtresse et qui meurt en se mariant; enfin, celle de Gusman, qui a le courage de quitter son lit pour venir sur la scene se venger de son assassin par un sermon.

Toutes ces morts, quoique provenant de maux physiques, sont assurément très à la mode et du meilleur ton; mais l'anévrisme n'a pas encore acquis droit de bourgeoisie dans un drame: il n'est pas encore décent d'en mourir sur la scene. Quoique la rupture d'une artere ressemble beaucoup à une blessure, et ne fasse pas faire autant de grimaces que le poison, c'est du moins une maladie beaucoup plus honnête et plus théâtrale que *le vers solitaire*, *le croup* et *l'ankilose*. Il ne faut pas que l'auteur, qui a fait de ces trois infirmités le sujet de trois drames, se fasse illusion à lui-même, et s'avise de tirer pour lui une conclusion favorable du succès de l'anévrisme de Faldoni: ses drames ne pourront jamais être joués que dans quelque hospice ou dans l'amphithéâtre de St. Côme, comme étant tout-à-fait du ressort de la chirurgie et de la médecine; au lieu que l'anévrisme, mal absolument incurable, n'a besoin ni de médecins ni d'apothicaires: celui qui en est atteint n'est pas dans la classe des malades, mais

dans celle des philosophes qui, menacés d'une mort certaine, l'attendent avec intrépidité.

La première représentation a donné lieu à une question importante sur le sort de l'infortunée Célestine : meurt-elle, ne meurt-elle pas avec son cher Faldoni ? On ne doute pas qu'elle n'en ait l'intention ; mais on s'oppose à l'exécution : Faldoni meurt, Célestine s'évanouit, la toile tombe ; l'évanouissement laissait une grande incertitude sur la destinée de l'amante. Si toutes les femmes qui s'évanouissent mouraient, une grande mortalité régnerait sur le sexe. Nous sommes dans la même ignorance sur l'aventure d'Aménaïde qui, dans la tragédie de Tancrede, s'évanouit au moment où le héros expire. Il est vrai qu'elle est attaquée de folie et de vapeurs ; mais les femmes ne meurent point de ces maladies-là.

Le dénouement de la première représentation de *Célestine* et *Faldoni* m'a paru brusque et embrouillé : il en faut un qui contraste clairement avec la mort de Célestine ; mort obligée, officielle, nécessaire au sujet, et sans laquelle le drame est manqué. La mort d'Aménaïde me semble beaucoup moins essentielle à la tragédie de Tancrede. On sait que l'amour de ces femmes folles et vaporeuses est un transport au cerveau plutôt qu'une passion profondément gravée dans le cœur. Il serait possible que la veuve de Tancrede se fût consolée : elle avait bien plus d'orgueil que d'amour.

Faldoni a la couleur des amants : " Que tout amant soit pâle," dit Ovide dans l'*Art d'aimer*.

Palleat omnis amans.

Rien n'est si facile aux acteurs que de prendre la couleur des amants : ils n'ont qu'à conserver la leur, sans y mêler un rouge étranger : il est plus difficile d'accorder la chaleur et l'énergie du débit avec une

maladie qui interdit tout ce qui peut accélérer le cours du sang. L'anévrisme est directement contraire à l'action théâtrale : il est toujours à craindre que l'acteur malade n'expire à la fin d'une tirade un peu vive. Mais si Faldoni est faible et languissant par état et par nécessité, Célestine jouit de toute la vigueur de la santé ; elle n'est ni pâle ni abattue ; elle soutient et anime la scene, et forme un contraste théâtral avec la langueur de son amant. Ce rôle de Célestine a donné un nouvel éclat à la réputation naissante de Mlle Délia. La source de cette gloire n'est pas bien pure : il eût mieux valu, sans doute, qu'elle en fût redevable à une bonne comédie dans toutes les regles de l'art ; mais qu'importe, l'actrice ne se rend pas caution du mérite de l'ouvrage où elle joue : il lui suffit que son rôle soit intéressant et qu'elle y brille.

Il y a d'honnêtes gens qui ont peur que ce drame ne mette à la mode les suicides amoureux : qu'ils se rassurent, l'exemple ne sera pas contagieux à Paris ; il serait capable d'échauffer quelques têtes méridionales, mais les progrès de la civilisation s'opposent à cette manie :

> Amour est mort ; le pauvre compagnon
> Est enterré sur les bords du Lignon :
> Nous n'en avons ici ni vent ni voie.

Il y a un roman allemand qui paraissait autrefois propre à faire tourner quelques jeunes cervelles : c'est celui qui a pour titre : *les Passions*, ou plutôt *les Souffrances du Jeune Werther* ; mais il est si diffus, si chargé d'inutilités et de niaiseries, qu'il n'a plus aujourd'hui d'autre effet que de faire mourir, non d'amour, mais d'ennui.

L'Oreste d'Euripide offre un exemple curieux d'une maladie exposée sur la scene avec tous ses agréments. Le malade est dans son lit ; ses levres sont pleines d'écume ; sa chevelure épaisse, héris-

sée lui couvre le visage. Ce qui est fort étrange, le lit n'est pas placé dans une bonne chambre à coucher; il est presque en plein air, dans un vestibule du palais d'Argos ouvert à tous les regards et à tous les vents. Auprès du lit est Electre, garde-malade de son frere. Oreste, après un violent accès de frénésie et de fievre chaude, s'est assoupi de faiblesse et de fatigue. Les filles d'Argos, qui viennent visiter Electre, s'approchent sur la pointe du pied, et se comportent comme dans la chambre d'un malade qui dort. Oreste se retourne quelquefois dans son lit, et alors les commeres craignent de l'avoir réveillé: on se tait; mais il se rendort, et le babil recommence avec les mêmes précautions. Enfin, le sommeil du malade se dissipe tout-à-fait; il prie sa sœur d'essuyer ses levres, d'écarter ses cheveux: Electre lui raconte ce qui s'est passé pendant qu'il dormait. Après avoir causé quelque temps ensemble sur la situation de leurs affaires, il survient au malade une crise. Dans son transport, il croit voir sa mere et les Furies; il s'élance hors de son lit. Electre fait tous ses efforts pour l'y retenir; mais elle est trop faible contre un malade dont la fievre a doublé les forces. Oreste court après les Furies, il leur donne la chasse, et fait semblant de leur tirer des fleches; mais au déclin de l'accès les forces l'abandonnent; il se traîne avec peine vers son lit. Il ne manque que quelques lavements pour rendre cette scene digne d'Hippocrate; et cependant il y regne l'intérêt le plus touchant. Loin que la naïveté de tous ces détails de la maladie d'Oreste ait nui au succès de la tragédie, elle fut solennellement couronnée.

Concluons qu'indépendamment de l'anévrisme incident inusité sur nos théâtres, mais qui n'a rien de répréhensible que sa nouveauté, ce drame, sous le rapport de la vraisemblance, de la conduite et du dialogue, est fort étranger à l'art;

mais qu'il est du domaine de la curiosité, et peut produire sur des spectateurs non lettrés plus d'effet qu'un ouvrage plus régulier; c'est la suite presque inévitable de la fureur du spectacle répandue aujourd'hui dans toutes les classes, et toujours croissante. Il est impossible de contenir dans les bornes de la raison, de l'art et du goût, cette foule immense, avide de sensations et de secousses; du moment que la multitude des profanes a fait irruption dans le sanctuaire jadis réservé pour les initiés, si l'on veut qu'elle apporte ses offrandes aux divers théâtres, il faut parler à ses sens plus qu'à son esprit, et lui donner des plaisirs à sa portée. Le Théâtre Français sera le seul conservatoire des vrais principes et de la saine littérature; son caractere distinctif sera toujours d'amuser par des moyens avoués de Melpomene et de Thalie, l'élite de la nation, et toute la classe des esprits cultivés et des gens raisonnables.

THÉATRE FRANÇAIS.

Horace.

Cette représentation ne mérite d'être remarquée que par l'essai que deux pensionnaires y ont fait de leur talent tragique. Colson, qui s'exerce beaucoup dans l'absence de Saint-Prix, a mieux réussi dans le rôle du vieil Horace, qu'il n'avait fait dans celui d'Agamemnon: l'un est aussi plus facile que l'autre; la scene échauffe l'acteur dans le rôle du vieil Horace, et dans celui d'Agamemnon, c'est l'acteur qui est chargé d'échauffer la scene. A l'exception de sa querelle avec Achille, où Agamemnon peut s'animer et faire éclater l'orgueil des Atrides, ce généralissime des Grecs est constamment plongé dans la tristesse,

toujours dans une position embarrassante et cruelle, je dirais même équivoque ; car il n'est pas bien décidé dans la tragédie de Racine si Agamemnon est libre de sauver sa fille ou s'il est forcé de l'immoler. A la fin du quatrième acte, lorsqu'il renvoie la mère et la fille à Argos, on serait tenté de croire qu'il était, ou du moins qu'il se croyait libre : on s'étonne que pour essayer ce moyen de salut il ait attendu qu'il fût insulté par Achille : ce serait un personnage bien horrible et bien odieux qu'Agamemnon, si pouvant dérober Iphigénie à la mort, il sacrifiait volontairement à son ambition cette fille chérie. L'art du poëte consiste à nous persuader que ce sacrifice de la part d'Agamemnon est absolument involontaire ; mais Racine, malgré tout son art, a laissé quelque doute sur les sentiments d'Agamemnon ; et peut-être même l'art ne lui permettait-il pas d'être bien clair sur ce point ; car s'il est une fois évident qu'Agamemnon est contraint d'immoler sa fille, Clytemnestre et Achille lui font une bien mauvaise querelle, et il peut toujours leur répondre :

" Plaignez-vous donc aux dieux qui me l'ont demandée !"

Quoi qu'il en soit, Agamemnon, dans une situation aussi gênée, donne peu de prise aux élans de l'acteur, qui se persuade faussement que pour paraître bien triste, il faut qu'il soit bien froid et bien ennuyeux : il n'y réussit que trop bien. Le rôle du vieil Horace est au contraire extrêmement favorable au prestige théâtral, il porte l'acteur : c'est un enthousiaste, un patriote exalté, un citoyen pour qui l'honneur est tout et la vie n'est rien ; un vieux Romain qui préfère l'Etat à sa famille, et qui ne respire que la gloire de son pays : il y a là de quoi réchauffer le comédien le plus glacé, de quoi rendre la vie à un acteur tout-à-fait mort. La chaleur peu commune et l'énergie extraordinaire de Colson dans

ce rôle du vieil Horace, ont surpris le parterre, et surprise s'est manifestée par de nombreux applaudissements. Or, maintenant que Colson sait comment on se fait valoir dans un rôle vif et brillant, que lui reste-il pour achever son éducation ? peu de chose : il ne s'agit plus pour lui que d'apprendre comment on paie de sa personne dans un rôle ingrat et difficile ; comment on ranime par la fermeté et par la force du sentiment intérieur un personnage qui de lui-même ne se prête pas au fracas de la scene ; enfin, comment il faut qu'un acteur se soutienne lui-même, quand la situation ne le porte pas ; et c'est ce qui ne s'apprend point sans un vrai talent.

Mlle Maillard, le même jour et dans la même piece, représentait Camille ; elle avait déjà joué Sabine, où elle s'était distinguée par une tirade brillante : c'est bien peu qu'une tirade dans un rôle assez long. L'actrice en a eu plus d'une dans Camille; mais pour parodier le législateur de notre Parnasse :

C'est peu *que dans un rôle* où les fautes fourmillent,
Quelques beaux traits semés de temps en temps pétillent.

Mlle Maillard est encore loin de tenir ce que ses débuts ont promis. Quand elle parut au théâtre, elle était pour ainsi dire toute fraîche des leçons de Monvel : on reconnaissait dans tous ses rôles l'esprit et la maniere d'un si bon maître ; mais du moment que la débutante a cessé d'être inspirée, soufflée ou sifflée par l'instituteur, il s'est opéré un grand changement dans l'éleve. Les amateurs ont été un peu honteux de leur méprise : Mlle Maillard a démenti les espérances qu'elle avait données ; soit négligence et défaut de travail, soit erreur causée par un enseignement vicieux qui a détruit en elle les bons germes de sa premiere école ; Mlle Maillard n'a plus fait briller de temps en temps que quelques

lueurs pâles et faibles d'un talent qui *s'éteignait à chaque pas faute de nourriture.* Il ne faut pas que Mlle Maillard se persuade que les élans d'une force aveugle, dénuée d'art et de goût, puissent suffire à une actrice tragique. Quand on s'abandonne sans mesure et sans regle, quand on risque tout avec cette témérité qui ne connaît point le danger, on rencontre par hasard quelques traits énergiques ; mais ce bonheur est rare et ne dédommage pas le spectateur de tous les vices qu'entraîne le défaut de culte et d'intelligence. Il me semble que Mlle Maillard aurait besoin de se faire expliquer en détail les vers de son rôle ; car souvent elle glisse sur les endroits qu'elle devrait appuyer, et s'efforce de faire ressortir les choses les plus communes : ce qui fait soupçonner qu'elle n'entend pas bien ce qu'elle dit.

Le Festin de Pierre.

Damas, acteur consommé, paraît vouloir s'essayer dans quelques rôles de Fleury ; ces essais sont des coups de maître. Don Juan, dans le Festin de Pierre, est le précurseur de tous les scélérats en amour, dont on a tant prodigué les portraits dans le siecle suivant : c'est le roué par excellence ; il est fort différent de Lovelace. La rouerie de Lovelace consiste à ne pas devoir à l'Hymen ce qu'il se flatte d'obtenir de l'Amour ; il met sa gloire à subjuguer le cœur en conquérant, et non pas son plaisir à posséder la personne en tyran ; c'est la maxime de tous les séducteurs de la haute volée. Don Juan est plus naturel, plus essentiellement libertin ; il en veut à la personne plus qu'au cœur ; il aime mieux jouir que conquérir : il n'a ni art, ni système, ni tactique ; il a des désirs qu'il cherche à satisfaire par

le moyen le plus prompt et le plus sûr : c'est un épouseur ; le mariage est l'instrument de ses bonnes fortunes : cela n'est ni brillant, ni flatteur, ni fin ; cela est tout uniment odieux et scélérat. Damas a très-bien rendu ce caractere ; il a mis dans ce rôle très-long et très-varié, beaucoup d'aplomp, de vigueur, de légéreté, de naturel et d'aisance, sans aucune trace d'affectation ni de pesanteur.

Mlle Leverd a joué le rôle d'Elvire avec une sensibilité profonde ; elle a trouvé le secret d'intéresser dans une situation dont le pathétique avait toujours paru un peu ennuyeux. Presque tragique dans Elvire, elle n'en a pas été moins comique et moins enjouée dans la Marquise de *la Gageure*, qui a suivi le *Festin de Pierre*.

OPÉRA-COMIQUE.

Premiere Représentation des Aubergistes de Qualité, *Opéra comique en trois Actes, Paroles de M.* Jouy, *Musique de M.* Catel.

Les Aubergistes de Qualité ressemblent à l'Exil de Rochester ; l'Exil de Rochester ressemble à la Jeunesse de Henri V : qu'importe à qui appartiennent ces bagatelles ; le fonds est si peu de chose, qu'il ne faut pas disputer sur l'invention, qui ne peut pas faire beaucoup ; c'est la forme seule qui leur donne quelque prix ; la forme emporte le fond. L'Exil de Rochester a de grands avantages sur les Aubergistes de Qualité : d'abord il est en un acte ; il a de la musique assez pour embellir les paroles, pas assez pour étouffer l'intrigue. Rochester est un personnage bien plus connu, plus fait pour un certain genre de folie que le comte de Ravanne qu'on ne connaît point.

Ce comte et son ami, le marquis de Villeroy, exilés sous la Régence, achetent un fonds d'auberge dans un village à quarante lieues de Paris ; et au lieu de s'y cacher, ils font la sottise de s'y rendre célebres, en donnant leur vin au plus bas prix, en régalant les femmes gratis, en faisant danser les filles. Une sottise de plus ou de moins, ce n'est rien pour de pareils fous : un exempt de police, qui a leur signalement, leur cause quelque inquiétude : heureusement leur exempt est aussi niais que le constable de Rochester ; ils se tirent aussi bien que lui de ce mauvais pas : jusque là c'est la même marche dans les deux pieces ; chaque auteur prend ensuite une route différente.

Le commandant de la province arrive dans le village où nos aubergistes de qualité font un commerce si avantageux de leurs denrées. Il paraît qu'il est instruit de la qualité de ces aubergistes, car il vient pour les faire arrêter. Sa fille l'accompagne ; c'est la maîtresse de Villeroy. L'officieux Ravannes, pour prolonger le séjour de cette belle dans le village, imagine de dénoncer son pere comme étant le comte de Ravannes ; le sot exempt reçoit la dénonciation ; il se fait amener le commandant et l'interroge. Le commandant se prête à cette farce qu'il devait arrêter d'un mot.

La farce n'aurait point été plaisante pour le dénonciateur, si, par un de ces hasards que les poëtes ont toujours à leur disposition, le cardinal Dubois, auteur de l'exil des deux aubergistes, ne s'était avisé de mourir précisément pour les tirer d'intrigue. Ainsi cet opéra comique a pour dénoûment une mort. L'exil de Rochester est plus court et plus gai : la faible action du nouvel opéra comique délayée en trois actes, se traîne languissamment à l'aide de quelques accessoires ; telle est la galanterie de Ravanne, rival de son garçon d'auberge, et la jalousie de ce garçon nommé Charlot, et la coquet-

terie de la fille d'un aubergiste voisin, qui n'est pas de qualité : ces puérilités, outre qu'elles sont communes, mesquines, et d'une qualité très-mince, ont encore le défaut d'être inutiles et de ne point tenir à l'action.

Je voudrais pouvoir dire que la musique est utile à la piece, c'est bien tout au plus si elle ne lui nuit pas ; elle est vague, chargée de longueurs : les deux premiers actes surtout en sont écrasés ; l'orchestre est très-riche, la mélodie très-pauvre. Dans un déluge de notes on aperçoit à peine surnager quelques motifs de chant :

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Il y a long-temps que je lutte contre les principes de la nouvelle école : j'ai engagé l'action dans le temps où les novateurs étaient le plus en force ; j'en ai remporté beaucoup d'injures fort peu harmonieuses, des reproches très-aigres et très-discordants, des accusations d'ineptie, de contradiction, de sottises et d'ignorance. J'ai tenu bon contre ce débordement d'invectives qui prouvaient la bonté de ma cause. Le public secondait mes efforts pour ramener la musique théâtrale à ses vrais principes : l'expression et la mélodie étaient sur le point de reprendre leur place usurpée par l'harmonie, lorsque tout à coup il m'arrive des alliés que je n'attendais pas, que je n'avais pas demandés ; c'est la querelle de M. Belloni qui me les envoie. Quand j'ai presque gagné la bataille, ils viennent partager la victoire. Je suis très-disposé à leur en laisser tout l'honneur. J'ai combattu pour l'intérêt de l'art et non pour une vaine gloriole : peu importe à qui l'on devra la victoire, l'essentiel est de l'obtenir.

Les acteurs ont rendu à la piece plus de service que la musique ; l'espece de succès des deux premiers actes est dû au prestige d'Elleviou, à ses

grâces toujours nouvelles dans ces vieux rôles d'étourdis et de mauvais sujets qu'on ne cesse de faire pour lui, et où il paraît toujours neuf par sa gaîté brillante : il est bien secondé par le talent de Mesdames Duret et Gavaudan.

VARIÉTÉS.

BULLETIN LITTÉRAIRE DE PARIS.

Histoire de la Santé, contenant le Tableau physique de la Génération contemporaine, par le docteur Hufeland. Tel est le titre d'un des ouvrages les plus singuliers et les plus intéressants que l'Allemagne ait vus paraître à la derniere foire de la librairie. Voici quelques-uns des traits sous lesquels le docteur Hufeland dépeint la génération actuelle : " Elle est plus souvent dans un état maladif que la précédente, mais elle éprouve moins de maladies caractérisées : ces maladies ont des périodes et des crises plus irrégulieres qu'autrefois : elles se sont, pour ainsi dire, raffinées.... Les développements naturels du corps ont pris un caractere pathologique : les accouchements sont devenus plus laborieux ; la dentition est plus dangereuse, et l'époque de la puberté plus orageuse.... Le *magnétisme animal* est, selon moi, un résultat du caractère maladif de notre génération ; les traces qu'on prétend en avoir trouvées chez les anciens sont rares et faibles, aujourd'hui ses phénomenes sont communs ; et qu'on veuille y voir l'effet d'une imagination exaltée où celui d'un agent physique la possibilité d'une semblable exaltation ou d'une semblable susceptibilité, prouve la plus grande activité du système nerveux...

Les organisations sont plus mêlées, et certains miasmes, comme la syphilis, circulent plus que jamais. Il faut placer dans cette cathégorie l'usage du mercure, devenu général dans tant de maladies, et qui est pourtant un empoisonnement médical, et dont les suites n'ont peut-être aucun terme.....La lecture, le séjour dans les appartements, et l'usage des lunettes, ont produit un affaiblissement général de la faculté visuelle; affaiblissement inconnu aux anciens..... Outre un grand nombre de maladies nouvelles, il y en a qui sont devenues plus communes, telles que les fievres nerveuses, les spasmes, l'hypocondrie, les rhumatismes, la phtisie. La manie tranquille et chronique est devenue fréquente parmi les hommes; autrefois c'étaient les femmes qui y étaient plus sujettes...Le *suicide* était chez les anciens un acte dedévouement et d'héroïsme; mais nos suicides modernes sont des débauchés qui se sont lassés de la vie, ou des lâches qui n'osent affronter aucune adversité. La manie du suicide est due à l'affaiblissement de l'énergie morale dans l'homme; les médecins sont obligés d'en faire une nouvelle espece de maladie, la *melancholia suicida*..... La situation de la génération actuelle sous le rapport de la vie physique, est extraordinaire. Les forces animales disparaissent, et la puissance de l'esprit prend le dessus; mais ce raffinement de notre existence est mal dirigé, si nous perdons l'énergie animale sans perdre les penchants et les vices de l'animal, que deviendrons-nous? des êtres équivoques également nuls comme esprits et comme corps. Où chercher les moyens d'une régénération de la nature humaine? Les bains froids ou les miracles du magnétisme ranimeront-ils l'action vitale dans une machine où le principe vital même s'affaiblit et s'éteint?..... Il n'y a qu'une meilleure éducation morale qui puisse rendre à l'homme en même temps sa force physique et sa force intellectuelle.... Nous ne pouvons pas retourner à la barbarie, à

état sauvage ; il faut achever entierement la civilisation en faisant prédominer complétement l'esprit sur le corps. Des principes d'une saine spiritualité puisés dans une source divine, dans la religion ; des mœurs pures et des cœurs simples ; tels sont les seuls moyens de rendre à la génération actuelle son bien-être physique et sa santé corporelle...."

Nous ne faisons que citer des phrases détachées, mais elles doivent exciter le désir de connaître cet écrit dans son ensemble.

Mlle Georges la cadette, qui s'était montrée comme danseuse sur le théâtre de Pétersbourg, sous les auspices de Duport, se consacre maintenant à la tragédie : elle a paru deux fois à côté de sa sœur, et a partagé avec elle les applaudissements du public. Mlle Georges l'aînée s'est depuis rendue à Moscou, où elle a joué plusieurs rôles avec succès.

On a donné à Pétersbourg *le Diable à quatre* ou *la Femme acariâtre*, piece dans laquelle Mad. Philis-Andrieux amuse beaucoup les spectateurs par la maniere dont elle prend du tabac. Cette actrice a eu une soirée de bénéfice ; elle a paru dans le rôle d'Aline reine de Golconde, chargée de diamants évalués à plus de 80,000 roubles. L'opéra comique, intitulé *le Billet de Loterie*, jolie bagatelle de Nicolo, a été entendu avec plaisir. Mlle. Devin a choisi pour son bénéfice, entr'autres pieces, *les Trois Cousines*, de Dancourt : ce choix d'un piece remplie d'allusions libres n'a pas paru assez décent à la bonne compagnie de Pétersbourg. Le théâtre des Jeunes Eleves russes sous la direction du prince Schakowskoï, hasarde maintenant de grandes pieces. On a donné une traduction de *Britannicus* sur le grand théâtre russe.

L'Odéon va faire succéder à l'épouvantable drame de *Faldoni* une comédie en trois actes et en vers, intitulée, *Une Nuit en Province*, ou *le plan de Comédie*. Il donnera ensuite trois nouveaux drames, *le*

Fils naturel, Jacques II, et Montoni. Il paraît que définitivement on va donner à ce théâtre le mélodrame sans musique: Dieu veuille que du second théâtre français il n'arrive pas au premier!

On trouve dans les *Mélanges*, ou *Miscelles d'Arau*, journal suisse, un aperçu des livres publiés en Italie pendant le cours de l'an 1811. Les plus remarquables ont déjà été indiqués en grande partie dans le *Journal de l'Empire*. Beaucoup d'ouvrages sur les libertés de l'église gallicane; de commentaires sur le Code Napoléon; les *Mémoires de l'Institut national d'Italie*, 2e partie du IIe volume, contenant entr'autres un excellent coup-d'œil sur les progrès récents des sciences mathématiques et physiques, dus à des Italiens; le XVe volume des *Mémoires de Mathématiques et de Physique*, par la société italienne des sciences à Vérone; un Traité de M. Configliacchi, à Pavie, sur le froid produit par l'évaporation; la continuation de l'intéressant *Journal de Physique et de Chimie*, par M. Brugnatelli; les réflexions sur les systèmes géologiques, par M. Pino; les mémoires géométriques du docteur Orenzio Cosi, sur de nouvelles méthodes pour doubler le cube, pour la trisection de l'angle rectiligne, etc. etc. (à Naples); un Traité sur le Pélagré, par le docteur Cerri, à Milan; les Essais sur l'emploi du Phosphore, par le docteur Martinelli; l'écrit du Docteur Angeli, intitulé *Ravenne justifiée du reproche d'avoir l'air malsain*, un très-savant Mémoire du docteur Assalini sur la pupille artificielle; la continuation des *Annales de l'Agriculture du royaume d'Italie* par le professeur Philippe Ré, à Bologne; le VIe volume des *Actes de la Société économique de Georgophili* de Florence, et un grand nombre d'autres ouvrages sur l'agriculture et l'économie rurale; telles sont les principales productions, dans les sciences, dont l'indication nous

a paru pouvoir intéresser la partie savante du public. *Les Miscelles* promettent une suite relative à l'histoire et à la littérature.

On acheve dans ce moment la traduction d'un *Cours de littérature dramatique*, par M. Auguste Schlegel ; ouvrage rempli de vues neuves et de recherches profondes sur les théâtres grec et romain, mais qui dans la partie qui regarde le théâtre français, respire toutes les préventions haineuses de l'école allemande. Le traducteur réleve les paradoxes de l'auteur dans des notes critiques. Cette production va probablement exciter une sorte de scandale dans le monde littéraire.

Parmi les romans de métaphysique, le public ne distingue que ceux où il trouve de l'esprit, et c'est une qualité qu'on ne refuse pas à M. Azaïs, qui vient de publier les tomes quatrieme, cinquieme, sixieme, septieme et huitieme de son *Système Universel*, formant en tout 22 feuilles et trois quarts : heureux le monde savant et philosophique s'il y avait dans ces volumes une idée neuve et profonde par feuille!

M. Mawes célebre minéralogiste anglais, a été chargé par le prince Régent du Brésil, d'examiner les mines d'or et de diamants de cette contrée. Il est de retour de son voyage, et se propose d'en publier la relation sous le titre : *Travels in the interior of Brazil.*

Les sciences naturelles viennent de perdre récemment, à l'âge de 82 ans, un amateur distingué, dans la personne de M. Guillaume-Antoine de Luc, frere de l'auteur des *Recherches sur la modification de l'atmosphere*. M. G. A. de Luc a succombé aux atteintes d'une maladie nerveuse.

Le goût prononcé qu'il avait pour la musique s'était tellement exalté dans ses derniers jours, que,

d'après son désir, on avait établi, près de son lit un piano, où sa fille passait une grande partie de la journée. La veille de sa mort, voyant son pere prêt à s'endormir : " Dois-je jouer encore, lui dit-elle ?—Beaucoup, beaucoup, ma fille. . . "—Il dit, et s'endormit, mais pour n'avoir plus de réveil. M. de Luc visita, en 1756 et 1757, le Vésuve, l'Etna, et l'île Volcano. Il en rapporta une collection d'échantillons volcaniques qui font partie de son cabinet, et dont le catalogue existe. Son cabinet renferme aussi un choix de minéraux, parmi lesquels il y a de très-beaux échantillons, une collection de plantes marines arrangées avec goût et de la plus parfaite conservation. On y voit, enfin, un médailler renfermant presque toutes les monnaies de l'Europe.

On parle de quelques ouvrages intéressants qui doivent paraître sous peu. Le *Tableau de la mer Baltique*, considéré sous les rapports physiques, géographiques, historiques et commerciaux, par M. Catteau-Calleville, est annoncé comme devant paraître chez les freres Michaud, qui en distribuent le *Prospectus*. On va aussi mettre en vente un ouvrage grec découvert à Constantinople par les soins de M. de Choiseul-Gouffier. Cet ouvrage a pour titre: *De Magistratibus Reipublicæ Romanæ*; c'est l'histoire raisonnée des grandes dignités de la République et de l'empire Romain, depuis Romulus jusqu'au regne de Justinien. L'auteur, Jean Lydus, contemporain d'Agathias et de Procope, occupait lui-même des places importantes à la Cour des Empereurs. Son ouvrage a été imprimé aux frais de M. de Choiseul; il paraîtra dans peu de jours, accompagné d'un discours préliminaire de M. Hase, et d'une version latine par M. Fuss.

Parmi les ouvrages qu'annonce le dernier Jour-

nal de la Librairie, le public distinguera avec nous la premiere livraison de *l'Histoire de la décadence de l'Empire Romain*, par Gibbon ; nouvelle édition, accompagnée de notes, principalement relatives à l'établissement de la religion chrétienne, par M. Guizot.

Depuis le commencement du siecle dernier, les amateurs de l'ancienne poésie française désiraient une édition du *Roman de la Rose*, purgée des fautes sans nombre qui en rendent la lecture rebutante. En 1725, Lenglet du Fresnoy donna une édition de ce Roman en trois volumes in-12, dont l'avantage sur les précédentes est d'être imprimée en caracteres plus lisibles, mais dans laquelle on rencontre encore des fautes telles, qu'on pourrait douter qu'il en ait corrigé les épreuves. Souvent la ponctuation est si mauvaise qu'elle coupe le sens de la phrase et la rend inintelligible. En 1799, il en parut une autre édition en cinq volumes in 8°, où l'on retrouve encore les mêmes fautes.

La nouvelle édition que propose aujourd'hui M. Méon, est le résultat de quinze années de travail. Pour rétablir le texte original, il a comparé ensemble plus de quarante manuscrits, les plus anciens qu'il ait pu se procurer dans les bibliotheques de la capitale. L'ouvrage formera quatre volumes in-8°, ornés de vingt gravures en bois, d'après les manuscrits.

Les personnes qui voudront se procurer des exemplaires de cette nouvelle édition, peuvent faire leur soumission chez Firmin Didot imprimeur de l'Institut, rue Jacob, n°. 24. Elles ne paieront l'ouvrage, si elles le veulent, que lorsqu'il paraîtra. Le prix des quatre volumes sera de 26 fr.

M. Germar, directeur du cabinet minéralogique de l'Université westphalienne de Halle, vient de

publier son *Voyage en Dalmatie et au territoire de Raguse*, orné de gravures. L'auteur avait fait ce Voyage principalement sous le rapport scientifiqne, pendant l'année 1811 ; il a dirigé son attention sur la minéralogie et l'entomologie. Son Voyage qui renferme aussi des observations importantes sur la statistique et l'antropologie, est divisé en deux parties, dont la premiere est purement historique, et renferme des détails géographiques et statistiques sur la Dalmatie ; la seconde partie a pour objet spécial l'histoire de cette province. Les gravures représentent les costumes des diverses classes d'habitants et des objets d'histoire naturelle ; elles se distinguent par une grande précision. L'auteur y a joint une carte étendue de la Dalmatie, et une carte minéralogique du territoire de Spalatro.

PARLEMENT BRITANNIQUE.

CHAMBRE DES PAIRS.

Séance du 1er Juillet, 1812.

QUESTION CATHOLIQUE.

Le Marquis de Wellesley prenant la parole, a dit: En m'adressant à Vos Seigneuries, Milords, pour faire la motion que j'ai annoncée, je me propose d'appeler votre attention sur un sujet qui, bien que souvent discuté au Parlement, n'a jamais été pleinement ni sincerement pris en considération. Ces discussions ont été souvent fort longues, mais jamais on n'y a mis en avant ces maximes dictées par cette profonde sagesse, par cette politique d'état qui ordinairement reglent la conduite de Vos Seigneuries dans les autres questions qui importent à l'avantage, au bonheur, au bien public de l'empire. Jamais, et je suis bien fâché de le dire, ce grand et vital sujet n'a été jusqu'à présent considéré ni discuté avec ce calme et cette impartialité, qui sont si nécessaires au débat d'une question qui concerne les intérêts et les droits d'une si grande portion de la population de l'état, depuis le premier moment que l'attention de Vos Seigneuries et celle de l'autre branche de la législature ont été appelées sur la situation de nos co-sujets les Catholiques Romains, par les pétitions respectueuses de cette grande partie du peuple. Leurs réclamations ont été regardées par les uns avec trop de zele, par les autres avec trop d'alarmes, par ceux-là avec ressentiment, par ceux-ci avec dédain, et par beaucoup de monde avec un amalgame de tous les préjuges, de toutes les préventions et de toutes les passions conjurées pour exclure de ses droits légitimes une grande masse de la population du Royaume-Uni. Voilà l'état de la question. En vous soumettant les résolutions par lesquelles je terminerai, je vous prierai de bien distinguer entre les causes temporaires qui ont donné lieu aux inhabilités des Catholiques Romains, et entre ces grandes maximes d'état qui devraient être toujours la base de toute législation éclairée.

Il n'est pas possible de se dispenser de considérer ce qu'exige, d'un côté la nécessité des temps, et de l'autre, ce que réquierent les grands principes sur lesquels est fondée la

constitution de la monarchie britannique. Il est vrai, je l'avoue, que déjà l'on a apporté quelques adoucissements aux inhabilités politiques des Catholiques Romains. Mais la question que j'ai à soumettre à Vos Seigneuries, la question qui doit les frapper, est aujourd'hui de savoir quel serait le moyen effectif d'incorporer nos co-sujets les Catholiques Romains dans la grande corporation de l'état. Vos Seigneuries doivent considérer avec regret que tout ce qu'on a fait pour eux, a été fait sans plan, au hasard, comme par extorsion, et que jamais leur cause n'a été envisagée d'après les principes de la justice naturelle et d'une politique éclairée. C'a été trop long-temps une mode d'appeler les lois, dans l'état où elles sont actuellement, un système constitutionnel. Pour moi, je ne puis m'empêcher de nier qu'elles puissent proprement être appelées un système. Notre code, tel qu'il existe, ne peut, je le soutiens, mériter le nom de système. Ni la justice ni la vérité ne me permettent de décorer de ce nom des décrets si contraires à la raison, à la saine politique. Considérer la loi, telle qu'elle est, comme un système établi et parfait, a toujours été l'obstacle qui s'est présenté toutes les fois que l'on a voulu corriger un code opposé aux intérêts d'une si grande partie du corps politique. En ne saisissant jamais le sujet que sous ces faux points de vue, la question serait réduite à un état où il ne serait même plus permis de la considérer, et néanmoins le fait est qu'elle n'a jamais été considérée avec impartialité et avec sincérité; que Vos Seigneuries ont détourné leurs regards de cet examen radical, approfondi, raisonnable, à peu près comme des personnes embarrassées dans leurs affaires, en détournent les yeux, craignant d'apercevoir la nature et l'étendue des difficultés qui y ont jeté ce désordre. Dans toutes les discussions précédentes, on a su empêcher Vos Seigneuries d'entrer dans les détails des circonstances où s'est trouvée enveloppée cette étrange et extraordinaire question. La proposition que j'aurai donc l'honneur de vous faire, est de savoir si le temps est venu de considérer et de résoudre cette importante question selon les maximes d'état reconnues et établies; si le temps est venu où, laissant de côté les différentes circonstances qui ont influé sur la discussion de ce sujet, il faudrait s'en occuper, en posant des principes différents de ceux de l'animosité, des passions, des préjugés, qui, dans les diverses époques de notre histoire, en ont arrêté les progrès; si le temps est venu où l'on pourrait le considérer particulierement sans l'influence de ces craintes sans fondement pour les établissements existants dans l'église et l'état, lesquelles l'ont si souvent emporté sur tous les efforts des amis les plus zélés de la liberté tant religieuse que politique; si le temps est venu pour Vos Seigneuries de déterminer enfin cette question par un examen calme, impartial de tout ce qui y a rapport, et par une juste, sage et libérale

décision ; si le temps actuel ne commande pas de se dépouiller de toute l'influence des passions vulgaires et des préjugés populaires, lorsque nous nous trouvons au milieu du tourbillon des troubles intérieurs et au milieu de la terrible tempête des guerres extérieures. *(Ecoutez, écoutez, écoutez !)*

Pour moi, j'espere que Vos Seigneuries, retirant cette question des mains de ceux qui s'en servent pour des desseins moins convenables, la traiteront conformément aux principes de justice, aux principes de toute religion, et surtout aux principes de notre religion réformée. Je pense qu'il est de notre devoir et de notre intérêt de la traiter de cette maniere, s'il est vrai que nous attachions du prix aux grandes qualités morales, et à cette vertu politique qui est la base la plus solide de la prééminence de la nation britannique dans les arts, dans les armes, dans la législation, et dans la science de la liberté et du gouvernement. *Ecoutez, écoutez !*

En considérant ainsi la question, je trouve, pour caractériser l'état des lois contre les catholiques, qu'il est à peine possible de les appeler un système. Je sais trop, Milords, ce que je dois à vos décisions antérieures, ainsi qu'à tant d'honnêtes et habiles hommes d'état qui là-dessus different d'opinion avec moi, pour me permettre d'aborder la question autrement que par une délibération réguliere et par une discussion calme et modérée. Je conjure donc Vos Seigneuries d'envisager la question de la même maniere, de l'approfondir en elle-même, avec le même esprit et les mêmes dispositions, que si je vous proposais de revoir quelque autre grande branche de la constitution.

J'ose donc demander à Vos Seigneuries si ce système est théoriquement complet, s'il est établi sur des principes solides, s'il porte évidemment l'empreinte de la sagesse de l'antiquité ; s'il est assez parfaitement constitué dans toutes ses parties pour ne pouvoir être attaqué sans tomber dans de monstrueux écarts, s'il a des proportions et une symmétrie exacte ; s'il est assez sage, assez politique, assez admirable, pour qu'il ne doive pas même être jamais de nouveau pris en considération : et si, quand même il serait théoriquement parfait, il n'y a rien d'étranger, ou d'incompatible avec la perfection de cette théorie, rien dont il faille l'élaguer, pour qu'il soit réellement pur et sans tache ? Ensuite, je demanderai à Vos Seigneuries quels ont été les effets de ce système, ce qu'il a opéré en partant de ses propres principes, ce qu'il a produit sur les grands intérêts de l'empire, comment il a contribué au bonheur du peuple, comment il a favorisé la liberté générale de la nation, comment même il a servi à la stabilité de l'église établie, *(écoutez, écoutez !)* en un mot, comment il a répondu aux grands objets pour lesquels il a été institué ? *(Ecoutez, écoutez !)* En le considérant sous tous ces rapports, Vos Seigneuries verront

que c'est là une de ces questions sur lesquelles on ne peut passer légèrement et auxquelles il faut donner un examen franc et sincere, libéral et lumineux. Mais si la théorie n'est point parfaite, et que ce soit là un de ces maux qu'il faut souffrir, Vos Seigneuries voudront certainement s'assurer si ce mal n'est susceptible d'aucun palliatif, s'il ne laisse aucun espoir d'y remédier, aucune espérance de guérison, et s'il ne vient pas de ce qu'entre deux maux, il a fallu choisir et prendre le moins grand. Puis, considérant les temps et les circonstances, Vos Seigneuries jugeront si elles doivent rejeter ma proposition et se dispenser d'entrer dans cette question. En m'écartant de la maniere ordinaire de présenter de pareils sujets à Vos Seigneuries, je ne cherche, par toutes ces longueurs, qu'à les convaincre de la nécessité que je sens, d'apporter à celui-ci toute la liberté de la discussion, toute la maturité de la délibération, toute la plénitude des objections.

Quant au premier point, la perfection de la théorie, je n'ai pas le dessein de recourir au vénérable magasin de nos anciennes archives, de fouiller le tas volumineux de nos documents historiques, de suivre cette théorie dans toutes ses diverses modifications et métamorphoses, en remontant jusqu'à son origine la plus reculée. Je demande seulement qu'elle soit considérée dans son état actuel. En Angleterre, les catholiques sont sujets à des inhabilités qui n'affectent point les autres classes du royaume-uni. Les Catholiques anglais, quoiqu'ils aient le droit de voter pour l'élection des membres du parlement n'ont pas la faculté de remplir les charges de l'état Cependant je suis convaincu que Vos Seigneuries ne voudraient pas dire que les Catholiques, pas leur conduite, méritent d'en être ainsi continuellement écartés. Au contraire, je suis persuadé que Vos Seigneuries sont prêtes à reconnaître que, dans leur conduite, ils se sont distingués par leur loyauté, leur régularité, leur amour de l'ordre et de la loi, et par tous les autres caracteres qui distinguent les sujets les plus exemplaires d'un état, et leur donnent droit à la sage et prudente protection d'un bon gouvernement. Ainsi la premiere opération du système actuel, est de faire que les Catholiques Romains d'Angleterre ne jouissent pas même des avantages des Catholiques d'Irlande. En Irlande, et par la loi, les catholiques sont admis jusqu'à un certain point à la jouissance de leurs droits civils et de la faculté de remplir des offices. Quelle est néanmoins leur situation ? L'acte qui les admet à la participation de ces droits, les admet à toutes les places, pourvu qu'ils prêtent certains serments ; et cependant, chose étrange ! le même acte, par le nom seul *eo nomine*, de catholiques qu'ils portent, les rend inhabiles à remplir les offices qui pourraient le plus exciter l'ambition des cœurs élevés et pleins d'honneur. Certainement l'acte les admet au barreau ; mais il les arrête là tout court, et leur défend

péremptoirement de viser aux siéges de la judicature. Ces bornes, mises à une honnête et noble ambition, doivent naturellement les mécontenter, je ne dirai point, aliéner, parce que j'espere que rien ne peut porter jusque-là les véritablement bons sujets ; mais ce n'en est pas moins un sujet de mécontentement et qui vient de l'acte même qui leur a fait cette concession. Cette concession prouve clairement que les Catholiques Romains sont propres à jouir de toutes leurs prérogatives constitutionnelles ; il ne faut donc pas s'attendre qu'une clause qui reconnaît cette capacité, n'inspirera pas, tant aux Catholiques d'Irlande qu'à ceux d'Angleterre, le désir ardent qu'elle soit reconnue dans toute son étendue.

Le second objet de la concession a rapport à l'armée. On est parti du principe qu'il fallait encourager le zele des Catholiques pour le service militaire, mais qu'il fallait y mettre des bornes ; mais en cela, de même que dans les arrangements du barreau, il est impossible que cette inhabilité politique ne les mécontente pas. En considérant la loyauté des Catholiques anglais, je ne puis voir que comme une chose étrange qu'ils ne soient point admis aux mêmes avantages que les Catholiques irlandais. Je ne saurais m'empêcher de condamner également le peu de politique qu'il y a dans un système qui fait consister la justice de la cause des Catholiques irlandais uniquement dans leur force, et qui accorde moins aux Catholiques d'Angleterre uniquement parce qu'ils sont plus faibles.

Ce qui me frappe ensuite, c'est un point qu'a touché dans une autre occasion un noble et docte Lord ; je parle de l'état des Catholiques écossais ; et, ici, je parlerai avec d'autant plus de confiance, que, si je me trompe, je ne manquerai pas d'être redressé. J'en appelle donc à ce noble et docte Lord ; et je demande s'il n'est pas vrai que, depuis l'acte de 1793, tout Catholique Romain Ecossais peut remplir toute espece d'office civil ou militaire. Que Vos Seigneuries fixent leur attention sur cette distinction. Pendant que les Catholiques d'Ecosse peuvent remplir tous les emplois militaires ou civils, ceux d'Angleterre gémissent sous le poids de leur exclusion, si l'on en excepte le petit adoucissement qui leur fut accordé par l'acte de 1791, en vertu duquel ils furent admis à la franchise élective. Mais, en Ecosse, bien qu'ils puissent occuper toutes les places, ils n'ont point la même franchise ; et, par cette raison, ils se regardent comme persécutés pour leur religion. Si je mentionne cette différence dans la condition politique et civile des Catholiques dans les trois pays, c'est pour faire sentir à Vos Seigneuries la bizarrerie, l'absurdité, la monstrueuse irrégularité du système, et montrer la nécessité d'en entreprendre la réforme radicale.

Je n'ignore point l'objection, toujours prête à se présenter, que l'on puise dans le danger d'une innovation. Mais je de-

manderai comment il se fait que, depuis 1793, nous n'ayons rien éprouvé de ce danger? En Ecosse, sans qu'il se soit présenté aucun danger, sans que l'on ait conçu la moindre frayeur, les Catholiques sont admis à tous les emplois, et même à celui, je crois, de haut commissaire de l'église d'Ecosse (*of high commissioner of the kirk*). Par quels moyens a-t-on écarté ces dangers? Comment n'a-t-on point pris l'alarme dans ce pays-là? On n'y en a semé aucune, et aucune ne s'est répandue jusqu'ici. L'église presbytérienne ou l'église épiscopale d'Ecosse, quels dangers ont-elles courus des concessions faites aux Catholiques? On ne peut s'empêcher de répondre: aucun. Quels dangers avons-nous donc à craindre ici ou en Irlande en suivant la même politique? Les Catholiques, je le sais, sont peu nombreux en Ecosse; mais, dès qu'ils sont admis aux prérogatives de 1793, se sont-ils, ou à quelque autre époque, prévalus de ces concessions pour empiéter sur les établissements nationaux? Cherchons donc sérieusement s'il y a quelque bonne raison à cette énorme irrégularité du système en Angleterre et en Ecosse, à ces différents effets dans les deux pays; scrutons, comme il est de notre devoir, le mode et les principes de son institution pour tâcher de le réduire, s'il est possible, à un état plus uniforme et plus parfait. L'existence de ces restrictions est, je le soutiens, dans quel pays que ce soit, contraire aux principes de la justice naturelle; c'est, et j'insisterai là-dessus, une injure faite à toute espece de sujets, que de les assujétir à des inhabilités qui les privent des avantages de la constitution. Au premier coup d'œil, cette loi, à moins d'être dictée par la nécessité, ne peut paraître qu'une souveraine injustice; et cette nécessité doit être clairement démontrée à Vos Seigneuries pour qu'elles continuent à maintenir ce système. Non-seulement il est contraire à la justice naturelle, mais c'est encore une chose contraire aux principes de la religion chrétienne, que d'imposer des restrictions civiles sans autre raison que celle des opinions religieuses. Or, ces restrictions n'ont été imposées que pour des opinions religieuses. Non-seulement tout cela est contraire aux principes de la religion chrétienne, mais encore manifestement, au premier coup-d'œil, en contradiction avec les principes de la religion actuelle, de la religion réformée, de la religion établie par la loi, au moins, avec les principes sur lesquels au commencement elle fut établie. Quelque événement passé qu'il soit arrivé d'où l'on puisse tirer une conséquence contraire, il n'en est pas moins certain que, dans son principe, la religion réformée était contraire à toute espece d'intolérance.

Ainsi, à moins que l'on ne prouve que la profession d'une religion particuliere est dangereuse pour la sûreté de l'état, je soutiens qu'il ne faut, à cause d'elle, assujétir aucune classe de sujets, à aucune sorte de restrictions. Jusque-là, je maintien-

drai que notre religion condamne cette injustice. Pour s'en convaincre, il ne faut que jeter un coup-d'œil sur l'état des choses chez nous et au dehors dans le temps que ce système prit naissance, et dans les temps présents. Mon intention n'est pas de parcourir toute l'histoire de l'origine de la réforme; il suffit que Vos Seigneuries se rappellent la jalousie qui existait alors contre la puissance et l'autorité du Pape. Ainsi, tout ce qu'on fit dans ce temps-là contre les Catholiques, naquit des conjonctures où l'on se trouvait. Vos Seigneuries n'ignorent pas non plus l'esprit qui ne cessa d'influencer le gouvernement et la législature durant la réforme sous les regnes d'Elizabeth et de Jacques I. On ne connaît pas moins les principes religieux qui, sous celui de Charles I, bouleverserent jusqu'aux extrémités de l'empire, et renverserent la monarchie elle-même. Dans tout ce temps des plus cruelles et des plus outrageuses persécutions contre les non-conformistes, nous n'irons pas chercher non plus l'origine d'un système parfait de législation, sage en théorie, fait pour être éternel. Lorsque toutes ces convulsions nationales prirent fin, la persécution changea d'objet, et l'esprit n'en fut pas suspendu. Vos Seigneuries n'ont pas besoin qu'on leur remette sous les yeux les premieres démarches que l'on fit, aussitôt après l'avénement de Charles II au trône, contre les non-conformistes, pour les réprimer à cause de la part qu'ils avaient eue aux convulsions antérieures, pour les gêner par des mesures législatives qui, n'étant pas directement établies contr'eux, engloberent également les intérêts des Catholiques innocents. Mais, à cette époque, durant le regne du souverain dont je parle, comme il était dans les vues de la nation de contrarier l'ambition de la France et de l'abaisser, il fut nécessaire de prendre des précautions pour qu'elle ne formât aucune connexion avec nos Catholiques. Pour cela, on eut recours contre eux à des mesures de répression, qu'il est impossible de lire sans horreur dans l'histoire, entre autres, à ces indignes fabrications de complots, faites pour déshonorer les annales de tous les pays. Le moyen de trouver une théorie parfaite dans des temps comme ceux-là! Sous Jacques II, ce furent les mêmes principes que sous celui de son frere; ce fut la même nécessité de résister à la France; conséquemment on prit les mêmes mesures et on les poursuivit dans le même esprit et de la même maniere. Ce ne sera pas non plus dans ce temps-là que nous chercherons l'origine d'un système parfait. Au commencement du regne de Guillaume III, on sait combien il était disposé en faveur de tous les non-conformistes et à la tolérance générale. On le crut même trop favorable aux Catholiques Romains, parce qu'il chérissait quelques officiers de cette persuasion qui servaient dans son armée, et parce qu'il étendait la tolérance jusqu'à eux. Je connais toute l'autorité des Lords Somers et Hardwicke; mais, pour soutenir une erreur, je suis

sûr que l'on ne peut se prévaloir de ces grands noms. Ceux qui, en voulant réformer le système, désirent cependant de ne tomber dans aucune erreur, n'y seront pas précipités par le Lord Somers, vu la différence des conjonctures. Ils se rappelleront que, de son temps, Louis XIV, dans toute la plénitude de sa puissance, était disposé à soutenir les réclamations du prétendant au trône britannique. Ils se rappelleront que même, dans les conseils de Guillaume, il y avait plusieurs individus mécontents du nouveau régime, qui attendaient l'occasion favorable de lever le masque, et ne déguisaient point leur façon de penser, toute entiere en faveur de la famille exclue. Dans de pareilles circonstances je ne peux aller jusqu'à dire que les restrictions imposées alors aux Catholiques, peuvent être justifiées, d'autant que je n'approuve point ce système, et que je ne reconnais aucune circonstance de ce genre qui puisse montrer qu'il est expédient d'y avoir recours, mais je dirai qu'à l'époque dont il s'agit, on peut trouver des choses pour en pallier l'adoption. Le Pape alors jouissait de toute la vigueur de son autorité. La situation de l'état s'unissant à cette considération, il en résulte que l'on peut penser qu'il était nécessaire, pour sauver l'état, d'avoir recours à des mesures injustes et violentes, sans être, pour cela, taxé d'avoir agi par imbécilité ou par tyrannie. Mais je soutiendrai avec chaleur que telle n'eût pas été l'opinion du Lord Hardwicke dans des temps comme ceux-ci, dans des circonstances si différentes de celles d'alors. On se rappellera qu'à cette époque, on venait d'eteindre une rébellion où même les pairs du royaume avaient été engagés, et qu'ils venaient de payer de leurs têtes l'injure faite aux lois du pays.

Mais alors y avait-il aucun des dangers d'à présent? Est-il nécessaire aujourd'hui d'avoir recours aux principes que mit en avant le grand homme dont je viens de parler, pour nous défendre contre un Prétendant Papiste? Non, certainement. Tous les traits caractéristiques de la circonstance qui fixa l'attention de ce lord, et de celle qui existe aujourd'hui, sont clairement et essentiellement très-dissemblables. Non-seulement les temps ne sont pas les mêmes, mais encore les principes sur lesquels les Lords Hardwicke et Somers formerent leur opinion, ne sont plus applicables aux temps où nous sommes. La protection du protestantisme ne consista jamais à prendre des mesures uniquement contre le Papisme, mais à prendre en même temps des mesures contre le crime de haute trahison. Quand les réclamations du Prétendant existaient, il était naturel de supposer, de créer des trahisons, mais ces crimes imaginaires et leur punition qui ne sont plus qu'une lettre morte, un épouvantail, lorsque le temps a mis fin à ces réclamations. C'est pourquoi dans un acte passé, la septieme année de la Reine Anne, stipulant contre les prétentions du Prétendant, nous trouvons que ces stipulations n'auront plus lieu à la mort de celui-ci; mais, par un acte de la dix-septieme année du Roi

Georges II, ces stipulations furent étendues jusqu'aux fils du Prétendant. Les alarmistes les plus déterminés ne prolongerent point ces stipulations plus loin que jusqu'à l'extinction de cette famille; en sorte que ces lois doivent être tombées en désuétude.

Maintenant, qu'il me soit permis de faire quelques réflexions sur les objections tirées de la situation où se trouve le Pape. En 1805, on prétendit qu'il fallait s'opposer aux réclamations des Catholiques, parce que Buonaparté s'était réconcilié avec le siége de Rome. Mais, au nom de Dieu, quelle espece de réconciliation était-ce que celle-là? On en peut juger par son objet qui n'allait à plus ni moins qu'à soumettre toute l'Italie à la couronne de fer. On est parvenu à cette fin, et à cette couronne sont aujourd'hui réunies les riches propriétés temporelles du pontife romain qui, de sa personne, est tombé au pouvoir de celui qui prétendait se réconcilier avec lui. Eh bien! quels augures avons-nous tirés de cette circonstance? Qu'il y avait du danger, une augmentation de danger. On a dit que le Pape conservait toujours son autorité et qu'elle était dans toute sa plénitude, et qu'elle s'augmenterait sous l'influence de notre ennemi. Pouvait-on considérer les choses sous un jour plus faux? Comment soutenir que, sous le joug de Buonaparté, ce vieillard jouit d'une autorité quelconque? Mon opinion est bien différente de celle qui répondrait affirmativement à cela. La captivité du Pape me porte plus à la confiance qu'à la crainte. Bien loin que cette circonstance ait fourni de nouvelles armes à son autorité, à mon avis, elle l'a complétement éteinte. Nous avons à l'appui de cette extinction au moins une foule de preuves négatives; car, si cette autorité existait encore, et que l'on eût su où la chercher, on n'a pas manqué d'occasions nombreuses de la conjurer de se montrer. N'aurait-on pas pu s'en servir très-utilement dans la cause de Buonaparté contre l'Espagne et le Portugal, et surtout n'aurait-on pas été tenté d'en faire usage au milieu des colonies espagnoles? Avons-nous entendu parler d'aucune tentative de ce genre? Puisque nous n'avons rien appris de pareil, pouvons-nous nous imaginer un seul moment que, si ces tentatives eussent dû avoir quelques succès, ou au moins si elles n'eussent pas dû produire un effet tout contraire, l'on n'y eût pas eu recours? Ce qui est manifeste dans les vues du dominateur de la France relativement au Pape, c'est qu'il n'a point eu de vues telles que celles qu'on lui impute; que son objet se bornait au temporel du pontife romain; que, s'il avait quelque autre arriere-pensée, c'était d'éteindre tout-à-fait la puissance papale, et d'y substituer, au moins pour les pays de sa domination, une autre autorité spirituelle dont il serait lui-même la principale source. Où est donc cette terrible autorité du Pape? Elle n'existe plus à Rome, et il serait

difficile de dire dans quelle autre contrée de l'Europe on peut la rencontrer. Le Pape lui-même où est-il ? On ne le sait guere ; mais quelque part qu'il soit, il est en captivité. Tant qu'il sera captif, il n'y a rien à craindre de son autorité ; et, dès qu'il ne le sera plus, il sera temps de prendre des précautions contre l'abus qu'il pourrait en faire. La doctrine qui ne trouve d'appui que dans son autorité, la doctrine concernant le temporel, a été abjurée dans toutes les parties de l'Europe. Lorsque nous interrogeâmes les Catholiques à cet égard, ils nous répondirent que cette doctrine n'avait jamais été suivie, ou que, si elle l'avait été, elle ne l'était plus. Ce sont les Catholiques qui ont pris sur eux d'y résister. Les savantes universités catholiques que nous consultâmes à cet égard, et même le dernier Pape Pie VI, y ont renoncé. Mais, dit-on, elle a été établie par un concile général, et jamais pareille assemblée ne l'a rejetée. Cela est vrai, car il n'y a pas eu depuis de concile pareil pour y renoncer. Cette autorité n'existe point, et dans l'état où est le Pape, il est impossible qu'elle se réunisse jamais. Mais, au défaut d'une révocation formelle, lorsque nous en avons une virtuelle, pourquoi continuer un système qui ne s'accorde point avec l'esprit général de nos lois, avec la justice naturelle, avec notre constitution si justement admirée, avec la religion que nous désirons de protéger ; système né de circonstances passageres et occasionnelles, et qui n'a été soutenu que par des dangers dont aujourd'hui il n'existe pas l'ombre ? Nous y rattacherons-nous, malgré ses effets irréguliers en Angleterre, en Ecosse et en Irlande, nous adoucissant quand il faudrait devenir plus séveres, et nous armant de rigueur lorsque nous n'avons rien à craindre ? Tous les maux de ce système sont-ils assez complétement compensés par la beauté et la perfection de sa structure théorique pour que ce soit un sacrilége d'y porter la main de l'innovation ? Non, personne ne sera d'une pareille opinion. D'un autre côté, les avantages en sont-ils assez grands pour nous en faire supporter les anomalies et les absurdités ? Je sais qu'il y eut un temps où de ces anomalies il résulta de bons effets ; mais en est-il de même aujourd'hui ? Nullement ; au contraire, il inflige des peines à ceux qui en devraient ressentir les bienfaits. Oui, des peines ! n'en est-ce pas une que d'être exclu du Parlement ? n'en est-ce pas une que d'être dégradé ? N'est-ce pas une dégradation et conséquemment une peine, que de ne point être marqué des mêmes caracteres que portent nos autres concitoyens, et de former ainsi une caste à part ? Vos Seigneuries réfléchiront que d'être exclu des emplois civils et militaires, est une peine que l'on inflige pour les délits ou prévarications des hommes publics ; quand on l'inflige, comment l'inflige-t-on, si ce n'est comme peine ? Et,

si, dans un cas, elle est infligée comme peine, comment peut-elle en perdre le caractere dans un autre? Si l'on reconnaît que ce sont là des peines, j'en conclurai que les Catholiques se trouvent dans un état de persécution, car ce serait se former des choses une idée trop étroite, que de croire que la persécution, pour en être une, doit absolument se servir de feux, de bûchers, de tortures, et que ses ministres n'ont pas d'autres moyens pour exécuter ses ordres. Les peines que nous avons imposées et que nous voudrions justifier en invoquant pour cela les actes d'un concile dont l'autorité n'est pas reconnue, est rejetée par les persécutés; quoique nous en disions, et quelques efforts que nous fassions, pour déguiser le fait, nous avons imposé ces peines, à cause de certains dogmes d'une nature politique, mais qui ont été abjurés par ceux que nous punissons, comme s'ils y étaient encore attachés. Les choses étant ainsi, faut-il s'étonner qu'il regne du mécontentement? ne faut-il pas s'y attendre? Je suis bien éloigné de vouloir protéger ou justifier un langage menaçant ou incendiaire, mais je pense que, comme conseillers de la couronne, il est du devoir des membres de cette assemblée de bien examiner les causes du mécontentement du peuple et d'en prévoir les effets probables. Si je voulais insister sur les conséquences funestes du mécontentement qui existe en Irlande, je présenterais à Vos Seigneuries un tableau assez frappant pour les engager à y donner une sérieuse attention. Mais combien l'attention de Vos Seigneuries ne serait-elle pas fortement appelée, quand je dirais, sans craindre de me tromper, qu'il est impossible que les lois nuisibles d'où naît le mécontentement, puissent continuer à avoir leur effet, sans qu'il n'en résulte un cortége de maux plus terribles que ceux que l'imagination la plus ardente, la plus horrible, la plus scélérate pourrait conjurer. Par nos délais sur cette grande question, n'affaiblissons-nous pas l'esprit national? ne ruinons-nous pas les ressources de la nation? ne minons-nous pas tous les établissements utiles du pays, jusqu'à l'établissement même de l'église à laquelle nous prenons un si vif intérêt, et sur le sort de laquelle nous avons de si vives alarmes?

Il nous est impossible de dépouiller aucune partie du peuple de ses droits civils; parmi les droits civils de tout sujet britannique, il faut compter l'éligibilité aux emplois civils et militaires; il nous est impossible, dis-je, de dépouiller de pareils droits une partie du peuple, dans la vue d'assurer l'établissement de notre église, sans qu'il n'en résulte, dans les âmes offensées, une profonde aversion pour un établissement maintenu, fortifié par de telles privations, et devenant à charge à la condition civile des sujets. Quelle vaine et fausse politique que celle d'enrôler contre l'église une classe nombreuse et puissante de la communauté, tandis que, par un traitement plus doux et plus sage, il serait possible d'unir leurs intérêts

et de faire de l'une le plus zélé défenseur de l'autre ! Mais on dira peut-être que d'admettre aux prérogatives de l'église des personnes contraires à ses dogmes, est un parti dangereux. C'est à ceux qui formeront cet argument, de me dire quel mal jusqu'à présent ses concessions ont produit. Qu'ils portent ensuite leurs regards sur le danger auquel l'établissement de l'église sera exposé par sa faiblesse intrinseque comparativement à l'ennemi commun, danger aura lieu si nous ne faisons rien pour calmer le mécontentement, danger qui encore s'accroîtra infailliblement si l'on persévere aveuglément dans le système d'où il naît, et auquel il faut l'attribuer ; danger qui s'augmentera avec une telle rapidité, qu'il est capable d'effrayer les personnes les moins disposées à prendre l'alarme. Serait-ce donc un temps perdu que d'examiner quels sont les effets de ce système dans les différentes parties du Royaume-Uni, et ce qu'il a produit quand on l'a maintenu dans toute sa rigueur ? L'Irlande a-t-elle été tranquille ? L'Ecosse a-t-elle été agitée dans le temps que les papistes étaient admis aux charges de l'état ? Avons-nous quelques exemples qu'ils aient jamais abusé de ces prérogatives ? Ici, l'on aperçoit un contraste qui en dit plus que les plus gros volumes. On y voit les effets pratiques du système dans toute leur difformité, et la preuve claire, qu'en écartant ce système, il n'est pas vraisemblable qu'il en résulte aucun mal quelconque,

Ayant ces leçons et d'autres pareilles sous les yeux, nous avons à décider si nous devons garder ou rejeter un système auquel, d'un côté, nous ne pouvons adhérer sans nous exposer à des maux dont nous avons été si souvent et si éloquemment avertis, et duquel, sans qu'il puisse en résulter le moindre mélange de mal, nous pouvons, d'un autre côté, nous attendre à recueillir les plus grands avantages.

On prétend qu'il n'y a rien de bon à espérer de l'émancipation des Catholiques, et que le mécontentement ne s'appaisera pas en Irlande par cette mesure. Quoi ! lorsqu'il est évident qu'une grande portion de la population irlandaise souffre d'une clause marquée au coin d'une peine, est-il croyable qu'en l'abrogeant, le mécontentement ne s'adoucisse pas ? On a dit encore que ce n'était pas là le seul grief de l'Irlande ; et, de là, on a raisonné contre tout redressement. Jamais proposa-t-on à un gouvernement des considérations semblables? Jamais, dans les annales publiques, trouva-t-on de pareils exemples du dérangement du cerveau ? Quoi ! parce qu'une communauté gémit sous un grand nombre de maux, il faudra bien prendre garde de les diminuer ! Lorsque l'occasion se présente d'écarter celui dont le poids est le plus lourd, souffrirons-nous qu'il subsiste, parce que nous n'avons pas les mêmes occasions d'extirper les autres ? L'association des maux est-elle donc à jamais une et indivisible ? Je ne voudrais

pas garantir que le redressement de ce grief des Catholiques apaisât toute sorte de mécontentement en Irlande; mais j'assurerais bien que, par là, on ôterait au moins la première cause du mécontentement. C'est un grand et légitime grief; c'est celui qui irrite et exaspere tous les autres, qu'ils soient réels ou qu'ils ne le soient pas; c'est le plus propre à soulever l'orgueil de la nation qui en souffre, et, par cette raison, le plus dangereux; car les Irlandais sont un peuple fier et exalté, un peuple aussi peu disposé que tout autre à ruminer patiemment l'idée qu'il est une race dégradée, sujette à des peines faites pour les criminels et pour les criminels seulement. Un sentiment pareil au fond de leur cœur envenimera tous les autres griefs dont ils souffrent. Détruire tous les autres maux, en laissant subsister le mal capital, ce serait, à peu près, ne rien faire; tandis, au contraire, qu'en nous prêtant sur ce point, à des arrangements salutaires et pacifiques, nous préparerions les voies à l'aplanissement de toutes les autres difficultés. Mais pour supposer que l'émancipation des Catholiques ne produira rien, de quelle autorité s'appuie-t-on? De celle des infortunés qui ont été examinés devant les comités secrets du Parlement d'Irlande.

Ceux-ci certainement ont affirmé *una voce* que l'émancipation serait sans effet. Mais est-ce une autorité à laquelle il faille s'en rapporter? Faut-il recevoir le témoignage de gens, de leur aveu, impliqués dans une révolte contre le gouvernement? Est-il d'une nature assez pure et assez peu suspecte pour confondre toutes les raisons évidentes et impérieuses qui militent en faveur de la mesure, et qui naissent de nos réflexions sur la nature du cœur humain? Faites tout ce qu'il vous plaira, disent des conspirateurs, mais laissez là l'émancipation: cela ne peut servir à rien. Que signifie cet honnête et judicieux conseil? Tous les mots n'en tendent-ils pas à jeter dans le cœur du pays des semences de dissension et de discorde? Je le répete, mon opinion sincere est qu'en levant les inhabilités des Catholiques, rien ne peut donner plus de force à l'église établie. La question se réduit à ceci: En admettant les Catholiques aux emplois civils et militaires, et à siéger au Parlement, l'église établie court-elle plus de dangers, qu'en les soulevant en masse, qu'en n'en faisant qu'un corps solide et compact par la persécution, qu'en les rendant décidément ennemis d'un établissement cité comme le prétexte de toutes leurs souffrances, et entre lequel et eux seront à jamais coupés tous les liens de l'amitié et de l'affection? Tel est l'état véritable de la question. A mon avis, la décider d'après des principes d'intolérance, serait un égarement en politique auquel on pourrait comparer quelques-uns de ceux qui ont attiré la ruine des nations. D'après cela, je n'ai plus que quelques observations à faire sur l'objet immédiat de cette motion, et le temps que j'ai

choisi pour la présenter. Quant au temps, cette question a été renvoyée d'un temps à l'autre par des circonstances dont ni les plaignants ni le public n'ont été satisfaits. Le 21 Janvier, lorsqu'elle fut soumise à Vos Seigneuries, je m'opposai à la maniere dont elle fut présentée. Le 23 Avril, je pensai qu'il fallait laisser apaiser une tempête qui venait de s'élever, et les événements subséquents ont montré que je n'avais que trop bien présagé. La jalousie et les soupçons se sont réveillés. Des espérances trompées d'un côté, avec peu de dispositions de l'autre à prendre des mesures pacifiques, ont eu des suites auxquelles il eût été possible d'obvier. Mais l'esprit qui s'est manifesté, doit-il servir de motif à une plus longue résistance? Selon moi, ce serait prendre un parti peu sage. Je n'y vois que de plus fortes raisons pour le gouvernement de se saisir lui-même de la question, que de l'enlever à des mains mal exercées qui pourraient la traiter gauchement, (ce qui ne signifie pas qu'elle le serait ainsi par toute autre); que de ne pas la laisser au dehors servir de point de ralliement aux mécontents sans nombre qu'une question également importante et délicate ne peut manquer de rallier autour d'elle; enfin que de ne pas négliger et même de ne pas différer de l'arracher aux mains de l'ennemi, et ici, je ne parle pas de l'Irlande, mais de la France. Les principes d'agitation sont si actifs, que je proteste devant Dieu, que, si le temps était favorable, pour s'en occuper sur-le-champ, il n'y aurait pas une heure à perdre. Je ne me départs donc nullement de ce que j'ai mis en avant le 23 Avril, qu'il faut prendre cette affaire en considération aussitôt que les circonstances le permettront. Le point sur lequel ensuite je m'arrête, c'est qu'il faut s'en occuper dans la vue d'arriver à un arrangement définitif, capable d'assurer la tranquillité du Royaume-Uni, et de satisfaire toutes les classes des sujets de Sa Majesté. Ecarter tout d'un coup toutes les causes de mécontentement, n'est pas, je le crains, une chose encore assez populaire, pour qu'il n'y ait rien en cela de trop prématuré. La question ne se borne pas seulement à ne considérer que l'état de la loi, mais elle a pour objet d'examiner tout le système, et les avantages d'une conciliation. Les modifications de la loi peuvent être l'objet de considérations ultérieures. Je demande seulement que l'on s'engage à prendre la chose en considération; et, si cet engagement se contracte, lorsqu'il faudra s'en acquitter, j'entrerai dans les détails de la question, avec l'aide d'autres personnes mieux faites que moi pour nous y conduire, et auxquelles, dans ce cas, je céderai certainement le pas avec plaisir. Toute la mauvaise nature du système, sera de cette maniere complétement examinée, nous n'aurons qu'à prier le Tout-Puissant que les suites en soient la tranquillité et la concorde. En persévérant dans l'ancien système, il est difficile de dire quels maux n'en seraient pas les conséquences. Si le peuple d'Irlande venait à

se persuader que la détermination de la législature est de ne pas même jeter un coup-d'œil sur un système défectueux sous lequel il gémit ; qu'il lui est inutile de nourrir l'espoir de sa rédemption ; qu'au contraire, sa dégradation sera prononcée et sanctionnée dans le sanctuaire de la constitution, comme étant le palladium de cette même constitution, et comme le boulevard de nos lois, non, je ne sais et ne veux pas même voir où peut conduire une conviction de cette nature. Mais, si Vos Seigneuries sont disposées à adopter la proposition que je vais faire, j'ai les plus fortes espérances qu'elle contribuera à la force de l'empire et au repos de l'Irlande."

Alors Sa Seigneurie soumit à la Chambre des Pairs une motion textuellement la même que celle de M. Canning, dernierement adoptée dans la Chambre des Communes ; et cette motion ayant été posée par le Lord Chancelier,

Le *Lord Longford* se leva et dit ; Je pense qu'il est dangereux de céder aux réclamations des catholiques, tant que Buonaparté exercera son influence sur le chef de ce corps religieux. Les concessions doivent être guidées par la raison et la politique. Il faut se souvenir du mot : " Tu arriveras jusque-là, et tu n'iras pas plus loin." Il n'y a pas de raison à demander des concessions nouvelles sans offrir de sécurités. La question est moins religieuse que politique ; le mot de bigotterie dont s'est servi le noble Marquis s'applique mal ici ; et à moins qu'on ne voie des sécurités, je vote contre la motion.

Le *Lord Chancelier* dit : La question est importante, je désirerais qu'il y eût quelque moyen d'unir tous les sujets de Sa Majesté. Je rends donc justice aux grandes vues du noble Marquis ; et, s'il pouvait me convaincre, je voterais avec plaisir comme lui. C'est la conviction que je cherche. Le moyen de m'accorder avec le noble Marquis, lorsque je suis dans le cas d'en être traité de bigot ? La bigotterie, si c'en est une, dont je suis animé, est-celle qui se retrouve dans les principes de la constitution depuis la révolution ; et dont se moquent les descendants d'illustres personnages qui, dans leurs plus beaux jours, se faisaient une gloire de les maintenir. Quelle est la substance de la motion ? Ne va-t-elle pas plutôt à des concessions qu'à des considérations ? La grande preuve du besoin de considérer l'affaire, est fournie par l'exemple même du noble Marquis. Il n'y a que peu de mois qu'il pensait différemment à cet égard. Le 28 Janvier, au commencement de la session, il prétendait que si la législature cédait et traitait avec les Catholiques Anglais ou les Catholiques Irlandais, elle manquerait à ses fonctions. Dans cette occasion, le noble Marquis vota comme moi. Quant au paragraphe dont le noble Duc (de Norfolk) a demandé l'explication au commencement de cette séance, (*c'était une lettre de Dublin insérée dans un des papiers du soir, annonçant que quelques-uns des principaux Catho-*

liques d'Irlande, entr'autres le Lord Fingall, avaient eu honte des dernieres résolutions prises dans leur comité); c'est un des écrits les moins authentiques, les plus indécents, les plus scandaleux, c'est un écrit publié dans des vues criminelles. Quant au fond de la question qui réellement est de faire des concessions, je suis de l'avis de toutes celles qui ne seront accompagnées d'aucun danger. On me demande de montrer le danger. Quoi ! l'on ne voit pas le renversement de l'établissement protestant ! *(Ecoutez !)* J'ai lu qu'un royaume protestant demandait l'établissement d'une religion protestante : ce principe fut établi en 1688. Quel principe nouveau peut-on avancer pour renverser celui-là ? Ce n'est pas à la religion mais aux vues politiques des Catholiques, que je m'oppose. Je suis à cet égard de l'avis de l'honorable et docte ancêtre du noble Lord (Hardwicke) siégeant auprès de moi et du Juge Blackstone ; et comme la motion tend plutôt à des concessions qu'à des considérations, j'invoque contre elle la *question préalable*.

Le *Comte Hardwicke*. Le noble Marquis a parlé avec une force et une éloquence que rien n'a jamais égalées, et tout ce que le noble et docte Lord vient de dire, n'a rien qui en puisse détruire la vérité et l'effet. Je connais l'Irlande, et je n'en sens que mieux la solidité des arguments du noble Marquis. Le noble Lord (Cornwallis) auquel je succédai en Irlande, un des hommes les plus sages de son temps, consulté sur les réclamations des catholiques, répondit que c'était une chose à laquelle les ministres ne pouvaient se dispenser de donner la plus sérieuse attention. Lors de l'Union, on ne contracta point d'engagement avec eux, mais certainement on leur fit espérer que leur cause serait prise en considération au Parlement-Uni. Si nous ne voulons pas prendre des mesures conciliatrices, au lieu de nous unir avec eux, il aurait mieux valu les détruire. Je révérerai toujours la mémoire de mon ancêtre, mais je ne crois pas que la motion s'écarte de son esprit. J'observerai seulement qu'en parlant de lui, on s'est servi, dans les débats, d'une expression un peu trop forte.

Le *Lord Clancarty*. Le discours du noble Marquis tend à prouver qu'il faut céder aux Catholiques sans condition : c'est prouver trop ; et c'est une chose à laquelle je ne suis point encore préparé. Je m'oppose à la motion.

Le *Duc de Sussex*. Je suis aussi déterminé que le noble Lord (Chancelier) à défendre la religion protestante. Mais je ne puis trop témoigner ma satisfaction de la motion du noble Marquis. Si le Lord Chancelier lui reproche d'avoir changé d'opinion, c'est un changement réquis par les circonstances, et par celui de l'opinion publique. Il s'agit de prendre en considération cette grande affaire. L'autre chambre en a déjà senti la nécessité ; la tranquillité de l'empire dépend peut-être de cette mesure. Admettre les catholiques à la constitution, ne me paraît point en abandonner les principes, ni s'éloigner de la

sagesse de nos ancêtres. Toutes les concessions faites aux catholiques *(le noble Duc les détaille)*, ont été faites sous le regne actuel; elles leur ont accordé le droit de propriété ; le droit de propriété exige les droits civils. Pour s'opposer à ceux-ci, il aurait fallu résister à celui-là. Selon un papier que je tiens, les catholiques sont exclus de 7000 emplois, grands ou petits ; ils ne sont admis à aucune place de distinction ni dans l'armée, ni dans la marine, ni au barreau. Comment seraient-ils contents ? Je ne dis point cela pour les irriter. Il s'est manifesté parmi eux dernierement des symptômes d'exaspération ; mais je les attribue bien plus à quelques individus, qu'à cette grande corporation. Je voterai pour la motion.

Le *Lord Harrowby*. Quand, après l'union, la question catholique se présenta, j'en fus alarmé, crainte que l'on n'abandonnât les principes de la constitution. Mais, quoiqu'alors nous n'ayons point contracté d'engagement positif avec eux, il leur fut distinctement dit que la question serait considérée par la législature des deux pays. Je ne puis donc ici tourner le dos aux catholiques, et dire que l'union est un obstacle à d'autres concessions. Après l'union, il y eut à ces concessions des obstacles qui eurent un grand poids sur l'esprit de beaucoup de personnes et particulierement sur le mien. Ces obstacles en grande partie n'existent plus. Depuis ce temps-là, les catholiques ont eu recours à des mesures que je n'ai pu m'empêcher de regarder comme une violation de la loi. Le ton de leurs résolutions ne peut être utile à leur cause. Mais j'admets et je crois qu'elles peuvent être justifiées par les circonstances ; ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que dans l'autre chambre, elles n'ont eu que peu d'influence. La décision de cette chambre, pour des bills ordinaires, ne me toucherait pas beaucoup. Toutes les sessions nous en rejetons, qu'elle a passés. Mais ici ce n'est pas un bill, c'est une motion pour prendre en considération une question importante. On ne peut s'y refuser, soit que l'on veuille des concessions sans sécurités, soit que l'on veuille des sécurités, soit que l'on veuille tout accorder, ou ne rien accorder, ou accorder quelque chose. Pour s'opposer à la motion, il faut être d'avis que cet examen ne servirait qu'à nourrir de fausses espérances. S'il y a du danger en cela, n'y en a-t-il point à s'y refuser, lorsque les réclamations des Catholiques sont même appuyées par leurs compatriotes protestants ? A mon avis, l'union de tous les sujets de Sa Majesté est la meilleure sécurité. J'espere donc que, pendant le recès du parlement, les réclamations des catholiques seront prises dans la considération que demande leur importance.

Le *Duc de Kent*. Elevé dans la religion protestante, je me sens pour elle une prédilection naturelle. Je serais donc bien fâché de consentir à rien qui pût y nuire. Mais elle obtiendra les sécurités nécessaires ; il n'est question que de par-

venir à des arrangemens pacifiques, et comme je crois qu'il est dans l'intention du noble Marquis, auteur de la motion, de les chercher, je voterai pour qu'elle soit adoptée. Certainement je regrette que les catholiques aient pris les résolutions qui leur ont été suggérées ; mais je les considere plutôt comme l'ébullition de quelques-uns d'entre eux, que comme le sentiment de la grande masse.

L'*Archevêque de Cantorbery*. La question devant reparaître dans la session prochaine, je ne vois pas la nécessité de s'en occuper d'ici à ce temps-là. Je trouve ce milieu dans le dilemme du Comte Harrowby ; je ne partage donc point son opinion. Si la motion ne signifie rien de plus que ce qu'elle dit, je n'en vois pas le mérite ; si elle dit quelque chose de plus, j'attendrai que cela me soit clairement expliqué pour l'adopter.

Le *Lord Ellenborough*. Pour adopter la motion, il faudrait que j'eusse eu part aux nouvelles lumieres qui ont tout à coup illuminé l'esprit du noble Marquis et de ceux qui sont de son avis. Au mois de Janvier dernier, il ne trouvait pas à propos ce qu'il trouve aujourd'hui très-bien. Comment cela se peut-il sans quelque illumination soudaine ? Cette illumination est si puissante sur lui, qu'il en persécute la chambre. Mais ce nouvel apôtre, ce nouveau Paul, (les papiers font dire *Etienne* au noble Lord), qui a gardé les vêtements des autres, n'a point encore fait part à Vos Seigneuries des nombreux motifs de sa conversion. Un bon homme, comme moi, ne peut que s'étonner de toutes ces merveilles. J'aime la vérité, j'aime la constance : celle-ci surtout a bonne grâce partout. Je ne partage pas l'opinion des nobles Lords siégeants sur le banc de l'opposition, mais j'admire et respecte leur fidélité à leurs principes, leur sincere attachement à leur cause. Ils ont souffert pour elle ; pour elle ils ont quitté leurs offices. Mais comment, depuis le mois de Janvier, peut-on changer ainsi ? En 1807, lorsque la motion fut proposée par l'administration, je votai contre elle. Je suis encore de la même opinion. Je n'abandonnerai pas le bâton du commandement, avant d'être sûr que je n'en aurai pas besoin comme d'une sécurité pour moi-même. (*Ecoutez.*) La difficulté de dire quelles sécurités il faut, n'est pas grande. Le bill n'en serait pas long. Tout serait dit en soutenant que les Catholiques ne peuvent être comparés aux autres non-conformistes, à cause de leur *allégeance* étrangere. Ils obéissent à une puissance étrangere, voilà la différence qu'il y a entre eux et les autres dissidents de l'établissement protestant. Je ne puis écarter cette différence ; elle gêne mon opinion ; je voterai contre la motion.

Le Lord Holland. Deux nobles et doctes Lords (Eldon et Ellenborough) ont parlé sur la question. J'aurais désiré plus de raisons et moins d'assertions, plus de raisonnements et

moins de décisions. Je m'attendais qu'ils prouveraient comment les lois pénales sont de l'essence de la constitution, et comment, en abrogeant les unes, on compromettrait tout l'édifice de l'autre. (*Ecoutez.*) Au lieu de cela, ils se sont écriés : Où sont vos sécurités ? Vieux refrain d'une mauvaise chanson ! Quant au reproche de constance fait à de nobles Lords, ils sont plus capables que moi de le repousser ; mais le noble Marquis a dit franchement ses raisons. (*Ecoutez*)... Le docte Lord qui vient de parler a fait beaucoup valoir les dangers que court l'établissement protestant ; mais, malgré sa perspicacité ordinaire, il a oublié de nous détailler ces dangers. (*Ecoutez.*) Pour moi, si je voyais la religion protestante exposée, certainement je m'éleverais contre la motion d'une autre maniere qu'en invoquant la question préalable. (*Ecoutez.*) Mais comment la constitution serait-elle renversée par une mesure qui amenerait peut-être cent membres catholiques au Parlement ? Cela arriva-t-il ainsi au Parlement d'Irlande, lorsque du temps du roi Jacques sur 250 membres dont il était composé, il y en avait cent de Catholiques ? Qu'on se rappelle les serments du temps de Charles II, époque honteuse où les abominables contes de complots et conspirations forgées par Titus Oates trouvaient créance. Quand ils furent rédigés, ces actes du temps de Charles II, le public était exaspéré contre les Catholiques ; un noble Lord de ce temps-là que je ne nommerai point, de crainte que quelques-uns de ses descendants ne veuillent soutenir son sentiment, car nous sommes dans un temps où l'on croit nécessaire de maintenir toutes les absurdités de nos ancêtres, un noble Lord de ce temps-là, dans un discours contre les papistes, disait : " Je ne veux rien de papiste autour du souverain ; je n'y veux point de femme papiste ; je n'y veux même ni un chien ni un chat papistes ". Ce discours fut imprimé, car, dans ces temps-là, il passa pour un chef-d'œuvre d'éloquence. De tels sentiments étaient fortement appuyés dans la Chambre des Communes, si fortement que quelques membres en vinrent aux coups ! Tel était le caractere des discussions quand on rédigea les serments dont je parle.

D'après une expression du docte Lord, il semble qu'il s'oppose à la motion sur le principe que la religion protestante est la seule *vraie* religion, et non sur le principe qu'elle est la religion de l'état. Je ne penserai pas de même, bien que l'on puisse m'accabler de l'autorité de gens qui ont vécu il y a cinquante ou cent ans. Les temps sont changés ; on est plus libéral et plus éclairé ; ce principe n'est plus reconnu. L'argument de la puissance étrangere est détruit par la maxime de la logique française : *qui prouve trop, ne prouve rien* ; car, malgré cette puissance étrangere, nous en avons déjà tant fait pour les Catholiques, que cette raison ne saurait plus nous ar-

rêter. Quant aux sermens qu'on leur a prescrits, je m'étonne qu'ils aient voulu les prêter. On leur faisait une injure gratuite. Qui d'entre eux n'abjurait pas la doctrine qu'on peut ne pas garder la foi aux hérétiques ? Qu'est-ce que ces vétilles sur la puissance temporelle et spirituelle ? Les Catholiques qui suppliaient pour leur émancipation, ont sans doute considéré qu'il fallait du sang-froid, parce que, dans leur demande, étaient compris les intérêts de leur postérité. Cette Chambre a retenti des glorieuses batailles de Talavera, Barrosa, Maida. Nous y avons entendu nommer l'Anglais Hill, l'Ecossais Graham, l'Irlandais Wellington. Toutes ces actions, tous ces noms font bondir le cœur de joie. Le Catholique irlandais seul en doit gémir, et s'écrier : J'appartiens à une caste où il ne peut y avoir ni Hill, ni Graham, ni Wellington. Je suis flétri, je suis proscrit, je suis exclu de tous ces honneurs, parce que j'adopte et continue à suivre la religion de mes ancêtres. Tels sont les sentiments des Catholiques, et je ne les en admire que davantage. S'ils ne réclamaient pas leurs prérogatives, je ne les croirais pas capables de nous donner des Hill, des Graham, des Wellington. Les résolutions des Catholiques leur ont été inspirées par leur situation ; et cela les recommande dans mon estime. S'ils ne sentaient fortement dans une chose qu'ils désirent vivement, je les croirais indignes d'aucune concession ; et, vu d'ailleurs la motion qui a passé dans la Chambre des Communes, je pense que la Chambre doit adopter celle du noble Marquis.

Le Lord Chancelier s'expliquant, a dit qu'il ne fermait point les avenues aux voies de conciliation.

Le Lord Mulgrave. Toutes ces concessions successives faites aux Catholiques ne remédient à rien, et ne font que les rendre plus importuns. Il faut en finir, et leur accorder tout ce que l'on peut accorder. Je voudrais déjà qu'ils fussent émancipés, mais avec la sagesse, les réglements et les sécurités convenables.

Le Lord Camden, avouant que le discours de M. Grattan dans l'autre Chambre, avait fait sur son esprit une forte impression, a dit que, frappé de cette modération, il voterait pour la motion.

Le Duc de Norfolk. Tout le monde a droit d'adorer Dieu à sa manière, pourvu que la nation et la religion de l'état ne courent aucun danger. J'ai vu le bon effet de la révocation des Ordres en Conseil ; j'en espere autant des concessions qui nous concilieront l'affection des Catholiques.

Le Comte de Warwick s'est déclaré contre la motion, mais son discours n'a pas été entendu.

Le Comte Moira. La nature des réclamations et le malheureux concours des circonstances doivent nous engager à adopter la motion. Les ministres ont reçu des avertissements

concernant des troubles existants plus près de Londres que n'en est l'Irlande. Ils s'en sont occupés aussitôt ; ils ont demandé un comité secret auquel ils ont remis tous les papiers cachetés. En ont-ils agi ainsi pour les troubles excités dans d'autres lieux ? On dirait qu'ils ont craint d'être forcés à faire des concessions aux Catholiques. Ils se sont élevés, il est vrai, avec chaleur contre les résolutions prises à Dublin, et, selon leur maniere, ils ont, pour le fait de quelques individus, procédé contre tout le corps. Il faut considérer la justice et la sagesse de la mesure en elle-même, laissant de côté la conduite de quelques personnes, laquelle, si elle doit avoir un effet, doit, à mon avis, n'être qu'une raison de plus en faveur des réclamations de tous. La motion n'a pour objet que de calmer les esprits, en nous faisant contracter l'engagement de nous occuper de ces réclamations, de bonne heure, dans la prochaine session. Mais un noble Lord y voit l'établissement protestant compromis et en danger imminent ; tandis que tous les Protestants d'Irlande nous assurent que les concessions protégeraient et sauveraient l'église établie. On a de bien fausses idées des hommes et des choses ! On a cru que des lois pénales achèveraient de mettre en pièces l'église romaine, et en conséquence on les a portées. Aujourd'hui la Chambre s'étonne, qu'au lieu de cela, cette église ait acquis de la force, et, pour trouver d'où vient cette force d'esprit et de caractère, la Chambre n'a pas même songé à remonter jusqu'à ses propres décrets. J'ai écouté tous ceux qui ont parlé ; mais je n'ai rien entendu qui puisse affaiblir les raisons et l'éloquence de mon noble ami. Les résolutions des Catholiques sont la seule chose qu'on lui ait opposée, au lieu de les prendre pour un symptôme du danger qu'il y aurait à se débarrasser de la question par la question préalable. Pour moi, je voudrais qu'il fût permis aux Catholiques d'y insister encore dans cette session, quelque proche qu'en soit la fin. Nous leur devons, et à nous-mêmes et au pays, de marcher sur un terrain solide, et d'être sinceres.

Le Vicomte Sidmouth. Le ton des Catholiques a toujours fait que l'on a cru dangereux de leur céder. Ils parlent aujourd'hui de *leurs droits* et prennent une attitude menaçante. Voilà ce que j'appelle une objection insurmontable. Sans doute ils se sont tenus jusqu'à présent dans l'enceinte de la loi ; mais qui ne voit avec quelle répugnance ils le font. La motion tend aux concessions les plus

illimitées. Jusqu'à ce que ma conscience me dise que je peux aller jusque là, il est de l'honnêteté que j'y résiste. Mes vues sont bornées, celles des amis de la motion ne le sont pas. Nous ne mesurerons pas l'étendue de nos concessions sur les clameurs des Catholiques. Ils demandent une émancipation politique; ce dont ils ont bien plus besoin, c'est de s'émanciper de la pauvreté et de leur ignorance. Soyons législateurs à la maniere de nos ancêtres; et, par une mesure précipitée, n'allons pas nous mêler dans l'économie intérieure de l'église.

Le Marquis de Lansdowne. Quelque avancée que soit cette session, je voterais volontiers pour que nous prissions sur-le-champ l'affaire en considération. Rien ne calmerait mieux les esprits. Je n'ai pas vu que la motion tendît à des concessions illimitées; si cela était, je n'en voterais que plus cordialement pour elle. Que demande-t-on aux Catholiques? Que, pour jouir de leurs droits, ils s'affranchissent de leur pauvreté et de leur ignorance! Juste ciel! le peuvent-ils, quand toutes les portes aux honneurs, à la réputation, aux richesses leur sont fermées? De la maniere dont l'Irlande a été traitée, il a bien fallu qu'elle jetât les yeux au dehors pour y trouver une protection, des ressources et une instruction qu'elle aurait trouvées chez elle sous un gouvernement plus favorable. Les Catholiques ont trouvé de meilleurs amis. Les Protestants sont prêts à hasarder leurs propriétés et leur église établie pour qu'ils obtiennent leurs réclamations. Voilà les hommes respectables qui ont reçu une nouvelle lumiere du côté qu'ils ne l'attendaient pas. Voilà les lumieres qui divisent jusqu'au ministere. Je voterai pour la motion.

Le Duc de Cumberland a dit qu'il avait été favorablement disposé envers les Catholiques, jusqu'au moment qu'il avait vu les résolutions prises à Dublin.

Le Comte de Liverpool. Il y a peu de personnes qui ne demandent des sécurités. Quand on les offrira, il n'y aura nulle division de sentiment. C'est là que gît la difficulté. Je veux bien marcher, mais par une route où j'y voie clair. Dans les grandes occasions, je mets de bonne foi et de tout mon cœur la main à l'œuvre; mais je n'aime pas les petits moyens, les petits expédients, les petites ruses. Je ne me querellerai point avec les Catholiques sur leurs dogmes, sur leur transsubstantiation, mais sur le danger politique de leurs principes. Nous devons maintenir le serment de la suprématie, ou renoncer aux sages maximes de nos ancêtres pour la protection de notre liberté civile et religieuse, qui ne gêne

point la tolérance de toutes les autres religions. Je ne crains pas beaucoup l'influence de la France sur le Pape ; mais les sujets d'un état ne doivent d'*allégeance* qu'à leur état. Quand on présente une grande question, il en faut présenter tous les côtés, et ici, c'est ce que l'on ne fait pas. Il faut montrer que le bien que l'on espere ne sera pas contrebalancé par le mal que l'on craint. Je m'opposerai à la motion.

Le Lord Donoughmore, le *Lord Melville*, le *Lord Darnley*, *le Lord Grenville* ont fait d'éloquents discours en faveur de la motion. —*Le Lord Redesdale* s'y est fortement opposé.

Le *Lord Stanhope*, faisant une motion d'ordre, a dit : Il faut éloigner, non les étrangers, non les Catholiques, mais tous les évêques anglais. Un acte du Parlement, non révoqué, toujours en vigueur, exclut d'ici tous les récalcitrants papistes ; c'est-à-dire, nos seigneurs les évêques. (*Eclat de rire.*) Cet acte est de la trentieme année de Charles II. Il porte que " tous prélats, Pairs du royaume, qui se présenteront devant Sa Majesté le Roi, ou devant ses successeurs, pour prêter par-devant eux leur serment et signer leur déclaration, au lieu de le prêter d'abord en présence de la Chambre, seront atteints et convaincus d'être papistes récalcitrants. Or, nos évêques vont d'abord prêter leur serment par-devant la cour. Donc il faut les exclure. (*On rit.*)

La question préalable ayant été mise aux voix, elle a eu

pour elle.		*contre elle.*	
Présents	74	Présents	74
Procurations . . .	52	Procurations . . .	51
	126		125

Majorité pour la question préalable, 1.

Ainsi la motion du Marquis de Wellesley a été rejetée par une seule voix, et encore d'un des Pairs absents.

La séance a duré jusqu'à 4 heures du matin.

GAZETTES DE LA COUR.

Affaires d'Espagne et de Portugal; Entrée de Lord Wellington *dans Salamanque, &c. &c. &c.*

Downing-Street, le 1er Juillet, 1812.

Lord Bathurst a reçu aujourd'hui une dépêche du Major Général Ross, commandant à Carthagene, adressée au Comte de Liverpool, et dont suit une copie

Carthagene, le 22 Mai.

Milord,

J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint la copie de la dépêche que j'ai adressée aujourd'hui au Major Général Cooke, contenant un rapport sur la prise de la ville d'Almeria, par un petit détachement Espagnol, qui, ainsi que j'en ai informé dernierement Votre Seigneurie, s'était embarqué dans ce port sur des transports anglais sous les ordres du Capitaine Adam, du vaisseau de S. M. l'Invincible

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) Ross, Maj. Gén.

Extrait d'une Lettre du Major-Général Ross, *adressée au Major-Général* Cooke, *et datée de Carthagene, le 22 Mai.*

Ma lettre No. 17, du 16 de ce mois, vous aura informé des progrès d'une expédition combinée à l'Ouest de cette ville, selon les informations que j'avais reçues jusqu'à cette époque. Le résultat a maintenant justifié les grandes espérances que tout le monde avait du succès d'opérations exécutées sous la direction d'un officier aussi zélé et aussi habile que l'est le Cap. Adam, du vaisseau de S. M. l'Invincible. Rien ne pouvait être plus opportun que les mouvements du Gén. Fréyre, qui, en conséquence des renseignements que j'avais envoyés au Gén. O'Donnell, attaqua

'ennemi et le chassa de Basa le 13, le jour même où la force aux ordres du Cap. Adam parut devant Almeria. Cet officier ayant judicieusement pris son temps pour envoyer à quelque distance de la ville, reconnaître la force, la la position et les mouvements de l'ennemi, apprit qu'il était dans la ville au nombre de 4 à 500 hommes, y compris la cavalerie, et qu'il n'avait encore point envoyé de détachements, pour aider à repousser le Gén. Freyre ; mais il paraît que le 11 au matin, le Général Français avait envoyé trois couriers à Almeria (n'ayant sans doute aucune connaissance de notre expédition), pour ordonner à la garnison de le rejoindre immédiatement, ce qu'elle fit ; et comme elle se mettait en marche, le Cap. Adam débarqua les 400 soldats Espagnols qu'il avait avec lui sous le commandement du Colonel Alveor et prit possession de la ville. Le résultat a été que le Cap. Adam est parvenu à prendre ou détruire un corsaire et ses deux prises ; à faire sauter le château St. Elme, qui est situé sur un roc presque inaccessible, et toutes les fortifications et batteries qui protégeaient ce mouillage, et formaient un refuge assuré pour les nombreux corsaires qui ont long-temps infesté le commerce Anglais et Espagnol sur cette côte. Le Capitaine Adam a aussi embarqué tous les canons, affûts et munitions en état de servir qu'il a trouvés dans la ville, après avoir entierement détruit le reste, et il était occupé à cela et à faire embarquer une quantité de soufre et de plomb provenant des mines du Roi, qui sont à six lieues de la ville, sous la direction d'un Intendant Espagnol qui est venu le rejoindre de Nejar avec 100 cavaliers, lorsqu'il m'a écrit le 18 de ce mois, en réponse à une lettre que je lui avais envoyée par une chaloupe canonniere, pour l'informer que le Général Freyre s'était retiré de Baza devant une force ennemie supérieure. Le Gén. O'Donnell était ici avec moi il y a deux jours, lorsqu'il reçut des dépêches du Général Freyre et du Colonel Alveor, qui l'informaient que les habitants d'Almeria avaient reçu les troupes Espagnoles avec les plus vives démonstrations de patriotisme, lorsqu'elles sont entrées dans cette ville le 14 de ce mois ; et comme en conséquence de la destruction des fortifications, ce port ne peut plus être utile à l'ennemi, ni comme lieu sûr de rendez-vous pour les corsaires et leurs prises, ni comme point d'appui pour l'aile droite de sa position avancée, d'où il a jusqu'à présent inquiété l'armée du Gén. O'Donnell, il est à espérer que ces loyaux habitants seront à l'avenir délivrés

des visites de leurs tyranniques oppresseurs, lorsque les troupes Espagnoles seront retirées.

Downing-Street, le 1er Juillet, 1812.

Il a été reçu aujourd'hui au Bureau de Lord Bathurst une dépêche adressée au Comte de Liverpool par le Lieutenant-Général Campbell, qui commande à Gibraltar, et datée du 8 Juin 1812, dont suit la copie.

Mylord,

J'ai l'honneur d'informer Votre Seigneurie qu'il y a eu le 1er de ce mois une action sérieuse entre le corps du Gén. Balhasteros, et une division ennemie sous le commandement du Gén. Conroux, dans le voisinage de Bornos,

Le Général ne m'a point envoyé de rapport détaillé, mais je joins ici sa lettre. Cette affaire a été accompagnée d'une perte considérable des deux côtés: celle des Espagnols ne monte pas à moins de 1000 hommes, en tués, blessés et manquants, y compris environ 80 officiers. Le Gén. Ballasteros s'est retiré sur le terrain qu'il occupait auparavant, dans les environs du champ de bataille,—opération dans laquelle l'ennemi n'a pas osé l'interrompre; ses blessés sont arrivés à Algésiras; l'ennemi est rentré dans ses retranchements.

J'ai l'honneur, &c.

(Signé) COLIN CAMPBELL, Lieut.-Gén.

Quartier-Général, au Camp devant Hija Ruiz, le 2 Juin, 1812.

Très-Excellent Seigneur,

Je m'empresse d'informer V. Ex. que j'ai livré hier un combat très-vif, avec la plus grande partie des troupes que je commande, dans les plaines de Bornos. Cette action est peut-être une des plus sérieuses qu'il y ait eu depuis le commencement de notre révolution; et un événement inattendu m'a seul privé de la gloire d'une victoire complete. Je suis entouré de blessés dont toutefois aucuns n'ont reçu de coups de baïonnette ni de sabre, quoiqu'il ait été fait usage de toutes les armes. Je crois que la perte des Français n'a pas été moins considérable, car ils n'ont pas osé envoyer un seul dé-

tachement au-delà de la Guadaleta, pour m'inquiéter dans ma retraite. Je reste dans mes positions déterminé à périr avec mes troupes plutôt que d'abandonner un seul homme blessé : je ne sais comment me procurer des moyens pour les transporter, vu qu'il n'y en a aucuns dans cette partie du pays.

Que Dieu conserve, etc.

(Signé) FRANCISCO BALLASTEROS.

Au Très-Ex. Seig. le Gouverneur de Gibraltar.

Bureau de l'Amirauté le 20 Juillet, 1812.

L'amiral Lord Keith a transmis à John Wilson Croker, Ecuyer, une lettre du Captaine Sir Home Popham datée du vaisseau de S. M. le Venerable, au large de Lequito, le 21 Juin, par laquelle il rend compte d'une attaque faite sur les troupes Françaises qui occupaient cette ville, par les Guerillas Espagnoles, avec l'aide de Sir Home Popham et des officiers et soldats de marin des vaisseaux de S. M. qu'il commande.

L'ennemi était en possession d'un fort situé sur une hauteur qui domine la ville, et capable de résister à tout corps d'infanterie quelconque ; 800 hommes étaient aussi postés dans un couvent fortifié, dans l'intérieur de la ville, et dont les murs étaient impénétrables à tous boulets de canon au-dessous de 18 lb.

Le couvent aurait pu être détruit par l'artillerie des vaisseaux: mais comme la ville aurait essentiellement souffert, et que les canons du Venerable ne faisaient aucune impression visible sur le fort, il fut résolu d'ériger une batterie sur une hauteur en face de ce dernier, que l'ennemi avait regardée comme inaccessible au canon ; et dans cette confiance il se croyait en sûreté.

En conséquence, dans l'après-midi du 20 un canon fut débarqué (en grande partie par les efforts du Lieut. Groves, du Venerable,) malgré que le ressac portât avec tant de violence sur les rochers au pied de la hauteur, qu'il était douteux qu'un canot pût en approcher assez pour cela. Il fut ensuite élevé jusqu'à une petite distance avec un cabestan portatif; mais ce moyen fut jugé si lent, que l'on fit venir des hommes et des bœufs pour le traîner ; et à la fin il fut hissé jusqu'au sommet de la hauteur par 36 paires de bœufs, 400 hommes de

Guerillas, et 100 soldats sous les orders de l'Hon. Cap. Bouverie ; il fut monté sur-le-champ, et le premier coup fut tiré à quatre heures de l'après midi.

Ce canon fut si admirablement servi, qu'au soleil couchant une brêche pratiquable était faite au rempart du fort, et les Guerillas offrirent d'y donner l'assaut. Le premier détachement fut repoussé ; mais le second s'empara du fort, sans beaucoup de perte : plusieurs soldats ennemis s'échapperent de l'autre côté, et entrerent dans le couvent.

Dans le cours de la soirée la mer devint un peu plus calme, et un débarquement fut effectué, mais avec quelque difficulté, de la Surveillante ; des soldats de marine furent débarqués de ce vaisseau, ainsi que de la Médusa et du Rhin, avec une carronade de chaque vaisseau ; et le Capitaine prit le commandement de l'île durant la nuit, pendant que le Cap. Sir George-Collier était sur la hauteur près du canon du Venerable.

Le 21, au point du jour, une piece de 22 fut amenée du côté Est de la ville, à 200 toises du couvent et l'on en débarquait une autre dans l'île de St. Nicholas pour le bombarder, lorsque le commandant Français Gillort, chef de bataillon, battit la chamade et se rendit avec le reste de sa troupe, qui consistait en 290 hommes du 119e régiment.

La perte de l'ennemi n'avait pas été constatée, mais on croyait qu'elle était considérable, attendu que les Guerillas, qui étaient mieux postés et tiraient avec plus de célérité, ont eu 26 hommes tués ou blessés. Il n'y a pas eu un seul homme de l'escadre de S. M. de blessé, ni par l'ennemi ni par le ressac.

Il y avait dans le fort deux canons de 18 montés, et trois petites pieces dans les casernes, ces dernieres ainsi que les mousquets ont été donnés aux Guerillas, qui ont eu aussi des munitions de guerre de toute espece, dont ils avaient besoin. Les canons du fort ont été rendus inutiles, le fort a été détruit, et l'on a fait sauter le couvent.

Sir Home Popham donne de grands éloges aux officiers, soldats et marins employés en cette occasion et il se loue de l'assistance qu'il a reçue de Sir Howard Douglas et du Général Carrol, qui s'étaient embarqués sur le Venerable, et qui ont offert leurs services partout où ils pourraient être employés.

Bureau de l'Amirauté, le 4 Juillet, 1812.

Le Vice-Amiral Sir Edward Pellew a transmis à John Wilson Croker, Ecuyer, deux lettres à lui adressées par les Capitaines Campbell et Thomas, des vaisseaux de S. M. le Leviathan et l'Undaunted; le premier rend compte d'une attaque faite le 29 Avril dernier, par les canots du Leviathan, sous les ordres du lieutenant Dobbs, sur un corsaire et plusieurs vaisseaux Français, à Agay; quatre de ces derniers ont été emmenés, et le corsaire, qui est un brick de 14 canons et 80 hommes, a été pris; mais ayant été halé sur le rivage, il n'a pas pu être emmené, et le feu y ayant été mis il a été ensuite éteint par l'ennemi; les navires ont été alors pris sans aucune perte de notre part; mais en les emmenant, deux hommes ont été tués et quatre blessés par le feu que l'ennemi a fait de la côte.

Le dernier rend compte d'une attaque faite le même jour sur un convoi Français, près de l'embouchure du Rhône, par les canots de l'Undaunted, du Volontaire et du Blossom, sous les ordres du Lieutenant Edgar, du premier vaisseau; sur 26 bâtiments qui composaient le convoi, sept ont été emmenés, douze ont été brûlés, et deux ont été laissés échoués sur la plage: parmi les vaisseaux brûlés était une goëlette nationale, portant quatre canons de 18 et 74 hommes. Ce service a été exécuté sans aucune perte, les canots ayant été habilement protégés par le capitaine Stewart, de la corvette le Blossom.

Lettre du Capitaine Usher, *du Vaisseau de S. M. l'Hyacinth, transmise à l'Amirauté par le Commodore* Penrose, *Commandant dans la Baye de Gibraltar.*

A bord du vaisseau de S. M. l'Hyacinth, à la hauteur d'Almanecar, le 27 Mai, 1812.

Monsieur,

J'ai eu l'honneur de vous informer, par ma lettre du

20 de ce mois, que le Termagant avait détruit le château de Nersa, et que les Guerillas étaient venus des montagnes et étaient entrés dans la ville ; j'ai maintenant à vous informer que j'allai à terre avec le capitaine Hamilton, et me rendis auprès du chef de Guerillas, qui me dit que les Français s'étaient retirés à Almenacar, à 7 milles à l'Est, et y étaient au nombre de 300 hommes ; et que se croyant assez fort pour les attaquer, il se proposait d'y aller sans délai. Désirant de prêter aux Guerillas toute l'assistance qui était en mon pouvoir, je lui promis de faire mouiller les vaisseaux de maniere à mettre l'ennemi entre deux feux, ce qui lui fit beaucoup de plaisir et donna une grande confiance à ses gens. En conséquence, le lendemain (20) à 4 heures du soir, je portai vers cette ville avec les vaisseaux de S. M. (le Termagant et le Basilick) et je mouillai à bonne portée par le travers du château dont je fis taire l'artillerie en moins d'une heure. Comme les Guerillas devaient arriver à sept heures, et qu'à 8 h. ils n'avaient pas paru, le Cap. Hamilton offrit de retourner à Nersa dans son canot, pour s'informer s'il était survenu quelque chose qui eût retardé leur marche ; il revint à 4 heures du matin et m'informa qu'un renfort qu'ils attendaient n'était pas arrivé, et qu'ils ne pouvaient avancer que lorsqu'il le serait. A sept heures, l'ennemi recommença à tirer, ayant monté un obusier durant la nuit sur une brêche faite au chemin couvert du château ; mais à dix heures il fut de nouveau réduit au silence et repoussé avec beaucoup de perte dans la ville, où il se fortifia dans l'église et les maisons. Voulant épargner les infortunés habitants, que les Français avaient eu la cruauté d'exposer ainsi, je fis cesser le feu ; et après avoir détruit un corsaire qui était mouillé sous le fort, je levai l'ancre à deux heures, et courus à Nersa, pour concerter des plans avec les Guerillas. A mon arrivée, j'eus la satisfaction de trouver une division des Guerillas de Ballasteros, commandée par le Col. Fabien, officier animé du plus pur patriotisme, qui partageant tout le zele de son général, se mit aussitôt à ma disposition ainsi que ses troupes. Le trajet à travers les montagnes étant trop long, et n'y ayant pas de temps à perdre, je résolus de prendre à bord l'infanterie, composée d'environ 200 hommes ; et j'ordonnai à la cavalerie de traverser sur-le-champ les montagnes, et de prendre une position en arriere de l'ennemi, pendant que l'infanterie et les matelots et soldats de marine débarqueraient sur ses flancs. Je regrette qu'un délai causé par un calme ait donné le temps à l'ennemi d'apprendre notre mouvement combiné, parce

qu'il prit aussitôt la fuite avec une grande précipitation, et s'étant réuni à 200 homme à Motril, à quatre milles d'Almanecar, il se retira sur Grenade.

Dès que je fus arrivé à mon mouillage, j'envoyai le Lieut. Spilsbury et un officier de Guerillas, pour arborer leurs drapeaux respectifs sur le château, et je commençai sur-le-champ à démolir les ouvrages, qui sont excessivement forts, attendu qu'il est construit dans une péninsule sur un rocher élevé, à pic du côté de la mer; et ayant un mur de trente pieds de haut. Du côté de la terre, il y a une excavation dans le roc, d'environ 30 pieds de profondeur et 30 de large, avec un pont-lévis étroit, qui est la seule entrée du château. Je me propose de combler le fosse autant que possible, en faisant sauter des mines sous chaque bastion. J'ai trouvé dans le château deux canons de 24 en bronze, six pieces de 18 en fer, une piece de 6 et un obusier, que l'ennemi avait encloués. Il a laissé un nombre de déserteurs, la plupart Allemands et Flamands, qui me disent qu'ils forment la totalité des étrangers qui étaient dans ce bataillon du 32e régiment; ils m'informent aussi qu'ils cherchaient depuis long-temps l'occasion de déserter, ayant été arrachés du sein de leurs familles et forcés d'entrer au service de France; l'un d'eux est éloigné de son pays depuis 8 ans. La perte de l'ennemi a été grande; mais elle ne peut pas être constatée; parce que les blessés ont été emportés sur des voitures.

J'ai de grandes obligations au Cap. Hamilton, qui m'a secondé avec habileté, et a mouillé avec son vaisseau dans une position judicieusement choisie; ainsi qu'au Lieut. French, du Basilick qui a ouvert et soutenu un feu bien dirigé sur l'ennemi, pendant que les vaisseaux halaient sur leurs grêlins, pour lui présenter leurs bordées.

Je vous informe avec plaisir que notre perte ne consiste qu'en deux blessés, l'un sur le Termagant, l'autre sur le Basilick. Le corsaire était un des petits bâtiments de Barbrastro, monté de deux canons et 30 ou 40 hommes. Je ne puis terminer sans vous annoncer que les officiers et marins si récemment blessés à Malaga sont de retour à leur bord. Le Lieutenant Spilsbury, dont la blessure est encore ouverte, et M. Bell, contre-maître qui a perdu un bras, ne se sont pas ménagés.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé.) THO. USHER.

Au Commodore Penrose, à Gibraltar.

PORTUGAL.

BULLETIN OFFICIEL.

Département de la Guerre, 9 Juillet.

Il a été reçu des nouvelles de Lord Wellington, datées de Salamanque, le 18 de Juin.

L'armée alliée passa l'Agueda le 13 de Juin, et arriva, le 16 auprès, de Salamanque. L'ennemi fit voir quelques troupes en avant de la ville, mais notre cavalerie s'étant avancée, elles se retirerent vers la Tormes et évacuerent Salamanque, laissant environ 800 hommes dans quelques forts construits sur des ruines de couvents et de colléges.

Les alliés entrerent dans la ville, mais Lord Wellington avait jugé nécessaire de faire ouvrir la tranchée contre les postes fortifiés que l'ennemi occupait encore. La 6eme division, sous le Major-Général Clinton, était chargée de la réduction de ces postes, sur lesquels on espérait que les batteries ouvriraient leur feu le 19.

L'armée de Marmont se retirait vers le Douro; on supposait qu'il avait l'intention de prendre position derriere cette riviere entre Tamero et Toro.

En Estramadoure, la brigade de cavalerie du Major-Général Slade (le 3eme régiment des dragons des gardes et le régiment des dragons royaux) ayant rencontré deux régiments français de dragons commandés par le Général l'Allemand près de Llerena, chargerent l'ennemi et rompirent sa ligne, mais ayant poursuivi sans prendre les précautions nécessaires et avec peu d'ordre, un corps que l'ennemi tenait en réserve, tomba sur les Anglais avant qu'ils pussent se former, et reprirent presque tous les prisonniers que le Général Slade avait faits, tuant et blessant 20 ou 30 de nos dragons et faisant prisonniers deux lieutenants et environ 100 hommes.

P. S. Les dépêches de M. Stuart reçues au bureau des affaires étrangeres contiennent des nouvelles d'Estramadoure d'une date plus fraîche.

Le 13 de Juin, il y eut une escarmouche de cavalerie auprès de Llerena, dans laquelle le Lieutenant Strenuwitz fit 26 dragons français et un officer prisonniers.

Il paraît que les forces du Maréchal Soult et celle du Général Drouet s'étant réunies, s'étaient portées en avant sur

Llerena et Santa Olalla, en conséquence de quoi, Sir Rowland Hill avait fait rentrer tous ses détachements, et avait assemblé la totalité de son armée à Albuera, où, le 18, il fut joint par quatre régiments portugais venus de Badajoz, et par le corps espagnol du Comte de Penne Villemure. Les postes avancés du Général Hill étaient à Santa Martha.

Gazette du 11 Juillet, 1812.

Dépêches Officielles de Lord Wellington *et du Général Sir* Rowland Hill.

Downing Street, 9 Juillet, 1812.

Il a été reçu aujourd'hui au bureau de Lord Bathurst, une dépêche de Lord Wellington, adressée au Comte de Liverpoel, dont ce qui suit est extrait.

Salamanque, le 18 Juin, 1812.

L'armée passa l'Agueda le 13 du courant, et se porta en avant en trois colonnes, les troupes espagnoles commandées par Don Carlos d'Espana en formant une quatrieme. La totalité arriva le 16 sur le Valmusa, petit ruisseau à environ six milles d'ici. L'ennemi montra ce jour-là quelque cavalerie et un petit corps d'infanterie, en front de cette ville, et parut avoir le dessein de tenir les hauteurs qui sont au Sud de la Tormes; mais sa cavalerie fut aussitôt obligée de se replier devant la nôtre, et il évacua Salamanque dans la nuit du 16, laissant une garnison d'environ 800 hommes dans les fortifications qu'il avait érigées sur les ruines des colléges et des couvents qu'il a démolis. Par le feu de ces fortifications, il protége le passage de la Tormes par le pont; mais nos troupes ont passé cette riviere hier matin par deux gués qui sont dans ce voisinage. Les forts furent investis sur-le-champ par la 6eme division sous le commandement du Major-Général Clinton: et après les avoir reconnus avec soin, il a été jugé nécessaire d'ouvrir la tranchée devant eux. C'est ce qu'on a fait la nuit derniere, et j'espere que demain matin nous ouvrirons notre feu avec huit pieces de canon, à trois cents toises de distance du principal des forts de l'ennemi,

dont je me flatte que la possession nous assurera celle des autres. Le Major-Général Clinton a conduit ces opérations.

Il est impossible de décrire la joie que les habitants de Salamanque ont témoignée à notre entrée dans la ville. Il y a aujourd'hui trois ans qu'ils souffrent, pendant lequel temps les Français, entr'autres actes d'oppression, ont détruit 23 couvents sur 25, et 22 sur 25 des colléges qui existaient dans ce célebre séjour des sciences.

L'ennemi s'est retiré par la route de Toro. Son arrière-garde était hier au soir à environ quinze milles d'ici. Il a continué sa retraite ce matin par la même route. Je suis informé qu'il a le projet de réunir son armée sur le Douro, entre Toro et Zamora.

Je joins ici la lettre du Lieutenant-Général Sir Rowland Hill, et ses incluses consistant en deux lettres du Major-Général Slade, où il rend compte d'une affaire qu'il a eue avec l'ennemi le 11 du courant, et dans laquelle l'ardeur et l'impétuosité des troupes lui ont fait éprouver une perte assez considérable.

J'ai reçu du midi des rapports qui m'informent que le Général Ballasteros a eu le 1er de ce mois une action très-chaude avec l'ennemi près de Bornos; mais quoiqu'il il ne puisse pas y avoir de doute sur le fait, je n'en ai pas encore reçu les détails, ni aucune confirmation réguliere. Le résultat est présenté diversement des deux côtés. L'ennemi prétend que Ballasteros a été griévement blessé, mais comme les Français ont renforcé depuis l'action leurs troupes de ce côté, on peut induire de cette circonstance que si le succès a été en leur faveur, il n'a pas été décisif.

Zafra, le 13 Juin.

Mylord,

J'ai l'honneur de transmettre à Votre Seigneurie des copies des rapports que j'ai reçus du Major-Général Slade, relativement à une affaire entre deux régiments de la brigade de cavalerie qu'il commande, et la brigade de cavalerie française sous le Général Lallemand, dans les environs de Valencia de los Torres, le 11 du courant, dans laquelle j'observe avec peine que nous avons sévérement souffert, et que nous n'avons pas remporté l'avantage auquel nous aurions dû nous attendre. Le Major-Général Slade s'était posté en

Bureau des Affaires Etrangères,
Downing Street, 9 Juillet, 1812.

Une dépêche dont ce qui suit est extrait, a été reçu par Lord Vicomte Castlereagh, principal secrétaire d'état de Sa Majesté pour les affaires étrangeres, de Charles Stuart, écuyer, envoyé extraordinaire de Sa Majesté, et ministre plénipotentiare à Lisbonne, en date du 26 Juin, 1812.

Des lettres du quartier-général du Général Hill, datées de Zafra le 17, portent que le Général Drouet, ayant été renforcé de trois bataillons, s'était porté sur Llerena avec 7000 hommes; et qu'une colonne de 13,000 hommes sous le commandement du Maréchal Soult, qui se portait de Séville vers l'Estremadoure, devait arriver le 17 au soir à Santa Olalla. Le Général Hill avait en conséquence rétrogradé, et s'était porté par Santa Martha à Albuera. Il avait été joint dans cette dernière position par 4 régiments portugais partis de Badajoz, savoir, le 5me, le 17e et le 22eme de ligne, et le 11eme de chasseurs, ainsi que par les troupes espagnoles sous le Comte de Penne Villemur. Le Lieutenant Strobitz, aide-de-camp de Sir William Erskine, prit 25 dragons et un officier, le 15, dans une escarmouche auprès de Llérena.

DÉCLARATION DE GUERRE DE LA FRANCE A LA RUSSIE.

Séance du Sénat, du 3 Juillet.

Paris, le 3 Juillet.

Aujourd'hui Vendredi 3 Juillet, 1812, à deux heures après-midi, le Sénat s'est réuni en grand costume dans son palais, en vertu d'une convocation extraordinaire faite par ordre de S. M. l'Empereur et Roi.

S. A. S. Mgr. le prince archichancelier de l'Empire, désigné pour présider la séance, a été reçu avec les honneurs d'usage.

S. A. S. le prince vice-grand-électeur, et LL. EEx. le grand-juge ministre de la justice, le ministre de la guerre et le ministre directeur de l'administration de la guerre et le ministre de la police générale étaient présents.

Après la lecture des actes de convocation et de désignation de président dont la teneur suit :

Au camp impérial de Gumbinen,
le 21 Juin, 1812.

Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, Médiateur de la Confédération Suisse, etc., etc., etc.

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Le Sénat se réunira le Vendredi, 3 Juillet, à deux heures, dans le lieu ordinaire de ses séances.

(Signé) NAPOLÉON.

Par l'Empereur,
Le ministre secrétaire-d'Etat,
(Signé) Le comte DARU.

Au camp impérial de Gumbinen,
le 21 Juin, 1812.

Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, Médiateur de la confédération Suisse, etc., etc., etc.

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Notre cousin le prince archichancelier de l'Empire présidera le Sénat, qui se réunira le Vendredi 3 Juillet, dans le lieu ordinaire de ses séances.

(Signé) NAPOLÉON.

Par l'Empereur,

Le ministre secrétaire-d'état,

(Signé) Le comte DARU.

Le prince archichancelier a pris la parole et a dit :

Messieurs,

Je viens, par les ordres de l'Empereur, communiquer au Sénat deux traités d'alliance conclus au nom de S. M., l'un avec S. M. l'Empereur d'Autriche, l'autre avec S. M. le Roi de Prusse.

Les circonstances qui ont amené des conventions politiques, et les motifs qui en ont déterminé les bases, sont développés dans deux rapports du ministre des relations extérieures, dont S. M. a voulu aussi qu'il vous fût donné connaissance.

Lorsque notre Souverain, s'arrêtant au milieu de ses victoires, termina à Tilsit la premiere guerre de Pologne, la cour de Russie promit d'adopter sans réserve, le plan sagement combiné, pour soustraire le Continent à l'influence de l'Angleterre, et pour ramener cette puissance à des principes plus conformes aux droits des nations.

La Russie n'a point tardé à se départir de ce système salutaire.

Ce changement de sa part étant annoncé par des faits certains, et la voie des négociations ayant été inutilement employée, pendant le cours de l'année 1811, l'Empereur a dû prendre des mesures commandées par la dignité de sa couronne, par l'intérêt de ses peuples, par le danger de ses alliés.

Les traités qui vont être mis sous vos yeux, sont un acheminement à l'exécution de ce dessein.

Le courage de nos guerriers, le génie du héros qui leur applanit les sentiers de la gloire, garantissent à la nation, que cette fois, comme par le passé, de grandes espérances seront suivies de grands succès.

S. A. S. a ensuite déposé sur le bureau les pieces suivantes, dont il a été donné lecture à l'assemblée par un de MM. les secrétaires à la tribune.

Rapport du Ministre des Relations Extérieures.

Sire,

Le traité de Tilsit entre la France et la Russie était un traité d'alliance offensif contre l'Angleterre. Ce fut au retour de la conférence du Niémen, où l'Empereur Alexandre avait dit à V. M. qu'il voulait être son second contre l'Angleterre, que vous vous déterminâtes à faire le sacrifice des avantages que vous teniez de la victoire, et à passer rapidement de l'état de guerre à l'état d'alliance avec la Russie.

Cette alliance, qui augmentait les moyens de guerre de la France contre l'Angleterre, devait aussi garantir la paix du Continent.

Cependant en 1809, l'Autriche fit la guerre à la France. La Russie, contre le texte précis des traités, ne fut d'aucun secours à V. M. Au lieu de cent cinquante mille hommes qu'elle pouvait faire marcher et qui devaient seconder l'armée française, quinze mille hommes seulement entrerent en campagne, et lorsqu'ils dépasserent la frontiere russe, le sort de la guerre était déjà décidé.

Depuis cette époque, Sire, l'ukase du 19 Décembre 1810, qui détruisit nos relations commerciales avec la Russie, l'admission du commerce de l'Angleterre dans ses ports, ses armements qui menacerent, dès le commencement de 1811, d'envahir le duché de Varsovie, enfin sa protestation sur l'Oldenburg, anéantirent l'allianoe. Elle n'existait plus lorsque de part et d'autre des armées se formaient pour s'observer.

Cependant l'année 1811 toute entiere fut employée à des pourparlers et à des négociations avec la Russie dans l'espérance de détourner, s'il était possible, le cabinet de Pétersbourg de la guerre qu'il paraissait avoir résolue, et de parvenir à connaître ses véritables intentions. Il a été prouvé jusqu'à l'évidence que cette puissance se proposait à-la-fois de se soustraire aux conditions des traités de Tilsit pour se mettre en état de paix avec l'Angleterre, et d'attenter à l'existence du duché de Varsovie, en se servant

du prétexte des indemnités réclamées par le duc d'Oldenbourg.

Votre Majesté, déterminée à maintenir par la force des armes l'honneur des traités, l'existence et l'intégrité des Etats de ses alliés, avait senti l'importance de s'unir plus étroitement à une puissance à laquelle elle était déjà attachée par des liens chers à son cœur, et dont les intérêts politiques généraux étaient les mêmes que ceux de Votre Majesté. A cet effet, Sire, un traité a été conclu le 14 du mois de Mars dernier, entre V. M. et l'Empereur d'Autriche.

Tout garantit à cette alliance une longue durée. Elle assure le repos du midi de l'Europe et promet à la France qu'elle ne sera plus troublée dans ses efforts pour le rétablissement de la paix maritime.

Je propose à V. M. de faire donner communication au Sénat du traité d'alliance conclu entre la France et l'Autriche, et d'ordonner qu'il soit promulgué comme loi de l'Etat, conformément à nos Constitutions.

Je suis avec le plus profond respect,

Sire,

De Votre Majesté Impériale et Royale,

Le très-humble et très-obéissant serviteur

et fidele sujet,

Le Duc de Bassano.

Gumbinen, le 21 Juin, 1812.

Traité d'Alliance du 14 Mars, entre LL. MM. l'Empereur et Roi et l'Empereur d'Autriche.

S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, etc., etc., et S. M. l'Empereur d'Autriche, etc., ayant à cœur de perpétuer l'amitié et la bonne intelligence qui existent entr'elles, et de concourir par l'amitié et la force de leur union, soit au maintien de la paix du Continent, soit au rétablissement de la paix intérieure ;

Considérant que rien ne serait plus propre à produire ces heureux résultats que la conclusion d'un traité d'alliance qui aurait pour but la sûreté de leurs Etats et possessions

et la garantie des principaux intérêts de leur politique respective, ont à cet effet nommé pour leurs plénipotentiaires, savoir :

S. M. l'Empereur des Français, etc., M. Hughes, Bernard comte Maret, duc de Bassano, etc. ;

Et S. M. l'Empereur d'Autriche, etc. le prince Charles de Schwartzemberg, duc de Kruman, etc. ;

Lesquels, après avoir échangés leurs pleins-pouvoirs respectifs, sont convenus des articles suivants ;

Art. 1er. Il y aura à perpétuité, amitié, union sincere et alliance entre S. M. l'Empereur des Français, roi d'Italie etc. et S. M. l'Empereur d'Autriche, roi de Hongrie, etc. En conséquence, les hautes parties contractantes apporteront la plus grande attention à maintenir la bonne intelligence si heureusement établie entre elles ; leurs Etats et sujets respectifs, à éviter tout ce qui pourrait l'altérer, et à se procurer en toute occasion leur utilité, honneur et avantages mutuels.

2. Les deux hautes parties contractantes se garantissent réciproquement l'intégrité de leurs territoires actuels.

3. Par une suite de cette garantie réciproque, les deux hautes parties contractantes travailleront toujours de concert aux mesures qui leur paraîtront les plus propres au maintien de la paix ; et dans le cas où les Etats de l'une ou de l'autre seraient menacés d'une invasion, elles emploieront leurs bons offices les plus efficaces pour la prévenir.

Mais comme ces bons offices pourraient ne pas avoir l'effet désiré, elles s'obligent à se secourir mutuellement dans les cas où l'une ou l'autre viendrait à être attaquée ou menacée.

4. Le secours stipulé par l'article précédent sera composé de 30,000 hommes, dont 24,000 d'infanterie et 6000 de cavalerie, constamment entretenus au grand complet de guerre, et d'un attirail de 60 pieces de canon.

5. Ce secours sera fourni à la premiere réquisition de la partie attaquée ou menacée, il se mettra en marche dans le plus court délai possible, et au plus tard avant l'expiration des deux mois qui suivront la demande qui en aura été faite.

6. Les deux hautes parties contractantes garantissent l'intégrité du territoire de la Porte Ottomane en Europe.

7. Elles reconnaissent et garantissent également les

principes de la navigation des neutres, tels qu'ils ont été reconnus par le traité d'Utrecht.

S. M. l'Empereur d'Autriche renouvelle, en tant que besoin est, l'engagement d'adhérer au système prohibitif contre l'Angleterre, pendant la présente guerre maritime.

8. Le présent traité d'alliance ne pourra être rendu public ni communiqué à aucun cabinet que de concert entre les deux hautes parties.

9. Il sera ratifié, et les ratifications en seront échangées à Vienne dans un délai de 15 jours, ou plutôt si faire se peut.

Fait et signé à Paris, le 14 Mars, 1812.

(Signé) H. B. Duc de Bassano.

(Signé) Le Prince Charles de Schwartzemberg.

Pour copie conforme,

Le Ministre des Relations Extérieures,

Le Duc de Bassano.

Rapport du Ministre des Relations Extérieures.

Sire,

Dès la fin de l'année 1810, la cour de Pétersbourg ayant changé de système, et résolu de se soustraire aux engagements qu'elle avait souscrits à Tilsit, prit le parti d'appuyer, par des armements, les actes par lesquels elle violait l'alliance. Elle rassembla des troupes dans ses provinces polonaises, et elle rappela une partie de son armée de Moldavie, qui arriva à marches forcée sur les frontieres du duché de Varsovie.

Dans le mois de Février, 1811, Votre Majesté demanda des explications sur ces armements extraordinaires; elle dut en même-temps conseiller au roi de Saxe de concentrer sur la Vistule les troupes du duché de Varsovie pour les mettre à l'abri d'une attaque soudaine.

La Prusse, placée dans une position intermédiaire entre la France et la Russie, s'aperçut la premiere des dispositions du cabinet de Pétersbourg. Elle ne pouvait en

comprendre les motifs, mais elle en prévoyait les résultats: elle fit des représentations à la Russie; elle lui montra le danger qu'il y avait à appuyer des négociations par des armements; elle la conjura de cesser des mouvements qui pouvaient compromettre la Prusse elle-même, et qui devaient attirer sur son territoire les armées que V. M. serait forcée de faire marcher à la défense du duché de Varsovie. Cette démarche, inspirée par le désir de la paix et dictée par la prudence, ne produisit aucun effet, et la Prusse, voyant cette fatalité qui, depuis dix ans, a entraîné l'Europe, peser aussi sur la Russie, demanda franchement, dès le mois de Mai, 1811, à s'unir à V. M. par une alliance.

V. M. hésita long-temps à prendre des engagements qui devaient faire supposer que l'alliance de Tilsit n'existait plus. Elle ne connaissait point encore les motifs qui pouvaient porter la Russie à rompre les traités, à se mettre en état de paix avec l'Angleterre, et à menacer l'existence du duché de Varsovie; mais lorsqu'il ne resta plus aucun doute à V. M., elle m'autorisa à entrer en négociation avec la Prusse, et à conclure le traité qui a été signé le 24 Février 1812.

Je propose à V. M. de faire donner communication au Sénat du traité d'alliance conclu entre la France et la Prusse, et d'ordonner qu'il sera promulgué comme loi de l'Etat, conformément à nos constitutions.

Je suis avec le plus profond respect,
Sire,
De Votre Majesté Impériale et Royale,
Le très-humble et très-obéissant
serviteur et fidele sujet,
Le duc de BASSANO.

Traité d'Alliance du 24 Février, 1812, entre Sa Majesté l'Empereur et Roi et Sa Majesté le Roi de Prusse.

Sa Majesté l'Empereur des Français, Roi d'Italie, etc., etc.

Et S. M. le Roi de Prusse, voulant resserrer plus étroite-

ment les liens les qui unissent, ont nommé pour leurs plénipotentiaires,

S. M. l'Empereur des Français, M. Hugues Bernard, Comte Maret, Duc de Bassano, etc., etc.

S. M. le Roi de Prusse, M. Frédéric-Guillaume-Louis, Baron de Krusemark, etc.

Lesquels après s'être communiqué leurs pleins-pouvoirs, sont convenus des articles suivants :

Article 1er. Il y aura alliance défensive entre S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, et S. M. le Roi de Prusse, leurs héritiers et successeurs, contre toutes puissances de l'Europe avec lesquelles l'une et l'autre des parties contractantes sont ou viendraient à entrer en état de guerre.

2. Les deux hautes parties contractantes se garantissent réciproquement l'intégrité de leur territoire actuel.

3. Le cas de l'alliance survenant et chaque fois qu'il surviendra, les dispositions à prendre en conséquence par lesdites parties contractantes seront réglées par une convention spéciale.

4. Toutes les fois que l'Angleterre attentera aux droits du commerce, soit par la déclaration en état de blocus des côtes de l'une ou de l'autre des parties contractantes, soit par toute autre disposition contraire au droit maritime consacré par le traité d'Utrecht, tous les ports et les côtes desdites puissances seront également interdits aux bâtiments des nations neutres qui laisseraient violer l'indépendance de leur pavillon.

5. Le présent traité sera ratifié, et les ratifications seront échangées à Berlin dans l'espace de dix jours, ou plus tôt si faire se peut.

Fait et signé à Paris, le 24 Février, 1812.

(Signé) H B. Duc de BASSANO.

Le Baron de KRUSEMARK.

Pour copie conforme,

Le ministre des relations extérieures,

Le Duc de BASSANO.

Lecture faite de ces actes, Monsieur le Comte Lacépéde, président annuel, a proposé au Sénat de renvoyer à une commission spéciale, composée de cinq membres, les

rapports et les deux traités dont on venait d'entendre la lecture, et de charger cette commission de soumettre à l'assemblée le projet d'une adresse, par laquelle le Sénat exprimerait à Sa Majesté Impériale et Royale sa vive et respectueuse reconnaissance pour les communications importantes qu'elle a bien voulu lui faire, et lui présenterait un nouvel hommage de ses sentiments et de ceux du peuple français.

Cette proposition ayant été adoptée, on procéda sur-le-champ à la nomination des commissaires. MM. les Comtes Lacepede, Garnier, Latour-Maubourg, Monge, et le Maréchal Serrurier ont été élus membres de la commission spéciale.

L'on n'a pas encore reçu le rapport de la commission du Sénat sur cette communication du prince Cambacérès, mais l'état de servilité de ce corps fait aisément préjuger ce rapport. D'ailleurs, que le Sénat approuvât ou n'approuvât pas les mesures politiques de son maître, peu importait à ce dernier : les coups de canon étaient déjà tirés avant même que les pieces ci-dessus eussent été lues au Sénat, et peut-être 25,000 familles étaient-elles plongées dans le deuil, avant que le philosophe naturaliste Lacépede soit venu vanter au Sénat la douce humanité, la haute sagesse et la profonde politique de son Empereur. Quel est pourtant en cette occasion le grief principal de Buonaparté contre la Russie ? Quel motif met aujourd'hui 600 mille hommes sous les armes, et va inonder le Nord du sang de tous les habitants de l'Europe, rassemblés depuis Naples jusqu'à Memel ? C'est parce que l'Empereur Alexandre qui avait promis à Buonaparté d'être *son second* contre l'Angleterre, a imité la conduite, a suivi l'exemple de *son premier*, en accordant à ses sujets des *licences* pour trafiquer avec l'Angleterre! C'est parce qu'Alexandre a fait pour les chanvres de ses sujets ce que Napoléon a fait pour les soies des siens ; c'est qu'on a voulu échanger en Russie les bois, les mâts, les fers, les suifs de ce pays contre du sucre et du café, ainsi qu'on le fait aujourd'hui en France pour les vins, les huiles, les bijoux, la porcelaine, les livres, la garence, etc. dont on inonde la Grande-Bretagne pour en tirer des denrées coloniales.

LE LOGOGRAPHE,

OU

Le Moniteur Secret.

No. XL.

" Son empire est détruit si l'homme est reconnu."

Séance des Rois, tenue à Dresde, le 27 Mai.

Buonaparté avait envoyé, le matin, son mameluck Roustan, pour annoncer aux ministres respectifs d'Autriche, de Saxe et de Prusse, qu'ils eussent à se rendre à son palais pour y assister à une conférence qu'il se proposait d'avoir avec leurs Souverains, et dont il désirait qu'ils conservassent dans leur mémoire tous les détails, afin de régler là-dessus leur conduite future. Lorsque les invités arrivèrent dans la salle d'audience, ils trouverent Buonaparté déjà assis sur un trône plus élevé que ceux qui avaient été préparés pour les autres monarques, et sur les marches duquel Roustan était assis à l'orientale, tenant un cimeterre nud dans sa main. L'Empereur d'Autriche trouvant dans cet appareil quelque chose d'injurieux à son rang, faisait quelque difficulté de s'asseoir sur le trône que Buonaparté lui avait indiqué de la main, lorsque celui-ci lui dit : " Mon frere d'Autriche, il n'y a point ici d'étiquette ; je ne vous ai pas assemblés tous ici pour vous rappeler votre rang, mais pour vous expliquer vos devoirs et ma pensée. Asseyez-

vous ; tout le monde peut s'asseoir." Il promena ensuite sur l'audience des regards scrutateurs, et après avoir écrit rapidement quelques notes, comme s'il eût jeté sur le papier quelques idées, il débita, d'une voix sépulcrale, le discours suivant, qui fut écouté dans le plus profond silence.

" Vos espions diplomatiques, vos gobe-mouches, vos conteurs de sornettes vous écrivent depuis un an que je m'endors dans l'oisiveté, que je m'amollis dans les douceurs de l'amour, que je n'aime plus monter à cheval, que je crains la fatigue, que je m'occupe peu des affaires, enfin que je veux jouir. Les imbécilles ! combien ils me connaissent peu, et combien ils trompaient leurs maîtres ! Au reste, ils savaient que ceux-ci croiraient tous ces contes-là, quelqu'absurdes qu'ils fussent, et qu'ils adopteraient aveuglément toutes les espérances qui tendraient à leur faire entrevoir mon abaissement, ma chûte, ma destruction. Voilà cependant comme on est sûr de vous plaire à vous autres ; ce n'est qu'en vous berçant de chimeres, qu'en vous annonçant par chaque courier quelque nouvelle injurieuse à mon caractere ou quelque pronostic menaçant pour ma puissance, qu'on parvient à vous procurer de bonnes nuits et d'agréables rêveries. Eh ! bien, moi, je troublerai votre sommeil, je dissiperai vos rêves ; je montrerai que je ne suis jamais plus occupé que quand je parais insouciant, ni plus terrible que lorsqu'on me croit en repos. Je ne suis pas fait comme les autres hommes, moi, et je ne fais rien comme les autres hommes. Je me suis marié, il est vrai, j'ai pris une femme parmi vous autres, mais si j'avais trouvé un autre moyen d'avoir de la progéniture, je l'aurais employé ; je me suis fait couronner aussi, non pas pour vous ressembler, mais pour profiter du respect qu'une couronne inspire aux peuples, et pouvoir disposer par-là, plus aisément, de toutes les couronnes : vous ne devez donc pas me juger d'après

vos notions communes, ni prétendre que je me conduise d'après des principes ou des réglements établis avant moi. On vous dit chaque jour que je viole les traités, que j'outrage les lois, que je ne conserve rien de ce que les hommes respectent, que je détruis tout par instinct, par besoin, par calcul. Je ne nierai pas ces accusations; oui, tel est mon système; et, si tout en vous le développant on vous avait dit de vous y conformer, on aurait épargné beaucoup de sang à l'Europe. Ce sont vos résistances qui en retardant ma marche ont prolongé l'état de souffrance des peuples. C'est vous qui m'avez obligé à être fourbe et hypocrite, en m'opposant des obstacles chaque fois que j'ai voulu prendre une grande mesure de réforme. Vous n'avez jamais pu vous persuader que vos Cabinets étaient en décrépitude, que vous n'aviez plus pour conseillers et pour généraux que des ganaches, et que vous autres Souverains n'étiez que des personnages caducs, sans force ou sans volonté, ou de jeunes présomptueux sans expérience et sans talents. Je vous ai envoyé, pour vous éclairer, des hommes que j'avais associés aux grandes pensées qui m'occupent; vous les avez méconnus, méprisés, insultés. Vous n'avez voulu ni vous connaître vous-mêmes, ni m'étudier, ni apprécier les circonstances dans lesquelles vous viviez. Vous n'avez pas voulu voir que la marche du temps, celle de l'opinion, conspiraient, depuis cinquante ans, contre les anciennes institutions et contre les anciennes familles de l'Europe, et quand tout vous indiquait qu'il fallait ou abdiquer ou vous soumettre aveuglément aux destinées, vous vous êtes tout à coup livrés à une chaleur factice, à une énergie intempérante. Qu'est-il arrivé? que vous m'avez forcé à prolonger les miseres de l'Europe par la nécessité où vous m'avez mis de vous combattre ou de vous réduire, et qu'en provoquant ces crises inutiles, vous avez différé de quelques années seulement la grande

révolution que je médite depuis bien des années, et que je consommerai, car rien ne peut me résister." (Ici une voix s'écrie: "Eh! quoi, pas même les Anglais? pas même les Espagnols?")

"Qui a nommé les Anglais? qui a nommé les Espagnols?" dit Buonaparté d'un ton furieux et en promenant sur l'audience un œil menaçant. (Roustan lui indique l'Empereur d'Autriche.) "Mon frere d'Autriche," reprend Buonaparté d'un ton concentré, "je le savais bien, que dans le secret de votre cœur vous favorisiez les Anglais et vous incliniez pour les Espagnols. Malheur à vous, si vous n'abjurez pas ces sentiments pervers. Eh! si les Anglais m'insultent encore dans les Espagnes, si les rebelles se soutiennent, c'est vous qu'il faut en accuser; c'est cette guerre que vous me fites lorsque déjà j'étais maître de Madrid, et que j'allais porter la terreur de mes armes jusqu'aux colonnes d'Hercule. Vous le savez, je fondis sur vous avec la rapidité de l'aigle, avec la furie du lion, et j'aurais incorporé vos états, dispersé, anéanti votre famille, si la politique ne m'avait commandé de vous laisser un simulacre de puissance et de répandre un nouvel éclat sur votre dynastie en m'alliant à elle."

"Hélas! quel éclat."

"Mon frere d'Autriche, point de capucinades, et surtout plus d'interruptions. Si j'avais pu faire venir ici Alexandre de Russie, tout était fini, un seul acte de ma volonté, un seul coup hardi m'ôtait à jamais toutes les inquiétudes que me donnent depuis plusieurs années des souverains qui s'obstinent à exister à leur manière, quand tout a changé autour d'eux. J'envoyais Alexandre à Mayence, Frédéric à Tours, mon frere d'Autriche à Compiegne, le Roi de Saxe à Lyon, et moi j'allais me faire couronner à Pétersbourg Roi du Nord. Tout se passait ainsi sans crise, sans embarras, sans réclamation, et l'Europe était préservée de nouveaux désas-

tres. Mais les intrigants qui entourent Alexandre de Russie, l'ont retenu dans ses états, ils lui ont fait même rassembler des armées que je disperserai comme la poussiere ; cette circonstance a dérangé mes calculs, et il convient encore à ma politique que vous Frédéric de Prusse, vous mon frere d'Autriche, et vous Auguste de Saxe administriez temporairement vos royaumes respectifs. Vous pouvez par la maniere dont vous vous conduirez dans la guerre que je vais entreprendre, mériter ma faveur et vous préparer des retraites sûres et honorables, mais la moindre déviation du plan de conduite que je vous tracerai, exposera vos jours, ou tout au moins vous condamnera à les passer dans l'oubli et dans les privations. Je vais à ma grande armée, je vais passer en revue mes soldats et les vôtres. Je punirai l'insurrection espagnole ; je détruirai l'empire des Anglais sur les bords de la Neva. Dans quelque mois le monde reconnaîtra son maître, et si je ne trouve pas dans les anciennes familles ni dans les nouvelles des souverains capables de me seconder, je me chargerai moi seul du soin de gouverner mes peuples."

Buonaparté faisait un signal pour indiquer que l'audience était terminée, lorsque le comte de Gortz, ministre accompagnant le Roi de Prusse, demanda à parler. Buonaparté le regardant d'un air furieux, lui dit : " Que voulez vous dire ? Il n'est permis qu'aux têtes couronnées de parler ici."

" Sire, il n'y a plus ici que la vôtre, puisque vous avez annoncé que tous les souverains qui sont ici allaient être détrônés."

" Je crois que vous réglimbez, M. de Gortz."

" Sire, je raisonne."

" Sortez. Rustan faites sortir ce gredin."

Le comte de Gortz se retire, le Roi de Prusse se prépare à le suivre. " Frédéric de Prusse," lui dit Buonaparté " ne suivez pas votre ministre ; vous

ne le reverrez qu'à Sans Souci ; je l'y renvoie sous la garde de deux gens-d'armes. Je sais bien ce qui donne tant d'audace à cet homme, et ce qui peut-être fait germer dans vos cœurs des espérances coupables. Vous me croyez en péril ; vous supposez que dans le Nord un homme qui a abjuré le nom de Français me prépare un résistance vigoureuse, ou des attaques mieux combinées que toutes celles qui, jusqu'à ce jour, ont été dirigées contre moi ; enfin vous comptez sur Ponte-Corvo !" (Ici Buonaparté oubliant, comme cela lui arrive souvent, quand il est vivement ému, qu'il avait des auditeurs, débita avec beaucoup de volubilité les paroles suivantes :) "Ponte-Corvo ! Ponte-Corvo ! Que veut-il ? Que prétend-il ? Où va-t-il ? Donnera-t-il à l'Europe le scandale d'un de mes généraux, d'un de mes maréchaux, élevé par moi à la dignité de prince, levant contre moi l'étendard de la révolte et se liguant avec l'Angleterre pour m'anéantir. Comment ai-je pu oublier les précautions que me prescrivait la politique, et avoir laissé si long-temps cet homme ambitieux et mécontent à la tête d'une armée, dans le Nord de l'Europe ? C'est là qu'il intriguait pour lui-même, au lieu de me servir ; c'est-là qu'il liait avec les chefs de la Suede des complots qui avaient pour but de soustraire ce pays à mon influence, qu'il prenait des engagements contraires à la fidélité qu'il me doit. Quand je croyais le tenir dans un exil honorable, dans une disgrace déguisée, que je croyais l'avoir placé hors de ma sphere d'activité, il s'entendait avec des étrangers pour me tromper et me trahir. Il se préparait les voies au trône de Suede ; il ourdissait cette trame dont j'ai été la dupe, et par laquelle se faisant nommer, sans user de mon influence, Prince Royal de ce pays, il se dispensait de toute reconnaissance par la suite envers moi, brisait

tous les liens qui l'attachaient à moi, et se dévouait en sûreté de conscience à ses futurs sujets. Comment ai-je pu lui permettre d'accepter cette offre perfide? Comment n'ai-je pas vu que ne tenant pas de moi sa nouvelle dignité, il se croirait le droit d'être indépendant? Eh! quoi, quand je tiens dans mes mains tous les anciens monarques de l'Europe, excepté un que je vais châtier rudement, me verrai-je arrêté dans ma carriere par un homme dont j'ai créé la fortune, et que j'aurais pu mettre dans un de mes donjons au lieu de l'envoyer sur les marches d'un trône! Cet homme ne m'a jamais été dévoué. J'aurais dû le savoir. J'ai voulu me l'attacher par des bienfaits, j'ai voulu honorer en lui un homme qui avait le haut avantage d'appartenir indirectement à ma dynastie; rien n'a pu le concilier, et tous ses propos, toutes ses liaisons ont prouvé qu'il n'avait ni estime ni respect pour moi. Pourquoi n'ai-je pas cru Rovigo sur son compte? pourquoi ai-je attribué à un motif de jalousie tout ce que celui-ci me disait de la haine de Ponte-Corvo pour les personnes qui me servaient le plus fidélement, et qu'il osait appeler des traîtres et des lâches? Je ne suis pas encore assez défiant, ni assez sévere; je n'encourage pas assez les espions; voilà mes vrais auxiliaires, c'est avec eux que je dois gouverner le monde, c'est par eux que je dois connaître et atteindre mes ennemis. Je vais faire volte face. Si Bernadotte continue de refuser mes offres avec la hauteur qu'il a mise dans ses premieres réponses, j'en ferai de si séduisantes à Alexandre de Russie qu'il ne saura comment les refuser. Et alors j'écraserai ce petit royaume et son prince présomptueux. Je déchirerai, je disséquerai ce traître et ceux qui oseront se réunir à lui. . . "

En ce moment Buonaparte s'élance de son trône et quitte la salle ainsi de Roustan, qui agite son cimeterre et en menace les auditeurs alarmés.

RÉSUMÉ POLITIQUE

Déclaration de Guerre de Buonaparté à la Russie ;

Pacification de la Russie et de la Turquie ;

Déclaration de Guerre à l'Angleterre par la Chambre des Représentants des Etat-Unis ;

Entrée de Lord Wellington dans Salamanque ;

Marche des Armées de Soult et de Marmont, indiquant deux Batailles prochaines en Espagne ;

Bruits de l'Arrivée à Gothembourg du Général Moreau et du Général Blucher.

La seule lecture de ce titre peut donner à nos lecteurs une idée des nouvelles qui sont venues dans le cours d'une semaine, exciter l'intérêt général, ainsi que de l'anxiété avec laquelle on attend aujourd'hui les événements qui doivent signaler cette nouvelle phase de la révolution.

Les pieces officielles qui précedent, le logographe qui les suit, et le défaut d'espace nous dispensent de nous étendre davantage aujourd'hui sur ce singulier ordre de choses ; mais nous le ferons dans le prochain numéro.

Si la nouvelle du commencement des hostilités dans le Nord n'est pas encore parvenue, elle ne peut pas tarder plus de deux ou trois jours après la publication de ce cahier.

Le 14 Juin, Buonaparté, dit la gazette de Berlin, passa en revue une armée de cent mille hommes sur les plaines de Friedland, et leur adressa un discours énergique qui fut reçu par de bruyantes acclamations et au cri de *vive l'Empereur.* (Un discours en plein air, en Français, à cent mille hommes, dont la moitié Allemands, Polonais et Italiens!) Comme la ligne devait avoir au moins cinq lieues d'étendue, ç'aura été vraisemblablement un discours télégraphique.

Le premier corps de la grande armée, dit le même papier, est de 140,000 hommes (il y a probablement ici une légere erreur de cent mille hommes) ; il est sous les ordres immédiats de Davoust, qui a sous lui les maréchaux Mortier et Macdonald. C'est ce dernier qui commande les troupes prussiennes auxiliaires.

Pour s'opposer à des masses aussi considérables, le système défensif paraît être pour les Russes celui qui leur convient le mieux d'adopter. Leur armée consiste, à ce qu'on assure, en 190 mille hommes de troupes parfaitement appointées, remplies d'ardeur et de patriotisme. Leur Empereur les a aussi passés en revue ; il est retourné, au commencement de Juin, de Grodno à Wilna, et il a signifié à une députation du sénat russe, qu'il resterait encore quelque temps à l'armée.

Un corps français de 6000 hommes est, à ce qu'il paraît, entré dans Memel ; cette marche a, sans doute, pour objet ou de tourner la droite de l'armée russe, ou d'attirer son attention de ce côté, tandis que l'on fera le grand effort accoutumé pour en percer le centre.

Très-heureusement la paix a été conclue à Jassy, entre la Turquie et la Russie, le 28 Mai, vieux style, ou pour mieux dire, le 10 Juin. L'amiral Tschitchakow, ancien ministre de la marine, était le plénipotentiaire de la part de la Russie. Les conditions en sont les mêmes que celles du traité de Kutschuck en 1774, ce qui fait présumer que la Russie a abandonné toutes ses acquisitions territoriales. On négocie un second traité d'alliance offensive et défensive, par lequel la Turquie fournirait à la Russie 50 mille hommes de troupes auxiliaire, si l'Autriche joignait la France (ce qu'on voit qu'elle a fait.)

La plus grande cordialité regne aujourd'hui entre le prince de la couronne, Bernadotte, et M. Thornton, l'envoyé britannique en Suede. Bernadotte était attendu le 15 à Gothembourg, afin d'y faire une visite à l'amiral Saumarez.

Bernadotte est, à ce qu'il paraît, devenu entièrement Suédois ; il a refusé décidément les offres les plus séduisantes de Buonaparté, la Finlande, la Norvége, la Poméranie, et 20 millions de subsides par an. Il aura pris avec raison pour devise : *Timeo Danaos et dona ferentes.* On dit que pour derniere preuve du mépris qu'il porte à son ancien maître, il va répudier la Clary et prendre une épouse parmi les Suédoises.

La nouvelle de l'arrivée en Suede du général Moreau et du général Blucher doit être mise au rang de celle de la mort du Roi Louis Buonaparté à Gratz, et de celle du fameux duel de Berlin, où l'on a fait tuer par le général octogénaire Lestocq, tantôt le général Durutte, tantôt le général Régnier, et enfin, en désespoir de cause, un simple général Saxon. Tout cela sort de la même fabrique d'impostures.

PRIX COURANTS DE LONDRES.

PENDANT LA SEMAINE DU 5 AU 11 JUILLET, 1812.

Denrées des Indes Occidentales et des Colonies Espagnoles.

Cochenille	*la lb.*	de 28	à 32 sh.
Cacao	*le cent*	60	à 70 sh.
Café de la Jamaïque	*idem*	36	à 77.
de la Dominique	*id.*	42	à 77.
de Surinam	*id.*	38	à 80.
de la Martin. et Guad.		40	à 69.
de St. Domingue		38	à 55.
Coton, Espagnol	*la lb.*	12	à 15d.
de Curaçoa		15	à 17.
de Surinam		16	à 19.
Cuirs en poil	*la lb.*	4	à 4½d.
Indigo de Caracas	*id.*	11	à 11 6d.
de Guatimala	*id.*	9	à 11.
Sucre de la Jamaïque	*le quintal*	66	à 84 sh.
des Isles du Vent		66	à 82.
des Isles sous le Vent		66	à 80.
de Surinam et Demerary		65	à 79.
de la Martinique et Guadeloupe pour exportation		36	à 52.
de la Havane, idem		35	à 63.
Bois de Gayac	*le tonneau*	7	à 12l.
de Campêche		11	à 14l.
Acajou	*le pied*	14	à 23d.

Denrées de l'Amérique du Nord.

Potasses		38	à 46.
Coton, Géorgie et Nouvelle Orléans	*la lb.*	12	à 15d.
Farine	*le baril*	manque.		
Riz	*le quintal*	45	à 48sh.
Goudron	*le baril*	30	à 33.
Tabac du Maryland	*la lb.*	5	à 9d.
de la Virginie		6	à 8.

Denrées de l'Amérique du Sud, et de l'Inde.

Quinquina jaune ordinaire	*la lb.*	2s.	à 2s. 3d.
rouge		4	à 6s.
Cacao du Bresil pour export:	*le cent*	50	à 54s.
Café do. pour idem		37	à 59.
Coton de Rio, Para et Mina	*la lb.*	12	à 15d.
de Maranhão et Bahia		15	à 17½.
Crin de Cheval		12	à 14d.
Cornes de Bœufs	*les 123 lb.*	18	à 22s.
Ippecacuanha	*la lb.*	13	à 14s.

Sucre Brut du Bresil	*le cent.*	25	à 27s.
jaune de blanc		30	à 50s.
Suif.....	*le cent.*	72	à 73s.
Tabac en rouleaux.....	*la lb.*	4½	à 6d.
Bois du Bresil	*le tonneau* ..	85	à 95s.
Coton de Bourbon	*la lb.*	2s.8d.	à 3s. 4d.
Cochenille		6s.	à 7s. 6d.
Café de Java.....	*le cent.*	50	à 60.
de Bourbon.....		50	à 69.
de Mocha		9l.	à 9l. 9s.
Poivre Noir	*la lb.*	7d.	
blanc		8d.	
long.....		70	à 90.
Canelle	*la lb.*	7	à 8s.
Girofle.....		1	à 4s. 6d.
Macis		10	à 16s.
Muscade		9	à 12s.
Sucre blanc.....		40	à 53s.

Observations Générales.

Les ventes de sucre des colonies anglaises ont été très-vives à la fin de la semaine. La demande a été considérable, et le prix moyen s'est élevé de 41s. à 42s. 9d., avec apparence d'une hausse ultérieure.

Il y a eu aussi de la demande sur les sucres terrés étrangers, mais comme les vendeurs n'ont pas voulu accepter les prix offerts, la plus grande partie des sucres mis en vente, a été retirée.

Il y a eu de grosses ventes de café. Les belles qualités sont recherchées; les sortes inférieures se vendent difficilement.

Le coton est sans demande, le prix en tombe; celui des bois de teinture est nominal.

Les ventes de tabac avaient été fort vives à l'époque de l'abrogation des Ordres en Conseil; elles se sont ralenties depuis. Le riz est à la baisse. Le suif est toujours en grande demande.

Le prix moyen du blé est de 140s. 9d. par quartier. Le prix du pain de 4 *lb.* (*quartern loaf*) est de 1s. 8d.

Cours des Changes Etrangers.

Amsterdam.....	30 6	Lisbonne.....	68½.
Rotterdam	9 5.	Palerme	125
Hambourg	28 9.	Livourne.....	58.
Paris.....	19 17.	Naples	42.
Cadix	47	Malte.....	63.
Gibraltar.....	42	Rio Janeiro.....	60½.

Or monnoyé du Portugal ..... £4: 19s. l'once.
Piastres..... 6s. 2½d. do.

On souscrit chez M. PELTIER, 7, Duke Street, Portland Place.
De l'Imprimerie de Schulze et Dean, 13, Poland Street, Oxford Street.

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CCCXXXV.—*Le* 20 *Juillet*, 1812.

LA RUSSIE ET LA FRANCE.

PIECES OFFICIELLES

Relatives aux Négociations qui ont précédé la Guerre actuelle entre la Russie et la France. Premiers Bulletins de la Grande Armée; Propositions de la France à l'Angleterre, etc.

Les Moniteurs des 8, 9 et 10 Juillet contiennent les diverses pieces officielles qui suivent; nous les copions des papiers de France, et nous les faisons suivre de quelques réflexions que leur lecture nous a suggérées.

No. I.

Copie d'une Note adressée, par le Ministre des Relations extérieures, à M. le Comte de Romanzow, *Chancelier de Russie.*

Paris, le 25 Avril, 1812.

Monsieur le Comte, S. M. l'empereur de Russie avait reconnu à Tilsitt que la génération présente ne serait rendue au bonheur qu'autant que toutes les nations, jouissant de la plénitude de leurs droits, pourraient se livrer en toute liberté à leur industrie, qu'autant que l'indépendance de leur pavillon serait inviolable; que l'indépendance de leur pavillon était un droit de chacune d'elles et un devoir réciproque des unes envers les autres; qu'elles n'étaient pas moins solidaires de l'inviolabilité de leur pavillon que de celle de leur territoire; que si une puissance ne peut, sans cesser d'être neutre, laisser enlever sur son territoire, par une des puissances belligérantes, les propriétés de l'autre, elle cesse également d'être neutre en laissant enlever sous son pavillon, par une des puissances belligérantes, les propriétés que l'autre y a placées; que toutes les puissances ont en conséquence le droit d'exiger que les nations qui prétendent à la neutralité fassent respecter leur pavillon, de la même maniere qu'elles doivent faire respecter leur territoire; que tant que l'Angleterre persistant dans son système de guerre, ne reconnaît l'indépendance d'aucun pavillon sur les mers, aucune puissance qui a des côtes ne peut être neutre envers l'Angleterre.

Avec cette pénétration et cette élévation de sentiment qui le distinguent, l'empereur Alexandre comprit ainsi qu'il ne pourrait y avoir de prospérité pour les états du continent, que dans le rétablissement de leurs droits par la paix maritime. Ce grand intérêt de la paix maritime domina dans le traité de Tilsitt; tout le reste en fut la conséquence immédiate.

L'empereur Alexandre offrit sa médiation au gouvernement anglais, et s'engagea, si ce gouvernement "ne consentait à conclure la paix, en reconnaissant que les pavillons de toutes les puissances doivent jouir d'une égale et parfaite indépendance sur les mers, à faire cause commune avec la France, à sommer, de concert avec elle, les trois cours de Copenhague, de Stockholm et de Lisbonne, de fermer leurs ports aux anglais, et de déclarer la guerre à l'Angleterre, et à insister avec force auprès des autres puissances, pour qu'elles adoptassent les mêmes principes."

L'empereur Napoléon accepta la médiation de la Russie; mais l'Angleterre n'y répondit que par une violation du droit

des gens, jusqu'alors sans exemple dans l'histoire. Elle vint en pleine paix, et sans déclaration préalable de guerre, attaquer le Danemarck, surprendre sa capitale, brûler ses arsenaux, et s'emparer de sa flotte qui était désarmée et en sécurité dans ses ports. La Russie, se conformant aux stipulations et aux principes du traité de Tilsitt, déclara la guerre à l'Angleterre; *proclama de nouveau les principes de la neutralité armée, et s'engagea à ne déroger jamais à ce système.* Ce fut alors que le cabinet britannique jeta le masque, en publiant au mois de Novembre 1807, ces arrêts du conseil par lesquels l'Angleterre levait un octroi de 4 à 500 millions sur le continent, et elle soumettait tous les pavillons aux tarifs et aux dispositions de sa législation. Ainsi d'un côté elle se mettait en état de guerre contre toute l'Europe; de l'autre, elle s'assurait les moyens d'en perpétuer indéfiniment la durée, en fondant ses finances sur les tributs qu'elle prétendait imposer à tous les peuples.

Déjà en 1806, et pendant que la France était en guerre contre la Prusse et la Russie, elle avait proclamé un blocus qui mettait en interdit toutes les côtes d'un empire. Lorsque S. M. fut entrée à Berlin, elle répondit à cette prétention monstrueuse par le décret du blocus des îles britanniques. Mais pour repousser les arrêts du conseil de 1807, il fallait des mesures plus directes, plus précises, et S.M. par le décret de Milan, du 17 Décembre de la même année, déclara *dénationalisés* tous les pavillons qui laisseraient violer leur neutralité, en se soumettant à ces arrêts.

L'attentat de Copenhague avait été soudain et public. L'Angleterre préparait en Espagne des attentats nouveaux ourdis avec méditation et dans les ténebres.

N'ayant pu ébranler la fermeté du roi Charles IV, elle forma un parti contre ce prince, qui ne voulait pas sacrifier à l'Angleterre les intérêts de son royaume; elle se servit du nom du Prince des Asturies, et le pere fut chassé de son trône au nom du fils; les ennemis de la France et les partisans de l'Angleterre s'emparerent du pouvoir.

S. M. appelée par le Roi Charles IV, fit entrer ses troupes en Espagne, et la guerre de la Péninsule fut allumée.

Par une des stipulations de Tilsitt, la Russie devait évacuer la Valachie et la Moldavie. Cette évacuation fut différée. De nouvelles révolutions survenues à Constantinople avaient plusieurs fois ensanglanté le sérail.

Ainsi un an était à peine écoulé depuis la paix de Tilsitt, les affaires de Copenhague, d'Espagne, de Constantinople, et les arrêts publiés en 1807 par le conseil britannique, avaient déjà placé l'Europe dans une situation tellement inattendue, que les deux souverains jugerent convenable de se concerter et de s'entendre: l'entrevue d'Erfurth eut lieu.

Unis d'intention et animés de l'esprit de Tilsitt, il se mirent d'accord sur ce qu'exigeaient d'eux de si grands changements : l'Empereur consentit à faire évacuer la Prusse par ses troupes, en même temps qu'il consentait que la Russie, non-seulement n'évacuât point la Valachie et la Moldavie, mais réunît ces provinces à son empire.

Les deux souverains pénétrés du même désir du rétablissement de la paix maritime, et alors aussi fermement attachés qu'à Tilsitt, à la défense des principes pour lesquels ils s'étaient unis, résolurent de faire en commun une démarche solennelle auprès de l'Angleterre. Vous vintes, M. le Comte, en suivre les effets à Paris, et vous échangeâtes alors plusieurs notes avec le gouvernement britannique. Mais le cabinet de Londres qui entrevoyait qu'une guerre allait se rallumer sur le continent, repoussa toute négociation.

La Suede s'était refusée à fermer ses ports à l'Angleterre. La Russie, conformément aux stipulations de Tilsitt, lui avait déclaré la guerre. Il en résulta pour elle la perte de la Finlande, que la Russie réunit à son empire. En même temps, les armées russes occuperent les places fortes du Danube, et firent une guerre avantageuse contre la Turquie.

Cependant, M. le Comte, le système de l'Angleterre, triomphait : ses arrêts du conseil menaçaient d'obtenir les plus immenses résultats ; et l'octroi, qui devait fournir les moyens d'entretenir la guerre perpétuelle qu'elle avait proclamée, se percevait sur les mers. La Hollande et les villes anséatiques continuant de commercer avec elle, leur connivence rendait illusoires les dispositions salutaires et décisives des décrets de Berlin et de Milan, qui pouvaient seules combattre victorieusement les principes et les arrêts du conseil britannique. L'exécution de ces dispositions ne pouvait être assurée que par l'exécution journaliere d'une administration ferme, vigilante, et à l'abri de toute influence ennemie, la Hollande et les villes anséatiques durent être réunies. Mais, tandis que les sentiments les plus chers cédaient, dans le cœur de S. M. aux intérêts de ses peuples et à ceux du continent, de grands changements s'opéraient, la Russie abandonnait les principes pour lesquels elle s'était engagée, à Tilsitt, à faire cause commune avec la France, qu'elle avait proclamés dans sa déclaration de guerre à Angleterre, et qui avaient dicté les décrets de Berlin et de Milan. Ils furent éludés par l'ukase sur le commerce qui ouvrit les ports de la Russie à tout bâtiment anglais, chargé de marchandises coloniales, propriétés anglaises, pourvu qu'il prît le masque d'un pavillon étranger. Ce coup inattendu annulla le traité de Tilsitt, et ces transactions fondamentales qui avaient fini la lutte des deux plus grands empires du monde, et qui avaient promis à l'Europe le grand bienfait de la paix maritime. On pres-

suivit dès-lors des bouleversements prochains et des guerres sanglantes.

La conduite de la Russie, depuis cette époque, fut constamment dirigée vers ces funestes résultats. La réunion du duché d'Oldenbourg, enclavé de toutes parts dans les contrées nouvellement soumises au même régime que la France, était une suite nécessaire de la réunion des villes anséatiques. Une indemnité fut offerte. Cet objet était facile à régler selon les convenances réciproques. Mais votre cabinet en fit une affaire d'état, et l'on vit, pour la première fois, paraître une protestation d'un allié contre un allié. La réception des vaisseaux anglais dans les ports russes et les dispositions de l'ukase de 1810, avaient fait connaître que les traités n'existaient plus; la protestation montra que non-seulement les liens qui avaient uni les deux puissances étaient rompus, mais que la Russie jetait publiquement le gant à la France pour une difficulté qui lui était étrangère, et qui ne pouvait se résoudre que par le moyen que S. M. avait offert.

On ne se dissimula point que le refus de cette offre décelait le projet déjà formé d'une rupture. La Russie s'y préparait en effet. Au moment de dicter les conditions de la paix à la Turquie, elle avait rappelé tout-à-coup cinq divisions de l'armée de Moldavie, et, dès le mois de Février 1811, on apprit à Paris que l'armée du duché de Varsovie avait été obligée de repasser la Vistule pour se mettre à portée d'être secourue par la confédération, tant les armées russes sur la frontière étaient déjà nombreuses et menaçantes.

Lorsque la Russie s'était déterminée à des mesures contraires aux intérêts de la guerre active qu'elle avait à soutenir, lorsqu'elle avait donné à ses armements un développement onéreux à ses finances et sans objet dans la situation où se trouvaient toutes les puissances du continent, toutes les troupes françaises étaient en deçà du Rhin, à l'exception d'un corps de 40,000 hommes rassemblés à Hambourg pour la défense des côtes de la mer du Nord et pour le maintien de la tranquillité dans les pays nouvellement réunis; les places réservées en Prusse n'étaient occupées que par les troupes alliées; il n'était resté à Dantzick qu'une garnison de 4 mille hommes, et les troupes du duché de Varsovie étaient sur le pied de paix; une partie même était en Espagne.

Les préparatifs de la Russie se trouvaient donc sans objet, à moins qu'elle n'eût l'espérance d'en imposer à la France par un grand appareil de forces et de la porter à mettre fin aux discussions de l'Oldenbourg, en sacrifiant l'existence du duché de Varsovie; peut-être aussi ne pouvant se dissimuler qu'elle avait violé le traité de Tilsitt, la Russie n'avait-elle recours à la force que pour chercher à justifier des violations qui ne pouvaient pas l'être.

Cependant S. M. resta impassible. Elle persista dans le désir d'un arrangement; elle pensait qu'il était toujours temps d'en venir aux armes; elle demanda que des pouvoirs fussent envoyés au Prince Kourakin, et qu'une négociation fût ouverte sur des différends qui pouvaient se terminer facilement et qui n'étaient assurément pas de nature à exiger l'effusion du sang. Ils se réduisaient aux quatre points suivants:

1. L'existence du duché de Varsovie, qui avait été une condition de la paix de Tilsitt, et qui, dès la fin de 1809, donna lieu à la Russie de manifester des défiances auxquelles S. M. répondit par une condescendance portée aussi loin que l'amitié la plus exigeante pouvait le désirer, et que l'honneur pouvait le permettre.

2. La réunion du duché d'Oldenbourg, que la guerre contre l'Angleterre avait nécessitée et qui était dans l'esprit de Tilsitt.

3. La législation sur le commerce des marchandises anglaises et les bâtiments dénationalisés, qui devait être réglée par l'esprit et les termes du traité de Tilsitt.

4. Enfin les dispositions de l'ukase de Décembre 1810, qui, en détruisant toutes les relations commerciales de la France avec la Russie, et en ouvrant les ports aux pavillons simulés chargés de propriétés anglaises, étaient contraires à la lettre du traité de Tilsitt.

Tels devaient être les objets de la négociation.

Quant à ce qui regardait le duché de Varsovie, S. M. s'empressait d'adopter une convention par laquelle elle s'engageait à ne favoriser aucune entreprise qui tendrait directement ou indirectement au rétablissement de la Pologne.

Quant à l'Oldenbourg, elle acceptait l'intervention de la Russie qui cependant n'avait aucun droit de s'immiscer dans ce qui concernait un prince de la confédération du Rhin; et elle consentait à donner à ce prince une indemnité.

Quant au commerce des marchandises anglaises et aux bâtiments dénationalisés, S. M. demandait à s'entendre, pour concilier les besoins de la Russie, avec les principes du système continental, et l'esprit du traité de Tilsitt.

Enfin, quant à l'ukase, S. M. consentait à conclure un traité de commerce qui, en assurant les relations commerciales de la France, garanties par le traité de Tilsitt, ménagerait tous les intérêts de la Russie.

L'Empereur se flattait que ces dispositions dictées par un esprit de conciliation aussi manifeste, amèneraient enfin un arrangement. Mais il fut impossible d'obtenir de la Russie qu'elle donnât des pouvoirs pour ouvrir une négociation. Elle répondit constamment aux nouvelles ouvertures qui lui étaient faites, par de nouveaux armements, et l'on fut forcé de comprendre enfin qu'elle refusait de s'expliquer parce qu'elle n'a-

vait à proposer que des choses qu'elle n'osait point énoncer, et qui ne pouvaient pas être accordées; que ce n'était pas des stipulations qui, en identifiant davantage le duché de Varsovie à la Saxe, en le mettant à l'abri des mouvements qui pouvaient inquiéter la Russie sur la tranquillité de ses provinces, qu'elle désirait d'obtenir, mais le duché même qu'elle voulait réunir; que ce n'était pas son commerce, mais celui des Anglais qu'elle voulait favoriser pour soustraire l'Angleterre à la catastrophe qui la menaçait; que ce n'était pas pour les intérêts du duc d'Oldenbourg que la Russie voulait intervenir dans l'affaire de la réunion, mais que c'était une querelle ouverte contre la France qu'elle voulait tenir en réserve, pour le moment de la rupture qu'elle préparait.

L'Empereur reconnut alors qu'il n'y avait pas un moment à perdre. Il eut aussi recours aux armes. Il se met en mesure d'opposer des armées à des armées, pour garantir un état du second ordre si souvent menacé, et qui faisait reposer toute sa confiance sur sa protection et sur sa foi.

Cependant, Monsieur le Comte, S. M. saisit encore toutes les occasions pour manifester ses sentiments. Elle déclara publiquement, le 15 Août dernier, la nécessité d'arrêter la marche si dangereuse que prenaient les affaires, et le vœu d'y parvenir par des arrangements pour lesquels elle ne cessait point de demander à entrer en négociation.

A la fin du mois de Novembre suivant, S. M. crut pouvoir espérer que ce vœu allait être enfin partagé par votre cabinet. Vous annonçâtes, M. le Comte, à l'ambassadeur de S. M. que M. de Nesselrode était désigné pour se rendre à Paris avec des instructions. Quatre mois s'étaient écoulés lorsque S. M. apprit que cette mission n'aurait pas lieu. Elle fit aussitôt appeler M. le colonel Czernichew, et lui donna, pour l'empereur Alexandre, une lettre qui tendait de nouveau à ouvrir des négociations. M. de Czernichew est arrivé le 10 Mars à Saint-Pétersbourg, et cette lettre est encore sans réponse.

Comment se dissimuler plus long-temps que la Russie élude tout rapprochement? Depuis dix-huit mois, elle a eu pour regle constante de porter la main sur son glaive toutes fois que des propositions d'arrangement lui ont été faites.

Se voyant ainsi forcée de renoncer à toute espérance du côté de la Russie, S. M., avant de commencer cette lutte qui fera couler tant de sang, a pensé qu'il était de son devoir de s'adresser au gouvernement anglais. La gêne qu'éprouve l'Angleterre, les agitations auxquelles elle est en proie, et les changements qui ont eu lieu dans son gouvernement, ont décidé S. M. Un sincere désir de la paix a dicté la démarche dont j'ai reçu l'ordre de vous donner connaissance. Aucun agent n'a été envoyé à Londres, et il n'y a eu aucune autre communication entre les deux gouvernements. La lettre dont V. Exc.

trouvera la copie ci-jointe, et que j'ai adressée au secrétaire d'état pour les affaires étrangeres de S. M. Britannique, a été remise en mer au commandant de la station de Douvres.

La démarche que je fais auprès de vous M. le Comte, est une conséquence des dispositions du traité de Tilsitt, auquel S. M. a la volonté de se conformer jusqu'au dernier moment. Si les ouvertures faites à l'Angleterre ont quelque résultat, je m'empresserai de vous en prévenir. S. M. l'empereur Alexandre y prendra part, ou en conséquence du traité de Tilsitt, ou comme allié de l'Angleterre, si déjà ses relations avec l'Angleterre sont formées.

Il m'est formellement prescrit, M. le Comte, d'exprimer, en terminant cette dépêche, le vœu déjà manifesté par S. M. à M. le colonel Czernichew, de voir des négociations qu'elle n'a cessé de provoquer depuis dix-huit mois, prévenir enfin des événements dont l'humanité aurait tant à gémir.

Quelle que soit la situation des choses lorsque cette lettre parviendra à V. Exc., la paix dépendra encore des résolutions de votre cabinet.

J'ai l'honneur, M. le Comte, de vous offrir l'assurance de ma plus haute considération.

(Signé) Le Duc de Bassano.

No. II.

Copie d'une Lettre, adressée par le Ministre des Relations Extérieures, à Lord Castlereagh, *Secrétaire d'état pour les Affaires Etrangeres de S. M. Britannique.*

Paris, le...Avril, 1812.

Monsieur,

S. M. l'Empereur et Roi, toujours animé des mêmes sentiments de modération et de paix, a voulu faire de nouveau une démarche authentique et solennelle pour mettre un terme aux malheurs de la guerre. La grandeur et la force des circonstances dans lesquelles le monde se trouve aujourd'hui placé, déterminent S. M. Elle m'autorise, Monsieur, à vous entretenir de ses dispositions et de ses vues.

Beaucoup de changements ont eu lieu en Europe depuis dix ans; ils ont été la suite nécessaire de la guerre qui s'était allumée entre la France et l'Angleterre. Beaucoup de changements arriveront encore, et ils résulteront de la même cause. Le caractere particulier que la guerre a pris peut ajouter à l'étendue et à la durée de ces résultats. Des principes exclusifs et arbitraires ne peuvent se combattre que par une opposition sans mesure et sans terme, et le système de la

préservation et de la résistance doit avoir le même caractere d'universalité, de persévérance et de vigueur.

La paix d'Amiens, si elle avait été maintenue, aurait prévenu bien des bouleversements. Je renouvelle le vœu que l'expérience du passé ne soit pas perdue pour l'avenir.

S. M. s'est souvent arrêtée devant la perspective des triomphes les plus certains, et en a détourné ses regards pour invoquer la paix. En 1805, toute assurée qu'elle était des avantages de sa position, et quelque confiance qu'elle dût à des présages que la fortune devait sitôt réaliser, elle fit au gouvernement de S. M. Britannique des propositions qui furent éludées, sur le motif que la Russie devait être consultée. En 1806, de nouvelles propositions furent faites de concert avec la Russie. L'Angleterre allégua la nécessité d'une intervention qui ne pouvait être que le résultat de la négociation elle-même. En 1810, S. M. ne pouvant se dissimuler plus long-temps que les édits du conseil britannique de 1807 rendaient la conduite de la guerre incompatible avec l'indépendance de la Hollande, autorisa des ouvertures indirectes qui tendaient également à la paix; elles n'eurent aucun effet, et de nouvelles provinces dûrent être réunies à l'empire.

Le momen t présent rassemble à la fois toutes les circonstances des diverses époques où S. M. montra les sentiments pacifiques qu'elle m'ordonne de manifester encore aujourd'hui.

Les calamités qui désolent la Péninsule et les vastes contrées de l'Amérique-Espagnole, doivent exciter l'intérêt de toutes les nations et les animer d'une égale sollicitude pour les voir cesser.

Je m'exprimerai, Monsieur, d'une maniere que V. Exc. trouvera conforme à la franchise de la démarche que je suis chargé de faire, et rien n'en montrera mieux la grandeur et la loyauté que les termes précis du langage qu'il m'est permis de tenir. Dans quelles vues et pour quels motifs m'envelopperais-je de formes qui ne conviennent qu'à la faiblesse qui, seule, a intérêt de tromper?

Les affaires de la Péninsule et des Deux-Siciles sont les différends qui paraissent les plus difficiles à concilier. Je suis autorisé à vous proposer d'en établir l'arrangement sur les bases suivantes:

L'intégrité de l'Espagne serait garantie, la France renoncerait à toute extension du côté des Pyrénées, la dynastie actuelle serait déclarée indépendante et l'Espagne, régie par une constitution nationale des Cortès;

L'indépendance et l'intégrité du Portugal seraient également garanties, et la maison de Bragance régnerait;

Le royaume de Naples resterait au roi de Naples. Le royaume de Sicile serait garanti à la maison actuelle de Sicile.

Par suite de ces stipulations, l'Espagne, le Portugal et la Sicile seraient évacués par les troupes françaises et anglaises de terre et de mer.

Quant aux autres objets de discussion, ils peuvent être négociés sur cette base, que chaque puissance gardera ce que l'autre ne peut pas lui ôter par la guerre.

Telles sont, monsieur, les bases de conciliation et de rapprochement offertes à S. A. R. le Prince-Régent.

S. M. l'Empereur et Roi ne calcule dans cette démarche, ni les avantages, ni les pertes que la guerre, si elle est plus long-temps prolongée, peut présager à son empire. Elle se détermine par la seule considération des intérêts de l'humanité et du repos des peuples; et si cette quatrieme tentative doit être sans succès, cómme celles qui l'ont précédée, la France aura du moins la consolation de penser que le sang qui pourrait couler encore, retombera tout entier sur l'Angleterre.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé.) Le Duc de Bassano.

Réponse de Lord Castlereagh *à la Lettre ci-dessus.*

Monsieur,

La lettre de Votre Excellence, du 17 de ce mois, a été reçue et mise sous les yeux du Prince Régent.

Son Altesse Royale a cru qu'elle devait à son honneur, avant de m'autoriser à entrer dans aucune explication sur l'ouverture transmise par V. Ex., s'assurer du sens précis que le gouvernement français attache au passage suivant de la lettre de V. Ex. " La dynastie actuelle sera déclarée in- " dépendante, et l'Espagne sera gouvernée par la constitution " nationale des Cortès."

Si, comme le craint Son Altesse Royale, le sens de cette proposition est, que l'autorité royale en Espagne, et le gouvernement établi par les Cortès, seront reconnus résider dans le frere du chef du gouvernement français et les Cortès formées sous son autorité, et non dans le souverain légitime, Ferdinand VII et ses héritiers, et l'assemblée extraordinaire des Cortès, investies en ce moment du pouvoir du gouvernement dans ce royaume, en son nom, et par son autorité— j'ai ordre de déclarer franchement et explicitement à V. Ex. que les devoirs de la bonne foi ne permettent pas à Son Altesse Royale de recevoir la proposition d'une paix fondée sur cette base.

Mais si les expressions citées ci-dessus s'appliquent au gouvernement actuel d'Espagne qui exerce l'autorité souveraine au nom de Ferdinand VII, sur une assurance de V.

Ex. à cet effet, le Prince Régent sera disposé à entrer en explication sur la base qui a été transmise pour être soumise à la considération de Son Altesse Royale; son désir le plus ardent étant de contribuer, de concert avec ses alliés, au repos de l'Europe, et à une paix qui fût à la fois honorable non-seulement à la Grande Bretagne et à la France, mais aussi aux Etats qui sont en relations d'amitié avec chacune des deux Puissances.

Ayant fait connaître sans réserve les sentiments du Prince Régent relativement à un point sur lequel il est nécessaire de s'entendre clairement avant toute discussion ultérieure, je me conforme aux instructions de Son Altesse Royale en évitant tout commentaire superflu et toute récrimination sur les objets particuliers de votre lettre. Je pourrais avec avantage justifier la conduite du gouvernement britannique aux époques auxquelles V. Ex. fait allusion, en me référant à la correspondance qui a eu lieu à ces époques, et au jugement que le monde en a depuis long-temps porté.

Quant au caractere particulier que, malheureusement, la guerre a pris, et au principe arbitraire que V. Ex. dit avoir marqué son cours, tout en niant que ces maux puissent être attribués au gouvernement anglais, je puis assurer V. Ex. qu'il déplore sincerement leur existence, parce qu'ils aggravent sans nécessité les calamités de la guerre, et que son plus ardent désir, soit qu'il soit en paix ou en guerre avec la France, est de voir les relations entre les deux pays rétablies sur les principes qui ont été suivis dans des temps antérieurs.

(Signé) CASTLEREAGH.

No. III.

Copie d'une Note du prince Kourakin *au Ministre des Relations Extérieures.*

Paris, 18 (30) Avril, 1812.

M. le duc, depuis l'entretien que j'ai eu Mardi dernier avec V. Exc., et dans lequel elle m'a fait espérer que les communications que je lui ai faites verbalement d'après le contenu de mes dernieres instructions, seraient admises comme base de l'arrangement dont nous avons à nous occuper, je n'ai pu la trouver chez elle, et obtenir de sa part de nouvelles conférences pour la discussion de cet objet et la rédaction du projet de cette convention.

Il m'est impossible, M. le duc, de différer davantage de rendre compte à l'Empereur mon maître de l'exécution des ordres qu'il m'a donnés. Je m'en étais acquitté verbalement

envers S. M. l'Empereur et roi, dans l'audience particuliere que S. M. m'a accordée Lundi. Je m'en suis acquitté aussi de la même maniere envers V. Exc., dans mes entretiens avec elle de Vendredi, de Lundi et de Mardi. Je me flattais que l'envoi d'un projet de convention fondé sur les bases que j'ai eu ordre de proposer, et qui, à ce que j'espérais, devaient être agréables à S. M. I. et R., me mettrait à même de prouver immédiatement à S. M. l'Empereur mon maître, que j'avais rempli ses intentions, et avais eu le bonheur de le faire avec succès. Privé depuis deux jours de la faculté de voir V. Exc., de poursuivre et de terminer avec elle le travail si important et si pressant par les circonstances dont nous avons à nous occuper, pour lequel il n'y pas un seul jour à perdre, et voyant s'évanouir la certitude dont je m'étais flatté, que cet ouvrage serait achevé sans délai et pourrait conduire au but qu'il devait avoir, de prévenir encore les conséquences malheureuses de l'extrême rapprochement où les armées de S. M. l'Empereur et Roi sont parvenues de celles de S. M. l'Empereur mon maître, il me reste à pourvoir à ma responsabilité envers ma cour, en m'acquittant officiellement des communications que j'ai reçu ordre de faire à V. Exc., et qui jusqu'à présent ne lui ont été données de ma part que de vive-voix.

Il m'est ordonné de déclarer à V. Exc. que la conservation de la Prusse et son indépendance de tout lien politique dirigé contre la Russie, est indispensable aux intérêts de S. M. I.; pour arriver à un véritable état de paix avec la France, il faut necessairement qu'il y ait entre elle et la Russie un pays neutre qui ne soit occupé par les troupes d'aucune des deux puissances; que comme toute la politique de S. M. l'Empereur mon maître ne tend qu'à établir des rapports solides et stables avec la France, et que ceux-ci ne sauraient subsister tant que des armées étrangeres continueront à séjourner dans une telle proximité des frontieres de la Russie, la premiere base de toute négociation ne peut être que l'engagement formel de l'entiere évacuation des états prussiens et de toutes les places fortes de la Prusse, quels qu'aient été l'époque et le fondement de leur occupation par les troupes françaises ou alliées, d'une diminution de la garnison de Dantzick, de l'évacuation de la Poméranie Suédoise, et d'un arrangement avec le roi de Suede, propre à satisfaire réciproquement les deux couronnes de France et de Suede.

Je dois déclarer que quand les démarches ci-dessus énoncées seront accordées de la part de la France comme base de l'arrangement à conclure, il me sera permis de promettre que cet arrangement pourra contenir aussi de la part de S. M. l'Empereur mon maître les engagements suivants.

Sans dévier aux principes adoptés par l'Empereur de toutes les Russies pour le commerce de ces états et pour l'admission

des neutres dans les port de sa domination, principes auxquels S. M. ne saurait jamais renoncer, elle s'oblige, par un effet de son attachement pour l'alliance formée à Tilsitt, à n'adopter aucun changement aux mesures prohibitives établies en Russie, et sévérement observées jusqu'à présent contre le commerce direct avec l'Angleterre; S. M. est prête, de plus, à convenir avec S. M. l'Empereur des Français et Roi d'Italie, d'un système de licences à introduire en Russie, à l'exemple de la France; bien entendu qu'il ne pourra être admis qu'après qu'il aura été reconnu ne pouvoir augmenter par ses effets le préjudice qu'éprouve déjà le commerce de la Russie.

S. M. l'Empereur de toutes les Russies s'engagera aussi, par cette convention, à traiter, par un arrangement particulier, de certaines modifications que la France peut désirer pour l'avantage de son commerce dans le tarif des douanes de Russie de 1810.

Enfin S. M. consentira aussi à s'engager de conclure un traité d'échange du duché d'Oldenbourg contre un équivalent convenable, qui sera proposé par S. M. l'Empereur et Roi, et dans lequel S. M. I. déclarera retirer la protestation qu'elle a été dans le cas de donner pour mettre en réserve les droits de sa maison sur le duché d'Oldenbourg.

Telles sont, M. le duc, les bases qu'il m'a été ordonné de présenter ici, et dont l'admission dans ce qui regarde l'évacuation des états prussiens et de la Poméranie Suédoise, la réduction de la garnison de Dantzick sur le pied où elle était avant le 1er Janvier, 1811, et la promesse d'une négociation avec la Suede, peut seule rendre possible encore un arrangement entre nos deux cours.

C'est avec un vif regret que, malgré l'intervalle qui s'est écoulé depuis que je les ai communiquées verbalement à V. Exc., je me vois encore dans une incertitude complete sur les effets qu'auront mes démarches, malgré les augures favorables que je m'étais plu à tirer de l'entretien que S. M. I. et R. a bien voulu m'accorder Lundi, et des assurances que V. Exc. y a ajoutées de son côté. Je ne puis ne pas renouveler à V. Exc. ce que j'ai déjà pris la liberté de porter moi-même à la connaissance de S. M. l'Empereur, et ce que j'ai eu l'honneur de vous dire aussi à vous-même, M. le duc, que si, à mon grand regret, la nouvelle me parvenait que M. le Comte de Lauriston eût quitté Pétersbourg, il serait de mon devoir de demander sur-le-champ que mes passe-ports me fussent délivrés et de quitter aussi Paris.

Que V. Exc. reçoive, etc.

(Signé,) Le Prince ALEXANDRE KOURAKIN.

No. IV.

Copie d'une Note du Prince Kourakin *au Ministre des Relations Extérieures.*

Paris, 25 Avril (7 Mai) 1812.

Monseigneur le duc, il s'est écoulé près de quinze jours depuis que je me suis acquitté des communications que mes dernieres instructions, apportées par le baron Serdobin, m'ont enjoint de faire à V. Exc., et que je me suis empressé de mettre sous ses yeux deux heures après leur réception. J'ai eu l'honneur de porter aussi moi-même à la connaissance de S. M. I. et R. dans l'audience qu'elle m'a accordée Lundi, 27 du même mois, les propositions de S. M. l'Empereur mon auguste maître, qui en faisaient l'objet. Les espérances que j'eus à fonder sur tout ce que S. M. voulut bien me dire, dans cette audience, de son désir extrême de prévenir, par les voies de la conciliation, la rupture qui menace l'Europe d'une nouvelle guerre, me firent concevoir l'attente flatteuse de voir ma démarche réussir au gré de S. M. l'Empereur mon maître, dont les souhaits n'ont jamais été autres que ceux de la conservation de la paix et de son alliance avec la France, et de voir les propositions essentiellement équitables et modérées dont je venais d'être l'organe, devenir la basé d'un arrangement amical. Je pouvais d'autant plus me livrer à cette espérance, que vous-même, M. le duc, n'avez cessé, dans les premiers entretiens qui suivirent mes communications, de l'encourager par la justice que vous avez rendue à leur esprit conciliant, pacifique, et principalement dirigé à satisfaire S. M. l'empereur Napoléon sur toutes les demandes qu'il a formées jusqu'à présent auprès de la Russie. S. M. l'Empereur et Roi, dans l'audience du 27 Avril, en m'engageant à discuter immédiatement avec V. Exc. ces propositions dont j'étais chargé, m'avait autorisé à prévoir la possibilité de rendre compte à l'Empereur mon maître, dans un délai peu considérable, de l'accueil fait à ses offres. Jamais circonstances plus urgeutes n'ont autorisé plus justement un désir et des instances pour recevoir une prompte solution: cependant, M. le duc, je suis encore toujours à l'attendre. Mes demandes pressantes et réitérées, mes démarches journalieres auprès de V. Exc. n'obtiennent d'autre résultat de sa part que le refus de s'expliquer encore sur nos propositions, fondé sur le défaut d'ordres à cet effet de S M. I. et R.

Il est impossible, monsieur le duc, de se dissimuler les funestes effets que vont inévitablement entraîner ces délais. La proximité chaque jour plus grande des armées de S. M. I. et R. et de ses alliés des frontieres de l'empire de Russie, peut

amener d'un instant à l'autre des événements après lesquels tout espoir de conserver la paix sera perdu, et qui peut-être même en ce moment ont déjà détruit cette possibilité. Le seul moyen qui peut épargner à l'Europe les malheurs qui vont s'appesantir sur elle, était dans l'acceptation des offres conciliantes que l'Empereur mon maître m'a chargé de présenter. Non-seulement nulle réponse de la part de V. Exc. ne m'a fait connaître qu'elles fussent acceptées, mais jusqu'à présent elle n'a cessé de se refuser aux explications que je lui ai demandées et lui demande encore, sur la maniere dont ces offres sont envisagées, et sur ce qui, dans l'ensemble de nos propositions, a pu ne pas convenir à l'Empereur.

Au milieu des circonstances critiques où se trouvent les deux empires, la prolongation de semblables délais aux explications propres à produire un rapprochement, ne saurait être interprétée autrement que comme une détermination déjà prise de ne point entrer dans ces explications, et par conséquent, que comme, le choix de la guerre: il ne m'est point permis de dissimuler à V. Exc., que c'est ainsi que j'envisagerai les nouveaux retards qui seront mis à me donner une réponse cathégorique sur les communications dont je me suis acquitté par ordre de S. M. l'Empereur mon maître.

Je dois donc vous prévenir, M. le duc, que si dans la conférence qu'elle a fixée avec moi pour demain matin, j'avais encore le regret de la trouver sans instructions de S. M. I. et R. pour me répondre sur mes propositions et pour m'annoncer qu'elles sont acceptées sans modifications, car V. Exc, sait qu'il ne m'est permis d'en admettre aucune, je me verrai, par le départ de S. M. l'Empereur et Roi, annoncé pour après demain, et qui ne permettrait plus d'espérer la réponse que je réclame, dans la nécessité d'envisager le manque de cette réponse comme le choix de la guerre, et de considérer alors ma présence à Paris comme tout-à-fait superflue, et qu'avec un profond regret de n'avoir pu contribuer au maintien de cette paix et de cette alliance, à l'établissement desquelles le plus grand bonheur de ma vie est d'avoir participé, il y a cinq ans, je serai forcé de demander à V. Exc. mes passe-ports pour quitter la France. Je la prie d'avance bien instamment d'obtenir les ordres de S. M. I. et R. pour pouvoir alors me les remettre sans délai.

Recevez, M. le duc, etc.

(Signé) Le Prince Alexandre Kourakin.

No. V.

Copie d'une Note du Ministre des Relations Extérieures, au Prince Kourakin *Ambassadeur de Russie.*

Paris, le 9 Mai, 1812.

M. l'ambassadeur, j'ai reçu les notes que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser les 30 Avril et 7 Mai. Avant d'être dans le cas d'y répondre, je dois demander à V. Exc. si elle a des pleins-pouvoirs pour arrêter, conclure et signer un arrangement sur les différends qui se sont élevés entre les deux puissances, et de la prier, dans ce cas, et conformément à l'usage de tous les cabinets, de m'en donner probablement communication.

No. VI.

Copie de la Lettre en Réponse du Prince Kourakin, *à la Note précédente.*

Paris, le 27 Avril (9 Mai) 1812.

Monsieur le duc, je viens de recevoir la lettre de V. Exc. en date d'aujourd'hui. Elle me permettra de lui témoigner ma grande surprise des questions qu'elle m'y fait, et que je croyais avoir entierement prévenues par la franchise avec laquelle je lui ai communiqué sans réserve toutes les instructions que j'ai reçues en dernier lieu de S. M. I. mon auguste maître. V. Exc. connaît les propositions conciliantes qui en sont l'objet, et qui indiquent d'une maniere très-positive le désir instant de mon auguste maître de maintenir la paix, et son alliance avec S. M. l'Empereur Napoléon.

Je suis toujours prêt à m'entendre avec elle sur la forme à leur donner, par la rédaction d'une convention que je signerai avec elle, *sub spe rati*, quoique sans pouvoirs particuliers et spéciaux pour signer cette convention; le caractere dont j'ai l'honneur d'être revêtu auprès de S. M. I. et R. me suffisant pour cet effet; et je puis promettre à V. Exc., d'après la connaissance parfaite que j'ai des intentions de l'Empereur mon maître, et d'après l'annonce qui m'est faite d'un envoi de pleins-pouvoirs spéciaux, au cas où les bases proposées par moi se-

raient acceptées par S. M. l'Empereur et Roi, que l'arrangement que je signerai, sera ratifié par S. M. I.

J'observe à V. Exc. que quand même j'aurais, pour cet objet, dès à présent, les pleins-pouvoirs spéciaux, d'après les usages généralement admis, la ratification des deux souverains serait encore nécessaire avant que l'acte pût avoir sa pleine et entiere validité. J'ai vivement à regretter, au milieu de circonstances si urgentes, où chaque instant peut amener le commencement des hostilités, que le silence qui a été gardé vis-à-vis de moi par le ministre de S. M. I. et R; pendant le long espace de quinze jours, sur la maniere dont S. M. a envisagé les bases que j'ai été chargé de lui présenter pour ces arrangements, ait retardé si considérablement la possibilité de le conclure.

J'avoue à V. Exc. mon étonnement de ce qu'elle a cru devoir attendre l'explication que je viens de lui donner, ou plutôt de lui confirmer (puisque j'ai déjà eu l'honneur de lui détailler très-clairement dans mes entretiens précédents tout ce qui fait le sujet de la question d'aujourd'hui), avant que de répondre à mes notes du 30 Avril et du 7 Mai. V. Exc. ne fait pas mention de celle du 6 Mai*, sur laquelle je ne suis pas moins fondé à espérer de sa part une réponse que je réclame également. Je la prie instamment de me faire parvenir les trois réponses le plutôt qu'il lui sera possible. Elles doivent contenir des éclaircissements qui me sont indispensablement nécessaires, par les devoirs très-positifs que m'impose le poste que j'occupe.

Recevez M. le Duc, etc.

(Signé) Le Prince ALEXANDRE KOURAKIN.

No. VIII.

Copie d'une Lettre de M. le Prince Kourakin *au Ministre des Relations Extérieures.*

Monsieur le Duc, je me proposais de me rendre ce matin chez V. Exc. pour lui rappeler que je n'avais pas eu de réponse à ma lettre d'hier, quand j'ai reçu celle qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire hier au soir, quelques heures avant son départ, que, d'après ce qu'elle a bien voulu me dire, je ne supposais

* La note du 6 Mai est relative à une affaire particuliere, et étrangere aux discussions existantes entre les deux pays.

devoir avoir lieu que dans deux ou trois jours. Quoiqu'elle veuille bien m'y annoncer les passe-ports que j'ai désirés, je n'y ai trouvé que celui pour le gentilhomme de la chambre Cologrivoff, sur lequel même il n'est point marqué que c'est en courier qu'il se rend à Pétersbourg. Je prie V. Exc. d'avoir la bonté de m'envoyer les trois autres qu'elle m'avait promis pour les personnes attachées à ma chapelle et à ma maison, et qui doivent partir par des voituriers viennois déjà engagés pour cet effet, et envers lesquels, ne pouvant les mettre en route au terme convenu, je suis entraîné dans la perte du prix arrêté avec eux, pour ce transport, d'ici jusqu'à Brody.

V. Exc. n'a point jugé à propos de répondre aux trois offices que je lui ai adressés le 30 Avril, le 6 et le 7 Mai, sur les objets les plus majeurs de mes relations avec elle, malgré l'usage établi de répondre à toute communication d'office, présentée par un ambassadeur d'une maniere aussi authentique et dans des cas aussi urgents que ceux-ci. Elle ne m'écrit pas non plus, ainsi qu'elle me l'avait promis, pour m'annoncer les motifs qui lui feraient envisager encore comme possible un arrangement entre les deux puissances, et qui devaient me déterminer à prolonger mon séjour à Paris, et à ne point réclamer mes passeports. Ce silence de sa part me replace dans la même situation où je me trouvais lorsque je les lui demandai pour la premiere fois.

N'obtenant point d'elle l'explication officielle et par écrit qu'elle me promettait, des raisons qui devaient m'engager à différer mon départ, explication que je comptais mettre en original sous les yeux de S. M. l'Empereur mon auguste maître, pour lui faire connaître d'autant mieux l'espérance où vous étiez M le duc, de la grande possibilité toujours existante d'un arrangement, je me vois forcé à renouveler ma demande la plus pressante pour obtenir ces passeports, fondée sur la conviction malheureusement trop certaine où je suis que ma présence ici ne saurait plus être d'aucune utilité. Je prie Votre Excellence de vouloir bien porter cette demande formelle de ma part à la connaisance de S. M. I. et R., dans son premier, travail avec elle. J'ose me flatter que S. M. connaît et se rappellera trop bien les dispositions personnelles qui m'ont fait remplir avec tant de zele le devoir de travailler au maintien de l'union et de la paix entre les deux Empires, pour ne pas être persuadée que la demande que je fais de quitter mon poste n'est fondée que sur la plus entiere et pénible certitude où je suis, que toute espérance d'y servir désormais d'intermédiaire à un rapprochement, m'est interdite.

Quoique j'aie personnellement bien des obligations à Votre Excellence, je regarderai comme la plus grande preuve d'amitié qu'elle m'ait donnée, tout ce qu'elle voudra bien faire pour me mettre à même de quitter le plus tôt possible un séjour

qu'Il e conviendra ne pouvoir plus avoir rien que de très-pénible pour moi, depuis que le départ de S. M. I. et R. et celui de Votre Excellence m'ôte la satisfaction de m'y croire encore propre à produire quelque bien.

Je quitte Paris pour n'y plus retourner, jusqu'à ce que Votre Excellence m'ait fait parvenir mes passeports. Je vais me rendre à ma campagne, à Sevres. C'est là que j'attendrai la réponse de Votre Excellence pour pouvoir partir aussitôt, ayant déjà fait tous mes arrangements, et renvoyé toute la partie de ma maison qui ne m'est plus nécessaire, et ne gardant plus que le petit nombre de domestiques qui auront à m'accompagner dans mon voyage.

Je vous réitere, M. le duc, les assurances de ma plus haute considération.

(Signé) Le Prince ALEXANDRE KOURAKIN.

No. VIII.

Copie de la Réponse de M. le Comte Romanzow, *à la Note du Ministre des Relations Extérieures, du 25 Avril.*

Wilna, le 7 (19) Mai, 1812.

Monsieur le duc, M. le comte de Narbonne m'a remis la dépêche que V. Exc. lui a confiée. Je n'ai pas tardé un instant à la mettre sous les yeux de l'Empereur. S. M. toujours fidele à la ligne de conduite qu'elle s'est invariablement tracée, toujours persévérant dans son système purement de défense, toujours enfin plus modérée à mesure que le développement de ses forces la met davantage à même de repousser les prétentions que l'on pourrait élever contre les intérêts de son Empire et la dignité de sa couronne, se borne à ne s'attacher qu'au vœu par lequel vous voulez bien, Monsieur le duc, terminer l'intéressante communication de votre cour. Aimant à prouver constamment combien elle a à cœur d'éviter tout ce qui pourrait apporter dans ses relations avec la France un caractere d'animosité et d'aigreur nuisible à leur conservation, elle m'ordonne de ne point réfuter encore les griefs que vous avez allégués et de ne pas relever des assertions qui reposent pour la plupart sur des faits souvent entierement dénaturés ou sur des suppositions entierement gratuites. Les dépêches adressées au prince Kourakin par le baron de Serdobin ont en partie répondu d'avance à toutes les accusations; elles ont représenté sous son vrai jour la conduite loyale que l'Empereur a suivie dans tous ses rapports avec la France; elles ont donné sur le but de nos armements des explications confirmées à un point qui semble même avoir dépassé les espérances de l'Empereur

Napoléon, puisque, malgré les mouvements menaçants de ses armées au-delà d'une ligne où, pour la sécurité de nos frontières, elles auraient dû s'arrêter, tout chez nous se trouve encore dans le même état qu'au départ du dernier courrier; en effet, pas un homme n'est entré en Prusse ni sur le territoire du duché de Varsovie, et aucun nouvel obstacle n'entrave de notre part le maintien de la paix.

Au contraire, les dernieres instructions que le prince de Kourakin a reçues, lui fournissent tous les moyens de terminer nos différends, et d'entamer cette négociation que votre cour a désirée.

Nous avons appris avec plaisir l'accueil que l'Empereur Napoléon a fait à nos propositions, la réponse officielle que V. Exc. y fera, et que le prince Kourakin nous annonce, résoudra définitivement l'importante question de la paix ou de la guerre. La modération qui caractérise celle que j'ai l'honneur de vous adresser aujourd'hui, vous offre, M. le duc, un sûr garant que l'on ne manquera pas de saisir chez nous toutes les nuances qu'elle pourra présenter en faveur de la paix. S. M. en a trouvé une bien agréable dans la démarche faite auprès du gouvernement britannique. Elle est sensible à l'attention que l'Empereur Napoléon a eue de l'en informer; elle appréciera toujours les sacrifices que ce souverain fera pour la conclusion de la paix générale; à ses yeux, il n'y en a pas qui soient assez considérables pour obtenir un aussi grand et beau résultat.

J'ai l'honneur d'offrir à V. Exc., etc.

(Signé) Le Comte DE ROMANZOW.

No X.

Copie d'une Lettre du Ministre des Relations Extérieures à M. le Comte de Lauriston, *Ambassadeur de S. M. I. et R. à Saint Pétersbourg.*

Dresde, le 20 Mai 1812.

M. le comte, j'ai l'honneur de vous envoyer les copies de deux notes du prince Kourakin, en date des 30 Avril et 7 Mai;

D'une note que j'ai adressée à cet ambassadeur le 9 du même mois, et de la réponse qu'il m'a faite le même jour;

Et enfin d'une note du 11 Mai, qui m'est parvenue hier, et par laquelle le prince Kourakin *renouvelle sa demande la plus pressante pour obtenir ses passeports.*

S. M. ne peut croire, M. le comte, que cet ambassadeur n'ait pas pris beaucoup sur lui. Elle juge convenable que vous mandiez, par une note adressée à M. le comte Soltykoff, des passeports pour vous rendre auprès de M. le comte de Romanzoff

à Wilna, ou dans tout autre lieu de rendez-vous qui vous serait assigné. Vous annoncerez à M. le comte Soltykoff que les communications dont vous êtes chargé, et que vous ne pouvez faire qu'au chancelier ou à l'Empereur lui-même, sont aussi importantes que pressantes.

Vous montrerez à M. le comte de Romanzoff toutes les pieces que je vous envoie. Vous exprimerez l'étonnement que S. M. a dû éprouver lorsque je lui ai rendu compte des démarches si inattendues et si contraires aux dispositions que l'Empereur Alexandre vous avait manifestées à vous-même; lorsqu'elle a vu que dans les notes de l'ambassadeur de Russie, on présentait l'évacuation de la Prusse comme une condition sur laquelle la France n'avait pas même à délibérer; condition telle que S. M. n'en avait jamais proposé de semblable, après les plus grandes victoires; lorsqu'enfin, en réclamant l'indépendance de la Prusse, on viole son indépendance, puisqu'on exige la destruction des engagements politiques qu'elle a contractés, en usant du droit qui appartient à tous les souverains. Vous ferez sentir, M. le comte, combien les notes du prince Kourakin sont opposées, par leur forme et par leur contenu, aux dispositions pacifiques dont cet ambassadeur donnait l'assurance; par quel esprit de conciliation S. M. est portée à penser qu'en les présentant et qu'en y joignant la demande réitérée de ses passeports, il est allé au-delà de ce qui lui était prescrit, et avec quel regret, si elles étaient véritablement l'expression des intentions, le résultat des ordres de la cour de Pétersbourg, S. M. verrait s'évanouir tout espoir de parvenir, par une négociation qu'elle a constamment provoquée, depuis près de deux ans, à arranger enfin les différends qui divisent les deux pays.

Vous insisterez, M. le comte, pour obtenir des explications qui puissent laisser encore la voie ouverte à un accommodement.

J'ai l'honneur, etc.

No XI.

Copie d'une Lettre de M. le Comte de Romanzoff *à M. le Comte de* Lauriston.

Wilna, 27 Mai au soir 1812 (8 Juin)

Monsieur l'Ambassadeur,

S. M. I. vient d'être informée par le comte de Soltykoff que V. Exc. avait demandé à pouvoir se rendre près d'elle, afin de pouvoir s'acquitter en personne des ordres qu'elle venait de recevoir de la part de l'Empereur son maître.

Quoiqu'au milieu de ses troupes, S. M. eût trouvé plaisir à se détacher un moment de ses occupations présentes pour recevoir près d'elle l'ambassadeur d'un souverain son allié; mais

une circonstance tout-à-fait étrangere à toutes les pensées de S. M. l'en empêche.

Elle vient d'apprendre ce matin que le cours des postes aux lettres entre son Empire et les pays étrangers a été suspendu à Memel, et à ce qu'il paraît toute communication avec son Empire est interdite.

Depuis, elle a été avertie qu'un de ses courriers, se rendant de l'une de ses missions près d'elle, n'a pas obtenu la permission de passer la frontiere, pour se rendre en ses Etats, et qu'il lui a été nécessaire de rebrousser chemin.

Des fait aussi extraordinaires ont besoin d'être éclaircis. S. M. n'étant pas prévenue non plus de la nature des communications dont V. Exc. est chargée, fidele à son propre système, qui est de suivre le cours des choses ordinaires dans les relations des deux cabinets, vous invite, M. l'ambassadeur, à préférer de ne point quitter Pétersbourg, et vouloir bien me faire l'honneur de m'adresser par écrit les communications dont vous devez vous acquitter, au lieu d'en écrire directement à S. M. I., à votre choix, et afin de vous en procurer le moyen, S. M. m'a prescrit de mettre à cet effet à votre disposition le sieur de Baerens, officier dans le corps des Felde-Jagers, qui a l'honneur de vous remettre cette lettre.

Je prie V. Exc. etc.

(Signé) le Comte DE ROMANZOW.

No XII.

Copie de la Lettre de M. le Comte de Lauriston, *à M. le Comte de* Romanzow.

Saint-Pétersbourg, le 31 Mai (12 Juin) 1812.

Monsieur le Comte,

Les bontés que j'ai éprouvées de la part de S. M. l'Empereur Alexandre, les marques de confiance dont elle avait daigné m'honorer, m'avaient empêché de prévoir aucun obstacle au voyage que je devais faire à Wilna. Je m'y étais donc disposé, malgré des douleurs rhumatismales très-violentes que j'éprouve depuis plusieurs jours, sentant toute l'importance des communications que j'étais chargé de faire à S. M ou à V. Exc. dans des circonstances où le moindre retard est nuisible. Quel a été mon étonnement en recevant la lettre de V. Exc. ! J'ai vu que je m'étais abusé sur l'idée de la confiance que je supposais que S. M. voulait bien m'accorder, puisqu'elle me refuse toute communication directe, soit avec elle, soit avec V. Exc. dans un moment où cette confiance, que je croyais avoir méritée par ma conduite, par mon zele constant pour le maintien de l'alliance, pouvait être, je n'hésite pas à le dire, de la plus grande utilité

pour les deux Empires. Les raisons mêmes que V. Exc. met en avant pour arrêter mon départ, me sembleraient au contraire devoir le rendre plus nécessaire.

Dans des circonstances aussi pressantes, M. le comte, que peuvent produire des communications par écrit, auxquelles huit jours suffisent à peine pour avoir une réponse, et qui par leur nature même, n'offrent aucun moyen de relever assez à temps, pour en éviter les funestes conséquences, tous les mésentendus qu'on peut commettre de part et d'autre, et qui même sont presque inévitables?

Le but principal, le maintien de la paix, ne sera jamais atteint. C'est parce que l'Empereur, mon maître, avait senti combien les lenteurs sont préjudiciables dans des moments aussi critiques, qu'il m'avait ordonné de me rendre auprès de l'Empereur Alexandre et de V. Exc. afin d'éclaircir tous les doutes, de lever toutes les difficultés sur des points importants au sujet desquels on ne peut s'expliquer que par cette voie, si l'on veut conserver l'espoir d'un arrangement qui est constamment l'objet de ses vœux. Dans la position nouvelle où me place la lettre de V. Exc., il ne me reste plus qu'à prendre les ordres de ma cour sur ma conduite ultérieure. J'expédie un courrier pour les solliciter.

Quant à moi en particulier, M. le comte, je ne puis cacher à V. Exc. que je suis profondément affecté d'un refus que je puis regarder comme m'étant tout-à-fait personnel, puisque tout autre que moi, envoyé directement par mon maître, soit général, soit aide-de-camp, eût sans doute obtenu une faveur qui m'est refusée.

N'ayant aucune nouvelle directe au sujet des communications que V. Exc. m'assure être suspendues entre la Russie et les pays étrangers, je ne puis répondre à cet article de sa lettre.

J'ai honneur, etc.

(Signé) le Comte DE LAURISTON.

No XIII.

Copie d'une Lettre du Ministre des Relations Extérieures à M. le Comte de Lauriston.

Thorn, le 12 Juin 1812.

M. le comte, vous avez vu par la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire le 20 du mois dernier, que la déclaration faite par le prince Kourakin, le 30 Avril, et la demande réitérée de ses passeports, auraient paru à S. M. des démarches tellement fortes, tellement décisives dans la circonstance, tellement opposées au langage que cet ambassadeur avait tenu jusqu'alors,

qu'elle avait de la peine à croire qu'il n'eût pas pris beaucoup sur lui. Nous avons appris depuis que le gouvernement russe avait fait connaître aux divers cabinets la condition imposée à S. M. de l'évacuation du territoire prussien comme un préalable indispensable de toute négociation.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 22 Mai, m'annonce que cette déclaration est connue à Saint-Pétersbourg, et je la trouve en même temps indiquée dans les papiers anglais, comme vous pouvez vous en assurer en lisant la feuille ci-jointe.

On ne peut donc plus douter, M. le comte, que le prince Kourakin n'ait parfaitement compris ses instructions, et ne s'y soit conformé dans sa déclaration du 30 Avril, et lorsqu'il a fait et renouvelé la demande de ses passeports.

Les démarches du prince Kourakin avaient déterminé S. M. à partir de Paris. La publicité qui leur a été donnée lui a fait sentir la nécessité de quitter Dresde, et de se rapprocher de son armée.

Elle avait espéré que, jusqu'au dernier moment, des pourparlers pourraient encore avoir lieu ; mais cet espoir cesse d'exister, lorsqu'elle voit que les propositions qu'on aurait réellemeut à lui faire sont incompatibles avec son honneur. A Austerlitz, lorsque l'armée russe avait été détruite, lorsque l'Empereur Alexande voyait la sûreté même de sa personne exposée ; à Tilsitt, lorsqu'il ne lui restait plus aucun moyen de soutenir la lutte dans laquelle toutes les forces de son Empire avaient succombé, S. M. ne lui a proposé aucune condition dont son honneur pût s'offenser.

Il est aujourd'hui trop certain, M. le comte, que le gouvernement est résolu à la guerre, pour qu'il convienne que vous restiez plus long-temps à Pétersbourg. S. M. vous ordonne de demander vos passeports, et de repasser la frontiere. Vous en ferez la demande en adressant à M. le comte Soltykoff la note dont la minute est ci-jointe.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) le Duc DE BASSANO.

No XIV.

Copie d'une Note de M. le Comte de Lauriston *à M. le Comte* Soltykoff.

Le prince Kourakin, après avoir fait les communications qui lui ont été apportées par le dernier courrier qu'il a reçu de Russie, ayant demandé ses passeports, et ayant réitéré trois fois sa demande, S. M. les lui a fait remettre. Elle m'ordonne de demander les miens, ma mission se trouvant finie, puisque la

demande que le prince Kourakin a faite de ses passeports a décidé la rupture, et que S. M l'Empereur et Roi se considere, dès cette époque, comme en état de guerre avec la Russie.

No. XV.

Copie d'une Lettre du Ministre des Relations Extérieures à M. le Prince Kourakin.

Thorn, le 12 Juin, 1812.

Monsieur l'Ambassadeur,

Par votre note du 30 Avril, vous avez déclaré qu'un arrangement entre nos deux cours était impossible, si S. M. l'Empereur et Roi n'adhérait pas préalablement à la demande péremptoire de l'entiere évacuation des Etats prussiens. Lorsque V. Exc. m'annonça verbalement cette démarche, je ne lui en dissimulai pas toutes les conséquences. Après la bataille de Friedland, où elle avait été défaite, S. M. montra son estime pour la valeur de cette armée, pour la grandeur de la nation russe, et pour le caractere de l'Empereur Alexandre, en n'exigeant rien de contraire à l'honneur. Il n'était pas possible de penser que, dans les circonstances actuelles de l'Europe, votre souverain qui ne méconnaît sans doute, ni le caractere de l'Empereur, ni celui de la nation française si fidele à l'honneur, voulût déshonorer la France. S. M. l'Empereur et Roi ne pouvait donc voir dans la condition de l'évacuation de la Prusse, comme préalable de toute négociation, qu'un refus positif de négocier. Vous avez confirmé cette opinion, M. l'ambassadeur, par la demande que vous avez faite de vos passeports le 7 Mai, et que vous avez réitérée le 11 et le 24.

J'ai cependant différé de répondre à V. Exc. parce que S. M. aimait à se persuader encore que vous étiez allé au-delà de vos instructions, en donnant une note, en établissant comme une condition formelle ce qui pourrait être le résultat de la négociation, et en coupant cours à toute discussion par la demande de vos passeports. Mais lorsque les dépêches de M. le comte de Lauriston, les rapports qui parviennent des diverses cours, les publications mêmes des papiers anglais nous ont appris que votre gouvernement a informé sa capitale et toute l'Europe de la résolution qu'il a prise de n'entrer dans aucune négociation avant que les troupes françaises aient rétrogradé jusqu'à l'Elbe, j'ai reconnu, monsieur l'ambassadeur, que je m'étais trompé, et j'ai dû rendre justice à votre expérience et à vos lumieres qui vous eussent empêché de vous

porter à une démarche aussi extrême, si votre gouvernement ne vous en avait pas fait un devoir absolu.

S. M. ne pouvant plus douter des intentions de votre cour, m'a ordonné de vous envoyer vos passeports, dont elle considere la demande réitérée comme une déclaration de guerre.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) Le Duc de Bassano.

BULLETINS DE LA GRANDE ARMÉE.

Premier Bulletin.

Gumbinen, le 20 Juin, 1812.

A la fin de 1810, la Russie changea de système politique ; l'esprit anglais reprit son influence ; l'ukase sur le commerce en fut le premier acte.

En Février 1811 cinq divisions de l'armée russe quitterent à marches forcées le Danube, et se posterent en Pologne. Par ce mouvement, la Russie sacrifia la Valachie et la Moldavie.

Les armées russes réunies et formées, on vit paraître une protestation contre la France qui fut envoyée à tous les cabinets La Russie annonça par là qu'elle ne voulait pas même garder les apparences. Tous les moyens de conciliation furent employés de la part de la France ; tout fut inutile.

A la fin de 1811, six mois après, on vit en France que tout ceci ne pouvait finir que par la guerre : on s'y prépara. La garnison de Dantzick fut portée à 20,000 hommes Des approvisionnements de toute espece, canons, fusils, poudre, munitions, équipages de pont, furent dirigés sur cette place ; des sommes considérables furent mises à la disposition du génie pour en accroître les fortifications.

L'armée fut mise sur le pied de guerre. La cavalerie, le train d'artillerie et les équipages militaires furent complétés.

En Mars 1812, un traité d'alliance fut conclu avec l'Autriche : le mois précédent, un traité avait été conclu avec la Prusse.

En Avril, le 1er corps de la grande armée se porta sur l'Oder ;

Le 2e corps se porta sur l'Elbe ;

Le 3e corps, sur le Bas-Oder ;

Le 4e corps parti de Vérone, traversa le Tyrol et se rendit en Silésie. La garde partit de Paris.

Le 22 Avril, l'Empereur de Russie prit le commandement de

son armée, quitta Pétersbourg et porta son quartier-général à Vilna.

Au commencement de Mai, le 1er corps arriva sur la Vistule, à Elbing et à Marienbourg ;

Le 5e corps à Thorn ;

Le 4e et le 9e corps à Plock ;

Le 8e corps sur la droite de Varsovie ;

Le 7e corps à Pulawy.

L'Empereur partit de Saint Could le 9 Mai, passa le Rhin le 15, l'Elbe le 29, et la Vistule le 6 Juin.

IIe Bulletin de la Grande-Armée.

Wilkowiska, le 22 Juin, 1812.

Tout moyen de s'entendre entre les deux Empires, devenait impossible, l'esprit qui dominait le cabinet russe le précipita à la guerre. Le général Narbonne, aide-de-camp de l'Empereur, fut envoyé à Vilna et ne put y séjourner que peu de jours. On acquérait la preuve que la sommation arrogante et tout-à-fait extrordinaire qu'avait présentée le prince Kourakin, où il déclara ne vouloir entrer dans aucune explication que la France n'eût évacué le territoire de ses propres alliés, pour les livrer à la discrétion de la Russie, était le *sine quâ non* de ce cabinet, et il s'en vantait auprès des puissances étrangeres.

Le 1er corps se porta sur la Pregel. Le prince d'Eckmull eut son quartier-général le 11 Juin à Kœnigsberg.

Le maréchal duc de Reggio, commandant le 3e corps, eut son quartier-général à Vehlau : le maréchal duc d'Elchingen, commandant le 3e corps, à Soldapp ; le prince vice-roi, à Rastembourg ; le roi de Westphalie, à Varsovie ; le prince Poniatowski, à Pultusk ; l'Empereur porta son quartier-général le 12 sur la Pregel à Kœnigsberg, le 17 à Justerburg, le 19 à Gumbinnen.

Un léger espoir de s'entendre existait encore. L'Empereur avait donné au comte de Lauriston l'instruction de se rendre auprès de l'Empereur Alexandre, ou de son ministre des affaires étrangeres, et de voir s'il n'y aurait pas moyen de revenir sur la sommation du prince Kourakin, et de concilier l'honneur de la France et l'intérêt de ses alliés avec l'ouverture des négociations.

Le même esprit qui régnait dans le cabinet russe empêcha, sous différents prétextes, le comte de Lauriston de remplir sa mission ; et l'on vit pour la premiere fois un ambassadeur ne pouvoir approcher ni le souverain ni son ministre dans des circonstances aussi importantes. Le secrétaire de légation Prévost apporta ces nouvelles à Gumbinen ; et l'Empereur donna l'ordre de marcher pour passer le Niemen : " Les vaincus, dit-il, prennent le ton de vainqueurs ; la fatalité les entraîne, que les destins s'accomplissent." S. M. fit mettre à l'ordre de l'armée la proclamation suivante :

" Soldats,

" La seconde guerre de Pologne est commencée. La premiere s'est terminée à Friedland et à Tilsitt. A Tilsitt, la Russie a juré éternelle alliance à la France, et guerre à l'Angleterre. Elle viole aujourd'hui ses serments. Elle ne veut donner aucune explication de son étrange conduite que les aigles françaises n'aient repassé le Rhin, laissant par là nos alliés à sa discrétion. La Russie est entraînée par la fatalité ! ses destins doivent s'accomplir. Nous croirait-elle donc dégénérés ? ne serions-nous donc plus les soldats d'Austerlitz ? Elle nous place entre le déshonneur et la guerre. Le choix ne saurait être douteux, marchons donc en avant ! passons le Niémen ! portons la guerre sur son territoire. La seconde guerre de Pologne sera glorieuse aux armes françaises, comme la premiere ; mais la paix que nous conclurons portera avec elle sa garantie, et mettra un terme à cette orgueilleuse influence que la Russie a exercée depuis cinquante ans sur les affaires de l'Europe. En notre quartier-général de Wilkowsky, le 22 Juin, 1812.

IIIe Bulletin de la Grande Armée.

Kowno, le 26 Juin 1812.

Le 23 Juin, le Roi de Naples, qui commande la cavalerie, porta son quartier-général à deux lieues du Niémen sur la rive gauche. Ce prince a sous ses ordres immédiats les corps de cavalerie commandés par les généraux Comte Nansouty et Montbrun ; l'un composé des divisions aux ordres des généraux Comte Bruyeres, St. Germain et Valence ; l'autre composé des divisions aux ordres du général Baron Vattier et des généraux Comtes Sebastiani et Defrance.

Le Maréchal Prince d'Eckmuhl, commandant le 1er corps,

porta son quartier-général au débouché de la grande forêt de Sirwinky.

Le 3e. corps et la garde suivirent le mouvement du 1er corps.

Le 3eme corps se dirigea par Marienpol. Le Viceroi, avec les 4e et 5e corps, restés en arriere, se porta sur Kalwarry.

Le Roi de Westphalie se porta à Novogorod avec les 5e, 7e et 8e corps.

Le 1er corps d'Autriche, commandé par le Prince de Schwartzemberg, quitta Lemberg le ..... fit un mouvement sur sa gauche et s'approcha de Lublin.

L'équipage de ponts, sous les ordres du général Eblé, arriva le 23 à deux lieues du Niémen.

Le 23, à deux heures du matin, l'Empereur arriva aux avant-postes près de Kowno, prit une capote et un bonnet polonais d'un des chevau-légers, et visita les rives du Niémen, accompagné seulement du général du génie Haxo.

A huit heures du soir, l'armée se mit en mouvement. A dix heures, le général de division Comte Morand fit passer trois compagnies de voltigeurs, et au même moment trois ponts furent jetés sur le Niémen. A onze heures, trois colonnes débouchèrent sur les trois ponts. A une heure un quart le jour commençait déjà à paraître. A midi, le général Baron Pajol chassa devant lui une nuée de Cosaques et fit occuper Kowno par un bataillon.

Le 24, l'Empereur se porta à Kowno. Le Maréchal Prince d'Eckmuhl porta son quartier-général à Romuchicki.

Et le Roi de Naples à Eketanoui. Pendant toute la journée du 24 et celle du 25, l'armée défila sur les trois points. Le 24 au soir, l'Empereur fit jeter un nouveau pont sur le Vilia, vis-à-vis de Kowno, et fit passer le Maréchal Duc de Reggio avec le 2d corps. Les chevau-légers polonais de la garde passerent à la nage. Deux hommas se noyaient, lorsqu'ils furent sauvés par des nageurs du 26e léger. Le colonel Guéheneuc s'étant imprudemment exposé pour les secourir, périssait lui-même ; un nageur de son régiment le sauva.

Le 26, le Duc d'Elchingen se porta à Kormelon: le Roi de Naples se porta à Juromoni. Les troupes légeres de l'ennemi furent chassées de tous côtés.

Le 26, le Maréchal Duc de Reggio arriva à Janow: le Maréchal Duc d'Elchingen arrivaà Skomouli. Les divisions légeres de cavalerie couvrirent toute la plaine jusqu'à dix lieues de Wilna.

Le 24, le Maréchal Duc de Tarente, commandant le 10e corps, dont les Prussiens font partie, a passé le Niémen à Tilsitt, et marcha sur Rossiena, afin de balayer la rive droite du fleuve et de protéger la navigation.

Le Maréchal Duc de Bellune, commandant le 9e corps, ayant sous ses ordres les divisions Heudelet, Lagrange, Durutte, Partouneaux, occupe le pays entre l'Elbe et l'Oder.

Le général de division Comte Rapp, gouverneur de Dantzig, a sous ses ordres la division Daendels.

Le général de division Hogendorp est gouverneur de Konigsberg.

L'Empereur de Russie est à Wilna avec sa garde et une partie de son armée, occupant Ronikoutoni et Newtrowki.

Le général russe Bagavout, commandant le 2e corps, et une partie de l'armée russe coupée de Wilna, n'ont trouvé leur salut qu'en se dirigeant sur la Dwina.

Le Niémen est navigable pour des bateaux de 2 à 300 tonneaux jusqu'à Kowno. Ainsi les communications par eau sont assurées jusqu'à Dantzig et avec la Vistule, l'Oder et l'Elbe. Un immense approvisionnement en eau-de-vie, en farine, en biscuit, file de Dantzick et de Kœnigsberg sur Kowno. La Vilia, qui passe à Wilna, est navigable pour de plus petits bateaux depuis Kowno jusqu'à Wilna. Wilna, capitale de la Lithuanie, l'est de toute la Pologne russe. L'Empereur de Russie est depuis plusieurs mois dans cette ville avec une partie de sa cour. L'occupation de cette place par l'armée française, sera le premier fruit de la victoire. Plusieurs officiers de Cosaques et des officiers porteurs de dépêches, ont été arrêtés par la cavalerie légere.

Augsbourg, 3 Juillet.

Les dernieres nouvelles de Vienne nous apprennent que l'Autriche a formé trois corps d'observation, qui se trouvent actuellement dans ses provinces orientales de Gallicie, de Transylvanie et du Bannat. Le premier est sous les ordres du prince de Reuss, le second est commandé par le général de Stippschutz, et le troisieme par le général de Giulay. Les trois corps sont destinés à couvrir ces trois provinces contre toute invasion ennemie.

L'armée qui était aux environs de Lemberg, et qui est commandée par le prince Charles de Schwarzenberg, s'est mise en marche pour occuper les parties méridionales du duché de Varsovie. Cette armée, conformément au traité des deux puissances, est mise à la disposition de l'Empereur des Français. Elle est forte de 30,000 hommes; son

approvisionnement en vivres se tirera de la Gallicie. Il y a, depuis quelque temps, une communication très-active entre Lemberg et Varsovie. On voit à Lemberg beaucoup d'officiers français et westphaliens. M. le colonel Flahault, aide-de-camp du prince de Neufchâtel, a passé quelques jours chez le prince de Schwarzenberg, au quartier-général à Zolkiew.

Francfort, 4 Juillet.

On vient de publier à Milan plusieurs lettres intéressantes, écrites de Pétersbourg, dans les années 1811 et 1812, par M. le comte Fagnani, conseiller-d'état et chambellan de S. M. le Roi d'Italie. Nous allons rapporter la derniere écrite il y a seulement quelques mois, et insérée en entier dans le *Courrier de Milan*.

L'état actuel des relations politiques entre les deux plus grands Empereur de l'Europe, dit M. le comte Fagnani, est encore couvert d'un voile impénétrable; toutes conjectures sur cet objet doivent être accompagnées de beaucoup de doute. Le bruit d'une prochaine rupture entre la France et la Russie, quoiqu'il ne soit pas entierement dénué de fondement, me paraît pourtant trop prématuré. Il est vrai que beaucoup de troupes de cette derniere puissance, et dont (avec exagération sans doute) on porte le nombre à 150,000 hom., se sont rendues sur les frontieres polono-russes, et ont occupé une ligne depuis Kiow jusqu'à la Baltique; le gouvernement a aussi chargé le général A.....w de distribuer un certain nombre d'armes à feu dans les contrées voisines de ces frontieres, et j'ai rencontré moi-même de l'artillerie qui se dirigeait de ce côté. Mais tous ces préparatifs ne sont cependant pas encore des indices probables d'une prochaine guerre, et les motifs de mes doutes à cet égard sont le mauvais état de l'administration de la guerre dans ce pays, le baissement continuel du crédit public et des billets de banque, l'état d'épuisement où se trouve le trésor impérial, le défaut de bons généraux propres à diriger les opérations de la guerre, la faiblesse de l'armée due aux circonstances dans lesquellee se trouve l'Empire, le manque de numéraire joint à la difficulté d'en introduire de l'étranger, le peu de succès qu'a eu la guerre contre les Turcs et les Persans; et enfin l'attente d'une guerre en Finlande, toutes causes

propres à inspirer des sentiments de paix plutôt que de guerre.

Il est vrai que les Russes, pour sauver leur réputation militaire, mettent à la charge de leurs généraux tous les échecs qu'ils ont éprouvés dans les dernieres campagnes, mais ils ont, d'un autre côté, trop de bon sens pour ne pas reconnaître la supériorité du génie de l'Empereur Napoléon. Cette considération seule doit suffire pour les préserver de toute idée d'hostilité ; quoiqu'ils ne voient qu'avec beaucoup d'inquiétude la nation polonaise chercher à se relever ; quoiqu'ils ne veuillent pas se brouiller avec l'Angleterre ; quoiqu'ils éprouvent du chagrin de ne plus jouer le premier rôle dans l'Europe, et qu'ils désirent vivement de rétablir la gloire de leurs armes, ternie par leurs dernieres entreprises militaires ; tous les gens sages abhorrent le dessein d'une guerre avec la France, parce qu'ils en reconnaissent les difficultés et les dangers. *(Journal de l'Empire.)*

A la fin, nous avons vu soulever le voile qui si long-temps avait couvert l'état véritable des relations politiques des diverses puissances du Continent, ainsi que l'objet des négociations qui eurent lieu au mois d'Avril dernier entre la France et ce pays-ci. Les pieces officielles qui précédent jettent tout le jour que l'on peut désirer sur ces étranges négociations, dans lesquelles on voit éclater à chaque ligne l'arrogance et la duplicité du gouvernement français, sa haine contre l'Angleterre servant de masque et de prétexte à son ambition désordonnée, l'imbécillité des cabinets du continent, leurs frayeurs et leur asservissement ; et comme pour servir de contrepoids à un tel excès de malheurs, la fermeté inébranlable du gouvernement britannique à maintenir son honneur, son indépendance, et la foi due à ses alliés, et surtout sa magnanimité en oubliant les torts et les injustices des faibles.

La publication qui nous fournit ces lumieres, consiste dans les lettres et notes officielles que se sont réciproquement fait passer le Prince Kourakin, ambassadeur de Russie à Paris, le Duc de Bassano (Maret), ministre des affaires étrangeres à Paris, l'ambassadeur de France à Pétersbourg, Lauriston, et le fameux ministre russe le comte de Romanzow. On y a joint incidentellement les propositions de paix faites au mois d'Avril dernier à Lord Castlereagh, ainsi que la réponse de Sa Seigneurie.

Le grand objet du gouvernement français, en soumettant ces renseignements officiels aux regards du public, était certainement de persuader au peuple français et à ses alliés, que Buonaparte désirait de bonne foi une paix générale, et qu'il avait fait les plus grands efforts pour y parvenir. Malheureusement, la publication de ces pieces suffira aux yeux de tout homme impartial et sans prévention, pour déjouer cet objet, et produire une impression contraire à celle qu'on se proposait.

Si l'on se borne aux communications faites par les ministres de France, on n'y voit, on n'y trouve que des dispositions pacifiques, et les expressions du désir le plus ardent de ne pas augmenter par une nouvelle guerre les maux de l'humanité! On n'y voit en apparence de la part du dominateur de la France qu'un esprit de modération, de patience, de résignation même à supporter les insultes; un prince tellement porté à la paix que, même au moment de livrer des batailles, il renouvelle encore ses sollicitations pour qu'il lui soit permis de négocier.

Mais si l'on examine avec attention les réponses et les répliques du ministre russe, on y découvrira clairement que, de la part du premier, tout était sans fondement et sans sincérité; que le désir de la paix par Buonaparté n'était qu'un sentiment faux et affecté, afin de décevoir et de paralyser son

antagoniste, tandis qu'il complétait avec son activité ordinaire ses préparatifs de guerre.

On y observera que quoique tous les motifs de guerre soient attribués à la Russie, quoique ce soit son gouvernement qui soit l'objet de toutes les plaintes, cette puissance s'est abstenue jusqu'au dernier moment de faire une seule démarche qui aurait pu opposer le moindre obstacle aux négociations subsistantes.

En effet, au milieu de sa puissance militaire, dans un moment où le duché de Varsovie restait presque sans défense, où elle aurait pu l'envahir avant même que la nouvelle pût en parvenir à Saint Cloud, la Russie se garda de profiter d'une occasion aussi favorable de se porter en avant avec un esprit d'ambition et de conquête ; elle retint ses armées sur ses propres frontieres. Non contente de donner ce gage public de ses dispositions pacifiques, même lorsqu'elle vit les puissants préparatifs de son ennemi, elle lui permit de les compléter sans tomber dans le piége qu'elle lui avait tendu, et sans que rien pût l'engager à commettre un seul acte d'hostilité qui aurait mis la France dans le cas de dire que le gouvernement russe était un gouvernement sans foi et sans loi, que ce n'était que pour le repousser qu'il prenait les armes, ce qui aurait fait commencer la guerre à la France avec l'opinion publique en sa faveur.

Ainsi la Russie ayant le sentiment de sa dignité et de ses forces, comptant sur l'immensité et l'accumulation de ses ressources, éclairée et animée par l'exemple glorieux de la Péninsule, toujours pacifique, mais jamais effrayée ; la Russie, disons-nous, n'a ni désiré ni craint la guerre. Elle avait secoué le joug humiliant qu'elle avait porté trop long-temps, et on la revit agir et parler à peu près en puissance indépendante.

Cependant, dirigée encore par des conseils qui

avaient été trop long-temps sous l'influence de la France, elle voulait toujours négocier; elle était même disposée à satisfaire Buonaparté sur les objets dont celui-ci exigeait la concession: mais elle ne voulait pas céder à un ennemi qui avait l'épée levée pour la frapper, elle ne voulait pas s'agenouiller et reconnaître un maître. Elle demandait pour base de cette nouvelle négociation qu'il restât entre les deux armées un territoire neutre.

Cette demande, si Buonaparté y eût accédé, aurait rétabli la liberté des discussions entre les négociateurs; aucun des différends qui se seraient élevés n'aurait pu être suivi d'une menace d'hostilités immédiates: mais comme elle contrariait le plan que Napoléon avait formé d'intimider la Russie, il la regarda comme une insulte qui lui était faite. Malgré tout son pretendu amour pour la paix, rien n'a pu le déterminer à sacrifier la position avancée qu'il avait prise sur la frontiere russe pour renouveler la guerre; et quoiqu'il eût eu l'air d'accueillir sans trop d'irritation cette proposition, lorsqu'elle lui fut soumise à Paris au mois d'Avril par le Prince Kourakin, parce qu'alors ses préparatifs n'étaient pas complets, et qu'il pensait qu'il pouvait lui être utile de dissimuler encore pendant quelque temps, il ne fut pas plus tôt arrivé avec son armée sur le Niémen, qu'il traita tout-à-coup cette demande aussi modérée que juste, de sommation arrogante, tout-à-fait extraordinaire, et ne lui laissant d'autre alternative que le déshonneur et la guerre. La guerre fut donc déclarée et le Niémen passé le 23 Juin au soir sur trois différents points.

Nous allons nous permettre d'examiner chacune de ces notes en particulier. Nous n'aurons pas besoin de faire de longues remarques pour démontrer encore une fois l'injustice et l'inhumanité du monstre qui vient de provoquer cette nouvelle guerre.

La premiere est adressée par le ministre de France, Maret, Duc de Bassano, à l'ambassadeur Prince Kourakin. On peut la regarder comme le manifeste ou exposé des griefs de Napoléon contre son frere de Russie. On y voit le gouvernement français reconnaître pour la premiere fois depuis la paix de Tilsit, que, par les articles secrets de ce traité la cour de Copenhague devait être sommée par la Russie de déclarer la guerre à l'Angleterre, et de faire cause commune avec la France, afin de mettre en vigueur les nouveaux principes maritimes que la France avait avancés. Le cabinet de St. James bien déterminé à ne jamais recevoir de loi sur mer, envahit le Dannemarc et saisit la flotte, danoise, prévenant ainsi par des hostilités sans animosité une déclaration de guerre inévitable de la part du Dannemarc. Cette flotte, de l'aveu de Bassano, devait être employée contre la Grande Bretagne; et pourtant il ose reprocher à celle-ci de l'avoir enlevée de force, sans déclaration de guerre! Comment une semblable contradiction, en deux paragraphes qui se touchent, a-t-elle pu échapper à Bassano? Espérons que cet aveu imposera silence à tous ceux qui reprochent encore aujourd'hui à l'Angleterre cette brillante et sage expédition de Copenhague.

Les contradictions sans fin qu'engendre la maudite chicane que Buonaparté a suscitées au sujet du commerce neutre, se font remarquer dans cette note bien plus fortement encore que dans tout ce qu'il a publié jusqu'à présent à ce sujet.

L'Angleterre, il faut bien le remarquer, conteste, nie et niera toujours la doctrine que le pavillon neutre rend la cargaison neutre; et entr'autres raisons sans réplique, par la raison qu'un neutre qui entreprend de mettre en sûreté sous sa garde la propriété d'un belligérant, doit défendre la propriété à lui confiée. Qu'est-ce qui reste à

faire à l'autre belligérant, si ce n'est de poursuivre cette propriété et de la saisir partout où il la trouve, quelqu'en soit le gardien? Car ce gardien devient un ennemi, s'il recele ou défend cette propriété, ainsi que le ferait le propriétaire lui-même. Il ne reste donc au neutre de bonne foi qu'à dire: "Je n'ai point de propriété de belligérant à mon bord; la calle de mon navire est ouverte, venez et visitez." Buonaparté nie cette doctrine, en général; et pourquoi la nie-t-il? C'est qu'il lui convient de la nier, généralement parlant. Mais pourra-t-on jamais se figurer, pourra-t-on croire si on ne le voyait de ses propres yeux dans les pieces officielles qui ont été publiées, que, dans cette occasion particuliere, un des motifs principaux dont Buonaparté s'autorise pour faire la guerre à la Russie, est qu'elle agit conformément aux principes qu'il a lui-même été le premier à proclamer, savoir: "Que le pavillon couvre la marchandise?" puisqu'il dit: "Par l'ukase de 1810, la Russie ouvrit ses ports à tous les bâtiments *anglais* (c'est le nom qu'il lui plaît de donner aux neutres, ce qu'il n'a pas plus le droit de faire que nous n'en avons d'appeler navires français les bâtiments américains qui auraient des propriétés françaises à leur bord), chargés de propriétés anglaises, *mais naviguant sous pavillon neutre.* Les denrées coloniales britanniques furent donc admises dans les ports de Russie par l'ukase de 1810, sous un pavillon neutre, parce que, suivant le système de Buonaparte, le pavillon neutralisait la marchandise; et c'est pourtant ensuite, pour avoir adopté cette doctrine, établie par le tyran lui-même, que la Russie doit être détruite! Les pavillons neutres protégeront la propriété quand elle appartiendra à Buonaparté, mais ils ne la protégeront pas, quand elle appartiendra à un autre!!!

Il nous accuse d'avoir préparé et fomenté dans les ténebres, les troubles et les malheurs de l'Es-

pagne! Il suffit de faire mention de cette évidente et impudente fausseté pour montrer son auteur sous des couleurs plus noires que tout ce qu'on pourrait dire contre lui à ce sujet, ne pourrait le faire.

Il fait un crime à la Russie d'avoir protesté contre l'occupation qu'il avait fait faire du territoire de son allié le Duc d'Oldenbourg, beau-frere de l'Empereur Alexandre. Cependant il ne peut pas, même encore aujourd'hui, alléguer à cette saisie d'autre titre, d'autre droit que celui de sa convenance. Nous pouvons laisser à juger à tout homme impartial lequel a commis le plus grand acte d'hostilité et d'injustice, ou de l'Empereur Alexandre, en dénonçant cet acte de spoliation exercé contre son parent, ou de Buonaparté en dépouillant ainsi de ses états héréditaires un jeune prince qui ne lui avait donné aucun sujet d'offense.

Il est encore un autre point à juger entre les deux belligérants: c'est de décider quel est celui des deux qui est le premier agresseur militaire, celui qui a fait les premieres démonstrations hostiles. Eh bien! dans l'un et l'autre cas, c'est Buonaparté qui est l'agresseur ainsi que dans tous les autres. Quelques préparatifs que la Russie ait faits pour sa propre défense, au moins elle n'a jamais passé sa frontiere: on ne l'en accuse pas; au lieu que son adversaire est entré dans les états prussiens, a saisi la Poméranie Suédoise, et tout cela, afin d'attaquer un souverain, qui n'aurait jamais pu entamer ses états, et qui n'aurait même jamais eu la pensée de se brouiller avec la France, si l'on avait seulement bien voulu lui permettre de gouverner ses sujets de la maniere qui aurait le moins blessé leurs intérêts et les siens. Nous observerons ici en passant que nous voyons avec un bien grand plaisir que le ministre russe a demandé que les territoires suédois sur le continent fussent évacués. Cette démarche

prouve la bonne intelligence qui subsiste entre les deux puissances, seul moyen de les conserver l'un et l'autre.

La cause de la France dans son grand procès politique contre la Russie, est donc évidemment injuste. Les motifs que Buonaparté met en avant dans ses notes ou manifestes, ne peuvent pas soutenir la discussion. Malheureusement si la logique est faible, ses moyens sont terribles. Il nous offre une nouvelle représentation de l'apologue du loup et de l'agneau.

Il faut encore le répéter, et l'on ne doit jamais perdre de vue, que lorsque le grand ennemi de l'Angleterre parle sans cesse des droits maritimes de l'Europe, c'est ici lui-même qui conteste sa propre doctrine que les pavillons neutres rendent la marchandise neutre. Il veut bien que les navires Américains importent librement des sucres et des cafés anglais, espagnols ou portugais, à Bordeaux et au Havre ; mais il ne veut pas que ces mêmes bâtiments en portent à Pétersbourg, Kœnigsberg et Stockholm ! Il déploie à la fois contre l'empereur Alexandre et tous les sujets de l'empire russe, une barbarie sans exemple dans les annales de l'histoire. Il semble prendre un plaisir atroce et digne de lui, en leur disant: "Vous ne voulez pas périr de faim et de misère pour m'obéir, eh bien, je vous ferai périr par l'épée. Je détruirai vos villes, leurs habitants, leurs denrées, puisque vous cherchez par le commerce étranger à échanger le superflu de vos produits inutiles pour des articles de premiere nécessité ; je prétends paralyser chez vous toute espece d'industrie. Je veux bien que mes sujets français vendent aux Anglais leurs soies, leurs vins, leurs eaux-de-vie, leurs livres, leur porcelaine, leurs bronzes ; mais je ne veux pas que mes vassaux russes reçoivent d'Angleterre une livre de coton, ni un sac de café, ni un verre à boire ; ils ne lui vendront de même

ni bois, ni chanvre, ni suif. J'accorderai des centaines de licences à mes généraux qui les revendront ensuite à des négociants anglais et français ; mais il faudra que mon autre général, le préfet de Russie Alexandre, vienne solliciter ses licences ou chez Rovigo ou chez Bassano. *Il est vaincu*, il ne peut pas prendre le ton et l'attitude d'un vainqueur. S'il se courrouce, s'il regimbe, je le punirai comme un rebelle, je ravagerai ses états comme le feu du ciel dévore les cannes desséchées." Si ce ne sont ses paroles expresses, c'en est le sens. La Russie doit être dévastée ; des milliers de créatures humaines de tous les pays, depuis le golphe de Tarente jusqu'à la mer Blanche, doivent être immolés, parce que la Russie veut recevoir quelques denrées coloniales et quelques marchandises anglaises et exporter ses propres denrées sous pavillon neutre.

Buonaparté regarde comme une insulte la demande que lui fait le Prince Kourakin, que les troupes françaises évacuent le territoire de Prusse. Quel est pourtant le but, l'objet de cette réquisition ? Ce n'est pas autre chose qu'une demande à Buonaparté de ne pas entrer en guerre ; car très-certainement, l'occupation d'un territoire neutre intermédiaire, ne peut pas avoir d'autre objet que l'attaque du territoire qui est contigu, et cette occupation est conséquemment un commencement d'hostilités.

Et cependant observons ici, en passant, la faiblesse, l'imbécillité des conseils de Russie, encore dirigés alors par le Romanzoff. Si Buonaparté consent à évacuer les états prussiens et toutes les fortes places de Russie, ainsi que la Poméranie suédoise, le gouvernement russe prend l'engagement de continuer son système prohibitif contre l'Angleterre, et d'accepter une indemnité pour le Duc d'Oldenbourg. Ici nous voyons une autre preuve des contradictions entre les principes de

Buonaparte, suivant qu'on les lui applique ou qu'il les applique aux autres. La demande que lui fait la Russie d'évacuer le territoire prussien, lui semble une insulte et une injustice. Et dans les ouvertures qu'il fait dans le même temps à l'Angleterre, et dont nous allons parler tout-à-l'heure, il n'hésite pas à demander impérieusement à l'Angleterre qu'elle évacue le territoire de l'Espagne, du Portugal et de la Sicile, qui sont certes bien autrement ses alliés véritables, que la Prusse et la Saxe ne sont ceux de la France. Ainsi donc ce qui est insulte dans la bouche d'un autre, devient un langage tout simple en passant par la sienne! logique aussi saine que celle qui rend le même pavillon neutre pour lui, et non neutre quand il se porte chez un autre! Que ne dit-il encore que l'Angleterre est vaincue, et qu'elle ne doit pas prendre le ton et l'attitude d'un vainqueur!

Telle est la substance de toutes ses prétentions: c'est qu'il lui sera permis de faire tout ce qui lui plaira, sans que qui que ce soit ait le droit de lui en demander compte; mais que personne ne pourra en faire autant. En effet, *il saisit*, il *réunit* le duché d'Oldenbourg, qui appartient au beau-frere de l'Empereur Alexandre; et cela n'est point une insulte, ne doit exciter aucune représentation, aucune remontrance, parce que la réunion du duché, enclavé dans les pays nouvellement réunis en vertu du même principe de gouvernement de la part de la France, était une conséquence nécessaire de la réunion des villes anséatiques! Ainsi la violation de l'indépendance, la saisie du territoire d'un état neutre, sont la conséquence naturelle de la violation d'un autre état neutre! Ainsi sans doute la réunion de l'Autriche et de la Prusse au grand empire sera un jour la *conséquence naturelle* de la réunion de la Russie!

" L'Empereur de Russie, nous dit-on, n'avait pas le droit de se plaindre, en faisant une protestation publique contre cette réunion ; il en a fait une affaire d'état, et l'on a vu pour la premiere fois le manifeste d'un allié contre un allié." Il est vrai qu'on a offert une indemnité. Mais comment l'honneur de l'Empereur de Russie pouvait-il être indemnisé ? Il fallait qu'il supportât cette insulte sans plaintes, sans remontrances. Mais lorsque Alexandre envoie des troupes sur les frontieres du duché de Varsovie, où pourtant il n'entre point, qu'il ne fait pas même mine de vouloir saisir ni réunir; lorsque l'Empereur de Russie se permet seulement la *démonstration* de faire à un allié de Buonaparté ce que celui-ci a fait *en réalité* à un parent de l'Empereur de Russie, alors on éleve dans l'antre du tyran une clameur de haro contre Alexandre; le droit des gens doit lier ce prince, doit l'enchaîner ; tandis qu'il ne peut imposer aucune obligation au despote de l'Europe ; et pour nous servir d'une expression vulgaire, on doit voir encore ici *tout d'un côté, rien de l'autre*. La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Après avoir fait remarquer l'injustice de la conduite de Buonaparté, nous allons dire un mot ou deux sur son insolence, sa fourberie et sa coquinerie. Tandis que le Prince Kourakin, déclarait qu'il était prêt à discuter et à régler tous les différends subsistants par un arrangement amical, les troupes françaises s'avançaient au travers de cette même Prusse dont le territoire était réputé neutre, c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'elles commençaient la guerre en même temps. On néglige absolument de répondre à trois propositions distinctes que fait le Prince Kourakin. On le laisse à Paris se morfondre en attendant une réponse, tandis que Buonaparté et son ministre partent pour l'armée à la dérobée. Et lorsque voyant qu'il n'a plus rien à

faire ni à attendre, il demande ses passeports; on lui observe alors que cette demande si simple et si naturelle *décide la rupture*. Ce n'est pas encore là tout. Dans le temps où le Prince Kourakin ne pouvait pas voir son Souverain faute de passeports, ni son Souverain lui écrire parce que les communications étaient interrompues à Memel, Buonaparté demandait que son ambassadeur Lauriston eût la permission de se rendre personnellement auprès de l'Empereur Alexandre à Wilna, et qu'il pût avoir des communications libres avec S. M. I. par l'intermédiaire d'un officier nommé à cet effet.

Telle est la maniere injuste, insolente, barbare, tyrannique dont ce parvenu s'est conduit envers le Souverain de toutes les Russies et la nation Russe; et voilà les raisons pour lesquelles des myriades d'hommes innocents vont être dévoués à une mort prématurée, et d'autres à tous les maux que l'humanité peut supporter!

Nous allons faire connaître leurs discours respectifs.

Nous en sommes venus maintenant à la proposition insidieuse faite au mois d'Avril dernier au gouvernement britannique, et à la réponse sage et réservée de Lord Castlereagh: mais ici les meilleures réflexions que pourrait se permettre l'écrivain politique, doivent céder à l'éloquence originale des membres du Parlement et de ceux du ministere qui viennent de parler sur cette nouvelle tentative de déception de la part du chef du gouvernement français.

Discours prononcés à la Chambre des Communes le 21 Juillet, au sujet de la derniere Correspondance entre la France et l'Angleterre.

M. Sheridan: " J'éprouve quelque crainte que la Chambre ne soit déjà fatiguée de moi. Mon intention n'est pas de faire une longue préface à la motion que je vais proposer, par la raison que je ne doute pas qu'elle ne soit agréée sans opposition de l'un et de l'autre côté de la Chambre.

Cependant il est une circonstance qui vient d'y donner une importance à laquelle on se serait peu attendu : je veux parler du retour de mon honorable ami (M. Whitbread), qui est revenu en poste de la province où il était allé pour affaires urgentes, chargé de condamnations contre la conduite des ministres, et prêt à dire à la Chambre et au pays, qu'ils viennent de perdre une des meilleures occasions qui eussent jamais existé de faire la paix avec la France. Je ne prétends pas dire pour cela que mon honorable ami n'ait pas raison d'exprimer l'opinion, quelle qu'elle soit, qu'il a au fond de sa conscience sur cette grande question. Mais mon opinion à ce sujet est, je crois, si différente de la sienne, que je pense que l'on ne trouvera pas que j'exige trop, lorsque je demanderai qu'il me soit permis d'attendre le discours de mon honorable ami, afin que je puisse voir de quelle maniere il s'y prendra, quels arguments il emploiera pour soutenir la doctrine que l'on pouvait alors et que l'on peut encore aujourd'hui obtenir la paix. Je suis maintenant vis-à-vis de lui, comme le faisan sous l'œil de l'épervier. Mon honorable ami plane en ce moment sur moi dans l'air, et je ne suis pas sans de justes motifs de redouter son bec et ses serres. *(éclat de rire.)*

" J'avoue, néanmoins, ainsi que je l'ai dit dans une séance précédente, qu'il sera difficile de me prouver d'une maniere satisfaisante, que la derniere proposition de la France n'était pas un acte insidieux, une perfidie, une insulte. Une perfidie, parce qu'il nous proposait le parjure le plus honteux, le plus infâme, dont une nation pût se rendre coupable envers une autre. Un acte insidieux, parce qu'on n'a jamais eu l'intention sérieuse et sincere de nous faire de bonne foi l'offre de négocier.

" J'exonere cependant l'Empereur des Français, (je dis empereur, parce que je ne me soucie gueres qu'on l'appelle empereur ou dominateur, et que cette étiquette vétilleuse sur des titres me paraît une chose extrêmement méprisable) en un mot, qu'on lui donne le nom qu'on voudra, je l'exonere de l'imputation qu'il nous suppose assez bêtes, assez dépourvus d'intelligence pour avoir pu croire qu'il nous proposait sérieuse-

ment de négocier. Non, l'empereur où, si vous le voulez, le dominateur des Français, n'a jamais imaginé que la Grande-Bretagne en était venue à un point de folie qu'il aurait pu l'engager, sous d'aussi frivoles prétextes, à se départir de ses engagements nationaux, d'engagements sacrés, de renoncer à la bonne foi qui forme son caractere, d'abandonner nos alliés.

" Quelques personnes ont témoigné leur surprise de ce que Buonaparté n'avait fait aucune réplique à notre réponse. Pour moi, j'avoue que je n'en suis nullement étonné. Buonaparté s'embarrassait fort peu de notre réponse ; il avait, avant de nous faire sa proposition, pris son parti d'une maniere invariable. Dans la chaleur de sa négociation avec le gouvernement russe, s'apercevant que tous ses projets ne réussissaient pas au gré de ses désirs, il prit adroitement la résolution de faire des propositions au gouvernement britannique, dans l'espoir que le bruit et la nature de cette offre, intimideraient le cabinet russe.

" Il envoye à la Russie une relation toute flamboyante de ce que dans sa vive sollicitude de faire la paix avec l'Angleterre, il consentait à abandonner ; comment il acquiesçait à reconnaître l'indépendance de l'Espagne ; comment il voulait bien mettre les Pyrénées pour barriere entre lui et son cher frere ; quelles merveilles, quelles choses charmantes il consentait à opérer en faveur de la Sicile et du Portugal. Il trouvait qu'il lui convenait extrêmement de dire toutes ces belles choses-là à la Russie. Mais, je le demanderai, est-il un seul homme assez dépourvu de sens commun pour croire que jamais nous aurions consenti à faire d'un acte aussi noir, aussi perfide, la base de toute la négociation ?

" Dans des cas de cette nature, il est toujours important d'avoir recours aux dates. C'est le 17 d'Avril que le duc de Bassano envoie sa communication à notre ministre. Notre réponse lui est expédiée avec toute la célérité que l'on peut désirer, car elle est datée du 23 du même mois. Lorsque le parlementaire se présente devant Calais, on lui tire des coups de canon par une heureuse méprise, et la réponse est obligée de faire le grand tour par Morlaix ; de maniere que la dépêche expédiée pour la Russie, qui partit de Paris le 25 du même mois, dut nécessairement être envoyée quelque temps avant que notre réponse eût pu arriver.

" Maintenant osera-t-on dire que Buonaparté désirait une réponse de notre part ? qu'il voulait faire sa réplique au Cabinet de Pétersbourg d'après notre réponse ? Le fait véritable est qu'il comptait faire par terreur acquiescer la Russie à ses demandes, sous le prétexte qu'il négociait avec la Cour de Londres, en tentant de faire croire à la Russie que l'Angleterre et la France étaient sur le point de conclure une paix qui serait désavantageuse à la Russie. En effet, qu'est-ce que Buonaparté disait à l'Angleterre dans cette offre d'une pré-

tendue négociation? C'est à peu près ce que voici : " Je suis " déterminé maintenant à écraser entierement la Russie. Si vous " faites la paix avec moi, vous me mettrez à même de retirer " au moins 150 mille hommes d'Espagne pour me soutenir " dans la lutte; ainsi, faites-moi, je vous en prie, le plaisir de " m'aider dans cette bonne œuvre."

" Voilà, quel était son véritable langage. Et dans quelle querelle est-ce qu'il priait ainsi l'Angleterre de l'aider? dans une querelle qu'il avait suscitée à une puissance avec laquelle la seule cause de son différend provenait de ce qu'elle se montrait inexorablement déterminée à ne pas coopérer avec lui à un système qui avait pour but la destruction des droits maritimes de l'Angleterre; la destruction de ces grands points, de ces ressorts, de ces forces puissantes qui non-seulement soutiennent la grandeur, mais qui assurent l'existence de la Grande-Betagne. *(écoutez, écoutez.)* Si l'Angleterre avait prêté l'oreille à Buonaparté, lorsqu'il nous faisait des offres semblables, n'aurait-il pas eu bien raison, lorsque toute l'affaire aurait été finie, lorsque tous ses projets auraient été accomplis, de nous dire : Messieurs, je vous suis infiniment obligé." *(on rit.)*

" Dans le fait, je ne vois pas qu'il eût été possible de faire à la France d'autre réponse que celle que le noble Lord a faite. Le noble Lord a répondu que l'Angleterre ne pouvait pas adopter une conduite qui serait un manque de foi envers ses alliés; le noble Lord aurait pu, selon moi, donner à cette réponse un peu plus d'étendue. Je m'explique; l'Empereur, ou si l'on veut le dominateur, enfin le tout ce qu'on voudra de la France, nous faisait dire par le bon Duc de Bassano suivant les uns, par Maret tout court suivant les autres, qu'il était porté à nous offrir la paix par l'horreur que causait à son tendre cœur la continuation de l'effusion du sang dans quelques-unes de nos provinces, par l'agitation qu'il éprouvait jusques dans son sommeil du changement qui était survenu dans la condition de l'Angleterre. Le Grand Empereur et Roi, Protecteur de la Confédération du Rhin, et Médiateur des Suisses, était si touché de la détresse que le dépérissement de notre commerce causait à nos manufacturiers; il était si affecté de nos malheurs qu'il était résolu de nous être aussi favorable, aussi compatissant que nous pouvions le désirer, et de nous donner la paix afin que nous pussions reprendre des forces! Lord Castlereagh n'aurait-il pas pu répondre d'une maniere laconique et expressive à S. M. aussi Impériale que Royale :

" Nous croyez-vous donc, Sire, assez sots pour vous croire?".

Certes, Messieurs, il n'y a jamais eu d'occassion plus favorable que la circonstance actuelle : je ne dirai pas pour faire la paix, mais bien pour faire un grand et vigoureux effort contre la France. Il n'y a jamais eu une meilleure occasion de

démentir l'opinion fausse, l'opinion infâme que Buonaparté voudrait propager et faire croire sur tout le Continent de l'Europe, qu'il y a en Angleterre un corps d'hommes déloyaux à la Constitution (*écoutez ! écoutez !*). Le moment est venu de donner le démenti au calomniateur, et de lui dire que, quelle que soit notre détresse, quelles que soient nos souffrances, lorsqu'il s'agissait de savoir si nous devions ou non être la proie de cet homme, devenir la conquête, subir le joug de cet affreux tyran, il n'y a pas eu à ce sujet un second sentiment, pas une arrière-pensée dans l'universalité de la nation. (*Ecoutez écoutez !*)

" Mon honorable ami a dit dans une autre occasion qu'il aimerait mieux voir l'indépendance de son pays, sa constitution même détruite, que de signer une paix déshonorante. Je crois à cette déclaration patriotique de mon honorable ami, je l'admire sincerement ; mais qui peut dire que de se prêter à une négociation dégradante pourrait être suivi d'autre chose que suivi d'une paix déshonorante ? Qui pourra jamais croire Buonaparté quand il nous dit effrontément que les seuls objets qui occupent son âme et qui sont la cause de nos différends, sont les affaires de la Péninsule, l'indépendance de la Sicile, du Portugal, de la Suede (objets fort importants sans doute en eux-mêmes), mais que ce ne sont pas les seuls qui gouvernent ses actions et fixent son attention ? Qui croira que le vœu secret de son cœur, ce qui le fait battre, n'est pas sa haine, son acharnement contre la Grande-Bretagne, son désir de l'anéantir tôt ou tard ? Que le seul objet pour lequel il croit que la vie a quelque prix pour lui, que le grand objet de son ambition n'est pas en ce moment l'anéantissement des droits maritimes, de la supériorité navale de l'Angleterre ? A-t-il jamais pris la peine de le dissimuler ? N'est-ce pas là même, aujourd'hui, la cause de la guerre qu'il intente à la Russie, comme de toutes celles qu'il a faites en Italie, en Allemagne et en Espagne ? Remarque-t-on dans ses propositions à notre gouvernement aucune expression de repentir, aucune intention apparente d'abandonner cet objet, de nous laisser jouir tranquillement de nos droits maritimes, sans lesquels notre existence nationale serait toujours incertaine, de ces droits qui sont la charte véritable de toutes nos libertés, qui nous ont été assurés et transmis par nos ancêtres, et que nous devons de même, au prix de notre sang, transmettre dans leur intégrité à nos descendants ? Buonaparté désespérant de porter atteinte à ces droits par la guerre, cherche à le faire au moyen des négociations. Mais j'ose espérer qu'il n'y parviendra pas plus par l'une que par l'autre de ces voies directes et indirectes.

L'Angleterre est d'ailleurs dans une situation particuliere par rapport au reste du monde. Qui peut dire qu'elle ait jamais abusé de sa supériorité maritime ? Si d'autres pays

étaient en possession des droits maritimes de l'Angleterre, je voudrais bien savoir s'ils les exerceraient avec autant de modération et de justice ? Si ce grand empereur, roi, protecteur et médiateur, les possédait, je serais curieux de savoir comment il en userait. Le fait est que l'Angleterre ne les a jamais exercés qu'avec respect pour la justice. On peut tracer ce respect dans les immortelles décisions de ses cours d'amirauté ; je suis bien sûr que lorsque je leur rends cet hommage, je ne suis que l'écho des sentiments de la Chambre. (*Applaudissements.*)

" Quant à moi, je dirai hautement que je préférerais voir couler bas cette île, la précipiter dans les abîmes de l'océan, plutôt que de contribuer et de consentir à lui faire perdre cette charte qui semble porter avec elle le sceau même de la nature, et avoir obtenu la garantie de la Providence, dans ce haut degré de gloire, dont il lui a plu de couronner le front de cette nation renommée par ses nombreuses victoires sur mer et sur terre. Mais la destruction de cette charte est le grand objet, l'objet unique de l'ambition de Buonaparté. C'est le vœu de son cœur, le mobile de ses marches ; c'est pour attaquer l'Angleterre qu'il passe le Niemen, ne pouvant traverser le Pas de Calais ; c'est parce que la Russie ne l'aide pas cordialement dans ce projet favori, qu'il va tenter de la détruire !

" J'ai ainsi exprimé mes sentiments à la Chambre, parce que je me crois tenu, en mon âme et conscience, à soutenir et approuver la réponse du gouvernement de S. M. à l'empereur français, et je dois répéter encore que de toutes les propositions de négociation qui ont jamais été faites, celle-ci est la plus insultante, la moins sincere et la plus insidieuse. Je finis donc en proposant une humble adresse au Prince Régent, pour le supplier de faire mettre sous les yeux de la Chambre la dernière correspondance, etc, etc.

On voit, par la date de ce débat, qu'il nous est impossible de le donner tout entier dans ce Numéro; nous le terminerons dans le prochain ; il consistera principalement dans quatre discours de M. Whitbread, de Lord Castlereagh, de M. Canning, et d'une seconde philippique du Démosthène et de l'Aristophane anglais. Nous osons croire que ces derniers discours, et surtout ceux de M. Sheridan, feront dans l'étranger une impression aussi agréable qu'ils en ont fait en Angleterre.

LE LOGOGRAPHE,

OU

LE MONITEUR SECRET.

No. XLI.

"Son empire est détruit si l'homme est reconnu."

BUONAPARTÉ ET LAURISTON.

Comte Lauriston, dit Buonaparté en voyant entrer celui-ci, vous êtes resté trop long-temps dans cette pétaudiere ; mon honneur, vos devoirs exigeaient que dès qu'on a refusé de vous laisser suivre Alexandre de Russie, vous fissiez un éclat scandaleux pour intimider tous les freluquets qui l'entourent.

—Sire, j'avais une intrigue.

—Quoi ! une intrigue avec une femme ? Eh ! s'occupe-t-on de femmes quand on veut me servir ?

—Non, Sire, une intrigue d'un caractere grave et qui tendait à persuader à Alexandre....

—Dites Alexandre de Russie.

A Alexandre de Russie d'abandonner le plan de campagne que ses vieux généraux lui ont conseillé, pour en adopter un plus conforme à la pétulance de ses aides-de-camp et aux vues de V. M.

—Eh ! bien, qu'avez-vous fait, qu'avez-vous obtenu, que pensez-vous, que pouvez-vous prévoir ?

—Sire, nos propres agents m'ont abandonné.

—Il fallait les faire pendre.

—J'étais sans pouvoir, sans influence ; tous les esprits, à la nouvelle de vos menaces, à l'approche de votre agression, ont été saisis d'une espece de loyauté fanatique qui n'a plus permis à personne de se déclarer partisan de la France, ni même d'approcher votre ministre. Tout à coup le palais de l'ambassade est devenu désert, et j'ai été réduit à la société de mes secrétaires et de mes laquais.

—Comte Lauriston, votre tête n'est pas bien saine, vous voyez en noir ; j'apprends que vous n'avez pas fait bonne contenance, que vous n'avez pas été hautain, impérieux comme il convenait à mon ambassadeur ; si votre conduite eût été plus prononcée, elle vous aurait ramené tous ces hommes que subjugue l'ascendant de ma fortune et de mes victoires, et qui plus encore en Russie que dans tous les autres pays, attendent de moi, si je triomphe, des places et des récompenses.

—Sire, j'ai tout fait pour retenir auprès de moi ces hommes qu'à Pétersbourg on appelait les oiseaux de proie de l'ambassade ; mais soit qu'ils ne croient plus à votre fortune, soit qu'ils soient honteux de paraître s'y attacher, ils ont tous disparu, et depuis que l'Empereur est parti de Pétersbourg.....

—Dites Alexandre de Russie.

—Depuis le départ d'Alexandre de Russie, je suis sans renseignements sur ses projets, sans données sur la situation de son esprit et sur la maniere dont il envisage les périls de sa position.

—Oui, oui, les périls imminents de sa position ; sa position est périlleuse, plus périlleuse que celle de tous les autres souverains que j'ai humiliés ou emprisonnés ; mais qu'en pense-t-on à Pétersbourg ? Qu'avez-vous entendu ou remarqué sur votre route ? Avez-vous vu du découragement, du désordre ? Que dit-on de moi dans les cercles de la capitale de la Russie ? Racontez-moi tout sans déguisement, sans crainte de me blesser.

—Sire, j'ose à peine vous répéter ce qu'en Russie on disait de V. M. à la cour et à la ville ; cependant comme mes instructions portaient de recueillir soigneusement tous ces propos, je les ai consignés dans un rapport que je destinais pour le duc de Bassano, et que je puis lire à V. M.

—Lisez.

—" A mon arrivée à Pétersbourg, j'ai trouvé tous les esprits révoltés de l'insolence du duc de Vicence, et de ce qu'on appelait les brigandages de Napoléon. J'ai été froidement reçu à la cour, peu invité dans les cercles ; j'ai trouvé partout un esprit d'hostilité, modelé sur les sentiments du souverain et de ses entours ; enfin il était de mode de se montrer ennemi de la France et de couvrir d'injures le nom de l'Empereur.

—Les gredins ! je leur ferai verser des larmes de sang.

—On maudissait hautement les hommes qui avaient osé persuader à Alexandre qu'il n'y avait ni péril ni honte à s'associer avec l'ennemi déclaré de l'ordre social, et qui avait feint de croire que par cette conduite il éviterait le sort réservé à tous les rois légitimes. Il n'y avait, disait-on, que des traîtres ou des idiots qui avaient pu supposer de la bonne foi à Napoléon, à un homme dont toutes les actions ont été marquées au coin de la perfidie et de la cruauté, qui n'a pas même de pitié pour sa propre famille, et à qui il ne manque, pour avoir épuisé tous les crimes, que de chercher des victimes au milieu d'elle.

—Eh ! qu'importe à ces viles canailles ce que je fais dans ma famille ! N'ai-je pas tout fait pour son élévation, et ne m'a-t-elle pas sans cesse opposé la plus noire ingratitude ou les plus coupables résistances ?

—Sire, on allait jusqu'à dire que vous aviez donné un poison lent à votre auguste frere le roi Louis.

—Je vous défends de l'appeler auguste, il n'est plus roi ; c'est un homme sans grandes pensées, sans énergie.

—Et qu'en vain il cherchait, à Gratz, le remede à des maux dont Votre Majesté seule était la cause et connaissait le principe.

—Je ne l'ai pas empoisonné ; il a fait sagement de disparaître, de se faire oublier.

—Comment, ajoutait-on, les conseillers d'Alexandre ont-ils pu avilir leur maître au point de lui inspirer une espece d'amitié pour un monstre dont le moindre tort est d'être un parvenu, dont le moindre crime est d'être un usurpateur, et dont le souffle empoisonné donne la vie aux passions les plus viles et les plus cruelles, et fait germer la trahison partout où il pénetre.

—Comment donc, Monsieur Lauriston, vous devenez poëte ; ces gens n'ont pas dit cela : on n'est pas si métaphorique dans les climats du Nord.

—Sire, je vous rends mot pour mot le rapport de mes espions.

—Vos espions sont des traîtres, et vous, un imbécille. Continuez.

—Tout en accusant les hommes qui ont entraîné Alexandre dans des démarches si contraires, disait-on, à sa sûreté et à son honneur, on osait ajouter que l'empereur Napoléon n'avait pas su profiter habilement de l'influence qu'il avait acquise sur l'esprit de celui dont il pouvait faire aisément sa victime, en saisissant le petit territoire d'Oldenbourg, et en dépouillant ainsi, sans prétexte comme sans nécessité, des princes de la famille d'Alexandre. Les diplomates russes allaient jusqu'à dire presqu'ouvertement que la politique du cabinet des Tuileries était celle d'une caverne de voleurs ; qu'elle est puissante et presqu'irrésistible quand il s'agit de diriger le pillage, mais qu'elle devient faible et aveugle quand il faut en conserver les fruits, que

Napoléon chaque jour démasquait davantage l'emportement de son caractere qui ne lui permet pas de rien conserver de ce que lui-même a créé ni de rien laisser subsister de ce qui n'existe pas sous son influence et par sa volonté ; qu'il a commis, relativement à la Russie, une faute presqu'aussi grave qu'à l'égard de l'Espagne, qu'il a manqué sa proie en mettant trop d'empressement à la saisir, et que par l'insolence de ses demandes et l'injustice de ses aggressions il a révolté le souverain et la nation dans un moment où, par ses puissantes intrigues, il aurait pu peut-être les désunir.

—M. Lauriston, faites-moi grâce des réflexions de ces têtes à perruque. Alexandre tiendra-t-il ou non au système défensif, et fermera-t-il l'oreille à toutes les propositions que je pourrais lui faire encore ?

—Sire, depuis long-temps, vous le savez, on ne répondait plus à mes notes ; les projets de V. M. étaient, me disait-on, assez connus, et tout ce que je pouvais avancer pour les pallier, était ou insultant ou inutile. Le système défensif est irrévocablement celui qu'on veut suivre, comme offrant les chances d'une résistance plus longue, et comme invitant les autres nations et les autres puissances à attaquer les derrieres de votre armée, et à intercepter vos vivres et vos munitions.

—Quoi ! comptent-ils sur François d'Autriche ? Suppose-t-il que ce prince, manquant à la foi des traités, me quittera au moment où il rassemble 90,000 hommes pour coopérer avec moi ?

—Sire, on croyait que l'Autriche n'attendait qu'un moment favorable pour essayer de recouvrer son indépendance et son honneur, et l'on citait à Pétersbourg une conversation de l'Empereur d'Autriche.....

—Dites François d'Autriche.

—De François d'Autriche, dans laquelle ce prince, en parlant de vous à l'archevêque de Vienne, avait dit: "Napoléon est mon gendre; j'ai été forcé de lui donner ma fille en mariage, mais il n'en est pas moins à mes yeux un poliçon, un brigand, et le plus détestable des hommes."

—Je connais ces propos infâmes; celui qui les a tenus a prononcé son arrêt, ou plutôt il a hâté le moment de sa chûte déjà désigné dans ma pensée. Je ne crains pas François d'Autriche; si ses inclinations ne sont pas pour moi, j'ai en ma faveur ses principes qui ne lui permettront pas d'imiter ma politique, ni de parer les coups que je lui destine. Il pouvait, sous divers prétextes, garder sa fille, rompre le traité conclu avec moi, et après m'avoir laissé avancer en Russie, me mettre par un mouvement prompt et facile, entre deux feux; mais je connais trop sa droiture, pour craindre de sa part un coup aussi hardi. Il a laissé retourner tranquillement sa fille à St. Cloud, et déjà un de ses corps d'armée coopere avec les miens; je sais que cette coopération n'est pas sincere, qu'elle sera même presque nulle, mais je n'en aurai que plus de motifs pour être inexorable quand il me conviendra de le frapper. Je connais mes ennemis, Comte Lauriston; je les oblige à se battre pour moi, quand j'ai besoin de leur apparente coopération, et contre moi, quand j'ai tout préparé pour les vaincre.

—Sire, on prétend en Russie que cette fois ce n'est pas Votre Majesté qui a choisi la guerre, et qu'il convenait à votre politique de la différer encore.

—Oui, oui, Alexandre m'a trompé, ou plutôt les hommes qui sont près de lui et dont je me croyais sûr, se prétendant déçus par moi, ont changé entierement son cœur et sa politique, mais je n'ai été en retard que de quelques semaines, mon invasion est faite maintenant; je vais parcourir à

pas de géant la Russie, et couronner à Pétersbourg celui que dans ma pensée j'ai désigné depuis long-temps pour gouverner les Russes.

En ce moment un aide-de-camp apporte à Buonaparté un rapport du Maréchal Macdonald. Buonaparté, après avoir lu le rapport qu'il lui présente, s'écrie: " C'est ainsi qu'on me sert; c'est ainsi qu'on commence la campagne par une faute grossière! Aussi, pourquoi me fier à ce Macdonald? cela n'a pas de vigueur, cela fait la guerre avec nonchalance." Il dicta ensuite à un secrétaire le billet suivant:

" L'Empereur est mécontent, Maréchal, vous avez manqué de prévoyance en laissant en front de la ligne deux régiments étrangers qui appartenaient à une puissance que la nécessité et la force retiennent dans nos rangs. Il fallait user des précautions indiquées dans vos instructions secrettes, et placer derriere ces phalanges douteuses une artillerie suffisante pour les foudroyer au moindre mouvement suspect. Nous commençons une guerre terrible dont le résultat n'est pas incertain si nous amalgamons nos forces. L'Empereur sait que son armée est bigarrée, et que près des deux tiers servent avec indifférence ou avec répugnance; mais avec la terreur et les récompenses habilement employées, tout se confond, tout marche. Il nous faut du remplissage pour masquer nos vétérans; c'est dans leur bravoure que repose l'espoir de la victoire, tout le reste fait masse dans les manœuvres, remplit les espaces et présente dans les positions une apparence formidable; mais vous ne devez pas oublier, Maréchal, que c'est par la sage distribution de vos bonnes et fideles troupes que nous pouvons rendre vraiment efficaces nos forces fictives. Mettez, ce soir, à l'ordre de votre division, que l'ennemi a coupé un corps de Prussiens que son ardeur avait emporté. Ne

parlons pas de désertion, ce mot doit être banni de notre vocabulaire. L'Empereur vous recommande plus de prévoyance et plus de vigueur."

N.

Buonaparté, après avoir fait un signe pour renvoyer Lauriston et l'aide-de-camp, exprime ses inquiétudes et exhale sa colere dans le monologue suivant :

" Quelle sac.... guerre ! point de combats, point de matériaux pour des bulletins ; j'avance sans conquérir, je marche sans vaincre. Mes six cent mille hommes occupent des déserts, des villages ruinés, des villes détruites. Que ferai-je de cette canaille armée que je ne rendais utile qu'en la mettant entre deux feux ? Que ferai-je de mes soldats que je ne rendais braves qu'en leur promettant le pillage, si cette horrible guerre continue, si je n'ai à leur offrir pour abri que des forêts sauvages, et pour point de repos que des campagnes ravagées ? Et mes généraux, me resteront-ils fideles ? Déjà je n'ai plus autour de moi ceux qui furent mes compagnons d'armes, et je suis obligé de me confier à ces militaires douteux qui ont servi sous Pichegru et sous Moreau. Irai-je à Pétersbourg ? irai-je à Moscou ? Tout est irrésolution et perplexité autour de moi, et pour la premiere fois, je suis effrayé de mes progrès." On annonce en ce moment une députation du Sénat.

" Que me veulent ces flatteurs ?" continue Buonaparté ; " je les avais fait postillonner jusqu'ici, dans l'espoir qu'à leur arrivée ils auraient à me féliciter de quelque grande victoire, et qu'ai-je fait d'éclatant depuis le commencement de la campagne ? Voilà trois bulletins que je publie, et qui sont aussi stupides que l'adresse que mon sénat m'envoye. Recevons-la, cependant."

Les sénateurs sont admis ; Kellerman lit l'adresse suivante :

" Sire,

" Il y a quelques jours que vous étiez encore au sein de votre capitale, présidant avec l'activité et la prévoyance du génie aux travaux de la paix et aux préparatifs de la guerre; aujourd'hui, vous êtes à cinq cents lieues de vos frontieres, précédé par cette fortune dont vous avez fixé l'inconstance, accompagné par la victoire toujours fidele à vos drapeaux, et fatiguant la renommée dont les cent voix ne suffisent plus pour proclamer vos rapides exploits. Votre marche, Sire, ne serait pas indiquée par les bénédictions des peuples que vous avez rencontrés sur votre route, que l'éclat que vous avez répandu sur elle par vos triomphes nous aurait éclairés pour la parcourir. L'ennemi fuit devant vous comme la poussiere; rien ne résiste à vos coups, chacun de vos mouvements produit une conquête, chacun de vos calculs enfante une victoire. Nous les avons lus, Sire, ces bulletins qui seront pour l'histoire des monuments de votre sagesse, de votre pénétration et de ce bonheur qui accompagne toutes vos opérations; nous les avons lus, ces récits fidèles autant que rapides, dans lesquels V. M. consigne elle-même les détails de ses admirables exploits qu'elle seule peut raconter dignement, parce qu'à elle seule en appartient la pensée. Continuez, Sire, votre course victorieuse, et revenez bientôt parmi nous, recevoir le double hommage dû au héros victorieux et pacificateur."

Buonaparté, qui a donné des signes d'impatience pendant que le vieux Kellerman lisait cette adresse, fait retirer tous les auditeurs présents, excepté les sénateurs, et lorsqu'il se voit seul avec eux, il leur répond en ces termes :

" Mon cher duc de Valmy, vous et vos collégues auriez dû attendre sur les derrieres de mon armée la nouvelle de quelque grande victoire, avant de venir m'adresser vos félicitations; votre adresse

aurait alors l'à-propos pour elle, tandis qu'aujourd'hui elle a l'air d'une mystification. Gardez-la, cependant ; retirez-vous jusqu'à Gumbinnen, et lorsque vous apprendrez quelqu'action d'éclat, revenez à moi, je vous recevrai bien."

PUISSANCES DU CONTINENT.

Si nous jetons nos regards en arriere sur les événements qui, depuis vingt ans, ont bouleversé l'Europe, sur les énormes dangers qui ont menacé toutes les nations du continent, sur la grande confusion qui a régné au milieu d'elles, et cela par l'influence politique de ce tourbillon qu'on appelle la révolution française ; en contemplant ainsi les voies de la Providence, il est, pour ainsi dire, impossible de ne pas s'écrier avec le poëte :

The ways of Heaven are dark and intricate ;
Puzzled in mazes, and perplexed with errors,
Our understanding traces them in vain,
Lost and bewildered in the fruitless search ;
Nor sees with how much art the winding runs,
Nor where the regular confusion ends.

" Les voies du ciel forment un sombre dédale, un labyrinthe où il est facile de s'égarer ; l'esprit humain s'y perd ; au milieu d'elles, ahuri, il les voit inutilement, et en vain il veut les suivre : il ne saisit point l'art de tant de sinuosités, il ne voit point où aboutit cette confusion réguliere."

Vouloir nous étendre sur les causes et les suites des bouleversements arrivés pendant l'époque dont nous parlons, serait entrer dans un examen plus curieux qu'utile dans le moment actuel. Nous nous bornerons donc à jeter un coup-d'œil rapide et général sur les événements de cette courte période,

n'en voulant pas dire plus qu'il n'est nécessaire pour l'objet que nous nous proposons ici.

Un fait non moins singulier qu'il est notoire, c'est que la France doit son agrandissement actuel, en grande partie, aux efforts que l'on a fait pour mettre des bornes à la folie de son ambition. Circonscrire sa puissance, a été l'objet de toutes les nations du continent; toutes ont tâché d'y parvenir; et toutes y ont échoué tour à tour. Révoltés de son injustice, tous les peuples ont pris les armes contre elle; mais, vaincus par cette puissance, ils se sont tous, les uns après les autres, rangés sous ses drapeaux, et sont devenus les victimes et les instruments de sa tyrannie. N'ayant en vue qu'un objet commun, néanmoins les puissances continentales ont permis à des intérêts particuliers de mettre un obstacle insurmontable à la concentration de leurs forces. Le monarque dégradé qui, en Prusse, ne tient plus que l'ombre d'un sceptre, vit du haut d'un trône qu'il pouvait se dire ne tenir qu'à bail de Buonaparté, vit succomber l'Autriche, et il la vit vaincue, parce que, pour l'attaquer, on viola son territoire, sans qu'il fît aucun effort pour prévenir cette catastrophe. Tranquille spectateur, pour ne pas dire témoin ravi de la chute d'une puissance voisine, tout le temps qu'il ne fut pas directement menacé, dans l'égoïsme et la joie de son cœur, il s'applaudissait de l'adresse avec laquelle il avait échappé à l'orage, et il ne fit rien pour le conjurer jusqu'au moment, où le voyant s'amonceler sur sa tête, il se crut au moment d'en être foudroyé.

Prenant enfin les armes, le roi de Prusse s'avança contre l'ennemi commun de l'Europe et du monde, se faisant précéder de la résolution magnanime " de vaincre ou périr." Cette déclaration dont l'univers fut pris à témoin, dès le premier revers ne parut plus à ce roi un engagement de faire une plus longue résistance, et ce ne fut

qu'après avoir échoué dans une tentative auprès du tyran pour en obtenir un arrangement tolérable, qu'il s'exposa au sort d'une seconde bataille. A son tour, l'Autriche se tint en panne, riant en secret de voir la Prusse tombée dans la poussiere. Après quelques revers encore, la Russie, se laissant aveugler à Tilsitt, entra dans les vues de la France, et dirigea ses armes contre la Suede, parce que cette puissance soutenait la lutte, et voulait remplir les engagements qu'elle avait contractés sous les auspices de la Russie.

Ainsi, et dans l'espace de peu de semaines, d'amie et d'alliée de la Suede et de l'Angleterre, la Russie devint l'ennemie de l'une et de l'autre, puis l'amie et l'alliée de la France. Les événements récents nous apprennent d'une maniere aussi propre à intéresser qu'à glacer d'effroi, le prix qu'il faut mettre à cette amitié de la France, ou peut-être, pour parler plus correctement, à cette amitié de Buonaparté. Si la France parut à la Russie un ennemi redoutable, elle a éprouvé que c'était un ami terrible. La Russie voit qu'elle peut être malheureuse les armes à la main, mais aussi qu'il y a plus encore à gagner pour elle qu'à vivre en paix avec cet ami. Une plus longue paix avec lui ne ferait que hâter sa destruction certaine et sa ruine absolue.

Un spectacle attachant au nord se présente donc à nos yeux. Nous voyons Buonaparté lever l'étendart de la guerre sur les lieux même où, après quelques mois de guerre, il termina formellement de ce côté sa carriere victorieuse. Pour auxiliaires il a les Polonais, excités à la guerre par l'animosité la plus ulcérée, que puisse ressentir l'humanité poussée jusqu'à la démence par l'oppression. Destinés à changer perpétuellement de maîtres, et ne pouvant ainsi raisonnablement s'attendre qu'à une variété de souffrances, ces gens soupirent avec

ardeur après la destruction de leurs premiers oppresseurs, et considerent leurs tyrans actuels comme des amis protecteurs.

Maintenant, l'Autriche et la Prusse, entraînées par les menaces ou alléchées par les promesses de Napoléon, paraissent espérer quelques dédommagements de leurs pertes sur les conquêtes qu'il peut faire en Russie. Ces vasseaux le suivent pour ramasser ce dontil pourra ne pas se soucier; semblables à ces animaux domestiques qui guettent les miettes qui tombent de la table du maître, ils marchent avec lui dans des sentiments qu'il n'est pas aisé d'exprimer. Pour leur faire face, on voit levée toute la force d'un grand empire; elle marche non plus comme auxiliaire, non plus en vertu d'une négociation, non plus pour obtenir un subside, mais pour défendre sa propre existence. Se préparant au combat, la Suede va mettre sur pied ses guerriers sous le commandement d'un capitaine qui, après avoir lui-même grandement contribué à l'élévation de Buonaparté, veut tâcher de détruire la monstrueuse fabrique qu'il a élevée. Son ancien maître ne saurait le regarder comme un ennemi méprisable. En cas de revers, Bernadotte ne peut rien espérer de la clémence du tyran; il ne lui reste donc aucune alternative que la victoire ou la mort. Du côté de la France, si les Français et les Polonais partagent les mêmes sentiments, ce sera l'ambition, ce sera la vengeance qui animera tous les combattants. Du côté de la Russie, ce seront les efforts d'une puissance dont tous les intérêts seront compromis, ayant, pour auxiliaire, un royaume voisin qui non-seulement a tout à gagner, mais encore tout à conserver par la victoire, et qui, de même que la Russie, croulerait tout entier dans une défaite.

Dans une crise pareille d'où dépendent de si grandes destinées, la question de savoir quelle con-

duite tiendra le gouvernement britannique, est réellement de la plus haute importance. L'Angleterre restera-t-elle à l'égard de la Russie dans la même attitude que dans les occasions précédentes ? c'est là-dessus qu'il s'éleve des doutes raisonnables. On peut douter s'il lui convient d'accorder, comme ci-devant, des subsides à cette puissance. On peut dire avec raison qu'engagée dans une lutte où elle a été poussée par le seul motif de son salut, si la Russie ne peut vaincre sans subsides, elle ne vaincra pas davantage, si on lui en accorde. Il ne faut jamais perdre de vue qu'aujourd'hui, sans avancer directement aucune somme à la Russie, elle jouira cependant des avantages de subsides plus considérables que ceux qui lui furent alloués dans les guerres précédentes. Dans la Péninsule, les armées anglaises donnent de la tablature à cent cinquante ou deux cent mille soldats français. Par cette puissante diversion dont profitera la Russie, elle peut dire qu'elle est secourue par des subsides qui ne s'élevent pas à moins de vingt-millions sterling par an. Les ouvertures que Buonaparté nous a faites au moment de se mettre en campagne contre elle, lui feront aussi connaître la maniere dont elle doit apprécier notre assistance. Dans de pareilles conjonctures, nous le répétons, on peut se demander de bonne foi si la Russie doit s'attendre à des subsides directs de la part de l'Angleterre ?

Nous ne doutons aucunement que les ministres ne pesent ces considérations comme elles le méritent, avant de se déterminer sur la maniere dont il est à propos de venir au secours de la Russie ; mais nous espérons aussi qu'ils n'abandonneront pas non plus le grand principe qui, plus que tous les autres, regle notre conduite, le principe de manifester à l'univers que, partout où il se montrera un esprit de résistance aux ordres tyranniques de la France, il y aura appui, concours, assistance de la

part de l'Angleterre. Nous sommes convaincus qu'ils adhéreront fermement à ce principe aussi honorable que politique ; ils voudront que les nations regardent toujours l'Angleterre comme un point de ralliement, toutes les fois qu'elles se croiront assez fortes pour courir aux armes contre leur oppresseur. Nous serions bien fâchés de voir sacrifier ce grand principe à quelque vue d'économie sordide, quoique, d'après les effets produits par les subsidès accordés dans d'autres guerres, nous penchions à croire que, de les refuser dans la circonstance présente, est une expérience que l'on peut faire sans danger ; et que, comme nous l'avons vu en Portugal, les guerriers britanniques, soit qu'ils se réunissent aux armées russes ou qu'ils agissent sur les derrieres des armées françaises, seront d'un secours beaucoup plus efficace que les guinées de l'Angleterre.—*(Extrait du National Register.)*

GAZETTES DE LA COUR.

Gazette du Mardi, 14 *Juillet* 1812.

Bureau de l'Amirauté, le 13 Juillet 1812.

L'amiral Lord Keith a transmis à John Wilson Croker, Ecuyer, une lettre du Capitaine Sir Home Popham, du vaisseau de S. M. le Venerable, datée en dehors de la barre de Bilbao, le 25 du mois dernier, par laquelle il rend compte de ses opérations, postérieurement à la reddition des troupes françaises à Lequitio, mentionnée dans la Gazette de la Cour du 4 de ce mois.

Le 20, dans l'après-midi, l'ennemi avait rassemblé environ onze cents hommes dans le voisinage de ladite ville ; mais ayant appris par les paysans que l'escadre Anglaise avait débarqué deux mille hommes, il se retira ; et il fut transmis à Sir Home Popham des lettres interceptées, par lesquelles il était enjoint au commandant de Gernico de faire préparer des rations pour un général français et deux mille six cents hommes de la garde impériale.

Dans l'après-midi du 22, l'escadre étant en route pour aller coopérer à une attaque qui devait être faite sur Bilbao par un général Espagnol, et le vent étant contraire pour doubler Machicaco, une partie de l'escadre alla au mouillage de Bermeo, et des détachements se disposerent à débarquer vers six heures du soir. On trouva que l'ennemi s'était retiré, laissant un petit magasin de vivres dans un couvent fortifié, lesquels furent pris et distribués aux pauvres, et les vaisseaux qui manquaient d'eau en complétereut leur provision. La batterie sur la hauteur de Bermeo, garnie de cinq pieces de 18, fut détruite, les canons furent mis hors d'état de servir, et l'on fit sauter tous les endroits fortifiés dont l'ennemi était en possession.

Le 24, le Vénérable arriva devant Placentia, où des détachements du Rhin et de la Medusa étaient occupés à détruire les ouvrages ; et quelques bâtiments légers de

S. M. furent immédiatement détachés, pour commencer la démolition des batteries et la destruction des canons de chaque côté, au-dessous de la barre de la riviere de Bilbao.

Dans l'après-midi du même jour, Sir Home Popham débarqua à Algorta, avec les capitaines de l'escadre, le général Carrol et Sir Howard Douglas, et un détachement des troupes de la marine royale sous ses ordres ; mais le pays étant singulierement couvert, et favorable à une surprise, ils se rembarquerent avant la nuit. Le château de Galea fut détruit par le Capitaine Bloye ; il était armé de huit pieces de 18 et de 24 ; le corps de garde et les affûts furent brûlés, et les plateformes des canons furent détruites. Les lieutenants Groves et O'Reilly détruisirent les batteries d'Algorta et Begona ; la premiere était monté de cinq pieces de 18 et la seconde de quatre. De l'autre côté de l'entrée, les batteries del Campillo, las Quersas et Xebilles, garnies d'onze pieces de canon de 18 et de 24, furent détruites par les lieutenants Coleman et Arbuthnot.

Le 25, au point du jour, on vit venir des détachements ennemis, et à cinq heures ils entrerent dans les batteries détruites d'Algorta, mais ils s'en retirerent peu après, l'escadre s'étant disposée à entrer dans le passage. Ils se formerent ensuite dans la plaine, et l'on vit qu'ils étaient au nombre de 2000 hommes à Algorta, et que 400 avaient été envoyés à Puerta Galetta. Trois sloops de S. M. s'approcherent du fort de ce dernier endroit, le firent taire et en chasserent l'ennemi. Sir Home dit qu'il croit que le corps ennemi était celui pour lequel des rations avaient été commandées à Guernico, et que conséquemment il a été entierement détourné de sa premiere destination.

Sir Home Popham termine sa lettre en louant le zele et l'activité des personnes sous ses ordres, dans ces diverses occasions, dans toutes lesquelles il n'y a pas eu un seul homme de l'escadre de tué ni blessé.

Département de la Guerre.

On a reçu au bureau du Lord Bathurst, les dépêches suivantes du Lord Wellington, adressées au Comte de Liverpool, en date des 25 et 30 Juin 1812.

Salamanque, ce 25 Juin 1812.

Le maréchal Marmont concentra, le 16 et le 19 du courant, toute son armée sur le Douro, à l'exception de la

division du général Bonnet, que je crois être encore dans les Asturies, et à l'exception de quelques petites garnisons; puis, le 20 il s'avança partant de Fuente Sabuco. De mon côté, je formai l'armée alliée, à l'exception des troupes agissant contre les forts de Salamanque, sur les hauteurs qui s'étendent des environs de Villares à Morisco ; mes avant-postes de cavalerie et d'infanterie se repliant en bon ordre sur l'armée et sans perte considérable. Cette nuit-là et le 21, l'ennemi demeura en face de nous; et, pendant cette nuit il prit sur notre flanc droit un poste dont la possession nous privait d'un avantage qui pouvait être d'importance.

Je demandai donc au lieut.-gén. Sir Thomas Graham de les attaquer dans ce poste, le 22, avec les troupes de la droite; ce qu'il fit avec les troupes de la 7e division, qui formaient la réserve de la droite, sous les ordres du major.-gén. Hope et du major-gén. de Bernewitz.

L'ennemi fut aussitôt repoussé de son terrain avec une perte considérable. Nos troupes se conduisirent remarquablement bien dans cette affaire, qui eut lieu à la vue de tous les soldats des deux armées.

L'ennemi se retira dans la nuit; et le soir d'après, il prit poste avec sa droite sur les hauteurs près de Cabeza Vellosa, et avec sa gauche sur celle du Tormes près d'Huerta, ayant son centre à Aldea Rubia. L'objet de l'ennemi, par ces mouvements, étant de tâcher de s'ouvrir une communication avec les garnisons des forts de Salamanque, par la gauche du Tormes, je changeai le front de l'armée et en plaçai la droite à Santa Martha, où il y a un gué pour passer le Tormes, et j'en mis les postes avancés à Aldea Lingua.

Je fis passer la Tormes à la brigade des gros dragons du major-gén. Bock pour observer les gués de la rivière.

L'ennemi passa la Tormes à Huerta, vers les deux heures du matin, le 24, en nombre considérable de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie; il paraissait qu'il y avait un mouvement général dans cette direction. La conduite des dragons du major-gén. Bock fut extrêmement bonne en cette occasion. Ils firent tout ce qu'ils purent pour nous faire connaître les mouvements de l'ennemi, et s'opposerent vigoureusement à ses progrès, dans plusieurs positions désavantageuses, afin de nous donner le temps de faire les dispositions nécessaires.

Du moment que je fus certain que l'ennemi avait traversé la Tormes, je priai le lieut.-gén. Sir Thomas Graham de

passer cette rivière avec la 1ere et la 7e division, et j'envoyai aussi de l'autre côté la brigade de cavalerie du major-général Le Marchant; puis je concentrai le reste de l'armée entre Morisco et Cabrerizas, laissant toujours les avant-postes à Aldea Lingua. Vers midi, l'ennemi poussa jusqu'à Calvarasa de Abaxo; mais voyant les dispositions que nous avions faites pour le recevoir, il se retira dans l'après-midi plus repasser la Tormes à Huerta: depuis lors il a gardé les positions qu'il occupait le 23.

Le siége de ces forts n'a pas eu la rapidité à laquelle je m'attendais, quoique, d'après les peines et les dépenses de l'ennemi pour les construire, je prévisse des difficultés et eusse pris mes précautions en conséquence. Ces difficultés sont grandes par leur nature, et les forts au nombre de trois se défendant les uns les autres, sont d'une très-grande force, bien qu'ils ne soient pas régulierement construits.

Nous avons fait des brèches au couvent de St. Vincent qui est le principal ouvrage, mais on ne peut y monter en toute sûreté avant de nous être emparés du fort St. Cayetano. Le major-général Clinton essaya le 23 d'emporter d'assaut cet ouvrage, dont la gorge avait été considérablement endommagée par le feu de notre artillerie; mais il échoua malheureusement dans cette tentative; je suis bien affligé de dire que le major-général Bowes y fut tué; il désirait si vivement le succès de cette entreprise qu'il s'était avancé à la tête des gens montant à l'assaut, faisant partie de sa brigade, et il fut blessé. Quand cette premiere blessure fut pansée, il retourna à l'assaut, et reçut un second coup qui le tua. Notre perte en hommes et officiers a été considérable.

Une lettre du lieut-gén. Sir Rowland Hill, du 22, m'apprend que le général Drouet a reçu de l'Andalousie des renforts considérables, depuis la défaite du général Ballasteros, à Bornos, au commencement de ce mois, et qu'il s'est avancé jusqu'à Almendralejo et Villa Franca. Le lieut.-gén. Sir Rowland Hill a concentré ses troupes.

Le général Ballasteros a essuyé une perte sévere dans l'affaire de Bornos, le 1er de Juin, et j'apprends qu'il s'est retiré dans les environs de Gibraltar.

Au nord, le général Santolcides, par les ordres du général Castanos, a investi Astorga, avec l'armée de Galice, et il est au moment d'attaquer cette place; opération dans laquelle je ne crois pas qu'il puisse être interrompu.

Les Guerillas occupent, sans être molestées, tout le

pays, et les faibles garnisons que l'ennemi y a mises çà et là, ont toutes leurs communications coupées les unes d'avec les autres ou avec le reste du pays.

Fuente la Pena, ce 30 Juin 1812.

Les munitions, nécessaires pour continuer l'attaque des forts, étant arrivées à Salamanque dans l'après-midi du 26, le feu recommença aussitôt contre la gorge de la redoute St. Cayetano, où l'on fit une brêche praticable, vers les 10 heures du matin du 27. Vers ce temps là aussi, nous avions réussi à mettre le feu aux édifices du grand fort St. Vincente, dont le feu défendait les approches de la gorge de St. Cayetano.

Me trouvant alors à Salamanque, j'ordonnai que les forts de St. Cayetano et La Merced fussent emportés d'assaut; mais il y eut un petit délai, parce que d'abord les commandants de ces deux forts et ensuite celui du fort St. Vincente exprimerent le désir de capituler au bout de quelques heures. Ces propositions n'étant évidemment faites que pour gagner du temps jusqu'à ce que le feu de St. Vincente eût cessé, je me refusai à entendre parler de rien, à moins que les forts ne fussent rendus sur-le-champ; et voyant que le commandant de St. Cayetano, le premier qui avait parlé de se rendre, dépendait du gouverneur de St. Vincente, et n'osait pas osé mettre en exécution la capitulation qu'il m'avait offerte, j'ordonnai que ce fort et celui de La Merced fussent attaqués incontinent.

Toutes ces opérations furent effectuées de la maniere la plus brillante par des détachements de la 6e division sous les ordres du lieutenant-colonel Davies du 36e régiment. Les troupes entrerent par la gorge dans le fort St. Cayetano, et escaladerent celui de La Merced. J'ai le plaisir de vous apprendre que notre perte fut peu de chose.

Alors le gouverneur de St. Vincente m'envoya un parlementaire pour m'offrir de se rendre aux conditions que je lui avais prescrites, savoir, que la garnison sortirait avec les honneurs de la guerre, et serait prisonniere; que les officiers garderaient leur bagage personnel, et les soldats leurs havre-sacs. Quoique le 9e régiment des Caçadores eût déjà emporté d'assaut un des ouvrages extérieurs de St. Vincente, et en fût en possession, je trouvai expédient de recevoir le fort par capitulation aux conditions ci-dessus, et de faire cesser l'assaut.

J'ai déjà mandé à V. S. que le major-général Clinton

commandait l'attaque de ces trois forts; elle a été conduite avec habileté et vigueur. Il fait le plus bel éloge des officiers généraux, des officiers et des soldats sous son commandement, particulierement du colonel Hinde du 32e, du lieut.-col. Davies du 36e, du cap. Owen, du 61e, du major de brigade Hobart et de l'enseigne Newton du 32e qui se distinguerent dans l'attaque de la nuit du 23, et se présenterent comme volontaires pour conduire l'avant-garde dans l'attaque du 27.

Pareillement il parle extrémement bien du lieut.-col. May qui commandait l'artillerie sous les ordres du lieut.-col. Framingham, ainsi que des officiers et soldats de l'artillerie royale Portugaise servant sous lui, du lieut.-col. Burgoyne, du lieutenant Reid, des officiers des ingénieurs royaux, et du major Thompson du 74 régiment, servant d'ingénieur durant ces opérations.

L'ennemi avait mis près de 3 ans à élever ces ouvrages où il avait redoublé d'activité pendant les huit ou neuf derniers mois. Il y avait fait une grande dépense; et, comme il y avait 800 hommes de garnison avec 30 pieces d'artillerie, ils étaient de nature à ne pouvoir être emportés à moins d'une attaque réguliere. Il est manifeste que l'ennemi comptait sur leur force, sur la garnison et les armes qu'il y avait placées, car il avait laissé à St. Vincente de grands magasins d'habillements et des provisions militaires de toutes sortes.

Je m'étais trompé sur les moyens nécessaires pour réduire ces forts; je fus donc obligé de renvoyer sur mes derrieres chercher de nouvelles munitions; ce qui a occasionné un délai de six jours.

L'ennemi retira la garnison d'Alba de Tormes dès qu'il sut la chute des forts de Salamanque. Nos opérations contre ces forts ont eu lieu à la vue de l'armée du maréchal Marmont qui, ayant sa droite à Calvesa Vellosa, sa gauche à Huerta, a gardé sa position jusqu'à la nuit du 27 du courant, qu'il leva le camp et se retira sur trois colonnes vers le Douro, l'une se dirigeant par Toro et les autres par Tordesillas.

L'armée alliée se mit en marche le lendemain, et campe aujourd'hui sur la Guarena. Par les nouvelles de l'Estramadoure du 26, il paraît que l'ennemi est toujours dans la position qu'il a prise dans ce pays-là.

Je n'entends point dire encore que le général Santocildes ait rien commencé contre Astorga. Le général Cabiera

est à Benevente avec sa division, j'apprends qu'il y a des troupes espagnoles dans le royaume de Léon. Je n'ai point de nouvelles fraîches du Sud.

Fuente La Pena, ce 30 Juin 1812.

Milord,

J'ai oublié de donner à V. S. dans ma derniere dépêche les détails d'une très-brillante affaire de cavalerie dans l'Estramadoure sous les ordres du lieutenant Strenuwitz, aide-de-camp du lieutenant-général Sir William Erskine.

Le lieut.-gén. Sir Rowland Hill ayant appris que l'ennemi avait laissé à Maguilla un grand nombre des soldats faits prisonniers dans l'affaire du maj-gén. Slade, le 11 du courant, envoya, le 13, le lieut. Strenuwitz avec un détachement composé de 50 hommes du 3e des dragons de la garde et des dragons royaux commandés par le lieut. Bridges, des royaux, pour s'en saisir et les ramener. En y arrivant, il en vint aux prises avec un détachement de 80 dragons français dont il tua plusieurs ; il leur prit un officier, 20 hommes, 22 chevaux, et n'eut qu'un seul homme de tué. J'ai eu souvent l'occasion de vous parler de la conduite du lieut. Strenuwitz, je suis charmé d'avoir celle de lui rendre encore justice

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) WELLINGTON.

Lettres Particulieres.

Salamanque, 26 Juin, 1812.

Nous sommes entrés ici le 18, Marmont nous laissant la place, après y avoir fortifié un couvent où il avait mis 800 hommes sous les ordres d'un colonel. Ce couvent commandait le pont, de maniere que nos gens furent obligés de passer la Tormes à gué, ce qu'ils firent en deux endroits, l'un au-dessus, l'autre au-dessous du pont.

J'étais dans cette ville, il y a quatre ans, avec l'armée de Sir John Moore ; en y entrant cette fois-ci, j'ai été choqué à l'aspect du changement qui s'y est opéré. Tous les couvents, les magnifiques colléges, et la plupart des beaux et nobles édifices publics qu'on y remarquait, sont entierement détruits. J'ai pourtant éprouvé le plus sensible plaisir et l'orgueil national a été satisfait chez moi au plus haut point par la réception que nous avons eue à notre entrée, réception bien différente de celle qui fut faite à l'armée de Sir John Moore. Alors les

habitants se conduisirent avec civilité, il est vrai, mais c'était une politesse froide, et réservée, dans laquelle on remarquait en tout la fierté et la hauteur du caractere espagnol. Un séjour de trois mois des Français dans la même ville a produit un effet vraiment surprenant. Vous ne pouvez-vous figurer rien d'égal à l'exultation des habitants en nous voyant marcher dans la ville. La ville entiere alla à la rencontre de Lord Wellington. On le suivait partout, les femmes de tout rang et de tout âge se pressaient autour du commandant en chef, et de tous ceux qu'ils prenaient pour des officiers généraux. Deux jours après, on reçut la nouvelle que l'armée française revenait; toute l'armée eut ordre alors de sortir, à l'exception de notre division. L'armée est restée rangée en bataille devant les Français jusqu'à aujourd'hui que nous avons appris que ces Messieurs avaient décampé après avoir perdu un nombre considérable des leurs.

Notre armée avait été postée par Lord Wellington dans une position admirable. Si heureusement pour nous l'ennemi avait jugé à propos de l'attaquer, il eût été écrasé. Lord Wellington les engageait à se battre, il les alléchait en leur laissant prendre tantôt un village, tantôt un autre, mais cela n'y faisait rien, il était impossible de les faire prendre à l'amorce, à la grande mortification de nos officiers et de nos gens qui auguraient une victoire complete. Mais quoique le terrain fût très-fort, nos gens n'en souffraient pas moins étant sans tentes et sans huttes. Sur les pentes des collines nues, ils étaient exposés à la froideur et à l'humidité de la nuit, et à un soleil brûlant pendant le jour. Il n'y avait ni eau ni bois à plusieurs milles, et pendant les premieres 36 heures pas un d'eux n'eut un morceau à manger. Hommes, femmes et enfants eurent l'extrême bonté de suffire à tout. Ils furent employés sans discontinuer à leur porter des bûches de bois et des cruches pleines d'eau, et ceux qui en avaient leur portaient du vin, du pain et du fromage. Lorsqu'ils virent nos blessés conduits dans la ville, ils se porterent en foule aux hôpitaux, apportant leurs lits pour nos soldats, et leur fournissant des chemises, des biscuits et du miel; les femmes étaient occupées à laver et panser leurs blessures. En un mot, ils disaient qu'ils feraient tout pour nous, et qu'ils donneraient tout ce qu'ils avaient si nous voulions empêcher que les Français revinssent jamais chez eux.

Vous aurez dans la gazette le rapport de la vigoureuse et judicieuse attaque du couvent fortifié par Lord Wellington. Cette action, ainsi que la belle affaire de cavalerie du Général Slade dans l'Alentejo, fait ici le sujet des conversations.

Autre Lettre de Salamanque du 29 Juin.

Comme la prise du fort principal de l'ennemi à Salamanque, avait été assignée à la sixieme division, nous restâmes dans cette ville, autrefois si belle, mais qui a été laissée en ruines par les Vandales modernes, les Français.

C'est l'Oxford de cette partie de l'Europe, elle avait 20 colléges, et autant de couvents d'hommes, sans compter ceux de femmes, des églises et des bâtiments publics de la plus grande magnificence. Je vous puis assurer que, quelque belle que soit la ville, notre situation n'y était pas des plus agréables. Les brigands qui étaient retranchés dans le couvent de Saint Vincent en lançaient des bombes et des boulets dans tous les quartiers de la ville, et y ont tué nombre d'habitants. Une bombe tomba dans la maison que j'habitais et alla éclater dans la cave. Le 26, le fort se rendit, les brigands en sortirent presque tous yvres morts, et ce fut avec la plus grande difficulté que les troupes anglaises et portugaises empêcherent le peuple de les mettre en pieces ; dans la soirée toutes les cloches de la ville carillonnerent ; il y eut une illumination générale et toutes les premieres familles donnerent des bals. Hier matin, lorsque Lord Wellington arriva du camp, il fut reçu dans la ville au bruit des cloches. Bientôt la municipalité, les magistrats, les supérieurs des colléges et le corps ecclésiastique du diocese, allerent chacun séparément lui porter des adresses de félicitation au palais où il logeait. A onze heures il fut chanté un *Te Deum* solennel dans la Cathédrale, avec un orchestre complet de musique instrumentale, en présence de tout le corps ecclésiastique de la ville qui suivait la musique. Toutes les autorités de la ville y accompagnerent Lord Wellington, ainsi que les Généraux Allions, O'Lawler, Julian, Don Carlos et une longue file d'officiers, de grands et de nobles espagnols, le Maréchal Beresford et sa suite, le Marquis d'Ajaccio et plusieurs gentilshommes et officiers portugais. Lord Wellington avait outre cela plus immédiatement auprès de lui Sir Thomas Graham, le héros de Barossa, S. A. S. le Prince d'Orange, le Marquis de Worcester, le Comte de March, Lord Clinton, Lord Fitzroy Somerset, Lord Charles Manners, Lord William Russell, Lord James Hay, Sir Stapleton Coton, Sir W. Lambert, les deux Barons Alten, le Baron Low, l'Hon. Général Cole, l'Hon. Général Packenham, le Général Hope, l'Hon. Major Stanhope, et une suite immense d'officiers. Sa Seigneurie fut reçue à la porte de la Cathédrale par tout le clergé revêtu de ses riches et superbes vêtements. Il conduisit Sa Seigneurie et la suite dans le chœur ; la nef de la cathédrale était remplie d'officiers et de dames. La foule rassemblée pour voir Sa Seigneurie était immense. Elle com-

présidé non-seulement tous les habitants de Salamanque, mais encore ceux des villes voisines ; tous les regards étaient dirigés sur le Grand Duc de Rodrigo. Dans la soirée il y eut un bal brillant, honoré de la présence de Sa Seigneurie et de la fleur de la noblesse anglaise, avec le Prince d'Orange.

Lord Wellington est parti le 29, à la poursuite de l'armée de Marmont, par la route de Madrid.

RÉSUMÉ POLITIQUE.

Nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs tout le fatras diplomatique publié par Buonaparté, pour montrer, non les torts de la Russie, mais comment il traite les souverains qui se lient à lui. Ces pieces ne donnent aucunes lumieres nouvelles sur la politique ou les projets de cet ennemi des rois légitimes, non plus que sur les sacrifices auxquels l'Empereur avait consenti dans ses fatales entrevues avec lui. Ce n'est que pour les Princes les plus intéressés à apprécier les périls qui, depuis tant d'années, les assiégent, que la politique de Buonaparté a des illusions puissantes et des appâts presqu'irrésistibles. Plus ils sont directement menacés par elle, plus ils semblent vouloir ignorer qu'elle n'a que la destruction pour but, que la fourberie pour principe et que le brigandage pour moyen. Ils ont tous cru successivement qu'ils pourraient échapper à ses intrigues en paraissant servir ses projets ou prévenir ses coups, en l'aidant à frapper d'autres puissances, sans s'apercevoir qu'ils l'aidaient ainsi à détruire le système duquel dépendait leur propre existence, à briser l'union qui faisait leur force, enfin à les isoler les uns des autres pour les renverser avec plus de facilité. Buonaparté a plus obtenu d'avantages par la faiblesse ou la complicité des princes du conti-

nent que par la coopération des révolutionnaires de tous les pays. Jamais il n'aurait pu détruire ce respect ni l'attachement des peuples pour leurs maîtres légitimes, s'il n'était parvenu à engager ceux-ci à lui céder pour un agrandissement imaginaire, leurs propres territoires, les appanages de leurs couronnes, et les sujets qu'ils avaient juré de rendre heureux. Il est encore allé plus loin, car il est parvenu à armer les uns contre les autres les souverains qui s'étaient unis pour le combattre, et ses guerres ont offert, outre le scandale de ses révoltantes prétentions et de ses agressions injustes, le tableau de puissances naguères alliées et amies tournant les unes contre les autres les forces qu'elles avaient rassemblées contre lui.

Les trois bulletins que nous avons donnés contiennent les dernieres informations que nous ayons des armées françaises et russes jusqu'au 26 du mois dernier ; or, comme il y a déjà dix jours que ces bulletins sont en ville et que l'on n'a entendu aucune salve sur la côte en réjouissance de quelque grand événement, suivant l'usage antique et solennel, on peut raisonnablement en conclure que Buonaparté n'avait encore remporté le 10 Juillet aucun avantage bien marquant, et que les Russes persévéraient dans leur système défensif. Le bruit s'est répandu que les Français étaient entrés le 1er Juillet à Wilna, et que les Russes avaient mis le feu à cette ville en l'évacuant, afin que l'armée française ne trouvât aucun avantage dans sa possession, qui devait être le premier fruit de la victoire et qui n'aura été que celui de la retraite. A Liebau, l'on a jeté dans la mer 20 mille tonneaux de grain et la ville est restée sans habitants. Le plan de la campagne est d'attirer Buonaparté le plus loin possible de ses magasins et de ses ressources, de l'affamer, de lui faire la guerre par toute sorte de privations, et de

mettre ainsi la Suede en état d'agir sur ses derrieres. Si cette derniere opération s'exécute, et s'il y a dans les conseils de l'Empereur François des hommes qui aient du sang dans le cœur, et qui ne soient pas ou des ganaches auliques ou d'imbécilles muscadins, alors Buonaparté peut être complétement enveloppé et perdu avec sa grande armée.

Les Russes en se retirant se replient sur leurs propres ressources. Par cette combinaison ils doivent obliger l'ennemi, ainsi qu'en Espagne, à séparer son armée, et à la morceler par divisions, pour la faire subsister, ce qui l'exposera à être attaquée séparément et détruite imperceptiblement par les cosaques qui sont les véritables guérillas de la Russie. Le succès de cette guerre dépend de la fermeté du gouvernement russe. Il est à désirer qu'il mette tout en œuvre pour exciter dans ces vastes contrées un esprit semblable à celui qui a éclaté depuis cinq ans, et qui regne encore dans la Péninsule. Il serait également à propos d'encourager la désertion dans les troupes étrangeres qui font partie de l'armée française. Déjà le régiment des hussards noirs prussiens, dits les hussars de la mort, fort de 800 hommes, placé par Macdonald aux avant-postes, a déserté en entier aux russes, avec un régiment d'infanterie prussien. Plusieurs des régiments qui servent maintenant dans la guerre contre la Russie, ont été tirés d'Espagne, à cause des fréquentes désertions aux Anglais et aux Espagnols. On peut aisément préjuger qu'il existe généralement parmi les troupes allemandes un esprit semblable, et cet esprit ne pourra que s'accroître par les revers et les difficultés que les Français pourront éprouver. Le pouvoir de Buonaparté ne peut se soutenir que par un cours de succès sans interruption; les plus légers désastres ont un aspect formidable pour ses affaires; et des revers qu'un souverain aimé de ses sujets, pourrait aisément réparer, seraient irréparables pour lui.

Les Gazettes de la Cour qui précedent contiennent la suite des brillantes opérations de Lord Wellington, dans le cœur de l'Espagne. Après la reddition de Salamanque, l'armée anglaise s'est mise à la poursuite de Marmont. Les dernieres nouvelles que le gouvernement a reçues de Lord Wellington, annoncent que son avant-garde était à la Nava, sur la route de Valladolid ; l'arriere-garde de Marmont était à Rueda. Bonnet avait évacué les Asturies avec tant de précipitation qu'il avait été obligé d'abandonner une partie de son artillerie et de ses bagages, et qu'il n'avait pas même pu percevoir les contributions qu'il avait imposées à cette province.

L'armée de Soult et de Drouet en Estremadoure s'était avancée jusqu'à Santa Martha le 1er Juillet et avait coupé un escadron de cavalerie espagnole. Le 3, Sir Rowland Hill se porta en avant, atteignit l'arriere-garde des Français à Azanchal, la chargea et la poursuivit jusqu'à Usagre avec une perte considérable.

On doit attendre à tout moment les nouvelles les plus importantes de la Catalogne. Sept mille hommes de l'armée de Sicile, joints à 10,000 hommes des troupes de Majorque, Alicante, Gibraltar, Lisbonne, Cadix, etc., ont dû y débarquer vers le 20 Juin, sous les ordres du Général Maitland, et se joindre aux corps de Lacey, de Saarsfield, d'Eroles et de Roviro.

Gijon, dans les Asturies,
12 Juillet.

Nous allons mieux aujourd'hui que nous n'avons jamais été depuis le commencement de la révolution ; et selon toutes les apparences les Français seront bientôt obligés de se retirer de l'autre côté de l'Ebre, peut-être même en France. Lord Wellington s'est avancé jusqu'à Valladolid, et Marmont se retire devant lui. Astorga, avec une garni-

un de 600 hommes, est assiégée par Santoleidan, qui a 18,000 hommes sous lui. Mendizabal, avec tous les corps de Guérillas, qui montent à 20,000 hommes, doit opérer par terre tandis que l'escadre de Sir Home Popham doit l'aider par mer, à purger d'ennemis toute la côte du Nord. Joseph est parti de Madrid prenant la route de l'Est, la seule qui lui fût encore ouverte, mais qui sera bientôt fermée par l'arrivée de l'expédition de Sicile, combinée avec le mouvement actuel de Lord Wellington dans la Castille.

Nous ne donnons point de prix courants dans ce Numéro. Les ventes ont été presque nulles cette semaine, surtout celles des denrées pour exportation. Les prix que nous cotterions ne seraient que des prix nominaux. Les sucres de plantations anglaises ont haussé d'un shelling du quintal. Le cours des changes étrangers est resté le même.

Le convoi parti le 20 Mai, de la Jamaïque, sous escorte de la frégate la *Thalia*, est arrivé sans aucun accident. Deux flottes extrémement riches du Bengale, sont également arrivées saines et sauves, au nombre de 24 bâtiments de la Compagnie, sous escorte des frégates le *Phaeton*, la *Piémontaise*, et l'*Ackbar*.

Sir Sidney Smith se dispose à partir au premier bon vent, pour remplacer l'amiral Keats au blocus de Toulon. Cet intrépide et actif marin a arboré son pavillon à bord du vaisseau le *Tremendous*, de 74 canons.

Lord Cochrane a eu plusieurs entrevues avec le premier Lord de l'amirauté, préalablement à son départ pour la côte de Catalogne.

Les Gazettes de la cour ont été remplies, cette semaine, d'affaires navales extrémement brillantes, mais l'espace nous manque pour les faire connaître en détail. Une frégate danoise et plusieurs corvettes ont été détruites dans le port d'Ahrendal en Norvége, par le vaisseau le *Dictator*, de 64, cap. Stewart, la frégate la *Calypso*, et les corvettes le *Podargus* et le *Flamer*. La frégate la *Sybille* a pris

et conduit à Cork le corsaire l'*Aigle*, de 16 canons et 60 hommes d'équipage, parti d'un petit port de Bretagne, sous le commandement du fameux capitaine Black, de Dunkerque, qui ayant manqué précédemment à sa parole d'honneur, a été mis cette fois au ponton.

Trois convois français de 12 à 20 voiles chaque, ont été jétes à la côte, pris ou détruits dans la Méditerranée, sur les côtes de France et d'Italie, par les croiseurs de la flotte britannique de l'Amiral Pellew.

Quatrieme et Cinquieme Bulletins.

Nous recevons en mettant ce Numéro sous presse les quatrieme et cinquieme bulletins de la grande armée, datés l'un et l'autre de Wilna, le 30 Juin et le 6 Juillet. Les Russes poursuivent leur systême de se retirer derriere la Duna, en dévastant le pays qu'ils évacuent. A Wilna, dit un bulletin, ils ont brûlé en se retirant des magasins qui valaient 20 millions de roubles.

Buonaparté avoue déjà avoir perdu plusieurs milliers de chevaux, par l'effet d'un orage de pluie qui dura 36 heures sans interruption, et le passage subit d'une chaleur excessive à un froid rigoureux. Des convois d'artillerie ont été arrêtés par la boue. On formait de nouveaux magasins à Wilna. Le Roi de Westphalie était à Grodno. Il est impossible, d'après ces bulletins, de prévoir sur quel point l'armée française se prépare à se porter.

Les papiers français qui contiennent ces deux bulletins annoncent entr'autres événements, le retour de l'Impératrice Marie-Louise à S. Cloud le 18; l'arrivée du Pape à Fontainebleau le 20 de Juin; la non-ratification du traité de paix à Constantinople; la déclaration de l'Autriche qu'elle fait cause commune avec Napoléon; le rétablissement du royaume de Pologne dans son intégrité, etc. etc.

NÉCROLOGIE.

N. Delaunay, comte d'Antraigues, ancien député de la noblesse de Vivarais aux Etats-généraux, assassiné à sa maison de campagne, à Barnes près Londres, le 22 Juillet, à huit heures du matin, d'un coup de poignard, par Lorenzo, piémontais, son domestique, à l'âge de 58 ans.

N. Comtesse d'Antraigues, plus connue sous le nom de Saint Huberti, ancienne actrice de l'opéra de Paris, tuée le même jour, à la même heure, du même poignard, par le même monstre, à l'âge de 52 ans.

L'espece de célébrité dont ces deux personnes jouissaient, et plus encore l'horreur que nous inspire le genre de leur mort, horreur que tout le monde partagera sans doute, nous engagent à donner l'extrait suivant de l'enquête du Coroner sur la maniere violente dont ils ont péri sous les coups d'un assassin.

M. et Mad. d'Antraigues, habitaient pendant la belle saison une petite maison de campagne sur les bords de la Tamise à six milles de Londres, près du village de Barnes. Le Mercredi 22 Juillet, devant retourner à Londres, la voiture les attendait à la porte. Tandis qu'ils se disposaient à monter, le domestique qui avait médité de les assassiner, tira d'abord dans le passage un coup de pistolet à la comtesse et manqua son coup. Aussitôt il lui donna un coup de poignard dans le sein droit, et elle tomba dans la rue devant sa porte. Peu d'instants après le comte fut frappé d'un autre coup de poignard qui pénétra de cinq pouces dans l'épaule. L'assassin remonta ensuite dans la chambre de son maître et s'y brûla la cervelle d'un coup de pistolet. Le comte eut la force de remonter dans sa chambre après avoir été frappé, il s'étendit sur son

lit, et expira au bout de quinze minutes. La comtesse mourut presque sur-le-champ. Ils laissent un fils unique âgé de 18 à 20 ans, qui étudie la loi dans les environs de Manchester. Rien encore ne peut faire soupçonner le motif qui a porté l'assassin à cette atrocité qui fait frémir la nature. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il avait déserté il y a un an de l'armée française en Espagne. Le comte et la comtesse d'Antraigues avaient un pressentiment secret qu'ils seraient assassinés ; le chevet de leur lit ressemblait à une espece d'arsenal, et c'est d'un poignard que le comte lui-même avait rapporté de ses voyages dans le Levant, qu'il a si affreusement péri ainsi que son épouse ! La carriere politique et littéraire du comte et les succès dramatiques de son épouse, fourniront un jour des matériaux précieux à la biographie ; mais le moment n'est pas encore venu de s'en occuper. Tout ce que nous pouvons dire aujourd'hui à ce sujet, c'est que les nombreux amis de M. d'Antraigues qui en feront et en publieront l'éloge, et ses nombreux ennemis qui publieront des anecdotes scandaleuses sur son compte, s'accuseront réciproquement d'imposture. Le temps seul dévoilera qui des uns et des autres aura eu raison.

Sir Robert Ainslie, ancien ambassadeur d'Angleterre à la Porte Ottomane, vient de mourir à Bath, à l'âge de 83 ans.

On souscrit chez M. PELTIER, 7, Duke-Str, Portland Place.

De l'Imprimerie de SCHULZE et DEAN, 13, Poland-Street.

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CCCXXXVI.—*Le* 30 *Juillet*, 1812.

PARLEMENT BRITANNIQUE.

Suite de la Séance du 21 *Juillet dans la Chambre des Communes, sur les Propositions faites, au Mois d'Avril, par* Maret, *à Lord* Castlereagh.

Mr. Whitbread. Je me leve pour appuyer la motion de mon hon. ami (*M. Sheridan.*) Si quelqu'un s'était présenté dans la salle, lorsqu'il parlait, on aurait cru qu'il répliquait à un discours de ma part, à un discours rempli d'opinions ou de sentiments indignes d'un Anglais, incompatibles avec l'honneur et les droits du pays; on aurait cru qu'il attaquait quelqu'un qui aurait dénié ces droits maritimes dont il se profesase si épris qu'en certain cas il voudrait les voir ou attachés aux mâts ou coulant à fond avec nos vaisseaux; enfin, l'on aurait cru qu'il repoussait les assertions d'un homme qui désirerait voir sa patrie prosternée aux pieds de Buonaparté. Cette attaque néanmoins est toute entiere un rêve de l'imagination de mon honorable ami. Entre lui et moi, il n'y a pas eu un seul mot même de conversation particuliere, d'où il ait pu inférer mes

vœux ou mes intentions relativement à la présente motion. D'où vient donc que, sans fondement, on me prête des opinions ? *(Ici Mr. Sheridan s'expliqua, mais à voix basse).* Des bruits, je le sais, m'ont fait tenir des propos dont je n'ai point à garantir l'exactitude. Ce dont je défie tout le monde, c'est de dire que j'aie des opinions indignes d'un Anglais, et que je sois porté à me départir des justes droits de mon pays que chacun de nous doit maintenir. Mon hon. ami s'est comparé à une perdrix ou à quelque autre oiseau, et m'a vu prêt à fondre sur lui. Ce n'est point à moi de dire combien mon honorable ami differe d'un pauvre petit oiseau innocent et sans malice, et il me couviendrait encore plus mal de m'attribuer l'autre membre de la comparaison. Ce dont je suis certain, c'est que si les opinions de mon honorable ami prévalent ici, que la Chambre se laisse vaincre par l'éloquence dont il les appuie, et que le public les adopte, il faut que le principe sur lequel nous agirons désormais, soit celui d'une guerre éternelle. C'est que tant que Buonaparté vivra, il sera impossible, non-seulement de faire, mais encore de négocier la paix. Mon hon. ami a dit que les vues de Buonaparté étaient d'anéantir les droits de l'Angleterre ; — je l'admets.—Mais notre objet n'est-il pas d'anéantir le gouvernement français ? Pourquoi avons-nous fait la guerre à la France, et même avant que Buonaparté naquît, si ce n'est pour cela ? Ne fût-ce pas là l'objet de toutes nos guerres pendant le siecle dernier ? L'altiere ambition de l'Angleterre a-t-elle jamais perdu de vue ce dessein ? Buonaparté, sans doute, cherche à détruire les droits et le commerce de ce pays ; mais quand deux pays se font la guerre, cet objet devient réciproque.—Mon honorable ami voudrait bien persuader à cette Chambre que, dans la lettre du duc de Bassano, il y a réellement quelque stipulation contraire à ce qu'il appelle nos droits maritimes. Il ne s'y trouve rien de pareil ; il n'y a pas un mot irrévérent pour ces droits, ni qui déroge aux prétentions de l'Angleterre. Mais j'interrogerai mon honorable ami, et particulierement les publicistes de la Chambre, relativement aux droits maritimes : y a-t-il une espece de justice pour l'Angleterre et une autre espece de justice pour le reste du monde ? Les Anglais ont ils un droit public à eux, et le reste du genre humain un autre ? Mon honorable ami a dit que notre supériorité maritime n'avait jamais servi à l'oppression des autres pays. Je lui demanderai si, même à l'égard de l'Espagne, nous n'avons jamais usé de nos droits en oppresseurs ? Ne se souvient-il plus des frégates ? Ne se rappelle-t-il plus cette atroce agression de notre part contre l'Espagne ? Oublie-t-il aussi . . . . . " Copenhague !" *(s'écria M. Sheridan.)*—Oui, Copenhague. Mon honorable ami prétendrait-il que cette horrible tache puisse un jour s'effacer des annales britanniques ? Oublierait-il que nos atrocités contre Co-

penhague ont été stigmatisées même par sa puissante éloquence ? La question agitée entre la Russie et la France n intéressait point nos droits maritimes ; la Russie a refusé de négocier parce qu'elle voulait, avant tout, l'évacuation du territoire de la Prusse. Je ne défends ni l'immoralité politique de la France, ni celle d'aucun autre pays ci. Je prétends qu'il ne faut pas enflammer ce pays en y répandant des erreurs politiques, en y nourrissant un faux honneur et des sentiments contraires à la vraie politique qu'il doit suivre. Lorsque je considère la situation des armées en ce moment, l'étalage de vertu politique que fait mon honorable ami, quand je vois la Pologne devenue le théâtre de la guerre, parler de ce pays, n'est-ce pas exciter toute espece d'indignation ? En faut-il davantage pour prouver que toute sorte d'iniquité politique n'appartient pas uniquement à la France ? Quant aux dernieres offres de négociation, je les considere comme une occasion où l'Angleterre aurait pu traiter avec avantage. Je suis connu pour être ami de la paix ; je n'oublie point qu'il s'est trouvé des conjonctures où nous aurions pu de bonne foi entamer des négociations ; c'était lorsque Buonaparté était embarrassé dans l'intérieur de la France, et que nous l'étions chez nous ; ce fut lorsque la guerre de la Péninsule prit un aspect favorable. Dans ce moment, je crois qu'il eût été de la prudence de nos ministres de conseiller au Prince Régent d'envoyer en France, faire directement des offres de négociation. Il est vrai qu'on a tiré sur le parlementaire qui y portait la réponse de ce pays ; mais ce fut par erreur, et l'on a témoigné l'envie d'en faire des excuses ; on nous a envoyé deux messages pour cela. Je connus dans ce temps-là la nature de la correspondance, et je vois que c'était la même qui a paru depuis ; alors je pensai, et je persiste à penser que ce fut de la part du noble Lord une grande imprudence de faire la réponse qu'il fit. Sous quelque couleur que paraisse cette opinion, je ne crois pas au moins que mon honorable ami soit autorisé à y fonder dessus l'accusation que j'ai des idées dérogeant à l'honneur de mon pays, indignes d'un membre de cette Chambre et d'un Anglais. Si l'on avait changé ou laissé espérer que l'on pourrait changer un seul mot relativement à la personne du monarque d'Espagne, je vois que les négociations eussent commencé. Quant au reste des ouvertures, on avoue qu'elle méritaient attention. Mais Buonaparté, dit mon honorable ami, n'a cherché qu'à nous engager dans une négociation pour son propre avantage ; il ne nous a proposé de retirer d'Espagne lui ses troupes et nous les nôtres, que pour avoir le temps et la commodité de diriger toutes ses forces contre la Russie, afin, lorsqu'il l'aurait vaincue, d'inonder de ses bataillons la Péninsule. Si tel est l'objet que poursuivait le despote de France, il s'y est pris bien maladroitement. Pour cela, il cédait tous les objets pour les-

quels ce pays a fait et continue de faire la guerre. La Sicile devait être laissée à son roi. Ici je me rappelle que dans un autre pourparler entre les deux gouvernements, un très-honorable membre (M. Canning) s'était fortement récrié sur ce que Naples devait rester à Murat, prétendant que, par quelque article secret, la Sicile serait comprise sous la dénomination du royaume de Naples. Aujourd'hui, néanmoins, la Sicile devait être expressément garantie à son propre souverain. Lors de la négociation de 1806, l'indépendance de cette île était regardée comme de si grande conséquence, que l'administration de ce temps-là en fit une condition *sine quâ non*. Malte, qui nous a fait entreprendre la guerre, nous était cédée. La Suede se trouve entre les mains d'une personne qui, bien qu'élevée dans les armées de Buonaparté, et probablement élevée par son influence au titre d'héritier de la couronne suédoise, ne paraît point disposé à obéir à son mandat ; en sorte que cette puissance paraît plus que jamais prête à mettre aussi des bornes à l'ambition de la France. Les Indes Orientales devaient nous rester ainsi que les Occidentales, à l'exception de celles qu'il nous plairait de céder. L'indépendance de l'Espagne et du Portugal devait être prononcée. Dans de pareilles conjonctures, eût-ce été un manquement de fidélité envers nos alliés que d'avoir poussé les négociations plus loin ? Si la résolution de nos ministres est de guerroyer tant que Buonaparté gouvernera la France, il est de leur devoir de le déclarer à la face de l'Europe, et de proclamer hautement l'éternité de la guerre. Mais s'ils veulent donner du répit à leur pays qui n'en peut plus, et au monde, il faut trouver une base quelconque de négociations. Dans les dernieres ouvertures, l'Empereur de France a cédé tous les points contestés dans les négociations précédentes ; il a laissé une porte ouverte à une discussion ultérieure des points qui pourraient être contestés. De tout cela peut-on justement conclure qu'il n'a cherché qu'à nous duper ? N'est-il pas plus naturel d'en inférer qu'embarrassé chez lui, menacé d'une nouvelle guerre au Nord, fatigué de la guerre d'Espagne, il a désiré sincerement d'entrer en négociations. Mon opinion est que toutes les tentatives de ce genre faites par Buonaparté, ont toujours été sinceres. (*Ecoutez, écoutez ! s'écrie le côté opposé.*) Je sais bien que ce n'est pas là une doctrine populaire dans cette Chambre, ni peut-être dans le pays ; mais c'est la mienne, et je n'hésiterai jamais à en faire l'aveu. Selon moi, les ministres auraient dû répondre à ces ouvertures : A de pareilles conditions, nous voulons bien entrer avec vous en négociations ; quant à présent nous voulons bien laisser de côté la question concernant la dynastie d'Espagne : elle sera le sujet d'une discussion particuliere. (*Ici l'on se dit à travers la table que c'était cela même que l'on avait fait.*)—Moi, je ne le pense pas ainsi, *reprit M.*

Whitbread; les ministres auraient dû déclarer ensuite que les autorités existantes d'Espagne seraient admises aux négociations. Que si Buonaparté eût refusé de les y admettre, alors il était évident pour l'Europe, pour l'univers, que la France avait tort et que ce pays avait raison. (*Ecoutez, écoutez.*) C'est à cela que nous nous sommes engagés, en 1809, avec les autorités espagnoles, au nom de Ferdinand. Quelle qu'ait été ma façon de penser sur ce traité, l'ouvrage d'un très-honorable membre (M. Canning), il est fait, et il y aurait du déshonneur à s'en dédire. Mais dans quelle situation désagréable, si la France eût retiré ses troupes d'Espagne, Joseph ne se serait-il pas trouvé? il n'y serait pas resté long temps après elles, et même il en serait parti au milieu d'elles. La retraite de ces troupes, formant une partie des stipulations, était le signal de l'indépendance espagnole. Si l'enthousiasme des Espagnols pour leur liberté est si grande qu'on le dit, et en effet, à mon avis, les classes inférieures ont fait à cet égard des prodiges. Si réellement ils sont aussi attachés à Ferdinand, ou, pour parler plus correctement à son fantôme, on ne l'aurait pas chassé de leurs cœurs, et la retraite des Français aurait été suivie de l'abolition totale de la nouvelle dynastie. Où est maintenant l'absurdité que mon très-honorable ami m'a prêtée d'avance, si je suis d'avis qu'il fallait stipuler l'admission des autorités espagnoles aux négociations. Voilà l'abjecte humiliation à laquelle, en régrettant que l'on n'ait pas accueilli les dernières ouvertures, j'ai voulu soumettre mon pays! (*Ecoutez, écoutez.*) Le despote de France a traité d'insurgés les autorités espagnoles, de rebelles à l'autorité légitime, et par-là de non-admissibles aux négociations. Mais aujourd'hui, en consentant à garantir l'intégrité de l'Espagne et en retirant ses troupes de ce royaume, c'était laisser aux Espagnols la liberté de se choisir un roi.

Cette guerre dure depuis si long-temps, que des membres de cette Chambre, qui en ont vu le commencement, sont pendant ce temps-là devenus vieux. Pour moi, j'ignore la raison pour laquelle on la commença; je ne sais pas davantage comment elle renaquit par la rupture du traité d'Amiens; et à présent je ne vois aucune raison pourquoi l'on refuse d'entamer une négociation. Quant à la haine violente que mon honorable ami attribue à Napoléon contre ce pays, chacun conviendra qu'elle ne peut être plus forte que la nôtre envers lui; c'est la même chose que du temps de Louis XIV, *le grand monarque*; il n'y avait personne en Angleterre qui ne le regardât comme son ennemi personnel; c'est ainsi que nous considérons Buonaparté. Ce n'est pas là un sentiment à nourrir au milieu d'une nation; il vaudrait mieux le réprimer; il ne peut conduire qu'à une guerre interminable. Personne ne peut nier que nous n'ayons fait les plus grands efforts contre

la France, par nos ligues, notre argent, nos subsides et nos troupes. Personne ne disconviendra que, vaincues sur le champ de bataille, les puissances continentales n'aient fait, avec Buonaparté, des traités qu'à notre instigation, elles avaient dans le moment même l'intention de rompre. Si donc nous prenons cette attitude d'ennemis éternels, si notre objet est de détruire le despote français, de toute nécessité, il faut que son objet soit aussi notre destruction. Il ne s'est écoulé qu'un siecle depuis le traité d'Utrecht. Quelque temps auparavant, Louis XIV avait été si humilié des revers de la France, qu'il offrait un monarque, pour ainsi dire, digne de pitié. Après une longue suite de désastres, il était aux genoux des députés de Hollande, qui, abusant de leur fortune, foulaient aux pieds les propositions d'un monarque naguere si puissant et qui les avait fait trembler pour leur existence. Ils le poussèrent à bout. Un changement de mesures qui eut lieu dans notre pays, et les efforts qu'inspire le désespoir, firent que Louis n'en atteignit pas moins le but qui avait coûté aux alliés tant de sommes et de sang. Il conserva la plupart de ses conquêtes; la famille des Bourbons fut affermie sur le trône d'Espagne, et même sur ceux de Naples et de Sicile. De pareils exemples devraient nous apprendre à ne pas rejeter des propositions marquées au coin de la bonne foi. En voulant tout gagner, nous pourrions bien tout perdre. Mon honorable ami a parlé du refus d'évacuer la Prusse, comme d'une bonne raison de la part de la Russie. Mais il faut se rappeler que la Prusse est un pays conquis. Ne connaissant pas sa faiblesse, elle se précipita comme une folle dans une guerre avec la France, uniquement parce que Buonaparté négociant alors avec nous, voulait lui reprendre le pays d'Hanovre, et le rendre, par civilité, au Souverain Britannique. Si, dans les dernieres ouvertures, Buonaparté avait offert la restitution du Hanovre, tombant d'accord avec mon honorable ami, j'aurais considéré cette proposition comme vile et insidieuse, (*Ecoutez, écoutez.*) parce que, selon moi, toutes choses examinées, la restitution de cet électorat au souverain de notre pays, serait une des choses les plus malheureuses qui puisse nous arriver. (*Ecoutez, écoutez.*) Toutefois je m'en souviens, dans les négociations de 1806, cette stipulation du retour du Hanovre fut regardée par l'administration d'alors, comme une chose de la derniere importance; aussi, pour faire honneur à la couronne britannique, Buonaparté voulait-il alors reprendre ce pays au roi de Prusse, à qui il l'avait donné pour le rendre à notre roi.

Je le répete, la réponse faite par les ministres, est un refus d'entrer dans aucune négociation. Dans des dispositions semblables, comment se fait il qu'ils sont si peu préparés à tirer avantage des affaires qui ont lieu au Nord de l'Europe? Mon honorable ami semble penser que nous avons des obligations à

la Russie pour la conduite qu'elle tient, et même qu'elle eût favorable à notre supériorité et à nos droits maritimes. Selon moi, la Russie n'a rien fait par amitié pour nous ; nous ne lui devons aucun remercîment. C'est la nécessité qui l'a portée à insister sur son commerce qui nous est avantageux. Quand nos ministres ont rejeté les ouvertures, c'était une témérité ; nous ne nous étions point encore départis de nos mesures commerciales ; et nous avions raison de supposer que nous aurions encore la calamité d'une guerre avec l'Amérique. Cette guerre avait déjà passé au milieu de la législature américaine, et probablement elle est maintenant sanctionnée par le pouvoir exécutif. J'espere néanmoins qu'il sera possible de prévenir l'horrible catastrophe des hostilités. Bien des gens feignent de regarder comme peu de chose une guerre contre l'Amérique ; pour moi, je pense que ce serait un des plus grands fléaux qui puissent accabler ce pays, et qu'il serait plus grand pour nous que pour les Américains. J'en appelle à nos financiers, et leur demande où nous trouverions les ressources nécessaires ? Quel serait l'effet d'un coup soudain porté à nos manufactures qui commencent à se rétablir ? Et quelles en seraient les conséquences pour nos finances ? Je conclus en me flattant que je n'ai avancé aucune de ces propositions absurdes, extravagantes, méprisables, dont, d'avance, mon honorable ami m'a fait la charité, et que je n'ai rien recommandé de déshonorant pour ce pays. Que ma façon de voir soit populaire ou non, en la faisant connaître, j'éprouve la satisfaction d'avoir rempli mon devoir. (*Ecoutez !*)

Le Lord Castlereagh.—Je ne m'oppose point à la motion du très-hon. membre. Une grande partie des observations que je me proposais de faire à la chambre, devient inutile par le discours qu'il a prononcé. Quant à celles de l'hon. préopinant (M. Whitbread) sur la réponse faite aux propositions de la France et qu'il lui a plu de caractériser comme un refus absolu de toute négociation de paix, je m'en rapporte au jugement de la chambre et lui demande si tel est en effet le sens de la réponse ? *écoutez, écoutez !* Le gouvernement de Sa Majesté n'était-il pas tenu de répondre comme il l'a fait ? N'aurait-il point perdu la bonne opinion, et mérité le mépris des alliés de l'Angleterre, s'il était entré en négociation sur un autre pied que sur celui d'observer la fidélité envers nos alliés. Mais, en soutenant que, vu les circonstances, on ne pouvait se dispenser de répondre de cette maniere, j'espere que l'on n'en conclura point que je défends le principe de l'éternité de la guerre. La chambre, j'en suis sûr, n'a pas non-plus inféré du discours de M. Shéridan, qu'il était partisan du système d'une guerre éternelle. Je suis prêt à reconnaître que les vues de la France, relativement à ce pays, sont celles d'une grande puissance rivale ; tel doit être le caractere du gouvernement

Français; et il n'en serait pas autrement quand même un Bourbon serait sur le trône de France. Sans maintenir le principe d'une guerre interminable, si néanmoins le gouvernement de Sa Majesté adoptait les sentiments dont il semble que l'honorable membre a été pénétré depuis les vingt dernières années, sentiments qui le porteraient à donner toute confiance aux propositions et à la sincérité du gouvernement Français, je ne saurais dire que c'est là, dans ce moment, ce qu'il y aurait de plus expédient pour le succès d'une négociation pacifique. L'hon. membre ne peut s'attendre que l'on prenne son opinion de la prétendue sincérité du gouvernement Français, comme un fondement infaillible sur lequel on puisse raisonner. On doit se rappler que le despote Français est dans l'habitude d'envoyer des propositions semblables à celle dont il s'agit, toutes les fois qu'il est au moment de se mettre à la tête de ses armées pour étendre ses conquêtes. Mais l'hon. membre, avec son goût pour les négociations, en raisonnant sur ce sujet, aurait pu prendre en considération l'époque où ceux qui sont ordinairement de son bord, avaient la confiance de Sa Majesté. Il aurait pu nous dire qu'alors le comte de Lauderdale fut envoyé à Paris pour négocier; que Buonaparté ne s'en mit pas moins en route pour la Prusse; qu'il laissa le noble Lord à Paris; qu'il se mit à la tête de ses armées, et termina ainsi les négociations, *écoutez, écoutez!* En raisonnant sur la sagesse d'entamer des négociations pacifiques, et prenant en considération les détails du voyage de ce noble Lord à Paris, l'hon. membre aurait pu s'éclairer beaucoup sur l'utilité d'une pareille démarche. *Ecoutez, écoutez!* Quant aux ouvertures actuelles, le gouvernement Français ne s'est pas embarrassé d'en développer le sens exact. En y répondant, le gouvernement de Sa Majesté a clairement témoigné son empressement à discuter tous les autres points contenus dans la dépêche du ministre de France, pourvu que le sens de toute la lettre fût bien compris, et que le traité que l'on ferait, stipulât les intérêts de nos alliés. Mais qu'est-ce que c'était que cette proposition? Le désir de traiter sur la base clairement énoncée que l'Angleterre reconnaîtrait la dynastie d'Espagne. De quelle dynastie parlait-on? Sans doute de celle de Joseph, roi d'Espagne. Traiter sur une pareille base, c'eût été agir contre les stipulations auxquelles en honneur et de bonne foi ce pays est tenu envers le gouvernement espagnol. En souhaitant que nous eussions accepté ces ouvertures sans explication de la part du Gouvernement Français, l'hon. membre désirait que les ministres de S. M. eussent reconnu deux autorités en Espagne, celle de Ferdinand VII et celle de Joseph Buonaparté. En considérant la négociation sous un rapport politique, prétendrait-il qu'il y a dans la situation de la Russie, de l'Espagne, du Portugal, des choses capables de nous amollir sur le fond de la question?

Notre alliance avec l'Espagne reposant sur la base que l'autorité souveraine est établie dans une maison, serait-ce une chose honorable au caractere britannique de négocier sur la proposition de la reconnaître dans une autre? Serait-ce rehausser ce caractere aux yeux du monde et donner de nous l'idée de grands hommes d'état, que de dire à l'Espagne: Nous traitons de la paix, sur la base de reconnaître une nouvelle dynastie? Ne serait-ce pas jeter la pomme de discorde à l'Espagne, à qui seulement il appartient de prononcer sur cette question? *écoutez, écoutez!* L'hon. membre a également parlé de la tardive mission du Lord Cathcart. Etait-il bien sûr que l'Empereur de Russie, encore en négociation avec la France, se souciât beaucoup de voir arriver ce Lord? Est-ce aussi toujours une politique sage que d'essayer ou de tâter son ennemi par des négociations pacifiques? tre réponse a été franche et candide; je nie qu'il y ait aucun terme qui s'oppose à une conciliation. Quand l'hon. membre admet que la proposition relative à la dynastie signifiait la dynastie de Joseph Buonaparté, il fait un compliment à la perspicacité de notre ministere. La grande objection au rappel de nos armées de la Péninsule, c'est qu'il refroidirait les efforts de la Russie, et nuirait au caractere et à la réputation de la Grande Bretagne. A moins de passer sur la nouvelle dynastie, tout arrangement d'une nature pacifique ne serait qu'illusion et dangereux pour nos propres intérêts.—D'après tout cela, j'espere que le pays ne verra, dans tous les procédés des ministres, rien qui marque de l'aversion à traiter de la paix.

M. Hutchinson.—Les ministres ne doivent point tant faire claquer leur fouet, d'avoir poussé la Russie à la guerre; ils en devraient être aux plus profonds regrets. Je pense que, dans notre réponse, nous aurions dû donner à l'empereur Français son titre, et quelque peu à la mode que soit mon opinion, je dois dire qu'aucun des souverains de l'Europe n'a mieux mérité son trône—*(Murmures!)* je veux dire qu'aucun individu des temps anciens ou modernes, élevé au trône par une révolution, ne l'a mieux mérité. Nul conquérant n'a mieux acquis sa puissance; nul conquérant n'est responsable d'aussi peu d'actions monstrueuses à proportion de ses conquêtes—*écoutez!* C'est le plus grand conquérant qu'il y ait eu, et par l'étendue de ses acquisitions, il aurait pu commettre bien plus de ces outrages qu'emporte l'idée même de conquêtes. Il a tiré moins de vengeances particulieres, qu'aucun des conquérants dont nous ayons l'histoire.

Le Lord Castlereagh s'expliquant.—Je dois dire que le langage tenu par le gouvernement à la Russie a toujours été celui de la prudence plutôt que de l'encouragement. On lui a signifié que, si elle se déterminait à la guerre, il fallait qu'elle ne comptât que sur ses ressources et non sur celles de ce pays-ci. Mais, bien que tel ait été toujours notre langage, le gouverne-

ment n'a pas dû perdre de vue combien les dernieres ouvertures tendaient au préjudice de la Russie.

M Canning.—Mon intention n'était pas de parler dans cette question, puisqu'on accorde sans difficulté les pieces qui sont l'objet de la motion. Mais quelques-uns des hon. membres qui ont parlé, se sont servi contre moi de leur aiguillon, de maniere à me relever comme il faut du péché de paresse; *on rit.* Avant que le noble Lord s'expliquât, j'espérais déjà que les ministres de S. M. ne se seraient pas départis des principes de l'administration dont j'ai eu l'honneur de faire partie, au point d'engager la Russie à lever trop tôt l'étendard contre la France. C'est une politique bien plus sage de notre part, de nous appliquer à conserver ce qui reste encore de l'ancienne Europe. Nous devons souhaiter que tout ce qui est encore debout, ne tombe point, afin, peut-être, d'y ramener l'Europe égarée. C'est de toutes les parties du continent qui ont été culbutées, que *le plus doux et le plus débonnaire des conquérants (on rit)* tâche de composer une force capable d'accabler ce pays. Si nous avons donné quelque conseil à la Russie, j'espere que c'est celui de ne s'attendre à aucun succès, à moins de faire de la guerre une guerre nationale, à moins de se déterminer à des sacrifices qu'aucun gouvernement ne fait jamais sans trembler. Il paraît qu'en effet la Russie a reçu de pareils conseils. Si, au lieu de livrer tout de suite bataille, et de faire ensuite une paix inopinée, on prolonge la guerre assez long-temps pour que l'esprit public et l'énergie de la nation se développent entierement, dans ce cas, la Russie peut se flatter du triomphe. C'est une grande consolation pour moi d'apprendre que ce pays n'a point poussé la Russie à la guerre, et n'en est aucunement responsable; mais aussi j'espere que nous n'encourrons la responsabilité que nous encourrerions aux yeux de l'univers, si nous ne portions pas à la Russie toute l'assistance qui dépendra de nous. J'ai entendu avec surprise l'hon membre (M. Whitbread) dire que, selon lui, non-seulement les dernieres ouvertures, mais encore toutes les ouvertures précédentes nous ont été faites dans un esprit pacifique. Je n'ai pas entendu avec moins d'étonnement l'opinion émise par l'hon. préopinant (M. Hutchinson) sur le caractere du despote de France. Jusqu'ici la paix du monde nous était en quelque sorte garantie par la considération, que les usurpateurs les plus heureux n'avaient point eu le temps, durant leur vie, de recueillir toute la moisson de leurs crimes, et que, si leur postérité avait hérité de leur puissance, c'était sans être coupable comme eux. Il était réservé aux temps où nous sommes d'entendre le panégyrique des usurpateurs, *écoutez!* et de placer sur la tête profane de tyranniques conquérants une couronne de louanges, *Ecoutez!* Heureusement on ne voit rien de pareil dans les historiens ni dans les défenseurs de la moralité. Tous, d'une commune voix, condamnent l'usurpation

et la violence; les usurpateurs et les tyrans n'en obtiennent qu'indignation et horreur. Un hon. membre (Mr. Whitbread) paraît croire que, non-seulement Buonaparté, mais encore la France, ont toujours été sinceres dans leurs négociations avec nous; et, pour mettre son opinion dans tout son éclat, il a comparé Buonaparté avec Louis XIV à l'époque antérieure au traité de Ryswick. Mais on se rappellera qu'alors Louis était tout-à-fait humilié par les pertes qu'il avait faites, et qu'à parler proprement, il demandait la paix en suppliant. Les alliés lui prescrivirent de tourner ses armes contre le trône qu'il avait élevé lui-même en Espagne. Il eut assez de caractere pour s'y refuser, et il faut l'avouer, c'était une chose que, tout triomphants qu'étaient les alliés, ils n'avaient point le droit de lui proposer. Voilà l'exemple cité par l'hon. membre; je l'accepte, mais je soutiens qu'on n'en peut faire ici une juste application. Je le demande, ferons-nous aujourd'hui une chose que nous avouons avoir été déplacée à l'égard de Louis XIV réduit à la détresse? Tournerons-nous nos armes contre ce même trône d'Espagne que nous avons jusqu'ici maintenu et dont nous sommes les alliés? *écoutez, écoutez!* En reconnaissant la dynastie de Joseph, si elle était notre base préliminaire, nous ferions la même chose que l'hon. membre pense avoir été déloyale envers Louis XIV, absolument épuisé. *Ecoutez, écoutez!* Le sort de l'Espagne est en suspens, il dépend du succès de la guerre. Je pense donc qu'aucun des contractants n'a le droit de prescrire à l'autre, pour base préliminaire, la maniere dont il voudrait que la question fût décidée.

Dans la correspondance de Buonaparté que l'on vient de publier, il se trouve une chose qui me donne bien de la satisfaction et même de l'orgueil. Comme, en 1807, je fus un de ceux qui prononcerent en faveur du droit qu'avait ce pays, d'aller se saisir de la flotte de Dannemarc à Copenhague, je suis bien aise de voir que, par un trait de plume, Buonaparté, s'imaginant apparemment que cette question n'est plus d'aucun intérêt en Europe, avoue que, par le traité de Tilsitt, il était convenu, entre la France et la Russie, que, si l'Angleterre refusait la paix, on forcerait le Dannemarc à nous faire la guerre. Le gouvernement le savait; il en avait été parfaitement informé, quoique ce ne fût pas une chose généralement connue. Je suis charmé de penser qu'à présent tous nos doutes doivent être éclaircis, et que l'aveu de Buonaparté confirme complétement les arguments dont alors on justifia la conduite et le droit de ce pays.—Si les ouvertures de la France avaient reposé sur des conditions admissibles, je conviens que la conjoncture était favorable à une négociation pacifique. Quoique la Russie ait été excitée à la guerre par une série de vexations et d'insultes, je pense qu'en conservant son indépendance, s'il eût été possible, la paix eût mieux valu pour elle. Notre réponse a été

tout-à-fait exacte; on ne pouvait aller plus loin, que le point préliminaire ne fût convenu. On parlait de la guerre, comme s'il n'eût été question que de l'évacuation de la Prusse, et la Russie était regardée comme un pays conquis. La Russie avait été vaincue; en faisant la paix, elle fut destinée à périr dans les embrassements de l'ennemi. Depuis elle a passé pour le plus obséquieux allié de la France; son asservissement devait être le fruit de sa nouvelle amitié. Quelque grand et sans pareil que l'on appelle le moderne conquérant en le comparant à ceux des siecles passés, on trouvera toutefois dans l'histoire de ceux-ci que, s'ils vainquaient quelques-uns de leurs ennemis les armes à la main, quelques-uns néanmoins de leurs adversaires échappaient à leur ruine par la foi des traités. Avec Buonaparté, ceux qui ne périssent pas les armes à la main, trouvent leur ruine dans la paix. Aucune concession n'en a sauvé aucun. La honte la plus récente dont l'Europe soit témoin, c'est de voir une armée autrichienne marcher avec les conscrits de ce couquérant, contre une puissance avec laquelle l'Autriche devrait faire cause commune. Quant à la conduite de la Russie à notre égard, sans doute elle a été depuis quelque temps d'un genre qui aurait justifié de notre part les mesures les plus vigoureuses. Peut-être eussions-nous dû lui faire sentir ce qu'il y avait de dangereux pour elle à se lier avec la France, et lui apprendre ce que c'était qu'une guerre avec l'Angleterre, avant qu'elle s'enfonçât dans les toiles de l'ennemi commun. Mais, après tout, en sommes-nous moins obligés de l'assister? Prenons pour exemple l'Espagne avec qui nous étions en guerre ouverte lorsque Buonaparté commit ses attentats contre son trône. Que cet exemple annonce aux autres nations la conduite que nous tiendrons! J'apprends que mon très-hon. ami, dans un discours que je regrette de n'avoir pas entendu, a tiré ses objections de ce que la correspondance proposant à chacun de garder les possessions que l'on ne pourrait pas reprendre par la force des armes, il en résultait que la France reconnaissait notre supériorité maritime. C'est là en effet celle de nos possessions qu'il sera le plus difficile d'arracher à l'Angleterre par la force des armes. Un autre membre a fait de grandes complaintes sur notre situation par la guerre avec l'Amérique. Pour ma part, je déplore cet événement. Aucune prévention, aucune hostilité imprévue, nul accident ne m'empêcheraient d'employer tous les bons moyens pour conserver la paix entre les deux pays. Mais, si nous étions condamnés à nous défendre contre une aggrégation d'ennemis, je prendrais la devise d'un monarque français: *Nec pluribus impar*. De toutes les guerres où nous pourrions être engagés, c'est celle avec l'Amérique que je voudrais étouffer.

M. Hutchinson.—Le très-hon. membre a bien mal interprété ma pensée. Quand j'ai fait l'observation dont il s'est plaint, je parlais des conquérants, et j'ai dit que tous les conquérants

ont été coupables d'oppression, de tyrannie et de cruauté, mais quoique despote de France avait été moins scélérat que les autres.

M. Canning.—Je viens d'entendre l'explication—Je persiste dans ce que j'ai dit.

M. Hutchinson—Selon moi, le très-hon. membre m'accuse d'être le champion de l'immoralité et de la tyrannie. Cette accusation est de toute fausseté. *(A l'ordre, à l'ordre !)*

M. Canning.—*Champion* n'est pas le mot dont je me suis servi. Je suis prêt à répéter ce que j'ai dit.

M. Hutchinson.—Le mot *champion* n'est peut-être pas exact; mais je dois dire que.... *(A l'ordre, à l'ordre !) L'Orateur signifie à l'hon. membre qu'il devait se borner à s'expliquer.)*—Je dois dire que c'est étrangement tordre mes expressions, que de me représenter comme le champion ou le défenseur de l'immoralité. C'est une accusation énormément fausse. *(A l'ordre !)*

M. W. Smith.—Au commencement, je me suis opposé à la guerre; mais au point où nous en sommes, je ne vois pas comment ce pays-ci pourrait, avec honneur et espérance de succès, entrer en négociation sur la base proposée par la France.

M. Sheridan. J'ai pris un assez grand nombre de notes d'après le discours de mon honorable ami M. Whitbread, me proposant d'y répondre article par article; cependant je ne veux pas abuser de votre temps. Laissant donc tout cela de côté, j'arrive au discours de mon très-honorable ami (M. Canning) qui siége vis-à-vis. Il a commenté mon discours qu'il n'a pas entendu. Je ne lui reproche point de n'y avoir pas assisté; je donne trop souvent moi-même l'exemple de l'absence. Mais il ne m'est jamais arrivé de répondre à des discours que je n'avais pas entendus. (*On rit.*) Le très-honorable membre semble croire que j'ai exalté la conduite de la Russie. Je ne puis rien dire de particulier sur les dispositions de la Russie. J'ignore si elle est d'humeur à renoncer aux principes de cette neutralité armée dont l'objet était de nous dépouiller de ces droits dont je suis fier de le dire, tous les efforts du Nord ne pourront jamais nous priver. (*Ecoutez.*) Mais, par les papiers publics, il semble qu'un des griefs principaux de Buonaparté contre la Russie, c'est qu'elle a refusé de se joindre à lui pour nous enlever la grande charte qui est l'âme, la vie de la puissance et de l'indépendance de notre nation. C'était une idée à rebours du bon sens, de la part de Buonaparté, de venir, en parlant de paix, nous demander le moyen de retirer ses troupes de la Péninsule, pendant qu'il regardait comme une cause légitime de guerre contre la Russie, le refus qu'elle a fait de l'aider dans le plan médité par lui, de détruire nos droits maritimes. (*Ecoutez.*) Mon honorable ami nous a dit que maintenant il pouvait justifier l'affaire de Copenhague, affaire qui n'a jamais paru susceptible de justification par aucun principe de morale politique ni aux yeux de l'honneur national, si ce n'est en disant que la sûreté publique y était intéressée. Mais si mon très-honorable ami connaissait quelque chose de l'article secret du traité de Tilsitt, par lequel la Russie s'engageait à forcer le Dannemarc à réunir sa flotte contre nous, pourquoi n'en rien dire au Parlement, quand

il avait une si bonne raison ? Pourquoi en faire un mystère à la Chambre des Communes ? Il aurait pu nous dire, peut-être, qu'il tenait cet avis d'un espion ; cela suffisait pour nous dire qu'il parlait avec connaissance du fait. (*Ecoutez.*) Personne ne condamne plus que moi la capture de cette flotte ; en sorte que si mon honorable ami avait jugé à propos, dans ce temps-là, de découvrir le pot aux roses, il nous aurait épargné beaucoup de déplaisir et d'horreur. (*Ecoutez.*)

Mon honorable ami, (M. Hutchinson) qui est ici derriere moi, nous a dit d'étranges choses au sujet du pur Napoléon, et sans doute sa droiture fera qu'il n'en voudra pas démordre. Pour moi, si je voyais quelque puissant conquérant traverser, l'épée à la main, toute l'Europe, et renverser un état après l'autre, peut-être respecterais-je la valeur de son bras, en déplorant et détestant son ambition désastreuse. Mais que penser d'un homme qui, pour parvenir à l'accomplissement de ses vastes desseins, viole tous les principes d'honneur et de moralité reçus des nations, en commettant tous les crimes publics, d'un homme qui, subjuguant les uns par la force des armes, s'abaisse à la ruse et aux cajoleries pour escamoter aux autres leur liberté ? On a dit que, vu les provocations de Buonaparté, il était assez naturel que nous lui en voulussions ; mais que faut-il penser de sa conduite à l'égard de l'Espagne ? Il s'y rend, comme son allié, sous différents prétextes ou subterfuges, il pénetre au milieu du pays ; il enleve l'armée d'Espagne et la fait marcher au Nord ; il y fomente le désordre ; il y mystifie le roi ; il l'attire avec le prince des Asturies en France, et là, il force la reine à déclarer bâtard son propre fils. (*Ecoutez.*) Voilà des choses qui ne sont pas d'un homme connaissant les usages, cela n'est pas d'un homme comme il faut, d'un *gentleman*. Je ne connais point d'homme, portant l'épée au côté, qui voulût se permettre de pareilles bassesses. (*Ecoutez.*) Est-ce là l'homme, est-ce là le conquérant si digne d'une couronne ? Qu'aucun Anglais ne s'avilisse au point de préconiser un pareil homme ! Qu'il porte la couronne de France, à la bonne heure ; mais ayons soin qu'il ne vienne pas toucher à celle d'Angleterre ! (*Ecoutez.*)

J'ai les oreilles rebattues de tout ce qu'on a dit du caractere, du génie, de la célébrité de Buonaparté. Je désire que cette manie de l'élever jusqu'aux nues, passe de mode. Sans être partisan des ministres, sans être aucunement sycophante, je crois qu'ils ont écrit de la bonne encre à ce Corse. Ce n'est pas à la Sicile, à l'Espagne qu'il en veut, c'est à la puissance maritime de la Grande-Bretagne ; c'est elle qu'il combat et qu'il voudrait détruire ; cette puissance qui n'a pas autant prévariqué qu'on le prétend, bien qu'il soit arrivé, par erreur, de s'en servir avec un peu de rudesse. (*Ecoutez.*) Quel usage, messieurs, croyez-vous donc que l'on en eût fait, si elle avait été en d'autres mains ? Dites-moi une maniere sûre et honorable de faire la paix, personne ne sera plus empressé que moi à y donner les mains. En attendant, j'abomine ces arguments et ces fausses idées qui nous indisposent contre la guerre, avant de nous offrir la perspective d'obtenir sans inquiétude et avec gloire, la fin des hostilités. (*Ecoutez, écoutez.*)

La rigueur des temps, le poids des taxes publiques sont dans la bouche de tout le monde. On se demande si l'on enverra des subsides à la Suede, à la Russie ? On se demandait la même chose

avant d'envoyer des subsides et des troupes dans la Péninsule. On se questionnait sur le bien que tout cela pouvait faire. Priez, Messieurs, Buonaparté de vous répondre. Au sujet de la Péninsule, vous le voyez à genoux. Il brûle d'un si grand amour pour la paix, qu'il est prêt à tout céder et à tout garantir. Comment cela? C'est que nous nous sommes cotisés, que nous avons donné des subsides à la Péninsule, et que dans la lutte de son indépendance, nous avons répandu une assez bonne quantité de notre numéraire et de notre sang. (*Ecoutez.*) Je ne veux point d'autre base de négociation, que l'abjuration des principes qui portent Buonaparté à nous faire la guerre. J'ai le droit de m'attendre de sa part à quelque contrition. Je ne lui en demande point de son ambition, de ses crimes, de ses assassinats: (*Ecoutez.*) je lui en vois déjà un peu de ses forfanteries envers la Péninsule, et de ses menaces de jeter notre brave armée dans la mer. Puisqu'il est déjà contrit de tout cela, pourquoi ne pas espérer qu'il se donnera des *mea culpâ* de la plus forte de ses rodomontades, de celle de conquérir une paix qui déchirera la charte des droits maritimes de la Grande-Bretagne? (*Ecoutez*) Je ne suis pas de ceux qui veulent lui faire une guerre interminable: ce que je dis, c'est que la maniere de traiter avec lui est de nous refuser à toutes ses ouvertures insignifiantes et insidieuses. Je défie qui que ce soit de rien comprendre au langage de ce grand pacificateur, ainsi qu'on l'appelle, quand il envoie nous parler de la sincérité de son cœur et de toutes les autres fadaises qui lui sont familieres. Pourquoi, selon les regles de l'honneur, n'a-t-il point envoyé de réponse à notre lettre? Il jette la sienne dans un bateau, au gré des flots, et au hasard qu'elle parvienne au Lord Castlereagh. Celui-ci renvoie une réponse; et, par un accident assez ordinaire, sans doute, le seul homme digne de porter une couronne canone le messager. Pendant ce temps-là, et sans attendre notre réponse, Buonaparté avait envoyé ses propositions en Russie. C'était pour lui dire: Voyez l'appât que j'ai offert à la Grande-Bretagne dans un moment où elle est en détresse: aussi va-t-elle entrer en négociation. Que cela prenne en Russie comme on voudra, comment cela sera-t-il vu en Espagne? N'était-ce pas vouloir y jeter des soupçons et de la consternation dans l'esprit des partisans du roi Ferdinand, accoutumés à compter sur nous dans la résistance qu'ils opposent au tyran, à un ennemi commun? Le vrai chemin de la paix pour nous, n'était pas découter ces flagorneries, et de nous laisser prendre à ces tours de passe-passe. Cultivons l'amitié des puissances du Nord; et, si nous y contractons une nouvelle alliance dont le lien soit notre assistance, que ce ne soit pas sur le vieux principe, sur le principe à la mode, sur le principe froid de secours réguliers, mais sur celui de gens combattant pour leur propre existence. (*Ecoutez.*) Dans ce cas-ci même, il y aurait du ridicule à parler de la certitude du succès: l'immortalité des nations n'est pas à la garde des mortels; ce qui dépend d'eux, c'est de combattre vaillamment et de périr glorieusement. (*Ecoutez*) Tel est l'exemple que doit donner la Grande-Bretagne. Considérez la situation de ce pays, même avec tout ce qui y manque; vous verrez que c'est encore la plus heureuse où aucune nation ait jamais été placée. Considérez notre constitution, avec toutes les

réformes dont elle a besoin, vous trouverez que, dans la pratique, c'est encore pour chacun de nous le plus parfait moyen de sûreté que la sagesse humaine ait pu nous donner. (*Ecoutez.*) Néanmoins avec toutes ces ressources au jour du combat, nous ne serions point capables de commander à la fortune. La Grande-Bretagne, combattant pour ses droits, son honneur, prodiguant ses trésors, versant tous les jours le sang de ses braves défenseurs, la Grande-Bretagne elle-même à la fin pourrait encore succomber. Si, après l'asservissement général et la ruine de toute l'Europe, un historien entreprenait de décrire tant d'événements effroyables et tant de calamités, après avoir parlé de la grandeur et de la gloire de l'empire britannique, il faut qu'il puisse dire : " Cet empire a croulé, et avec lui tout ce qui pouvait faire le bonheur et la sûreté de la vie; quand sa puissance, son honneur, sa réputation, sa gloire, ses libertés ont pris fin, il n'a plus existé d'univers civilisé !"

La motion de M. Sheridan fut adoptée sans aller aux voix. La production de la correspondance fut décrétée: elle est conforme à celle qui a été insérée dans le Moniteur, et que nous avons insérée dans notre dernier Numéro, avec les pieces officielles relatives à la Russie.

RÉTABLISSEMENT DU ROYAUME DE POLOGNE.

(Moniteur du 12 Juillet.)

Varsovie, 1er Juillet.

Notre patrie sort enfin de ses ruines; la Pologne est rétablie: une diete générale s'est assemblée à Varsovie; et, dans la séance du 28 Juin, un comité y a fait le rapport suivant:

Messieurs,

S'il exista jamais parmi les hommes une mission importante, une tâche honorable, ce sont sans doute celles que nous vous reçues de vous. Si jamais un travail présenta à l'esprit et au cœur tout ce qui est fait pour les ébranler et les enflammer, c'est sûrement celui auquel vos ordres nous ont appelés.

Placés par un concours de prodiges à l'extrémité du drame qui a vu périr notre patrie, entre le berceau encore récent d'une partie de cette même patrie, et le tombeau encore ouvert de l'autre, le tableau que nous devons vous présenter, les accents que nous devons faire retentir au milieu de vous, doivent, pour être fideles, participer de ce mélange inouï de la vie et de la mort; ils doivent porter à la fois l'espoir et la consolation dans le cœur des victimes, et l'effroi dans celui des bourreaux. Ce n'est pas tout: il faut armer vos mains du fil propre à vous diriger vers l'issue du labyrinthe des malheurs dans lequel vous avez été égarés depuis un demi siecle: il faut affermir vos pas dans la nouvelle carriere que les circonstances ouvrent devant vous.

Telle est, Messieurs, l'étendue des rapports sous lesquels votre comité a envisagé le travail, dont vous l'avez chargé. Il a senti qu'il parlait devant l'Europe comme devant vous; devant les âges à venir, comme devant la génération qui l'écoute: devant les peuples, comme devant les souverains; il s'est dit surtout qu'il parlait devant le plus grand des souverains et devant son grand peuple. Il s'est pénétré de la sainteté de votre cause, de la grandeur de ses résultats; et plus soutenu encore qu'effrayé par ces motifs imposants, il vient déposer aux pieds de ce sénat un travail dont il aime à faire hommage à la patrie, dans la personne de ceux en qui elle a placé sa confiance et son espoir.

Long-temps avait existé dans le centre de l'Europe une nation célebre, maîtresse d'une contrée étendue et féconde, brillante du double éclat de la guerre et des arts, protégeant

depuis des siecles, d'un bras infatigable, les barrieres de l'Europe contre les barbares qui frémissaient autour de son enceinte; et par un caractere aussi honorable que particulier, n'ayant jamais fait servir sa vaillance à porter à l'existence de ses voisins, les atteintes que la force a su trop souvent colorer du prétexte de la justice. Un peuple nombreux prospérait sur cette terre; la nature répondait avec libéralité à ses travaux; souvent ses rois avaient pris place dans l'histoire à côté de ceux qui ont le plus honoré le rang suprême; de toutes parts on briguait l'honneur de s'asseoir sur son trône; si parfois des divisions éclataient dans son sein, ces nuages n'obscurcissaient que son propre horizon, et n'allaient point porter au loin les orages.

Messieurs, cette terre, c'était la Pologne; ce peuple, c'était vous: que sont-ils devenus?

En vain nos yeux les cherchent dans cette enceinte, dont leur réunion faisait jadis la gloire! Hélas! ceux que nous apercevons nous rappellent trop ceux qui devraient y être, et le faible bien dont il nous est déjà donné de jouir, nous avertit trop de celui que nous avons perdu.

Mais comment s'est opéré le déchirement de notre patrie? Comment cette grande famille, qui même en se divisant ne se séparait pas, qui avait su rester unie à travers des siecles de division, comment cette puissante famille s'est-elle vue démembrée? Quels ont été ses crimes et ses juges? De quel droit a-t-elle été attaquée, envahie, effacée de la liste des Etats et des peuples? D'où lui sont venus des oppresseurs et des fers? L'univers indigné vous répondrait pour nous.... Chaque Etat, chaque peuple vous dirait qu'il a cru voir son tombeau s'entr'ouvrir à côté de celui de la Pologne. Dans l'audacieuse profanation des lois sur lesquelles reposent également toutes les sociétés, dans l'insultant mépris qu'on en a fait pour nous perdre, le Monde a pu croire qu'il était livré au seul empire des convenances, et que bientôt pour lui il n'y aurait plus d'autre maître. L'Europe effrayée, menacée, indiquerait surtout à votre juste ressentiment cet Empire, qui en vous écrassant se préparait à peser sur elle d'un poids nouveau. N'en doutons pas, Messieurs, c'est la Russie qui est l'auteur de tous nos maux. Peu contente de la jouissance d'une partie du globe, le Monde suffirait à peine à son ambition. Depuis un siecle elle s'avance à pas de géant vers les peuples qui ignoraient jusqu'à son nom. Avec Pierre Ier se lava le voile derriere lequel s'était formé un Empire immense, où tout sollicitait les habitants à renouveler sur l'Europe les débordements qu'avaient exécutés leurs peres. Ce nouvel aspect eût dû glacer l'Europe d'effroi, et lui faire chercher dans sa prévoyance le moyen d'obvier à ce nouveau danger; elle eût dû fermer toutes ses portes au prince ambitieux qui venait s'initier à tous les secrets de ses arts, pour en armer contre elle les mains de ses féroces et serviles sujets; et lorsque Pultawa semblait ne décider qu'entre Charles et Pierre, l'Eu-

rope était vaincue presqu'autant que la Suede. La Pologne ressentit aussitôt les effets de cet accroissement de la puissance russe. Placée au premier rang de son voisinage, elle a reçu ses premiers comme ses derniers coups. Qui pourrait les compter, depuis qu'en 1717 la Russie essaya son influence par le licenciement de l'armée polonaise ? Depuis cette époque, quel instant a été exempt de son influence ou de ses outrages ? D'abord, elle prescrit des choix à la liberté, qui avait toujours décidé du trône de notre patrie ; elle attente à celui des droits dont la nation s'était toujours montrée le plus jalouse ; bientôt nos plus beaux apanages deviennent la récompense des favoris de ses souverains ; nos enfants, entraînés de force dans les rangs de ses armées, doivent racheter de leur sang celui que les Russes devaient seuls verser dans les combats : si nos champs se couvrent de moissons, c'est pour nourrir ses soldats ; chaque nouvelle guerre montre les drapeaux russes traversant la Pologne et flottant dans toutes ses parties ; c'est en foulant sans cesse le sol polonais que la puissance russe s'approche graduellement du corps de l'Europe, qu'elle aspire à dominer.

Si, revêtant d'autres formes, cette puissance astucieuse s'unit à la Pologne, c'est pour lui imposer, comme en 1764, cette funeste garantie qui attachait l'intégrité de nos frontieres à la perpétuité de l'anarchie, pour faire de cette anarchie le moyen de remplir ses desseins ambitieux . . . . Le monde sait ce qu'ils ont été depuis cette funeste époque ! C'est depuis cette époque que, de partage en partage, on a vu la Pologne disparaître entierement, sans crime comme sans vengeance ; c'est depuis elle que les Polonais ont entendu en frémissant le langage insultant des Repnin, des Sivers ; qu'ils les ont contemplés . . . ., portant une main audacieuse sur les rênes de leur propre gouvernement ; c'est depuis elle que cent fois le soldat russe s'est baigné dans le sang de leurs concitoyens, en préludant à ce jour à jamais exécrable (faut-il le rappeler !) dans lequel, au milieu des hurlements d'un vainqueur farouche, Varsovie entendit les cris de la population de Prague qui s'éteignait toute entiere dans le meurtre et dans l'incendie. Polonais ! car il est temps de faire retentir à vos oreilles ce nom, qui est le vôtre et que vous n'eussiez jamais dû perdre, voilà les routes odieuses par lesquelles la Russie est parvenue à s'approprier vos plus belles provinces ; voilà les titres, les seuls titres qu'elle exerce sur vous. La force seule a pu vous enchaîner, la force peut aussi briser les fers qu'elle seule a forgés. Ils le seront ! Comment en douteriez-vous, en contemplant ce qui se passe autour de vous ? Voyez, recherchez si rien de ce qui a fait votre perte existe encore. Dans ce vaste changement qui entraîne le Monde, à quoi reconnaîtriez-vous les anciens dangers de votre patrie ? Au lieu de la jalousie des pouvoirs, qui nourrissait dans l'Europe une anarchie pareille à celle qui rongeait votre

propre sein, un seul esprit semble l'animer toute entière ; vos champs sont couverts de drapeaux étonnés de leur fraternité nouvelle. Au lieu de voisins avides de vos dépouilles, et complices de votre destruction, tous ont uni leurs armes aux vôtres. Au lieu de ces fantômes d'armées que fournissait à peine la totalité de votre ancien territoire, de nombreuses légions, sorties comme par enchantement d'une petite partie du même sol, brillantes de l'éclat de victoires récentes, formées à l'école du plus grand des capitaines, à l'exemple de la plus grande des armées, menacent vos spoliateurs de leurs glaives forgés d'un fer né sur la même terre qu'eux, et brûlent d'entendre sonner l'heure de la vengeance. Au lieu de ces faibles secours que la France laissait tomber sur vos besoins, c'est la France entière qui s'est ébranlée, et qui marche d'un pas effrayant à vos ennemis. La France fut toujours l'alliée, l'amie de la Pologne ; la Pologne, à son tour, rendit toujours à la France amour pour amour : dans ses fortunes diverses, on la vit toujours se tourner vers la France, soit pour lui faire part de ses biens, soit pour lui demander les siens. Le premier usage complet que la Pologne fit du droit d'élire ses rois, fut pour appeler au trône un prince du sang français ; ce fut à la France que Casimir fut demander de le consoler des peines qu'il avait trouvées sur le trône de Pologne ; c'est dans une partie de la France que Stanislas fut réaliser les projets bienfaisants qu'il destinait pour la la Pologne.

Il en est des peuples comme des hommes ; des sympathies d'intérêt forment entr'eux des liens indissolubles.

Elles se retrouvent toutes entre la France et la Pologne ; mais ce qui autrefois n'était senti que par ce petit nombre d'hommes auxquels les rapports les plus déliés des intérêts des Etats ne peuvent échapper, est devenu l'axiôme politique de la France. Il faut la Pologne à la France, comme la France à la Pologne. Que dis-je ? Il la faut à l'Europe entière. L'Europe a à se reposer de vingt-cinq années de grandes agitations. Son système restera incomplet, le prix de ses sueurs et de son sang ne sera pas assuré, tant que les antres du Nord pourront vomir sur elle des hordes sur la nature desquelles il n'est plus temps de s'aveugler. Ce ne sont plus ces hommes que le besoin chassait de leurs demeures sauvages, et qu'il précipitait dans toutes les routes qui pouvaient les conduire aux contrées qui leur offraient des jouissances étrangeres à leurs âpres climats. Un instinct aveugle tenait lieu à de pareils hommes des arts, qui policent ou qui défendent les autres peuples ; mais ici, à côté de la même barbarie, se trouvent les arts des peuples policés : le Russe a demandé aux Européens, il a appris d'eux tout ce qui peut servir à attaquer et à se défendre, à nuire et à détruire. Le Russe s'est, sous quelques rapports, fait l'égal de l'Européen pour arriver à devenir son maître. Chez lui, des esclaves au-

pertitieux et dociles tiennent toutes leurs facultés aux ordres d'un gouvernement familiarisé avec tous les attentats. A sa voix, depuis un siecle, leurs bras infatigables travaillent à saper toutes les digues qui contenaient ce torrent toujours occupé à les renverser. Combien de fois les Russes ne les ont-ils pas déjà franchies, soit pour leur propre intérêt, soit à l'appel imprudent que leur ont fait des princes auxquels ils portaient des fers cachés sous leurs perfides secours ! Depuis cinquante ans, vingt fois la Russie a inondé de ses armées le midi de l'Europe. L'Empire de Constantinople est resté renversé sur son croissant à demi brisé.

Frédéric lui-même ne put en défendre sa capitale : dans ces derniers temps, l'Italie les a reçus avec horreur dans ses riantes campagnes, en invoquant en vain un nouveau Marius. Qui le croirait ! on a entendu les cris du Scyte sauvage sur la tombe du Cygne de Mantoue ! Dans leur imprudente audace, des milliers de ces esclaves moissonnés par le fer français, sont venus engraisser la terre libre de la Suisse : il fallut le bras d'un héros pour arrêter à Austerlitz la course de leurs bataillons ; à une époque plus récente, il fallut encore le même bras pour les rejeter dans leurs forêts : trop d'exemples ont dû faire sentir à l'Europe ses dangers, et la nature des remedes qu'ils demandent. Ces dangers, ces remedes n'auront pas échappé à ce prince, qui, dans ses calculs, embrasse l'avenir avec la même facilité que le présent, et qui, fondateur d'un vaste Empire, ne peut manquer de donner toute la solidité qu'exige un édifice élevé par tant de travaux.

Il sait qu'il faut une barriere éternelle et impénétrable contre les invasions de l'ignorance et de la barbarie ; il sait qu'il faut que la frontiere qui séparera les peuples policés des peuples sauvages, soit hérissée de fer et d'airain : il sait qu'il faut que le peuple placé à l'avant-garde de l'Europe ait toute la puissance nécessaire pour en assurer le repos. Si donc à d'autres époques tout avait conspiré notre perte, aujourd'hui tout conspire pour notre rétablissement. La Pologne existera donc... Que dis-je ? elle existe déjà, ou plutôt elle n'a jamais cessé d'exister. Que font à ses droits la perfidie, les complots, les violences sous lesquels elle a succombé ? Oui, nous sommes la Pologne ; nous le sommes aux titres que nous tenons de la nature, de la société, de nos ancêtres, à ces titres sacrés que reconnaît l'univers et dont le genre humain a fait sa sauve-garde ; nous le sommes non-seulement nous, qui jouissons déjà de la régénération de ce pays, mais encore tous ceux qui habitent les vastes contrées qui attendent leur affranchissement.

Ces frontieres tracées d'une main spoliatrice, ces barrieres élevées par la défiance, ces gardes dont elle a hérissé toutes ses avenues ; toutes ces marques, enfin, des noirs pressentiments

qui accompagnent l'usurpation, n'ont pu altérer cette communauté d'origine, ni rompre les liens du sang, qui établissent entre un peuple de freres un amour et une confiance réciproques. Oui, malgré une trop longue séparation, ils sont restés nos freres, les habitants de la Lithuanie, de la Russie Blanche, de l'Ukraine, de la Podolie, de la Wolhynie : ils sont Polonais comme nous, et ils ont comme nous le droit de le paraître.

La patrie, comme une tendre mere, tient toujours ses bras ouverts, à tous ses enfants, et chaque membre a toujours le droit de se rattacher à la famille dont il fut arraché.

Polonais ! car de quel autre nom pourrais-je maintenant vous appeler ? Je n'arrêterai pas plus long-temps l'essor de vœux et de sentiments qui s'échappent de tous vos cœurs ; que ce qu'ils proclament, vos bouches le fassent retentir avec toute la force que donnent des vœux trop long-temps comprimés ; et que l'existence du royaume de Pologne et du corps de la patrie polonaise, solennellement proclamée dans cette enceinte, soit répétée dans toute la Pologne, comme elle l'est ici au milieu des mêmes signes d'attendrissement et des mêmes cris d'allégresse.

Mais pour donner à ce mouvement une force irrésistible, pour mieux assurer les résultats qu'il doit produire, interrogeons l'histoire de nos ancêtres ; cherchons-y ce que leur suggéra souvent l'ardent amour de la patrie ; écartons seulement les dangers qui priverent trop souvent les confédérations des avantages qu'elles auraient dû produire. Que leur expérience ne soit pas perdue pour nous ; imprimons à cette confédération nouvelle le caractere de la plus étroite union ; faisons-en le point central auprès duquel nous nous tiendrons réunis, autour duquel pourront se rallier, sans difficulté comme sans confusion, tous ceux qui n'attendent peut-être pour se rassembler que de savoir où ils doivent le faire ! Alors quelle force humaine pourra arrêter ce mouvement unanime d'une grande nation, cet élan d'un peuple qui ressaisit son antique existence, et qui, pour l'assurer mieux, oublie ses souffrances passées et s'offre à voler de sacrifices en sacrifice !

O jour mille fois heureux ! jour d'allégresse et de triomphe, devant toi disparaissent tous ces jours qu'il faudrait effacer des pages de notre histoire et du souvenir des hommes. Ce jour sera célebre entre tous les jours. Nos neveux hériteront pour lui de nos hommages et de notre respect ; c'est à lui qu'il était réservé de faire retentir ce nom cher et sacré, ce nom de la Pologne, qui vivait dans nos cœurs, et qu'un destin cruel nous condamnait à y renfermer. Désormais les enfants des Piast et des Jagellon pourront se parer du nom dont s'enorgueillissaient leurs ancêtres, ce nom devant lequel pâlissaient ceux que, pour un temps, la fraude et le crime leur avaient donnés pour maîtres. Ah ! n'en doutons pas, cette terre, jadis si féconde

en héros, va reprendre toute sa gloire. Elle enfantera de nouveaux Sigismond, de nouveaux Sobieski: son lustre brillera d'un éclat nouveau: et les nations, revenues pour nous à la justice, reconnaîtront que pour germer sur le sol de la Pologne, toutes les vertus n'avaient besoin que d'y être cultivées par les mains libres, par les mains désenchaînées de ses propres enfants.

Et vous, citoyen vénérable * que près d'un siecle de vertus a désigné aux vœux de vos concitoyens pour présider à la scene la plus étonnante de leur histoire, pour guider les premiers pas de la patrie renaissante; quelle douce et touchante leçon offre ce prix de la vertu que vous recevez aujourd'hui! Ces yeux fixes sur vous, ces larmes qu'excite votre présence, disent aux jeunes cœurs de vos compatriotes ce qui est réservé à l'imitation des services que vous avez rendus sà la patrie. Placé, pour ainsi dire, aux deux extrémités de la vie de votre patrie, vous aurez assisté au crépuscule de sa premiere vie et à l'aurore de la seconde, vous l'aurez vue tomber et se relever. Quelle destinée pour un citoyen tel que vous! Elle a voulu, cette destinée, que vous occupassiez, il y a cinquante ans, dans la diete qui fit ses premiers pas vers un meilleur gouvernement, la même place que vous occupez dans celle qui est appelée à en assurer à jamais l'existence et le bonheur.... Nestor des patriotes polonais, quand vous disparûtes à leurs yeux, vous emportiez avec vous les dieux sauvés de l'embrasement de votre patrie. Ils y reutrent aujourd'hui pour y recevoir un culte éternel, pour y habiter comme dans un temple autour duquel la nation entiere, instruite par ses malheurs, formée à la vigilance par le souvenir des surprises qu'elle a éprouvées, ne cessera de faire une garde sévere, qu'elle ornera de toutes les vertus qui, de tous temps, ont appartenu aux Polonais, et qu'elle jure ici de défendre avec tous les bras, au prix du sang de tous ses enfants.

C'est pour accomplir ces généreuses résolutions, pour en rendre l'effet à jamais durable, que votre comité a l'honneur de vous presenter l'acte de confédération suivant:

Acte de Confédération générale de la Pologne.

Nous, soussignés, composant la diete générale réunie à Varsovie, nous trouvant assemblés dans un moment où tout ce qui nous entoure nous frappe d'étonnement et d'admiration; où tout embrase nos cœurs de l'ardent amour de la patrie, et

---

* Le prince Czartoryski, nommé grand-maréchal de la diete.

nous avertit que la nation s'attend à des entreprises énergiques de notre part; que le Monde a les yeux fixés sur nous; que la postérité nous jugeant sur nos œuvres, bénira notre mémoire ou la chargera de malédictions; voulant considérer mûrement toute l'importance des conjonctures actuelles, nous avons nommé un comité chargé de nous exposer l'état actuel des choses, ainsi que les moyens de tirer parti de l'occasion que le ciel nous offre pour arriver au but de tous nos désirs.... Notre attente a été remplie. Dans le rapport que le comité nous a fait aujourd'hui, il a consigné avec fidélité, et les sentiments qui nous animent, et les droits imprescriptibles de la nation polonaise; il nous a indiqué en même temps le but vers lequel nous devons tendre et la route qu'il nous faut suivre.

Nous déclarons, en conséquence, que le rapport sus-mentionné est l'expression exacte de nos sentiments et de nos intentions; nous référant à l'exposé contenu dans ledit rapport, et considérant qu'aucune autre mesure ne nous est prescrite aussi impérieusement par la plus urgente nécessité, ni ne saurait nous présenter de succès aussi assuré que celle d'établir un lien national fondé sur l'union la plus parfaite, nous avons résolu de nous former en confédération générale.

Pour témoigner d'une maniere d'autant plus expresse et plus évidente la pureté de nos motifs et de nos intentions, nous déclarons à la face du ciel et de la terre, et devant toute la nation polonaise, que nous n'avons point d'autre vue ni d'autre désir que de recomposer notre patrie démembrée par la plus injuste violence, de lui rendre son ancienne existence et sa prospérité; que nous formant en confédération générale, sous l'approbation et sous l'autorité de S. M. le roi de Saxe, Frédéric-Auguste, grand duc de Varsovie, notre très gracieux souverain, et ayant à notre tête le prince Adam Czartorysky, staroste-général de la Podolie, nonce de Varsovie, citoyen respectable par son âge, ses vertus et ses services, chéri et considéré partout où s'étend le territoire polonais, nous restons fidéles à la foi de nos peres, à la religion catholique, apostolique et romaine, que nous reconnaissons à jamais religion de l'Etat: nous professons en même temps cette tolérance de tous les cultes, dont nos ancêtres avaient donné le premier exemple dans le temps où des guerres sanglantes de religion affligeaient encore l'Europe; nous respectons l'autorité et les prérogatives du trône, ainsi que les lois nationales, et nous conserverons dans toute sa pureté et dans toute sa force cet esprit national qui a résisté aux orages et aux adversités, et qui doit parvenir aux siecles les plus reculés, comme le trait le plus distinctif du caractere polonais.

Guidés par de semblables considérations, ne voulant employer que des voies légales pour arriver à une fin honorable, et nous rappelant les événements désastreux que présente le

passé, nous croyons qu'il est de notre devoir de déclarer, de la maniere la plus solennelle, que la Confédération générale formée aujourd'hui ne s'écartera jamais de la route qu'elle s'est tracée, pour se jeter dans les abus qui ont préparé la ruine de la patrie. Elle ne donnera jamais naissance à des édits ni à des commissions particulieres, ayant pour objet de favoriser quelques individus, ou d'en persécuter d'autres aux dépens du bien public, et tandis que le rétablissement de la patrie est notre premier besoin et notre premiere volonté, tandis que la Confédération n'aura d'autre soin que d'accueillir des freres revenant dans le sein de la mere commune, de réunir les contrées qui auront été affranchies, elle ne s'en détournera pas pour s'occuper des objets de législation, ou des affaires de gouvernement, qui demandent une discussion calme et une exécution réguliere et méthodique. En conséquence, la justice et l'administration resteront aux autorités désignées par les lois; et la Confédération, exerçant dans toute leur plénitude les pouvoirs qui appartiennent à une association générale de la nation, travaillera sans relâche au grand œuvre du recouvrement de la patrie: elle s'imposera la tâche la plus noble, celle de conserver dans toute sa pureté, et de propager avec toute son énergie l'enthousiasme national.

Afin de donner à cette Confédération, composée des membres de la diete, des autorités publiques, et enfin, de toute la nation, plus de moyens de procéder avec activité, nous déléguons les pouvoirs dont elle est investie à un conseil général qui sera adjoint au maréchal, et qui siégera à Varsovie.

Une entreprise dictée par des motifs aussi vertueux, fondée sur la plus évidente justice, mérite d'être honorée du nom et de l'approbation de S. M. le roi de Saxe, grand-duc de Varsovie, notre monarque bien-aimé, qui, s'il n'a pu siéger aujourd'hui en personne parmi nous, sur ce trône qu'il orne de ses vertus révérées en Europe, n'en est pas moins présent à nos cœurs, nous avons résolu en conséquence qu'il sera envoyé une députation à S. M. le roi de Saxe, pour le prier qu'il daigne accorder à cet acte de confédération générale son approbation.

La cause de l'innocence opprimée peut être envisagée comme la cause de Dieu; un acte éclatant de justice peut seul réparer tous les maux que l'iniquité a répandus sur l'Europe. Comme ce changement important formerait le complément de tous ceux qui doivent donner au monde une face nouvelle et fonder le bonheur du genre humain; comme l'existence d'une Pologne rendue à toute son ancienne puissance, offrirait au premier Empire du monde un allié dont la fidélité lui serait assurée, un allié qui, par sa position géographique, par son caractere national, et par tant d'autres relations, ne serait pas

sans utilité, pourquoi nous serait-il défendu d'espérer que celui qui ne trouve rien de digne de lui, que ce qui est noble et grand, celui auquel nous devons notre existence actuelle, et qui, d'un seul mot, d'une seule pensée, peut donner à notre existence future tout l'éclat dont elle est susceptible, ne refusera pas d'accorder à notre entreprise son assistance toute puissante ? Nous déposerons donc aux pieds de son trône l'hommage de notre dévouement et de notre confiance; nous y déposerons nos prieres et nos espérances; nous lui demanderons de proférer cette parole créatrice qui complétera l'existence que nous avons déjà reçue de lui.

Mais pour nous rendre plus dignes de sa protection, nous prenons ici l'engagement solennel qu'aucun événement ne refroidira cet enthousiasme qui nous transporte et nous unit; qu'aucune force humaine n'affaiblira ce courage et ce dévouement avec lesquels nous nous élançons dans la plus noble des carrieres : que nous persévérerons imperturbablement dans le dessein que nous aurons proclamé aujourd'hui jusqu'à ce que nous ayons réuni avec nous les parties dispersées de notre ancienne famille, ces freres que notre amour fut toujours chercher au-delà des barrieres élevées par la tyrannie qui nous séparait d'eux.

Polonais! vous que nos vœux appellent au milieu de nous, jugeant de vos sentiments d'après les nôtres, nous vous invitons, au nom de notre mere commune, de réunir mutuellement toutes vos forces pour voler à son secours.

Si nous jetons un regard sur le passé, c'est uniquement pour nous pénétrer plus vivement de ce qu'il a pu avoir d'affreux; pour rendre hommage aux vertus supérieures qui brillerent au milieu d'une profonde nuit, et non pour scruter les cœurs; pour distinguer ce qui fut inévitable, sous le regne de la violence, d'avec ce qui aurait pu être évité; pour exposer par là l'innocence aux jugements arbitraires de l'erreur. Il n'y a plus de passé pour nous, sous ce dernier rapport; la patrie renaissante presse ses enfants contre son cœur; elle leur ouvre à tous également le chemin de la gloire et du mérite. Présentons-nous donc une main fraternelle, et la justice divine ne nous refusera pas la récompense que nous attendons, de voir les armoiries de la Lithuanie reparaître enfin sur notre écusson, et d'entendre répéter dans les champs fertiles de la Wolhynie, ainsi que dans les vastes plaines de la Podolie et de l'Ukraine, ce cri joyeux : *Vive la Pologne! vive la Patrie!*

En conséquence il est décrété ce qui suit :

Art. 1er. La diete se constitue en Confédération générale de la Pologne.

2. La Confédération générale de Pologne, exerçant dans toute leur plénitude les pouvoirs qui appartiennent à l'associa-

tion générale de la nation, déclare que le royaume de Pologne et le corps de la nation polonaise sont rétablis.

3. Toutes les diétines du Duché seront convoquées et adhéreront à la Confédération. Elles en adresseront les actes au conseil-général de la Confédération.

4. Tous les Polonais sont invités et autorisés à se confédérer, soit collectivement, soit individuellement, et à faire parvenir dans le plus bref délai, leur adhésion au conseil général.

5. Toutes les parties du territoire polonais sont appelées à se confédérer à mesure que l'éloignement de l'ennemi leur en fournira le moyen. Elles sont invitées à se former aussitôt en diétines qui enverront des députés porter leurs adhésions au conseil général. Ces députés deviendront membres de la diete qui s'est formée en confédération générale.

6. Tous les officiers, soldats, employés civils et militaires, nés Polonais, et habitant sur le territoire de la Pologne, injustement détenus par les Russes, sont sommés d'abandonner le service de cette puissance.

7. Tous les militaires seront replacés sous les drapeaux de la Pologne, et les employés pourront être replacés, chacun dans une partie correspondante de l'administration polonaise.

8. Toutes les autorités ecclésiastiques, civiles et militaires feront, chacune en ce qui les concerne, connaître l'existence, l'esprit, le but de la Confédération. A cet effet, les évêques publieront des mandements; les préfets, sous-préfets et maires adresseront à leurs administrés tous les actes relatifs à cette Confédération, et propres à éclairer comme à soutenir l'esprit des contrées confiées à leurs soins.

Tous les commandants et chefs de corps dans l'armée feront de même à l'égard de leurs subordonnés.

9. Tous les membres de la diete confédérée, qui ne font pas partie du conseil-général ci-dessous désigné, sont autorisés à se retirer dans leurs foyers, jusqu'à ce qu'ils soient de nouveau appelés; et la Confédération attend du zele et du patriotisme dont ils viennent de donner des preuves, qu'ils emploiront cet intervalle à étendre, chacun dans leur partie, les dispositions patriotiques de leurs concitoyens.

MM. Stanislas, comte Zamoyski, sénateur palatin.
Jean Golaszewski, évêque de Wigry.
Alexandre Linowski, conseiller d'Etat.
Martin Badeni, conseiller d'Etat.
Antoine Ostrowski, nonce du district de Brzeziny.
Frederic, comte Skorzewski, nonce du district de Bromberg.
Joachim Owidzki, nonce du district de Lublin.
François Wezyk, nonce du district de Biala.

François, comte Lubienski, député des districts de Szkalmierzs et de Hebdow.

Charles Skorkowski, député de la ville de Cracovie.

Cajetan Kozmian, secrétaire de la Confédération générale, maître des requêtes au conseil d'Etat.

11. Le nombre réquis pour former une délibération sera de cinq membres.

12. Le secrétaire-général aura voix délibérative.

13. Toutes les autorités administratives, judiciaires et militaires, continueront l'exercice de leurs fonctions.

14. Une députation sera envoyée à S. M. le roi de Saxe, duc de Varsovie, pour lui demander d'accéder à la Confédération générale de la Pologne.

15. Une députation sera aussi envoyée à S. M. l'Empereur Napoléon, roi d'Italie, pour lui présenter les actes de la Confédération, et lui demander de couvrir de sa puissante protection le berceau de la Pologne renaissante.

16. La Confédération prend, à la face du ciel et de la terre, au nom de tous les Polonais, l'engagement solennel de poursuivre, jusqu'à la fin et par tous les moyens dont elle pourra disposer, l'accomplissement du grand ouvrage qu'elle commence aujourd'hui.

17. La Confédération déclare que, dans une circonstance où tous ses travaux, tous ses vœux, ne tendent qu'au rétablissement de la patrie, à la réunion de toutes ses parties, elle ne pourra considérer comme un véritable Polonais, comme un bon citoyen quiconque oserait rechercher, dans le passé, des motifs de division, d'accusation, en un mot, quiconque se permettrait aucune démarche propre à semer des germes de discorde au sein d'une famille que tout doit porter à rester unie.

18. Les ministres sont chargés de faire connaître, chacun en ce qui les concerne, soit par la voie des journaux, soit autrement, tous les actes émanés de la Confédération, ou qui lui seront désormais adressés.

BULLETINS DE LA GRANDE ARMÉE.

IVe Bulletin de la Grande Armée.

Wilna, le 30 Juin 1812.

Le 27, l'Empereur arriva aux avant-postes à deux heures après-midi, et mit en mouvement l'armée pour s'approcher de Wilna et attaquer, le 28, à la pointe du jour, l'armée russe, si elle voulait défendre Wilna ou en retarder la prise, pour sauver les immenses magasins qu'elle y avait. Une division russe occupait Troki, et une autre division était sur les hauteurs de Waka.

A la pointe du jour, le 28, le roi de Naples se mit en mouvement avec l'avant-garde et la cavalerie légère du général comte Bruyeres. Le maréchal prince d'Echmühl l'appuya avec son corps. Les Russes se reployerent partout. Après avoir échangé quelques coups de canon, ils repasserent en toute hâte la Vilia, brûlerent le pont de bois de Wilna, et incendierent d'immenses magasins, évalués à plusieurs millions de roubles; plus de 150 mille quintaux de farine, un immense approvisionnement de fourrages et d'avoine, une masse considérable d'effets d'habillement furent brûlés. Une grande quantité d'armes, dont en général la Russie manque, et de munitions de guerre, furent détruites et jetées dans la Vilia.

A midi, l'Empereur entra dans Wilna. A trois heures, le pont sur la Vilia fut rétabli: tous les charpentiers de la ville s'y étaient portés avec empressement, et en construisaient un autre.

La division Bruyeres suivit l'ennemi sur la rive gauche. Dans une légere affaire d'arriere-garde, une cinquantaine de voitures furent enlevées aux Russes. Il y eut quelques hommes tués et blessés; parmi ces derniers est le capitaine des hussards Ségur. Les chevau-légers de la garde polonaise firent une charge sur la droite de la Vilia, mirent en déroute, poursuivirent et firent prisonniers bon nombre de Cosaques.

Le 25, le duc de Reggio avait passé la Vilia sur un pont jeté près de Kowno. Le 26, il se dirigea sur Janow, et le 27 sur Chatouj. Ce mouvement obligea le prince de Vittgenstein, commandant le 1er corps de l'armée russe, à évacuer toute la Samogitie et le pays situé entre Kowno et la mer, et à se porter sur Wilkomir en se faisant renforcer par deux régiments de la garde.

Le 28, la rencontre eut lieu. Le maréchal duc de Reggio trouva l'ennemi en bataille vis-à-vis Develtovo. La canonnade s'engagea; l'ennemi fut chassé de position en position, et repassa avec tant de précipitation le pont, qu'il ne put pas le brûler. Il a perdu 300 prisonniers, parmi lesquels plusieurs officiers, et une centaine d'hommes tués ou blessés. Notre perte se monte à une cinquantaine d'hommes.

Le duc de Reggio se loue de la brigade de cavalerie légere que commande le général baron Castex, et du 11e régiment d'infanterie légere, composé en entier de Français des départements au-delà des Alpes. Les jeunes conscrits romains ont montré beaucoup d'intrépidité.

L'ennemi a mis le feu à son grand magasin de Wilkomir. Au dernier moment, les habitants avaient pillé quelques tonneaux de farine; on est parvenu à en recouvrer une partie.

Le 29, le duc d'Elchingen a jeté un pont vis-à-vis Souderva pour passer la Vilia. Des colonnes ont été dirigées sur les chemins de Grodno et de la Wolhynie, pour marcher à la rencontre des différents corps, russes coupés et éparpillés.

Wilna est une ville de vingt-cinq à trente mille âmes, ayant un grand nombre de couvents, de beaux établissements et des habitants pleins de patriotisme. Quatre ou cinq cents jeunes gens de l'Université, ayant plus de 18 ans, et appartenant aux meilleures familles, ont demandé à former un régiment.

L'ennemi se retire sur la Dwina. Un grand nombre d'officiers d'état-major et d'estafettes tombent à chaque instant dans nos mains. Nous acquérons la preuve de l'exagération de tout ce que la Russie a publié sur l'immensité de ses moyens. Deux bataillons seulement par régiment sont à l'armée; les troisiemes bataillons, dont beaucoup d'états de situation ont été interceptés dans la correspondance des officiers des dépôts avec les régiments, ne se montent pour la plupart qu'à 120 ou 200 hommes.

La cour est partie de Wilna vingt-quatre heures après avoir appris notre passage à Kowno. La Samogitie, la Lithuanie sont presqu'entierement délivrées. La centralisation de Bagration vers le nord a fort affaibli les troupes qui devaient défendre la Wolhynie.

Le roi de Westphalie, avec le corps du prince Poniatowski, le 7e et le 8e corps, doit être entré le 29 à Grodno.

Différentes colonnes sont parties pour tomber sur les flancs du corps de Bagration, qui le 20, a reçu l'ordre de se rendre à marche forcée de Proujanoni sur Wilna, et dont la tête était déjà arrivée à quatre journées de marche de cette derniere ville, mais que les événements ont forcée de rétrograder, et que l'on poursuit.

Jusqu'à cette heure, la campagne n'a pas été sanglante; il n'y a eu que des manœuvres: nous avons fait en tout 1000

prisonniers; mais l'ennemi a déjà perdu la capitale et la plus grande partie des provinces polonaises, qui s'insurgent. Tous les magasins de premiere, de deuxieme et de troisieme lignes, résultat de deux années de soins, et évalués plus de 20 millions de roubles, sont consumés par les flammes ou tombés en notre pouvoir. Enfin, le quartier-général de l'armée française est dans le lieu où était la cour depuis six semaines.

Parmi le grand nombre de lettres interceptées, on remarque les deux suivantes; l'une de l'intendant de l'armée russe, qui fait connaître que déjà la Russie ayant perdu tous ses magasins de premiere, de deuxieme et de troisieme lignes, est réduite à en former en toute hâte de nouveaux; l'autre, du duc Alexandre de Wurtemberg, faisant voir qu'après peu de jours de campagne, les provinces du centre sont déjà déclarées en état de guerre.

Dans la situation présente des choses, si l'armée russe croyait avoir quelque chance de victoire, la défense de Wilna valait une bataille; et dans tous les pays, mais surtout dans celui où nous nous trouvons, la conservation d'une triple ligne de magasins aurait dû décider un général à en risquer les chances.

Des manœuvres ont donc seules mis au pouvoir de l'armée française une bonne partie des provinces polonaises, la capitale et trois lignes de magasins. Le feu a été mis aux magasins de Wilna avec tant de précipitation, qu'on a pu sauver beaucoup de choses.

Rapport de l'Intendant-Général Laba *au Ministre de la Guerre, à* Wilna.

J'ai eu l'honneur de recevoir à l'instant même la lettre de V. Exc. sous le N°. 279, datée du 12 (24) de ce mois, par laquelle elle me fait connaître la volonté de S. M. I. pour le prompt établissement de magasins à Vitepsk, Ostrow, Weliki-Louki et Pskoff. J'ai déjà expédié pour Vitepsk le courier Stephanoff qui m'a apporté cet ordre. Je vais prendre, pour son entiere exécution, toutes les mesures nécessaires, et j'aurai l'honneur de vous rendre compte de ce que j'aurai fait pour obéir à la volonté de S. M. I. relative à l'établissement de ces magasins.

(Signé) l'Intendant-Général Laba.

N°. 727.—Drissa, le 14 (26) Juin 1812, à une heure après minuit.

Rapport du Gouverneur Militaire de la Russie-Blanche, *à S. M. l'Empereur, à* Wilna.

J'ai eu le bonheur de recevoir aujourd'hui l'ukase de V. M. I., datée du 12 (24) de ce mois, par lequel il lui plaît de déclarer en état de guerre les gouvernements de Russie-Blanche, de Witepsk et de Mohiloff.

Je me suis occupé de suite de l'exécution de cet ordre.

Le Gouverneur de la Russie-Blanche.

(Signé) le Duc ALEXANDRE DE WURTEMBERG.

N°. 2197.—Witepsk, le 15 (27) Juin 1812.

V. BULLETIN DE LA GRANDE ARMÉE.

Wilna, le 6 Juillet 1812.

L'armée russe était placée et organisée de la manière suivante au commencement des hostilités :

Le 1er corps, commandé par le prince Wittgenstein, composé des 5e et 14e divisions d'infanterie, et d'une division de cavalerie, formant en tout 18,000 hommes, artillerie et sapeurs compris, avait été long-temps à Chawli. Il avait depuis occupé Rosienne, et était le 24 Juin à Keydanoui.

Le 2e corps, commandé par le général Baggawout, composé des 4e et 17e divisions d'infanterie, et d'une division de cavalerie présentant la même force, occupait Kowno.

Le 3e corps, commandé par le général Schomoaloff, composé de la 1re division de grenadiers, d'une division d'infanterie et d'une division de cavalerie, formant 24,000 hommes, occupait Nov-Troki.

Le 4e corps, commandé par le général Tutschkoff, composé des 11e et 23e divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie, formant 18,000 hommes, était placé depuis Nov-Troki jusqu'à Lida.

La garde impériale était à Wilna.

Le 6e corps, commandé par le général Docterow, composé de deux divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie, formant 18,000 hommes, avait fait partie de l'armée du prince Bagrathion. Au milieu de Juin, il arriva à Lida, venant de la Wolhynie pour renforcer la première

armée. Ce corps était, à la fin de Juin, entre Lida et Grodno.

Le 5e corps, composé de la 2e division de grenadiers, des 12e, 18e et 26e divisions d'infanterie, et de deux divisions de cavalerie, était le 30 à Wolkowisk. Le prince Bagrathion commandait ce corps, qui pouvait être de 40,000 hommes.

Enfin, les 9e et 15e divisions d'infanterie et une division de cavalerie, commandées par le général Markow, se trouvaient dans le fond de la Wolhynie.

Le passage de la Vilia, qui eut lieu le 25 Juin, et la marche du duc de Reggio sur Janow et sur Chatoni, obligerent le corps de Wittgenstein à se porter sur Wilkomir et sur la gauche, et le corps de Baggawoust à gagner Dunabourg par Mouchnicki et Gedroitse. Ces deux corps se trouvaient ainsi coupés de Wilna.

Le 3e et le 4e corps, et la garde impériale russe, se porterent de Wilna sur Nementschin, Swentzianoui et Vidzoui. Le roi de Naples les poussa vivement sur les deux rives de la Vilia. Le 10e régiment de hussards polonais, tenant la tête de la colonne de la division du comte Sebastiani, rencontra près de Lebowo un régiment de Cosaques de la garde qui protégeait la retraite de l'arriere-garde, et le chargea tête baissée, lui tua neuf hommes et fit une douzaine de prisonniers. Les troupes polonaises, qui jusqu'à cette heure ont chargé, ont montré une rare détermination. Elles sont animées par l'enthousiasme et la passion.

Le 8 Juillet, le roi de Naples s'est porté sur Swentziani, et y a atteint l'arriere-garde du baron de Tolly. Il donna ordre au général Montbrun de la faire charger; mais les Russes ne l'ont point attendu, et se sont retirés avec une telle précipitation, qu'un escadron de hulans, qui revenait d'une reconnaissance du côté de Mikailitki, tomba dans nos postes. Il fut chargé par le 12e de chasseurs, et entierement pris ou tué; 60 hommes ont été pris avec leurs chevaux. Les Polonais qui se trouvaient parmi ces prisonniers ont demandé à servir, et ont pris rang, tous montés, dans les troupes polonaises.

Le 4, à la pointe du jour, le roi de Naples est entré à Swentziani; le maréchal duc d'Elchingen est entré à Milia-toni, et le maréchal duc de Reggio à Avanta.

Le 30 Juin, le maréchal duc de Tarente est arrivé à

Rossiena; il s'est porté de là sur Ponevieji. Chawli et Tesch.

Les immenses magasins que les Russes avaient dans la Samogitie ont été brûlés par eux; perte énorme, non-seulement pour leurs finances, mais encore pour la subsistance des peuples.

Cependant le corps de Doctorow, c'est-à-dire le 6e corps, était encore, le 27 Juin, sans ordres, et n'avait fait aucun mouvement. Le 28, il se réunit et se mit en marche pour se porter sur la Dwina par une marche de flanc. Le 30, son avant-garde entra à Soleinicki. Elle fut chargée par la cavalerie légere du général baron Borde-Soult, et chassée de la ville. Doctorow, se voyant prévenu, prit à droite, et se porta sur Ochmiana. Le général baron Pajol y arriva avec sa brigade de cavalerie légere, au moment où l'avant-garde de Doctorow y entrait. Le général Pajol la fit charger. L'ennemi fut sabré et culbuté dans la ville. Il a perdu 60 hommes tués et 10 prisonniers. Le général Pajol a eu 5 hommes tués et quelques blessés. Cette charge a été faite par le 9e régiment de lanciers polonais.

Le général Doctorow voyant le chemin coupé, rétrograda sur Olchanoui. Le maréchal prince d'Eckmühl, avec une division d'infanterie, les cuirassiers de la division du comte Valence et le 2e régiment de chevau-légers de la garde, se porta sur Ochmiana pour soutenir le général Pajol.

Le corps de Doctorow, ainsi coupé dans le midi, continua de longer à droite, à marches forcées, en faisant le sacrifice de ses bagages, sur Smorogboni, Danowcheff et Kobouïlnick, d'où il s'est porté sur la Dwina. Ce mouvement avait été prévu. Le général comte Nansouty, avec une division de cuirassiers, la division de cavalerie légere du général comte Bruyeres et la division d'infanterie du comte Morand, s'était portée à Mikailitchki pour couper ce corps. Il arriva le 3 à Swir, lorsqu'il débouchait, et le poussa vivement, lui prit bon nombre de traînards, et l'obligea à abandonner quelques centaines de voitures de bagages.

L'incertitude, les angoisses, les marches et les contre-marches qu'ont faites ces troupes, les fatigues qu'elles ont essuyées, ont dû les faire beaucoup souffrir.

Des torrents de pluie ont tombé pendant trente-six heures sans interruption.

D'une extrême chaleur le temps a passé tout-à-coup à un froid très-vif. Plusieurs milliers de chevaux ont péri par

l'effet de cette transition subite. Des convois d'artillerie ont été arrêtés dans les boues.

Cet épouvantable orage, qui a fatigué les hommes et les chevaux, a nécessairement retardé notre marche, et le corps de Doctorow, qui a donné successivement dans les colonnes du général Borde-Soult, du général Pajol et du général Nansouty, a été près de sa destruction.

Le prince Bagration, avec le 5e corps, placé plus en arrière, marche sur la Dwina. Il est parti le 30 Juin de Wolkowisk pour se rendre sur Minsk.

Le roi de Westphalie est entré le même jour à Grodno. La division Dombrowski a passé la première. L'Hetman Platow se trouvait encore à Grodno avec ses Cosaques. Chargés par la cavalerie légère du prince Poniatowski, les cosaques ont été éparpillés; on leur a tué 20 hommes et fait 90 prisonniers. On a trouvé à Grodno une manutention propre à cuire 100,000 rations de pain, et quelques restes de magasin.

Il avait été prévu que Bragation se porterait sur la Dwina, en se rapprochant le plus possible de Dunabourg; et le général de division comte Grouchy a été envoyé à Bogdanow. Il était le 3 à Traboni. Le maréchal prince d'Eckmühl, renforcé de deux divisions, était le 4 à Wichnew. Si le prince Poniatowski a poussé vivement l'arrière-garde du corps Bagration, ce corps se trouvera compromis.

Tous les corps ennemis sont dans la plus grande incertitude. L'Hetman Platow ignorait, le 30 Juin, que depuis deux jours Wilna fût occupé par les Français. Il se dirigea sur cette ville jusqu'à Lida, où il changea de route et se porta sur le midi.

Le soleil, dans la journée du 4, a rétabli les chemins. Tout s'organise à Wilna. Les faubourgs ont souffert par la grande quantité de monde qui s'y est précipitée pendant la durée de l'orage. Il y avait une manutention russe pour 60,000 rations. On en a établi une autre pour une égale quantité de rations. On forme des magasins. La tête des convois arrive à Kowno par le Niemen. Vingt mille quintaux de farine et un million de rations de biscuit viennent d'y arriver de Dantzick.

Extrait du Journal de l'Empire.

En suivant sur la carte la marche des armées, on s'aperçoit au premier coup-d'œil que la retraite des Russes n'est pas un mouvement calculé, un plan arrêté d'avance; c'est la dispersion d'une armée placée sur une ligne très-étendue, et qui tout-à-coup attaquée dans son centre et voulant rétrograder, s'éparpille dans diverses directions et cherche en vain a se rallier dans une position nouvelle. Ainsi la campagne est à peine commencée, et l'armée française a recueilli de ses manœuvres tous les avantages pour lesquels elle aurait livré une bataille rangée.

Quelques observations géographiques sur les marches indiquées dans le Bulletin d'aujourd'hui, feront sentir l'importance de nos avantages et la fâcheuse situation de nos ennemis.

Les maréchaux ducs de Tarente d'Elchingen, de Reggio, étaient le 4 Juin à Chawli. Maliatoui, Avanta; le roi de Naples se trouvait à Swentziany; ainsi ces divers corps bordaient presque la frontiere de Courlande, et n'étaient éloignés de la Dwina que de 15 à 20 lieues. Le maréchal prince d'Eckmühl était à Wichnew, à 15 lieues de Wilna, et à la même distance de Minsk, en Russie-Blanche. Le roi de Westphalie était arrivé à Grodno, à plus de 20 lieues de Varsovie. En jetant un coup-d'œil sur ces diverses positions, on voit que le gouvernement de Wilna, celui de Grodno, et la province de Bialistock, peuplés d'un million d'âmes, ont déjà apporté le tribut de toutes leurs ressources à l'armée française.

La course périlleuse du général Doctorow, indiquée dans le bulletin, est une preuve du désordre qui regne dans les rangs ennemis. Ce général, commandant le 6e corps russe, se trouvait le 28 Juin à Lida, à 20 lieues au sud de Wilna, qui, dès le 25, était au pouvoir de nos troupes; il était coupé du centre de l'armée russe, et son mouvement sur Soleinicki, à 9 ou 10 lieues au sud de Wilna, prouve qu'il ignorait l'occupation de cette derniere ville: il marchait donc au hasard, et non par suite d'un mouvement combiné. On n'aperçoit pas le même défaut de plan dans les mouvements successifs erronnés pour lui couper la retraite sur tous les

points où il s'est présenté, et il doit certainement rendre grâce à l'orage qui a empêché la destruction de son corps. S'il a réussi à gagner la Duna, ce n'a pu être qu'en faisant un grand détour, et en exécutant une marche de 60 lieues, au milieu de tous les corps qui se trouvaient sur son passage. On conçoit facilement dans quel état il a dû arriver.

La marche de Bagration offre encore une preuve plus remarquable de l'état de dislocation où se trouve l'armée ennemie. Ce général, qui commande un corps de 40,000 hommes, en se portant par Pruetana et par Wolkowich à Minsk, a parcouru une route de 60 lieues au moins, soit qu'il ait passé au nord ou au sud du Niémen.

Le corps du prince d'Eckmühl s'étant porté à Wichnew, l'oblige à faire un chemin considérable, puisque, se trouvant à l'extrémité du rayon, la distance qu'il a à parcourir est en raison triple de celle que parcourt le corps du prince d'Eckmühl.

Il est donc évident que la campagne commencée depuis quelques jours seulement, a déjà pour résultat l'occupation d'une vaste étendue de pays, et que l'ennemi, forcé de renoncer au plan qu'il pouvait avoir formé, a dû borner ses combinaisons à rallier divers corps, qui, par suite des manœuvres françaises, ont été jetés sur des points étrangers à leur système de retraite.

(Le *Journal de l'Empire* contient plusieurs autres réflexions sur les premieres opérations de la campagne de Russie: mais nous sommes forcés d'en différer l'insertion, pour donner quelques-unes des pieces relatives à la déclaration de guerre que les Etats-Unis viennent de faire à l'Angleterre.)

PAPIERS AMÉRICAINS.

PAPIERS OFFICIELS SOUMIS AU CONGRÈS.

Messages au Sénat et à la Chambre des Représentants des Etats-Unis, le 4 Juin 1812.

Pour l'instruction du Congrès, j'ai l'honneur de lui transmettre copie de la correspondance du ministre plénipotentiaire de la Grande-Bretagne avec le secrétaire d'état.

(Signé) JAMES MADISON.

Mr. Foster *à Mr.* Monroe.

Washington, ce 30 Mai 1812.

Monsieur,

Quelque décourageante que soit la conversation que j'ai eu l'honneur d'avoir avec vous, il y a quelques jours, dans votre bureau, et malgré votre silence touchant deux lettres venant de ma part, fournissant encore d'autres preuves de l'existence des décrets français; comme, par le rapport du Duc de Bassano, du 10 de Mars de cette année, maintenant il est prouvé d'une maniere claire et convainquante, non-seulement que ces décrets n'ont pas été révoqués, mais encore qu'ils ont reçu de l'extension et de l'aggravation, je ne puis m'empêcher de regarder comme très-important que cette piece soit, par le Président, communiquée sans délai au congrès, vu le moment intéressant et critique de ses délibérations. Je m'empresse donc de me conformer aux instructions de mon gouvernement, en faisant passer à celui des Etats-Unis, le Moniteur ci-joint, du 16 Mars dernier, où se trouve ce rapport, tel qu'il a été fait au dominateur de la France, et par lui communiqué au Sénat-Conservateur.

Ce rapport confirmerait, au besoin et de la maniere la moins équivoque, les assertions réitérées de la Grande-

Bretagne, que les décrets de Berlin et Milan n'ont jamais été révoqués, quelques adoucissements partiels et insidieux que l'on y ait apportés dans quelques circonstances peu nombreuses, dans la vue d'encourager l'Amérique à adopter un système favorable à la France et injurieux à la Grande-Bretagne, tandis que les conditions auxquelles seulement il a été déclaré que ces décrets seront révoqués, sont expliquées et développées de manière à ne nous laisser aucune espérance que Buonaparté soit disposé à renoncer à un système dont il a poussé l'injustice si loin, qu'il ne sera pas possible à la Grande-Bretagne de se départir des mesures défensives auxquelles elle a été obligée d'avoir recours.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler, Monsieur, combien de fois la Grande-Bretagne a insisté pour qu'il lui fût produit copie du document, par lequel on prétendait que les décrets de Buonaparté avaient été révoqués, et combien elle a désiré que l'Amérique déclarât expressément qu'elle n'adoptait pas les conditions auxquelles cette révocation était offerte.

Maintenant il est manifeste que jamais la France n'a fait, à cet égard, qu'une offre *conditionnelle*; et que nous avions le droit de nous plaindre de ce que l'Amérique nous a demandé de la reconnaître comme *absolue*, d'autant plus que l'Amérique l'acceptant dans toute son étendue, il n'en pouvait résulter que de nouvelles plaintes et de nouveaux motifs de nous refuser à ses demandes.

L'Amérique doit sentir qu'il est impossible à la Grande-Bretagne de retirer ses ordres en Conseil, tant qu'il sera déclaré officiellement que les décrets français demeurent en pleine vigueur contre toutes les nations qui ne souscriront point au nouveau code maritime promulgué dans ces décrets, et aussi tant que l'Amérique ne s'expliquera pas plus clairement sur la manière dont elle entend les conditions mises par la France à la révocation de ces décrets; car, d'après ce qui s'est passé, à moins de cette explication claire et satisfaisante sur ces deux points, la Grande-Bretagne ne saurait abandonner son système de représailles contre la France sans paraître admettre les conditions dont il s'agit.

En lisant le papier ci-inclus, ces observations, Monsieur, vous paraîtront, j'en suis sûr, suffisamment évidentes.

Il sera d'abord reconnu que ce papier n'est qu'une nouvelle édition des décrets de Berlin et de Milan, dans une forme plus aggravante, accompagné, comme il l'est, d'une extension de toute la funeste doctrine de ces décrets, plus dé-

sastreux encore par une déclaration de la part de Buonaparté, qu'il a annexé à la France tous les états indépendants d'alentour qui les avaient éludés, et qu'il allait agir contre tous les ports maritimes de l'Europe, sous prétexte que son système ne pouvait être permanent et complet, tant que ces ports conserveraient quelque liberté à cet égard.

Ce principe injurieux, ici avoué, se lie évidemment à la proposition, trop favorisée en Amérique, que le système continental de Buonaparté, portant confiscation de la propriété neutre à terre, sous prétexte que cette propriété est une production des manufactures britanniques, n'est qu'un réglement municipal dont les nations neutres ou belligérantes n'ont pas le droit de se plaindre, parce qu'il ne viole aucun principe du droit des nations. Il n'est pas nécessaire de répéter les divers arguments par lesquels on a fait voir que ce système n'a aucun des caracteres d'un réglement municipal, dont les nations neutres ou belligérantes n'aient pas le droit de se plaindre, puisqu'il ne viole aucun principe du droit des nations, mais que c'est une véritable mesure de guerre prise dans un esprit hostile contre la Grande-Bretagne. Pour étendre ce système sur le principe de réglement municipal, il faut violer tous les droits des nations neutres et indépendantes; il faut s'emparer de leurs territoires, sans aucune guerre quelconque, et les incorporer ainsi à la nation française ; alors, soumis à sa domination, ils reçoivent le système continental comme un réglement municipal de la France ; ainsi, la seule apparence de ne pas adhérer à tout le système est le motif de l'occupation ou invasion, de l'incorporation ou extension de tous les états où la France peut étendre les bras.

La Grande-Bretagne ne peut croire que l'Amérique ne ressente pas une juste indignation à la vue de l'entier développement de ce système que Buonaparté avait déjà partiellement découvert, qu'il avait mis complétement à exécution à l'égard du Portugal, des villes anséatiques, et à l'égard d'autres pays, mais que jusqu'à présent il n'avait jamais ainsi développé dans toute son étendue. Voyez combien il s'inquiete peu du temps et des formes pour promulguer et faire valoir le code auquel il veut assujétir toutes les nations ! Il suppose le traité d'Utrecht en pleine vigueur et obligatoire pour toutes les nations; mais c'est uniquement parcequ'il lui convient et lui importe, dans un moment où la marine de France est chassée de l'océan, de faire revivre la doctrine : *Sous pavillon libre, la marchandise est libre* ;

pour cela uniquement il invoque un traité où cette clause se trouve, mais qui n'est plus en force; il ne l'est plus entre la France et la Grande-Bretagne, par le refus formel de la premiere, lors du traité d'Amiens où ces deux pays étaient les deux seulesparties contractantes, de renouveler aucun des anciens traités; lequel traité d'Utrecht d'ailleurs ne pourrait avoir aucun effet légal, qu'autant que ces deux puissances seraient en paix l'une avec l'autre. Mais ce traité même est encore trop circonscrit, pour y trouver avec ses prétentions actuelles, sa regle des blocus maritimes devant les places fortes actuellement investies, assiégées et au moment d'être prises. Dans ce traité, il ne se trouve aucune clause de ce genre pour définir ou régler ces blocus.

Sûrement l'Amérique ne prétend pas, dans un cas pareil, forcer la Grande-Bretagne à faire l'abandon ou à se relâcher de ses droits de représailles ou de défense contre cette puissance. Non-seulement par respect pour la Grande-Bretagne, le gouvernement britannique se regarde comme impérieusement obligé de maintenir ces droits, mais encore de sommer toutes les autres nations de résister à ces prétentions exorbitantes.

Si, dans un moment comme celui-ci, la Grande-Bretagne retirait ses Ordres en Conseil contre la France, toutes les autres nations n'auraient-elles pas le droit de s'en plaindre comme d'un abandon de la cause commune?

L'Amérique doit sentir que Buonaparté n'agit point, et n'a jamais réellement agi, dans la vue d'établir les principes d'une véritable liberté relativement à la navigation, mais que tout ce qu'il cherche, est de couvrir sa détermination de ruiner, s'il était possible, la Grande-Bretagne par de nouvelles demandes et par des théories surannées des lois maritimes. L'Amérique doit voir que l'objet de Buonaparté est d'exclure le commerce britannique de toutes les côtes et de tous les ports du continent: et que, poursuivant son objet, il foule aux pieds les droits des états indépendants, proclamant avec insolence sa détermination d'y réussir même par l'invasion directe de ces états indépendants; appelant impudemment cette invasion *une garantie*, faisant ainsi de l'expression la plus solennelle et la plus sacrée dans les lois des nations, un synonyme du terme usurpation du territoire ou extinction de l'indépendance des états. L'Amérique doit considérer que, tous les états actuellement en son pouvoir ayant été saisis pour servir de *garantie* à son système, il va maintenant détruire tous les restes de l'indépendance des

états neutres, pour rendre enfin cette garantie complete. Par l'impuissance où il est de faire traverser l'Atlantique à ses armées, impuissance dont les Etats-Unis doivent rendre grâces à la supériorité de la marine britannique, son système de *garantie* échouera en Amérique. Aussi, ne pouvant espérer, par l'occupation et l'invasion, de fermer à la Grande-Bretagne les ports américains, croit-il parvenir à son but par ses intrigues et ses déceptions, et a-t-il recours à des mitigations insidieuses pour obtenir ce qu'il ne peut emporter de vive force.

Convaincu qu'il ne peut ruiner la Grande-Bretagne, qu'en lui faisant fermer tous les ports de l'univers, il veut lui fermer tous ceux de l'Europe par la force, et tous ceux de l'Amérique par la ruse. Pour se concilier l'Amérique, il feint d'approuver sa conduite, et veut bien mitiger son système en sa faveur, il accompagne la promesse de rappeler ses décrets, de conditions qu'il espere être agréables à l'Amérique, mais qu'il sait bien que la Grande-Bretagne doit rejeter, n'ignorant point par conséquent que la mitigation de ses décrets ne peut guere être utile à l'Amérique, à moins que la Grande-Bretagne ne se relâche également de son côté ; mettant donc ainsi autant d'obstacles qu'il peut aux concessions que la Grande-Bretagne pourrait faire à l'Amérique ; et forçant enfin, de cette maniere, la Grande-Bretagne à persévérer dans son système de représailles, essentiel à son honneur et à son salut. Mais sûrement il n'échappera pas à l'attention du gouvernement américain, ce qui ne manquera pas non plus d'exciter son indignation, que le despote de France, sur le terrain où il s'est placé, a retracté toutes les concessions que l'Amérique prétendait qu'il lui avait faites. Avec autant de bizarrerie que de dédain, il lui a enlevé, après le rappel de nos ordres en Conseil, la base même où elle avait pris une attitude hostile contre la Grande-Bretagne ; en sorte qu'une renonciation de notre part au droit de blocus, ne suffirait plus pour obtenir de lui la révocation de ses décrets de Berlin et de Milan.

Le Gouvernement de Sa Majesté ne peut donc qu'espérer que l'Amérique, considérant les prétentions extravagantes du despote français, mises en avant dans le rapport du Duc de Bassano, et, en même temps, sa résolution de faire avancer ses armées dans les états qui reçoivent dans leurs ports le pavillon britannique, reconnaîtra que cette doctrine et cette résolution constituent l'anéantissement total de la neutralité, et que, comme état neutre, l'Amérique est

tenue d'en exprimer son désaveu et d'y résister. Tout état, acquiesçant à ce rapport, doit agir d'après le principe que *neutre* et *ennemi* ne sont plus désormais, lorsqu'il sera question du droit des nations, qu'une seule et même chose dans le langage des Français ; si bien que la Grande-Bretagne a le droit de considérer toute nation refusant, sur ce principe, d'admettre son pavillon, comme admettant et reconnaissant la doctrine du rapport. Je ne ferai pas, Monsieur, beaucoup d'observations sur le blocus du mois de Mai 1806, d'autant que vous n'en révoquez pas en doute la légalité, dès qu'il y avait une force suffisante pour le justifier.

Je remarquerai simplement qu'il était impossible que la Grande-Bretagne conçût autre chose que de la méfiance des demandes inattendues faites par l'Amérique du désaveu de ce blocus, ainsi que de la révocation des Ordres en Conseil, lorsque ces demandes paraissaient faites, sinon en conséquence, du moins postérieurement à la date d'une des conditions du prétendu rappel des décrets de Buonaparté laquelle condition était que nous renoncerions à ce qu'il appelle nos nouveaux principes de blocus. La demande faite par l'Amérique venait après coup et était nouvelle ; ceci est suffisamment prouvé par les ouvertures de M. Pinkney, ainsi que par les termes de l'arrangement relatif aux Ordres en Conseil fait entre M. Erskine et l'Amérique. Dans cet arrangement il n'était pas parlé de ce blocus. L'Amérique alors se contentait de l'un sans qu'il fût question de l'autre. Maintenant, ce n'est pas plus qu'alors un grief ou une injustice. Pourquoi donc aujourd'hui y insister plus que dans ce temps-là ? il serait difficile d'en trouver une raison, si ce n'est dans les communications postérieures entre la France et l'Amérique, et dans une disposition, de la part de l'Amérique, à appuyer la demande du désaveu de ce blocus et des principes qu'on mettait comme condition *sine quâ non*, à la révocation des décrets de Berlin et de Milan. Il semble que l'Amérique ne s'en soit occupée, que parce que la France le prescrivait ainsi.

C'est sur ce blocus, ainsi que sur les principes et les droits sur lesquels il était fondé, que Buonaparté paraît baser la justification de toutes ses mesures pour abolir la neutralité, et pour s'autoriser à envahir tous les états qui ne sont pas prêts à faire une guerre d'extermination au commerce de la Grande-Bretagne.

L'Amérique s'est vue dans la nécessité de demander

ces renonciations de notre part; mais aujourd'hui elle doit voir qu'il est inutile, pour elle et pour la Grande-Bretagne, de s'attendre à une révocation des décrets français, s'il faut que la Grande-Bretagne prononce une renonciation, premierement, au principe du blocus de 1806; secondement, au droit de représailles sur lequel sont fondés les ordres en Conseil, troisiemement, s'il faut qu'elle reçoive, comme loi des nations le traité d'Utrecht, selon l'interprétation et l'application du rapport du duc de Bassano; et enfin s'il faut qu'elle abjure tous les principes maritimes, garants de ses droits, et aujourd'hui plus essentiels que jamais à son existence nationale. La Grande-Bretagne a la confiance que de pareilles prétentions ne seront jamais maintenues ni définitivement sanctionnées par l'Amérique; et S. A. R. le Prince Régent a la plus forte espérance que ces derniers procédés de la France dépouilleront les mesures de celle-ci de tout ce qu'il peut y avoir eu de déguisements, de maniere que l'Amérique, selon la justice qu'elle doit rendre aux lois des nations et selon ce qu'elle doit à son propre honneur comme état neutre, retirera sur-le-champ l'appui qu'elle prête au système injurieux du gouvernement français, et cessera d'étayer, par des mesures hostiles contre le commerce britannique, le gigantesque édifice d'usurpation et de tyrannie que la France s'est efforcé d'élever et de montrer au monde, comme la loi des nations.

L'Amérique ne saurait maintenant soutenir que les Ordres en Conseil excedent, en représailles, ce qui est établi par les décrets français, c'est-à-dire, les principes et les usurpations de Buonaparté. Le Gouvernement des Etats-Unis doit être au moins bien convaincu que ces amendements partiels à ces décrets en faveur de l'Amérique, n'ont été qu'insidieusement adoptés par la France, et ne l'ont été que dans la vue de l'engager à fermer ses ports à la Grande-Bretagne, la France ne pouvant l'obtenir d'elle de vive force. L'Amérique doit admettre que, si la Grande-Bretagne révoquait ses Ordres en Conseil contre la France, ce serait accorder gratuitement à la France le commerce de l'Amérique, ainsi que tous les avantages qu'elle retirerait de son pavillon, ce qui ne ferait qu'augmenter ses moyens de molester la Grande-Bretagne, et cela dans un moment où tous les états sont menacés de leur destruction, ou même sont déjà détruits, pour n'avoir pas sacrifié leur droit de commercer avec la Grande-Bretagne.

J'ai ordre, Monsieur, de vous exprimer, de la part de

S. A. R. le Prince Régent, que, quelque désir qu'il ait d'arranger toutes choses avec l'Amérique, cependant il n'accordera jamais que le blocus du mois de Mai 1806 puisse jamais servir de base, comme on avoue qu'il en a servi, aux décrets de Buonaparté ; et, de plus, que le gouvernement britannique considérera toujours les principes qui ont occasionné ce blocus, blocus d'ailleurs soutenu par une force adéquate, comme étant rigoureusement conformes aux lois établies entre les nations, et comme un exemple légitime de l'usage qu'elles reconnaissent.

En second lieu, la Grande-Bretagne doit continuer à rejeter l'impure doctrine répandue par la France dans le rapport du Duc de Bassano, comme obligatoire pour toutes les nations. La Grande-Bretagne ne saurait admettre comme véritablement du droit public que : " le pavillon libre rend la marchandise libre," non plus que l'inverse de cette proposition : " Le pavillon ennemi détruit la neutralité de la cargaison." La Grande-Bretagne ne saurait consentir à admettre des principes qui soustrairaient absolument le commerce de la France à la supériorité de la puissance maritime de l'empire britannique ; elle ne saurait consentir, en faveur de son ennemi, par l'abus qu'il ferait du pavillon neutre, sans qu'il fît les frais d'une marine, et à l'avantage du commerce des sujets de France, à lui accorder un degré de liberté et une sécurité dont ne jouiraient pas même ses propres sujets sous la protection de la marine britannique.

La Grande-Bretagne ne saurait reconnaître, comme principe du droit public, que le blocus par mer ne peut être placé que devant des forteresses actuellement investies par terre et par mer, car tel est le sens clair ou la conséquence nécessaire des prémisses du Duc de Bassano.

Elle ne saurait non plus admettre, comme principe du droit public, que les armes et munitions militaires seules sont contrebande de guerre, et que les bois ou munitions de marine ne doivent pas être considérées ainsi. Elle ne peut pas davantage se soumettre, sans représailles, à ce que le seul fait d'une communication commerciale avec les ports et les sujets britanniques soit regardé comme un crime au milieu de toutes les nations, et que les armées et les décrets de la France maintiennent impunément un principe si nouveau et si inouï durant la guerre.

La Grande-Bretagne conçoit, qu'en abandonnant ses justes mesures pour sa propre défense et le droit de représailles, elle se priverait de tous les moyens nécessaires à son

salut ; elle se dépouillerait de ses droit et trahirait en même temps les droits des autres nations, tant que la France maintiendra ces principes, et qu'ils régleront sa conduite.

J'ai ordre de représenter au gouvernement américain que la Grande-Bretagne s'attend de la part de l'Amérique à une abjuration candide et sans réserve du droit que s'arroge la France de prescrire et à elle et au monde l'adoption du code maritime qu'elle a ainsi promulgué, sauf, si l'Amérique ne se soumet point à tout ce qu'il porte, à en encourir les clauses pénales. Pour son propre honneur, l'Amérique ne saurait plus temporiser à cet égard ; elle ne peut plus différer d'en venir à une explication claire avec la France et avec la Grande-Bretagne, si elle désire de se justifier de l'imputation qu'elle trempe dans une injustice pareille.

Dans cet état de choses, l'Amérique n'a pas un prétexte pour demander à la Grande-Bretagne la révocation de ses ordres en Conseil. Elle doit se rappeler que jamais, pas un seul instant, le gouvernement britannique n'a encouragé l'idée, que la révocation de ses ordres pût dépendre du rappel partiel ou conditionnel des décrets de la France. Ce que la Grande-Bretagne a toujours déclaré, c'est qu'elle était prête à rappeler ses Ordres en Conseil, du moment que la France révoquerait absolument et sans condition ses décrets. Elle ne pourrait contracter d'autres engagements sans la plus grande injustice envers ses alliés, aussi bien qu'envers les nations neutres en général ; elle le pourrait encore bien moins si la France accordait quelques exceptions à des conditions entierement subversives des droits maritimes les plus importants et les plus indispensables de l'empire britannique.

Maintenant l'Amérique a pour elle un procédé de la France, au moyen duquel, sans sacrifier aucun des principes qu'elle peut juger convenables à son honneur et à sa sûreté, elle peut se séparer de la violence et de l'injustice de l'ennemi. Non-seulement elle se le doit à elle-même, mais encore elle a le droit de s'offenser de la conduite que tient la France, en ce que celle-ci est le seul obstacle à l'obtention de ce qu'elle désire de la part du gouvernement britannique, savoir, le rappel des Ordres en Conseil.

Je suis autorisé à renouveler au gouvernement américain, l'assurance que S. A. R. désire vivement de pouvoir se prêter aux vœux de l'Amérique sur ce point, dès que la conduite de l'ennemi le lui permettra.

Tant que l'Amérique se persuadera, quoique fausse-ment, que les décrets de Berlin et de Milan sont réellement et entierement révoqués, et que le gouvernement britannique a éludé de remplir ses engagements contractés en conséquence, elle peut se disculper, agissant d'après cette persuasion, de la préférence et de l'amitié qu'elle accorde à la France, à ses intérêts, à son commerce; et de ses dispositions hostiles envers la Grande-Bretagne. Mais cette illusion ne peut durer plus long-temps. L'Amérique doit voir les décrets français non-seulement en toute vigueur, mais encore dirigés plus hostilement contre la Grande-Bretagne. Le gouvernement des Etats-Unis déclarera-t-il que dans les mesures actuellement prises par la France se trouve cette révocation de ses funestes décrets que l'Amérique attendait pour engager la Grande-Bretagne à révoquer ses Ordres en Conseil? A moins de contester le droit de blocus, dans toute espece de circonstances, et même en usant de représailles, le gouvernement américain peut-il déclarer que, dans ce moment, il a quelque raison d'exiger de nous le rappel des Ordres en Conseil; et ce rappel pourrait-il être fondé sur un autre motif quelconque, que sur l'abdication formelle de ce même droit, laquelle abdication, quel que soit notre désir d'arriver à une conciliation, l'Amérique sait bien que le gouvernement britannique ne peut ni ne veut faire?

Que si tout cela est vrai, comment l'Amérique peut-elle persévérer dans son attitude hostile envers la Grande-Bretagne, et conserver de l'amitié pour la France? Le gouvernement américain aurait-il effectivement l'intention d'aider la France à subjuguer la Grande-Bretagne? L'Amérique espere-t-elle, qu'à sa priere, la Grande-Bretagne, en guerre contre la France, va désarmer et se livrer à la merci de son ennemi? Si l'on ne peut faire à ces questions qu'une réponse négative, sur quel fondement l'Amérique peut-elle, un moment de plus, persister dans ses mesures hostiles contre nous? L'acte du *non-intercourse* américain, fut rédigé d'après le principe exprès de se maintenir en force contre la puissance, soit la France ou la Grande-Bretagne, qui refuserait de révoquer les lois respectives dont l'Amérique penserait avoir à se plaindre; mais le rappel demandé par cet acte, était un rappel de bonne foi *bonâ fide*, et non pas un rappel à des conditions inadmissibles. L'Amérique ne serait pas juste de continuer à nous en vouloir, si elle n'obtient pas

d'être délivrée d'un embarras qu'elle ne doit attribuer qu'à la politique insidieuse d'un ennemi qui, dans le dessein d'embrouiller les discussions, a imaginé ses décrets au mépris de presque tout le système de nos lois maritimes.

Il n'appartient pas au Gouvernement britannique de dicter au Gouvernement Américain quelles doivent être les mesures de sa juste indignation contre le despote de France, pour avoir enfanté, puis continuéà soutenir un système de violence illégale, contre les droits de la neutralité. De ce système, la Grande-Bretagne étant contrainte d'user de représailles, il est résulté que l'Amérique a été exposée, ainsi que les autres états neutres, à des pertes que le gouvernement britannique n'a jamais cessé de déplorer très-sincerement. C'est à l'Amérique à juger elle-même combien cette injustice envers elle du côté de la France, a encore été aggravée et par les fallacieuses professions de celle-ci de l'abandon de ses décrets et par les procédés auxquels elle a eu recours pour égarer l'Amérique, au point de lui faire adopter des mesures que nous voulons bien croire qu'elle n'aurait jamais prises, si elle avait pu prévoir ce qui est arrivé ; par des procédés enfin qui vont au point de menacer l'Amérique de porter la vengeance jusqu'à la regarder comme un état dénationalisé, si elle ne se soumet à être l'instrument de ses desseins contre la Grande-Bretagne.

Voilà les considérations que l'Amérique doit avoir en vue; mais ce que nous avons le droit d'exiger d'elle comme un acte non moins de politique que de justice, c'est qu'elle veuille bien cesser de traiter la Grande-Bretagne en ennemie. S. A. R. le Prince Régent, lorsqu'il s'agit des intérêts de deux pays si naturellement et de tant de manieres liés ensemble, ne désire point de porter ses regards en arriere. Il est plus conforme à ses sentiments de contribuer au rétablissement de l'harmonie et des communications amicales, que de rechercher pourquoi elles ont été interompues. Convaincue qu'Elle a fait tout ce qui était en Elle pour délivrer l'Amérique des embarras auxquels malheureusement ne cesse de l'exposer le nouveau système de guerre, adopté par la France, et voyant que les dispositions hostiles, actuellement subsistantes entre les deux pays à leur préjudice mutuel, viennent de ce que l'Amérique a mal saisi et la conduite et les vues de la France, S. A. R. se croit en droit de demander à l'Amérique de renoncer à ses relations d'amitié

avec la Grande-Bretagne. Par ce moyen, elle pourvoira beaucoup mieux au bonheur de ses habitants; et je suis autorisé à donner au Gouvernement américain l'assurance que, quoique S. A. R. agissant au nom de S. M. ne puisse souffrir qu'il soit entre ses mains porté atteinte aux maximes fondamentales de la monarchie britannique, relativement à ses droits maritimes, conformes au droit reconnu des nations, S. A. R. sera, dans tous les temps, disposée à en concerter l'exercice avec l'Amérique, à en combiner l'application avec les moyens de faire efficacement et selon le droit de représailles, réagir sur la France seule les mesures de son injustice.

Je finirai cette lettre, en vous assurant, Monsieur, comme je le peux en toute vérité, que le cabinet de la Grande-Bretagne est animé du désir le plus cordial et le plus sincere de parvenir à une conciliation avec l'Amérique, autant que cela se peut selon les principes dont dépend essentiellement la conservation de la puissance et de l'indépendance de la Monarchie britannique; principes qui ne sauraient être abandonnés par elle à moins de vouloir se livrer désarmée et sans ressource à la discrétion de son ennemi.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

(Signé) AUG. J. FOSTER.

James Monroe, Esq. secrétaire d'état.

Suit une traduction du rapport du ministre des relations extérieures à Buonaparté, communiqué au Sénat-Conservateur, dans la séance du 10 de Mars 1812.

M. Monroe *à M.* Foster

Département de l'Etat, ce 3 Juin, 1812.

Monsieur,

Dans votre lettre du 30 Mai, que j'ai eu l'honneur de recevoir le 1er de ce mois, j'observe une différence entre un endroit de cette lettre et un passage sur le même sujet, qui se trouve dans la dépêche du Lord Castlereagh, que vous avez eu la bonté de me communiquer toute entiere. Le passage de votre lettre dont je parle porte ce qui suit: " Dans cet état de choses l'Amérique . . . . . et les plus indispensables de l'Empire Britannique." *(Voyez ce passage jusqu'à ses derniers mots dans la lettre qui précede).*

Selon la teneur de la dépêche du Lord Castlereagh qui vous a été adressée, je crois me rappeler qu'en parlant de la condition à laquelle les ordres en conseil seraient révoqués, par rapport aux Etats-Unis, il était spécifié que les décrets de Berlin et de Milan seraient retirés singulierement et spécialement relativement aux Etats-Unis, et encore qu'ils le seraient relativement à toutes les nations neutres, et que jamais, à moins que la révocation des décrets n'eût autant d'extension, le gouvernement britannique ne s'était engagé à rappeler ses ordres en conseil.

Quelque susceptible que soit le passage de votre lettre de s'accorder avec la teneur de la dépêche du Lord Castlereagh, cependant, comme une semblable *phraséologie* de votre gouvernement, dans une autre occasion, a éprouvé une construction moins étendue, et comme, sous tous les rapports, il est important qu'il n'y ait point de malentendu ni aucune possibilité d'erreur, vous m'excuserez si je vous prie d'avoir la bonté de m'apprendre si ma mémoire me sert mal dans ce qu'elle me rappelle du sens du passage qui se trouve dans la dépêche du Lord Castlereagh.

J'ai l'honneur d'être etc.

(Signé) JAMES MONROE.

Aug. J. Foster, Esq. etc.

M. Foster *à M.* Monroe.

Washington, ce 3 Juin, 1812.

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre d'aujourd'hui, où vous me demandez une explication relative au prétendu sens d'un passage de la dépêche du Lord Castlereagh qui m'a été adressée, et dont j'ai eu l'honneur de vous faire part confidentiellement. Je vous demande la permission de vous dire que, sentant bien qu'il est très-difficile de donner une explication sur un point particulier d'une note d'une longueur considérable sans en examiner tout le contexte, et que croyant aussi tout-à-fait irrégulier d'entrer dans une discussion relative à une communication aussi peu selon les formes, néanmoins je n'hésiterai pas à vous assurer que ma note du 30 Mai contient toute la substance de la dépêche en question.

Dans la correspondance qui probablement aura lieu

entre nous en conséquence de la nouvelle base sur laquelle le rapport du Duc de Bassano a placé la question à décider entre nos deux pays, j'aurai un extrême plaisir à m'entendre amplement sur quelque point qu'il vous plaise de discuter d'une maniere particuliere.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) AUG. J. FOSTER.

A l'hon. J. MONROE.

M. Monroe *à M.* Foster.

Département de l'Etat, ce 4 Juin, 1812.

Monsieur,

J'ai eu l'honneur de recevoir votre lettre d'hier, en réponse à la mienne de la même date.

La dépêche du Lord Castlereagh m'ayant été communiquée par vous, en ma capacité ministérielle, pour être montrée au Président; et conséquemment cette dépêche lui ayant été montrée, comme elle autorisait elle-même cette communication à ce gouvernement, je ne puis concevoir en quel sens ce procédé peut être considéré comme confidentiel, ni comment l'on peut entendre que l'Exécutif recevra une communication pour lui-même, et en fera remettre une autre au congrès, suceptible, dans l'opinion de l'exécutif, d'une interprétation différente ou douteuse. Je ne puis me persuader, Monsieur, qu'en y réfléchissant encore, vous ne voyiez pas qu'il ne peut y avoir d'indiscrétion à m'accorder la demande contenue dans ma lettre d'hier. Si je me trompe dans cette attente, je me flatte que vous verrez combien il importe que vous enleviez toute ambiguité à vos propres communications, et toute possibilité qu'elles soient mal interprétées. Dans ce cas, permettez-moi de vous demander si le passage de votre lettre portant que la condition sous laquelle votre gouvernement a toujours déclaré être prêt à révoquer les ordres en conseil, savoir, dès que la France rapportera absolument et sans condition ses décrets, renferme le sens qu'il faut que les décrets soient rapportés relativement aux autres nations neutres aussi bien que relativement aux Etats-Unis, préalablement à la révocation des ordres en conseil relativement aux Etats-Unis.

J'ai l'honneur d'être etc.

(Signé) JAMES MONROE.

Aug. J. FOSTER, Esq. etc.

(La Suite incessamment.)

ETATS-UNIS.

Déclaration de Guerre contre la Grande-Bretagne.

Message du Président au Sénat et aux Représentants des Etats-Unis.

Washington, le 18 Juin, 1812

Je fais part au Congrès de certains documents, faisant suite à ceux qui lui ont déjà été mis sous les yeux, au sujet de nos relations avec la Grande-Bretagne.

Sans remonter au-delà de la guerre renouvelée en 1803, où la Grande-Bretagne se trouve engagée, en passant sur des torts plus légers restés sans réparation, la conduite du gouvernement de ce pays-là n'offre qu'une suite d'actes hostiles envers les Etats-Unis, en tant que nation indépendante et neutre.

Des croiseurs britanniques ont été dans la constante habitude d'insulter le pavillon Américain sur l'élément qui sert de grande route aux nations, ainsi que d'enlever et de s'emparer de personnes naviguant sous sa protection, sans exercer le droit d'une puissance belligérante, fondé sur le droit des gens, contre un ennemi, mais exerçant, une prérogative municipale sur les sujets britanniques. La juridiction britannique s'étend ainsi à des bâtiments neutres placés sous le droit des gens et les lois du pays auquel ils appartiennent. Elle s'arroge un droit, qui, n'y eût-il que des sujets britanniques d'injustement détenus et intéressés, serait la force substituée au recours à un souverain responsable, une violence qui rentrerait dans la définition de la guerre. Si la capture des sujets britanniques, dans un cas pareil, pouvait faire partie du droit d'un belligérant, alors les lois reconnues de la guerre, défendant d'adjuger aucun article de propriété capturée à moins d'un examen régulier par-devant un tribunal compétent, exigeraient d'autant plus impérieusement la procédure la plus loyale, qu'ils'agirait

de prononcer sur le droit sacré de la personne. Au lieu de cette procédure, ces droits sont sujets au caprice du premier venu des officiers cammandants.

Mais cette pratique est si loin d'affecter les sujets britanniques seuls, que, sous prétexte de ne rechercher personne qu'eux, des milliers de citoyens Américains, sous la sauve-garde du droit des gens et de leur pavillon national, ont été arrachés à leur patrie et à tout ce qui leur était cher; ils ont été traînés à bord des vaisseaux de guerre d'une station étrangere ; et là, soumis à la discipline sévere, ils ont été exposés à être exilés dans des régions éloignées, dans des climats mortels, à risquer leur vie au milieu des combats livrés par leurs oppresseurs, et à être les tristes instruments de l'enlevement de leurs propres concitoyens.

Les Etats-Unis se sont en vain épuisés à faire des remontrances et des suppliques, contre ces actes criants dont la Grande-Bretagne ne tarderait pas à se venger s'ils étaient commis contre elle. Pour manifester complétement leurs dispositions pacifiques, et pour ôter tout prétexte à cette pratique, les Etats-Unis ont assuré, formellement, le gouvernement britannique de leur empressement à faire des arrangements qui n'auraient pas dû être rejetés, s'il n'eût été question que de recouvrer les sujets britanniques. Cette déclaration est restée sans effet.

Les croiseurs britanniques ont également été dans l'habitude de violer la paix et les droits de nos côtes; ils guettent et harassent notre commerce, soit qu'il rentre ou qu'il parte. A ces prétentions outrageuses, ils ont ajouté des procédés illégaux jusque dans nos posts; ils ont de gaîté de cœur fait couler le sang américain dans le sanctuaire même de notre juridiction territoriale. Les principes et les réglements, maintenus par cette nation, quand elle est neutre, contre les bâtiments armés des belligérants qui se trouvent dans les parages de ses côtes, et qui troublent son commerce, sont parfaitement connus; et malgré, les sollicitations des Etats-Unis pour obtenir la punition des énormes offenses commises par ses propres vaisseaux, son gouvernement n'a fait qu'accorder plus d'honneurs et de confiance à ses officiers commandants.

Sous prétexte de ses blocus, sans avoir une force adéquate pour les former, et quelquefois sans pouvoir même y en employer aucune, elle écume notre commerce sur toutes les mers; les grands entrepôts de notre pays n'ont plus de communication avec leurs marchés légitimes;

et l'on porte ainsi un coup mortel à notre agriculture et à nos affaires maritimes. Pour aggraver ces mesures de corsaires, on les a considérées comme en vigueur à dater du jour de leur notification, donnant ainsi, comme on l'a su dans plusieurs circonstances importantes, un effet rétroactif à ces procédés illégaux; puis pour rendre l'outrage plus sanglant, on a multipliés ces blocus simulés, on y a tenu la main, quoiqu'on eût sous les yeux les déclarations officielles du gouvernement britannique, portant que la définition d'un véritable blocus était, " que tel port devait être réellement investi, et qu'il fallait auparavant donner avertissement aux vaisseaux faisant voile pour y arriver, de ne pas s'y présenter.

La premiere réponse faite à nos remontrances contre cette souveraine injustice, contre une innovation si exorbitamment injuste, fut que la Grande-Bretagne n'avait adopté qu'à contrecœur les Ordres en Conseil, comme des représailles nécessaires contre les décrets de l'ennemi proclamant le blocus général des îles britanniques, dans un temps où la force navale de cet ennemi n'osait pas franchir l'enceinte de ses propres ports. Il fut inutilement remontré à la Grande-Bretagne, que ses blocus antérieurs, sans une force adéquate qui y fût réellement employée et stationnée, était un obstacle à la légitimité de ce motif; que des édits exécutés contre plusieurs millions de notre propriété, ne pourraient pas être des représailles contre des édits qu'il était impossible d'exécuter, et que, pour être justes, les représailles doivent retomber sur le coupable donnant le mauvais exemple, et non sur l'innocent que l'on ne peut accuser d'y acquiescer.

Dénué de ce léger prétexte pour prohiber notre commerce avec la Grande-Bretagne, son cabinet, au lieu d'une révocation pratique et mesurée de ses ordres en conseil, a déclaré formellement qu'il était déterminé à les maintenir contre les Etats-Unis, jusqu'à ce que les marchés de l'ennemi fussent ouverts aux productions britanniques. Ainsi, sans pouvoir montrer qu'une puissance neutre est dans l'obligation d'exiger d'une puissance belligérante qu'elle encourage, par ses réglements intérieurs, le commerce d'une autre puissance belligérante, mais contrefaisant sa propre pratique envers toutes les nations en paix ou en guerre, la Grande-Bretagne a dévoilé le peu de sincérité qu'il y avait dans ses déclarations tendant à faire croire qu'ayant,

avec regret, adopté les Ordres en Conseil, elle désirait vivement trouver l'occasion d'y mettre fin.

Bien plus, sans respect pour la neutralité des Etats-Unis, et sans se soucier d'être d'accord avec lui-même, le Gouvernement Britannique demande actuellement et préalablement au rappel de ses Ordres, en tant qu'ils regardent les Etats-Unis, que, dans le rappel des décrets français, on observe une formalité qui n'est nullement nécessaire pour qu'ils prennent fin; il faut que le rappel des décrets français s'étendant à ce qui opere et dans une juridiction territoriale et en pleine mer contre le commerce des Etats-Unis, ne soit pas une simple et spéciale révocation relative seulement aux Etats-Unis, mais qu'il s'étende encore à toute autre nation neutre qui, sans être liée avec eux, pourrait être affectée par ces décrets.

Une autre insulte, c'est de sommer les Etats-Unis de désavouer formellement les conditions et prétentions mises en avant par le gouvernement français, ce dont les Etats-Unis sont si loin d'être responsables, que, dans les explications officielles qui ont été publiées aux yeux de l'univers, et dans une corrrespondance entre le ministre américain à Londres avec le ministre britannique des affaires étrangeres, il a été protesté explicitement et solennellement contre une pareille responsabilité.

Il est devenu assez certain que le commerce des Etats-Unis doit être sacrifié, non qu'il ait blessé les droits belligérants de la Grande-Bretagne, non qu'il ait approvisionné ses ennemis qu'elle approvisionne elle-même, mais parce qu'il blesse le monopole qu'elle convoite pour son propre commerce et sa navigation. Elle fait la guerre au commerce légitime d'un peuple ami, afin de pouvoir d'autant mieux faire elle-même son commerce avec l'ennemi, un commerce souillé de faussetés et de parjures, les seuls passeports qui puissent en assurer le succès.

Voulant faire l'expérience de la derniere ressource des nations injuriées, les Etats-Unis, par des modifications successives, ont retiré à la Grande-Bretagne les bénéfices d'un commerce libre dans leurs marchés; mais cette perte ne pouvait balancer les profits qu'elle retirait de ses restrictions contre notre commerce avec les autres nations. Pour rendre ces expériences plus dignes d'être favorablement prises en considération, elles étaient faites de maniere que la Grande-Bretagne pouvait exclusivement empêcher

son ennemi d'en profiter. Mais son gouvernement a été également insensible à toutes ces avances, paraissant disposé à toute sorte de sacrifices, plutôt que d'écouter les réclamations de la justice ou que de renoncer aux erreurs d'un faux orgueil. Pour triompher de l'attachement du Cabinet britannique à ses injustes édits, nous sommes allés si loin, qu'il a reçu, de la part de notre pouvoir exécutif, tous les encouragements qui dépendaient de lui pour lui faire croire que, si ces ordres étaient révoqués, il en résulterait une guerre entre les Etats-Unis et la France, si la France ne consentait pas également à retirer ses décrets. On n'a fait aucune attention à cette ouverture, bien qu'elle dût à jamais répondre au prétexte, le seul qui ait été originairement allégué pour émettre les ordres que les Etats-Unis étaient disposés à acquiescer aux décrets.

S'il fallait une autre preuve de l'intention où était le gouvernement britannique de ne pas révoquer ses ordres, on la trouverait dans la correspondance du ministre plénipotentiaire des Etats-Unis à Londres, et du secrétaire d'état des affaires étrangeres en 1810, sur la question de savoir si le blocus de Mai, 1806, devait être considéré comme étant en vigueur, oui ou non? Il a été prouvé que le gouvernement français qui mettait en avant le blocus pour justifier son décret, désirait les révoquer dans le cas où l'on y aurait renoncé d'une autre part, ce qui aurait amené le rappel respectif de tous les décrets dont nous avions à nous plaindre, et aurait détruit l'ensemble de ce système des deux côtés. Cette occasion favorable qui se présentait pour l'accomplissement d'un objet si important pour les Etats-Unis, et que les deux puissances belligérantes avaient si souvent annoncée comme l'objet de leurs vœux, fut indiquée au gouvernement britannique. Comme ce gouvernement admet que l'emploi immédiat d'une force suffisante établit seul un blocus légal, et comme il était notoire que si cette force avait jamais été employée, on avait, en la retirant, depuis long-temps annullé le blocus en question, le gouvernement anglais ne pouvait raisonnablement refuser de le révoquer formellement; ni de déclarer que de fait il n'existait pas. La déclaration eût été conforme aux principes qu'il avait professés sur le droit de blocus, et elle aurait donné aux Etats-Unis le droit de demander à la France le rappel promis de ses décrets. Si elle l'avait accordé, la voie se trouvait dès-lors ouverte pour la révocation générale des édits hostiles; si elle l'avait refusé, les Etats-Unis se trouvaient alors autorisés à diriger

exclusivement leurs mesures contre la France. Le gouvernement britannique ne voulut toutefois ni retirer le blocus, ni déclarer qu'il n'existait pas, ni permettre au plénipotentiaire américain d'inférer ni de proclamer la conclusion de sa non-existence. Au contraire, en représentant le blocus comme se trouvant compris dans les Ordres en Conseil, les Etats-Unis étaient obligés, par leurs procédés subséquents, de la considérer comme existant.

Il y a eu une époque où l'on avait de justes raisons de croire que la politique du Cabinet britannique allait changer: ce fut lorsque le ministre plénipotentiaire de ce gouvernement près les Etats-Unis proposa d'arranger les différents qui compromettaient le plus immédiatement l'harmonie entre les deux pays. La proposition fut acceptée avec un empressement et une cordialité conformes aux professions invariables de notre gouvernement. Il sembla enfin qu'on avait jeté les bases d'une réconciliation durable et sincere, mais bientôt cette perspective s'évanouit. Tous les procédés furent désavoués par le gouvernement anglais, qui ne donna pas même une seule explication qui pût alors empêcher de croire que ce désaveu provenait d'un esprit d'hostilité contre les droits commerciaux et la prospérité des Etats-Unis. On s'est même, depuis, convaincu que dans le moment même que le ministre avoué parlait le langage de l'amitié et cherchait à prouver sa sincérité dans la négociation dont il était chargé, un agent secret de ce gouvernement était employé à des intrigues dont le but était la subversion de notre gouvernement et la dissolution de notre heureuse union.

En examinant la conduite de la Grande-Bretagne à l'égard des Etats-Unis, notre attention se trouve naturellement dirigée vers les hostilités qui viennent d'être renouvelées par les sauvages sur une partie de nos vastes frontieres; hostilités qui, comme on le sait bien, n'épargnent ni l'âge ni le sexe, et qui ont un caractere particulierement révoltant pour l'humanité. Il est difficile d'expliquer l'activité et les combinaisons qui se sont développées depuis quelque temps parmi les tribus qui ont des relations habituelles avec les marchands anglais et les garnisons de cette nation, sans attribuer ces hostilités à l'influence de ces derniers, et sans se rappeler celle que les officiers et les agents de ce gouvernement ont déjà exercée autrefois sur de semblables mouvements.

Tel est le tableau des insultes et des outrages qui ont

été prodigués à notre pays, et telle est la crise que sa modération sans exemple et ses efforts conciliatoires n'ont pu prévenir.

On aurait dû s'attendre qu'une nation éclairée, moins pressée par des obligations morales ou moins invitée par les dispositions amicales des Etats-Unis, aurait trouvé dans son intérêt seul des motifs suffisants pour respecter leurs droits et leur sécurité sur mer ; qu'une politique libérale aurait donné au commerce une liberté et une indépendance avantageuses surtout à la Grande-Bretagne, et qui, lorsque la guerre éclate sont le meilleur préservatif pour elle comme pour les autres puissances belligérantes contre les maux qu'elle entraîne ; et surtout que le Cabinet britannique ne voudrait pas, pour s'introduire dans des marchés hostiles avec lesquels il ne peut avoir que des communications précaires et clandestines, persévérer dans des mesures qui tendent nécessairement à lui fermer ses débouchés dans un pays riche, étendu et disposé à cultiver les avantages mutuels d'un commerce actif.

D'autres conseils l'ont emporté. Notre modération et notre longanimité n'ont eu d'autre effet que d'encourager la persévérance dans les mêmes mesures, et que d'augmenter les prétentions. Nous voyons les marins, nos concitoyens, victimes journalieres d'une violence illégale commise sur la grande route commune à toutes les nations, sous les yeux même du pays qui doit les protéger. Nous voyons les vaisseaux qui partent chargés des fruits de notre industrie, ou qui reviennent avec des échanges honnêtement acquis, détournés de leur destination légale, confisqués par des cours de justice qui ne sont plus désormais les organes de la loi, mais les instruments d'édits arbitraires, et leurs infortunés équipages dispersés et perdus, ou obligés de servir à bord des flottes britanniques; tandis que pour justifier ces aggressions on emploie des arguments qui n'ont d'autre base que le principe même d'après lequel nous voulons régler notre commerce dans tous les cas quelconques.

Enfin du côté de la Grande-Bretagne, nous voyons un état de guerre, tandis que de celui des Etats-Unis nous ne voyons que des dispositions pacifiques.

Les Etats-Unis resteront-ils passifs au milieu de ces usurpations progressives et de ces maux accumulés? ou bien, opposant la force à la force pour défendre leurs droits naturels, remettront-ils leur cause dans les mains de l'Eternel, évitant toutes les liaisons qui pourraient les envelopper

dans les querelles ou dans les vues d'autres puissances, et se montrant toujours disposés à concourir à une paix honorable ? Telle est la grande question dont la constitution confie sagement la discussion à la partie législative du gouvernement. En la recommandant à son examen, je suis heureux de penser que sa décision sera digne des conseils éclairés et patriotiques d'une nation vertueuse, libre et puissante.

Après avoir présenté ce tableau des relations des Etats-Unis avec la Grande-Bretagne et de l'alternative solennelle qu'elle présentent, je dois remarquer que les dernieres communications faites au Congrès au sujet de nos relations avec la France, prouvent que, depuis la révocation de ses décrets en ce qu'ils violaient les droits neutres des Etats-Unis, son gouvernement a autorisé ses corsaires et ses propres vaisseaux à capturer illégallement nos navires, et qu'en outre il a permis d'autres outrages contre nos vaisseaux et nos citoyens. On a dû voir aussi qu'il n'a été pourvu par lui à aucune indemnité pour les spoliations étendues commises sous les prétextes des ordres injustes et rétrogrades du gouvernement français contre la propriété de nos citoyens, saisie dans la juridiction de la France.

Je m'abstiens en ce moment de soumettre à l'examen du Congrès les mesures définitives que nous devons prendre à l'égard de cette nation, dans l'espoir que le résultat non encore connu des conférences de notre ministre à Paris avec le gouvernement français, donnera bientôt au congrès les moyens de décider avec plus d'avantage quelles mesures exige la défense des droits, des intérêts et de l'honneur de notre pays.

(Signé) JAMES MADISON.

Washington, le 1er Juin, 1812.

Sur la Déclaration de Guerre des Etats-Unis d'Amérique à la Grande-Bretagne.

A la fin tous les doutes qu'on avait encore sur l'esprit hostile qui avait excité les Amériquains à faire attaquer une frégate Anglaise (la *Belvidera*) par trois frégates et une corvette des Etats-Unis, tous ces doutes, disons-nous, ont été levés par les nouvelles arrivées le 20 de ce mois d'Halifax, par la corvette britannique la *Julia*, cap. l'hon. W. Gardiner, qui a fait la traversée en 28 jours, apportant au gouvernement la déclaration de guerre du Congrès, et le manifeste ou message du Président des Etats-Unis contre nous. Nous avons donné ces deux pieces dans ce Numéro.

Quoiqu'on s'attendît depuis long-temps à une pareille démarche, et qu'il fût évident que les mesures du Congrès et du Gouvernement exécutif américain finiraient par mener à ce résultat, la nouvelle n'en a pas moins excité ici une vive sensation, et nous ne doutons pas qu'elle n'en produise une semblable dans toutes les parties du monde, et peut-être même dans les Etats-Unis eux-mêmes plus que dans toute autre.

On doit se rappeler qu'il a été présenté au Congrès dans le cours de la session nombre de pétitions contre la guerre avec l'Angleterre. Plusieurs de ces pétitions étaient celles des membres les plus marquants des états les plus importants de la République. Nous ne prétendons pas en conclure que les pétitionnaires ne seront pas prêts à soutenir la guerre, maintenant qu'elle a été déclarée; mais au moins sommes-nous bien sûrs que comme la guerre ne peut pas être très-populaire parmi eux, ils seront toujours disposés à presser d'y mettre fin,

dès qu'ils verront jour à pouvoir le faire avec honneur et sûreté.

Le message qui a mené à la déclaration de guerre, fut envoyé au Congrès le 1er de Juin. Depuis ce jour jusqu'au 18, date de l'acte de la législature à ce sujet, il paraît que cette discussion a occupé l'attention du Congrès en séance secrete. Le secret fut levé le 18 à trois heures, et le message, ainsi que l'acte de la législatnre qui en a été la suite, furent rendus publics. Voici l'acte :

Acte déclarant la Guerre contre le Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande et leurs Dépendances, et les Etats-Unis d'Amérique et leurs Territoires.

" Il est décrété, par le Sénat, et la Chambre des Représentants des Etats-Unis d'Amérique, assemblés en Congrès, que la guerre sera, et par le présent la guerre est déclarée exister entre le Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande et leurs dépendances, et les Etats-Unis d'Amérique et leurs territoires ; et que le Président des Etats-Unis sera, comme il est par le présent, autorisé à employer toutes les forces de terre et de mer des Etats-Unis pour mettre le présent décret à exécution ; et à donner à des bâtiments armés particuliers des Etats-Unis des commissions ou lettres de marque et de représailles générales, en telle forme qu'il jugera à propos et sous le sceau des Etats-Unis, contre les navires, marchandises et effets du gouvernement du dit Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande et leurs sujets."

(Approuvé,) JAMES MADISON

18 Juin, 1812.

Une mesure désisive de cette nature, que les partisans du Gouvernement Américain à Londres ne peuvent s'empêcher, de traiter eux-mêmes de mesure précipitée, quoiqu'elle n'interdise point la possibilité des explications et du rétablissement de la paix et amitié entre les deux pays, rend néan-

moins extrémement improbable la possibilité d'un prompt accommodement. Les actes d'hostilité qui auront inévitablement lieu des deux côtés, avant qu'on n'ait pu employer des moyens de rapprochement amical, exaspéreront encore davantage le parti de la guerre, et peut-être même feront passer dans leurs rangs plusieurs de ceux qui auraient en ce moment des inclinations pacifiques. Les succès dont l'activité des croiseurs britanniques sera couronnée, exciteront nécessairement des regrets et piqueront l'orgueil national et les préjugés américains, au point d'identifier les personnes les plus opposées à la guerre avec l'honneur et la gloire de leur pays.

Dans la position où se trouvent maintenant les deux pays, il n'y a pas de milieu pour l'Angleterre entre les plus vigoureuses représailles immédiates, et un honteux abandon de son honneur et de ses intérêts. Elle a détourné la crise aussi long-temps qu'elle a pu garder de la modération, sans pusillanimité, ou offrir des concessions sans déshonneur. L'Amérique ayant tiré l'épée et nous ayant provoqués au combat, nous ne devons pas rejeter le défi qui nous est offert avec tant de confiance, et nous devons, dans les circonstances existantes, l'accepter avec promptitude et décision. L'acte de la Législature Américaine n'est pas la suite d'une impulsion soudaine, ni de l'irritation du moment. C'est le résultat d'une animosité accumulée depuis long-temps, et devenue plus active et plus implacable par notre indulgence habituelle ; d'une animosité qui ne provenant d'aucune juste cause, ne paraît pas de nature à se calmer sans que les Américains ne soient pleinement convaincus par force de sa folie et de sa futilité, lorsqu'ils verront échouer totalement tous les objets qu'ils se proposaient en la mettant en action.

Soit que nous examinions le temps auquel, ou la maniere dont cette déclaration de guerre a été

promulguée, elle paraît évidemment avoir plutôt eu pour objet de servir les vues de la France, que de redresser les torts de l'Amérique. Malgré toute la parade que les Américains font de leurs sentiments hostiles et leur adoption ostentatoire de mesures de guerre, il est notoire qu'ils n'ont pas fait d'assez grands progrès dans leur exécution, pour leur présenter la perspective d'une issue heureuse pour leurs premieres opérations. Le recrutement qu'ils avaient ordonné n'a point rempli les rangs de leur armée ; leur emprunt n'a pas rempli davantage les coffres de leur trésorerie. Or, s'ils n'ont ni assez d'hommes, ni assez d'argent, ils ne doivent pas s'attendre à de grands succès militaires. Leurs croiseurs et leurs corsaires pourront, dans les trois premiers mois, faire quelque mal ; mais comme il y a long-temps que l'Amirauté a porté toute son attention de ce côté-là, leur carriere ne sera pas de longue durée. Ils auront bientôt devant tous leurs ports une force navale suffisante pour agir vigoureusement et les y bloquer. Il est parti dernierement plusieurs vaisseaux de guerre avec des ordres secrets ; nous pensons qu'ils auront été dépêchés pour renforcer l'escadre Anglaise à Halifax et dans les Indes Occidentales.

La situation dans laquelle les Américains se trouvent par cette déclaration téméraire, ne leur est pas inconnue. Leurs périls frappent directement leurs regards ; ils les voient et en tremblent déjà. Voici l'extrait d'un de leurs papiers-nouvelles du 24 Juillet.

Guerre par Mer.

Les premiers fruits de la guerre se recueilleront probablement sur l'océan. Les Anglais ont dans les stations d'Halifax, de Terre-Neuve et des Indes Occidentales, trois vaisseaux de ligne, 21 frégates, 19 corvettes et 18 bâtiments

plus petits, faisant un total de 61 bâtiments armés. La plupart recevront dans quelques jours la déclaration de guerre qui vient d'être publiée et seront prêts à la mettre sur-le-champ à exécution.

Pour résister à cette force et protéger le commerce américain, voici tout ce qui nous reste *de la plus brave marine qui ait jamais flotté sur l'océan* : le *Président* de 44 canons, commodore Rogers ; les *Etats-Unis* de 44, commodore Decatur ; le *Congrès* de 36, capitaine Smith ; l'*Essex* de 32, capitaine Porter ; l'*Hornet* de 16, capitaine Lawrence, et l'*Argus* de 16, capitaine Sinclair. Ces 6 bâtiments étaient il y a quelques jours dans les rades de New-York, prêts à mettre en mer. La *Constitution* de 44 canons, capitaine Hull, était à Annapolis, prête à appareiller pour New-York. La *Chesapeak* de 36, est maintenant en radoub dans le même port, et la *Constellation*, de même force, à Washington.

Le *John Adams*, capitaine Ludlow, de 24 canons, le *Nautilus*, brig de 12, capitaine Crane, sont maintenant dans ce port (Boston) prêts à mettre en mer. Outre ces bâtiments, la *Siren* de 16 canons, capitaine Bainbridge, l'*Entreprise* de 12, capitaine Blackeney, et le *Vixen* de 12, capitaine Gadsden, sont également prêts. Nous avons la plus grande confiance dans les efforts de cette force navale pour donner à notre commerce menacé toute la protection qu'il lui sera possible de lui accorder, et nous n'avons qu'à regretter qu'elle ne soit pas infiniment plus grande. Tout ce que la valeur, l'habileté et le patriotisme pourront exécuter, sera fait ; et si la communauté mercantile éprouve des pertes, aucune imputation ne retombera pour cela avec justice sur les officiers de mer de notre pays, qui ont les vœux les plus sincères de tous les citoyens d'Amérique.

M. Foster fait des préparatifs pour partir, à la grande joie de M. Serrurier.

Hier, lors de la promulgation de la déclaration de guerre, les sentiments des négociants de cette ville se manifestèrent sur-le-champ. Tous les navires hissèrent le pavillon à mi-mât, tirant des coups de canon de détresse de minute en minute.

On dit que Jeudi dernier, il y avait douze corsaires en armement à Baltimore.

D'autres nouvelles des Etats-Unis annoncent que les symptômes les plus forts de mécontentement avaient éclaté dans diverses parties de l'Amérique,

du moment que la déclaration de guerre y avait été connue. A Boston, on avait brûlé publiquement l'effigie du Président des Etats-Unis avec celle de l'Empereur Napoléon à cheval sur ses épaules ; à New-York, la populace avait témoigné son mécontentement de la maniere la plus prononcée. Une lettre de Boston du 23 dit que l'assemblée de Massachusset est séante, et qu'il sera passé des résolutions énergiques et inflammatoires contre la guerre et contre la politique du gouvernement en la déclarant.

Une lettre particuliere du Haut Canada, porte que les troupes américaines avaient attaqué les forces qui se trouvaient en ce quartier, mais qu'elles avaient été repoussées avec perte par un détachement du 41eme régiment.

On donne l'état suivant des forces de l'Angleterre dans la Nouvelle Ecosse et dans le Canada, pour un état exact. Dans la Nouvelle Ecosse, des détachements des seconds bataillons du 8eme, du 98eme et du 99e régiment. Dans le Canada, le 1er bataillon du 8eme, du 41e, du 49e et du 100e régiment, le 10e bataillon de vétérans, et les fencibles de Terre-Neuve. Un bataillon de Royal Ecossais et le 103e régiment sont en route pour se rendre en Canada.

Nous n'ajouterons plus qu'un mot à ce que nous avons à dire sur l'Amérique : nous le tirons du papier le *Times*.

" C'est un sujet de discussion, et personne ne peut en prévoir l'issue, de savoir si l'Amérique révoquera ou maintiendra sa déclaration de guerre, aussitôt qu'elle sera informée de la révocation de nos Ordres en Conseil. Si elle la révoque, ce sera un des événements les plus singuliers qu'on ait jamais vus dans l'histoire, qu'une guerre ait été commencée et finie dans un si court espace de temps par la soustraction de ce qui était le principal sujet de contention; que, dans le fait, la principale cause de la guerre ait été

annullée, au moment où la déclaration en était promulguée. Quoiqu'il en soit, un conflit entre deux nations indépendantes, existant à une distance aussi considérable l'une de l'autre, est en lui-même une chose presque sans exemple, et cette circonstance doit naturellement placer les parties dans une situation nouvelle.

" Quoiqu'il soit sans exemple de voir des hommes renoncer à se battre, lorsque leur courage est exalté, et aussitôt après que les premiers coups ont été mutuellement portés, cependant nous sommes bien convaincus que pour peu que les dispositions soient *placables*, (car tout dépend de cela) il n'est rien qui ne puisse être ajusté à l'amiable, puisque les Ordres en Conseil sont révoqués. A tout événement, nous présumons que le Congrès devra délibérer derechef sur le nouvel ordre de choses; il faudra qu'il y ait de nouveaux débats dans les deux Chambres, et cela dans des circonstances beaucoup plus calmes que lorsque la guerre fut déclarée d'abord; car autrement les Américains ne continueraient la guerre pour aucune autre raison, que parce qu'ils l'avaient commencée, ce qui ne serait ni raisonnable ni humain de leur part.

"Par voie de représailles, le gouvernement a fait mettre hier (31) un embargo sur tous les bâtiments américains qui se trouvent dans nos ports. Dans les circonstances actuelles, c'est la maniere la plus douce de se faire la guerre. Les bâtiments pourront être restitués ainsi qu'ils auront été détenus, s'il y a une restitution mutuelle. Le seul mal sera les combats qui pourront avoir lieu en pleine mer. Ce malheur sera cependant infiniment moins un sujet de regret, que la prompte terminaison de la guerre en sera un de joie.

" S'il en arrive autrement, il est très-clair que nous ne pouvons pas faire davantage pour l'Amérique. Les gens de tous les partis sont ici de la même opinion à cet égard."

LA RUSSIE ET LA SUEDE.

Nous allons maintenant passer de l'Amérique qui vient de s'enrôler sous les drapeaux de Napoléon, à d'autres pays qui viennent enfin de briser de honteux liens, et d'en former de plus honorables. La Russie et la Suede sont aujourd'hui en paix et amitié avec la Grande-Bretagne. Cette nouvelle a fait la matiere d'une Gazette Extraordinaire qui a été publiée le 31.

Downing-Street, 31 Juillet.

Le vicomte Castlereagh a reçu aujourd'hui, par le lieutenant Dobree du vaisseau de S. M. le Victory, des dépêches d' Edward Thornton, écuyer, ministre plénipotentiaire de Sa Majesté en Suede, contenant un traité de paix et d'amitié entre Sa Majesté et l'Empereur de toutes les Russies; et un traité de paix et d'amitié entre Sa Majesté et le Roi de Suede, signés à Orebro, par M. Thornton et les plénipotentiaires respectifs des deux puissances, le 18 du courant.

Ainsi tous les doutes sur la politique et la conduite future de la Suede, sont levés aujourd'hui d'une maniere officielle et authentique. Bernadotte a jeté le gant à son ancien maître; il n'y a plus de pardon pour lui; il n'a plus de sûreté à espérer que dans la victoire. On peut donc raisonnablement s'attendre qu'il va faire les derniers efforts pour abattre l'homme dont il vient de se déclarer l'ennemi, car s'il ne le renverse pas, celui-ci l'écrasera. Cette situation, jointe à l'énergie que personne ne lui conteste, à ses talents militaires, et à la connaissance qu'il a de la tactique de Buonaparté et de Berthier, sont les garants d'une coopé-

ration active de Bernadotte à la libération de l'Europe. On peut dire que cette démarche du Prince de Suede a plus assuré son existence que tous les triomphes de Buonaparté n'ont affermi la couronne sur la tête des Rois de Westphalie, d'Espagne et de Naples.

Déjà on lui fait honneur dans le public d'avoir conseillé à la Russie le plan de défense qu'elle suit contre Buonaparté, en retirant l'armée, en dévastant le pays qui est évacué et en temporisant, de maniere à éteindre cette premiere ardeur d'une armée française qu'alimentait jadis une victoire signalée au début d'une campagne, suivie de la prise des magasins de l'ennemi. La justice oblige de convenir aussi que les généraux russes n'avaient pas absolument besoin des avis de Bernadotte pour suivre ce plan: ils avaient déjà sous les yeux le glorieux exemple de la campagne de Portugal; et certes la pratique du grand Lord de la Couronne de Portugal, vaut bien autant que la théorie du Prince de la Couronne de Suede.

Les lettres de Gothenbourg du 18, annoncent qu'on avait mis un embargo dans tous les ports de Suede, ce qui faisait conjecturer que le gouvernement avait un besoin immédiat d'un grand nombre de transports pour embarquer 25000 Suédois et 18000 Russes, destinés à descendre en Poméranie, et à faire en Allemagne une diversion puissante, qui, vu l'état des esprits, promet les plus heureux résultats.

Campagne de Pologne.

Nous donnons aujourd'hui les 4e et 5e bulletins officiels de la grande armée; mais avant de

les examiner, nous devons donner les premieres pieces qui ont paru en Russie à l'ouverture des hostilités. On y reconnaîtra la simplicité, la décence qui caractérisent les publications d'un gouvernement régulier, et l'on sera frappé du contraste qu'elles offrent avec les proclamations insolentes, la fougue et l'arrogance d'un goujat révolutionnaire.

Proclamation de l'Empereur.

Les troupes Françaises ont passé les frontieres de notre empire. L'attaque la plus perfide, une trahison, sont le prix de notre fidélité à garder la foi jurée. J'ai épuisé tous les moyens compatibles avec l'honneur du trône et l'avantage de mon peuple, pour éviter la guerre. Tous mes efforts ont été vains. L'Empereur Napoléon a résolu la ruine de la Russie. Les propositions les plus modérées de notre part sont demeurées sans réponse. Cette surprise soudaine a mis dans tout son jour le peu de sincérité des intentions pacifiques qu'il annonçait tout récemment encore. Il ne m'a donc laissé d'autre alternative que celle de recourir aux armes, et d'employer tous les moyens que la Providence m'a donnés pour repousser la force par la force. J'ai une entiere confiance dans le zele de mon peuple et dans le courage de mes troupes. Menacées dans le sein de leurs familles, elles se défendront avec la bravoure qui caractérise la nation Russe. La Providence favorisera notre juste cause. C'est pour défendre la patrie, pour maintenir l'indépendance de la Russie et l'honneur national, que j'ai tiré l'épée: je ne la remettrai dans le fourreau que lorsqu'il ne restera plus un seul étranger dans mon empire.

(Signé) ALEXANDRE.

Adresse de Son Excellence le Baron de Tolly, Ministre de la Guerre, aux Troupes de l'Armée de l'Ouest.

Le moment est encore revenu où l'étendard royal est déployé contre l'ennemi de la paix de l'univers. Le mo-

ment est venu où votre Empereur, en personne, vous guidera pour réprimer cet esprit d'ambition, de rapacité, et de cruauté, qui depuis vingt ans, a porté la misere, et la dévastation dans toutes les parties du monde.

Guerriers! Il n'est pas nécessaire d'exciter votre courage: il n'est pas nécessaire d'animer cette fidélité à votre Souverain, cet amour de la patrie qui vous caractérisent. Vous êtes nés avec ces nobles sentiments, et vous mourrez fideles à votre Empereur et à votre patrie. Mais si, contre mon attente, il se trouvait parmi vous de ces êtres pusillanimes sur qui les immortels exploits des guerriers qui ont vaincu le redoutable Charles XII, qui ont humilié l'orgueil Ottoman, et qui ont éclipsé la gloire du Grand Frédéric, n'ont point d'effet,; de ces êtres pusillanimes pour qui sont perdus les brillants exemples que leur ont donnés tant de guerriers qui sont aujourd'hui dans vos rangs, et qui ont récemment triomphé de notre ennemi, en Italie, sou les murs de Mantoue, au sommet des Alpes; qui plus récemment encore l'ont arrêté sur les frontieres de notre empire; s'il est parmi vous de ces êtres pusillanimes qui ne ressentent pas les nobles impulsions d'un vrai guerrier, faites-les sortir de vos rangs comme des Russes dégénérés, qui se croient vaincus avant d'avoir combattu. Je ne m'adresse en ce moment qu'aux guerriers qui ont conservé le caractere Russe; ce sont là les guerriers que j'appelle au champ de l'honneur, et qui s'écrieront avec moi: " Notre Dieu " est avec nous!" Ayez toujours présent à l'esprit que votre Dieu combat pour vous: il vous rendra à vos familles quand vous aurez délivré la terre qu'il vous a donnée en partage, et qu'un étranger foule en ce moment de son pied sacrilége. Quand vous l'aurez délivrée, vous serez reçus dans le sein de vos familles comme des enfants qui ont défendu la patrie, et à qui elle se glorifie d'avoir donné le jour.

(Signé) BARCLAY DE TOLLY.

Riga, 1er de Juillet, 1812.

Proclamation du Gouverneur de Riga.

Habitants de Riga,

L'ennemi est déjà sur les frontieres de l'empire, et Riga peut être exposée à des dangers, mais nous pouvons, sans crainte, envisager l'avenir. La force et la valeur défen-

dront nos murs; le patriotisme qui vous distingue assurera la tranquillité intérieure. Que l'unanimité, une confiance réciproque, et une co-opération cordiale, soient notre loi: une loi à laquelle tous les vrais citoyens souscrivent avec zele et courage! Ma résolution de surmonter tous les obstacles ne peut être efficace que par cette co-opération. Je m'adresse à vous avec une confiance implicite pour employer toutes nos ressources et faire les plus grands efforts pour défendre la ville, c'est-à-dire, vos propriétés et vos demeures, et pour satisfaire à toutes les réquisitions qui peuvent contribuer à cette défense; et je désire que vous ne me réduisiez jamais à recourir à l'autorité dont je suis investi pour défendre Riga.

(Signé) VON ESSEN.

Le 1er de Juillet, 1812.

Les derniers bulletins de la grande armée du Nord laissent, comme on l'aura vu, Buonaparté à Wilna, occupé à organiser la Pologne, et à former des magasins pour remplacer ceux qu'il n'avait pas pris. Des papiers français du 23, n'ont point apporté de nouveau bulletin. Ils contiennent seulement des avis qui portent que Buonaparté était encore le 10 à Wilna. Ainsi il avait déjà séjourné douze jours dans cette premiere conquête, sans avoir pu marcher en avant ni livrer une bataille qui lui aurait ouvert la Russie! On voit à chaque ligne de ses bulletins percer le chagrin et le désappointement qu'il éprouve de la nouvelle tactique russe. Après quinze jours de campagne, il avait été jusqu'ici dans la douce habitude d'avoir anéanti déjà la bonne moitié des forces de ses ennemis et pris leurs magasins: maintenant il n'a encore fait, de son propre aveu, que 1000 Cosaques prisonniers; mais il ne dit pas combien de Prussiens ont déserté du corps de Macdonald. Nous avons dit, depuis longtemps, que les routes par lesquelles défilait la grande armée, depuis l'Oder jusqu'au Niémen, étaient couvertes de carcasses de chevaux qui périssaient de tous

côtés, soit de fatigue, soit de défaut de fourage. Il est forcé de convenir de ce malheur, mais il ne veut pas avouer que cette perte de plusieurs milliers de chevaux, (peut-être 10 à 12 mille) provient d'un défaut de prévoyance de sa part, d'ordres impérieux et absolus d'arriver, coûte qui coûte, à un jour et à une heure donnés ; c'est un orage de 36 heures, c'est le passage subit du chaud au froid qui a donné la pleurésie à toute la cavalerie ! C'est ce qui fait que l'artillerie est arrêtée *par les boues*. Nous avons dit ailleurs que la boue jouerait un grand rôle dans cette campagne. Quant aux faubourgs de Wilna qui ont souffert par la quantité de monde qui s'y était précipité pendant la durée de l'orage, ne pourrait-on pas, en attendant qu'on sache la vérité sur cette circonstance, l'expliquer en disant qu'il n'y avait de vivres à Wilna ni pour l'armée française, ni pour la population du pays ; que les proclamations pour le rétablissement de la Pologne, ainsi que le besoin de vivres avaient attiré subitement un nombre considérable d'hommes à Wilna ; et que ceux-ci ne trouvant que la famine, au lieu de l'abondance dans le camp du protecteur de la confédération de la Vistule, ils donnerent le premier exemple de patriotisme en pillant Wilna ? Ne serait-il pas possible aussi que quelques corps russes, ayant fait volte face, eussent repoussé jusque dans la ville ceux qui les poursuivaient, et les eussent forcés à une retraite précipitée ? Il est vrai que dans des rapports subséquents on fait converser Buonaparté avec affabilité avec tous ceux qu'il rencontre, qu'il enchante tout ce monde par ses belles manieres, et les connaissances qu'il déploie sur leurs besoins et leurs intérêts ; mais toute l'affabilité du monde, les paroles les plus suaves sont un mauvais préservatif contre la faim. Nous ne serions pas étonnés d'apprendre incessamment que sous prétexte de révolte ce joli causeur n'eût fait fusiller tous ces criards dans les mêmes faubourgs qu'ils ont tant fait

souffrir. Les bulletins français annoncent qu'une tête de convoi, apportant de Dantzig d'immenses approvisionnements, était déjà arrivée par le Niémen à Kowno ; mais de Kowno à Wilna, il y a une distance considérable ; mais il faut remonter le cours du Niemen pour y arriver ; mais l'orage de 36 heures n'aura pas manqué de grossir ce fleuve de manière à rendre sa navigation à peu près impratiquable, au moins jusqu'à ce que les eaux n'aient baissé.

On annonce, pour appaiser la faim des troupes et des habitants, qu'on fait venir des bœufs jusques du duché de Berg, qu'il en passe chaque jour des convois de 300, qui font quatre lieues par jour, etc. Si cette guerre offre de semblables difficultés dès son début, que sera-ce donc dans quatre mois d'ici ?

Il est évident que le plan original de Buonaparté a échoué, et qu'il est faux que l'armée française ait recueilli de ses manœuvres tous les avantages pour lesquels elle aurait livré une bataille rangée. Napoléon s'attendait à cette bataille rangée et à une victoire. Il est furieux qu'on ne se soit pas battu devant Wilna pour en conserver les magasins ; il croyait que par la rapidité de sa marche sur Saint Pétersbourg, il aurait pris successivement toutes les lignes des magasins russes qu'on n'aurait pas eu le temps d'emporter ni de détruire. Au lieu de cela, il se trouve aujourd'hui avec 3 à 400 mille hommes au milieu d'un pays désolé, entouré d'une population affamée, et à la tête d'une armée mal approvisionnée qui ne voit que la famine devant elle, pendant qu'il lui faudra une autre armée pour préserver la longue chaîne de ses approvisionnements du pillage des Allemands, dans le trajet que ses convois auront à faire depuis le duché de Berg jusques dans la Courlande.

Il ne reste à Buonaparté que deux alternatives. Ou il faut qu'il attende jusqu'à ce que ses magasins soient formés, et que dédaignant les besoins, les

plaintes, et peut-être l'insurrection des peuples, il se borne à faire distribuer à ses troupes les provisions qu'il se procurera, et qu'il les fasse marcher en avant, sauf à leur faire faire une seconde halte, après s'être avancé à peu de distance, tandis qu'on formera une seconde ligne de magasins, jusqu'à ce qu'il puisse enfin joindre les Russes et les attaquer alors avec tous les désavantages possibles. Ou bien il faut qu'il reste où il est, partageant avec le peuple les provisions qu'il pourra recevoir par ses convois, et qu'il proclame au monde que son seul objet en déclarant la guerre à la Russie était de rétablir la Pologne ; et dans ce cas, il faut qu'il négocie avec la Russie, ou qu'il attende à son tour que les Russes viennent l'attaquer.

Voilà, selon nous, la marche que Buonaparté adoptera, parce qu'alors il obligera son ennemi, s'il veut mettre fin à la guerre, à repasser par le même territoire qu'il aura dévasté, et qu'il le soumettra ainsi aux mêmes difficultés et aux mêmes périls qu'il éprouve lui-même aujourd'hui.

La seule méthode efficace que l'Empereur Alexandre pourrait adopter pour déjouer ce plan, serait d'enlever à Napoléon l'arme la plus redoutable qu'il ait aujourd'hui entre les mains, c'est-à-dire de le priver de l'enthousiasme et de la coopération des Polonais, en déclarant lui-même le rétablissement de la Pologne et en garantissant l'indépendance de ce royaume. D'ailleurs, cet acte serait un de justice.

Il a paru, dans le papier le *Times*, sous la signature de *Crito*, une suite de lettres d'un très-grand mérite, sur les circonstances actuelles. Dans l'impossibilité où nous sommes de les faire connaître toutes, nous avons cru devoir présenter à nos lecteurs la traduction de la quatrième, relativement au rétablissement du royaume de Pologne. La voici :

Lettre à l'Editeur du Times.

" Monsieur;

" Après avoir démontré en détail, ce qui n'exigeait pas beaucoup de faits pour en fournir la preuve, que le système de Buonaparté est un système de principes les plus arbitraires et les plus exclusifs dont le monde ait encore été témoin, il s'ensuit de son propre aveu: "Qu'ils ne peuvent se combattre que par une opposition sans mesure et sans " terme, et que le système de la préservation et de " la résistance doit avoir le même caractere d'uni- " versalité, de persévérance et de vigueur."

" Et quoi! s'écrient avec horreur les cosmopolites, car je ne puis pas les appeler les patriotes du jour, voulez-vous donc prêcher le principe d'une guerre éternelle? — Oui, Monsieur, c'est ce que je veux; mais contre qui, ou contre quoi? Est-ce contre la personne de Buonaparté, ou contre le peuple français? Assurément non; je dis seulement guerre, guerre éternelle contre un système *armé* d'asservissement. Guerre, éternelle guerre contre les principes en vertu desquels on a avoué, on a justifié les perfides, les criminelles invasions d'Espagne et de Portugal, — l'annexation de territoires en Italie, en Suisse, en Allemagne—l'exécution du décret de brûlement de marchandises au-delà des frontieres de France,—les coups mortels et répétés qui ont été portés à nos droits maritimes,—et tous les autres actes monstrueux du despotisme corse.

" Si les auteurs et les partisans de ces atrocités veulent abandonner les doctrines qu'ils ont soutenues, s'ils veulent les soumettre à une discussion loyale et franche,—s'ils veulent jeter leurs injustes avantages dans la balance contre nos acquisitions légitimes,—en un mot, s'ils veulent nous permettre et

nous mettre à même de rétablir l'ancienne, la juste, l'honorable politique des nations, le droit des gens, peu nous importe que leur chef soit un Buonaparté ou un Bourbon, un roi ou un empereur. De ce moment nous sommes en paix avec l'un comme avec l'autre ; nous avons obtenu le seul triomphe que nous désirons ; nous avons conquis pour nous et pour le genre humain, la liberté et la sûreté.

" Mais, nous dit-on, vous ne pouvez pas vous attendre raisonnablement que le gouvernement français, en temps de guerre, désire autre chose que la destruction absolue de l'Angleterre, par la raison que depuis un siecle la Grande-Bretagne n'a pas eu dans ses guerres d'autre objet que la destruction de la France.—Quant à ceci, je soutiens que c'est le dernier degré de l'ignorance et de la fausseté. Aucun homme d'état anglais raisonnable, depuis la révolution de 1688, n'a jamais conçu, ni nourri un seul moment la pensée ou le désir de détruire la France, ou de mettre ce pays dans la dépendance de la couronne d'Angleterre. En effet, un pareil désir serait entierement opposé aux principes fondamentaux de la politique britannique. Nous luttons pour conserver tous les membres qui composent la communauté européenne dans une juste grandeur et dans des proportions relatives. Déformer ou détruire, partager ou annihiler, est l'ouvrage d'un autre esprit, sont les indices d'un système totalement opposé. Il serait plus approchant de la vérité de dire que nous travaillons à effectuer la ruine de Buonaparté : mais pourquoi le faisons-nous ? Parce que la soumission entiere de ce pays-ci est l'objet prééminent et avoué de sa politique, parce que la passion dévorante de son âme, la soif de l'empire universel, ne peut être satisfaite que par notre destruction ; parce qu'il est devenu, par une funeste nécessité, l'ennemi de tout ce qui est juste et honorable dans la constitution de la société humaine. Si

le léopard pourrait changer ses taches, si Buonaparté pouvait cesser d'être un tyran, alors nous pourrions cesser d'être ses ennemis : mais quelle espérance peut-on en avoir ? Il est de la nature des passions humaines, et par-dessus tout, de l'ambition, de croître sur ce dont elles s'alimentent. Or, l'histoire ne présente aucun caractere, n'offre aucun homme dont l'ambition ait jamais été autant alimentée, aussi somptueusement gorgée que l'a été celle de cet homme. Il ne peut donc pas s'arrêter dans la marche, toujours de plus en plus accélérée, de sa passion ; l'impulsion est donnée, il faut qu'il aille, qu'il tombe, qu'il se précipite, s'il le faut, jusqu'aux enfers. Je ne vois pas comment il lui est possible (moralement parlant) de faire une paix sincere avec ce pays-ci : et s'il n'est pas dans sa nature d'être autrement que notre ennemi, alors peut-être doit-on dire avec justice que tout anglais a une querelle personnelle avec lui, et doit le regarder comme un ennemi privé.

" Mais la grande question ne roule pas sur ce que Buonaparté peut ou ne peut pas faire. Ce n'est point d'une querelle d'homme à homme, ni même de nation à nation, que je traite maintenant. La proposition que je soutiens serait également vraie, quand bien même Buonaparté voudrait franchement partager avec nous l'empire de la terre. Nous serions tenus de rejeter une pareille offre, et de tirer l'épée contre, avec autant d'empressement et d'ardeur qu'il nous faudrait le faire pour notre propre existence. Le plus beau titre de gloire que réclame l'Angleterre, est qu'elle a toujours été le champion qui s'est le plus mis en avant dans la cause commune de l'humanité. Je ne prétendrai pas que dans toutes les époques de son histoire elle ait suivi le droit des gens avec une rectitude parfaite ; mais il n'est pas à ma connaissance qu'elle en ait jamais dévié d'une manière ouverte et déclarée : et certes, ses prin-

cipes et ses actes ont été beaucoup plus conséquents que ceux d'aucune autre nation ; parler de son ambition démesurée, est une déclamation vide de sens, que l'on ne pardonnerait pas même à un écolier. Il est pourtant une hauteur à laquelle l'Angleterre a aspiré et doit toujours aspirer, car elle a acheté bien cherement le titre qu'elle y a acquis ; je veux dire celle d'être à la tête d'une confédération de toutes les nations libres pour la conservation de leur indépendance et pour la résistance au despotisme universel. C'est là le *système de la préservation et de la résistance* qui, suivant les propres expressions de Buonaparté, doit avoir le *même caractere d'universalité, de persévérance et de vigueur* que les principes qu'il combat.

" Le caractere d'universalité est opposé avec raison à celui d'égoïsme. Voyons comment cette observation s'applique à l'ordre de choses actuel. La Grande Bretagne s'est généreusement mise en avant pour seconder les efforts du peuple espagnol et du peuple portugais contre leurs envahisseurs, quoique, l'un fût en guerre ouverte avec elle, et que l'autre eût fermé ses ports à nos bâtiments. Certes, ce que nous avons fait pour ces peuples n'est point en raison d'aucune affection particuliere pour eux, encore moins d'aucun respect ni pour les formes politiques de leur gouvernement, ni pour les dogmes de leur religion ; mais bien par l'espoir, par le désir sincere de rétablir un système pareil à celui sur lequel était fondée la véritable grandeur de l'Europe moderne, un système d'équilibre et de contrôle mutuel, fortifiant les conditions de la loi des nations par la surveillance énergique d'une sage politique. Sous un tel système il serait impossible à un Scythe, à un Romain, à un barbare des Gaules de balayer une seconde fois de sur la face de la terre des empires entiers avec leurs arts et leurs sciences, leurs libertés et leurs lois. Pour le rétablir cepen-

dant, une forte confédération est désirable, peut-être même indispensable. Nous devons donc être prêts à nous associer avec tous ceux qui, quand bien même ils auraient suivi antérieurement une politique peu d'accord avec nos sentiments, auraient pu être souillés par l'alliance du tyran ou déshonorés par ses chaînes, pourvu seulement qu'ils co-operent cordialement et bravement au grand œuvre auquel ils sont appelés. Certes, ceux qui esperent détourner le danger qui menace leur existence indépendante par des moyens qui ne seraient pas fondés sur l'intégrité et la justice, nourissent une vaine espérance. Celui qui invoque la loi de la nature et des nations, doit paraître devant ce tribunal avec des mains pures. Il doit rejeter avec dédain toute acquisition de pouvoir ou de territoire faite en violant les droits communs de tous; et s'il a été trahi et déçu de maniere à ce qu'on l'ait fait participer à des dépouilles aussi illégales et aussi coupables, il faut qu'il les rende, avec honte et repentir, à la partie lésée.

" Si l'empereur de Russie ne faisait que disputer à Buonaparté la possession des provinces de la Pologne, auxquelles ni l'un ni l'autre n'ont l'ombre d'un droit, il serait au dessous de notre dignité d'intervenir dans la querelle: mais je dois croire qu'il a maintenant les yeux ouverts sur des devoirs bien plus sérieux et bien plus relevés. Il doit être aujourd'hui parfaitement éclairé sur cette fausse politique qui dirigea cette premiere grande brêche dans le système politique moderne de l'Europe, le démembrement de la Pologne en 1772. Ce fut une mesure qui fut conçue et qui couva dans la cervelle agitée de l'affreux prototype de Buonaparté, de ce Frédéric de Prusse, si mal-à-propos sur nommé le Grand,* qui

---

* Voici comme on parle de ce Prince dans *la Politique de tous les Cabinets de l'Europe*: vol. 1er, page 133.

avait puisé ses principes moraux et religieux dans l'école de Voltaire et des autres philosophes français. Les quarante années qui se sont écoulées depuis n'ont que trop malheureusement révélé les doctrines de cette école. L'empereur Alexandre devrait voir et accueillir avec transport l'occasion qui lui est ainsi offerte de prouver la pureté supérieure de ses principes, et de témoigner son zèle pour le bien commun de l'Europe. Buonaparté a eu recours à sa vieille méthode de se proclamer le libérateur d'un peuple opprimé, uniquement afin de pouvoir plus efficacement et plus sûrement l'asservir. Il a pour la seconde fois, déclaré sa résolution de rétablir le royaume de Pologne. On ne voit pas à quel point, dans quelle étendue, ni moyennant quelles restrictions; mais il est difficile de croire qu'il ait l'intention de délivrer la Galicie du joug de l'Autriche, ni la Pologne occidentale du sien propre. Nous voyons par les dernieres pieces officielles, que, pas plus tard que le 25 Avril dernier, il était prêt à s'engager, " à n'encourager aucune entreprise qui pourrait tendre directement ou indirectement au rétablissement de la Pologne." Il pense probablement, comme Lord Chesterfield: " Si la Pologne a jamais un bon gouvernement, il y aura un nouveau démon levé en Europe que je ne sais pas qui pourra jamais abattre." En effet, les limites géographiques de la Pologne, telles qu'elles sont tracées par la main de la nature, et qu'elles ont existé dans l'histoire, la rendent propre à jouer un

---

" Premier moteur et instigateur des troubles de la Pologne, " il a su engager les cours de Vienne et de Pétersbourg à " partager avec lui ce royaume. Il a séduit un jeune Prince " ambitieux, par l'enthousiasme de la guerre, et une prin- " cesse bel esprit par celui de la philosophie et de la légis- " lation, pour les faire servir tous deux d'instrument à ses " vues et à ses projets."

rôle important dans les affaires du monde. Depuis la Dwina jusqu'à la Vistule, depuis la Baltique jusqu'au Pont Euxin, elle possédait autrefois un territoire compact, étendu et dominant, habité par quatorze millions d'habitants belliqueux. Il est impossible que Buonaparté désire jamais de voir une semblable nation unie et libre. Ce qu'il prétend faire aujourd'hui ne doit pas être difficile à deviner; les Polonais peuvent le voir dans l'expérience qu'ils en ont faite en 1807. Ses promesses furent alors aussi magnifiques qu'elles le sont aujourd'hui; mais elles aboutirent à créer le duché de Varsovie, à établir une conscription militaire, et à enlever la fleur de la jeunesse polonaise, pour lui faire répandre son sang pour l'asservissement de l'Espagne.

Il existe toujours un parti russe considérable parmi les Polonais. Par leur influence, une proposition loyale et honorable de la part de l'Empereur, assurerait, si non leur alliance, au moins leur neutralité; surtout si, sous la seule condition de la neutralité, la Russie, l'Angleterre, l'Espagne, le Portugal, la Sicile et la Suede, se réunissaient pour reconnaître le nouveau royaume, et *garantir* son intégrité. Ce serait une sûreté contre Buonaparté lui-même, que tout patriote polonais devrait être jaloux d'obtenir; et si la neutralité du territoire était une fois établie, alors la barriere entre la Russie et la France, que la premiere juge si nécessaire, se trouverait naturellement et efficacement formée. Je ne dis rien des motifs particuliers que l'Angleterre a de tenter d'arracher une partie aussi considérable de l'Europe à ce qu'on appelle si mal-à-propos le système continental; je ne dis rien de l'étendue de côtes que cela ouvrirait à notre commerce. Je ne parle pas de l'avantage qu'il y aurait à soustraire le duché de Varsovie à la confédération du Rhin, et à faire rappeler en conséquence les troupes polonaises qui sont en Espagne: mais je puis au moins

observer qu'en reconnaissant le royaume de Pologne, nous ferions une chose qui flatterait nos sentiments nationaux, qui ferait honneur au caractere britannique, et qui serait conforme aux principes de cette grande cause que nous avons maintenue, à si grands risques et à si grands frais. D'un autre côté, Buonaparté marche sur les cendres chaudes d'un volcan en éruption, lorsqu'il convoque une assemblée comme la diete de Varsovie. Que les individus qui la composent, soient (ainsi que probablement ils le sont) les plus viles de ses créatures, cependant ils sont obligés de faire entendre un langage d'un sens magique, qui puisse réveiller des esprits trop puissants pour qu'il leur soit possible de transiger avec eux. Ils doivent parler de patriotisme et d'indépendance. Il leur faut allumer des sentiments nationaux d'une nature électrique, qui se communiqueront rapidement même à d'autres atmospheres. Si la Pologne est suscitée à se lever, il y aura des soupirs et des convulsions en Allemagne. Dans un tel état de choses qu'est-ce qu'un Wellington, ou peut-être même un Bernadotte, ne pourrait pas faire, avec une force suffisante entre l'Oder et l'Elbe ?

CRITO.

CLÔTURE DU PARLEMENT BRITANNIQUE.

Le Parlement a été prorogé le 30, par commission, au Vendredi 2 Octobre. Le Lord Chancelier, l'un des Commissaires du Prince Régent, a adressé le discours suivant aux deux Chambres, au nom de Son Altesse Royale :

My Lords et Messieurs,

En terminant la présente session du Parlement, Son Altesse Royale nous a commandé de vous exprimer la profonde douleur que lui cause la continuation de la déplorable indisposition de Sa Majesté.

Son Altesse Royale regrette les interruptions qui sont survenues dans le cours des affaires publiques, durant cette longue et laborieuse session, en conséquence d'un événement que Son Altesse Royale doit à jamais déplorer. Le zele et l'infatigable assiduité avec lesquels vous avez persévéré dans l'accomplissement des pénibles devoirs qui vous étaient imposés par la situation du pays et l'état des affaires publiques, méritent les remercîments les plus sinceres de Son Altesse Royale.

L'assistance que vous avez mis Son Altesse Royale en état de continuer aux braves et loyales nations de la Péninsule, est faite pour produire les effets les plus avantageux.

Son Altesse Royale prend une très-vive part à l'approbation que vous avez donnée à l'habileté consommée, et à l'intrépidité déployées dans les opérations qui ont été suivies de la prise des importantes forteresses de Ciudad Rodrigo et Badajoz, durant la présente campagne; et Son Altesse Royale espere avec confiance que la valeur éprouvée des forces alliées sous le commandement distingué du Général Comte de Wellington, réunie à l'énergie soutenue, et à la ferme persévérance des nations Espagnole et Portugaise, amenera la guerre dans cette partie à un résultat définitif, par lequel l'indépendance de la Péninsule sera assurée efficacement.

Le renouvellement de la guerre dans le Nord de l'Europe fournit une nouvelle preuve du peu de sûreté qu'on peut retirer de la soumission aux usurpations et à la tyrannie du Gouvernement Français. Son Altesse Royale est persuadée que vous sentirez la haute importance de la lutte dans laquelle l'Empereur de Russie a été forcé d'entrer, et que vous approuverez que Son Altesse Royale procure aux Puissances qui se réuniront dans cette guerre, toute espece de coopération et d'assistance compatibles avec ses autres engagements, et avec les intérêts des Etats de Sa Majesté.

Son Altesse Royale nous ordonne de vous assurer qu'elle voit avec le regret le plus sincere les mesures hostiles qui ont été récemment adoptées par le Gouvernement des Etats-Unis d'Amérique envers ce pays-ci. Son Altesse Royale se plaît néanmoins à espérer que les relations accoutumées de paix et d'amitié entre les deux pays pourront encore être rétablies; mais si son attente à cet égad était trompée, par la conduite du Gouvernement des Etats Unis, ou par sa persévérance dans des prétentions insoutenables, elle se reposera entierement sur l'appui de

toutes les classes des sujets de Sa Majesté dans une guerre où l'honneur de la Couronne de Sa Majesté, et les intérêts les plus essentiels de ses Etats doivent être compromis.

Messieurs de la Chambre des Communes.

Il nous est ordonné par Son Altesse Royale de vous remercier de la libéralité avec laquelle vous avez pourvu aux services de la présente année. Son Altesse Royale regrette vivement les charges que vous avez jugé nécessaire d'imposer au peuple de Sa Majesté, mais elle applaudit à la sagesse qui vous a induits à pourvoir si largement aux besoins du service de l'Etat, comme offrant le plus grand espoir de parvenir à terminer avec succès et avec honneur la guerre dans laquelle ce pays est engagé.

My Lords et Messieurs,

Son Altesse Royale a vu avec le plus grand chagrin l'esprit d'insubordination et d'outrage qui a éclaté dans quelques parties du pays, et qui s'est manifesté par des actes non-seulement destructifs des propriétés et de la sûreté personnelle d'un grand nombre de fideles sujets de Sa Majesté dans ces districts, mais qui déshonorent le caractere Britannique. Son Altesse Royale croit devoir reconnaître votre diligence à rechercher les causes qui ont produit ces outrages, elle nous a commandé de vous remercier des mesures sages et salutaires que vous avez adoptées à cette occasion. Le principal objet de l'attention de Son Altesse Royale sera de faire un usage efficace et prudent des pouvoirs dont elle était investie, pour la protection du peuple de Sa Majesté; et elle croit pouvoir compter qu'à votre retour dans vos comtés respectifs, vous ferez vos efforts pour maintenir la paix publique, et pour en livrer les perturbateurs à la justice. Son Altesse Royale vous recommande très-instamment l'importance d'inculquer, par tous les moyens en votre pouvoir, l'esprit d'obéissance à ces lois et d'attachement à cette Constitution, qui assurent également le bien-être de toutes les classes des sujets de Sa Majesté, et dont la gloire et la prospérité de ce royaume ont dépendu jusqu'à présent.

Ainsi s'est terminée une des séances du Parlement les plus animées qui aient eu lieu depuis bien des années, et pendant laquelle il est survenu un événement affreux qui fera long-temps époque dans les annales de l'histoire d'Angleterre. Nous avons donné au long celles des séances des deux Chambres que nous avons cru devoir intéresser plus particulierement la généralité de nos lecteurs, notamment celles sur la question Catholique et celles sur les propositions insidieuses de paix faites par Buonaparté; nous nous sommes contentés d'indiquer les autres.

Dans les dernieres Séances, il a été question des mesures de répression à prendre pour arrêter ces émeutes populaires, et ces attentats sur les métiers, sur les propriétés et sur les personnes qui ont si malheureusement eu lieu pendant plusieurs mois dans quelques comtés à manufactures, qui souffraient de la stagnation du commerce. Lors de la discussion des provisions du bill pour la conservation de la paix publique, des membres de l'opposition ayant voulu comparer les nouvelles mesures de rigueur proposées avec celle qui furent prises autrefois en Irlande, lors de la rébellion, et lors de l'union à laquelle lord Castlereagh, alors sécretaire d'Irlande, eut tant de part et ayant osé dire qu'à cette époque le gouvernement adopta des mesures de sévérité injustifiables, qu'il était à craindre que l'on ne vît se renouveler, et ces especes d'imputations semblant porter particulierement sur lord Castlereagh, les collegues de ce ministre, les comtes de Liverpool et de Camden se sont empressés de justifier ce ministre, un de ceux sur lesquels l'opinion populaire a peut-être été le plus fortement égarée.

" Un noble vicomte, dit Lord Camden, dont le nom est toujours accolé avec quelque épithete de cruauté, lorsqu'il est question des affaires d'Irlande de ce temps-là, n'avait encore, à cette époque, aucune part au gouvernement

d'Irlande, et n'était qu'un magistrat actif et zélé, aux efforts duquel l'Irlande fut alors infiniment redevable non seulement pour sa tranquillité, mais encore pour sa prospérité actuelle. Les imputations faites continuellement à un seigneur qui a si bien mérité de son pays, sont sans aucun fondement; aussi je me réjouis, dit sa seigneurie, d'avoir cette occasion de rendre publiquement ce témoignage aux talents reconnus, et au caractere conciliant de mon noble ami.'

Lord Liverpool s'empressa d'ajouter à cet éloge, celui que voici:

" Je concours avec bien de l'empressement et bien sincerement, dit sa seigneurie, à l'éloge qui vient d'être prononcé sur mon noble ami (Lord Castlereagh). Il n'y a peut-être pas d'homme contre qui l'opinion populaire ait été plus exaspérée et en même temps plus égarée, tandis qu'il n'y avait personne qui fût moins capable d'avoir recours à des mesures de sévérité, ou même de rigueur, à moins que les circonstances ne le forçassent pour le bien du public, à comprimer les mouvements de sa bénignité naturelle. J'espere que le noble vicomte finira par recevoir l'approbation du public britannique, ainsi qu'il a déjà obtenu la reconnaissance de la portion la plus respectable du peuple irlandais . . .

Toutes les embarquations armées qui sont en état de servir, vont être envoyées sur-le-champ dans la Baltique, afin d'y être employées le long des côtes à intercepter les approvisionnements de l'ennemi par mer.

La disette est telle à Konigsberg qu'un panier de patates qu'on aurait pu il y a quelques mois s'y procurer pour le cinquieme d'un rixdaller, ne pourrait pas se trouver à acheter pour 5 rixdallers. Le prix de tous les autres articles de provision est dans la même proportion.

L'amiral Berkeley qui a commandé si long-temps la station navale britannique dans le Tage, est de retour en Angleterre, et a eu, à son arrivée, une longue entrevue avec les Lords de l'Amirauté.

La frégate l'*Aquilon* est partie le 31 Juillet d'Yarmouth pour la Baltique, ayant à bord Lord Cathcart, le nouvel ambassadeur d'Angleterre, à St. Pétersbourg, avec quatre messagers et une suite nombreuse.

M. de Novosilzoff, qui a déjà rempli avec succès une mission de S. M. l'Empereur Alexandre auprès du gou-

vernement Britannique, vient d'être nommé ambassadeur de Russie à la cour de Londres; on l'attend à chaque instant.

On écrit de Stockholm du 16 Juillet, qu'il vient d'y être formé un camp de 20,000 hommes, il y en avait déjà 15,000 d'arrivés. La plus grande activité régnait dans les chantiers.

Le général Sir Th. Graham, le héros de Barrossa, vient de retourner en Angleterre, pour raison de santé, ayant presque perdu la vue. Il est remplacé au commandement en second de l'armée de Lord Wellington par Sir Stapleton Cotton.

L'amiral Sir John Borlase Warren vient d'être nommé au commandement d'une escadre qui partira au premier jour pour Halifax et la côte d'Amérique. Il part chaque jour des bâtiments armés pour les différentes stations navales de la Grande-Bretagne, afin d'en informer les commandants des nouvelles dispositions que nécessite la guerre d'Amérique.

Commerce. Les affaires ont été extrémement languissantes cette semaine, surtout en denrées coloniales pour exportation. Les sucres bruts de plantations anglaises se sont pourtant soutenus aux prix de la semaine précédente. Leur prix moyen a même monté, de 44 sh. 2 pence à 44 sh. 8 pence le quintal, ce qui, en y ajoutant le droit de consommation de 27 sh. du cent, les éleve à environ 72. La flotte de la Jamaïque arrivée en dernier lieu, n'en a apporté qu'une quantité moindre de celle que les convois de Juin apportaient ordinairement, et comme la déclaration de guerre de l'Amérique a fait hausser sensiblement le taux des primes d'assurance, cette denrée ne peut qu'éprouver une augmentation considérable d'ici à la fin de l'année.

Les sucres étrangers n'ont eu aucun mouvement quelconque la semaine derniere, les prix offerts ont été si bas qu'on a retiré toutes les parties mises en vente. Comme les prix ne sont que nominaux, nous ne croyons pas nécessaire de les cotter. La seule vente réelle de sucres terrés de la Martinique et de la Guadeloupe qui a été effectuée, a consisté en une partie de 188 bariques, dont 18 ont été vendues à 23 sh. le quintal; 20 à 24s.; 68 de 25s. 6d. à 27s.; 62 de 28s. 6d. à 30s.; 10 à 36, et 10 à 40s. la nouvelle des traités avec la Suede et le Russie, qui n'arriva qu'après que les ventes de la semaine eurent été terminées, doit nécessairement bonifier ce marché pendant les deux mois qui vont suivre.

La demande pour le café est à peu près nulle. La quantité de cette denrée qui est dans les *docks*, excede tout ce qu'on peut croire. On l'évalue à 120 mille tonneaux, ou 240 millions pesant. Le peu qui a été vendu cette semaine, l'a été à 5 shelings au-dessous des derniers prix courants.

Les cotons sont un article à peu près mort. Malgré la déclaration de guerre de l'Amérique, il n'y a presque pas eu d'augmentation sur les prix. Les vendeurs désirant attendre l'effet de cette nouvelle, n'ont pas voulu vendre aux bas prix offerts. On peut raisonnablement s'attendre à une hausse sur cette denrée.

La déclaration de guerre de l'Amérique a eu en général peu d'effet sur le prix des denrées de cette partie du monde, parce que l'on ne veut pas croire à la durée d'une guerre aussi contre nature. La quantité de tabacs qui est entreposée dans les magasins de Londres, est si considérable qu'il n'y a eu aucune altération dans les prix. Les huiles seules sont en grande demande, à cause du mauvais succès que les pêcheries ont eu cette année.

Change étranger. — Amsterdam, 30. 6.—Hambourg 28. 9.—Paris, 19 fr. 25 cent.—Cadiz, 47.—Lisbonne, 69.—Palerme, 125.—Malte, 62.

Omnium, 1 ¾ à 2 prime —Trois pour cent consolidés, 56 ¼.

Buonaparté vient d'émettre un grand nombre de nouvelles licences, afin de faire de l'argent par les énormes droits de consommation qu'il perçoit sur les denrées coloniales.

Quelque étendue que nous ayons donnée à ce Numéro, en raison des affaires d'Amérique, de Pologne et de Russie, nous sommes obligés de renvoyer au prochain une quantité de matériaux que nous avons préparés et qui auraient suffi pour faire un second cahier de la grosseur de celui-ci ; savoir : la suite de la correspondance de M. Foster ; la présentation de la famille Royale de France à S. M la Reine et aux Princesses d'Angleterre ; le 6eme bulletin de l'armée Française, encore daté de Wilna le 11 Juillet ; les gazettes de la cour, les nouvelles des opérations glorieuses des quatre armées ou divisions Anglaises en Espagne ; plusieurs feuilletons de Geoffroi ; un logographe, et des extraits de la curieuse correspondance de M. de Grimm avec le Duc de Saxe Gotha, qui vient de paraître à Paris, en 5 vol. in 8vo. etc., etc.

De l'Imprimerie de SCHULZE et DEAN, 13, Poland-Street.
On souscrit chez M. PELTIER, 7, Duke-Str, Portland Place.

L'Ambigu,

ou

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CCCXXXVII.—*Le* 10 *Août*, 1819.

VARIÉTÉS.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

La Correspondance de M. de Grimm, qui paraît depuis deux ou trois jours, (cinq vol. in 8vo.) occupe exclusivement l'attention du monde littéraire. Les jugements hardis que cette correspondance renferme, ont déjà porté l'alarme dans plus d'une coterie. La franchise germanique avec laquelle M. de Grimm indique les côtés faibles et ridicules de la littérature du dix-huitieme siecle, scandalisera, de temps en temps, ceux qui pourront se trouver édifiés par ses éternels et fanatiques éloges de Voltaire. Ce patriarche même n'échappe cependant pas toujours à l'humeur caustique du correspondant du Duc de Saxe-Gotha. Certains autres philosophes sont encore traités avec plus d'impartialité; l'ouvrage de Raynal est jugé sévérement;

Thomas, Marmontel et La Harpe, souvent loués, sont quelquefois les objets de critiques littéraires, aussi vraies que piquantes. Mais d'un autre côté, la correspondance fait une guerre mortelle aux dévots, et surtout aux tartufes. Il y a dans ce livre de quoi blesser les opinions de tous ceux qui n'ont qu'une opinion de parti. Les anecdotes de cour, de villes et de coulisses ; les épigrammes, les bons mots dont ce recueil est semé, vont faire la fortune de plusieurs conteurs de société pendant plus de six mois. Quelques-uns de ces traits peuvent paraître hasardés. Parmi les personnes vivantes qui ont fourni à ce recueil des anecdotes, soit piquantes, soit honorables, on distingue dans l'ordre alphabétique M. de Boufflers, M. Caillhava, M. Champein, M. Cubieres-Palmezeaux, M. Delille, M. de Salles, M. Ducis, M. Falconet avocat ; M. de la Fayette, MM. Fleury, Florence et Gardel ; Mad. de Genlis, MM. Gossec et Grétry, l'abbé Grosier et l'abbé Guéroult, le prince de Ligne, Mlle Mars, M. Marsollier, M. Mercier (le dramaturge), M. l'abbé Morellet, M. A. de Murville, Mlle Necker, M. Palissot, M. de Piis, Mlle Raucourt, M. Suard et M. Vestris, etc. Au milieu de ce mélange d'anecdotes et d'historiettes, qui tirent leur mérite de la célébrité des noms auxquels elles se rattachent, on trouve des notices, des analises et des discussions littéraires, pleines d'originalité. Les passages qui ont rapport à la grande guerre des Gluckistes et des Piccinistes, seront lus avidement dans un moment où une mortelle guerre musicale menace d'embraser la capitale. En les parcourant, on voit que les champions des deux partis montraient dans leurs discussions une vivacité que l'on ne se permettrait pas aujourd'hui. " M. Suard, dit la Correspondance, a fait dire, avec beaucoup de douceur, à M. Marmontel, que s'il s'avisait jamais de faire paraître son poëme *Sur la Guerre de la Musique*, il lui couperait le visage."

On vient de donner à Marseille et à Vienne (en Autriche), l'opéra de *Fernand Cortez*, musique de M. Spontini. Dans l'une et l'autre de ces villes, le public a accueilli avec enthousiasme cette belle composition. A Vienne LL. AA. les archiducs ont assisté à la représentation pour laquelle M. le prince de Lobkowitz, directeur, avait fait faire les décorations et les costumes les plus magnifiques. Les ballets étaient arrangés par M. Duport. Le poëme a été traduit en allemand par M. Castelli, avec tant de soin, qu'on n'a pas eu besoin de faire la moindre suppression dans la musique.

Le prince de Ligne, ce Nestor des courtisans, vient encore de publier deux nouveaux volumes, contenant ses *Lettres en réponse de celles qu'on lui a écrites*. Elles sont dans la maniere connue de cet écrivain fécond et léger. En écrivant à un jeune Grec qui s'était rendu à Pétersbourg, il parle de la Russie en ces termes : " Vous trouverez une nation un peu trop débarbarisée, et une hospitalité qui tenait autrefois à des mœurs antiques. Vous verrez quelques beaux restes de la grande femme, qui savait bien qu'il faut *de la fable* et de la magie à un pays comme celui-là, qui sans cela n'est que *le squelette d'un géant*. Elle savait lui donner de l'embonpoint et se servir du *Mythologien* Potemkin pour cela." En écrivant à Mad. de Staël, il lui dit entr'autres : " Je voudrais faire de vous quatre ou cinq femmes supérieures. Donnez, dirais-je, un peu de sel à l'une et un peu de miel à l'autre, et elles vous donneraient en échange un peu de calme. Puissiez-vous ressembler à votre lac Léman, dont vous ne faites pas assez de cas ! Puissiez-vous le préférer à la mer agitée ! Au moins, quand par hasard il y a une petite tempête, on voit les bords ;

mais vous, vous n'aimez pas à aborder." Il y a, dans ce recueil de lettres, quelques épîtres en vers où la prosodie n'est pas moins maltraitée que la grammaire. En rapprochant la correspondance de M. de Grimm de celle du prince de Ligne, on est tenté d'examiner comment il se fait que ces deux étrangers, doués tous les deux d'infiniment d'esprit et de goût, n'aient pas obtenu un succès égal dans l'art d'écrire en Français, M. de Grimm écrit, quand il veut s'en donner la peine, avec une grande correction et avec un goût, un tact, une aisance, qui sembleraient n'être que le privilége des écrivains nés en France. M. le prince de Ligne, au milieu de ses pages les plus spirituelles, tombe dans les plus étranges fautes de langue et de goût; il allie souvent, d'une maniere vraiment unique, les constructions embarrassées et la lourde allure germanique au papillotage de l'école de Dorat et de Pezai. D'où vient cette différence? C'est que le prince belge a fait ses études dans les boudoirs et à l'œil de bœuf, tandis que le baron bavarois avait fait les siennes dans le cabinet de Diderot et dans les réunions des gens de lettres.

Extrait de la Correspondance de Grimm.

Charles-Jean-François Hénault président honoraire au parlement, intendant de la maison de Mme. la Dauphine, l'un des quarante de l'Académie française et de celle des Inscriptions et Belles-Lettres, est mort le 24 Novembre dernier, (1770) dans la quatre-vingt-sixieme année de son âge. Il ne faisait que végéter depuis long-temps. Sa niece, la comteste de Jonsac, tenait sa maison, donnait à souper, recevait le grand monde; le président radotait ou dormait dans son fauteuil, et était content. A tout prendre, le président Hénault doit être compté parmi les hommes les plus heureux de son temps. Son pere,

ancien fermier-général, si je ne me trompe, lui avait laissé une grande fortune. Né avec des qualités aimables, mais pas assez remarquables pour exciter l'envie et la jalousie de personne, il jouissait du privilége et du bonheur des gens médiocres, d'être aimé de tout le monde sans avoir un seul ennemi. Il était très-frivole ; il n'y avait en lui que la superficie; mais cette superficie était agréable. Il faisait de jolis vers de société ; il donnait d'excellents soupers ; il avait été à la mode dans sa jeunesse, et avait conservé l'usage du grand monde dans un âge plus mûr. Pour satisfaire sa petite ambition, car tout était petit et joli en lui, il quitta de bonne heure le palais, et acheta la charge de surintendant de la maison de la feue reine, et ne laissa pas d'avoir aussi sa petite existence dans ce petit cercle. Il composa ensuite son *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, qui lui procura les honneurs littéraires et le titre de double académicien. Cet abrégé n'est pas, à beaucoup près, un ouvrage sans mérite ; mais on ne peut se cacher que ce mérite a été infiniment exagéré, et que si un pauvre diable relégué dans un quatrième étage avait publié ce livre, il n'aurait pas reçu la moitié des éloges qui ont été prodigués au président Hénault. Personne n'a plus efficacement travaillé à la réputation de cet ouvrage que M. de Voltaire. L'auteur y mit bientôt toute sa gloire, toute son existence. Il ne s'occupa qu'à en soigner et multiplier les éditions ; et quand il y en avait une de finie, il en commençait une autre; il en entendait ainsi parler tous les jours de sa vie, et ce n'est pas ce qui contribua le moins à son bonheur. L'abbé Boudot, employé à la bibliothèque du roi, aujourd'hui paralytique à force d'avoir gagné des indigestions chez le président, était spécialement chargé du département littéraire et historique. Je me souviens de vous avoir rendu compte, il n'y a pas long-temps, des autres ouvrages du président Hénault ; ainsi je n'en parlerai pas ici,

Il fit un grand héritage à la mort du président de Montesquieu, en ce qu'il était d'usage, dans le grand monde, d'appeler cet homme illustre le président tout court et cela mortifiait un peu le président à l'Abrégé; mais lorsque le véritable président ne fut plus, on s'accoutuma insensiblement à transporter le titre du président tout court à celui qui lui avait survécu. Le président devenu président tout court, par forme d'héritage, étant déjà fort mal à l'aise lors de la derniere maladie de la feue reine, mourait de peur de mourir avant sa maîtresse, parce qu'il lui avait promis de ne se pas faire enterrer chez les peres de la Doctrine chrétienne, qu'il aimait, et qui sont un peu notés pour jansénisme dans le parti dévot de la cour, dont l'archevêque de Paris est l'oracle. Le bon président avait été dans sa jeunesse l'amant de la marquise du Deffant, femme célebre à Paris par son esprit et par sa mechanceté. Elle a aujourd'hui plus de soixante dix ans, et il y en a presque vingt qu'elle est aveugle ; mais son esprit a conservé toute sa fleur; et sa méchanceté, à force de s'exercer, est devenue, dit-on, beaucoup plus habile.

Elle se pique de haïr mortellement tout ce qui s'appelle philosophe, et cela lui a conservé un grand crédit parmi les gens de la cour et du monde, aux yeux desquels les philosophes sont la cause immédiate de tout le mal qui arrive en France. Madame du Deffant a cependant excepté de sa haine le patriarche de Ferney, dont elle a trouvé sans doute la griffe trop redoutable. Elle avait été l'amie intime de la marquise du Châtelet, et le lendemain de la mort de cette femme célebre, elle fit courir une satire sanglante sous le titre et sous la forme de son portrait. Elle est restée liée avec le président Hénault jusqu'à sa fin. Les deux ou trois derniers jours de sa vie, Madame du Deffant était dans l'appartement du président avec plusieurs

de ses amis. Pour le tirer de son assoupissement, elle lui cria à l'oreille s'il se rappelait Madame de Castelmoron? Ce nom réveilla le président qui répondit qu'il se la rappelait fort bien. Elle lui demanda ensuite s'il l'avait plus aimée que Madame du Deffant? *Quelle différence!* s'écria le pauvre moribond imbécille. Et puis il se mit à faire le panégyrique de Madame de Castelmoron, et toujours en comparant ses excellentes qualités aux vices de Madame du Deffant. Ce radotage dura une demi-heure en présence de tout le monde, sans qu'il fût possible à Madame du Deffant de faire taire son panegyriste ou de le faire changer de conversation. Ce fut le chant du cygne : il mourut sans savoir à qui il avait adressé un parallele si véridique. Sa mort laisse une seconde place vacante à l'Académie française.

Extrait d'une Lettre originale de Jean-Jacques Rousseau *à une Dame de Lyon.*

De Bourgoin en Dauphiné, le 3 Septembre.

" Vous trouverez ci-joint un papier dont voici l'occasion. Ayant été malade ici et détenu dans une chambre pendant quelques jours, dans le fort de mes chagrins, je m'amusai à tracer derriere une porte quelques lignes au rapide trait du crayon, qu'ensuite j'oubliai d'effacer en quittant ma chambre pour en occuper une plus grande à deux lits avec ma femme. Des passants mal intentionnés, à ce qu'il m'a paru, ont trouvé ce barbouillage dans la chambre que j'avais quittée, y ont effacé des mots, en ont ajouté d'autres et l'ont transcrit pour en faire je ne sais quel usage. Je vous envoie une exacte copie de ces lignes, afin que Messieurs vos freres puissent et veuillent bien constater les falsifications qu'on y peut faire, avant qu'elles se répandent. J'ai transcrit même les fautes et les redites, afin de ne rien changer.

Sentiments du Public sur mon Compte, dans les divers Etats qui le composent.

Les *Rois et les Grands* ne diront pas ce qu'ils pensent, mais ils me traiteront toujours généreusement.

La *vraie Noblesse* qui aime la gloire, et qui sait que je m'y connais, m'honore et se tait.

Les *Magistrats* me haïssent à cause du tort qu'ils m'ont fait.

Les *Philosophes* que j'ai démasqués, veulent à tout prix me perdre, et réussiront.

Les *Evêques*, fiers de leur naissance et de leur état, m'estiment sans me craindre, et m'honorent en me marquant des égards.

Les *Prêtres* vendus aux philosophes, crient à outrance après moi pour faire leur cour.

Les *Beaux esprits* se vengent et m'insultent, de ma supériorité qu'ils sentent.

Le *Peuple* qui fut mon idole, ne voit en moi qu'une perruque mal peignée et un homme crotté.

Les *Femmes*, dupes de deux hommes qui les méprisent, trahissent l'homme qui mérita le mieux d'elles.

Les *Suisses* ne me pardonneront jamais le mal qu'ils m'ont fait.

Le *Magistrat de Genève* sent ses torts, sait que je les lui pardonne, et les réparerait s'il l'osait.

Les *Chefs du peuple*, élevés sur mes épaules, voudraient me cacher si bien que l'on ne vît qu'eux.

Les *Auteurs* me pillent et me blâment; les fripons me maudissent, la canaille me hue.

Les *Gens de bien*, s'il en existe encore, gémissent tout bas de mon sort. Et moi, je le bénis, s'il peut instruire un jour les mortels.

Voltaire, que j'empêche de dormir, parodiera ces lignes. Ses grossières injures sont un hommage qu'il est forcé de me rendre malgré lui.

Janvier 1770.—Suivant l'usage antique et solennel, on sert en France, le jour des Rois, un gâteau qu'on partage en autant de parts qu'il y a de convives; c'est la plus jeune personne de la compagnie qui en fait la distribution; celui des convives qui reçoit la feve qu'on a cachée dans le gâteau, est proclamé roi, et il est d'usage qu'il ne puisse boire sans une acclamation générale de toute la table. La royauté étant tombée en partage à M. Diderot, au dîner où nous étions, il n'a pas voulu laisser languir ses sujets; il a publié ses lois successivement, pendant qu'on était à table, de sorte qu'avant de sortir et de déposer son sceptre, tous les devoirs de législation se trouverent remplis par l'impromptu que vous allez lire:

LE CODE DENIS.

Dans ses états, à tout ce qui respire,
Un souverain prétend donner la loi:
C'est le contraire en mon empire,
Le sujet regne sur son roi.
Divise pour régner; la maxime est ancienne;
Elle fut d'un tyran, ce n'est donc pas la mienne.
Vous unir est mon vœu: j'aime la liberté;
Et si j'ai quelque volonté,
C'est que chacun fasse la sienne.

Amis, qui composez ma cour,
Au dieu du vin rendez hommage;
Rendez hommage au dieu d'amour,
Aimez et buvez tour-à-tour.
Buvez pour aimer davantage.
Que j'entende, au gré du désir,
Et les éclats de l'allégresse
Et l'accent doux de la tendresse,
Le choc du verre et le bruit du soupir.
Au frontispice de mon code
Il est écrit: sois heureux à ta mode;
Car tel est notre bon plaisir.

Fait l'an septante et mil vingt cent,
Au petit carrousel, en la cour de Marsan ;
Assis près d'une femme aimable,
Le cœur nu sur la main, les coudes sur la table,
Signé Denis, sans terre ni château,
Roi par la grâce du gâteau.

ENVOI AUX DAMES.

Vos yeux depuis long-temps m'ont appris à connaître
Que le destin nous a fait naître,
Moi pour servir, vous pour donner la loi.
Qui veut d'un roi qui cherche maître ?
Personne ici ne dira-t-il : c'est moi !

Le général Clark, écossais, est un homme d'esprit, mais grand parleur et même fatigant par le tic qu'il a d'ajouter à chaque phrase qu'il prononce un *hein?* de sorte qu'il a l'air de vous interroger continuellement, quoiqu'il n'attende jamais votre réponse. Malgré cela, nous nous en accomodons fort bien, et il n'y a que Madame Geoffrin, à qui il faut une grande variété de personnes et de choses, et qui n'aime pas à s'arrêter long-temps sur le même objet, qui ne puisse penser encore aujourd'hui au général Clark sans ressentir un frémissement universel par tout le corps. Le baron d'Holbach lui avait mené cet étranger, et après les premiers complimennts et une visite d'une demie-heure, il s'était levé pour s'en aller. Le général Clark, au lieu de suivre celui qui l'avait présenté, comme c'est l'usage dans une premiere visite, reste. Mad. Geoffrin lui demande s'il va beaucoup aux spectacles.—Rarement.—Aux promenades.—Très-peu. —A la cour, chez les princes.—On ne saurait moins.—A quoi passez-vous donc votre temps?—Mais quand je me trouve bien dans une maison, je cause et je reste. A ces mots Madame Geoffrin pâlit, il était six heures du soir ; elle pense qu'à

dix heures M. Clark se trouvera peut-être encore bien chez elle ; cette idée lui donne le frisson de la fièvre. Le hasard amène M. D'Alembert ; Madame Geoffrin lui persuade, au bout de quelque temps, qu'il ne se porte pas bien, et qu'il faut qu'il se fasse ramener par le général Clark. Celui-ci, charmé de rendre service, dit à M. D'Alembert qu'il est le maître de disposer de son carrosse, et qu'il n'en a besoin que le soir pour le ramener, ces mots furent un coup de foudre pour Madame Geoffrin, qui ne put jamais se débarrasser de notre écossais, quelque changement qu'il survînt successivement dans son appartement par l'arrivée et le départ des visites ; elle ne pensa pas encore aujourd'hui de sang-froid à cette journée ; et elle ne se coucha pas sans prendre ses mesures contre le danger d'une seconde visite.

Biographie du Baron de Grimm.

Grimm, né à Ratisbonne en 1723, de parens pauvres et obscurs, reçut une éducation excellente, qui le conduisit aux dignités et à la fortune. Passionné pour la musique et n'étant encore que simple lecteur du duc de Saxe-Gotha, il se lia avec Jean-Jacques Rousseau. Cette connaissance lui procura celle de Diderot, du Baron d'Holbach, de Madame d'Houdetot, et de plusieurs personnes célèbres par leur esprit et leur naissance.

Pendant quelques années, il fut secrétaire des commandements de M. le Duc d'Orléans, il entretint dès lors une correspondance littéraire avec plusieurs princes d'Allemagne, et surtout avec le duc de Saxe Gotha... Il reçut des témoignages d'estime très-distingués de l'impératrice de Russie, du grand Frédéric et de Gustave III. Roi de Suede. En 1776, le duc de Saxe Gotha le nomma son ministre plénipotentiaire auprès de la cour de France, alors

le nom roturier de Grimm se transforma en celui de baron de Grimm.

Lorsque les orages de la révolution troublerent l'heureux sol de la France, et qu'il ne fut plus possible aux ministres étrangers de rester à Paris, Grimm se retira auprès du duc, et accepta l'asile honorable que ce Prince lui offrit. En 1795, l'impératrice de Russie, qui lui portait une affection particuliere, le créa ministre plénipotentiaire auprès des états du cercle de Basse-Saxe. Paul Ier le confirma dans ce poste, et il en remplit les devoirs jusqu'à l'époque où une maladie cruelle lui fit perdre un œil, et l'obligea de se retirer entierement des affaires, il choisit de nouveau Gotha pour son séjour. Ce fut là qu'il passa les dernieres années de sa vie, toujours fidele à ses études chéries, toujours cultivant les arts et les lettres, autant que ses forces pouvaient le lui permettre. Il mourut le 19 Décembre, 1807.

Le manuscrit sur lequel sa correspondance a été imprimée, forme onze volumes in 4to, qui en auraient produit 15 in 8vo, s'ils eussent été employés tout entiers; mais on a supprimé beaucoup de pieces qui, après avoir circulé manuscrites dans les salons, ont été successivement livrées à l'impression.

FEUILLETONS DE GEOFFROY.

THÉATRE FRANÇAIS.

Les Fausses Confidences, le Festin de Pierre.

Avant d'en venir aux comédies, jetons un coup d'œil sur les deux tragédies de la semaine; les tragédies ne sont pas des pieces d'été; il semble même que dans une excessive chaleur, les efforts que font les acteurs pour exprimer les grandes passions, soient pénibles pour les spectateurs : on souffre de voir ces comédiens pleins de zele et de feu, haleter et se couvir de sueur pour nous divertir. Une représentation de tragédie au mois de Juillet, est presqu'aussi ridicule qu'un bal dans la canicule. On dit que les Orientaux trouvent même fort extraordinaire le mouvement que les Européens se donnent à la promenade; ils ne conçoivent pas qu'on se fatigue pour son plaisir, tant le climat les invite au repos et à la mollesse! Un Asiatique étendu sur des coussins dans un lieu agréable, rêve et fume sa pipe pendant plusieurs heures; mais jamais il ne lui vient dans l'esprit de se promener. S'il voyait nos acteurs, au plus fort de l'été, se tourmenter, se donner des convulsions, se mettre tout en eau pour amuser une foule de spectateurs entassés et pressés dans une salle où l'on étouffe, il ne manquerait pas de dire : ce sont des fous. Ma foi,

Acteurs et spectateurs il faudrait tout lier.

Il y a, dira-t-on, dans tout l'Orient, des bayaderes, des danseuses; oui, mais les Orienteux les regardent assis fort à leur aise dans un lieu frais où l'on respire un air pur, et ces especes de danses se ré-

duisent à des mouvements voluptueux, à des postures lascives qui n'exigent pas une agitation si vive et de si grands efforts que nos sauts, nos pirouettes, et nos tours en l'air, et surtout que nos fureurs tragiques.

Nous avons eu depuis quelque temps un petit hiver, pendant lequel on a pu danser et jouer la tragédie, même pour s'échauffer. Esther n'est pas une de celles que les comédiens ne peuvent jouer qu'à la sueur de leurs fronts : c'est une tragédie religieuse, auguste et céleste ; les contorsions et les cris y seraient presque des impiétés : elle est déplacée sur un théâtre profane ; il faudrait qu'un ange descendit du ciel pour jouer Esther. Mlle. Volnais y a mis beaucoup d'art et de talent ; mais on imagine toujours Esther avec une figure de vierge, une pudeur angélique, une voix douce, mélodieuse et touchante, un accent enchanteur ; lorsqu'une actrice réunit dans ce rôle autant de qualités que Mlle Volnais, il faut lui pardonner de ne pas les avoir toutes.

Le rôle d'Aman, qui paraît si peu convenable à Lafond, et même si étranger à son emploi ordinaire, est cependant un de ceux qu'il a toujours le mieux joués. L'Assuérus est assoupissant ; le Mardochée n'a pas assez de simplicité et de noblesse. Racine avait lui-même inspiré à ses actrices de Saint-Cyr l'esprit de leurs rôles : la tradition en est tout-à-fait perdue. Cette tragédie ressemble si peu à toutes celles que les comédiens sont dans l'habitude de jouer, qu'il n'est pas étonnant qu'ils se trouvent dépaysés dans Esther.

M. de La Harpe, si juste envers l'Athalie de Racine, et qui même a osé venger ce chef-d'œuvre des outrages de Voltaire, n'a plus ni justice ni courage quand il faut défendre Esther. Cette beauté divine n'a pu trouver grace aux yeux du critique comme à ceux d'Assuérus. Esther lui paraît froide,

mesquine, ennuyeuse, indigne de notre scène. Je crois que c'est notre scène qui est indigne d'Esther. M. de La Harpe se plaît à répéter toutes les mauvaises plaisanteries et toutes les objections fausses de Voltaire contre cette aimable Juive : on sait que Voltaire avait les Juifs en horreur, et les Juives n'étaient pas exceptées de la proscription. Esther est à ses yeux une tragédie de couvent, faite pour être jouée par les pensionnaires d'une communauté religieuse ; et en cela il n'a pas tout-à-fait tort. Jamais les comédiennes du Théâtre Français, auxquels il était défendu de jouer Esther, ne l'ont aussi bien jouée que les pensionnaires de Saint Cyr. Esther devait avoir pour théâtre un lieu saint, pour spectateurs l'élite de la cour et de la ville, pour acteurs et pour actrices de jeunes filles nobles, élevées dans l'innocence et dans la vertu ; elle ne pouvait être entendue que dans un siècle aussi religieux que poli. Mais quand Voltaire juge l'ouvrage en littérateur, c'est alors qu'il se trompe ; car le style n'est pas le seul mérite d'Esther. Les caractères, les incidents, les situations ont une grandeur, une force qui frappe et qui attache ceux qui sont capables de s'intéresser à autre chose qu'à des amourettes et à des folies. Les caractères d'Esther, de Mardochée et d'Aman sont admirables ; les mœurs orientales y sont peintes avec une vérité rare dans les tragédies. Une révolution à la cour d'un grand monarque ! la vérité qui pénètre enfin dans un pays dont elle était proscrite ! l'image de tout le mal qu'un bon roi peut faire, quand il est trompé par un ministre perfide ! la catastrophe de cet orgueilleux favori, qui va prendre au gibet la place préparée pour l'homme vertueux ! l'homme vertueux passant de l'attente du dernier supplice au faîte des honneurs ! le triomphe de l'innocence et de la vertu, long-temps opprimées, contre le crime, long-temps armé de la puissance ab-

solue ! Je ne sais si de pareils tableaux ne sont faits que pour de petites filles de couvent ; je pense, au contraire, qu'ils sont capable d'intéresser, surtout les hommes raisonnables, tandis que nos Zaïres et nos Alzires sont beaucoup plus propres à émouvoir de jeunes filles sortant de leurs pensions.....

L'Orphelin de la Chine.

Voilà encore un roman tragique, bien fait pour plaire à de jeunes personnes qui ont lu beaucoup de romans ; l'auteur a voulu y entasser toutes les sortes d'intérêts : l'intérêt qu'inspire un jeune prince prêt à périr au berceau ; l'intérêt de la tendresse d'une mere ; l'intérêt de l'amour et de la jalousie ; et je ne sais comment, avec tant d'intérêts divers, il a pu parvenir à faire une piece si peu intéressante. On n'a pas le temps de s'intéresser ni à l'orphelin, ni au fils d'Idamé qu'on ne voit pas ; l'auteur lui-même a traité légerement le patriotisme et l'amour maternel, pour occuper uniquement ses spectateurs de l'amour très-ridicule de Gengis, et de ses grands efforts pour établir le divorce entre deux époux. On dirait que Voltaire a pris à tâche d'avilir son conquérant tartare, et le faire berner par son capitaine des gardes, par le mandarin ; il menace ; personne n'obéit, il ne fait peur à personne ; il a pu conquérir la Chine, il ne peut séparer une femme d'avec son mari ; toute sa puissance échoue dans cette entreprise presque comique, grand en galimatias ronflants, en phrases emphatiques, c'est en action le plus petit homme du monde. Le jour de son entrée triomphante dans la capitale de l'Empire chinois, à quoi s'occupe le plus sublime des conquérants ? A troubler un ménage. Quand on a d'aussi magnifiques conceptions, on a bonne grâce à mépriser le plan d'Esther ; et si Esther ne peut amuser que des petites filles de cou-

vent, quelle espece de gens peut amuser le superbe empereur des Tartares, qui veut faire pendre un Chinois pour avoir sa femme ? Cela eût été bon à représenter, non dans un couvent de filles, mais dans un corps-de-garde d'une ville prise d'assaut.

Le costume chinois, dans cette piece, n'est favorable ni aux acteurs ni aux actrices : il leur donne une figure étrange qui appelle le rire et repousse le pathétique. Baptiste l'aîné, en mandarin, est plus plaisant que vénérable. Lafond est écrasé sous le harnois militaire dont il s'est affublé, sans doute par une exacte observation du costume tartare : il a de beaux endroits, mais il se consume en vains efforts pour échauffer cette combinaison froide et bizarre, de fureur et de tendresse, de grandeur et de petitesses, qui compose le personnage de Gengis-Kan. Ce Tartare est une mauvaise copie du Pyrrhus de Racine ; encore Pyrrhus ne veut-il que forcer une veuve à se remarier, Gengis veut forcer une femme mariée à divorcer.

Je n'ai pas le courage de faire quelques reproches à Mlle Maillard qui, dans le rôle d'Idamé, m'a paru manquer de moyens plus que de talent : un médecin lui sera plus utile qu'un critique.

Les Fausses Confidences.

Parmi les pieces du nouveau répertoire de Mlle Mars, celle-ci est une des plus remarquables par la perfection avec laquelle cette actrice rend le rôle d'Araminte ; on ne peut exprimer avec plus de vérité et de grâce ce caractere d'une femme modeste, douce et sensible, qui, malgré sa raison, est conduite malgré elle à faire une folie. Ce n'est point un coquette, c'est l'opposé d'une coquette ; une femme qui ne consulte et ne suit que son cœur ; une

femme comme il n'y en a guere, pour ne pas dire comme il n'y en a point.

On dispute parmi les roués si l'air et le ton passionné valent mieux que la fatuité et l'impertinence pour subjuguer une femme : c'est selon la femme. L'étourdie et la folle se prennent par la fatuité et l'impertinence ; la femme honnête et raisonnable, par l'air et le ton passionné. Il y a un autre moyen de conquête plus usité, plus puissant et plus sûr, dont il n'est jamais question au théâtre, et qui n'a rien à démêler avec l'esprit et le cœur. En mettant à part ce moyen-là, le fondement de toute entreprise galante est toujours de plaire au premier coup-d'œil ; remarquez qu'Araminte arrivant sur la scene, et rencontrant Dorante, est déjà frappée de sa bonne mine, et dit à Marton : *Il a vraiment bonne façon.* On peut bâtir sur ce fondement-là, et faire parler la passion.

Les Fausses Confidences sont le chef-d'œuvre de Marivaux ; il a trouvé le secret de faire sur un sujet si romanesque une comédie plaisante, conduite avec un artifice admirable, et qui ne languit pas un moment, grâce à la chaleur et à l'ensemble que les acteurs y mettent : il n'y a point à ce théâtre de piece aussi universellement bien jouée. Thénard dans le valet, Vigny dans le procureur, Mlle. Thénard dans le rôle de la mere, Mlle Emilie Contat dans celui de la soubrette, Baptiste cadet dans le niais, Armand qui fait l'amoureux, ne laissent rien à désirer. Quelle fortune inespérée pour cette comédie, faite jadis pour le théâtre Italien, depuis long-temps oubliée, et qui semblait condamnée à rester ensevelie dans la même poussiere que les autres pieces du même théâtre ! quel bonheur inouï pour les Fausses Confidences d'être aujourd'hui au courant du répertoire de la scene française, de figurer à côté de ses chefs-d'œuvre, d'occuper l'élite de ses

acteurs et actrices, d'être une piece des bons jours, de partager enfin avec le Misantrope l'honneur de faire briller Mlle. Mars ! Cette actrice va faire une absence momentanée, mais toujours trop longue pour les amateurs.

Le lendemain du jour où Mlle. Mars a joué dans les Fausses Confidences au théâtre français, Mlle. Délia, la petite Mars du faubourg Saint-Germain, a joué dans la même piece au théâtre de l'Odéon. La comédie française, par une bonté qui naît du sentiment de sa supériorité, voit sans peine l'Odéon jouer quelques-unes de ses pieces, telles que *les Fausses Confidences*, *le Jeu de l'Amour et du Hasard*. *l'Epreuve Nouvelle*, etc. etc. La concurrence lui fait honneur ; ceux qui assistent à la représentation de ces pieces aux deux théâtres ne veulent pas croire que ce soient les mêmes ouvrages : quel que soit le talent de Mlle Délia, elle ne peut pas seule défrayer une comédie toute entiere. Les Fausses Confidences, qui par leur ensemble électrisent tous les spectateurs au théâtre français, glacent l'assemblée de l'Odéon en dépit de tout le mérite de l'actrice chargée du rôle d'Araminte.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

La Jolie Fiancée, ou *les Bonnes Fortunes de Province.*

Mlle Riviere soutient tout le poids du premier titre, et par conséquent soutient toute la piece : c'est une faible imitation de l'Epreuve Villageoise, On veut tourmenter un jaloux, au lieu d'un fat tel que M. de Lafrance ; il y en a deux à berner : ces petits-maîtres s'avisent de vouloir brusquer une bonne villageoise, et d'attaquer une fiancée la veille de ses noces ; ils s'adressent pour les seconder au

fiancé lui-même qui a été leur domestique, mais dont ils ne connaissent pas la situation présente. Tout jaloux qu'il est, il prend des deux mains ; et, pour deux bourses pleines d'or, il procure deux rendez-vous assez courts auxquels il assiste, comme témoin intéressé de ce qui se passe. La fiancée s'amuse de la mauvaise humeur de son futur ; mais elle punit la témérité de ses amants. Elle persuade en particulier à chacun de ces jeunes sots qu'elle est disposée à s'enfuir avec lui, pourvu qu'il consente à se déguiser en femme : l'un et l'autre y consentent ; et tout les deux, venant au rendez-vous dans un équipage grotesque, reconnaissent qu'on les a bernés.

On a trouvé que Mlle Riviere n'était pas assez ingénue ; je ne sais si pour jouer un pareil tour à deux impudents, il est besoin de tant d'ingénuité : le sujet exige que la fiancée soit vive, espiegle et résolue, point du tout ingénue. Mlle. Riviere me paraît avoir bien rempli son rôle sous le double rapport de bonne actrice et de jolie fiancée. La piece a éprouvé quelque malveillance, quoique la situation soit piquante, le dialogue enjoué, l'action rapide et les couplets spirituels ; elle a été vivement soutenue : on a demandé l'auteur, et l'on a nommé M. Delaitre.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

Reprise d'Iphigénie en Tauride.

C'est prévenir favorablement ses juges que de commencer par acquérir des droits à leur reconnaissance, nous devons à Mlle Paulin la reprise d'un des plus beaux ouvrages de lascene lyrique. Depuis très-long-temps *Iphigénie en Tauride* ne se trouvait plus sur le répertoire ou, ce qui était encore plus

affligeant pour les admirateurs du génie de Gluck, ce chef-d'œuvre était indignement prostitué à une chanteuse des chœurs. Plusieurs fois les papiers étrangers rapporterent des lettres de divers amateurs qui, venus de loin pour admirer notre opéra sur la foi de toutes les merveilles que leur en racontaient nos propres journaux. ne pouvaient témoigner assez de surprise en voyant avec quelle incroyable négligence le dieu de la tragédie lyrique était quelquefois servi dans son temple. Une petite excursion dans celui de Melpomene aura suffi pour convaincre les amis des arts que Gluck n'avoit pas toujours plus de motifs de se plaindre que Corneille, Racine et Voltaire.

Le sujet d'*Iphigénie en Tauride* a exercé la plume d'un grande critique, mais on ne voit pas trop quelle nécessité il y avait à propos d'un opéra, de remonter à Euripide, quoique la tragédie grecque et un grand opéra français aient probablement plus de rapports qu'on ne le pense aujourd'hui. Je me bornerai donc à observer que, sans manquer de respect au poëte de Salamine et aux Athéniens qui applaudirent sa piece, celles que les modernes ont tirées du même fond, offrent incontestablement plus d'intérêt. A peine ce combat d'amitié entre Oreste et Pylade, qui excite de si vifs et de si légitimes transports sur nos théâtres, est-il indiqué dans la tragédie grecque. L'honneur en appartient à Guymond de la Touche, quoiqu'il ait pu avoir quelques obligations à ses prédécesseurs, tels que Lagrange-Chancel et Duché. Mais il les a laissés à une telle distance derriere lui qu'on ne peut plus songer à établir de comparaison entr'eux. Si la Touche a cru pouvoir s'approprier des situations, des idées et même des vers de la tragédie de l'un, et de l'opéra de l'autre, il s'est soigneusement abstenu du moins de leur emprunter ce double amour, cette ridicule *Partie Carrée*, si fort à la mode à cette époque, et dont Crébillon lui-même a égayé des sujets du genre le plus terrible. Lagrange-Chancel

n'a pas manqué de faire tomber Pylade subitement amoureux d'Iphigénie, dès son entrée dans le temple où elle va l'immoler: la prêtresse s'éprend d'un feu tout aussi rapide pour sa victime, et le doucereux Thoas fait la cour à la fille d'Agamemnon, tandis que la reine Thomyrie prétend se faire épouser par le roi de Tauride. Le poëte tenait tellement à ces galanteries de roman que dans une de ses tragédies il a eu soin de faire observer

Que la gloire en ce jour
Rassemble *quatre cœurs* séparés par l'amour.

Un écrivain étranger très-connu parmi nous, beaucoup plus à la vérité comme romancier que comme tragique, Goethe, (l'auteur de *Werther*) a voulu que le théâtre allemand eût aussi son *Iphigénie en Tauride*. Voici quelques traits de cette pièce, ils serviront à faire voir la maniere très-différente dont des hommes, également bien traités par la nature, et séparés seulement par la largeur d'un fleuve, considerent le même sujet.

Le Thoas de Goethe, encore plus débonnaire que celui d'Euripide, prie Iphigénie, pour passer le temps, de lui faire l'histoire généalogique de sa maison, depuis Tantale jusqu'à Oreste. Quand elle a fini, le roi lui propose de l'épouser ; la prêtresse s'excuse sur la sainteté de ses devoirs envers la chaste Diane : Thoas se fâche un peu, et lui déclare que si par égard pour elle, il a supprimé depuis long-temps les sacrifices humains, il va lui envoyer sur l'heure deux étrangers trouvés sur le rivage, pour qu'elle les immole à la déesse.

L'auteur allemand, comme le poëte grec, amene ensemble, Oreste et Pylade, non poussés par les vents, mais conduits par l'espoir d'accomplir l'oracle d'Apollon, qui a marqué en Tauride la fin des tourments d'Oreste. Il y a cependant ici une différence essentielle à faire: dans le grec, Apollon a formellement de-

mandé que le meurtrier de Clytemnestre enlevât la statue de Diane ; dans l'allemand, les paroles du dieu sont, à dessein, extrêmement ambigües. Le poëte, qui voulait y trouver son dénouement, s'est bien gardé d'y placer le mot de statue : par une tournure propre à sa langue, et véritablement intraduisible, il a fait qu'Oreste ne peut réellement savoir s'il s'agit de sa propre sœur, ou de celle d'Apollon. Mais il est pris et enchaîné : il ne songe plus qu'à bien mourir. Pylade, au contraire, lui dit que quand la prêtresse lui couperait déjà les cheveux, il ne désespérait pas encore de s'échapper. Il représente à son ami qu'ils doivent bénir le ciel d'être tombés entre les mains d'une femme, parce qu'un homme ferait de nécessité vertu, et ne les épargnerait pas. Interrogé seul par la prêtresse, Pylade lui débite des fables qui eussent fait honneur à Sinon. Mais Oreste ne demande qu'à mourir ; il dit que les furies l'attendent, telles que des loups qui font sentinelle au pied de l'arbre sur lequel s'est réfugié un voyageur. Iphigénie reconnaît son frere, on plutôt ils se nomment tous deux fort complaisemment: elle le fait cacher à bord d'un petit bâtiment prêt à mettre à la voile. Dans son emoi, elle répete la chanson que chanterent les Parques lorsque Tantale fut précipité dans les enfers, chanson que, dans son enfance, sa nourrice lui avait apprise.

Pylade, qui avait promis à son ami de lui porter la statue, ne paraissant point, Oreste s'impatiente, il quitte son vaisseau et revient au temple pour savoir ce qui se passe. Il y trouve Thoas qui querelle un peu brusquement la prêtresse. Oreste se fait connaître et propose au roi de combatre en champ-clos le plus vailiant de ses guerriers, sous condition que, s'il est vainqueur, la coutume barbare qui dévoue les étrangers à la mort, sera immédiatement abolie.

Thoas accepte le défi pour lui-même ; déjà il a tiré l'épée, lorsqu'Oreste s'écrie tout-à-coup que

l'oracle lui est expliqué : " *C'est ma sœur*, dit-il, *et non la sienne* qu'Apollon m'envoie chercher ici. Souffrez donc, ô roi, qu'Iphigénie me suive en Argos !" La princesse lui représente qu'il n'aura pas souvent l'occasion de faire une action aussi belle : " Eh bien ! partez, dit Thoas.—Non, réplique Iphigénie, ce n'est pas ainsi que nous voulons partir, puisque ce n'est qu'à regret que tu y consens. Tu m'es aussi cher que me fut Agamemnon lui-même. Fais-moi donc entendre une parole consolante en nous séparant, et donne-moi la main en signe de notre ancienne amitié !—Adieu " dit Thoas, et la toile tombe.

M. Guillard a profité habilement des fautes et des beautés de ses prédécesseurs : mais quelque talent qu'il ait mis dans son ouvrage, on ne peut disconvenir que, sans les ressources inépuisables du génie de Gluck, il eût été pour ainsi dire impossible de soutenir à la scene un opéra en quatre actes, sans fêtes. Ce grand artiste, osa l'entreprendre; et lorsque l'on songe qu'il avait à cette époque 65 ans, et que jamais peut-être il n'a rien produit d'aussi vigoureux, d'aussi chaud, on ne peut se refuser à croire qu'il tenait de la nature une organisation bien extraordinaire. Piccini, beaucoup moins âgé que Gluck, donna aussi, à la même époque, une *Iphigénie en Tauride*, que l'esprit de parti voulut opposer, pendant quelque temps, à celle du compositeur allemand. Le jour de la justice est venu pour ces deux illustres artistes : on reconnaît souvent la main d'un grand maître dans l'ouvrage de Piccini ; mais de beaux airs ne suffisent pas pour constituer un opéra français, où l'on veut un tout co-ordonné, et l'*Iphigénie* de Gluck est restée seule en possession du théâtre.

Elle n'y a peut-être jamais paru avec plus d'état qu'avant-hier, quoique l'ascension de M. Degen lui eût ravi un grand nombre de spectateurs. A l'en-

thousiasme avec lequel on applaudissait les morceaux les plus saillants, à la surprise visible qu'ils excitaient dans une partie du public pour qui cet opéra était entierement nouveau, on eût pu se croire à une premiere représentation. Il est même à observer que ce n'était pas à l'acteur ou l'actrice en scene, comme cela se voit communement, que s'adressaient ces éclatants témoignages de plaisir et d'admiration : c'était à la musique même, à l'orchestre qu'appartenaient ces applaudissements unanimes et répétés qui se faisaient entendre dans les entre actes: c'était enfin un hommage spontané que de vrais amateurs rendaient au génie de Gluck

Qu'il est, en effet, fortement empreint dans toutes les parties de cette étonnante composition ! Ces étranges détracteurs de la musique, qui voudraient se disculper ou se venger sur elle du vice de leur organisation, et prétendent lui contester le pouvoir de parler à l'imagination ou à l'ame, auraient quelque peine, ce me semble, à nous démontrer que lorsque nous entendons le roulement du tonnerre, le bruissement des vagues, le sifflement des vents, nous avons tort de nous figurer que ce soit une tempête que Gluck ait voulu peindre dans l'admirable symphonie qui sert d'ouverture à cet opéra. " Mais nous n'entendons rien ! " s'écrieront-ils. Eh ! sans doute ; leurs oreilles ne sont frappées que d'un bruit confus. Mais faut il, parce que leurs sens sont imparfaits, qu'ils défendent à leurs voisins de faire usage des leurs ? un myope qui ne voit qu'à dix pas de distance, est-il autorisé à soutenir à l'homme à deux bons yeux, que c'est faussement qu'il prétend découvrir à une demi-lieue un paysage charmant ? Il est une autre espece d'anti-musiciens qui n'est pas moins curieuse à observer : ce sont ceux qui, loin de convenir qu'ils n'entendent rien, se vantent d'avoir l'ouïe si délicate qu'elle est offensée de tout ce qui s'éleve au dessus du diapason ordinaire de la conversa-

tion. Ces individus prennent l'épouvante dès qu'ils aperçoivent quelques instruments réunis: il faudrait, pour leur plaire, accompagner un opéra avec une guitarre ou un galoubet. Sans doute, du *bruit* (c'est là leur expression favorite) n'est pas de la musique; mais s'ils avaient le moindre sentiment de l'art qu'ils déprécient, nieraient-ils, contre toute évidence, qu'un orchestre habilement entendu puisse être bon à quelque chose, comme dans ce morceau célèbre que l'occasion veut qu'on leur cite encore aujourd'hui? C'est celui où tandis qu'Oreste chante : *Le calme rentre dans mon cœur*, l'orchestre exprime, au contraire, une violente agitation intérieure. On sait qu'un adversaire de Gluck, croyant l'avoir surpris en contradiction, s'empressa de relever celle qui existe entre les paroles et l'accompagnement. " Vous ne voyez pas qu'il ment, répondit l'homme de génie; il a tué sa mere !" Et en effet, à peine le meurtrier de Clytemnestre est-il endormi, que les furies viennent le tourmenter. Ce n'est pas au reste, à force d'instruments et de *bruit* qu'un grand artiste obtient ces savants résultats. Les déclamateurs qui condamnent à tort et à travers sur la foi de leurs devanciers tout aussi ignorants qu'eux, seraient bien étonnés par exemple, si on leur démontrait, la partition à la main, que l'effet prodigieux du morceau dont il s'agit est dû presqu'uniquement à des quintes qui ne parcourent pas plus de trois notes. Cette simplicité de moyens se fait admirer dans cent des plus beaux passages des œuvres de Gluck : et voilà l'homme auquel une foule de ses contemporains se prétendait en droit de reprocher l'abus de richesses harmoniques!

Encouragée par le succès qu'elle avait obtenu dans *Alceste* mademoiselle Paulin a montré plus de moyens dans le rôle d' *Iphigénie*. Si elle a manqué d'une certaine expression dans le récit du songe, elle s'est promptement relevée dans le bel air : *O toi qui prolongeas mes jours !* Elle a saisi l'accent, si

bien indiqué par le compositeur sur les mots *je t'implore*, avec une vérité qui lui a valu les plus vifs applaudissements. Les amateurs l'attendaient à l'air célebre : *O malheureuse Iphigénie* ! cet air que Gluck avait écrit précédemment en Italie, où, selon l'expression d'un de ses biographes, il se vendait au poids de l'or. Mademoiselle Paulin l'a chanté correctement ; mais plus favorisée, peut-être, par le mouvement du grand air du quatrieme acte : *Je t'implore et je tremble !* elle y a mis une chaleur et des intentions propres à ses maîtres et au public. La nature a été si libérale envers cette jeune actrice, qu'on ne peut trop lui recommander de perfectionner ses dons par un travail d'autant moins pénible, que le succès en est assuré. Je crois que le récitatif, cette partie si essentielle dans notre système de tragédie lyrique, doit faire l'objet de son étude particuliere.

Mademoiselle Paulin a été parfaitement secondée par MM. Nourrit, Dérivis et Bertin. Ce dernier a paru cependant un peu contrarié par l'extrême hauteur de l'air de Thoas : *D'un noir pressentiment*, qui n'est point écrit pour sa voix. Nourrit a chanté avec un grand charme l'air si touchant : *Unis dès la plus tendre enfance* et la brillante invocation à l'amitié : *Divinité des grandes âmes.* Le duo d'Oreste et Pylade n'avait jamais produit une impression aussi vive. Dérivis a eu des moments très-remarquables comme acteur. On ne saurait dire avec un accent plus déchirant et plus vrai : *Eh bien ! Pylade, est-ce à toi de mourir ?*

Tout permet aux amis du vrai beau d'espérer que cette reprise si désirée du dernier ouvrage que Gluck ait composé pour la France, sera aussi heureuse et aussi brillante que l'a été et l'est encore celle d'Armide.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Paris volant, ou la Fabrique d'Ailes.

Le jour n'est point encore fixé où notre Dédale moderne, après avoir été enlevé dans un ballon, lui et ses ailes, doit constater, par une seconde expérience, que les oiseaux n'ont point à craindre l'invasion des hommes dans le domaine de l'air: c'est bien assez qu'un plomb meurtrier et inévitable, lancé par la main des hommes, fasse tomber les oiseaux de l'air sur la terre: il n'y a pas d'apparence que les hommes aillent eux-mêmes les chercher dans l'air.

Aristophane, dans la premiere scene de sa comédie des oiseaux, nous montre deux Athéniens qui fuient leur patrie par le chemin de l'air: ils ont chacun un oiseau sur le point: l'un porte un geai, l'autre une corneille: ce sont leurs conducteurs pour aller au pays des oiseaux. Il est étonnant que le poëte ne leur ait pas donné, pour les guider vers les nues, deux oiseaux plus gros et plus vigoureux qu'un geai et une corneille.

Lucien, autre farceur, nous présente aussi le philosophe Ménippe affublé des ailes qu'il a coupées à un aigle et à un vautour, voyageant dans les plaines immenses de l'air, passant par la lune, où il loge quelques jours à l'enseigne du croissant, et de là continuant sa route jusqu'à la ville de Jupiter, non pour se dérober à ses ennemis, mais pour s'assurer, par ses propres yeux, si les astronomes de son temps n'étaient pas des visionnaires qui berçaient le public de contes absurdes. Aurait-on jamais pu croire qu'à l'époque de la plus extrême civilisation, et dans les pays les plus éclairés de l'Europe, des sa-

vants usant et jouissant de toute leur raison, céderaient à la fantaisie de réaliser les fictions du plus extravagant des poëtes comiques et du plus gogueuard des sophistes ?

Nos Aristophanes du Boulevard et du Vaudeville n'ont pas manqué une si belle occasion de s'égayer au sujet de la spéculation sublime de l'oiseau qui, dernierement, s'est élancé à tire-d'ailes au-dessus des riants jardins de Tivoli. Avant de m'occuper de leur persifflage, je crois devoir dire un mot du patron des voleurs, ou plutôt des savants aëriens voltigeant dans les espaces imaginaires. Il s'agit du fameux Dédale, personnage qui joue un grand rôle dans l'histoire poétique et dans la vénérable mythologie : c'est lui qui rapproche de la littérature un mécanisme où il entre quelquefois plus de jonglerie que de science.

Ce Dédale, dont le nom même exprimait chez les anciens l'adresse et l'industrie, et qui, dans notre langue, est synonyme de détours et d'embarras, était illustre par sa naissance ; le sang des rois d'Athenes coulait dans ses veines ; il fut plus illustre encore par son génie dans les arts et par ses connaissances physiques ; sa science ne le rendit, comme il arrive assez souvent, ni plus honnête homme, ni plus heureux.

Parvenu au comble de la gloire par des découvertes regardées alors comme admirables ; inventeur de la cognée, du niveau, du villebrequin, et des voiles qui sont les ailes des vaisseaux, Dédale ne sut pas se défendre d'une basse jalousie indigne des grands artistes. Son neveu, son éleve, dont il aurait dû tirer vanité, devient l'objet de sa haine ; ce jeune homme avait fait, à l'école de son oncle, des progrès étonnants ; déjà il s'était signalé par l'invention de la scie et du compas, lorsque Dédale, dévoré de la plus noire envie, le précipita du haut de la citadelle d'Athenes.

Condamné par l'aréopage à un bannissement perpétuel, Dédale se réfugia chez Minos, roi de Crete: là il construisit un labyrinthe destiné à cacher le Minotaure, monstre né de Pasiphaé et d'un taureau. L'architecte, au rapport de Pline le naturaliste, ne fit qu'imiter en petit le vaste labyrinthe d'Egypte qui existait encore du temps de cet écrivain. Ce labyrinthe de Crete était encore assez grand pour que ceux qui une fois y étaient entrés n'en pussent jamais sortir; Dédale lui-même n'en put trouver l'issue quand il y fut enfermé par Minos. Dédale chercha dans son art des moyens de se procurer la liberté. Ce ne fut point pour amuser un peuple oisif, au risque de sa vie; ce ne fut point pour un vil salaire, ce fut pour s'affranchir d'une cruelle captivité qu'il imagina de se fabriquer des ailes, et de chercher dans l'air le passage que la terre et la mer lui refusaient. S'il faut en croire la menteuse antiquité, Dédale vola beaucoup mieux que n'a fait, il y a quelques jours, le dernier de ses disciples; et s'il perdit son fils Icare, c'est que ce jeune imprudent n'écouta point les avis de son pere. Les hommes sensés pensent que Dédale ne vola point alors mieux qu'on ne vole aujourd'hui; et que son prétendu voyage en l'air n'est qu'une allusion aux ailes qu'il avait données aux vaisseaux par l'invention des voiles.

Nos chansonniers n'ont pas le droit de rire aux dépens du nouveau voyageur aérien: son ballon et ses ailes composent une voiture à peu près aussi solide que celle de ce prétendu Pégase qui, pour eux, est souvent un animal rétif. Le Dédale allemand est encore sain et entier malgré son audace: combien de poëtes se cassent le cou tous les jours en tombant de leur cheval ailé! l'aéronaute allant au pays des oiseaux, est souvent jeté par le vent dans les ornieres de quelque village. Pégase, en se cabrant, n'a-t-il pas coutume de renverser son poëte

dans quelque fossé du Parnasse? Mais l'inestimable avantage des poëtes est que leurs chûtes ne sont qu'un mal d'opinion dont tout le monde rit, et dont jamais aucun d'eux ne meurt, tandis que les chûtes de l'homme volant sont des plus sérieuses. Les poëtes sont exposés à de bien moindres périls, et ils ont plus sujet de rire : le pis-aller pour eux est que le public ne s'amuse pas de leurs facéties après les avoir payées ; au lieu que l'homme ailé, essayant de voyager dans l'air, et déjà payé de son voyage, court risque de voyager dans l'autre monde.

Je crains que la fabrique d'ailes annoncée par le Vaudeville, n'ait pas un grand débit ; un peuple aussi léger n'a pas trop besoin d'ailes. On suppose que M. Dumont, fou de toutes les nouveautés, et qui s'est ruiné par des expériences, établit une fabrique d'ailes, et veut en pourvoir tous les habitants de la capitale ; c'est-à-dire qu'il veut faire casser le cou à tout Paris. Les bons Parisiens, aussi prudents que curieux, aimeront mieux, pour leur argent, aller voir voler les autres que de s'exposer à voler eux-mêmes. Il vient cependant à la fabrique de M. Dumont un pauvre poëte lyrique, M. Rime-en-l'Air, qui veut acheter des ailes pour voler jusqu'au Parnasse, sans avoir, peut-être, de quoi les payer : ce serait une assez mauvaise emplette, car il rencontrerait en l'air Pégase qui lui donnerait un coup de pied, et briserait ses ailes aussi fragiles que celles de M. Deghen. Un ancien danseur, M. Daplomp, qui depuis quarante ans est à l'Opéra le représentant officiel des zéphyrs, est mieux fondé à demander des ailes pour se soutenir dans ses sauts périlleux et ses tours en l'air : la scène est plus piquante que celle du poëte. On voit ensuite arriver deux époux qui demandent des ailes pour s'éloigner l'un de l'autre ; comme si chaque mari n'avait pas naturellement des ailes pour fuir la femme qui le fait enrager : leur petite fille n'en a plus besoin pour

s'élancer hors des murs de sa pension, car tous les jours les portes en sont ouvertes : grâce au ciel, nos pensions de filles ne sont point des prisons fermées avec des verroux et des grilles.

Parmi ces nigauds se trouve un esprit fort, qui ne croit point à l'art de voler, qui se moque du marchand d'ailes et des acheteurs ; mais cet esprit fort ne paraît faible de raisonnement, quand il veut nous faire craindre la vengeance et les représailles des oiseaux contre les usurpateurs de leur domaine : c'est bien là le moindre inconvénient qui résulterait pour la société, de la métamorphose des hommes en oiseaux, si elle était possible.

Le dénoûment est une farce, et une vieille farce, encore empruntée d'une vieille comédie sur la comete, renouvelée aux Boulevards il y a près d'un an. Dumont, fabricateur d'ailes, a une fille ; la fille a un amant ; l'amant déguisé en Chinois, enleve la fille pendant que tous les yeux sont occupés à regarder le vol à tire-d'ailes : c'est ainsi qu'on enleve la fille de l'astronome pendant qu'il observe la comete.

Rien de plus aisé que de faire des plaisanteries sur l'anecdote du jour ; rien de plus difficile que de trouver un cadre heureux pour la mettre en scene : je ne sais même s'il faut l'exiger. Les cadres d'Aristophane sont encore plus extravagants et plus burlesques que ceux des poëtes de nos petits théâtres : de l'esprit, de la gaieté, des bouffonneries malignes, des folies satiriques qui surtout fassent beaucoup rire, avec cela on doit être content ; et l'on trouve de tout cela dans la fabrique d'ailes de M. Dumont. Chercher un plan dans ces parades, ne serait-ce pas, comme dit le peuple, *chercher midi à quatorze heures.*

THEATRE DES VARIÉTÉS.

Le Vol-au-Vent.

C'est un nouveau terme de cuisine; car la cuisine ainsi que la chimie dont elle est une dépendance, a son vocabulaire moderne; ce qui ne signifie pas cependant que la nouvelle cuisine soit meilleure que l'ancienne: j'ose même assurer le contraire. Notre goût en cuisine n'est pas meilleur que notre goût en littérature; nous sommes plus gourmands, mais beaucoup moins connaisseurs qu'autrefois. Quant à la chimie, elle n'est pas de ma compétence, et je ne sais si elle en vaut mieux pour avoir changé de nomenclature. Revenons au Vol-au-Vent: ce titre est un jeu de mots un peu forcé; et le vol à tire-d'ailes, ou si l'on veut, le vol-au-vent de M. Deghen, n'a aucun rapport avec celui de nos cuisines. Vol-au-Vent est aux Variétés le nom d'un garçon de M. Meringue, le pâtissier: ce M. Meringue n'est presque plus pâtissier: il est devenu physicien, mécanicien, faiseur d'expériences: cependant il est assez sage pour ne pas compromettre sa personne dans ces essais, il se fait toujours représenter par son garçon favori, Vol-au-Vent.

J'ai lu, je crois, dans les Mémoires du baron de Tott, qu'il y a à Constantinople, non pas des garçons pâtissiers, mais des garçons boulangers assez aveuglés par l'avarice, pour s'engager à représenter leurs maîtres quand il arrive quelqu'une de ces occasions périlleuses, où le lieutenant de police, pour punir la fraude d'un boulanger, soit sur le poids du pain, soit sur la qualité de la farine, le fait jeter tout vivant dans son four bien allumé: alors le maître qui, pour une somme s'est fait assurer par

son garçon, donne à la police son garçon à brûler en sa place. Vol-au-Vent, garçon de M. Meringue, en est quitte à meilleur marché ; il n'est pas jeté dans un four chaud, mais il tombe dans la rivière en la passant avec un scaphandre ; il avale de l'huile bouillante, marche sur un fer rouge, mange des cailloux ; et il est si dégoûté de ces expériences, qu'il refuse absolument d'essayer des ailes de la façon de M. Meringue. Mais le sensible Vol-au-Vent, malgré la douloureuse expérience qu'il a faite des inventions de son bourgeois, ne résiste pas à la promesse que M. Meringue lui fait de la main de sa fille : il se fait hisser au haut d'un mât ; de là il va prendre son vol, lorsqu'il aperçoit un rival qui déjà plane dans l'air, avec des ailes de meilleure fabrique que celle de M. Meringue : c'est un autre garçon de M. Meringue, nommé du Rouleau. Le pâtissier savant, enchanté d'une si belle expérience, lâche, dans son trouble, la corde qui attachait au mât son gendre futur : le désastreux Vol-au-Vent se brise les côtes en tombant : et, pour comble de malheur, ses yeux sont témoins du bonheur de son rival, qui épouse la fille de M. Meringue.

Le théâtre des Variétés a droit d'être encore plus fou que le Vaudeville, et il a usé du privilége. Il y a dans son Vol-au-Vent beaucoup de ces facéties originales, de ces saillies imprévues, qui forcent les plus sérieux d'éclater de rire : mais la plus originale de ces facéties, la plus singulières de ces saillies, c'est le jeu de Poitier qui produit toujours son effet.

M. F. J. de Dietz, ci-devant ambassadeur extraordinaire de Prusse à Constantinople, a rassemblé, pendant le cours de son ambassade, un grand nombre de mémoires relatifs à l'histoire ancienne et moderne, ainsi qu'à la littérature des peuples de l'Orient. De retour à Berlin, il a mis en ordre ces matériaux et s'est déterminé à en faire jouir le public. Le premier volume de cette intéressante collection a paru il y a quelques mois dans cette ville, chez le libraire Nicolaï, sous le titre : *Mémoires sur l'Asie*, concernant l'état des arts, des sciences, des mœurs, les usages et antiquités, la religion et les formes de gouvernement, recueillis d'après des manuscrits authentiques, et d'après les propres expériences de l'auteur. Ce premier volume qui sera suivi de plusieurs autres, renferme quatorze Mémoires qui, par la nouveauté des objets dont ils traitent, ne manqueront pas d'intéresser tous les amateurs de la littérature orientale.

MARIEZ-VOUS.

J'entends dire tous les jours qu'un homme qui veut se livrer à l'étude, aux arts, à la poésie, ne doit jamais se marier ; qu'il faut, pour courtiser les muses, être d'ailleurs indépendant et libre ; que les soins du ménage étouffent le génie.

Paradoxes que tout cela. Moi, je soutiens que les embarras, les tracasseries, les tourments qu'une femme ne manque gueres de nous causer, excitent plutôt notre imagination qu'elles ne l'énervent.

C'est une bénédiction pour un orateur, pour un poëte, pour un philosophe, qui fait le diable au logis.

L'orateur y trouve de quoi exercer son éloquence. S'il adoucit, appaise et persuade sa dame, il peut bien être assuré qu'il calmerait tout un peuple en tumulte.

Si le poëte compose de brillantes tirades aux heures mêmes où une petite piegrièche vient lui étourdir les oreilles, jugez quelle sera sa verve et sa chaleur lorsqu'enfin il aura quelques minutes de relâche. Chacun sait que Moliere dut ses meilleures scenes aux contrariétés que lui faisait éprouver *Mademoiselle* sa femme.

Quant au philosophe, il est évident que c'est dans le lien conjugal qu'il se forme. Ce nœud est la pierre de touche de la sagesse. Je ne crois point à la constance, à la fermeté, à la vertu d'une âme qui n'a point passé par l'épreuve du mariage. La gloire de Socrate lui vient surtout d'avoir su tenir contre les espiégleries de Xantippe. Car la mort de cet académicien, cette mort qu'on a si fort vantée, ne méritait pas, à mon gré, tant d'estime. J'y découvre, s'il faut le dire, une sorte de faiblesse qui ne me plaît point. Oui, je gage que notre Grec ne but si gaîment la cigüe que dans la pensée qu'elle le débarrassait des ennuis que lui donnait sa chere moitié.

Quoiqu'il en soit, je pourrais citer mille exemples de femmes qui ont fait la fortune de leurs maris.

Mais ce n'est pas seulement par elle-même qu'une femme peut vous être utile. Elle l'est encore par ses alliances, ses parents, ses amis, ses enfants qui sont aussi les vôtres.

Vous écrivez des romans historiques, des histoires romanesques, des comédies larmoyantes, de sentimentales bouffonneries. Vous livrez vos ou-

vrages à l'impression. Eh ! bien, quelque merveilleux qu'ils soient, ils languiront chez le libraire, s'ils ne sont prônés.

Or, dans une nombreuse famille et parenté, vous avez déjà une clientelle importante. Votre nom répété par trente bouches intéressées, le sera bientôt par cent voix bénévoles. Il va de quartier en quartier, de journal en journal, de ville en ville, et parvient aux extrémités du monde : ce qui est toujours fort agréable.

Mettez-vous bien dans l'idée qu'une réputation à faire est comme une ferme à exploiter. Il faut des mains pour semer et pour applaudir.

Dans un domaine, plus le fermier a d'enfants, de neveux, de cousins, plus il est riche. Il fait tout pour les siens, sans frais, sans rivalités. Chaque membre travaille avec ardeur à la cause commune. Une fois les terres en rapport, on ne peut en calculer le produit.

Dans le domaine de la science, c'est absolument la même chanson. Plus on a de soutiens et plus haut on s'éleve. Il faut préparer les voies, échauffer les esprits, et c'est ainsi que par d'innoncentes manœuvres on a réussi à faire regarder comme des aigles, certains personnages que, dans un siecle moins industrieux ou dans une famille moins répandue, on aurait peut-être montrés au doigt pour leur sottise.

Mariez-vous donc, ô vous qui *courez du bel esprit la carriere épineuse*. Mariez-vous, et ménagez-vous des bras qui sachent à propos labourer pour vous le champ de la renommée.

LE LOGOGRAPHE,

OU

LE MONITEUR SECRET.

No. XLII.

"Son empire est détruit si l'homme est reconnu."

LE CLUB DES ENFERS.

L'Ombre de Kellerman *au Rédacteur du Logographe.*

Vous m'avez fait ressusciter pour m'avilir, cela n'est ni décent ni sage: on ne doit pas insulter les morts en leur prêtant des sentiments et des discours qu'on ne retrouve pas même dans leur vie, et vous vous exposez à être traité d'imposteur, en faisant entrer à Wilna un homme qui est enterré sur la montagne de Sainte Genevieve à Paris. Je n'ai jamais flatté, pendant ma vie, l'homme que vous me faites aduler bassement après ma mort. Ne voulant pas m'employer comme général, il me nomma sénateur, et j'étais mort politiquement long-temps avant que mes restes fussent déposés au Panthéon. J'eus pour son gouvernement cet attachement négatif qu'on a pour un ordre de choses qui, s'il ne rend pas heureux, donne au moins les moyens de vivre; mais j'avais pour sa personne l'horreur profonde qu'elle inspire à tout Français et surtout à un général qui, comme moi, après avoir contribué aux premiers succès de nos armes avec un étranger, en

usurpe insolemment tous les résultats. En arrivant au séjour des morts, j'ai paru devant l'inexorable juge qui, tout en me voyant, me dit : " Approche, ombre coupable, complice de la tyrannie qui pese sur ton pays, sur ce pays qui n'a eu que l'esclavage pour asile après ses longues et cruelles convulsions. Qu'as-tu fait pour combattre le monstre qui s'est déclaré hautement l'ennemi de l'humanité ? Tu l'as servi, encensé comme ces prétendus républicains qui, en parlant de la gloire de la France, en éternisent la honte, et en prétendant établir sa liberté, en ont consommé l'esclavage."

—Grand juge des enfers, répondis-je d'une voix à laquelle la pureté de ma conduite donnait de l'assurance, j'ai vécu sous le tyran sans éprouver sa tyrannie. J'étais pauvre, âgé, sans influence, je n'ai pu me refuser de vivre ni essayer de me révolter. Les temps étaient durs, mes concitoyens étaient lâches, j'ai accepté une existence à laquelle mes services me donnaient des droits, et j'ai vécu dans une inaction d'où je serais sorti sans honneur pour moi et sans fruit pour ma patrie.

Le grand juge me fit alors un signe, et je me sentis enlevé. Après avoir passé par tous les degrés de la température, je me trouvai dans un paysage monotone où partout des odeurs fades venaient assaillir mon odorat et me donner des nausées ; l'air était tiede, la terre était molle, et quoique je ne fusse qu'une ombre, il me semble qu'elle cédait sous l'impression de ma marche aérienne. Les arbres décorés d'une verdure pâle, ne portaient que des fruits sans saveur, enfin telles étaient les sensations d'affaiblissement et de dégoût que causaient tous ces objets qu'elles faisaient désirer qu'une douleur vive vînt en rompre la monotonie. J'arrivai dans une vaste enceinte entourée de toutes parts d'une eau trouble et jaunâtre, et là je vis une foule d'ombres à genoux devant une statue d'une forme hideuse et compo-

sée de la plus vile matiere. Une inscription gravée sur le piédestal m'annonça que le supplice des ombres réunies autour de cette monstrueuse et dégoûtante déité, était de l'adorer sans cesse et de lui prodiguer les louanges les plus basses sur ses belles formes et la pureté de son organisation, tout en étant révolté de ses traits repoussants et de l'odeur fétide qu'elle exhale. " Voilà," dit une voix formidable, le supplice de ceux qui ont flatté un monstre qu'en secret ils détestaient, qui ont encouragé ses crimes par leurs bassesses, et cultivé ses vices par leurs louanges."

Je me trouvai ensuite dans un autre lieu qui m'offrit plus de variété, mais dont l'aspect sauvage n'était contrasté par aucun tableau frais et riant. C'était un immense rocher circulaire, des anfractuosités duquel s'élançaient des torrents furieux, et dont les flancs tapissés d'une mousse jaunâtre étaient couverts d'arbustes épineux. Arrivé à une cavité profonde, je me trouvai dans un espace éclairé par des lueurs funebres et où étaient rangées en silence des ombres d'un aspect farouche. J'en remarquai une élevée au-dessus des autres, sur une espece d'estrade, et malgré l'extrême changement qui s'était opéré dans ses traits dont la sévérité actuelle contrastait étrangement avec la physionomie calme et douce de l'ancien ministre des cultes, je ne tardai pas à reconnaître Portalis. Au-dessus de lui était l'ex-ministre de l'intérieur Crétet, tenant en main une plume de fer, et se disposant à prendre des notes comme secrétaire de l'assemblée. Portalis m'adressant la parole d'une voix sépulcrale, me dit :

" Ombre de Kellerman, prends place parmi nous, expie avec nous les erreurs de ton jugement et les services coupables que tu as rendus au tyran."

Un bruit formidable vint ébranler ensuite les voûtes de la caverne ; il offrait un mélange de cris

de fureur et de détresse, du son du tocsin et des détonations du canon, au milieu duquel dominaient de temps en temps les éclats de la foudre et le fracas des tempêtes. Toutes les ombres, sans en excepter la mienne, étaient dans un état de frayeur et d'agitation. J'éprouvais une sensation inconnue qui participait également du remord, de l'effroi et de la douleur.

Après que cette épouvantable confusion eût cessé, l'ombre de Portalis parut comme inspirée, et j'ai fidélement recueilli, pour l'instruction des habitants du globe sublunaire, les paroles mémorables échappées à son enthousiasme prophétique.

" Insensés, insensés que nous fûmes," s'écria l'ancien ministre des cultes, " d'avoir entouré un monstre de tous les prestiges de la renommée, d'avoir promis, en son nom, au peuple français un gouvernement juste et paternel! O que de désastres a produits notre inconcevable crédulité et notre complicité involontaire! Non, ces lieux ne renferment pas assez de tortures pour nous punir d'un aveuglement si funeste. Ombres contemporaines! remerciez avec moi cette clémence qui ne nous impose pour tout supplice que d'exhaler dans des imprécations éternelles la haine que nous inspire l'affreux tyran que nous avons déifié. Eh! comment avons-nous pu nous tromper? Qui a pu nous faire croire qu'il serait humain, juste et généreux, celui qui n'a dû son premier avancement qu'à la fidélité avec laquelle il servit les tyrans révolutionnaires de la France, et sa premiere célébrité qu'à cette journée fatale dans laquelle il mitrailla les Parisiens; celui qui n'a pas fait un pas vers le pouvoir, qui n'ait été marqué par le sang, et dont chaque acte d'autorité a produit un forfait? Non, les Français ne l'auraient pas accepté, s'ils n'avaient cru voir dans les places qu'il nous confia une garantie de sa modé-

ration, un présage du rétablissement de leur ancienne monarchie. Sans nous il ne se fut jamais affermi, sans notre concours il se serait brisé dans sa course impétueuse, il se serait livré à cette effervescence révolutionnaire qui l'entraîne invinciblement vers le carnage et la destruction ; il n'aurait pas préparé son exécrable tyrannie au moyen d'un gouvernement que nous avions rendu modéré, et qui promettait d'être réparateur ; et sans nous l'exécration publique confondrait depuis long-temps sa mémoire avec celle de ce Robespierre qui aurait été le plus affreux des scélérats et le plus inexorable des bourreaux, si Napoléon n'eût pas existé. O que ne puis-je me faire entendre de ces hommes que la France salua un jour comme ses sauveurs, et qu'elle maudit aujourd'hui comme les complices de son tyran. Je leur dirais : " insensés, qui servez-vous ! un étranger, un monstre, qui, dès l'âge le plus tendre, a nourri contre vous la haine dont maintenant il exerce les fureurs sur votre patrie, qui jouit de voir à ses pieds une nation dont il est né le sujet, et dont le projet est de l'exterminer toute entière, soit par des guerres interminables, soit par la vengeance des peuples ! Je l'ai connu trop tard, ce caractère féroce qui n'eut jamais un mouvement généreux, et qui participant également de l'hypocrisie et de la cruauté, est doué de toutes les qualités qui peuvent tromper et intimider les humains." Ici une voix qui appartenait à un être invisible, rappelle à l'ombre de Portalis qu'elle s'écartait des lois immuables du club qui ne permettaient pas à un habitant des enfers de se jeter dans les écarts qui caractérisent l'éloquence des mortels, et d'adresser à ceux-ci des discours qu'ils ne peuvent entendre. En ce moment, l'ombre d'un colonel de dragons tué près de Wilna par un Cosaque, vint prendre place parmi les membres du club, et fit dans les termes suivants le rapport de ce qui avait frappé son atten-

sion avant de quitter le globe : " Comme vous ombres des hommes qui ont servi le monstre, j'éprouve pour lui une horreur que la prudence, l'intérêt peut-être m'engagerent à réprimer tant que je fus exposé à sa vengeance ou dévoué à sa fortune. Je déteste la fidélité qui m'attacha à lui et les services que je lui ai rendus. Au reste, je puis vous annoncer que le tyran éprouve déjà le supplice de l'ambition trompée. Je lui étais attaché comme officier d'ordonnance, et j'ai pu juger toute la rage que lui causent son inaction à la tête d'une armée de 500,000 hommes et le genre de guerre qu'on lui fait. A chaque instant il se fait apporter la note des denrées qui arrivent, et la comparant ensuite à un état de celles qui doivent arriver, il frémit, il se répand en imprécations contre ses commissaires, contre les voituriers, contre les bêtes de somme, contre les éléments. Il sort ensuite brusquement, monte à cheval, parcourt les routes, interroge les officiers qui arrivent, leur demande s'ils ont rencontré des convois, et sur leur réponse négative leur tourne le dos et continue sa course comme un maniaque. Il courtise le soldat, mais il maltraite les généraux. Il feint de manger du pain noir, de s'imposer des privations, afin d'ôter toute issue à la plainte et tout prétexte au mécontentement. Il cherche à rappeler quelques traits du caractere de Pierre-le-Grand et même de Suwarrow, parce qu'il ne trouve pas dans le sien de ces teintes qui n'appartiennent qu'aux hommes véritablement grands. Il se fatigue dans une inutile activité, et pour paraître faire quelque chose durant une campagne si stérile en événements, il donne dans ses bulletins des leçons de géographie à l'Europe. Comme tous les brigands qui se trouvent arrêtés dans leur carriere, il se livre à des fureurs ridicules, à de puériles impatiences. Il sent que s'il ne fait pas quelqu'exploit éclatant, sa réputation s'éteint, et avec elle cette terreur mêlée d'é-

tonnement qu'il inspirait aux peuples. Aussi, en parlant des Russes, il emploie le langage le plus insultant. Il les appelle des lâches, et leur empereur un freluquet. Enfin, je puis annoncer aux ombres qui m'écoutent, que le tyran est dans une position inquiétante pour lui et rassurante pour l'Europe, et que pour la premiere fois il s'est trouvé à la tête d'une armée trois fois plus forte que celle qui lui est opposée, sans avoir fait autre chose que des marches inutiles, des progrès embarrassants et des manœuvres sans résultats."

Un murmure d'approbation se fait entendre de toutes parts, et l'on voit un sourire éclore sur les traits séveres du président. On voit entrer l'ombre d'un colonel polonais tué en Espagne par les guérillas, au moment où, par les ordres de Napoléon, il retournait en Pologne avec son corps pour concourir à la restauration simulée de son ancienne patrie. Après avoir reçu du président l'avis solennel qu'il adresse à toutes les ombres venant d'en haut, elle parle en ces termes :

" Ombres des hommes, instrument comme moi des projets sanguinaires de l'ennemi de l'humanité, dupes comme moi de ses artifices, croyez avec moi que le moment est enfin venu où, trompé dans tous ses calculs, échouant dans toutes ses entreprises, il donnera au monde le spectacle de son impuissance et de sa folie. Entraîné par un faux amour de la gloire et par l'idée que je combattais pour un homme qui voulait faire sortir ma patrie de ses ruines et lui rendre son nom et son éclat, je me suis battu contre un peuple brave et généreux, et par une inconséquence coupable, j'ai cherché à détruire chez lui l'indépendance que je voulais rétablir chez moi. Oh! que j'abhore maintenant cette horrible complicité! Mais, croyez-le, quand il précipiterait sur la Péninsule toutes les légions du continent asservi, il y sacrifiera des victimes sans pouvoir y faire un esclave.

Quel tableau de courage et de dévoûment présente cette nation magnanime..."

L'ombre de Portalis. "Ombre polonaise, nos réglements ne vous permettent pas de divaguer; il nous est défendu, à nous, ombres profanes, de célébrer la vertu; notre éternelle tâche est de charger d'imprécations le monstre qui épouvante maintenant la terre de ses forfaits."

L'ombre continue; "Comment mes concitoyens pourraient-ils espérer l'indépendance d'un conquérant farouche qui, dans sa course impétueuse, n'a fait que des victimes et des esclaves; qui, détestant jusqu'au nom de la liberté, a poursuivi avec furie tous les peuples qui en avaient conservé quelques traces parmi eux. O tyran! toi qui as inondé la terre de sang et fait répandre tant de larmes; qui foulant aux pieds la bonne foi et te mettant au-dessus de tout ce qui est respecté par les mortels, as fatigué l'humanité de tes triomphes impies, et brisé les liens qui unissent les hommes entr'eux et avec le ciel: malgré la hauteur où tu es parvenu, tu éprouveras bientôt la vengeance qui atteint infailliblement le scélérat qui ne jure que pour trahir, qui n'assiste que pour anéantir, et qui ne sourit que pour assassiner. Tu entendras autour de ton lit de mort les gémissements des meres éplorées, des veuves et des orphelins, les cris mourants et les plaintes des prisonniers assassinés inhumainement dans l'ombre de la nuit. Ces millions d'hommes immolés à ton ambition, ô toi, pourvoyeur de la mort, t'apparaîtront pour ajouter à l'horreur de tes derniers instants, et à leur tête, d'Enghien silencieux et sévere, au milieu de leur voix accusatrice, agitera sous tes yeux prêts à s'éteindre, les torches qui éclairerent sa fin lamentable." Ici l'ombre se tut au milieu des murmures d'approbation de l'assemblée. L'ombre de Portalis procéda ensuite, en conformité du réglement, à l'interrogatoire de celles nouvellement arrivées.

—Kellerman, pourquoi t'étais-tu attaché à la fortune du tyran ?

—Parce que je croyais qu'étant sensible à la gloire, il ne rejeterait pas celle de fermer les plaies de la France et de rendre le repos à l'Europe.

—Comment pouvais-tu croire que le complice des bourreaux révolutionnaires serait jamais disposé à réparer des maux dont il fut un des auteurs, et aspirerait à un genre de gloire digne seulement des cœurs purs et des âmes élevées ?

—Parce qu'on a vu, même en France, des monstres souillés de crimes et couverts de sang, éprouver de la pitié pour leurs victimes, se repentir de leurs forfaits, abjurer leurs affreuses doctrines, et travailler avec assez de mérite à réparer les désastres de la France.

—Kellerman, ces hommes étaient Français ; la corruption n'avait pas effacé dans leurs cœurs tous les sentiments généreux ; mais Napoléon, né dans une île qui semble le foyer de toutes les passions haineuses, n'aura jamais ces repentirs salutaires qui ont quelquefois amolli des cœurs moins endurcis que le sien par le crime, moins brûlés de rage et de vengeance.

—Quels sentiments animaient le sénat et les premiers corps de l'état, lorsque vous avez été enlevé du globe par l'ordre des destins ?

—Le sénat fatigué d'être l'instrument de la cruelle ambition et de la prodigieuse scélératesse du tyran, soupirait après des jours plus paisibles et des fonctions moins avilissantes ; il désirait unanimement le Roi légitime, et il n'attendait pour le proclamer, que quelque grand revers qui fermât pendant quelque temps à l'usurpateur les portes de la France.

—Heureux ceux qui seront les instruments de cette restauration si désirable ! outre qu'ils jouiront d'une satisfaction qui déjà suffira pour récompenser une action si belle, ils seront admis à des récom-

pensez immortelles, à des jouissances ineffables que notre tourment à nous, ombres profanes, sera de désirer sans cesse sans pouvoir jamais les obtenir.

Le président interrogea ensuite le colonel français dont l'ombre est nouvellement descendue dans les enfers :—N'avez-vous jamais éprouvé le regret de vous battre pour des intérêts étrangers à ceux de votre patrie et contre des peuples qui n'avaient aucun tort envers elle? Comment un militaire français peut-il aimer des guerres injustes, et se livrer à des brigandages dont on trouve à peine des exemples dans les invasions des barbares? Quoi, vous êtes né au sein d'une nation qui se prétend plus civilisée, plus polie que les autres, vous avez pu être l'instrument du pillage, du meurtre, du viol, de l'incendie, sans vous lasser des affreux désastres que produisait votre complicité! Eh quoi, jamais un sentiment de pitié pour tant de victimes infortunées n'est entré dans votre cœur? Quoi, votre bras ne s'est jamais trouvé sans force pour les frapper; et vous avez donné constamment à vos soldats l'exemple et la leçon de l'assassinat? Direz-vous que les ordres du tyran ne vous permettaient ni l'hésitation ni la pitié, et que pour éviter la mort, vous la donniez à vos semblables? Vain prétexte dont s'autorise la lâcheté pour devenir aussi cruelle, aussi coupable que le brigand dont elle sert les fureurs et exécute les vengeances! Malheureux, vous avez déshonoré le nom français, vous en avez fait un objet de terreur pour les contemporains, et d'exécration pour la postérité. Comment se fait-il que depuis le commencement de l'affreuse révolution dont Napoléon est l'affreux continuateur, il se soit trouvé en France des instruments et des apologistes pour tous les crimes? Comment, après avoir été témoins de l'horreur dont la mémoire de Robespierre a été couverte et de l'infamie dont ses instruments et ses prôneurs ont été flétris, des Français ont-ils osé risquer encore l'exécration des siecles en servant une

ambition mille fois plus atroce dans ses combinaisons, mille fois plus épouvantable dans ses excès, que celle du monstre dont ils ont salué le supplice de leurs acclamations de joie, après avoir établi son influence par leur lâcheté? Et l'armée obéit-elle toujours avec la même docilité? souffre-t-elle toujours avec la même résignation? assassine-t-elle, détruit-elle toujours avec la même alacrité tout ce qui est l'objet de la vengeance et de la cruauté du tyran?

L'ombre du Français.—Président, si les militaires français avaient été aussi éclairés que vous et vos amis, depuis long-temps ils auraient déserté les drapeaux du brigand dont vous fûtes les premiers à présenter l'élévation au trône comme un événement heureux et nécessaire. En voyant les projets de Buonaparté secondés et préconisés par des hommes connus par leurs talents, et recommandables par leur modération, nous n'avons pu croire que notre obéissance serait un crime, et que nous prodiguions notre sang ou que nous compromettions notre gloire pour établir la plus odieuse des tyrannies. L'armée commence à entrevoir les calamités que sa fidélité pour un monstre qui ne jouit qu'au milieu du sang, qui ne respire librement que parmi les cadâvres, accumule chaque jour contre elle-même. Depuis qu'elle ne voit aucun terme à ses travaux, ni aucun soulagement à ses privations, elle commence à prévoir que les miseres qu'elle a contribué à répandre sur les peuples, l'atteindront un jour, et qu'elle n'a d'autre récompense à espérer que sa part dans les fléaux qui désolent l'Europe, et d'autre asile que la tombe qui chaque année dévore tant de victimes. Elle dit déjà hautement que ses triomphes lui ont toujours attiré de nouvelles fatigues, et qu'elle n'a jamais trouvé dans la gloire le repos qu'ordinairement elle procure aux braves. Et ce qui vous surprendra, ombres qui m'écoutez, déjà elle désire des défaites, qui la repoussent dans ses foyers, qu'elle n'a jamais revus un instant que pour regretter bientôt la perte des douceurs qu'elle y avait retrouvées."

L'ombre ayant cessé de parler, toutes les autres ombres se leverent simultanément et prononcerent toutes un anathème éternel contre Napoléon et ses complices, dans l'hymne suivant, par lequel se fait toujours la clôture du club des enfers:

O Dieu! dans les brûlants abîmes,
Pour prix de tant de crimes
Que le tyran soit englouti.
Victimes sanglantes,
Ombres gémissantes,
Que par vous il soit poursuivi!

Aux yeux de l'oppresseur du monde,
Qu'une terreur profonde
Présente en tous lieux le trépas!
Que le flatteur, cet être immonde,
Sur qui son espoir se fonde,
Grand Dieu, périsse par ton bras!

GAZETTES DE LA COUR,

Omises dans notre dernier Numéro.

Downing-Street, le 27 Juillet, 1812.

Le Comte de Bathurst a reçu aujourd'hui une dépêche du Général Comte de Wellington, datée de Rueda le 7 Juillet, 1812, dont ce qui suit est extrait:

L'armée partit de son camp sur la Guarena le 1er de ce mois au matin, et l'ennemi s'étant retiré d'Alaejos, elle campa sur le Trabancos, l'avant-garde étant à La Nava del Rey. Ayant appris que l'ennemi avait détruit le pont de Tordesillas, notre avant-garde passa le Zapardiel, et se porta sur Rueda, le 2 au matin, étant soutenue par la gauche de l'armée, pendant que la droite et le centre marchaient vers Medina del Campo.

Mais l'ennemi n'avait pas détruit le pont sur le Douro, ainsi qu'on l'avait rapporté; et le corps principal de son armée s'était retiré sur Tordesillas, laissant l'arriere-garde à Rueda

Le Lieutenant-général Sir Stapleton Cotton attaqua immédiatement l'arriere-garde avec les brigades de cavalerie du Major-général Anson et du Major-général Victor Alten, et la força de rejoindre le gros de l'armée à Tordesillas. Comme la droite et le centre de l'armée étaient à une grande distance, je ne pus pas faire avancer à temps un corps de troupes suffisant pour attaquer l'ennemi durant son passage du Douro, et il l'effectua sans perte essentielle. Il prit une position sur cette riviere, ayant sa droite sur les hauteurs en face de Pollos, son centre à Tordesillas, et sa gauche à Simancas, sur le Pisuerga.

Je fis avancer notre gauche à Pollos le 3, et je m'assurai du gué qui est dans cet endroit sur le Douro; mais comme ce gué était à peine praticable pour l'infanterie, et que le corps ennemi occupait une forte position, avec un grand nombre de canons, sur les hauteurs qui dominent la plaine où nos troupes auraient dû se former après avoir passé le gué, et comme je ne pouvais pas établir l'armée sur la droite du

Douro avant d'avoir les moyens suffisants pour passer la riviere, je ne jugeai pas à propos de faire avancer nos troupes plus loin.

Le Général Bonnet était à Aquilar del Campo à la fin du mois dernier.

Bureau de l'Amirauté, le 18 Juillet, 1812.

L'Amiral Lord Keith a transmis à J. W. Croker, Ecuyer, des dépêches du Capitaine Popham du vaisseau de S. M. le Vénérable, par lesquelles il rend compte de ses opérations ultérieures, postérieurement à celles dont il a rendu compte dans ses lettres précédentes, dont il a été fait mention dans la Gazette du 14 du présent mois.

Le 2, l'escadre qu'il commande étant à la hauteur de Guetaraï, il fut résolu de faire une attaque sur cette ville, et deux compagnies des troupes royales de la marine furent débarquées sous les ordres du Major Williams, accompagné du Général Carrol, afin de faire une reconnaissance; mais comme on découvrit des détachements ennemis qui traversaient les hauteurs, et que les Guerillas qui devaient agir de concert étaient engagés ailleurs avec l'ennemi, le plan d'attaque fut abandonné, et les troupes de marine se rembarquerent, mais sans aucune perte.

Les Guérillas avaient eu une affaire avec un détachement ennemi, qui emmenait 80 prisonniers des Asturies. On rapporte que 13 soldats ennemis ont été tués; qu'il en a été pris 50 qui avaient été blessés et laissés sur le champ de bataille; et que les prisonniers Espagnols ont été délivrés

Le 6, Sir Home Popham arriva devant Castro, où Sir George Collier avait fait débarquer de la Surveillante une piece de 24 et une compagnie de troupes de marine, pour seconder le Colonel Longa dans une attaque sur cette ville. Mais on eut avis de l'approche de 2500 hommes de troupes françaises, dont l'arrivée obligea Longa de se retirer, et les détachements qui avaient débarqué de l'escadre se rembarquerent sans perte. Le soir, on vit l'ennemi entrer dans la ville.

Le 7, l'ennemi fut chassé de la ville par le feu de l'escadre, et il prit poste sur les hauteurs; les dispositions furent faites pour effectuer un débarquement et attaquer le fort le lendemain matin, ce qui en conséquence eut lieu le 8, et le commandant du château se rendit avec 150 hommes, le reste des troupes ennemies ayant marché vers Larido. On

trouva dans la ville et le fort de Castro 26 canons de différents calibres; ceux de la ville en furent retirés, le fort fut mis en état de défense, et il y fut placé une garnison composée des soldats de marine et canonniers Espagnols de l'Iris, Cap. Christian.

Le 10 l'escadre se porta vers Puerta Galeta; pour seconder les troupes Espagnoles sous Longa dans une attaque sur cette ville; et le 11, les batteries furent canonnées vivement; mais l'ennemi se trouvant plus fort que les Espagnols ne l'avaient cru, l'attaque fut abandonnée. Dans la matinée, le Capitaine Bloye, de la Lyra, débarqua un détachement des soldats de marine, démonta les canons de la batterie de Bagona, et en détruisit un qui était monté sur une hauteur.

Le 12, le Vénérable mouilla devant Castro, qui avait été faiblement attaqué par l'ennemi dans la soirée de la veille; un soldat de la garde impériale fut blessé et emmené prisonnier.

Le 15, la colonne mobile de l'ennemi ayant été attirée par une feinte à Santona, d'où elle ne pouvait pas arriver à Guetaria en moins de quatre jours, on projeta une autre attaque sur cette ville, de concert avec les Guérillas sous Don Gaspar, et avec l'aide promise d'un des bataillons du Général Mina.

Le 18, de grand matin, une piece de 24 sous le Lieutenant Grove, et un obusier sous le Lieutenant Lawrence, de l'artillerie de la marine, furent débarqués du Vénérable, et montés sur une hauteur à l'Ouest de Guetaria, sous les ordres du capitaine Malcolm, du Rhin, pendant que l'honorable capitaine Bouverie débarqua de la Medusa avec deux canons (une courte piece de 24 et une carronade de 12), et après les avoir fait transporter avec beaucoup de difficulté, il les fit monter sur le sommet d'une hauteur vers l'Est. Les canons du Vénérable commencerent de tirer à midi, et ils continuerent jusqu'au coucher du soleil: alors ceux de l'ennemi qui étaient de ce côté furent réduits au silence, et ceux de la Medusa furent disposés pour ouvrir leur feu le lendemain matin. Mais durant la nuit on fut informé de l'approche d'un corps de troupes françaises, qui se trouva être une division de deux à trois mille hommes, qui venait d'arriver de France à St. Sébastien, et qui avait été envoyée à Guetaria à marches forcées.

L'incertitude sur la force de l'ennemi et sur les dispositions faites par les Guérillas pour arrêter ses progrès, empêcherent de rembarquer les canons et les hommes débarqués de l'esca-

dre, jusqu'au moment où les Espagnols se retirerent après quelques escarmouches avec un nombre supérieur de Français, dans lesquelles on rapporte que ces derniers ont beaucoup souffert. Le Captaine Bouverie détruisit alors les deux canons de la Medusa, et se rembarqua avec toute sa troupe et tout ce qui appartenait aux canons. Le capitaine Malcolm fut retenu plus long-temps, par un message qui lui fut apporté par un aide-de-camp de Don Gaspar, par lequel il lui annonçait que l'ennemi avait été repoussé, et le pressait de rester dans sa batterie. Voyant néanmoins que l'ennemi avançait rapidement, il donna des ordres pour le rembarquement, et il emmena son détachement, à l'exception de trois éleves de marine et 29 hommes, qui furent faits prisonniers, mais heureusement sans qu'un seul homme eût été tué ni blessé.

Sir Home Popham avait envoyé proposer un échange des hommes pris dans cette occasion contre quelques-uns des prisonniers Français qui étaient à bord de l'escadre, et il espérait réussir dans cette affaire

Les Espagnols ont perdu un capitaine d'artillerie, et ils ont eu un sergent et dix hommes griévement blessés. Ceux qui avaient besoin des secours du chirurgien ont été reçus à bord du Vénérable.

Le détachement de l'armée du Général Mina, qui était attendu, est arrivé le matin après l'action et il a rejoint Don Gaspar, ayant fait une marche de 18 lieues Espagnoles en deux jours.

Bureau de l'Amirauté, le 28 Juillet, 1812.

Lettre du Lieut. T. Warrand, *Commandant de la Goëlette de S. M. le Sealark, adressée à Sir* Robert Calder, *Baronet.*

A bord du Sealark, le 23 Juillet, 1812.

Monsieur,

Jai l'honneur de vous informer que le 21 de ce mois, croisant à la hauteur du Start, en exécution de vos ordres, à huit heures du matin, je fus informé par un signal du poste des signaux qu'un ennemi était envue dans la partie du Sud-

Est. Après avoir couru pendant trois heures dans cette direction, je découvris un fort lougre sous pavillon anglais, qui chassait et canonnait deux gros bâtiments marchands entrant dans le Canal, que je crus être des bâtiments venant des Indes Occidentales. Le lougre s'étant aperçu que le Sealark était un croiseur, changea de route, les amures à tribord, forçant de voiles autant que possible ; mais voyant que la goëlette gagnait sur lui, il diminua de voiles, hissa pavillon anglais, se prépara au combat, et vira de bord plusieurs fois pour tâcher de gagner l'avantage du vent sur la goëlette. Mais craignant que s'il y parvenait il ne s'échappât, je me déterminai à l'élonger et je l'abordai entre les chaînes du grand mât et de la misaine ; alors commença une action qui dura une heure et demie, durant lequel temps il y eut un feu très-vif de mousqueterie l'ennemi faisant usage de grenades, etc. ; ensuite ayant vu qu'il était en feu, j'ordonnai à M. Beavor, faisant le service de maître, de sauter à bord ce qu'il exécuta avec la plus grande intrépidité, et il s'en rendit maître. C'est la Ville de Caen, commandé par le Cap. Coquet, monté de 16 canons et 75 hommes, et appartenant à St. Malo Il avait fait voile de l'Ile de Bas le jour précédent, et n'avait fait aucune prise ; c'est ce bâtiment même qui avait mis en fuite il y a quelque temps le lougre le Sandwich. Je suis fâché, Monsieur, de vous annoncer que notre perte a été forte, ayant eu 7 hommes tués (au nombre desquels est mon écrivain) et j'ai été blessé ainsi que 21 hommes, dont plusieurs le sont dangereusement. L'ennemi a perdu selon ce que j'ai pu recueillir, quinze tués, qui ont été trouvés sur le pont lorsqu'on a pris possession du bâtiment, et 16 blessés, dont la plupart le sont griévement. Permettez-moi d'appeler particulierement votre attention sur la fermeté, la bravoure et la bonne conduite de M. Beavor, ainsi que celle du pilote et de tous les sous-officiers, marins et soldats qui ont eu part à ce combat rude et inégal. Je joins ici un état des tués et blessés.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) THO. WARRAND,

Lieut. et Com.

A l'Amiral Sir R. Calder, etc.

Département de la Guerre.

Downing-Street, le 4 Août, 1812.

Lord Bathurst a reçu une dépêche du général Comte de Wellington, datée de Rueda, le 14 Juillet, dont ce qui suit est extrait.

Le général Bonnet a réjoint l'ennemi dans la soirée du 7 de ce mois, et l'armée a depuis étendu sa droite jusqu'à Toro, où elle a travaillé avec activité à réparer le pont qu'elle avait détruit auparavant.

Le Lieutenant-général Sir R. Hill est parti d'Albuera le 2 du courant, et a marché sur l'ennemi qui s'est retiré devant lui vers Cordoue. Sa dernière lettre est datée de Llerena le 9, et à cette époque une partie des troupes de l'ennemi était allée de Berlanga à Fuente Ovejuna; et le général Drouet, avec 10,000 hommes et très-peu d'artillerie, avait traversé Campillo pour aller à Zalamea.

Je n'ai point d'avis authentiques d'Astorga d'une date plus récente que le 5 du courant. On dit qu'il y a deux brèches de faites à la place.

BULLETINS DE LA GRANDE ARMÉE.

6e Bulletin de la Grande-Armée.

Wilna, le 11 Juillet 1812.

Le roi de Naples a continué à suivre l'arrière-garde ennemie. Le 5, il a rencontré la cavalerie ennemie en position sur la Dziana; il l'a fait charger par la brigade de cavalerie légere, que commande le général baron Subervie. Les régiments prussiens, wurtembergeois et polonais qui font partie de cette brigade, ont chargé avec la plus grande intrépidité. Ils ont culbuté une ligne de dragons et de hussards russes, et ont fait 200 prisonniers hussards et dragons montés. Arrivé au-delà de la Dziana, l'ennemi coupa les ponts et voulut défendre le passage. Le général, comte Montbrun, fit alors avancer ses cinq batteries d'artillerie légere, qui, pendant plusieurs heures porterent le ravage dans les rangs ennemis. La perte des Russes a été considérable.

Le général, comte Sébastiani, est arrivé le même jour à Vidzoni, d'où l'Empereur de Russie était parti la veille.

Notre avant-garde est sur la Dwina.

Le général comte Nansouty était le 5 Juillet à Postavoui. Il se porta, pour passer la Dziana, à six lieues de là, sur la droite du roi de Naples. Le général de brigade Roussel, avec le 9e régiment de chevau-légers polonais et le 2e régiment de hussards Prussiens, passa la riviere, culbuta six escadrons Russes, en sabra un bon nombre et fit 45 prisonniers avec plusieurs officiers. Le général Nansouty se loue de la conduite du général Roussel, et cite avec éloge le lieutenant Borke, du 2e régiment de hussards Prussiens, le sous-officier Kranse et le hussard Lutze. S. M. a accordé la décoration de la Légion-d'honneur au général Roussel, aux officiers et au sous-officier ci-dessus nommés.

Le général Nansouty a fait prisonniers 130 hussards et dragons Russes, montés.

Le 3 Juillet, la communicatien a été ouverte entre

Grodno et Wilna par Lida. L'hetman Platoff, avec 600 Cosaques, chassé de Grodno, se présenta sur Lida et y trouva les avant-postes français. Il descendit sur Ivié le 5.

Le général comte Grouchy occupait Witchnew, Traboui et Soubotnicki. Le général baron Pajol était à Perchaï; le général baron Borde-Soult était à Blakchtoui; le maréchal prince d'Eckmülh était en avant de Bobrowitski, poussant des têtes de colonne partout.

Platoff se retira précipitamment, le 6, sur Nikolaew.

Le prince Bagration, parti dans les premiers jours de Juillet de Wolknwisk, pour se diriger sur Wilna, a été intercepté dans sa route. Il est retourné sur ses pas pour gagner Minsk; prévenu par le Prince d'Eckmulh, il a changé de direction, a renoncé à se porter sur la Dwina et se porte sur le Borystene, par Bobrinsk, en traversant les marais de la Beresina.

Le maréchal Prince d'Eckmülh est entré le 8 à Minsk. Il y a trouvé des magasins considérables en farine, en avoines, en effets d'habillement, etc. Bagration était déjà arrivé à Novoi-Sworgiew; se voyant prévenu, il envoya l'ordre de brûler les magasins; mais le prince d'Eckmülh ne lui en a pas donné le temps.

Le roi de Westphalie était le 9 à Nowogrodek; le général Régnier, à Slonim; des magasins, des voitures de bagages, des pharmacies, des hommes isolés ou coupés tombent à chaque moment dans nos mains. Les divisions russes errent dans ces contrées, sans directions prévenues, poursuivies par-tout, perdant leurs bagages, brûlant leurs magasins, détruisant leur artillerie et laissant leurs places sans défense.

Le général baron de Colbert a pris à Vileika un magasin de 3000 quintaux de farine, de cent mille rations de biscuit, etc. Il a trouvé aussi à Vileika une caisse de 20,000 fr. en monnaie de cuivre.

Tous ces advantages ne coûtent presque aucun homme à l'armée française: depuis que la campagne est ouverte, on compte à peine dans tous les corps réunis, 30 hommes tués, une centaine de blessés et 10 prisonniers, tandis que nous avons déjà 2000 à 2500 prisonniers Russes.

Le Prince de Schwartzenberg a passé le Bug à Droghitschin, a poursuivi l'ennemi dans ses différentes directions, et s'est emparé de plusieurs voitures de bagages. Le Prince

de Schwartzenberg se loue de l'accueil qu'il reçoit des habitants et de l'esprit de patriotisme qui anime ces contrées.

Ainsi dix jours après l'ouverture de la campagne, nos avant-postes sont sur la Dwina. Presque toute la Lithuanie, ayant 4 millions d'hommes de population, est conquise. Les mouvements de guerre ont commencé au passage de la Vistule. Les projets de l'Empereur étaient dèslors démasqués, et il n'y avait pas de temps à perdre pour leur exécution, aussi l'armée a-t-elle fait de fortes marches depuis le passage de ce fleuve, pour se porter, par des manœuvres sur la Dwina, car il y a plus loin de la Vistule à la Dwina, que de la Dwina à Moscou et à Pétersbourg.

Les Russes paraissent se concentrer sur Dunabourg ; ils annoncent le projet de nous attendre et de nous livrer bataille avant de rentrer dans leurs anciennes provinces, après avoir abandonné sans combat la Pologne, comme s'ils étaient pressés par la justice, et qu'ils voulussent restituer un pays mal acquis, puisqu'il ne l'a été ni par les traités, ni par le droit de conquête.

La chaleur continue à être très-forte.

Le peuple de Pologne s'émeut de tous côtés. L'aigle blanche est arborée partout. Prêtres, nobles, paysans, femmes, tous demandent l'indépendance de leur nation. Les paysans sont extrêmement jaloux du bonheur des paysans du grand-duché, qui sont libres ; car quoi qu'on dise, la liberté est regardée par les Lithuaniens comme le premier des biens. Les paysans s'expriment avec une vivacité d'élocution qui ne semble pas devoir appartenir aux climats du nord, et tous embrassent avec transport l'espérance que la fin de la lutte sera le rétablissement de leur liberté. Les paysans du grand-duché ont gagné à la liberté, non qu'ils soient plus riches, mais que les propriétaires sont obligés d'être modérés, justes et humains, parce qu'autrement les paysans quitteront leurs terres pour chercher de meilleurs propriétaires. Ainsi le noble ne perd rien ; il est seulement obligé d'être juste, et le paysan gagne beaucoup. C'a dû être une douce jouissance pour le cœur de l'Empereur, que d'être témoin, en traversant le grand-duché, des transports de joie et de reconnaissance qu'excite le bienfait de la liberté accordé à quatre millions d'hommes.

Six régiments d'infanterie de nouvelle levée viennent d'être décrétés en Lithuanie, et quatre régiments de cavalerie viennent d'être offerts par la noblesse.

VIIe Bulletin de la Grande Armée.

Sa Majesté a formé sur la rive droite de la Vilia un camp retranché, environné de redoutes et construit, une citadelle sur la montagne où était l'ancien palais des Jagellons. On construit deux ponts sur pilotis. Trois ponts sont déjà établis sur des radeaux.

Le 8, S. M. a passé en revue une partie de sa garde, composée des divisions de Laborde et Ragout, commandées par le Maréchal duc de Trevise, et l'ancienne garde sous les ordres du Duc de Dantzic, en avant du camp retranché. La belle tenue de ces corps a excité l'admiration générale.

Le 4, le Maréchal Duc de Tarente est parti de son quartier-général de Rossiena, capitale de la Samogitie, l'une des plus belles et des plus fertiles provinces de la Pologne; le général de brigade Baron Ricard, avec une partie de la 7e division, devait marcher sur Poniewiez; le général prussien Kleist avait été envoyé sur Chawle; et le brigadier prussien de Janneret, avec une brigade prussienne, sur Tilch. Ces trois généraux sont arrivés à leur destination. Le général Kleist n'a pas pu atteindre un seul hussard Russe, l'ennemi ayant évacué précipitamment Chawle, après avoir mis le feu aux magasins.

Le général Ricard est arrivé le 6 de grand matin à Poniewiez. Il a eu le bonheur de sauver les magasins qui y étaient, et qui contenaient 30,000 quintaux de farine. Il a pris 160 prisonniers, parmi lesquels étaient quatre officiers. Cette expédition fait le plus grand honneur au détachement des hussards Prussiens de la Mort, qui en ont été chargés. S. M. a accordé la légion d'honneur à son commandant, au lieutenant de Reven, aux sous-officiers Werner et Pommeroi, et au brigadier Grobouski, qui se sont distingués dans cette affaire.

Les habitants de la province de Samogitie sont renommés pour leur patriotisme : ils étaient libres, leur pays était riche, mais leurs destinées changerent avec la chute de la Pologne. Les meilleures et plus belles parties du pays furent données à Souboff par Catherine; les paysans, de libres qu'ils étaient, furent forcés de devenir esclaves. Le mouvement oblique fait par l'armée sur Wilna ayant tourné cette belle province, elle sera de la plus grande utilité à l'armée. Deux mille chevaux sont en route pour réparer les pertes de l'artil-

lerie. Des magasins considérables ont été conservés. La marche de l'armée de Kowno sur Wilna, et de Wilna sur Dunabourg et Minsk, a obligé l'ennemi d'abandonner les bords du Niemen, et a rendu libre cette riviere, par laquelle de nombreux convois arrivent à Kowno.

Nous avons dans ce moment plus de 150,000 quintaux de farine, 200,000 rations de biscuit, 600,000 quintaux de riz, &c. Les convois se succedent rapidement ; le Néimen est couvert de bateaux.

Le passage du Niémen a eu lieu le 24, et l'Empereur est entré à Wilna le 28. La premiere armée de l'Ouest, commandée par l'Empereur Alexandre, est composée de neuf divisions d'infanterie, et quatre de cavalerie. Repoussée de poste en poste, elle occupe actuellement le camp retranché de Drissa, dans lequel le Roi de Naples, avec les corps maréchaux ducs d'Elchingen et de Reggio, plusieurs divisions du 1er corps, et les corps de cavalerie des comtes Nansouty et Montbrun la bloquent. La seconde armée commandée par le prince Bagrathion, était le 1er Juillet à Kobren, où elle s'était assemblée. Les 9e et 13e divisions, sous le général Tormazow, étaient encore plus loin. Au premier avis du passage du Niémen, Bagrathion se mit en mouvement pour marcher sur Wilna ; il effectua sa jonction avec les Cosaques de Platow, qui étaient devant Grodno. Arrivé au sommet de l'Ivie, il apprit que la route de Wilna lui était tournée. Il reconnut que l'exécution des ordres qu'il avait reçus serait périlleuse et causerait sa ruine, Scubotnicki, Trabowe, Wichtnew et Volojink étant occupés par le général Grouchy, le général Baron Pajol, et le corps du prince d'Eckmuhl ; en conséquence il rétrograda et se dirigea sur Minsk ; mais étant arrivé à moitié chemin de cette ville, il apprit que le prince d'Eckmuhl y était entré, et il rétrograda encore ; il marcha de Newly sur Slousk, et de là sur Bobrinsk, d'où il n'aura eu d'autre ressource que de passer le Boristhene. Ainsi les deux armées sont entierement divisées et séparées, y ayant 100 lieues de distance entre elles.

Le prince d'Eckmuhl s'est emparé de la forte place de Borisow, sur la Biresina ; 60,000lb. de poudre, 16 pieces d'artillerie de siége, et des hôpitaux, sont tombés en son pouvoir. Le feu avait été mis à des magasins considérables, mais une partie a été sauvée.

Le 10, le général Latour-Maubourg envoya une division de cavalerie légere, commandée par le général Rosnieki,

vers Mier. Elle rencontra l'arriere-garde ennemie à une petite distance de cette ville ; il y eut un combat vif, malgré la grande infériorité de nombre de la division Polonaise, elle resta maîtresse du champ de bataille. Le général de Cosaques Grégoriow fut tué, et 1500 Russes furent tués ou blessés. Notre perte fut tout au plus de 500 hommes. La cavalerie légere Polonaise combattit avec la plus grande intrépidité, et son courage suppléa au nombre. Le même jour, nous entrâmes à Mier.

Le 13, le Roi de Westphalie avait son quartier-général à Aisvy.

Le Vice-Roi est arrivé à Dockchelsoni.

Les Bavarois, commandés par le général comte Gouvion St. Cyr, ont été passés en revue le 14 à Wilna, par l'Empereur. Les divisions Deroi et Wrede sont très-belles. Ces troupes sont allées à Soblokca.

La Diete de Varsovie, étant constituée en Confédération Générale de Pologne, a nommé le Prince Adam Czartorinski son président. Ce Prince, âgé de 80 ans, est depuis cinquante ans Maréchal de la Diete de Pologne. Le premier acte de la Diete a été de déclarer le royaume de Pologne rétabli. Une députation de la Confédération a été présentée à Sa Majesté à Wilna, et a soumis à son approbation et à sa protection l'Acte de Confédération.

Wilna, le 16 Juillet.

Sa Majesté a fait la réponse suivante à la députation :

" Messieurs les Députés de la Confédération de Pologne,

" J'ai entendu avec intérêt ce que vous m'avez dit.

" Polonais, j'aurais pensé et agi comme vous, j'aurais voté comme vous dans l'assemblée de Varsovie ; l'amour de la patrie est le premier devoir des hommes civilisés.

" Dans ma situation, j'ai beaucoup d'intérêts à concilier, et beaucoup de devoirs à remplir. Si j'avais régné durant les premier, second et troisieme partages de la Pologne, j'aurais armé tout mon peuple pour vous soutenir. Aussitôt que la victoire m'a mis en état de rendre vos anciennes lois à votre capitale et à une partie de vos provinces, je l'ai fait, sans prolonger une guerre qui aurait continué de faire verser le sang de mes sujets.

" J'aime votre nation ; j'ai vu pendant 16 ans vos soldats à mes côtés, dans les champs de l'Italie, ainsi que dans ceux de l'Espagne.

" J'approuve ce que vous avez fait; j'autorise les efforts que vous voulez faire; je ferai tout ce qui dépendra de moi pour seconder vos résolutions.

" Si vos efforts sont unanimes, vous pouvez espérer de réduire vos ennemis à reconnaître vos droits; mais dans ces contrées si éloignées et si vastes ce n'est que sur l'unanimité de la population qui les couvre que vous pouvez fonder l'espoir du succès.

" Je vous ai tenu le même langage depuis ma première apparition en Pologne. Je dois ajouter ici que j'ai garanti à l'Empereur d'Autriche l'intégrité de ses Etats, et que je ne puis sanctionner aucune manœuvre ni aucun mouvement qui puisse tendre à troubler la possession paisible des provinces Polonaises qui lui restent. Que la Lithuanie, la Samogitie, Wetespsk, Polstok, Mohilow, la Wolhynie, l'Ukraine, la Podolie soient animées du même esprit que j'ai vu dans la Grande Pologne, et la Providence couronnera du succès votre sainte cause. Elle récompensera ce dévouement à votre patrie qui vous a rendus si intéressants, et vous a acquis tant de droits à mon estime et à ma protection, sur lesquelles vous pouvez compter dans toutes les circonstances."

Bulletins Officiels Russes des Opérations de la Guerre.

Quartier-Général, le 19 Juin (1 Juillet).

Il paraît que l'armée Française est maintenant séparée en deux divisions, dont une suit nos mouvements; l'autre essaye de tourner notre droite. Notre première armée poursuit sa marche et elle s'est concentrée avec divers corps détachés. L'ennemi a fait des attaques sur différents points pour reconnaître notre situation; mais il a toujours été repoussé avec perte. Dans une de ces affaires le Comte Orloff Dénisoff, adjudant-général de S. M. I., a fait plusieurs prisonniers, au nombre desquels est le Comte Octave de Ségur.

Le 18, le corps du Comte Wittgenstein était entre Wilkomir et Koltinay. Le corps du lieutenant-gén. Tutschkoff et celui du Comte Schuwaloff s'approchent de Swenzani. Le corps du général Duktorow est en marche d'Oschmany à Swenzani. Le gen. Platow a quitté Bialistock et va à Volkowisk. Le Prince Bagrathion continue de s'approcher avec la premiere armée.

Second Bulletin.

Le 21 Juin, (3 Juillet.)

Depuis deux jours il n'y a point eu d'événements importants; mais l'armée s'est établie à Swezani, pres de Vidsy. Par ce mouvement la communication avec le corps du gén. Doctorow a été complétement assurée. Ce général a été rejoint, de son côté, par le Comte Pahlen, qui, au commencement des hostilités était à Grodno; de cette maniere les différents corps d'armée sont restés intacts jusqu'à présent et n'ont pas perdu un seul détachement. Sept escadrons de cavalerie française, avec leur artillerie, 'ont été vigoureusement repoussés par l'arriere-garde de la premiere armée.

Troisieme Bulletin.

Le 23 Juin (5 Juillet).

Notre armée continue de se concentrer. D'après toutes nos observations, il paraît qu'en conséquence de notre plan d'opérations, l'Empereur des Français a été obligé de changer ses premiers plans que ne lui ont servi qu'à marcher sans obtenir le moindre avantage et nous nous sommes retirés d'une situation qui lui était avantageuse. Ainsi nous avons en partie atteint notre but, et nous espérons faire de même à l'avenir. A présent notre armée occupe les points suivants.— Le corps du Comte Wittgenstein est à Rimsham; les corps des généraux Bagawout, Tutshkoff et Schuwaloff se sont concentrés à Widzam. Le corps du gén. Doctorow, est à Bunda. Le corps de réserve est à Zamora. Le Capt. Galewa, du régiment des Uhlans Polonais a été envoyé le 18 (30) Juin, avec un escadron de cavalerie, par le maj.-gén. Korff, pour reconnaître l'ennemi. Le 20 au soir, il eut ordre de traverser le village de Lantupa et de se diriger sur Swenziani. Le lendemain matin, il retira ses avant-postes pour suivre cette route, croyant rejoindre son régiment; mais la plaine qu'il devait traverser était déjà occupée par trois régimens de cavalerie ennemie. Le cap. Galewa, se voyant coupé, forma sur le champ son escadron en carrés et se fit jour à travers la cavalerie ennemie; après quoi il trouva dans un bois une compagnie de chasseurs à cheval qui voulut l'arrêter dans sa marche, mais il la mit en fuite. Dans cette affaire nous avons perdu un officier et 46 hommes. La perte de l'ennemi consiste en deux chefs d'escadron, quelques hulans, grenadiers et chasseurs.

Quatrieme Bulletin.

Quartier-général, près d'Akasma,
le 25 Juin (7 Juillet.

L'armée a pris aujourd'hui les positions suivantes :—Le corps du Comte Wittgenstein, à Breslow ; les 2e et 3e corps, à Dedin ; le 4e corps, à Nawloki ; le 5e corps à Melaski ; le 6e corps, à Novgrodi.

Les mouvements de l'ennemi ont été plus rapides, ce qui a occasionné des escarmouches. Le major-général Korff, commandant l'arriere garde des 2e et 3e corps, a repoussé toutes les attaques de l'ennemi sur sa route vers la Dwina. Par des manœuvres prudentes et opportunes, il a tenu l'ennemi en échec, quoiqu'il eût une cavalerie grandement supérieure en nombre. L'artillerie à cheval sous le commandement du général Comte Kutusow, l'a forcé de se retirer avec perte. Nous avons fait prisonnier un lieutenant-colonel au service de Wirtemberg, le Prince Hohenlohe-Kirkbourg, et 30 hommes. Le commandant en chef donne de grands éloges au Comte Kuinsow, et loue aussi la bravoure des Cosaques de la garde et du régiment des hulans Polonais. Le lieutenant gén. Schuwaloff, étant tombé malade, a été obligé de quitter son corps, S. M. I, a ordonné au lieut. général Comte Osterman Tolstoy, qui était à sa suite, d'en prendre le commandement.

Cinquieme Bulletin Russe.

Au quartier-général de Tanitschi, 9 Juillet.

Tous les corps de la premiere armée ont déja joint, et se retirent demain au camp retranché à Drissa sur la Dwina. Nos troupes ont supporté les difficultés de la marche avec la patience qui leur est particuliere. L'ennemi a été frustré dans ses efforts pour couper quelqu'un des corps qui forment la premiere armée, ainsi que dans les tentatives qu'il a faites pour entourer notre aile droite. Les principales forces de l'ennemi sont dirigées aujourd'hui contre notre gauche, afin de se placer entre la premiere et la seconde armée. Le prince Bagration a reçu ordre d'attaquer les corps ennemis qui lui sont opposés. La premiere armée a fait des mouvements à cet effet. Depuis les légeres escarmouches qui ont eu lieu près de la Dziana, notre arrriere-garde n'a eu aucune attaque sérieuse à repousser.

ADRESSE

Aux Allemands; pour les inviter à se réunir sous le Drapeau de leur Pays natal et de l'Honneur.

Allemands,

Pourquoi faites-vous la guerre à la Russie ? pourquoi vous précipitez-vous sur ses frontieres? pourquoi traitez-vous en ennemi un peuple avec lequel vous avez été en relation d'amitié depuis tant de siecles, qui a reçu dans son sein tant de milliers de vos compatriotes, et fourni de l'emploi à leur industrie ? Qui peut vous engager à cette attaque injuste qui ne peut être que destructive pour vous, et qui ne peut finir que par la mort de centaines de milliers d'hommes, ou par votre propre asservissement ? Mais cette attaque n'est pas la conséquence de votre libre détermination. Votre bon sens, vos sentiments de probité m'en assurent suffisamment. Vous êtes les malheureux instruments d'une ambition étrangere, qui travaille sans relâche à subjuguer la malheureuse Europe. Allemands, instruments malheureux et méprisés, qu'on fait servir à l'accomplissement de vues ambitieuses, relevez-vous et honorez vous ! Rappelez-vous que depuis des siecles vous êtes renommés dans l'histoire comme un grand peuple, comme un peuple distingué dans les arts de la paix et de la guerre. Apprenez par l'exemple des Espagnols et des Portugais, que lorsqu'une nation le veut fortement et sincerement, elle peut résister avec succès aux attaques et à la violence d'une puissance étrangere. Vous êtes découragés, mais vous n'êtes ni avilis ni terrassés. Quoiqu'un grand nombre d'individus des plus hautes classes parmi vous oublient ce qu'ils doivent à leur patrie, cependant la grande masse de votre nation est loyale, vaillante, lasse d'un joug étranger, et aime Dieu et sa patrie. Vous que le vainqueur a forcés de marcher aux frontieres, russes, quittez le drapeaux de l'esclavage, et pressez-vous autour de ceux de votre pays natal, de la liberté, de l'honneur national qui se trouvent réunis sous la protection de Sa Majesté l'Empereur, mon très-gracieux maître.

Il vous promet l'aide de tous les vaillants Russes, sur une population de 50 millions de ses sujets, qui sont déterminés à continuer la guerre de l'indépendance et de l'honneur national jusqu'à leur dernier soupir. Il a plu à Sa Majesté l'Empereur Alexandre de me charger d'offrir à tous les braves officiers et soldats qui émigreront, de les placer dans la légion germanique. Ils seront commandés par un Prince d'Allemagne qui a prouvé par des faits et des sacrifices son attachement à la cause de son pays natal, et leur premiere destination sera de reconquérir la liberté germanique*.

Si ce grand but est rempli, la reconnaissance de votre pays natal accordera des récompenses glorieuses à ceux de ses loyaux et héroïques enfants qui l'auront sauvé de sa destruction. Si le succès n'est pas complet, mon très-grâcieux Empereur assure ici à ces braves gens des habitations et un refuge dans le beau climat des provinces méridionales de la Russie.

Allemands, choisissez! Obéissez à l'appel de votre pays et de l'honneur, et recevez les récompenses de votre courage et de vos sacrifices; ou bien courbez-vous encore davantage sous le joug qui vous est imposé, et vous tomberez dans la honte, dans la misere et dans l'avilissement, chargés du mépris des nations étrangeres et des malédictions de la postérité.

Par ordre supérieur de Sa Majesté Impériale l'Empereur de Russie.

Le général en Chef de l'armée russe,

(Signé) BARCLAY DE TOLLI.

Sur la Guerre de Pologne.

Il paraît que Buonaparté est à bout de ses finesses sur les rives du Niémen, et qu'il trouve qu'il y a quelque chose de vrai dans le proverbe: "Si votre armée est trop petite, vous serez battu; si elle est trop grande, vous serez affamé." On trouvera peut-être quelque amusement et quelque instruction à considérer ce qu'il lui faut pour entretenir l'armée qu'il a rassemblée. Par-là, nos lecteurs auront quelque idée des difficultés militaires.—Son armée est composée de

---

* Probablement le Duc de Holstein-Oldenbourg.

300,000 h. d'infanterie,
50,000 h. de cavalerie,
50,000 personnes à la suite.

Ce qui fait 400,000 individus, à qui, par jour, il faut une livre et demie de pain, 600,000 lb.—Par semaine, 4,200,000 livres.

Les chevaux de son armée, y compris ceux de la cavalerie, de l'état-major, des bagages, des vivres, de l'artillerie, du commissariat, sont au nombre de 150,000; or, pour les tenir en bon état, il leur faut à chacun la valeur de 8 livres de grain; ce qui fera pour les chevaux, par jour, 1,200,000 livres; ou, par semaine 8,400,000 livres.

Nous aurons donc pour les hommes 4,200,000
Et pour les chevaux 8,400,000

En tout 12,600,000 livres.

Pour les boissons qu'il faut transporter, comme biere, vin, liqueurs, eau-de-vie, il faut compter une demi-pinte par jour ou une demi-livre; et pour les autres comestibles, comme bœuf, mouton, etc., épiceries etc., un demi-livre de plus. Ce qui fait 400,000 livres par jour, ou par semaine 2,800,000 livres.

Il faut au moins à chaque cheval douze livres de foin par jour; ce qui, pour 150,000 chevaux, fera par semaine . . . . . 12,600,000 livres
Ajoutez-y les 12,600,000 ci-dessus,

Vous aurez par semaine un poids de 26,000,000 liv. poids égal à 12,000 tonneaux.

Supposant qu'un cheval, vu les mauvais chemins, traîne, l'un portant l'autre, 500 pesant; supposant aussi que les magasins soient à 50 milles sur les derrieres, et qu'un cheval fasse 100 milles par semaine, il faudra pour ce transport, 112,000 chevaux.

Ainsi, chevaux de transport 112,000
de cavalerie 50,000
d'artillerie 5,000
de bagage 5,000
d'état-major 4,000
de munitions 3,000
} 179,000 chevaux

On convient, qu'en été, il ne faudra pas un si grand

nombre de chevaux ; mais du moment qu'il tombera de la neige en Russie, il n'en faudra pas un seul de moins.

A toutes ces difficultés, ajoutez la nourriture de 1400 bœufs et de 14,000 moutons, qu'il faudra par semaine pour fournir à chaque homme une demi-livre de viande par jour, et qu'il faudra nourrir jusqu'à ce qu'il faille les tuer.

Sur la France.

Des lettres particulieres de France portent que la guerre de Russie y est tout aussi impopulaire que celle d'Espagne. A Paris, le peuple commence à parler librement, l'on saisit avec avidité dans tous les théâtres les allusions qu'on peut appliquer à Buonaparté et à son ambition démesurée, pour les applaudir avec fureur. On peut juger de l'état de l'opinion publique relativement à la guerre d'Espagne, par la défense qu'a faite le gouvernement aux journalistes de parler de la prise de Salamanque, de l'affaire de Mérida, et même de la prise de Badajoz. Cela n'empêche pas que tous ces événements ne soient parfaitement connus, et le soin même qu'on prend de les cacher fait qu'on s'en occupe davantage.

La disette que le peuple a éprouvée pendant l'été est encore aggravée par la nécessité dans laquelle sont les départements du midi de fournir des quantités considérables de biscuit et de farines pour l'usage des armées françaises en Espagne. Cela a encore ajouté à l'horreur et à l'exécration que cause cette guerre qui révolte, généralement, non-seulement en raison de son injustice originelle, mais encore par le nombre d'hommes qu'elle a coûtés, et qui a plongé toutes les familles de France dans le deuil. Les départements du Nord ont été épuisés de la même maniere pour fournir les immenses approvisionnements de biscuit qui ont suivi l'immense armée qu'on a envoyée contre la Russie.

RÉSUMÉ POLITIQUE.

L'espace que nous consacrâmes dans notre dernier Numéro aux affaires d'Amérique et aux événements du Nord, ne nous permit pas de parler des affaires de la Péninsule. Nous nous en dédommageons aujourd'hui. Nous n'aurions eu il y a huit jours que des marches, des manœuvres et des conjectures à présenter ; maintenant nous avons à offrir une victoire splendide, une succession de triomphes qui en annoncent de plus éclatants encore, suivis d'un résultat définitif qui fera époque dans l'histoire du monde. Ce résultat heureux dont la perspective est en ce moment moins incertaine que jamais, est la libération complete de l'Espagne. Il sera dû à un seul homme, et cet homme est un enfant de la Grande-Bretagne ! Lord Wellington est le Macchabée dont la Providence semble employer le bras pour purger la terre du grand profanateur des temples, du fléau de l'humanité, de l'homme enfin

> Dont le nom seul sera chez la race future,
> Aux plus cruels tyrans la plus cruelle injure.

Une grande victoire a été remportée le 22 Juillet sur les trois corps réunis de Marmont, de Bonnet et du prétendu Roi Joseph, par l'armée combinée du grand Lord. La dépêche officielle du commandant en chef n'est point encore arrivée, lorsque nous écrivons ceci ; mais les nombreux rapports, les détails, les pieces publiques arrivées cette semaine de toutes les parties de la côte septentrionale d'Espagne, ne permettent pas même aux plus incrédules un moment de doute.

La marche en Espagne de l'habile commandant

en chef des armées alliées, après avoir arraché à l'ennemi les deux clés de ce royaume du côté du Portugal, Ciudad-Rodrigo et Badajos, et après avoir détruit à Merida et Almaraz les postes intermédiaires de communication entre les armées françaises du Nord et du Sud, cette marche, disons-nous, a produit des effets correspondants à la grandeur du plan et à la supériorité du génie du grand capitaine qui l'avait formé.

Sa premiere conséquence a été la prise de Salamanque, avec les forts et les magasins que Marmont y avait établis, l'évacuation précipitée des Asturies par la division de Bonnet, le siége et la reddition indubitable d'Astorga, et enfin elle vient d'être couronnée par la mémorable victoire remportée le 22 Juillet dans les plaines de Salamanque sur les forces concentrées des Français.

Le résultat immédiat de ce triomphe doit être la fuite de l'ennemi sur Madrid, où il faudra qu'il fasse un nouvel effort, et qu'il s'expose à une destruction complete, afin de tâcher de garder un chemin ouvert pour la retraite des nombreuses divisions qu'il a éparpillées dans l'Est et dans le Sud. Si, comme il est infiniment probable, la capitale tombe dans les mains des alliés, soit sans combat soit après une seconde bataille, rien n'empêchera alors Lord Wellington de pénétrer jusques du côté de la Péninsule que baigne la Méditerranée, et d'y former une jonction avec l'expédition qui a dû débarquer en Catalogne vers le 10 Juillet, et qui aura probablement eu ordre d'avancer en Arragon ; cette jonction aura pu s'effectuer avant que Soult ait pu rassembler toutes ses forces dans le Sud, et ces forces se trouveront alors entierement coupées par une ligne de bayonnettes anglaises qui lui barreront le chemin d'une extrémité de la Péninsule à l'autre. Alors entouré par une population nombreuse, aguerrie et acharnée, attaqué sur ses derrieres par

l'armée de Cadix et celle d'Andalousie, hors d'état de se procurer des approvisionnements, Soult n'aura pas d'autre alternative que de chercher de désespoir à se faire jour l'épée à la main de Cadix jusqu'à Bayonne, ou à se rendre définitivement prisonnier de guerre, ainsi que Dupont.

Comme les dépêches du général en chef doivent faire un détour considérable avant d'arriver en Angleterre, étant expédiées par voie de Lisbonne, il n'est pas étonnant que les premieres nouvelles de cet heureux événement soient parvenues par le Nord de l'Espagne. Il suffit de jeter les yeux sur les cinq pieces qui suivent, et qui sont parvenues simultanément par la Corogne, le Férol et St. Ander, pour s'assurer que l'on ne peut élever aucun doute sur leur authenticité.

Extrait d'une Dépêche de Lord Wellington *au Général* Castanos, *arrivée au Ferrol le Mardi* 28 *Juillet avant midi, immédiatement avant le départ du Cutter la Sybil, qui l'a apportée en Angleterre.*

" Le 22 Juillet 1812, l'armée française, sous le commandement du Maréchal Marmont, a été mise complétement en déroute près de Salamanque, par l'armée alliée, à laquelle était réunie la 3e division de la 6e armée Espagnole.

" Lennemi a perdu plusieurs aigles, presque tous ses bagages, et une immense quantité de munitions militaires. Sa perte en tués, blessés et prisonniers est estimée de 10 à 12,000 hommes; ces derniers sont au nombre de 4000, parmi lesquels est le Général Bonnet, qui est blessé. L'armée en déroute s'est retirée par Alba de Tormes, et l'armée victorieuse la poursuit vivement."

(Signé) WELLINGTON.

Pieces envoyées à l'Amirauté par Sir Home Popham.

" Monsieur le Commodore des forces anglaises sur la côte de Sant Ander,

" Je viens de recevoir (à 4 heures du soir) par un canot envoyé exprès de Gijon l'agréable nouvelle de la défaite de l'armée du général Marmont par l'armée alliée, sous le commandement du Généralissime Wellington, et regardant comme un devoir sacré de vous l'envoyer avec toute la célérité que réquiert une victoire aussi glorieuse, je l'expédie en toute diligence par un canot, afin que vous ayez connaissance d'un événement si intéressant pour les deux nations, et que vous puissiez le célébrer par des salves qui consterneront le perfide ennemi, et en même temps animeront le courage de nos infortunés compatriotes. Je vous envoie un avis de cette nouvelle, et une gazette que j'ai reçue d'Oviedo.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) FRAN. DE SAYERS.

St. Vincente del Barquera le 29 Juillet 1812.

Avis Officiel.

A 5 heures du matin.

" Jardins au-dessus du Tormes, 28 Juillet.

" Général,

" Je vous ai écrit hier matin, et j'ai maintenant le plaisir de vous informer, que hier au soir nous avons battu l'armée du Maréchal Marmont, qui se retire en apparence, sur Alba de Tormes, où nous la poursuivons. D'après cette supposition, vous aurez beau jeu pour terminer vos opérations, et j'espere que vous nous rejoindrez bientôt.

" Faites-moi savoir exactement pour combien d'hommes il vous faut des habillements.

" Ayez la bonté d'annoncer cette nouvelle au Général Castanos.

(Signé) WELLINGTON.

Au Gén. Don Joseph Santocildes.

Autre Dépêche.

Copie du Bulletin publié à Salamanque, sur la mémorable Bataille livrée dans le Voisinage de cette Ville, le 22 du courant.

" Champ de bataille, près de Salamanque, le 23 Juillet.

" L'armée française sous le Maréchal Marmont a été défaite hier par celle des Alliés, commandée par Lord Wellington Duc de Ciudad Rodrigo, dans les champs de Salamanque, sur la gauche du Tormes, près l'Arrapelo, après sept heures d'un feu continuel, durant lesquelles l'infanterie ainsi que la cavalerie et l'artillerie des deux nations ont fait des prodiges de valeur. Les Français ont été délogés successivement de leurs positions avantageuses, et ils ont perdu toute l'artillerie qu'ils y avaient placée. Leur perte en hommes est estimée de dix à douze mille. — Jusqu'à ce matin plus de quatre mille prisonniers; quelques aigles sont prises aussi. Marmont a commencé sa retraite à la nuit, par Alba, et comme les vainqueurs le suivent de très-près, il est à espérer qu'il essuyera encore d'autres pertes dans sa retraite.

" Bonnet vient d'arriver blessé, et avec lui d'autres prisonniers.

" Le champ de bataille, sur deux lieues de terrain, est couvert de morts, parmi lesquels est le colonel du 1er régiment; au nombre des prisonniers est le colonel du 101e régiment et d'autres.

" Les Anglais ont perdu très-peu d'hommes; les Portugais un peu plus, et la division Espagnole très-peu: on croit que la perte en tués et blessés ne monte pas à 2,500 hommes.

(Signé) WELLINGTON.

Lettre Particuliere à un Ami de Gijon, datée du 28 Juillet, 1812.

" Je vous envoie la glorieuse nouvelle de la plus grande bataille qu'aucun homme ait jamais gagnée pour vous, puisque

votre mortel ennemi Bonnet a été blessé et fait prisonnier, le 22, dans les plaines de Salamanque. Je pense qu'il serait très-à-propos que vous lui fissiez une visite avant son départ pour l'Angleterre, afin de le remercier de ses bontés passées.

" Il y a deux brèches faites à Astorga, et on attend sa reddition à tout moment.

" Silveira n'a pas suivi les ordres du commandant en chef; il a été arrêté et conduit dans un château en Portugal.

(Signé) FRAN. DE SAYERS.

San Vincente de La Barquera, le 29 Juillet, à 4 heures du soir.

Opérations préalables à la glorieuse Victoire du 22. Supplément à la Gazette de la Principauté des Asturies, le 25 Juillet.

Le maréchal Don Pedro de la Barcena a communiqué à la Junte Supérieure de la Principauté, sous la date du 22 Juillet devant Astorga, la nouvelle contenue dans la dépêche suivante, et nous nous empressons d'en faire part au public pour sa satisfaction.

Monsieur,

L'officier chargé d'observer les mouvements de l'ennemi, rapporte de la maniere suivante, dans une lettre datée du 20 de ce mois, les événements qui ont eu lieu à l'armée de Marmont. Don Carlos Espana, avec Don Julian, ont battu vigoureusement l'ennemi à Castillo Vadello; notre cavalerie s'est couverte de gloire. On dit que le nombre des tués n'est pas de moins de 2700 hommes. Les Français ont été obligés de se retirer par les hauteurs de Villa-Fuente. Nos troupes étaient hier à Canizal. Les alliés attaquaient en même temps sur d'autres points. Le nombre des prisonniers est de 4 à 5 mille, qui arriverent hier à Salamanque; dans le nombre est le général Carrier, griévement blessé. Une grande partie de l'armée a pris la route de Medina, poursuivie par les alliés, et pendant toute la journée d'aujourd'hui l'on a encore entendu un feu continuel. On dit ici que c'était le roi Joseph, avec quelques troupes qu'il avait amenées de Madrid avec lui. La plus grande partie des voitures de bagages qui étaient parties de

Tordesillas, et avaient dans la première journée gagné Medina, sont tombées dans la main des Anglais. Lord Wellington a ordonné en conséquence aux habitants du district de Toro de venir examiner les effets, et de recevoir ceux qui leur appartenaient respectivement. Dans le fait plusieurs personnes ont reçu des effets qu'ils regardaient comme perdus sans ressources. L'armée de Lord Wellington a été renforcée de 12,000 hommes. Les partisans des Français à Valladolid ont été obligés de prendre les armes. La cavalerie française est détruite. Je vous écrirai demain en détail. Je fais passer ces avis en toute hâte à Votre Excellence, persuadé de la satisfaction qu'elle aura à les publier, etc.

(Signé) PEDRO DE LA BARCENA.

Au siége d'Astorga le 22 Juillet.

Au Président de la Junte Suprême des Asturies.

On aura sans doute remarqué dans les dernieres dépêches officielles de Lord Wellington, publiées dans la Gazette de la Cour, que le quartier-général était, le 14 Juillet, à Rueda, à plusieurs lieues en avant de Salamanque, et que conséquemment l'armée alliée a dû faire un grand mouvement rétrograde avant de livrer la bataille qu'elle a gagnée dans la plaine de Salamanque. Mais ce mouvement s'explique naturellement par la nécessité dans laquelle l'armée alliée s'est trouvée de se concentrer, pour recevoir l'attaque des trois corps d'armée français, dont l'un, le corps du général Bonnet, avait passé le Douro au pont de Toro, et se serait conséquemment trouvé sur les derrieres de l'armée alliée, tandis que Marmont marchant de Tordesillas et de Valladolid, l'aurait attaquée de front, et que le corps de 12,000 hommes que Joseph amenait de Madrid, l'aurait prise en flanc, par Médina del Campo. Il paraît, par la dépêche de Don Pedro de la Barcena, qu'il y avait eu dès avant le 22 Juillet, des engagements sanglants sur le Douro entre le corps de Bonnet et les corps espagnols, et que la valeur signalée des commandants et des troupes patriotes avait beaucoup contribué au grand résul-

un de la belle journée du 22. Attendons avec patience la dépêche officielle qui nous expliquera tous ces mouvements sagement combinés, et qui nous informera plus amplement des circonstances du 22, ainsi que des succès nouveaux qui auront couronné cette époque glorieuse.

Nous joignons ici quelques lettres et quelques articles de la frontière d'Espagne, que nous avons extraits des feuilles anglaises. Nous y joignons une dépêche interceptée de Joseph à Marmont, dans laquelle on verra, en souriant, que ce bon prince comptait sur *la lenteur* de Lord Wellington, pour prendre et concerter ses propres arrangements. Il en sera quitte pour dire, à son retour en France, qu'il y a eu dans cette affaire, comme à Ciudad Rodrigo, quelque chose d'extraordinaire dont on ne peut se rendre compte. Du reste, puisque ce bon Joseph semble destiné à n'être qu'un *bouche-trou*, il trouvera une belle indemnité de celui d'Espagne dans le nouveau royaume de Pologne. Nous ne tarderons pas sans doute à voir sa voyageuse et stérile majesté, transplantée des bosquets de Saint Ildefonse, aller se greffer sur l'arbre de Cracovie !

Lettre interceptée du prétendu Roi Joseph à Marmont.

Madrid, le 13 *Juillet.* J'ai reçu dans leurs temps tous vos rapports, qui à la vérité ne sont pas très-flatteurs, et j'ai pris mon parti en conséquence. Le plus naturel serait (ce qui suit est en chiffre), mais il ne faut rien laisser au hasard. J'ai changé d'idée, et quoique mon nouveau plan puisse ne pas être conforme au vôtre, il est le plus convenable pour ma sûreté, c'est d'aller avec la moitié de l'armée à —(chiffre), et de là—(chiffre), à moins que vous ne me mandiez auparavant que vous avez battu et mis en déroute les Anglais. Je l'espère peu, malgré l'activité de (chiffre) et de (chiffre), qui ont effectué leur jonction avec vous. Pendant que vous garderez la ligne du Douro, je

resterai à—(chiffre), et peut être pourrai-je vous joindre par le moyen d'une marche rapide et rétrograde, qui pourra déconcerter le phlegme Anglais; mais si—(chiffre), et si elle est perdue, j'irai vers notre frontiere et poursuivrai ma route jusqu'en France, avec une escorte, et j'enverrai l'armée d'Irun. Mais j'ai encore des espérances, fondées sur votre activité et celle des autres généraux, sur la bravoure et la discipline de nos troupes, sur votre prudence et la lenteur de l'ennemi, et sur d'autres causes qui pourront retarder et faire manquer ses opérations. Mina est et sera toujours (chiffre). Observez cela, Maréchal, et en attendant agréez l'assurance de mon estime.

(Signé) JOSEPH.

Une lettre particuliere de Lisbonne mentionnant le mouvement en avant de Lord Wellington dans l'intérieur de l'Espagne, observe " que même mettant hors de question l'heureuse issue de ce mouvement, il doit produire les meilleurs effets. Le Portugal, débarrassé maintenant non-seulement de l'armée anglaise, mais même de la sienne, aura un moment de repos pour la premiere fois depuis bien des années; il se rétablira et récoltera en paix sa moisson, tandis que les troupes anglaises et portugaises vivront dans la partie de l'Espagne que les Français regardaient comme la leur, et dont ils tiraient non-seulement leur blé, mais encore leur vin, et tous leurs autres objets de subsistance.

" L'état admirable dans lequel paraissent les troupes portugaises, et surtout les régiments de chasseurs, a excité le plus grand étonnement parmi les Espagnols, dans toutes les parties d'Espagne où elles ont passé. Puisse cette vue exciter l'émulation parmi un peuple qui possede à un si haut point les qualités physiques qui constituent d'excellents soldats!

" Un nombre considérable de beaux jeunes gens s'enrôlent journellement dans les régiments en Espagne. Le 95eme régiment leur plaît beaucoup

par la beauté de son uniforme, c'est leur corps favori. Les généraux espagnols Don Carlos, Don Julian, O Lawler, et Ailteon, qui sont avec l'armée de Lord Wellington, et qui agissent immédiatement sous ses ordres, ont en même temps, chacun d'eux, renforcé considérablement leurs corps, depuis qu'ils sont entrés en Espagne, et la plus grande partie de ces troupes nouvelles est déjà parfaitement appointée et disciplinée. L'ennemi a eu plusieurs rencontres avec nos troupes depuis qu'elles ont commencé leur marche, et dans toutes les occasions elles se sont admirablement conduites."

Le parti de Longa a intercepté des papiers très-curieux qui étaient en route pour Madrid. Ils consistaient entr'autres en lettres d'amour, mais on y a trouvé surtout une communication officielle très-importante de l'ambassadeur d'Espagne à St. Pétersbourg, à Joseph. L'escorte était composée de 400 hommes, qui ont tous été sacrifiés à la vengeance des Espagnols, à l'exception de douze seulement qui sont parvenus à s'échapper.

LE GENERAL BALLESTEROS.

Extrait d'une Lettre de Gibraltar, du 21 Juillet.

Les Français ont repris, depuis ce matin, leur ancienne position à St. Roch, et ce qui est pis, ils y sont arrivés cette fois avant le général Ballesteros. Voici en peu de mots l'histoire de la derniere quinzaine. Notre capitaine général partit de notre voisinage et prit la route de Malaga. On sut bientôt qu'il était arrivé dans les environs de Cartama, et qu'il se trouvait par conséquent rapproché de Léval qui était à Coin et Alhaurin avec 4000 fantassins et quelques centaines de chevaux. Le 10, il écrivait que l'ennemi, quoique plus fort que lui, s'était honteusement enfui. Le 14, il entra dans Malaga, où ses troupes suivant les uns, et la populace suivant les autres, commirent de grands excès. Le

18, il en sortit, n'ayant point amené d'artillerie pour déloger les Français de Gibraltaro, et ayant trouvé celle des batteries du môle encloüée. Le 17, des lettres de son quartier-général annonçaient qu'il irait compléter les besogne soit peu, et chasser la garnison ennemie de Gibraltaro, et dans la nuit du 12, on apprit à St. Roch et à Algésiras qu'un corps de 6000 hommes était à deux pas de ces deux villes. Hier, 20, il entra en effet un détachement dans la premiere et une centaine de chevaux se portèrent dans les environs de la seconde. Ce matin, on nous a annoncé de la tour des Signaux, qu'un corps de 10,000 hommes d'infanterie et de 500 de cavalerie traversait le Guadarangue, et s'acheminait vers St. Roch. Il est probable qu'il y a de l'exagération dans cette évaluation, mais quand il n'y aurait que les 6000 hommes dont on avait parlé d'abord, il est à craindre que cette force ne soit suffisante pour fermer au général Ballesteros le chemin du roches. Sa petite armée était divisée en trois corps, dont l'un à l'Ouest, sous le prince d'Anglone, et les deux autres dans l'Est, sous ses propres ordres et ceux du Marquis de las Cuevas. *La réunion du premier paraît impossible*; celle des deux derniers est assez probable. Il ne faut pas perdre de vue toutefois la division de ce Leval que nous croyions honnêtement s'être enfui, et qui est toujours à Antaquera avec 4000 fantassins et quelques chevaux. Cette division, qui paraît s'être enfin arrêtée dans sa fuite, pourrait bien donner de l'inquiétude à ceux qu'elle fuyait. On ne peut deviner quelle marche suivra Ballesteros. L'opinion générale est qu'il faudrait lui envoyer des transports sur quelque point de la côte, et embarquer ses troupes, qui autrement seront exposées à être entourées dans l'intérieur. Peut-être a-t-il des ressources qu'on ne lui soupçonne pas; peut-être l'ennemi est-il plus faible qu'on ne le dit: mais tous ces peut-être n'empêchent pas qu'on ne soit fort inquiet, et l'on conviendra que ce n'est pas sans raison, quand on se rappelera que, d'après les rapports qui font monter son armée le plus haut, il n'a que 11.000 hommes en tout.

On écrit de Palerme qu'en ouvrant le Parlement, le Prince Héréditaire a recommandé à l'assemblée de s'occuper de la réforme des abus, et leur a proposé pour modèle la constitution anglaise.

La division anglaise partie de Sicile pour la côte d'Espagne, consiste dans les troupes suivantes :

Dragons du 20eme . . .	200 h. à cheval, plus
Troupes étrangeres . . .	60 à pied.
Artillerie	200

train de siége, train de campagne, et 90 chevaux.

10e régiment	1000
58e régiment	1000
81e régiment	1000
6e bat. légion germanique .	1000
4eme dito	1000
Régiment de Rolle . . .	800
De. de Dillon*	500
Calabrois	300
Total	6860 hommes.

Généraux Maitland, Mackenzie, Hamsted et Donkin.

Il paraît que ces troupes étaient le 6 Juillet attendues à la hauteur de Minorque. Ce jour-là, la partie de l'expédition qui était dans cette île mit à la voile, se dirigeant, dit-on, sur Tarragona.

Extrait d'une Lettre d'un Officier de l'Expédition de la Méditerranée.

Nous avons été à Carthagene et à Alicante, et nous sommes occupés maintenant à réunir une expédition contre les Français en Catalogne. Il y sera employé 25,000 hommes de troupes anglaises et espagnoles, et 170 pieces d'artillerie. Elle sera escortée par dix vaisseaux de ligne.

Le comte Dorsenne, général de division dans la garde impériale, et qui avait remplacé le maréchal Bessieres au commandement du corps d'armée qu'il avait sous ses ordres en Espagne, est mort à Paris, où ses obseques ont été célébrées avec une

---

* Dans les détachements de Rolle et Dillon sont compris tous les Espagnols enrôlés dans les deux corps.

grande pompe. Son éloge funèbre a été prononcé par un officier qui avait servi sous lui, et ses restes ont été déposé au Panthéon.

Extrait d'une Lettre du Ferrol, du 28 Juillet.

Quoique je n'aie que quelques minutes pour vous écrire, et que mon pouls soit bien agité, je m'empresse de vous annoncer que nous avons reçu ce matin des dépêches portant que Lord Wellington avait remporté une victoire complete sur le maréchal Marmont, à deux lieues de Salamanque, après avoir attiré l'ennemi dans cette position par une retraite judicieuse de quatorze lieues. Marmont a été complétement défait, ayant perdu la presque totalité de son artillerie, de sa cavalerie et de ses bagages. Il faisait sa retraite dans le plus grand désordre par Alba de Tormes, où vous devez vous rappeller que le Duc del Parque fut défait au mois d'Octobre 1810, avec une grosse perte. Quoique la victoire ait été complete, les conséquences qui en résulteront seront d'une bien plus haute importance. Le général Bonnet est blessé, de sorte que les Asturies sont délivrés pour jamais de cet odieux tyran. On dit que le nombre des aigles pris à l'ennemi est de huit, qu'il y a eu douze mille hommes tués et blessés et 4000 prisonniers.

Nous renvoyons au prochain Numéro l'article sur la guerre des Etats-Unis et sur celle de Russie. Nous nous contentons d'annoncer que Buonaparté est enfin parti de Wilna le 17, pour tenter de forcer le passage de la Dwina, où suivant des lettres de Riga, il avait déjà fait trois tentatives qui avaient toutes été repoussées avec perte de 4000 hommes.

PRIX COURANTS DE LONDRES,

PENDANT LA SEMAINE DU 2 AU 8 AOÛT, 181 .

Denrées des Indes Occidentales et des Colonies Espagnoles.

Cochenille	*la lb.* de	30 à 32 sh.
Cacao	*le quintal*	60 à 70 sh.
Café de la Jamaïque	*idem*	39 à 67.
de la Dominique	*id.*	39 à 69.
de Surinam	*id.*	37 à 71.
de la Martin. et Guad.		43 à 60.
de St. Domingue		36 à 53.
Coton, Espagnol	*la lb.*	12 à 15d.
de Curacoa		*id.* à .
de Surinam		16 à 18½.
Cuirs en poil	*la lb.*	4 à 4½d.
Indigo de Caracas	*id.*	10 à 11. 6sh.
de Guatimala	*id.*	10 à 11. 6.
Sucre de la Jamaïque	*le quintal*	70 à 87sh.
des Isles du Vent		71 à 84.
des Isles sous le Vent		70 à 83.
de Surinam et Demerary		*id.* à *id.*
de la Martinique et Guadeloupe pour exportation		31 à 50.
de la Havane, idem		40 à 63.
Bois de Gayac	*le tonneau*	8 à 12l.
de Campêche		12 à 15l.
Acajeu	*le pied*	14 à 22d.

Denrées de l'Amérique du Nord.

Potasses	*le quintal*	38 à 43sh.
Coton, Georgie et Nouvelle Orléans	*la lb.*	13 à 16d.
Farine	*le baril.*	manque.
Riz	*le quintal*	58 à 60sh.
Goudron	*le baril*	31 à 35.
Tabac du Maryland	*la lb.*	7 à 9d.
de la Virginie		6 à 7½.

Denrées de l'Amérique du Sud, et de l'Inde.

Quinquina jaune ordinaire	*la lb.*	2s. à 2s. 3d.
rouge		4 à 6s.
Cacao du Bresil pour export:	*le cent*	45 à 54s.
Caffé do. pour idem		37 à 53.
Cotton de Rio, Para et Mina	*la lb.*	13 à 15d.
de Maranhao et Bahia		16 à 20.
Crin de Cheval		12 à 14d.
Cornes de Bœufs	*les 123 lb.*	18 à 22s.

Ippecacuanha	*la lb.*	14 à s.
Sucre brut du Bresil	*le quintal.*	23 à 27s.
jaune et blanc		28 à 46s.
Suif	*le quintal*	75 à 76s.
Tabac en rouleaux	*la lb.*	4½à 6d.
Bois du Bresil	*le tonneau*	95 à 100s.
Coton de Bourbou	*la lb.*	2s.6d. à 3s.
Cochenille		6s. à 7s. 6d.
Café de Java	*le quintal*	50 à 60.
de Bourbon		60 à 68.
de Mocha		7l. 6 à 7l. 10s.
Poivre Noir	*la lb.*	7d.
blanc		2s.4d. à 2s. 6d.
long		70 à 90s.
Canelle	*la lb.*	8 à
Girofle		1 à 4s. 6d.
Macis		10 à 16s.
Muscade		9 à 13s.
Sucre blanc		50 à 60s.

Observations Générales.

Les demandes de sucres des colonies anglaises ont été extrêmement vives cette semaine. On estime qu'il n'en a pas été vendu moins de 9000 barriques. Les prix en ont en général avancé de 2 sh. par quintal. Les belles qualités ont été plus recherchées que les qualités inférieures.

Les sucres étrangers ont également éprouvé une légere augmentation.

Le café est une denrée à peu près morte; cependant les bonnes qualités de la Jamaique ont eu quelque demande. Les cargaisons de café allant directement à Malte, nuisent beaucoup à la vente des cafés étrangers en entrepôt en Angleterre.

Les cotons ont augmenté d'un sol par livre. Les vendeurs tiennent la main, et ne veulent pas vendre dans l'espoir d'une nouvelle hausse.

Il y avait au 1er d'Août dans les magasins dits West India Docks.

66460	boucauds	de sucres, dont 35206 de sucres étrangers, de prise, de la Martinique, etc.
17430	tierçons	
7900	quarts	
11000	caisses de sucre de la Havane.	
19300	poinçons de rum	
55200	boucauds	de caffé, évalués 73,500,000 lb.
327700	sacs	
6520	balles	de cotton.
1240	serons	

On souscrit chez M. PELTIER, 7, Duke Street, Portland Place.

De l'Imprimerie de Schulze et Dean, 13, Poland-Street, Oxford Street.

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CCCXXXVIII.—*Le* 20 *Août*, 1812.

BULLETIN DE PARIS.

LE JOUR DE NAISSANCE.

Loca jam recitata revolvimus.

Hor. Ep. I. 2.

J'ai vécu long-temps, et j'ai beaucoup vécu, (ce qui soit dit en passant, n'est pas toujours la même chose), et j'ai appris à devenir indulgent à cette même école de l'expérience d'où sortent les vieillards avec un grand fonds d'humeur et d'injustice. Après avoir applaudi, dans ma jeunesse, à cette croisade philosophique qui fit de si glorieuses conquêtes sur l'ignorance et sur les préjugés, je ne

saurais partager l'erreur ou la mauvaise foi de ceux qui veulent rendre la philosophie responsable des maux dont elle a le plus souffert ; mais je conviens franchement que l'amour du mieux nous a souvent éloignés du bien, et qu'en fait de mœurs et de morale, on a plus d'une fois confondu la ruine des anciennes institutions avec la réforme des vieux abus. Il en est des principes de quelques livres comme de certains remedes excellents en eux-mêmes, mais dont l'application exige une main très-exercée. Pour citer un exemple qui nous ramene à l'objet de cet article, *Emile* est un des ouvrages du dernier siecle qui font le plus d'honneur à l'esprit humain, un de ceux qui renferment le plus de vérités incontestables ; peut-être cependant aucun n'a-t-il eu dans la pratique de plus funestes résultats. Présenté avec éloquence, accueilli avec enthousiasme, et mis en œuvre sans discernement, le système d'éducation de J. J. Rousseau peupla la France d'enfants qui battaient leur *bonne* à deux ans, qui se moquaient de leur mere à douze, et prétendaient, à quinze, gouverner la maison paternelle. Essayons de suivre le mal depuis son origine jusqu'à ses dernieres conséquences.

Je passai l'été de 1763 à Epinai, chez le président de Varence, dont la maison de ville et de campagne étaient alors le rendez-vous de la meilleure et de la plus brillante société de Paris. Les écrits de Rousseau, entr'autres têtes, avaient tourné celle de sa femme, qui se promettait bien d'élever l'enfant dont elle était enceinte, dans toute la rigueur des principes du philosophe genevois. Sa constitution était frêle, sa santé très-délicate ; elle n'en voulut pas moins allaiter son enfant, quelque chose que son mari, ses amis et son médecin pussent faire pour l'en dissuader : ce ne fut qu'au bout de six mois d'épreuve, lorsqu'elle se vit menacée de mourir poitrinaire et de perdre son enfant, qu'elle consentit à

lui donner une grosse nourrisse bourguignonne, dont le lait substantiel ranima peu à peu le souffle de vie qui lui restait. Dès qu'*Emile* (car il avait bien fallu le nommer ainsi) eut atteint l'âge où commence l'éducation morale, on le mit entre les mains d'un précepteur qui ne trouva rien de mieux, pour former l'esprit et le cœur de son éleve, que de courir avec lui les champs et les bois depuis le matin jusqu'au soir, pour y chercher de la pervanche ou de la perce-neige. Emile, à dix-huit ans, avait achevé ce que sa mere appelait son éducation ; c'est-à-dire qu'il avait retenu quelques mots de botanique, qu'il connaissait tous les sentiers de la forêt de Montmorency, et qu'il savait grimper aux arbres presqu'aussi lestement que les enfants du fermier. Pour achever d'en faire un homme accompli, on l'envoya en Angleterre s'instruire dans la science des Locke et des Newton ; il n'y fréquenta que les tavernes et les courses de New-Market, et au bout de quatre ans de séjour à Londres (pendant lequel il eut le malheur de perdre le meilleur, mais le plus faible des peres), il revint à Paris, où il rapporta, pour tout fruit de son voyage, l'usage des bottes, des fracs, des chapeaux ronds et des cheveux plats. La manie des chevaux et des paris, la dépense du parc d'Epinai transformé en jardin anglais, malgré la nature, l'entretien d'une petite maison au faubourg Saint-Laurent avaient épuisé son patrimoine : un bon mariage rétablit un moment ses affaires. La fille unique d'un fermier-général consentit à lui payer son nom quarante mille livres de rente, en se promettant bien d'en dépenser quatre-vingt mille pour en soutenir l'éclat. Quelques années après leur mariage, la révolution, plus expéditive encore que le faste et le désordre, fit perdre à M. de Varence ce qui lui restait de la dot de sa femme ; mais pressé par le besoin et par l'exemple, il sut, à son tour, employer si utilement ces temps orageux, qu'il se

retrouva bientôt maître d'une fortune immense, dont il était aussi facile de deviner la source que de prévoir l'usage. Dans les derniers temps de cette orgie révolutionnaire, sa maison se distinguait par ce luxe de mauvais goût, par ces fêtes de mauvais ton qu'on était convenu d'appeler *des soirées de fournisseur*, où le gaspillage était pris pour l'abondance, le bruit pour le plaisir, et la confusion des rangs, des âges, des fortunes, pour de l'aisance et des manières libérales. Quelques conseils, quelques remontrances hasardées sans fruit, me donnaient auprès de M. de Varence l'attitude d'un sermoneur importun : ce rôle ne convenait pas ; je m'éloignai peu à peu ; on ne m'avait plus que dans les jours de grandes réunions, et depuis cinq ou six ans je me dispensais de m'y rendre. Une circonstance dont les détails sont inutiles à rapporter, nous rapprocha l'année dernière ; nous nous revîmes chez un ami commun, et je ne fus pas surpris, la semaine dernière, de recevoir un billet de Madame de Varence, qui m'invitait à la fête qu'elle donnait à sa terre d'Épinai, à l'occasion du *jour de naissance* de son mari. Elle m'envoya prendre dans un élégant landau, où je me trouvai avec quelques personnes invitées comme moi, et avec lesquelles je fis route pour Épinai. Chemin faisant, on parla beaucoup des maîtres de la maison, et pour que leur éloge parût moins fade, on l'assaisonna de quelques observations charitables sur l'inconduite du mari, sur les intrigues de la femme et sur les défauts des enfants. Au milieu des quatre-vingt personnes que je trouvai réunies au château, je cherchai vainement un des anciens amis de la maison : dans les jardins comme dans les salons, tout était nouveau pour moi. Les portiques de vieux maronniers, de vénérables tilleuls ont été remplacés par des quinconces d'acacias : les pavillons en pierre de taille, les salles, les berceaux de charmille ont fait place à des chaumières,

à des ruines, à des tombeaux ; le vaste bassin où se jouaient des milliers de poissons rouges, a disparu, et ses eaux coulent à regret dans les sinuosités d'une rigole de plâtre, décorée du nom de riviere, et que l'on a creusée tout exprès pour avoir occasion d'y construire un pont quatre fois plus large que le ruisseau.

Madame de Varence me fit voir avec beaucoup d'ostentation sa laiterie en marbre blanc, où l'on fait, c'est-à-dire, où l'on est sensé faire le beurre dans un moulin de cristal ; sa basse-cour, peuplée de pintades, de paons, de faisans de la Chine ; des étables à la hollandaise ; des serres de la plus grande beauté ; en un mot, toutes les recherches d'un luxe de campagne fort au-dessus de la fortune d'un particulier, quelque riche qu'il puisse être. Tout était préparé pour cette fête de famille, où il ne manquait que des parents. Pendant que les salons se remplissaient d'étrangers, Madame de Varence tout occupée du *proverbe* qu'on devait jouer le soir, n'avait pas quitté le théâtre : sa fille n'était pas revenue d'une partie de chasse où son frere l'avait accompagnée. Il était déjà cinq heures du soir, et tous les invités, après avoir parcouru le parc, les jardins, après avoir joué au billard, au *diable* et au volant, commençaient à s'impatienter de ne voir paraître personne. A six heures, Madame de Varence entra dans le salon, parée comme à une premiere représentation d'opéra, et très-surprise de n'y trouver ni son fils, ni sa fille, ni son mari. Mlle Malvina venait de rentrer à l'instant même, son cheval l'avait extrêmement fatiguée ; elle envoyait sa femme-de-chambre à sa mere pour la prier de permettre qu'elle ne descendît qu'après le dîner. Il était sept heures, et l'on ne pensait point à servir : on attendait le maître de la maison. A huit heures, quelques coups de fusils annoncerent son arrivée : on alla au-devant de lui d'assez mauvaise grâce ; il

reçut froidement les bouquets qu'on lui présenta; on se mit à table, et pendant que M. de Varence témoignait beaucoup d'humeur de l'absence de son fils et de sa fille, un orchestre placé sur la gallerie de la salle à manger, se tuait à répéter l'air : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?* On relevait le premier service, quand M. Charles arriva. Après avoir balbutié quelques excuses auxquelles son pere répondit en levant les épaules, le jeune homme alla se placer à l'un des bouts de la table. Après le dîner, comme je me rendais, avec toute la compagnie, à la salle de spectacle, je trouvai le jeune Charles dans l'embrasure d'une croisée, déchirant avec dépit un billet que son valet-de-chambre venait de lui remettre : je m'approchai de lui et lui demandai le sujet du chagrin qu'il paraissait éprouver. Il m'avoua qu'il était poursuivi pour une dette d'honneur, et qu'il n'avait d'autre moyen de s'acquitter que de mettre en gage les diamants de sa mere, s'il pouvait obtenir qu'elle les lui prêtât. Je lui offris de faire part de son embarras à son pere et de le décider à payer cette dette : " Je connais la position de mon pere," me répondit ce jeune homme: " non-seulement il ne peut venir à mon secours, mais il aurait grand besoin que l'on vînt au sien. Tout respire ici le luxe et l'opulence : on donne des fêtes, on joue la comédie dans ce château, tandis que des créanciers viennent de le faire mettre en saisie-réelle et en poursuivent la vente pour obtenir le remboursement de leurs créances usuraires." Je prévoyais le danger, mais je ne le croyais pas si prochain. Je témoignai au jeune homme toute la part que je prenais à son malheur et à celui de sa famille : malheureusement je ne pouvais y apporter aucun remede. Je repris tristement la route de Paris, en rapprochant dans mon esprit cette *fête du jour de naissance* à laquelle je venais d'assister, de cette *fête de Saint Pierre* où je m'étais trouvé quinze

jours avant. Je fus effrayé du contraste, et, donnant une même cause à des effets contraires, je demeurai plus certain que jamais de ce principe, que l'exemple des parents est la plus importante des leçons que les enfants puissent recevoir, et que l'union ne fait pas seulement la force, mais aussi la félicité des familles.

LE PALAIS ROYAL.

What an empty thoughtless tribe!

Quelle foule insensée et frivole!

Je vois encore d'ici cet ancien jardin du Palais-Royal, planté sur les dessins d'un sieur Desgots, neveu du célebre Le Nôtre; ces deux pelouses symétriques bordées d'arbres en boule; ce grand bassin en demi-lune qu'entourait un treillage à plusieurs niches, dans lesquells on avait placé quelques statues assez médiocres de Guillaume Courton et de Leremberg; ce quinconce de tilleuls; cette magnifique allée en berceau, fermée sur les côtés par des charmilles taillées en portiques. Ce beau jardin ou mon grand-pere avait vu le mentor de Louis XIII promener ses sombres rêveries, et méditer avec la même gravité un plan de campagne et un plan de tragédie, le siége de La Rochelle et un couplet à Marion de Lorme; ce jardin dans ma jeunesse, avait ses trois classes d'habitués, très-distinctes. L'une se composait de ces spéculatifs, mieux désignés sous le nom de *gobemouches*, qui reglent, *incognito*, les intérêts de l'Europe. L'autre formait une espece d'académie en plein-vent, où l'on discutait scene par scene, vers par vers, le mérite de *Zaïre* et de *Rhadamiste*; où l'on distribuait, en prenant une glace, les rangs dans la littérature et les fauteuils à l'Académie. La troisieme, composée en grande partie de gens du

monde et de littérateurs du second ordre, était bien la réunion la plus joyeuse et la plus maligne qu'il y eût au monde : on continuait à y distribuer les brevets du régiment de la Calotte ; on y faisait justice en vaudevilles, en épigrammes, des sottises du temps, des détracteurs de l'Encyclopédie, du quinquina et de l'inoculation. Tous les amateurs du théâtre se rassemblaient, avant l'heure du spectacle, au café de Foy (le seul qu'il y eût alors au Palais-Royal), ils en sortaient par groupes pour se rendre, les uns à l'Opéra, dans l'enceinte du Palais même, les autres aux Tuileries et dans la rue Mauconseil, où se trouvaient la Comédie Française et la Comédie Italienne, et revenaient au même lieu se rendre compte de la représentation à laquelle ils avaient assisté.

Tel était l'état des choses au Palais-Royal en 1762, lorsque je partis pour un voyage de long cours. A mon retour, tout était changé. D'immenses galeries, d'innombrables boutiques avaient remplacé les allées de tilleuls et les portiques de feuillage ; je crus être encore à la foire du Caire ou au grand marché d'Ispahan. On criait beaucoup contre un prince qui avait, disait-on, spéculé sur le déshonneur de son palais, et qui perdait en considération ce qu'il gagnait en revenus. Ces plaintes élevées par les propriétaires des maisons voisines, qui ne trouvaient point leur compte à ces changements, étaient aussi injustes que ridicules ; et l'opinion publique qui les adopta, méritait peut-être, dans cette circonstance, le mépris que ce prince affectait trop généralement pour elle, et qu'il expia si cruellement.

La physionomie des habitants du Palais-Royal a changé avec celle du lieu même ; c'est maintenant une espèce de chambre obscure où l'on voit tout ce qui se passe dans la capitale, une sentine où se trouvent rassemblés toutes les folies, tous les vices, tous

les ridicules, tous les plaisirs et toutes les miseres de l'humanité. Depuis un assez grand nombre d'années, je n'avais vu le Palais-Royal qu'en le traversant; sans aucun autre motif qu'une répugnance qui tenait à des souvenirs fâcheux, j'évitais de m'y arrêter. Cette vieille rancune céda au desir de remplir, dans toute son étendue, ma tâche d'observateur, et je pris la résolution de consacrer une journée entiere à visiter ce grand bazar de l'Europe, et à étudier les mœurs de ses habitants.

J'y entrai Mardi dernier, à huit heures du matin, après avoir été faire quelques emplettes dans la rue St.-Denis. Le premier contraste dont je fus frappé fut celui du mouvement qui régnait dans un quartier, et du repos, qu'à la même heure, je trouvais dans l'autre. Tous les marchands de la rue St.-Denis étaient, depuis long-temps, à leur comptoir; tous les magasins du Palais-Royal, excepté ceux de comestibles, étaient encore fermés. J'allai m'établir sur une chaise auprès de la Rotonde, où je me procurai, pour deux sous, la lecture des journaux: c'était le surlendemain d'une piece nouvelle, plusieurs curieux se les disputaient. Des six journaux quotidiens, deux assuraient que la piece était tombée; les quatre autres annonçaient qu'elle avait eu le succès le plus brillant: je remarquai avec un sentiment pénible que la plupart de mes compagnons de lecture témoignaient un empressement tout particulier pour les deux feuilles malévoles, et j'en conclus que l'Envie et la Haine se levent plus matin que la Justice et l'Amitié.

Le jardin commençait à se remplir de trois especes de gens qu'on est presque toujours sûr de trouver ensemble, et qui cherchent à employer, ceux-ci leur temps, ceux-là leur argent, et les autres leur industrie. Les premiers sont faciles à reconnaître: d'un air aussi ennuyé qu'ennuyeux, ils traînent leurs pas d'une allée dans une galerie, d'un café

à une chaise, et arrivent au soir sans pouvoir se rendre compte d'une seule action de la journée. Les seconds, sans être plus occupés, sont plus agissants : ils parcourent les magasins, se créent des fantaisies qu'ils appellent des besoins, et constamment dupes d'eux-mêmes et des autres, finissent toujours, sans sortir du Palais-Royal, par trouver l'occasion de vider leur bourse. La troisième espèce est, de beaucoup, la plus nombreuse : vous reconnaissez les gens dont elle se compose, à leurs prévenances, à leurs civilités *obséquieuses*, à l'empressement qu'ils mettent à vous apprendre la nouvelle du jour, à vous arracher une réponse insignifiante qui leur donne le prétexte de lier conversation aujourd'hui, et de vous aborder le lendemain comme une ancienne connaissance.

Il est dix heures, j'entre au café *de Chartres*, où j'ai vu jadis aux prises les cocardes *vertes* et les cocardes *blanches*, la *Montagne* et la *Gironde* : abandonné pendant long-temps aux paisibles joueurs de dames et de dominos, il est maintenant en grande faveur parmi les gourmands de profession. Le café Hardi a vu disparaître la gloire de ses rognons devant les coquilles aux champignons du café de Chartres, où déjeûnent pour l'ordinaire ceux qui vont dîner au Rocher de Cancale. Je demande du thé; un gros homme qui dépeçait à la table voisine un poulet à la tartare, me regarde en pitié ; les garçons ne se pressent point à me servir ; l'humeur me prend, je sors, et vais au café *Lemblin*. Ce café, d'institution moderne, ne tardera pas à faire du bruit dans le monde, si l'on tient au projet d'en faire le centre de la faction musicale ou plutôt anti-musicale, qui s'est proposé la noble tâche de décrier un établissement public dont la France s'honore. Déjà quelques-uns des affidés viennent y pérorer en faveur de la musique de M. Bellini qu'ils n'ont point entendue et contre la musique de

M. Catel qu'ils sont désespérés qu'on entende. Point d'harmonie, point d'orchestre, point de bruit! s'écrient-ils de toute leur force; nous voulons du chant....—Mais enfin, messieurs, la mélodie....—Point de mélodie! nous voulons du chant, rien que du chant.—Quelle sotte et misérable querelle! Peut-être n'y aurait-il qu'un mot à dire pour la terminer. Mais il y a tant de gens qu'elle amuse, tant d'autres qu'elle occupe, sans compter ceux qui en vivent, qu'on ne doit pas se presser de fermer la bouche aux professeurs du café Lemblin.

C'est à midi que le Palais-Royal brille de tout son éclat: les magasins se remplissent; les gens d'affaires parcourent les allées, les vieillards s'asseyent au soleil, les oisifs se promenent sous les galeries, s'arrêtent devant le vitrage des boutiques, ou s'amusent à lire les affiches dont les murs sont tapissés. Les plus ridicules attirent ordinairement la foule: elle se pressait devant un placard où l'on annonce, *un Drame nouveau, maintenant sous presse*, lequel doit être précédé *d'une Notice historique*; *d'un Traité sur l'anévrisme*; d'une Réponse aux articles des journaux, et d'un *Essai sur la vogue extraordinaire dont jouit cet ouvrage*.

Tout en lisant cette singulière affiche, je vis entrer, *au Bras d'Or*, dans la boutique d'un marchand-tailleur, un grand jeune homme, qu'à son habit de silésie chiné, à boutons d'émail, à sa veste de satin couleur de feu, à franges vertes, et à sa culotte de casimir serin, je ne balançai pas à prendre pour quelqu'honnête provincial, arrivé la veille par les pataches du Bourbonnais; il resta près d'une demi-heure dans ce magasin. Curieux de savoir ce qu'il pouvait y faire, j'eus la patience de l'attendre; je le vis ressortir, à mon grand étonnement, vêtu de neuf des pieds à la tête, et tellement changé dans son nouveau costume, qu'il aura pu se faire remarquer le soir, par son élégance, au balcon de l'Opéra.

Je laissai là mon provincial ; et sous prétexte de changer un verre à mes lunettes, j'entrai chez Haring, l'opticien, en même-temps qu'un jeune homme, dont la figure m'aurait paru plus agréable si sa démarche n'eût pas été aussi insolente : il y fit l'emplette d'une paire de bésicles en vermeil, d'un lorgnon en or, et d'une lunette de spectacle. Interrogé par l'opticien sur le numéro des verres dont il faisait usage, il convint avec lui qu'il avait la vue excellente : qu'il n'achetait un lorgnon que pour avoir occasion de le suspendre a son cou par une tresse de cheveux d'une couleur très-*remarquable* : qu'il ne se décidait à porter des bésicles que pour n'être pas obligé de voir tous ceux qui le saluaient ; et qu'il ne se servait d'une lorgnette au balcon, que pour se faire remarquer dans les loges.

En sortant de chez Haring, je m'arrêtai avec quelques badauds, à la porte de Corcelet, le marchand de comestibles. Deux ou trois maîtres-d'hôtel s'y concertaient sur le choix de leurs provisions, et consentaient à débarrasser le marchand des objets dont il désespérait de se défaire : si la probité de cette classe de gens n'était pas aussi généralement reconnue, je serais tenté de croire que ceux-ci n'ont pas joint le mémoire de Corcelet à celui qu'ils ont présenté à leurs maîtres.

A quelques pas de là, je remarquai, dans la boutique d'une modiste, une très-jolie personne, dont les traits ne m'étaient point inconnus. Ce ne fut pourtant qu'après de longs efforts de mémoire, que je me rappelai certaine petite villageoise, fille d'un honnête fermier des environs de Bayeux, qui était venue à Paris pour être bonne d'enfants, et que l'on avait adressée à une dame de mes amies. A la recherche de sa parure, à l'aisance de ses manieres, à l'espece d'hommage qu'elle recevait, je devinai qu'elle n'avait point cédé à sa premiere vocation, et qu'elle avait pris un autre essor. Je crus inutile de répéter à une belle demoiselle coiffée à la

grecque, en apprentissage dans un magasin de modes des galeries de bois, les leçons de morale que j'avais faites à une petite fille en cornette et en bavolet, arrivée à Paris de la veille : mais je me promis bien de consigner quelque jour dans un bulletin spécial, les réflexions que cette rencontre me fit naître.

Vers quatre heures, la place de la Rotonde offre le tableau le plus piquant et le plus varié. Là, le marchand de Leipsick rencontre le négociant d'Amsterdam auquel il avait assigné le rendez-vous six mois d'avance ; là, se réunissent ces joueurs heureux qui n'avaient pas de quoi dîner la veille, et qui vont ce jour-là dépenser 40 fr. aux *Frères Provençaux* : là, se retrouvent ces frères d'armes, compagnons inséparables de gloire et de plaisirs ; ces concitoyens de Marseille, de Bordeaux, de Toulouse que trahit leur accent méridional ; et dans la foule mobile qui circule autour de moi, je remarque ce jeune étourdi qui poursuit un brocanteur pour lui donner à moitié prix, la montre de Bréguet qu'une série de *rouges* lui a fait acheter la veille, et qu'une *intermittence* le force à revendre le lendemain ; j'écoute en riant ce que raconte à son compatriote ce gros bourgeois de Montfort-l'Amaury. Il avait quelques emplettes à faire ; il est entré, sous les galeries, dans un magasin de *nouveautés* : dix jeunes filles de boutique charmantes étaient rangées autour du comptoir ; à chaque article qu'il demandait, une de ces demoiselles lui répondait avec un sourire, *nous ne tenons pas cela*, et il est sorti sans deviner ce que l'on pouvait vendre dans une boutique où il n'y avait rien."

L'heure du dîner était venue, je rentrai chez *Naudet* ; et lorsque je redescendis pour continuer mes observations, je ne tardai pas à m'apercevoir que celles qui me restaient à faire au Palais-Royal, n'étaient point de ma compétence, et qu'il y a dans certain tableau une partie qu'il faut laisser dans l'ombre.

LITTÉRATURE.

Correspondance litteraire, philosophique et critique, adressée à un Souverain d'Allemagne depuis 1770 *jusqu'en* 1782; *par le Baron de* Grimm *et par* Diderot.

Les Correspondances sont la manie du jour. La librairie est inondée de lettres inédites, et Dieu sait quand cela finira! Les éditeurs ne s'informent pas beaucoup si la publicité de ces révélations posthumes est bien d'accord avec la probité, la délicatesse, le respect que l'on doit aux morts, et surtout aux vivants. Les oisifs sont amusés, la malignité est satisfaite, tout est bien. Les éditeurs semblent tous dire au public ce que Cléon dit à Florise :

Si votre Orphise en meurt, vous plaire est mon excuse.

Et puisque le public accueille si bien tout ce qu'on fait pour lui plaire, les éditeurs ont raison, et les journalistes ne doivent pas être plus scrupuleux que les éditeurs et que le public. Je laisse donc là ma morale, et je viens au fait.

Quel est ce nouveau personnage dont les lettres viennent, après trente ans, grossir la collection, déjà si volumineuse, des *Correspondances*? C'est M. le baron de Grimm. Qu'était-il M. le baron de Grimm? Qu'a-t-il fait? Quelle influence a-t-il eue dans son siècle? A quoi doit-il la sorte de réputation qu'on lui a faite? Voilà quatre questions dont plus d'un lecteur demandera sans doute la solution; car enfin faut-il savoir quel est l'homme qui vous parle, quelle confiance il mérite, quelle autorité peuvent avoir ses jugements.

La réponse à la première question se trouve dans une notice qui est à la tête de ses lettres : on y voit que Grimm, né de parents pauvres et obscurs, après avoir été maintes fois sifflé en Allemagne, en punition de ses ouvrages dramatiques, résolut de se dépayser, qu'il accompagna à Paris les enfants du comte de Schomberg, devint lecteur du duc de Saxe-Gotha, et se lia avec J. J. Rousseau, Diderot, l'abbé Raynal, etc ; qu'il était partisan des bouffons italiens et contempteur de la musique française ; qu'il se piquait, bien à tort, d'être connaisseur en peinture, puisqu'il attribuait au Guerchin un tableau que le plus mince écolier savait être l'ouvrage du Guide ; qu'il avait des connaissances très-variées, beaucoup de souplesse dans l'esprit, et une conversation très-brillante ; enfin, que le duc de Saxe-Gotha l'ayant nommé son ministre plénipotentiaire auprès de la cour de France, son nom bourgeois de Grimm se transforma en celui de M. le baron de Grimm.

Fort bien. Mais qu'a-t-il fait ?—Ce qu'il a fait ? la liste de ses ouvrages ne sera pas longue. Il a fait une petite brochure contre la musique française, ayant pour titre : *le Petit Prophete de Boechsmisch-broda*. Ainsi, la troisième question se trouve résolue avec la seconde, car une petite brochure sur la musique ne donne pas une grande influence sur son siècle, et ne contribue pas infiniment aux progrès des lumières.

Reste donc la quatrième question. A quoi doit-il la sorte de réputation qu'on lui a faite ? Oh ! ceci demande quelques détails. Ce n'est pas sans raison que Gresset a dit :

Des réputations on ne sait pas pourquoi.

Les hommes sont comme les ouvrages de l'esprit, *et habent sua fata*, et pour me servir d'un adage français tout aussi connu, *nul n'est prophete en son*

pays. C'est ce que Grimm a parfaitement prouvé. " Tous ses ouvrages dramatiques, dit l'auteur de la notice furent impitoyablement sifflés. Il donna la tragédie de *Fanise*, dont Lessing et plusieurs autres critiques se moquerent complétement : mais ces désagrémens ne le découragerent pas et son esprit lui ouvrit bientôt les routes de la célébrité et de la fortune." je le veux bien ; mais *de la célébrité* ! Lorsqu'elle est acquise à si bon marché, il est à propos d'en discuter les titres. Nous avons vu que Grimm n'en aura aucun aux yeux de la postérité, car *le petit prophete* est oublié à jamais comme le seront toutes les brochures éphémeres ; il ne lui reste donc que l'opinion qu'il a donnée de son esprit ; or, il n'est pas difficile d'expliquer comment s'est opéré en France ce prestige en faveur de Grimm, auteur tombé, auteur sifflé, chétif auteur en Allemagne.

C'était l'époque où fermentait à Paris cet esprit d'innovation ce dévergondage d'opinion, présage d'une révolution prochaine. La licence des penseurs s'exerçait sutout. Tous les principes étaient devenus incertains. La fureur des disputes cherchait partout de l'aliment ; littérature économie, musique, finances, politique, morale, métaphysique, tout passait au creuset des novateurs. Quel beau moment pour se faire un nom! Il ne s'agissait que de s'enrôler sous les drapeaux d'un parti. On pouvait alors déraisonner tout à son aise, bien sûr d'être soutenu par les chefs, que l'on soutenait à son tour. Il n'y a pas de musique française, disait J. J. Rousseau.—Vous avez raison, répétait Grimm, il n'y a pas de musique française, et je le prouverai. Le *Petit Prophete* paraît, et voilà J. J. Rousseau devenu le prôneur du Grimm qui le prône. Les français n'ont point de tragédie, disait Diderot. D'ailleurs, qu'est-ce que la tragédie? Une sottise, une extravagance. Il n'y a de bon que le drame, vive le

drame ! Mon drame du *Pere de Famille* vaut mieux que *Tartuffe et le Misanthrope*, et le public est un sot d'avoir sifflé mon drame du *Fils naturel*.— A qui le dites-vous, répondit Grimm, et qui jamais a plus été sifflé que moi ? J'ai fait vingt drames, ils sont tous tombés, même en Allemagne, véritable patrie du drame ; mais c'est égal, il n'y a de bon que le drame. Vive le drame ! et voila les deux auteurs sifflés qui s'embrassent en se jurant une éternelle amitié, et prêts à soutenir envers et contre tous que *Banise* et *le Fils naturel* sont les deux plus beaux ouvrages de l'esprit humain. N'est-ce pas à-peu-près ainsi qu'ont dû se former naturellement les nœuds qui ont uni Grimm avec quelques-uns de nos fameux écrivains ?

Ajoutez que les Français ont toujours été renommés pour leur courtoisie envers les étrangers, et qu'alors, plus qu'en aucun temps, ce n'était pas un faible titre de recommandation dans les coteries littéraires que d'être étranger, et de tenir, même par le plus faible lien, à quelque grand seigneur du Nord. Qu'on se figure l'avantage que devait avoir un Allemand qui parlait facilement la langue française, qui avait beaucoup étudié, qui s'était mis au courant des opinions en faveur, et qui avait l'air de comprendre et d'admirer *le Contrat social*, *le Code de la Morale universelle* et tous les ouvrages *de génie* de cette époque dont vingt années ont suffi pour constater l'extravagance, et que le mépris et l'oubli disputent aujourd'hui. Un tel étranger était un vrai prodige, on regardait comme une recrue du plus grand prix le savant exotique, doué d'une intelligence si rare ; prôné partout, chacun se l'arrachait, c'était une conquête plus précieuse pour la fausse philosophie que celle du maréchal de Saxe pour l'armée française ; il serait le défenseur, le propagateur des nouvelles doctrines ; il porterait chez ses compatriotes le flambeau de la raison et la haine des préjugés. Quel triomphe ! et puis n'était-ce rien

(car il ne faut pas oublier ce point), n'était-ce rien que d'avoir du crédit auprès de M. le duc, de M. le prince, de M. l'électeur ? Si désintéressé que l'on soit, on n'est point insensible aux témoignages de gratitude de pareils personnages. . . . N'en voilà-t-il pas assez pour expliquer l'espece de célébrité dont a joui en France Grimm *le sifflé*, qui n'a pu être *prophete* en son pays, et qui l'est devenu en France en se frottant à tous les beaux esprits qui étaient alors les dispensateurs de la renommée ?

Tout cela ne préjuge rien sur le mérite de Grimm, et sur ce que sa correspondance peut offrir de curieux et d'intéressant. Je donnerai suite à ces réflexions dans les articles subséquents, et j'examinerai ce recueil sous divers rapports. Je terminerai cet article par la citation de quelques bons mots. Ce n'est pas ce qui fera le moins rechercher une collection sur laquelle il y a d'ailleurs tant d'observations à faire.

Honneur d'abord au vieillard de Ferney, dont les bons mots et les réparties suffiraient pour former un volume d'*ana* bien conditionné.

Un anglais étant venu voir Voltaire à Ferney, il lui demanda d'où il venait ? le voyageur lui dit qu'il avait passé quelque temps avec M. de Haller. Aussitôt ce patriarche s'écrie : " C'est un grand homme que M. de Haller, grand poëte, grand naturaliste, grand philosophe, homme presque universel." Ce que vous dites-là, monsieur, lui répond le voyageur, est d'autant plus beau que M. de Haller ne vous rend pas la même justice. *Hélas !* réplique Voltaire, *nous nous trompons peut-être tous les deux.*

M. de Saint-Ange, traducteur des *Métamorphoses* d'Ovide, ayant été, comme les autres gens de lettres, présenter ses hommages à M. de Voltaire, à son dernier voyage à Paris, voulut finir sa visite par un coup de génie, et lui dit, en tournant son chapeau entre ses doigts : " Aujourd'hui, mon-

sieur, je ne suis venu voir qu'Homere; je viendrai voir un autre jour Euripide et Sophocle, et puis Tacite, et puis Lucien, et puis ..." — Monsieur, interrompit Voltaire, je suis bien vieux, si vous pouviez faire toutes ces visites en une fois!

" Vous avez, lui disait M. Mercier, vous avez si fort surpassé tous vos confreres en tout genre, vous surpasserez encore Fontenelle dans l'art de vivre long-temps." — Ah! Monsieur, Fontenelle était un normand; il a trompé la nature.

De Voltaire à d'Arnaud-Baculard la transition paraît assez singuliere, mais elle surprendra moins quand on saura que ce n'est point Baculard qui a dit les bons mots, mais que c'est sur lui qu'ils ont été faits.

Un jour d'Arnaud entra chez le comte de Frieze, homme de beaucoup d'esprit. Il le trouva à sa toilette, et voulant lui faire un éloge peu commun, il lui dit: " Vous avez des cheveux de génie." — Ah! d'Arnaud, lui répondit le comte; si je le croyais, je les ferais couper tout-à-l'heure pour vous en faire une perruque.

Le même Baculard se promenait aux Tuileries par un beau jour d'hiver, méditant quelqu'*Epreuve du sentiment*, et se démenant en conséquence d'une étrange maniere: " Le voyez-vous, dit quelqu'un qui le reconnut, d'Arnaud vient remplir ici sa glaciere."

On pourrait, dit M. Grimm, faire un petit recueil des bons mots de Sophie Arnould, qui ont tous le ton de fille, mais d'un fille de beaucoup d'esprit.

On lui attribue ces deux mots sur *Céphale* et sur *Zémire et Azor*, deux pieces dont les paroles sont de Marmontel et la musique de Grétry: "La musique de *Céphale*, disait-elle, est plus française, que les paroles. Quant à *Zemire et Azor*, qu'on

appelait aussi la *belle* et la *bête* : " C'est la musique, disait Sophie qui est la *belle*.

M. de Buzançais et le prince de Nassau s'étant battus, on disait devant Mlle Arnould que le premier avait fait beaucoup de façons, avant de s'y déterminer et que cela était d'autant plus singulier qu'il passait pour savoir bien manier l'épée ; " c'est que, répondit Sophie, les grands talents se font toujours prier."

Après le déplacement du duc de Choiseuil, il fut regretté, et l'on fit des tabatieres où il y avait d'un côté le buste de Sully, et de l'autre le duc de Choiseul. " C'est bien, dit Sophie, en voyant une de ces boîtes on a mis ensemble la recette et la dépense."

Je terminerai ces citations par un mot très-naïf d'une princesse d'Italie. On louait beaucoup devant elle un célebre virtuose : " Oui, dit-elle, belle voix, mais mauvais cœur ; mon frere le cardinal en a fait un soprano, et il n'en a jamais eu la moindre reconnaissance.

PROMENADES D'UN DÉSŒUVRÉ

DANS LA VILLE DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Deux Vol. in-12.

Nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs, dans un moment où l'attention publique est si fortement excitée par tout ce qui concerne la Russie, de leur offrir quelques fragments d'un ouvrage qui donne des notions sur la capitale de ce grand empire et le caractere russe en général. En l'intitulant *Bagatelles*, l'auteur a voulu montrer qu'il avait écrit sans prétention, et qu'il n'avait pas observé avec suite. Ses chapitres n'ont entr'eux aucune liaison, et malgré les titres bisarres dont ils sont décorés, ils offrent peu de remarques curieuses et de tableaux intéressants. Cependant, comme c'est un ouvrage à peu près neuf, qui traite de sujets peu connus, nous l'avons distingué dans la foule de ces productions frivoles destinées à être oubliées presqu'en naissant.

Voici comme l'auteur peint les divers aspects qu'offre St. Pétersbourg et qui distinguent cette ville de toutes les autres capitales de l'Europe, parce qu'ils réunissent les deux extrêmes de la barbarie et de la civilisation :

" Si j'avais, pour un jour, à ma disposition la baguette de la fée Morgane, je me donnerais une jouissance à ma façon, et voici en quoi elle consisterait :

" En un beau jour de printemps ou d'été, j'irais enlever, dans un des pays les plus civilisés de l'Europe méridionale, un homme connu pour son esprit observateur, et réunissant à cette qualité, de l'instrucion, l'expérience que donnent les voyages, et la

connaissance du monde. Je le transporterais à travers les airs à St. Pétersbourg. Pendant le trajet, il aurait les yeux bandés ; dans cet état je le conduirais à l'endroit de la Néva où abordent les vaisseaux marchands, dans le quartier de la Vieille-Bourse. Avant de lui ôter le bandeau, je lui dirais : " Monsieur, devinez où vous êtes."

" Je sens," me dirait-il, " une odeur de marchandises ; je sens des emballages ; des vapeurs variées d'oranges, de citrons, de noix, de cuirs, de raisins secs, circulent autour de moi. A présent, mon oreille est frappée du bruit des poulies et des cris des matelots qui hissent des marchandises ; je sens le goudron des cordages ; j'entends radouber des vaisseaux ; j'entends des mots anglais, danois, suédois, allemands et autres qui me sont inconnus et qui me paraissent bien étranges : je dois être dans une ville de commerce. . . ." C'est alors que j'ôterais le bandeau à mon voyageur, enchanté d'avoir deviné juste. En voyant une forêt de mâts, la bigarrure des divers costumes circulant autour de lui, il se trouverait suffisamment dédommagé d'avoir été un moment privé de la lumiere.

" Je lui remets le bandeau, et d'un saut nouveau nous nous trouvons, mon observateur et moi, au milieu du jardin d'été. Nous nous promenons dans la grande allée : à l'ombre de ses arbres majestueux on respire une douce fraîcheur. C'est le rendez-vous du beau monde de la capitale. Il y a des moments de presse, on se fait place, on s'évite ; le froissement des vêtements annonce des chocs involontaires. Tout est décent dans cette superbe allée ; tout y déploie le luxe et l'opulence ; une atmosphere de parfums délicieux précede et suit des groupes de femmes élégantes ; c'est Vénus que reconnaît son fils à l'odeur d'ambroisie qui s'échappe de sa chevelure divine. Parmi les hommes, quelquefois une croix se montre à une boutonniere, quelquefois un crachat se laisse apercevoir sous le

revers d'un frac modeste ; des laquais brillants, des negres, des Turcs en livrée, de petits marmots vêtus à la chinoise, des coureurs portant des schawls sur leurs bras, ou des mouchoirs aux ordres de leurs maîtresses ; une longue file d'équipages rangés près des différentes issues du jardin ; la variété de ce spectacle magnifique frappe d'étonnement mon observateur ; je lui demande où il croit être ? C'est un autre monde, me dit-il, que celui de tantôt ; c'est une ville opulente, mais ce n'est plus une ville de commerce. Je crois être dans le voisinage d'une cour brillante, mais je ne sais dans quelle ville.

" Pour que mon observateur ne s'aperçoive pas que ses courses se font dans l'étendue du même cercle, je le soumets au commencement de chacune à l'épreuve du bandeau : du jardin d'été je le transporte au milieu de l'île de Kretowsky. De tous côtés des bourgeois, des artisans se délassant de leurs travaux ; les uns jouant aux quilles, les autres se promenant la pipe à la bouche. Ceux-ci, étendus sur la pelouse avec leurs femmes et leurs enfants, prennent le thé autour d'une ample bouilloire de cuivre ; d'autres boivent de la bierre ou mangent des viandes froides, ou du laitage sur une serviette déployée sur le sable. Ils chantent, ils s'entretiennent. " Monsieur," me dit mon voyageur aërien, tout-à-l'heure je pouvais être en France ; ici, c'est la foire d'une petite ville d'Allemagne. Je reconnais la langue, les chansons, les accents de joie. Je dois être bien loin de l'endroit d'où nous sortons."

" Tout à coup je transporte mon voyageur devant Kammeni-Ostroff. Je le place sur le pont ; l'île enchantée se déploie devant nous ; elle semble flotter sur des ondes argentines ; elle est bordée de bocages voluptueux, d'arbres à cîme majestueuse dont le feuillage se balance à travers les airs. Dans l'enfoncement de cet amphithéâtre de verdure, sont semées çà et là une foule d'habitations délicieuses ;

le jaune, le blanc, le rose, le bleu-ciel, les couleurs les plus riantes se marient sur leurs façades ; l'œil ne peut deviner de quelle maniere elles ont été construites ; on les dirait de porcelaine ou bien de carton délicat ciselé à plaisir et peintes pour faire décorations ; légeres, elles semblent fouler à peine la verdure ; elles paraissent appartenir à la France, à l'Italie, à l'Angleterre, à la Hollande, à la Chine ; mais leur ensemble n'est d'aucun pays. Ce climat doit être doux, doit réunir tous les climats ; ce ciel est beau, cette eau est limpide, la végétation est fraîche et vigoureuse. Cette île est entourée d'une foule d'autres îles ; partout de l'eau, partout de la verdure ; partout ce n'est que féerie et enchantement. " Monsieur, je ne sais où je suis : je ne connais ni le style de l'architecture, ni le climat, ni la végétation."

" Je transporte mon voyageur sur la nouvelle promenade près l'Amirauté. " Voici des Anglais," me dit-il, " voici des Turcs, voilà des Espagnols, voilà des Arméniens ; ces hommes sont nés au pied du mont Caucase. J'ai vu ces nations en estampes, elles sont ici en nature : elles agissent, elles se promenent comme pour se montrer aux regards ; est-ce une illusion ou bien une réalité ?... Ils parlent chacun leur langue. C'est un rendez-vous de nations différentes ; mais ce ne sont point des marchands. Ces édifices ne sont pas ceux d'une ville de commerce. Voilà un palais qui doit être l'habitation d'un grand monarque. Quelle vaste étendue ! quelle grandeur imposante ! Je dois être dans une des premieres résidences de l'Europe."

" Le bandeau est remis, et mon observateur se trouve dans la perspective de Newsky. " Regardez autour de vous, lui dis-je ; examinez, monsieur, ces maisons, et dites-moi où vous croyez être." — " Ces maisons élégantes, ces hôtels à toits plats se rencontrent," me répondrait-il, " en Italie, en France ;

ils sont simples et d'un goût agréable ; mais aucune marque distinctive n'indique leur patrie. Ce trottoir n'appartient point à la ville de Londres ; Londres n'en a point en granit ; ses rues ne sont point si larges ni si spacieuses. Amsterdam ni Venise n'offrent point de canal de cette magnificence ; ce ne sont pas là les briques uniformes de la Hollande, ni les lugubres gondoles des lagunes. Les lagunes ne sont pas bordées de rues vastes et à trottoirs ; et des quais de granit, des balustrades de fer n'entourent pas les eaux de l'Amstel. Cette rue surpasse en longueur les rues célebres de Berlin ; ni Turin ni Florence n'en possedent point qui aient les dimensions de celle-ci. Je ne vois pas les antiques monuments de Rome ; mais je vois des colonnes de marbre ; le marbre et le granit frappent partout les regards ; partout je trouve une fraîcheur, une élégance comme je n'en ai vu nulle part. Londres, Vienne, n'ont pas ces équipages ; là le mouvement est grand, ici il est plus bruyant et plus précipité. Cette ville, monsieur, est une des premieres villes de l'Europe. C'est la cinquieme par laquelle vous me faites passer aujourd'hui," me dit mon voyageur.

" Le tenant ainsi en suspens, je le place soudain au milieu d'un groupe d'habitants de la campagne. Le voilà sur le marché au foin. Il est effrayé de ces barbes touffues, de ces mentons hérissés, de ces hommes en pelisses grossieres ou en bure, et à bonnets à poil ; ces poitrines velues, ces cols découverts, ces sarreaux à toile de sac, ces souliers d'écorces d'arbres le rendent interdit et stupéfait. — " Quels équipages ! quels attelages ! de ma vie je n'en ai vu de semblables ! Que signifient ces ceintures de bois sur le col des chevaux ! Tout est rustique et vigoureux, tout est étrange jusqu'à la physionomie des quadrupedes ! Mais de quel pays sauvage sort cet homme qui a pour tout équipage, attaché

son cheval à deux longues perches dont les bouts réunis traînent à terre et portent des produits champêtres! Jamais je n'ai vu de si près l'enfance de l'humanité et sa misere!... Voilà, monsieur, la sixieme ville où vous m'avez conduit," me dit-il; "ces hommes et ces équipages sont étrangers aux habitations qui environnent cette place immense. Vous m'avez fait passer d'un point extrême de la civilisation à l'autre."

L'auteur trace assez bien, dans le morceau suivant, le caractere de cette nation qui, née pour les arts d'imitation, n'a point changé la simplicité de ses moyens, tout en aggrandissant la sphere de son industrie.

L'Homme Indépendant.

"Quand je vois un de ces Russes à barbe, qui portent derriere le dos une hache passée dans la ceinture, un de ces hommes qu'on appelle *Plotniki*, je me dis: voilà un homme indépendant. Un Russe, muni de sa hache, est propre à tout; avec elle il peut se passer de tous les instruments: elle sert de marteau, de scie, de pince, de rabot, et, au besoin, de ciseau, enfin de tout. Employez-le à tout ce que vous voudrez, c'est un homme qui gagne sa vie avec sa hache. Pour celui qui sort d'un pays où les arts et les métiers traînent à leur suite tout l'attirail perfectionné des besoins développés, c'est un spectacle unique de voir la merveilleuse simplicité des moyens et la célérité des procédés de l'artisan russe. La planche ou la poutre, il ne la scie pas, sa hache l'a coupée en un instant. A-t-il des clous à enfoncer, la hache retournée lui sert de marteau. Avec elle il taille des chevilles, et les fait entrer dans l'ouverture qui leur est destinée. Avec elle il unit des planches et taille des coulisses; il

sait ciseler des enjolivements et former des moulures. Cette hache est aussi tranchante qu'un rasoir ; sa main s'en sert avec une précision mathétique. Le Russe avec sa hache dans la ceinture, n'a pas besoin d'un grand appareil d'outils, de sacs, d'étuis, de caisses et de boîtes. Vous ne distinguez pas s'il est maître ou compagnon, ou apprentif ; ni le large tablier, ni l'outil garni en argent ne marquent son grade. Rien ne désigne le métier du paysan qui vient de se faire artisan. Maçon, sculpteur, charpentier, tailleur de pierre, artisan ou artiste, il a toujours le même costume ; qu'il raccommode une écurie délâbrée, ou qu'il sculpte les acanthes d'un chapiteau icorinthien. Ce n'est que la poussiere de charbon ou de briques, ou de pierres, qui caractérise l'état de l'ouvrier. Une chemise grossiere et un caleçon de toile, voilà toute la garde-robe de cet homme industrieux. L'artiste, qui exécute une statue pour un palais, est nu-pieds ; sa couche est dans les débris de son atelier, et son atelier est en plein air. L'homme de la nature ne connaît point le superflu.

" Rien de plus simple et de plus fragile que l'échafaudage du maçon qui renouvelle la couleur et le stuc d'une maison. Une poutre est diagonalement appuyée contre le mur ; des bouts de lattes cloués à certaine distance, ou des entailles faites avec la hache, forment les marches de cet escalier mobile. Le bas de la poutre aboutit dans une traverse de quelques pieds qui pose sur le pavé et qui sert de base. L'ouvrier grimpe sur cet arbre à la hauteur nécessaire, et le tenant enlacé d'un bras, il peint de l'autre main ; c'est ainsi qu'il atteint au second, au troisieme. A mesure que le travail avance à droite ou à gauche, l'ouvrier descend et avance la base de son échafaud ambulant. Y a-t-il un quatrieme où cet arbre ne peut atteindre, on descend une corde par une lucarne du toit, on l'attache

che à un crochet ou à quelque morceau de bois qui s'avance d'une ouverture, et sur un bâton serré entre les jambes, ou sur un bout de planche servant de siége, l'ouvrier suspendu se porte sur tous les points où l'appelle le *besoin*. La tête tourne au passant, à la vue de cet homme ainsi balotté dans l'air. Cependant, c'est ainsi que les plus grands édifices sont nettoyés à St. Pétersbourg, et à peine y fait-on la plus légere attention. Que d'apprêts, dans un autre pays, aurait fait un maître-maçon pour produire le même résultat! Tout le corps aurait gravement délibéré pour dresser l'échafaud! Que de cris et d'embarras pour le maître de la maison, pour le voisinage et les passants! on aurait employé plus de temps à l'élévation de l'échafaudage, que le Russe n'en met à peindre la maison. Que de bois en solives et en planches! que de clous de différentes especes! quels trous dans la terre! aussi quel énorme grillage, masquant toute la maison! Dispositions à la vérité très-commodes pour le maître et pour le maître-compagnon, qui, la pipe à la bouche, viennent gravement une fois par jour faire l'inspection. Pauvre propriétaire de la maison, c'est comme si vous aviez un procès, et qu'avant de le voir entamé, les frais accessoires vous eussent déjà ruiné!

" Je vis une fois faire l'accord avec des peintres pour une décoration d'appartements. Le jour arrive et point d'apprêt; le peintre avec ses aides se présente, sans autre attirail que ses couleurs, ses patrons et ses pinceaux. Comment atteindra-t-il la corniche, le plafond? Ne soyez point embarrassés, puisque l'artiste ne l'est pas. Il arrive, jette un coup-d'œil dans la cour, et dans un tour il a vu, il a trouvé tout ce qu'il lui faut. Des bouts d'échelles, de vieux tonneaux, des morceaux de bancs, des fragments de planches et de perches jetés au hasard dans l'écurie, dans la remise, sous le hangar, lui

fournissent bientôt les pièces de son échafaudage. Quelques bouts de cordes marient le tout et lui donnent de la solidité. En un clin-d'œil l'ouvrage est en train.

" Je fais appeler un jour un vitrier pour quelques carreaux cassés. Le jeune homme a tracé les incisions avec son instrument ; il s'agit de casser le verre ; je le vois examiner les serrures de mes portes, et chercher, à défaut d'outil nécessaire, une clef qui ait des échancrures d'une largeur proportionnée à l'épaisseur du verre, pour pouvoir le rompre. De cinq, de six clefs, aucune ne convient. Mon artisan n'est point embarrassé : il porte le carreau à sa bouche, et de ses dents il ébreche le verre tout le long de l'incision. Le bruit du verre moulu entre les dents me fait frissonner, je me bouche les oreilles. " Insensé que tu es, tes levres, tes gencives, ta langue vont être en sang !"—" *Nébos*," me répond tranquillement le jeune homme : il rejette les éclats broyés, et me montre intacte sa dentare d'ivoire, en riant de mon inquiétude."

Dans une autre partie de son ouvrage, l'auteur complette ainsi l'esquisse du caractere russe, non pas du Russe élevé dans la capitale ou dans les palais des grands, mais du paysan russe qui a conservé la teinte du caractere national et les traces de sa simplicité primitive.

" Le Russe conserve long-temps le caractere ingénu de l'enfance. J'ai été étonné de voir des hommes à barbe, folâtrer et lutter d'adresse et d'agilité, comme de jeunes écoliers. Ce qui, dans un autre pays, serait l'amusement d'un enfant, fait ici la jouissance de l'homme de trente ans. On peut s'en convaincre sous les boutiques, dans les marchés : deux barbus se poursuivent, s'attrappent, se donnent le croc-en-jambe, tombent, se relevent, courent, se

représentent ; une douzaine de barbus excite, applaudit, rit aux éclats. Je me suis dit : voilà un peuple heureux, il jouit long temps du bonheur de l'enfance !—Les jeux publics portent ce caractere à un degré qui m'a frappé. Ces montagnes de glace ne seraient probablement du goût d'aucune autre nation : accoutumé sur son petit traîneau, le Russe à barbe se laisse couler d'une éminence de près de cinquante pieds ; glissant sur la superficie transparente, il fend l'air avec la rapidité de l'éclair ; en moins de deux minutes, il a parcouru près de trois cents pas. Comme tous les plaisirs vifs, celui-ci est bien court ; mais il prend son traîneau sous son bras, rebrousse avec ardeur la plaine parcourue, et monte cent cinquante marches pour jouir encore une minute et demie. Il renouvelle vingt et trente fois le même manége ; il se montre infatigable dans ses jeux ainsi que l'enfant.

" Enfant lui-même, il est bien naturel qu'il aime les enfants. Les Russes sont inépuisables en jeux, en soins et en caresses pour ces êtres intéressants. Il fut un temps, et il n'est pas éloigné, où l'on se servait en Europe du nom de Russe comme d'un épouvantail ; on s'imaginait que chaque soldat moscovite portait, au bout de sa baïonnette, une couple d'enfants embrochés. Moi, je crois qu'aucun soldat ne serait plus facile à adoucir, dans le moment de la fureur guerrierre, que le soldat russe. S'il entrait vainqueur dans ma maison, pour toute défense je lui opposerais, je lui mettrais devant les yeux un enfant : s'il ne caressait pas le petit être innocent, du moins il reviendrait bientôt à lui. L'amour de l'enfance est un trait de caractere si fondamental dans cette nation, qu'il mérite bien d'être cité.

" Dans la vie, il s'agit de jouir du moment, le seul dont on puisse disposer ; c'est un art que de savoir l'embellir ; cette tournure de caractere est le plus grand présent que nous puisse faire la nature.

Le Russe ne paraît l'avoir reçu en partage. Partout où il porte ses pas, il joue, il crée, il embellit tout à sa maniere. Il entoure les fenêtres et les combles de ses maisons de planches ciselées à jour, en dentelles, partout il place des girouettes ; tout tourne et se ment ; tout reçoit la teinte riante des couleurs ; les plus saillantes sont celles qu'il préfere. Un régiment russe est aussi ingénieux dans la construction de ses cabanes, aussi gai dans ses jeux, aussi riant, d'une insouciance aussi aimable, qu'un régiment français. Les mœurs du Russe, ses idées sont bien différentes, mais le fond est le même : c'est le besoin de se rendre heureux et l'art de passer agréablement une courte et pénible existence. Du bruit, de la gaîté, du mouvement."

L'auteur, dans un chapitre intitulé *la Police*, fait un tableau de la police de St. Pétersbourg qui, s'il n'est pas exagéré, prouverait que les agents mêmes de Napoléon pourraient trouver dans la maniere dont elle est organisée et dont elle s'exécute, des expédients qui ont échappé à leur sagacité.

La Police.

" Je ne crains pas de trop avancer, en appelant St. Pétersbourg la premiere des grandes capitales de l'Europe, sous le rapport des institutions de police. Quelle sûreté dans les rues et à toutes les heures ! A chaque pas des hommes en sentinelle qui veillent pour vous. A quelle heure de la nuit que vous passiez, un soldat de police fait entendre son avertissement attentif, qui vous assure de sa vigilance et vous invite à être sans inquiétude. Il y a beaucoup de capitales où l'on ne circule pas dans les rues avec autant de sécurité. Comment s'y prendrait un malfaiteur à St. Pétersbourg, pour assassiner ou détrousser un passant ? Comment des brigands de profession oseraient-ils vous rançonner

et vous demander la bourse, impudence assez ordinaire dans Londres? Mais ce n'est pas seulement sur les rues que s'étend l'œil vigilant de la police de St. Pétersbourg: les cours des maisons sont encore de son domaine; elles font, pour ainsi dire, partie de la voie publique. Les portes cocheres des maisons restent la plupart ouvertes toute la nuit, afin de donner entrée aux voitures qui reviennent tard des sociétés. On entre dans une cour étrangere, on s'y promene si l'on veut. Elle est ouverte à tout le monde; mais rarement on entend parler de vols qui s'y soient commis. Les vols avec effraction sont inconnus à St. Pétersbourg. On dirait que l'œil de la police pénetre jusque dans la conscience des malintentionnés, et qu'il y jette une frayeur salutaire. Les délits de ce genre se bornent à de petites escroqueries dans les rassemblements publics et dans les cabarets. Le jour, quelle surveillance dans les rues! Survient-il une rixe, un attroupement, un homme est-il blessé par un équipage, un cheval prend-il le mors aux dents, aussitôt des soldats de police paraissent, tranquillisent, séparent, menacent, arrêtent. La police pour les incendies n'est pas moins admirable. Partout des hommes en sentinelle, des tours faisant des signaux, le jour avec des drapeaux, la nuit avec des feux. En un clin-d'œil, les pompes à feu, les crochets, les échelles, et tout l'attirail des incendies se trouve sur le point menacé. Des chevaux y vont voler, avec la rapidité du vent, les pompes à feu et les voitures qui portent les ouvriers et les instruments nécessaires; aussitôt les toits et les cheminées sont garnis de sapeurs et de pompiers. Il n'y a pas d'exemple qu'un incendie ait duré au-delà de la premiere alerte. Une cheminée en feu attire à peine les regards du passant, qui poursuit tranquillement son chemin, s'en reposant sur l'activité de la police. Dans les grandes fêtes publiques, avec quel ordre circulent les milliers de voitures à quatre chevaux! Avec quelle

régularité elles sont rangées devant les spectacles, les églises, les salles de bal et de concert !

" L'autre jour, je me promenais, avant midi, dans la perspective de Newsky. Parmi ceux qui venaient à ma rencontre, je distingue un homme en redingotte bleu, avec un chapeau rond enfoncé sur les yeux. Ses yeux étincelants frappent mon attention et m'effraient ; ils roulent, ils fulminent ; un regard, ou plutôt un éclair s'en détache et passe sur la tête de deux hommes qui marchent à côté de moi. C'étaient des gens du peuple, barbus, en pelisse, avec la tournure d'ouvriers. Un tel regard ne se lance pas en vain. Je soupçonne la mission secrette de l'observateur à l'œil de feu. Je le vois croiser mes hommes en pelisse, les friser de près, la physionomie immobile, le regard masqué par l'ombre de son chapeau. Tantôt il les dépasse, tantôt il rallentit sa marche et les suit à une certaine distance. Curieux de connaître le dénoûment de cette scene muette, je laisse passer devant moi mes deux hommes ainsi que l'ombre qui s'attache à leurs pas. Il avance, il passe entre eux ; puis se tenant à deux pas en avant, il prête l'oreille à leurs discours. Enfin il arrive au bout de la promenade et tourne à droite avec eux, devant le palais Anitschkof, le long de la Fontanka. Je laisse la largeur de la rue entre eux et moi, et parallelement avec eux je marche sur le trottoir. Les deux hommes s'arrêtent, parlent, semblent délibérer sur le chemin à prendre. Mon observateur, tournant le dos, feint de se perdre sous une porte cochere. Deux fois ils changent de route, et deux fois l'observateur change aussi la sienne, sans en être remarqué. Tout-à-coup il s'élance vers un poste de police ; deux soldats paraissent à l'instant. Ils fondent sur nos gens comme l'aigle sur sa proie. En un moment, ils sont saisis, garottés et conduits en prison. Quel était leur crime, je l'ignore. Mais l'homme au chapeau rond était le maître de la police."

ÉTAT TOPOGRAPHIQUE ET POLITIQUE

De l'Armée Française, au Midi de l'Espagne, sous le Commandement du Maréchal Soult, *avant la prise de Badajoz.*

PREMIER CORPS.

VILLATE, (1) *Général de Division Commandant.*

PREMIERE DIVISION.—*Sous le Général* COUROUX. (2)

MEUNIER (3) général de brigade.—1ere brigade, comme colonne mobile, dans la Sierra de Ronda.

9e régiment des troupes légeres -	1,500
96e —— de ligne. - -	1,500

MOUQUERY (4) général.—2de brigade, à Ronda, Obbera et Antiquiera, et aussi à Zara.

24e de ligne - - -	1,500

SECONDE DIVISION.—*Sous* BAROIS (5) *Gén. de Division. Dans l'Estremadoure, en Expédition.*

CASSAGNE, (6) général de brigade.—1ere brigade.—

16e lég. - - -	1,500
51e de ligne - -	1,500

VACANT, (7) 2de brigade, 8e de ligne - 1,500

54e ditto. - - -	1,500

3e DIVISION.—*Sous* LE FOL, (8) *Général de Brigade.*

COMBELLE, colonel—1ere brigade, 27e lég. -	1,500
63e rég. -	1500
PECHEUX, (9) général de brigade, 94e -	1,500
95e -	1,500

Ces deux brigades sont dans les lignes depuis Chiclana jusqu'à St. Lucar et envoient des détachements à Viger, Medina, Arcos et Conil

D'autre part - - - 16,500

CAVALERIE.—*Sous* BONNEMAIN, (10) *Gén. de Brig.*

La cavalerie est surtout employée en corps avec la 1ere division, et le reste en est distribué dans la préfecture de Xérès.

ARTILLERIE.—*Sous* d'ABOVILLE. (11) *Gén. de Brig.*

Surtout dans les lignes de Cadix, avec la 1ere division - - - 1,200

INGÉNIEURS et SAPPEURS.—*Sous* GARBET, (12) *Général de Brigade.*—Deux compagnies sont avec la 1ere division et le reste dans les lignes avec la 3e - - - 500

MARINS.—Sous le colonel CERISUX (13) à Port-Royal, St. Lucar, Trocadero et sur la côte 2,000

Total (14) - - - 22,400

QUATRIEME CORPS.

Sous LEVAL (15) *Général de Division.*

MARANSIN, (16) général de brigade, 1ere brigade à Malaga, Grenade, Almeria, Antiquera, dans une partie de la province de Jaen et les environs de Cordoue, etc. 43e lég. . . 1,500

32e - - 1,500

75e - - 1,500

REY (17) général de brigade, 2de brigade, colonne mobile, contre BALLASTEROS, et les insurgés de la Sierra Ronda 58e rég. - 1,500

58e - 1,500

CAVALERIE, (18) *Sous* L'ALLEMAND, *Gén. de Div.*

5e de dragons - - 700

8e - - - - 500

12e - - - - 500

14e - - - - 500

16e - - - - 500

20e - - - - 500

21e - - - - 500

Lanciers polonais - - - 700

D'autre part - - -	11,900
ARTILLERIE.—*Sous le col.* BOUCHÉE, à Grenade, Jaen, Antiquera, Malaga et sur la côte	800
Ingénieurs et Sappeurs - - -	600
	13,300
Cavalerie détachée, à déduire -	2,500
Total - -	10,800

CINQUIEME CORPS.

Deux Divisions d'Infanterie, et deux de Cavalerie sous le Comte d'ERLON (DROUET) (19) Général de Division.

PREMIERE DIVISION.—*Sous* BURM ST. POL, *Gén. de Brig.*

30e (20) - - -	1,500
34e (21) - - -	1,500
21 - - - -	1,500
88 (22) - - - -	1,500
100e - - - -	1,500

SECONDE DIVISION.—*Sous le Gén.* DARRICAUD.

DULONQUE, colonel à Chiclana

103e - - - -	1,500
28e (23) - - -	1,500
15e (24) - - -	1,500
9e (25) - - -	700
12e (26) - - -	1,500

BRICHE, brig.-gén. 1ere division, CAVALERIE (27) Dans l'Estremadoure, le royaume de Cordoue et celui de Séville

2e hussards - - -	500
10e do. - - - -	500
10e chasseurs - - -	500
21e do. - - - -	500
28e do - - - -	500
20e do. (28) - - -	500
28e do. - - - -	500
12e do. - - -	500

D'autre part - - -	8200
16e do. - - - -	500
4e do. -	500
8e do.	500
27e do.	500
ARTILLERIE, (29) sous RUTZ, brig.-gén.	1,500
INGENIEURS, (30) sous le REY, gén. de division, dans le midi - - -	1,000
MARINS, (31) sous le col. DUNOYER - -	600
Effectif du 5e corps - -	23,300

RECAPITULATION.

1er corps - -	22,400
4e corps - -	10,800
5e corps - -	23,300
Total -	56,500

Les notes relatives à cet état, se trouveront après les observations suivantes.

OBSERVATIONS.

Outre ces troupes-là, il faut compter, comme attachés au 5e corps, trois mille Espagnols de troupes réglées, tant cavalerie qu'infanterie et artillerie. Dans ces dernieres il y en a 900 de très-bonnes; il y a surtout un régiment de Caçadores de Montana de 400 hommes, commandés par le colonel FIGUEROA qui ont été remarquablement actifs, et qui sont aussi bons qu'aucune autre troupe. Le reste des Espagnols est méprisé des Français qui ne leur accordent aucune confiance, et qui les ont distribués dans les forts de Séville ou abandonnés sur le Guadalquivir.

Il y a une division allemande de 4000 hommes d'infanterie occupant la Sierra Moréna et la Manche, chargée de surveiller les communications avec Madrid, etc. Un bataillon de cette division se trouvait à Badajoz, et y a été fait prisonnier.

Le maréchal Soult a tiré tout le parti possible des gardes civiques. Ceux de Séville au nombre de 4000 sont parfaitement disciplinés; ceux de Carmona et Fuentes, les premiers au nombre de 1200 et les seconds au nombre de 300, sont de bons soldats. Ceux de Xérès au nombre de 2000 sont fideles à la France. Ils font le service intérieur de maniere à laisser toutes les troupes de ligne disponibles pour la campagne. Dans les autre royaumes du midi et dans l'Estremadoure il y a environ 30,000 gardes civiques organisés, selon le système dernierement adopté par l'Empereur. Les régiments de l'armée du midi ne sont pas rappelés, mais sont toujours tenus au complet par les dépôts; c'est pour cela que, dans l'état ci-dessus, ils sont portés sur le pied de présents à l'appel. Pour donner une idée de cette organisation voici ce qui se pratique. Chaque régiment d'infanterie est composé de 5 bataillons, dont trois sont à l'armée; le 4eme va et vient de France en Espagne, conduisant les recrues, etc. qui, du dépôt de Bayonne, sont envoyés au bataillon le moins fort. Chaque bataillon a 6 compagnies de 140 hommes avec les officiers et les sergents. De ce nombre, toutefois, il faut déduire les malades, les vétérans employés dans les forts, les domestiques des officiers, les travailleurs du régiment, les gardes d'équipage, de l'artillerie, les gens à la suite, et les soldats d'ordonnance pour escorter les généraux qui vont à Madrid, etc.

L'un portant l'autre, on peut dire qu'un bataillon est de 600 hommes effectifs et présents sous les armes. Mais le jour d'une bataille, tous (à l'exception, des malades, des convalescents et des gardes d'équipage), rentrent au bataillon de manière à porter chaque bataillon à 600 hommes au moins. Chaque régiment de cavalerie est de 4 escadrons et d'une compagnie d'élite. L'un dans l'autre, l'état ci-dessus de la cavalerie est exact, quelques régiments étant de plus de 500 hommes, et peu de régiments étant au-dessous de ce nombre.

Les cavaliers d'élite, devant avoir au moins dix ans de service, sont bien supérieurs à tous les autres. Dans ce moment, on peut dire que la cavalerie est au complet. Il y a eu un temps où l'on manquait de beaucoup de chevaux, mais cinq mille hommes ont été dernierement remis à cheval par les remontes arrivées depuis peu à l'armée du midi, et le reste des cavaliers démontés ont reçu, des communes du royaume, des chevaux qui ont fort bien fait le service.

La police intérieure est sévere et bien organisée. Les

poste est chere et bien servie ; dans toute la ligne du Guadalquivir la correspondance est rapide et bien escortée.

Le 1er corps a, à Séville, sa caisse militaire, ses équipages, ses gardes et ses convalescents. Séville est le centre de toute l'administration civile et militaire de l'armée du midi. Il y a dans les chantiers une grande abondance de bois de construction de toute espece. On a rendu le Guadalquiver navigable jusqu'à Cordoue et Andujar, pour faciliter le transport du bois de construction, venant de la Sierra Moréna et du royaume de Jaen. Un bataillon d'ouvriers de marine a un grand parc à Séville sous la direction du général Lery, chef des ingénieurs. On est abondamment pourvu de souliers, de harnois, de sellerie, de cuirs de toute espece, par les tanneries de Séville, sous la direction de M. Wetherall. L'ordre et la salubrité regnent dans les hôpitaux. Toute espece d'habillements sont fournis avec régularité et sont de bonne qualité. Jamais le vin n'a manqué dans l'armée. On le tire surtout de Xérès, et on l'embarque à St. Lucar pour Séville. Le froment vient des vastes plaines de Xérès, Utrera, Lebrija, Carmona et Ossuna. Le maréchal Soult a si bien fait que jamais l'armée n'en a manqué ; mais les habitants ont souffert, et dernierement, dans toute la province, une fanégue de froment leur a coûté de dix à douze shelins. L'avoine est rare et a manqué, il n'y a pas long-temps. On a toujours pu se procurer de la paille. Maintenant la cavalerie est au vert ; et, dans ce pays-là, c'est une nourriture très-bonne et très-substantielle. La moisson de cette année promet d'être extraordinairement abondante. On prend toutes les mesures pour qu'il ne passe point de blé aux Espagnols, C'est pour cela qu'on a fortifié Villamartin, pour s'assurer de tout ce que produisent les rivages de la Guadalete qui sont très-fertiles. On tire du bétail de Sierra de Ronda, Cordoue et Morena qui en abondent Le 1er et 5e corps font aussi venir du bétail des plaines basses des cantons où ils sont, et des ilas gandes et petites du Guadalquivir qui fourmillent de toute espece de bétail. Le maréchal a pris soin de le ménager et de le garder pour le besoin. En général l'armée ne manque de rien quant aux subsistances. Le corps le mieux approvisionné, est celui qui est à Grenade, c'est le 4e. Jamais ce royaume n'a été surchargé de monde. Le dépôt de ce corps est dans la ville de Grenade où il se trouve aussi de même qu'à Malaga un grand magasin de vivres, qui peut suffire pour une année. Les chaloupes canonnieres et les bateaux plats dans

le Trocadero sont presque pourris ; mais on peut y suppléer, car le bois de construction ne manque point. Le maréchal Soult s'est déterminé à n'avoir que deux ou trois grands magasins de subsistances ; tous les autres ne sont que temporaires. L'ordre établi dans toute la province est tel que les villes et les districts peuvent journellement fournir aux troupes leurs rations, sans qu'il soit besoin de rien tirer des grands dépôts, excepté dans le cas d'une expédition. Généralement parlant, tous les forts et postes retranchés sont approvisionnés pour six mois. Dans la Chartreuse de Séville il y a une année de subsistances pour le 1er et le 5e corps. Les fortifications de cette chartreuse passent pour un chef-d'œuvre, et soutiendraient un siége fort long. Le maréchal Soult protége singulierement les habitants de l'Andalousie et de l'Estremadoure. Il est aimé dans la partie qui est à l'est de l'armée. Ses talents administratifs et militaires sont certainement du premier ordre. Il écoute beaucoup les conseils du comte Montarco qui est un homme habile, fin et délié. De tout ceci, il ne faut pas conclure que l'armée française soit formidable ; il n'en est rien. Elle n'a point de force morale. A commencer par les généraux, elle est dégoûtée de cette guerre cruelle et anti-nationale. Officiers et soldats désertent par bandes. Les officiers sont maltraités par les généraux et ceux-ci par le maréchal. Les soldats ne trouvant plus de quoi piller, ne respectent ni leurs officiers ni l'empereur. Ils sont devenus très-insolents, et souvent ils refusent les services pénibles ; souvent ils se mutinent. Les généraux ferment les yeux sur cette conduite plutôt que d'avoir recours à des punitions fréquent, La solde est arriérée depuis le 1er Janvier, 1811; ce qui est une des plus fortes raisons de mécontentement. Tout cela est dans un état à ne tenir qu'à un fil. Si la moisson manquait, si, par quelque accident, les subsistances devenaient rares, les conséquences en seraient fatales; on craint de voir se renouveler la désastreuse retraite de Masséna. Les dernieres campagnes ont répandu parmi les Français la terreur des Anglais, et on leur persuadera difficilement de tenir ferme contre eux, sachant d'ailleurs qu'ils en sont bien traités quand ils désertent. Rien n'a autant contribué à les indiscipliner. Les généraux se flattent que bientôt le maréchal Suchet aura fini ses opérations sur les côtes de l'est, et qu'alors il opérera sa jonction avec l'armée de Soult dont il prendra le commandement, Soult se retirant

en France. C'est sur le corps de Suchet que l'on compte le plus, parce qu'il a toujours été heureux, et qu'il n'a point encore eu affaire aux Anglais.

NOTES.

(1) Le général Villate commande à présent tout le corps; ci-devant il ne commandait que la 3e division. Il est aimé et estimé de l'armée pour ses qualités morales et militaires. Il est protégé de l'Empereur, parce qu'il était ami du Prince Bernadotte dont il a été aide-de-camp. Soult lui témoigne beaucoup d'égards. C'est un jeune homme, mais un vieux général. Son quartier-général est au Port Ste. Marie.

(2) Couroux est un bon, sévere et brave général, respecté de ses inférieurs, aimé de sa division qui est la meilleure et la mieux disciplinée.

(3) Le général Meunier commande la 1ere brigade; et seconde très-bien le général Couroux. On le regarde comme le meilleur général de brigade de l'armée.

(4) Mocquery commande à Ronda avec le 24e. Il n'a point de talents.

(5) Le général Barois a du talent, mais plus de prudence que de courage. Il a beaucoup perdu dans l'opinion de l'armée pour n'avoir pas eu une bonne conduite à Barrosa, et pour avoir le premier signé la sentence du duc d'Enghien, circonstance à laquelle il doit tout son avancement.

(6) Cassagne est dénué de talents militaires. La bataille de Barrosa fut perdue par sa faute; et, par sa faute, tous les canons furent encloués à Chiclana

(7) La Plane qui commande la 2e brigade est parti pour France d'où il reviendra.

(8) Le général le Fol est un militaire distingué. Sa brigade est excellente. C'est un colonel qui la commande à présent, la 3e division ayant été donnée à le Fol, quand le général Villate passa au commandement de tout le corps.

(9) Pêcheux est un général distingué, très-actif. Sa brigade est très-belle. Il est chargé particulierement des lignes de St. Petri et Chiclana.

(10) La cavalerie est en bon état et bien commandée. Elle n'a point souffert du manque de fourage. Le 14e des dragons appartient au 4e corps; c'est un renfort que l'on a envoyé au 1er corps. Dans l'expédition de Tariffa, il per-

dit beaucoup de chevaux; mais depuis il lui est arrivé des remontes.

(11) Le commandant de l'artillerie est un caractere faible, peu estimé. Le colonel Bruyere son second, directeur du parc de l'artillerie, est un excellent officier.

(12) Garbet est un homme de mérite, parfaitement secondé par le colonel Juchereau de St. Denis.

(13) Cérieux se distingue dans sa profession. Son corps de marins est composé de gens d'élite, et fait un corps de troupes admirablement belles.

(14) A quelque chose de plus ou de moins, telle est la force effective du 1er corps.

(15) Leval commande le 4e corps. Son quartier général est à Grenade. C'est un général expérimenté. Son corps est disséminé dans les environs de Grenade, Jaen, Cordoue, et dans le royaume de Murcie. Il entretient les communications avec Suchet.

(16) Maransin, bon officier, ne peut faire son service en campagne, à cause d'une blessure qu'il reçut à Albuera. Le colonel Bortin commande sa brigade.

(17) Rey n'a ni talent ni bravoure. Ballasteros l'a souvent battu.

(18) La cavalerie appartient à la division de Milhaud. Des régiments ici nommés, le 14e de dragons est avec le 1er corps, et les 8e, 12e, 16e, 20e sont en expédition dans l'Estramadoure; ce qui fait dans ce corps une déduction de 2500 hommes dont 2000 se trouveront ajoutés au 5e corps.

(19) Le quartier-général du général d'Erlon était à Llerena; on ne sait où il est à présent. Le district de ce corps s'étend, depuis le Tage, dans l'Estramadoure, dans une partie de la province de Séville, de Cordoue, et dans les montagnes vers la Manche.

(20) Un bataillon de 500 hommes est rentré en France avec Mortier. Girard en perdit 600 et le reste était à Badajoz.

(21) Girard en perdit 600; il y en avait un bataillon à Badajoz.

(22) On en a perdu un bataillon à Badajoz. Celui-ci et le 23e sont néanmoins actuellement complets.

(23) Perdu à Badajoz, un bataillon—(24) do.

(24) Le 4e bataillon perdu à Badajoz. Le maréchal Soult a remis au complet les régiments qui ont souffert à Badajoz et dans les surprises de l'Estramadoure. Pour cela il

pris tous les surnuméraires des autres régiments de l'armée, et les recrues et convalescents des dépôts.

(26) Ce régiment a été envoyé dernierement au 1er corps, et il est à Chiclana.

(27) Cette cavalerie était sous les ordres de Latour Maubourg, maintenant en France. La 1ere division est la cavalerie légere ; elle est rentrée en France avec Mortier ; mais probablement elle a rejoint à présent.

(28) Les 2de, 12e, 16e, et 8e de dragons appartiennent au 4e corps ; mais ils ont été envoyés pour renforcer le 5e dans l'Estramadoure.

(29) On a perdu une partie de cette artillerie à Badajoz, (30) do.

(30) Ces marins sont stationnés sur le Guadalquivir. On en a perdu deux compagnies à Badajoz.

Ce tableau des forces de Soult dans le midi de l'Espagne, est extrait du *Times*, qui le donne pour authentique. Il ne peut servir qu'à rehausser la gloire qu'a eue Lord Wellington en assiégeant et en prenant Badajoz, ayant des forces aussi considérables sur sa droite et d'autres plus nombreuses encore sur sa gauche (celles qu'il vient d'anéantir.)

BULLETINS DE LA GRANDE ARMÉE.

VIIIeme Bulletin de la Grande-Armée.

Gloubokoé, le 22 Juillet 1812.

Le corps du prince Bagration est composé de quatre divisions d'infanterie fortes de 22 à 24,000 hommes, des cosaques de Platow formant 6000 chevaux, et de 4 ou 5000 hommes de cavalerie. Deux divisions de son corps (la 9e et la 15e) voulaient le rejoindre par Pinsk ; elles ont été interceptées et obligées de rentrer en Wolhynie.

Le 14, le général Latour-Maubourg, qui suivait l'arrière-garde de Bagration, était à Romanow. Le 16, le prince Poniatowski y avait son quartier-général.

Dans l'affaire du 10, qui a eu lieu à Romanow, le général Rozniecki, commandant la cavalerie légere du 4e corps de cavalerie, a perdu 600 hommes tués ou blessés, ou faits prisonniers. On n'a à regretter aucun officier supérieur. Le général Rozniecki assure que l'on a reconnu sur le champ de bataille les corps du général de division russe comte Pahlen, des colonels russes Adrianow et Jesowayski.

Le prince de Schwarzenberg avait, le 13, son quartier-général à Prazana. Il avait fait occuper le 11 et le 12 la position importante de Pinsk par un détachment qui a pris quelques hommes et des magasins assez considérables. Douze houlans autrichiens ont chargé 46 cosaques, les ont poursuivis pendant plusieurs lieues, et en ont pris 6. Le prince de Schwarzenberg marche sur Minsk.

Le général Régnier est revenu, le 19, à Slonim, pour garantir le duché de Varsovie d'une incursion, et observer les deux divisions ennemies rentrées en Wolhynie.

Le 12, le général baron Pajol étant à Ighoumen, a envoyé le capitaine Vandois avec 50 chevaux à Khaloui. Ce détachement a pris là un parc de 200 voitures du corps de Bagration, a fait prisonniers 6 officiers, 200 canonniers, 300 hommes du train, et a pris 800 beaux chevaux d'artillerie. Le capitaine Vandois se trouvant éloigné de 15 lieues de l'armée, n'a pas jugé pouvoir amener ce convoi et l'a brûlé ; il a amené les chevaux harnachés et les hommes.

Le prince d'Eckmühl était le 15 à Igheumen ; le général Pajol était à Jachitsié, ayant des postes sur Swisloch; ce qu'apprenant, Bagration, il a renoncé à se porter sur Bobrunsk, et s'est jeté 15 lieues plus bas du côté de Mozier.

Le 17, le prince d'Eckmühl était à Gologniuo.

Le 15, le général Grouchy était à Borisow. Un parti qu'il a envoyé sur Star-Lepel, y a pris des magasins considérables et 2 compagnies de mineurs de 8 officiers et de 200 hommes.

Le 18, ce général était à Kokanow.

Le même jour, à deux heures du matin, le général baron Colbert est entré à Orcha, où il s'est emparé d'immenses magasins de farine, d'avoine et d'effets d'habillement. Il a passé de suite le Borysthene et s'est mis à la poursuite d'un convoi d'artillerie.

Smolensk est en alarme. Tout s'évacue sur Moscou. Un officier envoyé par l'Empereur pour faire évacuer les magasins d'Orcha, a été fort étonné de trouver la place au pouvoir des Français; cet officier a été pris avec ses dépêches.

Pendant que Bagration était vivement poursuivi dans sa retraite, prévenu dans ses projets, séparé et éloigné de la grande armée, la grande armée, commandée par l'Empereur Alexandre, se retirait sur la Dwina. Le 14, le général Sébastiani, suivant l'arriere-garde ennemie, culbuta 500 cosaques et arriva à Drouïa.

Le 13, le duc de Reggio se porta sur Dunabourg, brûla d'assez belles baraques que l'ennemi avait fait construire, fit lever le plan des ouvrages, brûla des magasins et fit 150 prisonniers. Après cette diversion sur la droite, il marcha sur Drouïa.

Le 15, l'ennemi qui était réuni dans son camp retranché de Driasa, au nombre de 100 à 120 mille hommes, instruit que notre cavalerie légere se gardait mal, fit jeter un pont, fit passer 5000 hommes d'infanterie et 5000 hommes de cavalerie, attaqua le général Sébastiani à l'improviste, le repoussa d'une lieue et lui fit éprouver une perte d'une centaine d'hommes tués, blessés et prisonniers, parmi lesquels se trouvent un capitaine et un sous-lieutenant du 11e de chasseurs. Le général de brigade baron Saint-Geniès, blessé mortellement, est resté au pouvoir de l'ennemi.

Le 16, le maréchal duc de Trévise, avec une partie de la garde à pied et de la garde à cheval, et la cavalerie légere

bararoise, arriva à Gloubokoé. Le vice-roi arriva à Dockchitsié le 17.

Le 18, l'Empereur porta son quartier-général à Gloubokoé.

Le 20, les maréchaux duc d'Istrie et de Trévise étaient à Ouchatsch; le vice-roi à Kamen, le roi de Naples à Disna.

Le 18, l'armée russe évacua son camp retranché de Drissa, consistant en une douzaine de redoutes palissadées, réunies par un chemin couvert, et de trois mille toises de développement dans l'enfoncement de la rivière. Ces ouvrages ont coûté une année de travail; nous les avons rasés. Les immenses magasins qu'ils renfermaient ont été brûlés ou jetés dans l'eau.

Le 19, l'Empereur Alexandre était à Witepsk.

Le même jour, le général comte Nansouty était vis-à-vis Polotsk.

Le 20, le roi de Naples passa la Dwina et fit inonder la rive droite par sa cavalerie.

Tous les préparatifs que l'ennemi avait faits pour défendre le passage de la Dwina, ont été inutiles. Les magasins qu'il formait à grands frais, depuis trois ans, ont été détruits. Il est tels de ses ouvrages qui, au dire des gens du pays, ont coûté dans une année 6000 hommes aux Russes. On ne sait sur quel espoir ils s'étaient flattés qu'on irait les attaquer dans les camps qu'ils avaient retranchés.

Le général comte Gronchy a des reconnaissances sur Babinovitch et sur Sienno. De tous côtés on marche sur la Oula. Cette rivière est réunie par un canal à la Bérésina, qui se jette dans le Borysthene; ainsi nous sommes maîtres de la communication de la Baltique à la Mer-Noire.

Dans ses mouvements, l'ennemi est obligé de détruire ses bagages, de jeter dans les rivières son artillerie, ses armes. Tout ce qui est Polonais profite de ses retraites précipitées pour déserter et rester dans les bois jusqu'à l'arrivée des Français. On peut évaluer à 20,000 les déserteurs polonais qu'a eus l'armée russe.

Le maréchal duc de Bellune, avec le 9e corps, arrive sur la Vistule.

Le maréchal duc de Castiglione se rend à Berlin, pour prendre le commandement du 11e corps.

Le pays entre l'Oula et la Dwina est très-beau et couvert de superbes récoltes. On trouve souvent de beaux châ-

beaux et de grands couvents. Dans le seul bourg de Glouboko, il y a deux couvens qui peuvent contenir chacun 1200 malades.

IXeme BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Bechenkoviski, le 25 Juillet 1812.

L'Empereur a porté son quartier-général le 23 à Kamen, en passant par Ouchatsch.

Le vice-roi a occupé, le 22, avec son avant-garde le pont de Botschiekowo. Une reconnaissance de 200 chevaux envoyée sur Bechenkoviski a rencontré deux escadrons de hussards russes et deux de cosaques, les a chargés et leur a pris ou tué une douzaine d'hommes dont un officier. Le chef d'escadron Lorenzi, qui commandait la reconnaissance, a loué des capitaines Rossi et Ferreri.

Le 25, à six heures du matin, le vice-roi est arrivé à Bechenkoviski. A dix heures, il a passé la riviere et a jeté un pont sur la Dwina. L'ennemi a voulu disputer le passage; son artillerie a été démontée. Le colonel Lacroix, aide-de-camp du vice-roi, a eu la cuisse cassée par une balle.

L'Empereur est arrivé à Bechenkoviski le 24, à deux heures après-midi. La division de cavalerie du général comte Bruyeres, et la division du général comte Saint-Germain ont été envoyées sur la route de Witepsk; elles ont couché à mi-chemin.

Le 20, le prince d'Eckmühl s'est porté sur Mohilow. Deux mille hommes qui formaient la garnison de cette ville ont eu la témérité de vouloir se défendre; ils ont été écharpés par la cavalerie légere. Le 21, 3000 Cosaques ont attaqué les avant-postes du prince d'Eckmühl; c'était l'avant-garde du prince Bagration, venue de Bobrunsk. Un bataillon du 85e a arrêté cette nuée de cavalerie légere et l'a repoussée au loin. Bagration paraît avoir profité du peu d'activité avec laquelle il était poursuivi pour se porter sur Bobrunsk, et de là il est revenu sur Mohilow.

Nous occupons Mohilow, Orcha, Disna, Polotsk. Nous marchons sur Witepsk, où il paraît que l'armée russe s'est réunie.

Ci-joint le plan du camp retranché et des lignes que l'ennemi avait faits devant Drissa. C'est un ouvrage de longue haleine.

Grodno, 5 Juillet.

La Grande-Armée française est composée de 10 corps. Le 10e forme son aile gauche, commandée par M. le maréchal Macdonald, duc de Tarente. Le corps prussien en fait partie, sous les ordres du général Gravert. Le centre de l'armée est composé du 1er corps (maréchal Davoust, prince d'Eckmühl); du 2e (maréchal Oudinot, duc de Reggio); du 3e (maréchal Ney, duc d'Elchingen); du 4e et du 6e (S. A. I. le prince vice-roi d'Italie). Les 5e, 7e et 8e corps (S. M. le roi de Westphalie) forment l'aile droite de l'armée. Le 9e (maréchal Victor, duc de Belluno) est placé entre l'Elbe et l'Oder. S. M. le roi de Naples commande toute la cavalerie. Les Wurtembergeois sont commandés par leur prince héréditaire, les Saxons par le général de Funk, les Bavarois par le général baron de Wrede.

Paris, 4 Août.

Des lettres de l'armée portent que S. M. était partie de Gloubokoé, le 23 Juillet, pour se porter en avant et continuer à poursuivre l'armée Russe qui n'a pas osé attendre l'armée dans ses retranchements sur la Duna, et qui, par la retraite qu'elle semble faire vers Moscow, abandonne à l'armée française une partie de ses provinces maritimes.

Proclamation des Russes, trouvée aux Avant-postes sur la Dwina, le 17 Juillet, 1812.

Soldats Français!

L'on vous force de marcher à une nouvelle guerre; l'on vous persuade que c'est parce que les Russes ne rendent pas justice à votre valeur: non, camarades; ils l'apprécient; vous le verrez un jour de bataille. Songez qu'une armée, s'il le faut, succédera à l'autre, et que vous êtes à 400 lieues de vos renforts. Ne vous laissez pas tom-

per à nos premiers mouvements: vous connaissez trop les Russes pour croire qu'ils fuient devant vous: ils accepteront le combat, et votre retraite sera difficile. Ils vous disent en camarades: retournez chez vous en masse; ne croyez point à ces perfides paroles; que vous combattez pour la paix: non; vous vous battez pour l'insatiable ambition d'un souverain qui ne veut point la paix; sans cela, il l'aurait depuis long-temps, et qui se fait un jeu du sang de ses braves. Retournez chez vous, ou acceptez en attendant un asile en Russie; vous y oublirez les mots de conscription, de levée, de ban et arriere-ban, et toute cette tyrannie militaire qui ne vous laisse pas un instant sortir de dessous le joug.

Réponse d'un Grenadier Français.

Soldats Russes!

Ce sont les escalves que l'on fait marcher malgré leur volonté, et que l'on conduit à coups de bâton; le soldat français, libre, n'obéit qu'à l'honneur et à la loi.

On ne nous a jamais dit que vous ne fissiez pas cas de notre valeur; cela serait trop absurde! Amsteten, Hollabrunn, Austerlitz, Pultusk, Eylau, Friedland, sont des souvenirs trop récents. Nous, nous vous voyons aujourd'hui ce que nous avons toujours vu; fuir devant nous! Vous avez fui depuis la Suisse; vous avez fui depuis Austerlitz (heureux qu'on vous ait laissés regagner votre pays); vous avez continué de fuir après Friedland, et vous fuyez encore! Nous nous y attendions, et cela ne nous étonne pas. Par les plus habiles manœuvres vos armées sont partagées et séparées les unes des autres: vos colonnes errent sans direction; tous vos camps retranchés sont abandonnés; vos immenses magasins tombent dans nos mains, ou sont détruits; la capitale de la Pologne russe est en notre pouvoir, et six millions des Polonais-Lithuaniens, confédérés avec les cinq millions des Polonais du duché de Varsovie, prennent les armes pour réclamer leurs droits! Déjà plus de 6000 de ces généreux Polonais ont déserté de vos camps et nous ont rejoint.

Vous prévoyez notre retraite. Où avons-nous battu en retraite devant vous? Vous avez l'arrogance du langage que vous teniez il y a vingt ans. Tout est bien changé! Le procès est jugé! Nous nous connaissons.

Vous parlez de l'insatiable ambition de notre souverain. Lequel est le plus ambitieux, du souverain, qui après la victoire, évacue d'immenses provinces, par amour de la

paix, ou de celui qui, battu, défait, réunit cependant à ses États la Finlande, la Moldavie, la Valachie, des portions de la Prusse orientale et de la Gallicie, et nourrit ainsi son ambition de ce qu'il prend à ses alliés, les Suédois, les Prussiens et les Autrichiens. Où se serait-il donc arrêté, s'il avait été victorieux ?

Vous nous conseillez de déserter ! Les lâches seuls conseillent une lâcheté. Nous ne vous donnerons pas ce conseil ; nous méprisons la désertion. Nous nous adresserons seulement aux infortunés Polonais ; nous leur dirons que leur patrie est rétablie, qu'ils quittent les rangs de leurs oppresseurs, qu'ils viennent (et effectivement ils viennent et viendront tous les jours davantage), qu'ils viennent se ranger sous l'aigle blanche de Pologne, qui conduisit leurs ancêtres jusque dans les murs de Moscou ! Nous leur dirons que l'heure de la résurrection a sonné pour leur pays ! que la confédération de Pologne, sous le grand maréchal Adam Czartoryski, les rappelle du service de la Russie, et que l'honneur et la religion leur ordonnent de venir concourir au grand œuvre du rétablissement de leur patrie !

Vous nous offrez un asyle en Russie ! Quoi ! nous quitterions notre belle patrie pour vos affreux climats ! nous quitterions les lois tutélaires d'un peuple civilisé pour la glebe et l'esclavage ! Nous sommes *hommes*, et nous deviendrions *bêtes de somme !* Et que pourriez-vous nous donner ! Tout votre Empire réuni vaut-il une seule de nos provinces !

Vous nous parlez de conscription, de tyrannie militaire ! La conscription est une loi ; soixante millions de citoyens fournissent facilement au recrutement de nos armées : nous marchons parce que la loi l'ordonne ; mais vous, choisis par vos maîtres dont vous êtes la propriété, vous êtes là pour la vie, sans savoir pourquoi l'un plutôt que l'autre, et seulement par le bon plaisir de vos seigneurs. Vous êtes livrés par eux au recrutement, comme ils livrent des chevaux et des bœufs ?—*La tyrannie militaire*, dites-vous ? La tyrannie est chez vous, que l'on bâtonne, et qui n'arrivez jamais à aucun emploi ; chez vous, où la crainte est le nerf de votre discipline, et non l'honneur !—Toutefois, le temps n'est pas éloigné où nous rendrons la liberté à vos frères, où nous détruirons l'esclavage dans l'Empire Russe, et où nous vous rétablirons dans vos droits ; chaque paysan sera sujet et citoyen de l'État ; il sera maître de son travail et de son temps ; il ne sera plus la propriété de son seigneur, comme un bœuf ou un cheval.

Alors nous vous engagerons aussi à déserter; nous vous dirons que nous nous battons pour vos droits et pour vos familles, et que vous devez nous seconder contre vos oppresseurs: l'esclavage des hommes et contre leurs droits et contre la religion.

Nous finissons en vous remerciant de cette communication que vous nous faites de votre plan de campagne. Vous vous retirez pour nous attirer, dites-vous: nous reconnaissons qu'il y a de la générosité à nous en prévenir! Continuez à nous instruire de vos intentions par le noble moyen que vous avez pris; nous continuerons à en faire notre profit.

(Moniteur.)

GAZETTES DE LA COUR.

GAZETTE DU 15 AOÛT, 1812.

Bureau de l'Amirauté, le 15 Août, 1812.

Extrait d'une Lettre du Contre Amiral Martin *au Vice Amiral Sir* J. Saumarez, *datée de Riga, le 25 Juillet,* 1812.

Je viens, dans l'instant, à mon retour de notre poste avancé, où le capitaine Stewart est stationné avec une division de canonnieres, d'avoir le plaisir d'apprendre qu'il est arrivé durant mon absence un courrier apportant la nouvelle que le Prince Bagrathion a attaqué la cavalerie de Davoust avec la plus grande vigueur; et le résultat en a été publié ici dans la piece officielle ci-jointe.

Nouvelles des Opérations de l'Armée, qui ont été reçues ici aujourd'hui, sous la Date de Polotzk, le 7 (19) *Juillet.*

Dans le premier combat important qui a eu lieu, la victoire s'est déclarée en faveur de notre patrie et de l'humanité. Le Prince Bagrathion, qui mettait à exécution les mouve-

ments qui lui avaient été prescrits, pour effectuer sa jonction avec la premiere armée, a rencontré, dans sa marche à la tête de son avant-garde, toute la cavalerie ennemie. Les troupes Russes, qui depuis long-temps brûlaient du désir de combattre, se sont précipitées sur l'ennemi, et après la resistance la plus opiniâtre de sa part, qui a rendu le combat encore plus mémorable, neuf de ses régiments ont été entierement taillés en pieces, plus de 1000 hommes et plus de 50 officiers supérieurs et d'état-major ont été faits prisonniers. Les difficultés que l'ennemi avait tenté d'opposer aux opérations de la seconde armée sont maintenant levées. Rien ne peut actuellement empêcher ces deux armées, avec leurs forces réunies, de préparer aux hordes ennemies le sort qui, ainsi que l'histoire des nations nous l'apprend, a terminé la carriere de tous les conquérants dévastateurs. Nous pouvons regarder ce glorieux combat comme un gage d'autres exploits éclatants. Aujourd'hui que la victoire animera nos cœurs dans une nouvelle bataille, les victimes de notre ennemi perdront leur confiance dans la fortune de la guerre, ainsi que la force et la volonté de résister.—Riga, le 13 (25) Juillet, 1812.

Extrait d'une autre Lettre du Vice-Amiral Sir J. Saumarez, *Baronet, &c. adressée à* J. W. Croker, *Ecuyer, et datée à bord du Victory, en Rade à Hooke, le 7 Août,* 1812.

Je transmets ci-joint une lettre du Contre-Amiral Martin, en date de Riga du 27 Juillet, que j'ai reçue ce matin de Hano par un exprès, et par laquelle il m'informe de la jonction du Général Barclay de Tolly commandant en chef de l'armée Russe, avec le corps du prince Bagrathion.

Extrait d'une Lettre du Contre-Amiral Martin *au Vice-Amiral* Saumarez, *datée de Riga, le 27 Juillet,* 1812.

Le Général Barclay de Tolly, commandant en chef de l'armée Russe, a annoncé sa jonction par des marches forcées, avec le corps du Prince Bagrathion à Witepsk, où le courrier qui vient d'arriver l'a laissé le 24 de ce mois. L'Empereur Alexandre était arrivé lui-même à Smolenski, probablement

pour exciter par sa présence les habitants de cette fidele province, à des efforts proportionnés aux dangers dont ils sont menacés. L'activité de l'Empereur et son zele à poursuivre la guerre offrent un exemple admirable à ses sujets, qui dans l'ancienne Russie sont dévoués à sa cause. Les nobles de Moscow, ont offert de lever 100,000 hommes à leurs frais, outre une contribution volontaire de deux millions de roubles d'argent, à la dispositon de l'Empereur. Nous apprenons par le même courrier que la paix avec la Turquie est ratifiée.

Autre Lettre du Vice-Amiral Sir J. Saumarez, &c.

Monsieur,

Je joins ici une copie d'un rapport des opérations de l'armée Russe, publié à Riga, que j'ai reçu hier du contre-amiral Morris, à qui il avait été transmis par le contre-amiral Martin, par un vaisseau marchand ; vous voudrez bien le mettre sous les yeux de Leurs Seigneuries. J. SAUMAREZ.

Nouvelles des Opérations de l'Armée, reçues aujourd'hui.

L'objet de la bataille que l'avant-garde du Prince Bagrathion a victorieusement livrée à l'ennemi, est accompli. La premiere armée de l'Ouest a effectué sa jonction avec celle du Prince Bagrathion, et maintenant l'une et l'autre s'avancent de concert pour attaquer l'ennemi. En même temps, on a reçu l'agréable nouvelle de la conclusion définitive de la paix avec la Porte Ottomane. Les armées Russes, avec leurs forces réunies, sont maintenant en présence de l'ennemi, dont jusqu'ici les opérations n'ont eu d'autre objet que d'empêcher leur jonction, ce qu'il n'a pas pu accomplir. Leurs freres d'armes, sur le Danube, réconciliés avec leurs adversaires, retournent maintenant vers elles, pour prendre part à leurs exploits, du résultat desquels la Russie doit attendre une gloire immortelle, et l'Europe opprimée l'aurore de la liberté.

GAZETTE EXTRAORDINAIRE

DU DIMANCHE, 16 AOÛT, 1812.

BATAILLE DE SALAMANQUE.

DÉFAITE DES FRANÇAIS.

Département de la Guerre.

Lord Clinton, aide-de-camp du Comte Wellington, est arrivé, ce matin, au bureau de la guerre, avec des dépêches adressées par S. S. au Comte Bathurst, en date du 21, 24 et 28 du mois dernier, dont voici l'extrait :

Cabrerizos, près de Salamanque,
21 Juillet, 1812.

Dans la journée du 15 et celle du 16, l'ennemi porta toutes ses troupes à la droite de sa position sur le Douro, et concentra ainsi son armée entre Toro et San Roman.

Un corps considérable passa le Douro à Toro, dans la soirée du 16, et je portai l'armée alliée à la gauche, le même soir, dans l'intention de la concentrer sur la Guarena.

Il m'était absolument impossible d'empêcher l'ennemi de passer le Douro dans aucun des points où il le jugerait expédient ; il avait en sa possession tous les ponts de cette rivière et plusieurs gués. Il la repassa à Toro dans la nuit du 16, portant toute son armée à Tordésillas, où il traversa de nouveau le Douro dans la matinée du 17, et assembla son armée le même jour à la Nava del Rey, n'ayant pas fait moins de dix lieues dans la journée du 17.

La 4e et la légere divisions d'infanterie avec les brigades de cavalerie du major-général Anson étaient allées dans la nuit du 16, à Castrejon, dans la vue de se réunir à l'armée sur la Guaréna ; à Castrejon, le 17, elles se trouverent sous les ordres du lieutenant-général Sir Stapleton Cotton, n'ayant pas reçu ordre de s'avancer plus loin, parce que je savais que l'ennemi n'avait point passé le Douro à

Toro, et que je n'avais pas le temps de les rappeler entre le moment que j'appris que toute l'armée ennemie était à la Nava, et le point du jour du 18. Je songeai donc aux mesures à prendre pour leur réunion et leur jonction, en postant la cinquieme division à Tordesillas de la Orden, et envoyant les brigades de cavalerie des majors-généraux Le Marchant, Alten et Bock à Alaejos.

L'ennemi attaqua nos troupes à Castrejon, à l'aube du 18, et Sir Stapleton Cotton maintint le poste, sans aucune perte, jusqu'à l'arrivée de la cavalerie. A peu près dans le même temps, l'ennemi tourna, par Alaejos, le flanc gauche de notre position à Castrejon.

Les troupes se retirerent en bon ordre à Tordésillas de la Orden, ayant toute l'armée ennemie sur le flanc de leur arriere-garde. De là elles arriverent à la Guaréna qu'elles passerent dans la même situation, et effectuerent leur jonction.

La Guaréna qui tombe dans le Douro, est une riviere formée de quatre autres qui se réunissent une lieue au-dessous de Canizal. L'ennemi prit une forte position sur les hauteurs à la droite de cette riviere. Sur les hauteurs opposées, je plaçai la quatrieme et cinquieme division avec la légere, après avoir ordonné au reste de l'armée de traverser la haute Guaréna à Vallesa, l'ennemi ayant marqué l'intention de tourner notre droite. Cependant peu de temps après son arrivée, l'ennemi traversa la Guaréna à Carteillo au-dessous du confluent des quatre rivieres, manifestant l'intention de tomber sur notre gauche et d'entrer dans la vallée de Canizal. La brigade du major-général Anson, soutenue par le troisieme des dragons, était déjà aux prises avec la cavalerie de l'ennemi, et avait fait prisonnier, entre autres, le général Carrier. J'ordonnai à l'honorable lieutenant-général Cole d'attaquer (avec les brigadiers d'infanterie du major-général Anson et du brigadier-général Hervey, (celle ci étant commandée par le colonel Stubb), l'infanterie ennemie qui était soutenue par la cavalerie de l'ennemi. Cette attaque s'exécuta aussitôt; l'ennemi fut défait par le 27e et le 40e régiments qui s'avancerent la baïonnette au bout du fusil, secondés par la brigade portugaise du colonel Stubb. L'ennemi lâcha pied. Il eut beaucoup de monde tué et blessé, et la brigade du major-général Alten poursuivit les fuyards et leur fit 240 prisonniers.

Tous nos chefs se distinguerent. L'ennemi ne fit plus de tentative sur notre gauche. Il se renforça de ce côté;

il retira les troupes qu'il avait à sa gauche, je rappelai les nôtres de Vallesa.

Le 19, dans l'après-midi, l'ennemi retira les troupes de sa droite, et marcha, par sa gauche, vers Tarragone, dans l'intention, apparemment de tourner notre droite. Je passai la Haute Guaréna à Vallesa et El Olmo avec toute l'armée alliée, dans le même soir et pendant la nuit ; on fit toutes les dispositions pour une action à laquelle on s'attendait, dans la matinée du 20, sur la plaine de Vallesa. Mais peu de temps après le point du jour, l'ennemi fit un autre mouvement, en plusieurs colonnes, à sa gauche, le long des hauteurs de la Guaréna qu'il traversa au-dessous de Canta la Piedra, et alla se camper, cette nuit, à Babila Fuente et Villamela. L'armée alliée fit un mouvement correspondant par sa droite et par Cantalpino, et campa, cette nuit, à Cabesa Vellosa, la sixieme division et la brigade de cavalerie du major-général Alten étant sur le Tormes, à Aldea Longa.

Durant tous ces mouvements, il y eut des canonades accidentelles dont nous ne souffrîmes point de notre côté. Ce matin, j'ai porté la gauche de l'armée sur le Tormes où toute l'armée est actuellement concentrée. J'observe que l'ennemi s'est également porté sur la même riviere, près d'Huerta.

Jusqu'à présent l'ennemi a cherché à couper mes communications avec Salamanque et Ciudad-Rodrigo.

L'ennemi a abandonné et détruit le fort Mirabete, sur le Tage, le 11 de ce mois. La garnison a pris la route de Madrid, pour faire partie de l'armée du centre. Elle n'avait plus que pour cinq jours de provisions.

(Ci-joint la liste des tués et blessés jusqu'au 28 du courant.

Flores de Avila, le 24 Juillet, 1812.

Mon aide-de-camp, le capitaine Lord Clinton, aura l'honneur de vous présenter la relation d'une victoire gagnée par les troupes alliées sous mon commandement, dans une action générale qui a eu lieu auprès de Salamanque, dans la soirée du 22 de ce mois, relation dont j'ai été forcé de différer l'envoi, ayant été depuis lors occupé à poursuivre l'ennemi en déroute.

Dans ma lettre du 21, je mandais à Vos Seigneuries que les deux armées étaient sur le Tormes, et que l'ennemi traversa cette riviere, avec la plus grande partie de ses troupes, dans l'après

midi, par les gués qui se trouvent entre Alba de Tormes et Huerta et se porta, par sa gauche, sur les chemins menant à Ciudad Rodrigo. L'armée alliée, à l'exception de la 3e division et de la cavalerie du général d'Urban, traversa également le Tormes, dans la soirée, sur le pont de Salamanque et par les gués qui sont dans le voisinage. Je plaçai les troupes dans une position dont la droite était sur une des deux hauteurs appelées Dos Arapiles, et la gauche sur le Tormes au-dessous du gué de Santa Martha.

La 3e division et la cavalerie du brigadier-général d'Urban restèrent à Cabrerizos, à la droite du Tormes, parce que l'ennemi avait encore un grand corps sur les hauteurs au-dessus de Babila Fuente, du même côté de la rivière, et parce que je ne regardais pas comme improbable que, trouvant notre armée, le matin, en bonne disposition, sur la gauche du Tormes, il ne voulût changer son plan et manœuvrer de l'autre côté.

Dans la nuit du 21, je reçus avis, comme je n'en pouvais douter, que le général Chauvel était arrivé à Pollos, le 20, avec la cavalerie et l'artillerie à cheval de l'armée du Nord, pour se réunir au maréchal Marmont. J'étais sûr que ces troupes rejoindraient le 22 ou le 23 au plus tard.

Dans la nuit du 21 l'ennemi avait pris possession du village de Calvarosa de Ariba et de la hauteur qui en est proche, appelée Nuestra Senora de la Pena. Notre cavalerie était en possession de Calvarosa de Abaxo. Peu après l'aube du jour, des détachements de l'une et l'autre armées essayèrent de se loger sur celui des deux monticules appelés Dos Arapiles, qui était le plus éloigné de notre droite.

Les détachements de l'ennemi étant plus forts, il y réussit; ils s'étaient cachés dans des bois plus près de la crête que nous n'en étions. Ce succès renforçait considérablement la position de l'ennemi, ce qui le mit à même d'inquiéter la nôtre.

Dans la matinée, les troupes légères de la 7e division et le 4e des caçadores appartenant à la brigade du général Pack, se trouvèrent aux prises avec l'ennemi sur la hauteur appelée Nuestra Senora de la Pena, où elles se maintinrent contre lui pendant toute la journée. Mais, l'ennemi occupant la plus éloignée des Arapiles, il fallut étendre la droite de l'armée, en potence, jusqu'aux hauteurs qui sont derrière le village d'Arapiles, et faire occuper ce village par de l'infanterie légère. J'y postai la 4e division aux ordres de

l'honorable lieutenant-général Cole. Bien qu'il me fût difficile, par la grande variété des mouvements de l'ennemi, de juger sainement de ses intentions, je vis en gros qu'il en voulait à la gauche du Tormes. J'ordonnai donc à l'honorable major-général Pakenham qui commandait la 3e division, le lieutenant-général Picton étant absent à cause de sa mauvaise santé, de traverser le Tormes avec les troupes à ses ordres et la cavalerie du brigadier-général d'Urban, puis d'aller prendre poste derriere Aldea Tejada. La brigade de l'infanterie portugaise du brigadier-général Bradford et l'infanterie de Don Carlos Espana, s'étaient également portées dans le voisinage de Las Torres, entre la 3e et 4e divisions.

Après plusieurs mouvements et évolutions, l'ennemi parut avoir arrangé son plan vers les deux heures du soir, et au moyen d'une forte canonnade qui cependant ne nous fit que peu de mal, il étendit sa gauche et fit avancer ses troupes, dans l'intention apparente d'embrasser, par leur position et par son feu, notre poste sur celui des deux Arapiles qui était en notre possession, voulant de là nous attaquer et rompre notre ligne, ou, en tout cas, gêner nos mouvements sur notre droite.

Cependant l'extension de sa ligne à sa gauche, et sa marche en avant sur notre droite, quoique ses troupes occupassent encore de fortes positions, et qu'elles fussent bien défendues par le canon, me donnerent l'occasion de l'attaquer, que je cherchais depuis long-temps. Je renforçai notre droite avec la 5e division commandée par le lieutenant-général Leith, que je postai derriere le village d'Arapiles, à la droite de la 4e division et avec la 6e et 7e divisions en réserve. Aussitôt que ces troupes furent à leur poste, j'ordonnai à l'honorable major-général Pakenham de faire un mouvement en avant avec la 3e division, la cavalerie du général d'Urban, et deux escadrons du 14e des dragons légers, sous le lieutenant-colonel Hervey, en quatre colonnes, pour tourner la gauche de l'ennemi sur les hauteurs, pendant que la brigade du brigadier-général Bradford, la 5e division sous le lieutenant-général Leith, la 4e division sous l'honorable lieutenant-général Cole, et la cavalerie sous le lieutenant-général Sir Stapleton Cotton, attaqueraient en front, ayant en réserve pour les soutenir la 6e division sous le major-général Clinton, la 7e sous le major-général Hope, et la division Espagnole de Don Carlos d'Espana. Le brigadier-général Pack devait appuyer la gauche de la 4e division en attaquant les Ara-

piles que l'ennemi occupait. La 1ere et la légère division occupèrent le terrain à la gauche, en réserve.

L'attaque sur la gauche de l'ennemi se fit comme il vient d'être dit, et réussit complétement. L'honorable major-général Edward Packenham forma la 3e division en travers du flanc de l'ennemi, et renversa tout ce qui se trouva devant lui. Ces troupes furent bravement secondées par la cavalerie portugaise sous le brigadier-général d'Urban, et les escadrons du 14e du lieutenant-colonel Hervey, qui repoussèrent tous les efforts de l'ennemi contre le flanc de la 3e division.

La brigade du brigadier-général Bradford, la 3e et 4e divisions et la cavalerie sous le lieutenant-général Sir Stapleton Cotton, attaquèrent l'ennemi en front, en poussèrent ses troupes devant eux, d'une des hauteurs à l'autre, faisant marcher leur droite en avant, pour se renforcer sur le flanc de l'ennemi, à mesure qu'ils avançaient. Le brigadier général Pack fit une attaque brillante sur les Arapiles, où pourtant il ne réussit pas, excepté à détourner l'attention du corps de l'ennemi qui y était posté, des troupes qui s'avançaient sous le commandement du lieutenant-général Cole. La cavalerie sous le lieutenant-général Sir Stapleton Cotton fit une brave et heureuse charge contre un corps de l'infanterie ennemie qu'elle culbuta et tailla en pieces. Dans cette charge fut tué le major-général le Marchant à la tête de sa brigade. J'ai perdu en lui un très-habile officier que je regrette beaucoup. Quand la crête de la hauteur fut emportée, une division de l'infanterie ennemie tint tête à la 4e division qui, après un combat opiniâtre, fut obligée de plier, parce que l'ennemi avait jeté quelques troupes sur la gauche de la 4e division, lorsque l'attaque du brigadier-général Pack eut échoué contre les Arapiles, et parce que l'honorable lieutenant-général Cole avait été blessé.

Le maréchal Sir William Beresford, se trouvant par hasard sur les lieux, fit changer de front à la brigade du brigadier-général Spry de la 5e division qui était en 2e ligne, et lui fit diriger son feu contre le flanc de la division ennemie. Je suis fâché d'avoir à dire que, pendant qu'il exécutait ce service, il reçut une blessure qui, je le crains, me privera pour quelque temps de l'avantage de ses conseils et de son assistance. A peu près dans le même temps, le lieutenant-général Leith reçut une blessure qui malheureusement le força de quitter le champ de bataille. J'ordonnai à la 6e division sous le major-général Clinton, d'aller au secours de la 4e et bientôt la bataille reprit le même favorable aspect.

Mais la droite de l'ennemi, ayant été renforcée par les troupes qui avaient fui de sa gauche, et par celles qui avaient quitté les Arapiles, continuait à faire résistance.

J'ordonnai à la 1ere et à la légere division, à la brigade portugaise du colonel Stubb de la 3e division qui venait de se reformer, à la brigade du major-général William Anson, et à la 4e division de tourner la droite, pendant que la 6e division, appuyée de la 3e et 5e, attaquerait le front. Il faisait déjà sombre avant que la 6e division eût pu exécuter tous ses ordres, mais l'ennemi se sauva, à travers les bois, vers le Tormes. Je le poursuivis avec la 1ere et la division légere, avec la brigade du major-général William Anson de la 4e division et avec quelques escadrons de cavalerie sous le lieutenant-général Sir Stapleton Cotton, aussi long-temps que nous pûmes trouver des ennemis en bandes, dirigeant notre marche sur Huerta et les gués du Tormes où par l'ennemi avait passé en s'avançant. L'obscurité de la nuit fut très-favorable aux ennemis; par-là plusieurs d'entre eux nous échapperent, sans cela, ils seraient tombés dans nos mains. Je suis fâché d'avoir à dire que, par cette même cause, le lieutenant-général Sir Stapleton Cotton fut malheureusement blessé par une de nos propres sentinelles, après qu'il eut fait halte.

Au point du jour nous nous remîmes à la poursuite de l'ennemi, avec les mêmes troupes, la brigade du major-général Bock et la brigade de cavalerie du major-général Anson, qui nous rejoignirent pendant la nuit. Après avoir passé le Tormes, nous atteignîmes l'arriere-garde de l'ennemi, composée d'infanterie et de cavalerie, auprès de la Serna. Aussitôt elle fut attaquée par deux brigades de dragons; la cavalerie s'enfuit, abandonnant l'infanterie à son sort. Je n'ai jamais vu une plus brillante charge que celle que fit sur l'infanterie ennemie, la brigade pesante de la légion du roi germanique, sous le major-général Bock; elle réussit complétement, et tout le corps de l'infanterie composé de trois bataillons de la 1ere division de l'ennemi, fut fait prisonnier.

La nuit derniere, nous continuâmes à poursuivre l'ennemi jusqu'à Penaranda; nos troupes étaient encore aux trousses des ennemis en déroute. Leur quartier-général fut établi pour quelques heures dans cette ville qui n'est pas à moins de dix lieues du champ de bataille. Maintenant leurs troupes se sont considérablement portées en avant vers Valladolid par Arevalo. Dans leur retraite, elles ont été jointes

par la cavalerie et l'artillerie de l'armée du nord, arrivées trop tard, il faut l'espérer, pour leur être d'une grande utilité.

Il est impossible d'apprécier la perte de l'ennemi dans cette action ; mais d'après tous les rapports, elle est considérable. Nous lui avons pris onze canons ; plusieurs caissons, deux aigles et six drapeaux. Un général, trois colonels, trois lieutenants-colonels, 130 officiers d'un rang inférieur et environ 6 à 7000 soldats sont prisonniers ; nos détachements nous en amenent à chaque instant davantage. Le nombre des tués est très-considérable sur le champ de bataille.—J'apprends que le Maréchal Marmont est sévèrement blessé et a perdu un bras, et qu'outre 4 officiers généraux tués, il y en a plusieurs de blessés. Ce grand avantage n'a pu s'obtenir sans une grande perte de notre côté ; mais elle n'est pas assez forte pour que l'armée en souffre et qu'elle paralise nos opérations.—Je trouve une extrême satisfaction à mander à Votre Seigneurie que pendant toute cette chaude journée, je n'a eu qu'à me louer de la conduite des officiers généraux et des troupes. Cette relation vous donnera une idée générale de la part que chacun y a prise, je ne puis en dire trop à l'avantage de chaque individu respectivement.

J'ai beaucoup d'obligations au Maréchal Sir William Beresford de ses bons conseils et assistance avant et pendant l'action—aux lieutenants-généraux Sir Stapleton Cotton, Leith et Cole, au major-général Clinton et à l'honorable Edward Packenham, de la maniere dont ils ont dirigé les divisions de cavalerie et infanterie ; sous leurs ordres ; au major-général Hulse, commandant une brigade de la 6e division ; au major-général George Anson, commandant une brigade de cavalerie ; au colonel Hinde, au colonel William Ponsonby, commandant la brigade du major-général le Marchant après la perte que nous avons faite de celui-ci ; au major-général William Anson, commandant une brigade de la 6e division ; au major-général Pringle commandant une brigade de la 5e division, et la division après que le lieut. général Leith eut été blessé ; aux brigadiers-généraux Bradford, Spry, colonel Stubb, et au brigadier-général Power au service Portugais ; au lieutenant-colonel Campbell du 94e, commandant une brigade de la 8e division, aux lieutenants-colonels Williams du 60e d'infanterie ; Wallace du 88e, commandant une brigade de la 3e division ; Ellis du 23e commandant la brigade du général l'honorable Edward Pakenham de la 4e division pendant que celui-ci commandait la 3e division ; à l'honorable lieutenant-colonel Greville du 38e, commandant la brigade du major-général Hay de la 5e division durant son absence par permission, aux brigadiers-généraux Pack,

et au comte de Rezendi au service Portugais; au colonel Douglas du 8e Portugais; au lieutenant-colonel le comte de Ticalho du même régiment; au lieutenant-colonel Bingham du 53e; au brigadier-général d'Urban; et au lieutenant-colonel Hervey du 14e des dragons légers; au colonel Lord Edward Somerset, commandant le 4e des dragons; au lieutenant-colonel l'honorable Frédéric Ponsonby, commandant le 12e des dragons légers. Je dois aussi faire mention du lieutenant-colonel Woodford commandant le bataillon léger de la brigade des gardes, qui, secondé de deux compagnies des fusiliers sous le commandement du captain Crowder, se maintint au village des Arapiles contre tous les efforts de l'ennemi, avant l'attaque de sa position par nos troupes. Dans une circonstance où la conduite de chacun a été remarquablement bonne, je regrette que les limites d'une dépêche m'empêchent de fixer l'attention de Votre Seigneurie sur la conduite d'un plus grand nombre, mais je puis vous assurer que tous les officiers des corps qui ont donné, ont fait leur devoir envers leur Souverain et leur pays. L'artillerie royale allemande sous le lieutenant-colonel Framingham s'est distinguée par la précision de son feu quand il a été possible de s'en servir; elle est allée à l'attaque avec autant de bravoure que les autres troupes. J'ai des obligations particulieres, au lieutenant-colonel de Lancy, député quartier-maître général, chef du département, pendant l'absence du quartier-maître-général; aux officiers de ce département et de l'état major, pour les services qu'ils m'ont rendus, particulierement à l'honorable lieutenant-colonel Dundas; au lieutenant-colonel Sturgeon du dernier; et au major Scorvel du 1er; au lieutenant-colonel Waters à présent chef du département de l'adjudant-général au quartier-général; aux officiers de ce département, au quartier-général, et dans les différentes divisions de l'armée; au lieutenant-colonel Lord Fitzroy Somerset et aux officiers de mon état-major personnel; parmi ces derniers je demande particulierement à Votre Seigneurie de vouloir bien appeler l'attention de S. A. R. le prince Régent sur S. A. S. le prince héréditaire d'Orange dont la conduite mérite ma plus haute approbation et lui a acquis le respect et la considération de l'armée.

J'ai toute raison d'être satisfait de la conduite du maréchal de camp Don Carlos d'Espana et du brigadier Don Julian Sanchez, et de celle des troupes sous leurs ordres; du maréchal de camp Don Miguel Alava; et du brigadier Don Joseph O'Lawler, employés avec cette armée par le gouverneur espagnol, dont, ainsi que des autorités Espagnoles et du peuple en général, j'ai reçu toute l'assistance à laquelle je pouvais m'attendre.

Ce n'est que justice, dans cette occasion, de faire remarquer à Votre Seigneurie le mérite des officiers des départements

civils de l'armée. Malgré la distance des magasins, et quoique le pays soit épuisé, nous n'avons encore manqué de rien, et nous le devons au commissaire général Bisset et aux officiers de son département. Je dois dire aussi que par les soins et l'habileté du Docteur Mac Gregor et des officiers de son département, nos blessés, ainsi que ceux de l'ennemi restés dans nos mains, ont été bien soignés. J'espere que beaucoup de ces hommes précieux seront conservés à l'armée.

Le Captaine Clinton aura l'honneur de mettre aux pieds de S. A. R. le Prince Régent, les aigles et les drapeaux pris à l'ennemi dans cette action.

Ci-joint la liste des tués et blessés.

Olmédo, le 28 Juillet, 1812.

L'armée a continué de poursuivre l'ennemi, depuis ma dépêche du 24, et nous n'avons pas cessé de faire des prisonniers. Une partie de l'armée ennemie traversa hier le Douro près Puente de Douro; le reste de cette armée, son aile gauche, se dirigeait vers le pont de Tudela, ce matin à neuf heures, heure à laquelle j'ai reçu les dernieres nouvelles de nos avant-postes.—Le principal corps de l'armée alliée est aujourd'hui sur l'Adaja et la riviere de Zapardiel dans mon voisinage; la cavalerie légere est sur le front, à la poursuite de l'ennemi.

Il paraît que Joseph Buonaparté sortit de Madrid le 21, avec l'armée du centre, supposée de 10 ou 12,000 hommes d'infanterie, et de 2 ou 3,000 hommes de cavalerie; il se dirigeait par l'Escurial sur Alba de Tormes. Il arriva jusqu'à Blasco Sancho, entre Avila et Arevalo, le 25; là, il apprit la défaite du Maréchal Marmont et il se retira dès ce soir-là jusqu'au soir du 26, allant à Espinar par Villa Castrin. Une patrouille commandée par un de nos sergents, du 14e des dragons légers et du 1er des hussards, venant d'Arevalo, prit, le 25 au soir, à Blasco Sancho peu après que Joseph en fût parti, deux officiers et 27 hommes de sa propre cavalerie, laissés dans cet endroit pour suivre son arriere-garde.

J'ai lieu de croire que Joseph Buonaparté ne fut régulierement informé de l'action du 22, que quand il passa hier le Puerte de Guadarrama. Alors il rebrousse chemin, et se dirigea sur Ségovie. Je ne sais point encore jusqu'où

il s'est avancé. Tous les rapports confirment la grande déconfiture de l'armée du Portugal.

Par les nouvelles reçues du lieutenant-général Sir Rowland Hill jusqu'au 24 du courant, il paraît que l'ennemi s'étant renforcé dans l'Estremadoure, le lieutenant-général, s'était porté à Zafra.—On dit que le général Ballasteros s'est mis en marche pour une autre expédition du côté de Malaga; mais qu'il a en tête une division de l'armée du sud sous le général Leval. Je n'ai point de nouvelles des opérations du Commodore Sir Home Popham sur la côte, depuis la prise de Sequeitio; mais on me mande qu'il a pris Castro Urdiales.

Perte à Castrejon.

Anglais,	61 *tués,*	297 *blessés,*	27 *égarés.*
Portugais,	34 —	96 —	27 —

A Salamanque.

Anglais,	388	2714	74
Portugais,	304	1552	182
Espagnols,	2	4	—

A la Serna.

Anglais,	51	60	6
total des 3 affaires,	840	4723	316.

Bureau de l'Amirauté, le 18 *Août* 1812.

Copie d'une lettre du très-honorable Lord Keith, Amiral, etc., à John Wilson Croker Esq. en date du 15 du courant, à bord du vaisseau de S. M. le San Josef, à la hauteur d'Ouessant.

Monsieur,

Le Goldfinch, venant de la Rade des Basques, m'a apporté ce matin une dépêche que Sir Home Popham a remise au capitaine Waller, à St. Ander, le 9 du courant.—Je me perds

pas un moment à vous en faire passer la copie, et à féliciter LL. SS. de la nouvelle satisfaisante qu'elle contient. — Je trouve du plaisir à voir que les opérations de l'escadre sur la côte du Nord de l'Espagne, ont été utiles à l'armée, et que les mesures prises par Sir Home, afin de seconder les intentions ultérieures de Sa Seigneurie, paraissent être judicieuses.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) KEITH, Amiral.

A bord du Vénérable, sur rade de Sant Ander, le 2 Août, 1812.

J'ai l'honneur d'envoyer ci-joint à V. S. copie d'une lettre que je viens de recevoir de Sir Howard Douglas. — Je suis charmé de voir l'approbation marquée que le Comte de Wellington donne aux services de l'escadre que V. S. a mise sous mes ordres, et je ne suis pas moins heureux d'avoir prévenu les vœux de Sa Seigneurie.

(Signé) HOME POPHAM.

A l'Amiral Lord Keith.

Medina del Campo, Dimanche 2 Août 1812.

L'armée s'avance ; le quartier-général est à Cuellar; l'ennemi se retire toujours, après avoir abandonné Valladolid avec 4000 malades et blessés avec des magasins, des munitions, etc. Maintenant nous faisons partie de l'armée alliée. — Dans une longue conférence avec le Lord Wellington, j'ai eu occasion de lui détailler vos opérations, et je suis bien aise de vous apprendre que S. S. reconnaît parfaitement l'utilité dont elles ont été à ses mouvements. Une lettre de Caffarelli le prouve, car, en répondant à un ordre qu'il avait reçu de rejoindre Marmont, il dit, qu'un armement britannique étant sur la côte, il ne pouvait détacher un seul homme. Et en effet quelques troupes qu'il avait déja fait partir furent rappelées dès que notre escadre se montra.

(Signé) HOWARD DOUGLAS.

Whitehall, le 18 Août 1812.

S. A. R. le Prince Régent a bien voulu, au nom et de la part de S. M. accorder la dignité de Marquis du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et Irlande au très-honorable Arthur, Comte de Wellington, Chevalier de l'ordre Militaire du Bain et à ses héritiers mâles issus de légitime mariage, sous le nom, qualité et titre de Marquis Wellington, de Wellington, dans le comté de Somerset.

BUREAU DE LA GUERRE, LE 18 AOÛT 1812.

Memorandum.

La légion allemande du Roi s'étant si fréquemment distinguée contre l'ennemi et particulierement dans la derniere victoire remportée près de Salamanque, S. A. R. le Prince Régent a bien voulu au nom et de la part de S. M. ordonner que ses officiers temporaires, maintenant au service dans les différents régiments de ce corps, auront un rang permanent dans l'armée britannique à compter de la date de leurs brevets respectifs.

Correspondances Particulieres.

Salamanque, le 26 Juillet 1812.

Vous serez sûrement bien aise d'avoir quelques détails sur la bataille de Salamanque, une des plus brillantes où cette armée et même toute autre armée britannique, se soit trouvée engagée. Je n'essayerai pas de vous parler des manœuvres, mais de vous donner les traits principaux qui ont caractérisé cette glorieuse journée.—L'ennemi ayant été renforcé, feignit de vouloir traverser le Douro à Toro. Mais dès qu'il vit que l'attention du Lord Wellington se portait sur ce point, il tourna à sa droite le long de la rive droite jusqu'à Tordesillas; et, dans la nuit, il fit passer cette riviere à toute son armée dans cet endroit et les environs. L'armée alliée se porta à Canisal, s'avança jusqu'à Castrejon, et ses avant-postes y rencontrerent l'ennemi dans la matinée du 12. L'ennemi nous canonna dans la position de Canisal.—Le 20 au soir, le maréchal Marmont fit marcher toute son armée par sa gauche pour tourner notre flanc droit. Cette manœuvre fut achevée à la nuit tombante, et, quand le jour parut, Marmont eut le plaisir de voir la ligne britannique formée vis-à-vis de lui, prête à combattre ou à manœuvrer à son gré. Il continua ses manœuvres à sa ganche, de sorte que Lord Wellington marcha du même pas que lui; coup-d'œil assez extraordinaire! Deux grandes armées marchaient parallelement, comme de concert, se canonnant de temps en temps, selon l'occasion. Ce mouvement latéral continua ainsi plus de 3 lieues; alors les alliés firent halte, à une distance de Salamanque à-peu-près égale; les Français continuerent leur route pour aller passer le Tormes à Alba et Huerta; ce qu'ils firent le 21. Le même soir, Lord Wellington passa également cette riviere et prit une position qui couvrait Salamanque et le chemin de Ciudad-Rodrigo.—Nous

fûmes fort tard au bivouac par le plus terrible orage que j'aie vu de ma vie, ce qui ajoutait au pittoresque de l'événement. Mais cela ne pouvait s'appeler exactement, du même nom que Buonaparté donna à l'orage qui eut lieu pendant qu'il traversait le Danube.—Ce ne fut pas pour l'armée française *l'avant-coureur d'une glorieuse journée*. Le bruit du tonnerre fut si violent, que plus de 50 dragons furent renversés par leurs chevaux effrayés, dont plusieurs se mirent à galopper de tous côtés et il y en a qui n'ont jamais reparu.

Le 22, au point du jour, commencerent, sur notre front, les escarmouches de l'ennemi ; alors on vit en mouvement ses colonnes de cavalerie et d'infanterie se portant en apparence toujours sur la gauche. Nous avions un bois à notre front, et l'ennemi en avait un à sa gauche, qui nous cachait un peu ses mouvements et les rendait douteux pour nous ; mais quand il s'étendit un peu plus à sa gauche, nous vîmes clairement le mouvement de ses colonnes. Marmont se mit à manœuvrer, s'efforçant par l'irrégularité de ses évolutions de faire prendre le change à Lord Wellington et d'attirer nos forces sur les points qu'il ne voulait que menacer. Mais ici Lord Wellington se montra supérieur au maréchal d'Empire, et déconcerta tous ses plans. Toute la matinée se passa en canonnades. Il y eut un point où l'artillerie de notre division se mit à jouer contre les épaisses colonnes de l'ennemi, et nos pieces de six à long calibre les frappaient jusqu'au centre. Elles s'éloignerent, jugeant que la prudence est la meilleure partie de la valeur.

Telle fut l'occupation de toute la matinée ; nous perdîmes beaucoup de monde par ces canonnades continuelles tantôt sur une, et tantôt sur une autre partie de notre ligne. Vers les deux heures, on nous fit marcher sur la droite et former deux lignes sur le flanc de la 4e division qui, par-là, devint la droite de toute la ligne de l'infanterie, à l'exception de la 3e division. Nous fîmes ce mouvement, assaillis de boulets et d'obus lancés des hauteurs opposées, sur lesquelles l'ennemi s'était posté et dont il s'était emparé.—Le moment critique pour l'armée française était arrivé. Le Lord Wellington vit l'ennemi toujours débouchant à sa gauche. Ses canonnades l'impatienterent et un officier étant venu lui dire que l'ennemi continuait à s'étendre plus loin à sa gauche, il dit : "Allons ! je vais les attaquer." Ces mots furent comme un coup de foudre pour l'armée française. Au bout de trois heures, elle fut en déroute de toutes parts ; et les mêmes canons qui, allant à Salamanque, avaient tant tiré sur nous, y furent conduits, escortés par des soldats britanniques.—La 3e division sous le général Packenham tourna la droite de l'ennemi et le prit en flanc, pendant que la 5e sur leur gauche s'avança, sur deux lignes, vers le côteau où les colonnes ennemies étaient formées et pro-

tégées par leurs canons. Les paroles de Lord Wellington à ses généraux : " Vous allez les attaquer et vous les enverrez au diable." furent aussitôt réalisées. Boulets, obus, mitraille, mousquetterie, rien ne put arrêter la marche ni émouvoir la ligne de l'infanterie britannique qui ne tira pas un coup avant d'être à 40 toises de l'ennemi, qui s'était formé en colonnes carrées pour la recevoir ; quand elle gravissait au sommet du côteau, elle fut accueillie d'un feu de mousquetterie auquel elle ne riposta qu'une fois. La ligne, après une acclamation générale, fondit au milieu des ennemis, les rompit, les fit plier; en sorte que la grosse cavalerie, pénétrant par les intervalles qui étaient entre nous et la 5e division, en les chargeant, y porta la terreur panique et le carnage. La 4e division à notre gauche fut attaquée en flanc, et forcée de se retirer, mais la 6e, en réserve vint et emporta la hauteur attaquée.—Je ne puis plus donner d'autres détails de cette affaire, si ce n'est qu'ensuite l'armée française plia de tous côtés, et fut alors en désarroi complet. Une aigle et deux étendards avec 4 canons furent enlevés par la 5e division.

Le général Leith avait déjà rompu les colonnes ennemies quand il fut blessé en marchant encore en avant 19 canons, 8000 prisonniers, des aigles, des étendards, du bagage, des munitions, etc. sont le fruit de cette splendide victoire. Marmont est séverement blessé. Clausel, Bonnet, Thomier, Le Gravier et un autre général sont pris. Le 1er vient de mourir de sa blessure. Les officiers français estiment leur perte à 16,000 hommes. La terreur panique est dans leur armée. Il n'a pas fallu plus d'une heure pour tout cela. C'était comme un coup électrique. Les soldats couchés pour éviter les effets de la grosse artillerie, se relevaient comme par la vertu d'une baguette magique, sans changer de position et sans avoir été obligée de se former de nouveau, la ligne britannique s'est avancée sur les hauteurs, poussant ou taillant en pièces tout ce qui s'offrait à elle. La même armée qui nous avait tant bravés, tant harcelés, tant insultés, fut dans un instant culbutée, déconfite ou mise en fuite. Lord Wellington a dit le mot juste : ' Marmont m'a forcé à le battre," Vous ne verrez jamais personne aller à l'ennemi plus bravement que nos gens. Vous en eussiez été enchanté. La victoire ne pouvait être douteuse.

Lisbonne, le 31 Juillet 1812.

Bien que les Espagnols ne se mêlent point aux régiments anglais, ils montrent beaucoup de valeur ; ils se sont signalés à Salamanque, ainsi que la cavalerie portugaise sous le général d'Urban, officier très-distingué. Il y a maintenant à Badajoz un très-beau régiment espagnol dont les officiers sont Anglais, et qui ne le cede à aucun corps étranger à notre service. Le

Maréchal Beresford a été grièvement, mais non dangereusement blessé à la tête de ses vaillants Portugais. Il a eu le malheur de perdre un frère dans son propre régiment le 88e, le Major Murphy, officier très-brave et très-distingué. L'ardeur militaire des héros britanniques est telle, que plusieurs de ceux qui ont eu la permission d'aller chez eux à cause des blessures qu'ils ont reçues à Badajoz, l'ont refusée, et se préparent, malgré leur faible santé, à rejoindre leurs drapeaux. Lord Wellington est encore devenu plus cher, s'il est possible, à son armée. Peut-être était-il nécessaire qu'il exposât autant sa personne; mais cette bravoure excite les plus vives alarmes.

Le 5 Août.

Une lettre du quartier-général de Lord Wellington annonce la mort de Marmont et Bonnet. On poursuit toujours l'ennemi sur la route de Burgos. Dans un seul jour, les Français se sont retirés de dix lieues. Nous manquons de bois, d'eau, etc. Les habitants sont tout cœur. Avant la bataille on était si effrayé à Salamanque que le Lord Wellington fut obligé de placer aux portes de la ville de fortes gardes, pour qu'elle ne fût pas désertée. Point de bâtiment américain. Nous venons d'apprendre la déclaration de guerre, par le Hotspur, qui a rencontré la Julia, venant des Bermudes.

Extrait d'une Lettre de Lisbonne du 1er d'Août.

Vous aurez été informé par les relations publiques des divers mouvements qu'ont faits en dernier lieu les armées opposées dans le voisinage de Salamanque. Vous aurez su que les forces alliées avaient chassé l'ennemi sur la rive nord du Douro. Vers le 7, Marmont fut renforcé par la division de Bonnet, à qui Lord Wellington croyait avoir donné assez d'occupation dans la Galice et dans les Asturies. De cette manière, l'armée française se trouvait extrêmement supérieure en forces. Lord Wellington mit en usage sa prudence ordinaire; il agit comme s'il redoutait l'ennemi, se retirant à mesure que celui-ci avançait: il inspira ainsi à Marmont une confiance qui lui a été fatale. Les deux partis ne cessèrent de manœuvrer jusqu'à ce que la patience du général français étant épuisée, ou qu'étant enhardi par sa timidité apparente de Lord Wellington ou bien par sa supériorité numérique, il se porta vivement en avant avec 50,000 hommes, poursuivant de près les forces des alliés qui firent mine de se retirer à la hâte, avec toutes les démonstrations d'abandonner Salamanque. Lorsque Lord Wellington fut arrivé près d'un village nommé Arapiles,

à environ une lieue de la ville, il fit halte, envoyant en avant la 5eme division sur la route de Ciudad Rodrigo, mais avec des instructions de faire demi tour à gauche lorsqu'elle serait arrivée à un certain point, et de marcher dans une certaine direction, ce qui la porta sur le flanc gauche de l'armée française, fortement postée sur une hauteur. Dès que Lord Wellington se fut assuré de son approche, il s'avança à l'attaque du point, et étant secondé aussitôt par cette 5eme division, qui agissait sur le flanc de l'ennemi, celui-ci fut bientôt obligé de chercher un appui vers son centre, lequel étant au même moment vigoureusement attaqué par la nôtre propre, que l'on avait rendu extrêmement fort, parce que ce mouvement avait été prévu, la victoire ne tarda pas à se déclarer pour nous. Le combat continua néanmoins pendant cinq heures avec le plus grand acharnement, les troupes des deux côtés faisant des prodiges de valeur. L'obscurité complete mit enfin un terme à l'effusion du sang, mais pourtant pas auparavant que les Français battus, dispersés et découragés ne fussent chassés du champ de bataille, laissant derriere eux 5000 hommes tués et blessés et 6000 prisonniers.

On ne se rappelle pas d'une défaite plus signalée. Marmont a perdu son bras droit et a reçu une autre blessure grave. Le général Thomier et un autre ont été tués; les généraux Clauzel, Bonnet et Camus ont été grièvement blessés; Foy la Martiniere, Ferrier et Graviner sont au nombre des prisonniers. Vingt pieces de canon, plusieurs aigles, plusieurs drapeaux, une grande quantité de bagages et, dit-on, la caisse militaire sont tombés dans les mains des vainqueurs; ce furent là les fruits de la premiere journée.

Notre premiere division et notre division légere qui n'avaient point été engagées, jointes à environ 3000 hommes de troupes fraîches qui joignirent aussitôt après la bataille, se mirent sur le champ à la poursuite de l'ennemi, et le 23 de grand matin firent sortir Marmont du lit qu'il avait occupé à Alba de Tormes. Lord Clinton vit la couche où le misérable commandant français avait subi l'amputation. Il n'est pas probable qu'il puisse survivre. Ce même jour, notre cavalerie attaqua l'arriere-garde, consistant en 2000 hommes, en sabra 300, et envoya le reste prisonnier de guerre sur les derrieres. On rapporte de tant de manieres différentes le nombre des prisonniers qui ont été faits depuis, qu'il m'est impossible de vous mentionner au juste à combien il se monte; mais des lettres de Salamanque jusqu'au 25 portent la totalité à 14000. Par des arrangements préalables, Castanos, avec ses forces, était prêt à agir sur les derriers de l'ennemi, et il doit avoir beaucoup contribué à augmenter les désastres de la défaite. Lord Clinton a vu des partis de guérillas arrivant à chaque minute avec des prisonniers et des déserteurs en nombre considérable

Le 24, le général en chef britannique avança avec ses forces à la poursuite de l'ennemi de très-près. Je n'ai pas encore été informé de la direction précise que les Français ont suivie. Je suppose qu'ils auront cherché à sauver la capitale, et qu'ils essayeront de se maintenir dans le centre de l'Espagne. Mais tous leurs efforts seront inutiles ; avant Noël, la Péninsule doit être délivrée d'eux et être rendue à l'indépendance.

Il est miraculeux que le général en chef ait échappé comme il a fait aux dangers qu'il a courus personnellement ; toujours avec son état-major au milieu d'une grêle de balles, aucun d'eux n'a été touché. Sa botte fut effleurée, une balle perça une de ses fontes de pistolets. Le Maréchal Beresford menant une brigade Portugaise à la charge avec son intrépidité ordinaire, reçut une balle au travers du corps, mais il va bien ; les généraux Cole, Leith et Cotton ont également été blessés, mais pas dangereusement. Le général le Marchant, excellent officier de cavalerie, a malheureusement été tué.

Chaque jour fournit de nouvelles preuves des fruits de cette glorieuse journée. Les dépêches officielles qui portent avec cette lettre ne sont pas encore arrivées. Dans leur absence, nous sommes inondés de rapports, parmi lesquels j'ai choisi ceux qui m'ont paru les plus dignes de confiance.

Notre ville a continué d'être illuminée toutes les nuits depuis qu'on a su la nouvelle ; il regne un enthousiasme, une joie, qu'il est impossible de décrire. Depuis les journées d'Agincourt et de Cressy, les annales britanniques n'ont point eu de triomphe semblable à retracer. Les forces des alliés n'excédaient pas 37,000 hommes, sur quoi, ainsi que je l'ai dit ci-dessus, il y a deux divisions qui n'ont point été engagées. Comment les Anglais témoigneront-ils leur reconnaissance à Lord Wellington ? Les Portugais le regardent et parlent de lui comme d'un saint tutélaire.

Extrait d'une Lettre de Penaranda, du 25 Juillet.

Vous aurez sans doute déjà entendu parler de notre grande victoire avant que cette lettre vous parvienne, elle a été décisive ; ce qui m'étonne le plus, c'est que Lord Wellington ait échappé, car ayant souvent été près de lui, je puis rendre témoignage de la maniere dont il s'est exposé. Grâce à Dieu, il est sain et sauf.

Nous sommes tous ici dans l'étonnement que Marmont ait pu quitter sa belle position et marcher sur nous, car il n'avait à-peu-près aucun espoir de réussir à nous couper du Pas-

anglais. On suppose qu'il croyait que Lord Wellington avait l'intention d'attaquer Joseph Buonaparte qui venait de Madrid avec 15,000 hommes et qu'il avait cru de son devoir d'essayer d'empêcher que Joseph ne fût coupé. Joseph n'était pas à la bataille ; il s'enfuit dès qu'il fut arrivé à Arevalo, et bien lui prit d'être parti promptement, car un quart d'heure de plus et il était notre prisonnier.

Marmont fut blessé vers la fin de la bataille, près de l'épaule et cela si grièvement, qu'on fut obligé de le faire emporter sur un brancard par six grenadiers. Il eut le bras amputé à Penaranda ; j'ai causé avec le maître de la maison où l'opération lui a été faite. Il se croyait si assuré de prendre Salamanque, qu'il avait déjà nommé la division qui devait entrer dans la ville.

C'était un très-beau coup-d'œil après la bataille de voir la ville de Salamanque sortir tout entière pour nous féliciter, les femmes apportant du vin et des rafraîchissements de toute espèce, et tout ce qui était nécessaire pour secourir les blessés.

Qu'allons-nous faire maintenant ? c'est ce que j'ignore. Peut-être passer le Douro et faire une autre visite à Marmont ; peut-être aller à Madrid. Mais c'est un secret que nous ignorons tous. Personne ne peut jamais pénétrer les plans de Lord Wellington, lui seul les connaît et nul ne peut les deviner.

Le général Cole fut blessé par une balle qui entra près de l'épaule, lui traversa la poitrine et lui sortit par le dos. Mais cette blessure, quelque grave qu'elle soit, n'est pas dangereuse. Il est toujours rempli d'ardeur, il a de l'appétit, et le chirurgien ne fait pas le moindre doute de son rétablissement complet.

Le général Beresford fut porté à Salamanque pour se rétablir de ses blessures.

Si vous aviez été à Arapiles, vous auriez dit qu'il n'y a jamais eu une affaire plus chaude et plus glorieuse.

RÉSUMÉ POLITIQUE.

Dî nostra incepta secundent!

Victoire de Salamanque.

Depuis que nous rédigeons un journal en Angleterre, nous n'avions jamais encore été témoins d'un mouvement de joie, d'enthousiasme, et d'espérance semblable à celui qui a éclaté lors de la confirmation de la glorieuse victoire que le héros de la Grande-Bretagne, que le génie tutélaire de la Péninsule a remportée le 22 Juil. sur les troupes de l'ennemi de l'humanité, du génie du mal. Soit que l'on considère cette victoire dans les circonstances qui l'ont accompagnée, c'est à-dire, dans les habiles manœuvres du général qui l'a préparée et gagnée; soit dans la prouesse et la valeur des troupes alliées qui ont culbuté en un moment un ennemi supérieur en nombre; soit dans les résultats qui s'offrent à l'imagination, et qui ont déjà commencé à se réaliser,—on est anéanti sous l'excès du bonheur, de l'admiration et de la reconnaissance. Chacun s'empresse de décrire à sa manière et la bataille et la victoire, de les célébrer suivant ses moyens; le sentiment tient lieu de talent; la gloire du chef de l'armée couvre tout; elle jette son éclat jusque sur le style le moins soigné, et l'on est tenté de dire encore avec Salluste: *In victoriâ vel ignaris gloriare licet.*

Nous oserons, aussi nous, retracer cette journée, quoique la dépêche officielle, si modeste et si claire, quoique les lettres écrites du champ de bataille que nous y avons jointes, nous laissent bien peu de chose à dire.

Puisse l'écho du Nord renvoyer bientôt au Midi le cri joyeux que le Midi lui porte en ce moment ! Puisse l'exemple de Wellington former en Russie des généraux qui soient favorisés d'une pénétration et d'un tact semblables ! Puisse le succès de la persévérante loyauté et du patriotisme des Portugais et des Espagnols inspirer aux peuples et aux chefs de la Russie, des sentiments et une énergie qui leur correspondent ! et que l'historien qui écrira un jour les fastes de cette grande époque, puisse dire des nations qui, aux deux extrémités de l'Europe, travaillerent à détruire la tyrannie : *Gloriæ maximum certamen inter illos erat !*

Nous ferons remarquer d'abord, que le jour où cette victoire signalée et décisive a été remportée, le 22 Juillet, était précisément l'anniversaire du jour où le grand Lord débarqua en 1808 en Portugal ; dans cette terre que la Providence l'avait destiné à affranchir trois fois, comme pour l'essayer à délivrer ensuite bien d'autres royaumes, en lui faisant vaincre successivement les généraux les plus renommés de la France, en un mot

tout ce que *l'Empire* a produit de plus grand !!

Par une coïncidence non moins remarquable, le jour où l'on a su à Londres que les dépêches officielles étaient arrivées, était le jour anniversaire de la naissance du tyran universel ; le jour où la profanation ou bien l'embarras de savoir où trouver dans la légende le nom de St. Napoléon, a fait substituer ce nom inconnu jusques-là, à celui de la mere du fils de Dieu, nous voulons dire le 15 d'Août ; et ainsi, dans cette contrastante journée, les feux de joie de la côte d'Angleterre se trouvaient répondre au feux d'artifice de la côté de France.

Enfin, le jour où la publication de ces glorieux détails mettait le sceau à la joie générale qui éclatait par des illuminations spontanées, était le

17 Août, autre anniversaire de la victoire de Roleia, la premiere de cette série de victoires qui ont signalé la marche triomphante dans la Péninsule de Sir Arthur Wellesley, aujourd'hui le Marquis de Wellington.

Toute cette campagne, depuis le commencement de Juillet, a été une suite des plus brillantes manœuvres militaires que l'on ait jamais vues. Marmont prenait son temps, choisissait ses positions; mais il ne pouvait pas faire un seul mouvement sans apercevoir que Lord Wellington en avait fait un correspondant qui le tenait en échec. Marmont espérait surprendre son rival par la rapidité de sa marche, et le tourner bientôt par sa droite en se portant avec vivacité dans le Sud de Salamanque, ce qui aurait interposé l'armée française entre Ciudad Rodrigo et l'armée alliée. Lord Wellington avait deviné ses intentions, et avait pourvu à éviter toute surprise de ce genre. Ce fut surtout dans la soirée du 20 que Marmont chercha à mettre son projet à exécution. Il fit marcher ses troupes sur la droite, pendant toute la matinée, comme s'il eût eu l'intention de tourner la gauche de l'armée anglaise. Tout-à-coup, à la nuit tombante, il fit remarcher toute l'armée par sa gauche, dans l'espoir qu'en s'étendant pendant la nuit dans cette direction, elle aurait débordé et tourné à la pointe du jour la droite de l'armée alliée. Lord Wellington pénétra cette intention ; il fit marcher de même son armée parallélement à celle de l'ennemi. Au point du jour Marmont ne pouvait pas revenir de sa surprise de se voir deviné et prévenu. Le 21 et partie du 22 se passerent de même en marches, en évolutions et en manœuvres, les deux armées en face l'une de l'autre jusqu'au moment critique de l'attaque. A la fin, Lord Wellington ayant vu la faute que Marmont faisait de trop étendre sa gauche (à-peu-près de la même maniere que les Autrichiens

furent accusés de l'avoir fait à Marengo,) il s'empressa de profiter de ce moment qu'il attendait avec tant d'impatience, et ordonna à deux de ses divisions d'attaquer cette gauche et *de l'envoyer au diable*, tandis qu'il attaquerait et percerait lui-même le centre.

Rumpe moras omnes et turbata arripe castra.

Ce qui fut ordonné fut exécuté en trois heures de temps. Jusques-là, dit un papier anti-ministériel, on avait été opposé œil à œil, pensée à pensée; alors le conflit fut corps à corps, cœur contre cœur, et le cœur l'emporta. On a vu dans les relations précédentes que ce fut la baïonnette, et conséquemment le courage personnel et la force individuelle, qui décidèrent l'affaire.

Ici il faut s'arrêter un moment pour admirer avec quelle patience, avec quelle persévérance, le héros de la journée de Salamanque sut tromper son antagoniste par cette feinte retraite qui faisait croire à celui-ci qu'il redoutait d'engager le combat avec lui; et la vivacité, la promptitude avec laquelle il saisit, dès qu'elle se présenta, l'occasion de le punir de sa témérité et de sa présomption.

Si le grand mérite du guerrier, ainsi que de l'homme d'état, est toujours de faire tout ce qu'il lui est possible de faire avec les moyens qu'il a, et de n'agir qu'au moment même où il doit agir, personne n'a possédé ce talent à un plus haut point que Lord Wellington sur terre et Lord Nelson sur mer: aussi a-t-on déjà surnommé Lord Wellington, et ce n'est pas un médiocre compliment, le Nelson de l'armée, en attendant qu'on décore quelque autre amiral du surnom du Wellington de la marine.

La bataille du 22 fut livrée à cinq heures et demie du soir, heure à laquelle les Barrere, les Montgaillard, et tous les beaux esprits de corps

de garde qui épuisent sur Londres, l'Angleterre et les Anglais, prétendent qu'une armée anglaise n'est plus occupée qu'à boire ! !

Nous avons déjà vu que Joseph Buonaparté, digne Mécène de ces Horaces des Percherons, comptait sur *la lenteur accoutumée* des Anglais pour opérer, le 26, sa jonction avec Marmont. Le général Clauzel ou Chauvel, qui arrivait du Nord avec de la cavalerie et de l'artillerie à cheval, l'aurait aussi joint le lendemain de la bataille, si Lord Wellington lui en avait donné le temps. Marmont comptait que l'affaire n'aurait été engagée que ce jour-là. Il a dû trouver quelque chose de bien extraordinaire dans cette attaque imprévue, qui l'a privé du plaisir de faire un superbe bulletin officiel, où il n'aurait pas manqué de commenter l'axiôme profond de Buonaparté lors du passage de l'armée d'Espagne à Bordeaux : " Les habitants s'empressent de donner des fêtes aux troupes à mesure " qu'elles passent, mais *leur plus beau jour de fête** " sera celui où elles se trouveront en présence de " l'armée anglaise."

---

* Les nouveaux bacheliers de Salamanque qui auront échappé au 22 Juillet, pourront chanter à leur retour l'air grivois : *as-tu vu la fête ?* Combien les officiers français, si toutefois les satellites du grigou corse méritent le nom d'officiers, doivent être honteux de se voir à chaque pas pelotés, culbutés par cette armée de véritables gentilshommes, qu'on les avait endoctrinés à appeler ci-devant *les écrévisses du Roi George* ! Un mauvais musicien italien, nommé *Belloni*, qui viendra peut-être chanter *God save the King* à Londres l'hyver prochain, donnait à Paris un concert *spirituel*, composé de pieces et de morceaux détachés de son grand opéra de la *prise de Carthage*, le jour même où Lord Wellington donnait aux sujets du pere du Roi de Rome, cette sévere leçon, où il semblait dire à tous ces savants déroutés :

Non obtusa adeo gestamus pectora Pœni.

Le nombre de Français tués, blessés et faits prisonniers dans cette première journée, est diversement rapporté : mais peu importe qu'il y en ait eu 12, 14, ou 16,000 ; ce sont les suites de la victoire du 22, qui compléteront la destruction totale de cette fameuse armée qui entra il y a deux ans en Portugal forte de cent dix mille hommes, et des corps qui depuis Madrid jusqu'à Bayonne composaient une autre force de 90 mille hommes.

Nous ne croyons pas que l'on nous accuse d'exagération ni de présomption, lorsque nous oserons faire entrevoir l'espérance, qu'avant la fin de l'année, de toute cette multitude d'hommes armés, qui ont envahi la Péninsule dans tous les sens, il n'en restera plus un seul en Espagne. Et ce haut fait, cette admirable campagne, tout aura été effectué par 30,000 Anglais, 15,000 Portugais, et quelques détachements Espagnols !

Nous ne pouvons taire le sentiment d'admiration que nous cause la conduite de ces bons et excellents Portugais; la bravoure héréditaire qu'ils tiennent de leurs ancêtres, et qui n'attendait qu'une occasion pour briller de nouveau dans tout son lustre ; et par dessus tout, le bon esprit qui les a décidés à se laisser guider, discipliner et commander par des officiers et des généraux qui, ayant fait la guerre, étaient censés plus instruits dans l'art militaire que des généraux qui n'avaient vu aucun service. Sous des chefs britanniques, avec des alliés éprouvés, sous leur grand libérateur, ils ont appris non seulement à défendre à l'avenir leur propre pays, mais encore à délivrer celui de leurs superbes voisins. Puisse le fier Castillan imiter aujourd'hui le modeste Portugais, et comme lui s'accoutumer à vaincre sous les auspices du Duc de Ciudad Rodrigo !

Sub te tolerare magistro.
Militiam et grave martis opus, sua cernere fusta
Assuescat.

Si nous suivons cette victoire dans ses résultats, nous avons déjà la certitude officielle que le lendemain, 23, deux mille hommes, dont 300 tués et 1700 faits prisonniers, avaient été ajoutés aux victimes de la veille par un seul régiment de hussards germaniques; et que 4000 autres prisonniers et blessés sont tombés le 2 Août, à Valladolid, au pouvoir des alliés, ainsi que les magasins et dépôts immenses que les Français avaient dans cette ville.

Si l'on veut se faire une idée de la vigueur de la poursuite, il suffit de jeter les yeux sur la carte. La premiere direction des fuyards fut au Sud-Est de Salamanque, sur Flores d'Avila, d'où est datée la seconde dépêche de Lord Wellington du 24. Leur projet était probablement de se réunir à Joseph qui arrivait sur Arevalo par les passes de la Guadarama, mais qui apprenant la déconfiture des siens, rebroussa chemin sur-le-champ par Espinar afin de gagner à temps Ségovie et Burgos. Alors les fugitifs changerent de route, et au lieu de descendre sur la capitale, ils remonterent en toute hâte au Nord vers le Douro, laissant la route couverte de morts, de blessés, de traîneurs, d'accoutrements, de voitures de bagages et de munitions, sans chefs pour les commander, sans ordre, sans composer nulle part une force suffisante pour repousser une attaque, sans provisions, sans souliers, presque sans cavalerie, en un mot, dans un état de dispersion complete. Lord Wellington les suivant l'épée dans les reins et faisant chaque jour des prisonniers, était le 28 à Olmedo, à quelques milles au Sud de Valladolid, et le 2 Août à Cuellar dans l'est d'Olmedo, se dirigeant probablement sur Aranda et Burgos. Maintenant la campagne est devenue une course. Tous les détachements français en garnison dans les divers ports et châteaux de la côte du Nord, après y avoir été occupés par la diversion judicieuse de l'escadre de Sir Home Popham, les évacuent à la hâte, et se replient

à toutes jambes sur Bayonne, poursuivis jusqu'au pied des Pyrénées par les Guérillas qui les font trembler.

Sævus campis magis ac magis horror
Crebrescit.

Passé le 2 Août, nous n'avons plus que des rapports vagues sur lesquels il n'est gueres possible de tabler. L'un annonce la mort de Marmont à Burgos, après une fuite précipitée, pendant laquelle ses blessures jointes à la fatigue du transport, la chaleur de la saison et les peines d'esprit ont accéléré sa dissolution; un autre annonce la prise du Roi Joseph avec 7000 des siens, ce qui ne paraît pas sans probabilité, si l'on consulte sur la carte la marche que Lord Wellington et le corps du général Santolcides suivaient pour le couper. Un autre rapport annonce que Mina a pris Vittoria d'assaut, et qu'il y a fait 900 prisonniers.

La nouvelle de tant d'événements heureux a produit ici une sensation universelle d'enthousiasme et de plaisir. Il en avait été de même à Lisbonne; nous ne tarderons pas à savoir que la même commotion électrique se sera fait sentir à Cadix, à Gothenbourg, et à St. Pétersbourg, en un mot dans toutes les parties du monde, à mesure qu'elle y parviendra. Nous ne doutons même pas qu'il n'y ait en France un nombre considérable de nos compatriotes qui ne se réjouissent au fond du cœur de l'humiliation que subit aujourd'hui leur tyran; qui ne regardent Lord Wellington comme leur libérateur futur; et qui ne fassent des vœux pour lui comme pour celui qui doit affranchir leurs plus jeunes enfants du joug de la conscription, comme pour l'homme que Dieu gardait en réserve pour rétablir le trône légitime de France après celui d'Espagne, et avec les Bourbons la paix du monde. Plus d'un Français à Lon-

dres ainsi qu'à Paris s'est déjà dit ou doit se dire au récit de la journée de Salamanque :

Deus hæc fortasse benignâ
Reducet in sedem vice.

La joie publique s'est manifestée par des illuminations générales qui ont été répétées pendant trois nuits consécutives, et parmi lesquelles on a remarqué principalement celles de l'Amirauté, de la Compagnie des Indes, de l'hôtel des gardes à cheval où sont les bureaux de S. A. R. le Commandant en chef ; du Bureau de la Guerre où se trouvaient encadrés naturellement, en forme de décoration, les aigles et les drapeaux arrivés la veille ; les hôtels du Marquis de Wellesley, frere du héros, de son neveu M. Tilney-Long-Wellesley-Pole, de Lord Castlereagh, des Ministres des cours alliées ; des divers clubs de St. James-street ; des théâtres, de Somerset-House ; de MM. Rundell et Bridge, jouailliers de la couronne, et d'une foule d'individus. Dans une de ces fêtes nocturnes, la populace a dételé les chevaux de la voiture du Marquis de Wellesley et a traîné Sa Seigneurie, comme en triomphe, d'une extrémité de la ville à l'autre, et à son retour a cassé quelques vîtres à la maison de Sir Francis Burdett, comme pour lui prouver que même les plus ardents patriotes aiment encore mieux une victoire qu'une harangue.

L'ambassadeur du Portugal en Angleterre, toujours des premiers à faire éclater dans ces grandes occasions son patriotisme et sa loyauté, doit faire chanter, avec la plus grande pompe, un *Te Deum* solennel dans la chapelle du Portugal, un jour de la semaine prochaine.

S. Exc. M. le Comte Fernand Nunes, ambassadeur de S. M. C. fera célébrer, par la même cérémonie religieuse, un triomphe auquel tout présage que sera due la libération de son pays.

Les regards se détournent un instant de Lord Wellington pour se porter sur le général Hill qui,

sur le terrain glorieux d'Albuera défie Soult et Drouet. Ces deux généraux l'attaqueront-ils, quand ils sauront l'anéantissement de l'armée de Marmont? Le désespoir que la situation où ils vont se trouver doit inspirer à leurs troupes, pourra-t-il leur tenir lieu de ce *moral* que les soldats du grand peuple se targuent de posséder à un si haut point quand ils ont affaire à des idiots?

Nous doutons beaucoup que Soult ose risquer un engagement dans les circonstances où il se trouve. Nous croyons plutôt qu'il cherchera à faire le Xénophon, et qu'il tentera si Lord Wellington et les guérillas lui prêtent vie, une retraite des 30 mille par monts et par vaux, depuis les nobles colonnes d'Hercule jusqu'aux ignobles landes de Bordeaux. Il aura, sans doute, au moment où nous écrivons, encloué, détruit ou abandonné ses deux fameux mortiers* qui épouvantent encore quelques femmes et quelques enfants à Cadix, et qui ont tué et blessé, pendant quatre mois, environ 20 personnes. Gare à Baylen!

Le dernier exploit de Lord Wellington n'a pas tardé à recevoir sa récompense à la fontaine d'honneur. Ce grand capitaine, dont l'Angleterre place déjà le nom à côté de son Marlborough, a été promu, sur-le-champ, par S. A. R. le Prince Régent, à la la dignité de Marquis anglais, sous le nom et titre de Marquis de Wellington. On peut présumer que ce n'est qu'un échelon pour le rang de Duc, qui sera la récompense de sa premiere victoire. Le gouvernement espagnol a, dit-on, le projet de lui conférer la dignité de Prince d'Espagne.

Famam extendere factis
Hoc virtutis opus.

---

* Un de ces mortiers est nommé le *maréchal Mortier*, l'autre, le *Roi de Rome*. Ils lancent des bombes de 12 pouces et de 9, remplies de plomb, et qui arrivent maintenant jusqu'au milieu de la ville. Le bombardement a lieu trois fois par jour. Il cesse par intervalles de deux à trois heures; on souffre, mais on ne se plaint pas; cependant presque toutes les affaires sont suspendues, et la douane est fermée.

Il n'est personne, en Angleterre, à l'exception, peut-être, de M. Cobbett et de Sir Francis Burdett, qui n'aient applaudi de tout leur cœur à l'arrangement par lequel le Prince Régent a conféré un rang permanent dans l'armée britannique aux officiers de la légion germanique qui, jusqu'ici, n'avaient servi contre l'ennemi commun qu'avec un rang temporaire. Le mérite éclatant de ces braves gens leur donnait un droit bien acquis à prendre rang dans cette armée dont ils ont si efficacement contribué à soutenir la gloire.

On met la plus grande activité à envoyer des renforts à l'armée de Lord Wellington. Le régiment des gardes à cheval, qui depuis long-temps témoignait le désir de se voir employé dans la Péninsule, va voir ses vœux remplis. Quatre compagnies de chacun des deux régiments des gardes à cheval, quatre compagnies du régiment de cavalerie appelé les Bleus, et le premier bataillon du régiment des gardes à pié, dit Coldstream, ont reçu, le 18, ordre de se tenir prêts à partir immédiatement pour l'Espagne. Le 59eme régiment est également en marche pour aller s'embarquer, et l'on va faire partir tout ce qu'il sera possible de détacher d'hommes en état de servir sur les régiments qui restent en Angleterre.

Les dernieres nouvelles de la Russie que nous ayons en envoyant ce Numéro à la presse, sont du 28 Juillet. Les bulletins Russes officiels que nous donnons répondent suffisamment aux 8e et 9e bulletins français. On s'attendait à une bataille générale dans les environ de Smolensk, du 1er au 5 Août; le prince Bagrathion avait joint avec son armée l'armée du centre, ce qui portait celle-ci à 200 mille hommes, pleins d'ardeur, et encouragés encore par les plus brillants succès qu'ils avaient obtenus sur la Dwina contre Sébastiani ainsi qu'à Romanow et à Bobrunsk contre une partie des corps de Davoust et de Jérôme. S. M. l'Empereur Alexandre était allé à Moscou pour accélérer par sa présence l'envoi

des secours si patriotiquement offerts par les nobles et les négociants de cette antique capitale de la Moscovie.*

La paix conclue et ratifié par la Turquie, malgré les mensongeres assertions contraires du *Moniteur*, allait donner 50 mille hommes de plus à l'armée Russe. Le duc de Richelieu s'était mis en marche d'Odessa avec toutes les troupes de son commandement. La perte énorme de chevaux que l'armée française avait essuyée depuis le commencement de la campagne, avait obligé de faire des réquisitions de 40 mille chevaux de trait, dans tous les départements du nord, ce qui allait écraser et ce qui mettait au désespoir tous les fermiers de ces départements. On ne tardera pas à voir établir en France et chez ses alliés la conscription sur les chevaux comme sur les jeunes gens. Quadrupedes et bipedes sont regardés du même œil par la tyrannie qui ne connaît aucune différence entr'eux.

O gens infelix, cui te exitio fortuna reservat!

* Trois nouvelles affaires du 28 au 31 Juillet ont coûté aux Français 22 mille hommes. Les détails au Numéro prochain.

Bulletin Commercial.

Les sucres des colonies anglaises continuent à être recherchés et à monter de prix. Leur dernier taux moyen était de 45s 4d exclusivement du droit de consommation qui est de 27s le quintal. Les beaux bruts de la Jamaïque se sont vendus jusqu'à 68s. Les sucres terrés étrangers pour exportation sont presque sans demande. Leurs prix sont nominaux, et ce n'est seulement que pour la forme que nous cottons les sucres blancs de la Martinique et de la Guadeloupe de 70 à 48s; et ceux de la Havane de 40 à 62s suivant les qualités.

Les cafés étrangers sont dans le même état de stagnation. Ceux pour la consommation du pays se maintiennent dans le prix de 60 à 70 shelings.

Les glorieuses nouvelles d'Espagne ont fait monter le dernier emprunt jusqu'à 5 et demi de prime ou bénéfice; mais l'arrivée imprévue, le 20, de M. Foster, ministre d'Angleterre aux Etats-Unis, l'a fait retomber à 4 5/8. Les 3 pour cent consolidés sont à 88. Aucune variation dans le cours des changes étrangers.

De l'Imprimerie de SCHULZE et DEAN, 13, Poland-Street.
Ecrit chez M. PELTIER, 7, Duke-Str, Portland Place.

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CCCXXXIX.—*Le* 30 *Août*, 1812.

POÉSIE.

LES CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE,

Poëme en vingt Chants, tiré des Vieux Romanciers, par M. Creuzé de Lesser; *avec cette épigraphe :*

. . . Sans doute, ici, les belles
S'instruiraient mal dans l'art d'être fideles;
Mais on verra qu'hormis une, sans plus,
J'ai dans mes vers peint toutes leurs vertus.
Souvent aussi j'ai peint les saintes flammes
Qui des héros vont embraser les âmes :
Dans mes portraits, j'ai souvent allié
L'honneur sublime et la sainte amitié.

CHANT XX.

(Un Volume in-12.)

C'est une vérité malheureusement trop reconnue dans la littérature française, que beaucoup de

vers alexandrins sur le même sujet, lus de suite, ne causent pas d'un bout à l'autre le même plaisir; que fût-ce de beaux vers, beaux comme ceux de la Henriade, ils finissent presque toujours par faire un effet tout différent de celui que le poëte osait espérer, et que souvent, avant d'avoir achevé le premier mille ...., on ne m'entend que trop ! A qui faut-il s'en prendre ? est-ce au poëte ? est-ce au lecteur ? est-ce à l'auditoire? A personne, mais à la chose même ; à l'uniformité, cette bête d'aversion de notre nation toujours jeune et toujours légere ; à la gravité, à la majesté, à la pompe éternelle de ces vers soi-disant héroïques, et qui ne conviennent guere mieux à tous les récits de guerres ou d'amours, que de longs et lourds habits de cérémonie ne conviendraient aux héros en pareille circonstance On s'ennuie de ces longues bandes de lignes égales, que pour surcroît de monotonie l'inévitable hémistiche doit fendre par la moitié. On est fatigué de ce retour à point nommé des rimes féminines après les masculines, et puis des masculines après les féminines, marchant processionnellement, et se promenant avec solennité, comme des cavaliers avec leurs dames, à l'ouverture d'un bal polonais. Ajoutez à cela le langage poétique, espece d'idiôme à part, que tout le monde entend, si vous voulez, mais que bien peu d'entre nous parlent bien couramment, et qui nous fait l'effet d'une langue étrangere, et vous aurez une premiere idée des piéges dont la carriere épique est semée pour nos malheureux poëtes français. On vous dit à cela que le soin et le travail triomphent de tout, et qu'au milieu de ces entraves un vrai talent sait conserver les grâces de la liberté. C'est comme on vous dit que le sage est libre dans les fers : mais pourquoi donner des entraves au talent ? pourquoi donner des fers au sage ?

Les auteurs dramatiques ne courent pas tout-à-fait les mêmes dangers, ou du moins ce n'est pas la

poésie française qu'ils peuvent en accuser ; parce qu'à la comédie on est occupé d'autre chose que de la versification, et que dans la suite même des vers il y a plus de coupures, plus de repos, plus de relais pour l'attention ; ce sont des personnages différents, des intérêts différents, des sons de voix différents ; et l'on serait tenté de croire que cela y fait quelque chose : c'est tantôt celui-ci qui parle, tantôt celui là, et l'un repose de l'autre ; au lieu que dans le poëme épique, c'est toujours le même homme qui parle, et toujours sur le même ton, et toujours avec la même emphase, comme il a commencé il finira sans quitter un moment cette éternelle trompette qui finit par vous étourdir.

Voltaire paraît l'avoir senti lui-même, quoiqu'il se soit bien gardé d'en faire la confidence ; aussi a-t-il eu recours aux vers de dix syllabes, et aux rimes croisées, qui, en faisant disparaître l'imposante monotonie des grands vers alexandrins et des rimes accouplées, ont donné plus de liberté à son talent, plus de souplesse à son style, plus de vitesse à son récit. Qu'en est-il arrivé ? c'est que tout en continuant à rendre à la Henriade les mêmes honneurs qui lui ont été si justement décernés, on se contente aujourd'hui de l'avoir lue, et qu'on se délasse en quelque façon du cérémonial de la haute poésie, en lisant et relisant cette autre production qui prouve si bien tout l'avantage du vers de dix syllabes sur le vers alexandrin, et du familier sur le grandiose. Il serait plus qu'inutile de le nommer ici ce poëme, où trop affranchi peut-être de tous les genres de contrainte, en y comprenant même la décence, le poëte se livre sans inquiétude à tout l'essor, à tous les écarts, disons le mot, à toute la débauche de son imagination, et où, s'il n'est pas sans reproche, il est du moins sans peur.

M. Creuzé s'y est pris de même, au moins quant

à la versification. Il fallait aussi à sa muse agile un costume qui favorisât la prestesse et la *desinvoltura* de ses mouvements ; elle s'est mise à son aise autant que de mémoire de muse, on ait jamais pu s'y mettre, elle a ri et fait rire ; c'en doit être assez pour n'avoir rien à craindre de la critique. *Mon oncle a ri*, dit M. de l'Empyrée, mon oncle est désarmé. Et dans quel pays oserait-on disputer à la gaîté ses franchises ?

Quoiqu'il en soit, nous voici tous invités à la table ronde; ce sera, si l'on veut, un réchauffé d'un bout à l'autre ; mais en pareil cas l'assaisonnement fait tout ; puisqu'au bout de vingt services, l'appétit, toujours plus aiguisé, reprocherait, s'il osait, au maître de desservir trop tôt.

Moins le poëme laisse dormir, plus il fait rêver. Cette multitude d'aventures, cette armée d'avanturiers, cette diversité de caracteres, et les nobles inconséquences de tant de preux, et leur divertissante ignorance, et leurs courages indomptés, exemplaires, et leurs amours cavaliers, et ces entreprises impossibles. et ces situations bizarres ; tant de génies, tant de magiciens, tant de fées, tantôt si méchantes, et tantôt si bonnes, et tant de belles plus fées que les fées mêmes..... Quelle réunion de moyens et d'obstacles! Aussi ne tarde-t-on pas à s'apercevoir que tout cet accord de discordances, comme dit Ovide, *rerum discordia concors*, laisse dans l'imagination je ne sais quel gai tumulte qui dure long-temps après qu'on a fermé le livre : on fait le projet de le reprendre au premier instant de loisir ; l'esprit demeure en suspens entre l'envie de le continuer et la crainte de finir; et à cette hésitation succede, après la lecture achevée, le besoin de la recommencer.

Je n'ajouterai rien à tout ce que l'auteur dit à la tête de son livre, dans une prose aussi agréable que

ses vers, sur le parti que la poésie peut tirer des longues et par fois ennuyeuses histoires de l'antique chevalerie; c'est pour nos braves Français une espece de religion secondaire où pour leur plus grande commodité l'honneur tient lieu de dévotion. Elle a ses rites, ses cérémonies, ses mysteres, sa superstition.... dont notre esprit, notre humeur, nos qualités, nos défauts même s'accommodent mieux que du paganisme, et avec qui on peut en user plus librement qu'avec tout ce que tient à la vraie religion. L'Europe entiere est à-peu-près là-dessus comme la France; sans compter l'Espagne et l'Italie, nous voyons l'Angleterre, l'Allemagne, la Pologne, la Suede, et jusqu'à la Moscovie, pleines de ces vieilles chroniques, tant en vers qu'en prose, qui célebrent à l'envi les hauts faits de leurs braves; car de mémoire d'homme on a menti, surtout pour se grandir, et sur ce point les peuples sont encore plus hardis menteurs que les hommes.

Au reste, ces sortes de fictions ne présentent rien de précis, ni de clair, et c'est auprès du poëte un mérite de plus. Il peut les regarder comme autant de nuages flottants dans le vague où il est permis à l'imagination de s'attacher pour les façonner, les modeler en quelque sorte à son plaisir; tableaux changeants, qui lui offrent tantôt des combats, tantôt des fêtes; ou bien des palais, des villes, des tours, des obélisques, des rochers, des cavernes; ou bien des chars, des éléphans, des monstres, des nymphes, des guerriers, des dames, qui vivent le temps de les voir, prompts à se revêtir de nouvelles formes qui continuent à changer elles-mêmes, comme tout ce qui est ici-bas, au pouvoir des vents, et surtout de la fantaisie. On est donc maître de disposer à son gré de tout ce que l'on peut découvrir dans ces temps d'ignorance, de délire et de noble barbarie, dont nos vieux romanciers nous ont laissé des souvenirs si bizarres, si

obscurs ; mais qui, par leur bizarrerie même, indiquent l'esprit dominant des hommes d'alors, et l'espece de beau idéal qui naissait, dans leurs esprits incultes, de la grandeur même de leurs âmes. L'on pourra du moins dans cette confusion de tant de traits fantasques, démêler une vérité constante, c'est que la morale a partout devancé la réflexion. Puisse-t-elle toujours la suivre et se graver de plus en plus dans les âmes par le travail de l'esprit ! On n'avait pas, à beaucoup près, des idées bien nettes sur la justice et la vertu ; mais on s'y essayait. On ne savait pas lire, mais on savait tenir sa parole ; la loyauté, la générosité, l'honneur étaient aussi nécessaires aux chevaliers que leurs épées et leurs cottes de mailles, et les âmes devaient être entretenues sans tache aussi bien que les armures. La défense du faible, le redressement des torts, la pacification de la société, ont été le premier but des institutions chevaleresques ; les plus puissants, les plus forts, les plus hardis se sont liés entre eux pour la répression des méchants, comme ils l'avaient fait dans les temps héroïques pour la destruction des monstres. On sait trop que ce brillant prospectus de la police du monde a eu quelquefois ses inconvénients ; mais quand est-ce que l'exécution a pleinement répondu au projet ? où sont les choses qui, aux yeux d'un politique ou d'un philosphe, n'ont pas un mauvais côté ? et n'est ce pas assez pour un poëte qu'il y en ait un bon? Laissons donc les esprits, amis de la nouveauté, la chercher dans les choses oubliées ; car peut-être n'y en a-t-il plus que là. Et remercions M. Creuzé qui nous en a tant découvert, et si près de nous : félicitons-le du moins de les avoir si ingénieusement assorties, et d'avoir en quelque sorte construit un riant palais avec les débris de tant de vieilles masures.

Le Saint Gréal renouvelé non des Grecs, mais des Hébreux (on appelait ainsi la coupe dans laquelle

le Sauveur avait, disait-on, bu à la Cene au mil-eu des apôtres), le Saint-Gréal, dis-je, est le point central vers lequel tous les fils de ce tissu si compliqué sont censés se diriger ; s'il n'est pas à proprement parler le sujet du poëme, il en devient le prétexte. Les choses saintes, dans ces temps de bonhomie, se mêlaient volontiers aux choses profanes, mais le tout sans malice et sans qu'il en résultât ni sanctification pour les uns, ni purification pour les autres.

On ne voit pas trop distinctement la raison de cette espece de croisade (c'est un malheur constamment attaché à ce genre d'expéditions) ; mais on voit clairement que dans les dietes chevaleresques la raison était bannie, si non de toutes les têtes, au moins de toutes les tables, sans en excepter la table ronde ; la soif et l'ivresse de la gloire leur montraient le merveilleux sous de bien plus belles couleurs que l'utile, et dans leurs délibérations, surtout dans leurs banquets, les grands cœurs de nos paladins ne battaient vraiment pour une entreprise, que lorsqu'ils la jugeaient à-peu-près impossible.

Notre poëte aurait mérité une place à cette table-là, tant il aime à défier les difficultés, et tant sa muse vive et leste a bonne grâce à les franchir ! Dès le début du poëme elle a montré ce qu'elle est, et une vingtaine de vers a suffi pour nous mettre au courant : voilà que nous savons l'institution de la table ronde, les premieres conditions qu'elle exige, les devoirs qu'elle impose, la surveillance que l'enchanteur Merlin son fondateur, quoique disparu depuis longtemps, ne cesse d'y exercer, et surtout la punition trop assurée au téméraire qui oserait y prendre place comme à une table d'hôte. On en a un exemple récent. Bruissant, chevalier Bas-Breton, arrivé avec Lancelot, mais un peu moins courtois que lui, a remarqué un fauteuil vide ; il s'en est emparé d'emblée. A peine y était-il assis, qu'on a vu le fauteuil

s'abîmer avec lui dans un gouffre de flammes, et revenir aussitôt vide comme auparavant. Or, il fallait que dans ce temps on ne laissât point que d'être accoutumé à ces sortes d'accidents, car on reprend tout de suite la conversation comme si de rien n'était. Elle roule sur une foule de sujets moitié sacrés, moitié profanes, qu'on entremêlait alors avec moins de scrupule que de nos jours ; bientôt le roi Artus prend Lancelot à part et lui conte mille et mille choses qui pour des gens un peu blâsés comme nous, pourraient paraître tout aussi bonnes à ignorer qu'à savoir, mais qu'un chevalier aussi modeste, aussi poli, aussi religieux que Lancelot, devait écouter avec une respectueuse attention. Pourquoi donc cet air distrait que le poëte même lui reproche? Observez encore que c'est un roi qui veut bien parler à un jeune aspirant, et qui, de peur d'être interrompu, le fait passer dans un cabinet où il n'y a personne que la reine. Pourquoi donc encore une fois Lancelot n'écoutait-il pas ? Le poëte va tâcher de nous l'expliquer.

Ah ! Lancelot, quelle atteinte soudaine
De votre teint efface la couleur ?
Dans le palais Lancelot voit la reine,
Et reconnaît la dame de son cœur.
Je conviendrai qu'il ne l'a jamais vue
De près, de loin....Mais quoi, sans tout cela
Celle qu'on aime est d'abord reconnue,
Et par avance amour nous la montra.
. . . . . .
Le beau Français qui pâlit, qui rougit,
En la voyant, fut long-temps en silence ;
Parlant enfin, il ne sut ce qu'il dit,
Mais ses regards avaient leur éloquence.
De son côté, Genievre aux doux appas,
Ne voyait point sans un peu d'embarras
Ce preux célebre en amour comme en joute.
Et cependant plein d'un tout autre esprit,
Le bon Artus commençait son recit....
Ecoutons-le, pour que quelqu'un l'écoute.

Plus on avance dans cette amusante lecture, plus on s'étonne de ce qu'on y voit, et si on la recommence, on s'étonne encore de ce qu'on n'y avait pas vu. Qu'on ne s'attende donc pas ici à une analise en regle ; elle serait plus longue que le poëme, et assurément elle ne le vaudrait pas : cependant, puisque nous avons en ce moment le premier chant sous les yeux, nous ne saurions nous refuser au plaisir d'en transcrire ici la fin. Le bon Artus, appelé par quelqu'autre affaire, a laissé Lancelot seul avec Genievre, après l'avoir accepté au nombre de ses preux dans une expédition qu'il méditait ; mais dans ce temps-là même, le très-modeste chevalier en méditait une autre. Il est, comme nous l'avons dit, resté seul avec Genievre :

Tremblant, il craint d'exciter son courroux ;
Baissant les yeux et ployant les genoux,
Il fait enfin ouïr ces mots : Madame,
Tout chevalier est celui d'une dame ;
Puis-je m'offrir ? Genievre ne dit rien
Quelques instants.... et dit : Je le veux bien.
Merci, dit-il, et le silence acheve :
Il sent alors qu'une main le releve,
(Toute autre belle eût pris le même soin.)
On prit sa main, on ne la serra point ;
Et toutefois ce moment que j'envie,
Jusqu'à ce jour, remarquez bien ce point,
Fut le moment le plus doux de sa vie.

Ne demandez pas si *soin* et *point*, si *dame* et *madame* sont des rimes bien cathégoriques ; regardez le tableau et vous oublierez le reste. Que ceci soit dit une fois pour toutes, car on aurait cent occasions pour une de faire la même objection, et nous serions toujours aussi bien fondés à faire la même réponse.

Comme il y a beaucoup d'honnêtes gens qui ne se contentent pas de s'amuser, et qui veulent encore

savoir de quoi ils s'amusent, afin de ne pas s'y tromper, et de ne pas s'exposer à faire à l'auteur plus d'honneur qu'il n'en mérite ; ceux-là demanderont, peut-être, si cet ouvrage est une composition, ou, comme tant d'autres, une compilation. A cela je réponds que, s'il n'y avait jamais de compilations plus ennuyeuses que celle-ci, on ne voudrait point d'autres lectures. Sans doute, l'aimable compilateur des volumineuses folies de nos vieux romanciers a pu, jusqu'à un certain point, y trouver une partie de ce qui nous plaît dans son poëme ; oui, mais comme Praxitele a trouvé sa Vénus dans le marbre, comme van Spandong et une certaine rivale dont il serait jaloux s'il n'en était pas glorieux, savent trouver les plus belles fleurs du printemps, les plus beaux fruits de l'automne sur leur palette : mais ici, combien il a fallu de peine et de bonheur pour tirer tant de richesses de tant de pauvretés ! Combien d'eau trouble à filtrer pour la rendre potable ! car ce n'est ni une imitation, ni un abrégé, mais plutôt une distillation qui a rassemblé les esprits des substances qui lui étaient soumises, et qui, aidée de la science du chimiste, a converti une liqueur insipide en un breuvage dont on pourrait fort bien s'enivrer. Comme dit une vieille chanson :

Tout consiste dans la manière
Et le goût,
Et c'est la façon de le faire
Qui fait tout.

Comptera-t-on pour rien cet art si désirable (et qui dans tant d'occasions serait si bien payé), de changer le vieux en neuf ; ce coup-d'œil fin qui démêle dans ce qui ne paraît et même qui n'est qu'ennuyeux, ce qui, avec une légère façon, pourrait devenir amusant ; ce talent, ce goût qui sait amalgamer et fondre ensemble les choses les plus incohé-

rentes, et cette magie poétique qui prête un charme inattendu à ce qui, jusque-là, n'avait été que bizarre? Enfin, n'est-ce pas même pour M. Creuzé un vrai mérite auprès de ses lecteurs, d'avoir pris pour lui toute la peine, afin qu'il ne restât pour eux que du plaisir? Certes, ce ne sont ni les chroniqueurs, ni les romanciers de ces temps si peu, si mal connus, ce n'est ni un Robert Borron, ni un Gauthier Mapp, ni un Chrétien de Troyes, etc. etc. dont il pouvait apprendre à dire tant de choses en si peu de mots, eux qui d'ordinaire ont besoin de tant de pages pour dire si peu de chose. Est-ce chez eux qu'il a puisé ce talent de faire naître à volonté incidents sur incidents, qui cachent la pauvreté du fond des vieux récits qu'il a conservés, comme de nouveaux rameaux, de nouvelles branches et de nouvelles feuilles cachent la nudité et le dépérissement de l'arbre? Est-ce à ces pauvres moines qu'il doit cette vivacité toujours-productive, toujours diverse, ces plaisanteries toujours renaissantes et jamais les mêmes, dont l'ouvrage fourmille du premier vers jusqu'au dernier; et ces traits malins qui semblent toujours siffler à vos oreilles; et particulierement ces réflexions toujours agréables quoique souvent profondes, qui coulent sans cesse avec la même abondance sans laisser la moindre inquiétude que la veine qui les fournit puisse jamais s'appauvrir? Nous ne prétendons point y puiser de quoi désaltérer nos lecteurs, mais seulement de quoi allumer de plus en plus leur soif, et leur donner le désir ou plutôt le besoin de s'approcher de la source, et nous choisissons dans ce dessein, ou plutôt le hasard choisit pour nous, le début du sixieme chant qui se présente à l'ouverture du livre.

Quand, par hasard, je repose mes yeux
Sur ces puissants ennuyés, ennuyeux,
Emu pour eux d'une pitié sincere,
Je dis tout bas: Quelque petit malheur

Leur ferait bien, leur serait nécessaire
Pour délasser de l'ennui du bonheur.
Et puis poussé vers un désir contraire,
Je vois souvent que ces heureux, bientôt,
Ont du malheur plus qu'il ne leur en faut.
Car c'est, hélas ! le sort de cette vie,
De biens, de maux, incessament remplie ;
Le mal l'emporte ; ainsi que nos beaux jours,
Les doux plaisirs précipitent leur cours ;
Et le chagrin, démon qui nous épie,
Est toujours là, prompt à nous assaillir.
O gens heureux ! quelle est votre folie !
Jouissez donc, le malheur va venir.

Sans doute les détails sont charmants, diront les aristarques les plus séveres, c'est quelque chose, mais il faut un ensemble, une marche, une ordonnance ; en un mot un plan. Et que direz-vous du plan ? qu'il y en a juste ce qu'il en faut. Un plan est une premiere pensée qui disparaît dès qu'elle est remplie, comme le cannevas dès qu'il est brodé. Il suffit que tous les détails tiennent de près ou de loin au sujet : et quand d'ailleurs ils se conviennent, ils s'arrangent entr'eux, de maniere qu'il en résulte un tout qui plaît, le lecteur n'a rien de plus à demander ; peut-être même qu'après cela si vous lui montriez le plan à nu, il y trouverait assez peu d'intérêt. Un guerrier a sauvé ses pénates d'une ville embrasée: il sait, par une révélation céleste, qu'il doit les transporter dans une autre contrée, et y fonder une colonie qui deviendra un grand empire : il obéit à sa destinée ; une divinité le protége, une autre le persécute ; elle lui suscitera une tempête, un amour, une guerre.... Le héros sortira glorieux de toutes les épreuves, et les destins s'accompliront. Tout cela était assez facile à imaginer, et cependant l'Enéide n'était pas facile à faire.

Un plan heureusement conçu, sagement raisonné, fidélement suivi, est de la premiere importance dans un poëme dramatique où la durée de la

représentation vous sert de mesure en tout, sans vous permettre de détourner un moment votre attention de l'objet principal ; et où la premiere des regles, c'est de serrer le nœud et de presser le dénoûment ; mais dans une épopée où le poëte est maître de prendre à peu-près tout le champ qui lui convient, il s'écarte sans scrupule, bien sûr qu'il pourra toujours se retrouver. Dans le poëme héroï-comique, surtout, le sujet pourrait fort bien n'être qu'un prétexte, la conduite une promenade, le plan un labyrinthe, et la regle alors, au lieu de marcher vers le dénoûment, serait plutôt de le retarder ; ce n'est point, à proprement parler, une épopée, mais une parodie élégante et amusante des choses qui, dans l'épopée, ne pourraient ou du moins ne devraient être que sublimes et sérieuses. La poésie héroï-comique est à côté de la vraie poésie héroïque, une jeune et jolie petite espiegle qui s'amuse à contrefaire sa mere ; elle a pris quelquefois son noble costume, sa parure, sa coiffure, toutes ses marques distinctives ; elle imite sa contenance, sa démarche, son langage, ses manieres... Elle lui ressemble un moment, mais bientôt la gentillesse, la vivacité, la malice, l'enjoûment, l'extravagance reparaissent de plus belle ; sa légéreté, ses courses, ses danses, j'ai presque dit ses gambades, nous la montrent comme ici nous la voyons, doublement heureuse de plaire, sous le masque et démasquée.

A propos des détails d'un poëme héroï-comique, on en reviendra peut-être encore à la versification de celui-ci ; car pour peu que la critique trouve à mordre, surtout dans un aussi bon morceau, elle ne lâche pas sitôt prise. Eh ! bien, oui, nous sommes déjà convenus en ce point de quelques négligences, que M. Creuzé avait sûrement vues avant nous. Pourquoi donc les y a-t-il laissées ? Il avait sans doute quelques raisons pour le moment, ne fût-ce

commença par le charger d'une expédition périlleuse ; c'était de découvrir, d'attaquer et de détruire les établissements des negres fugitifs cachés dans l'intérieur de ce pays immense où les Français n'avaient point encore pénétré. Sonnini se met en route, le 19 October 1773, escorté de huit volontaires et de six Indiens.

" Profitant de la bonne volonté de ses compagnons, nous dit son historien, l'infatigable voyageur entreprit une excursion topographique dans toute la largeur de la Guiane, C'était le premier voyage tenté dans ces contrées inconnues. Cinq mois furent employés à cette expédition, pendant laquelle le jeune Sonnini fit plus de 150 myriamètres (400 lieues) à pied, dans d'épaisses forêts, sans chemin ni trace, obligé de se frayer un passage à travers les lianes dont ces forêts sont embarrassées ; sans autre provision que le produit journalier de la chasse et de la pêche ; sans abri contre les torrents de pluie qui noyent quelquefois d'une maniere si effrayante les contrées voisines de l'équateur, enfin sans autre guide que la boussole et les observations. L'habitude de faire usage de l'une et de suivre exactement les autres, lui servit si bien qu'il ne dévia pas un instant de la route projetée, malgré les sauts ou cataractes qui interrompent sans cesse le cours des nombreuses rivieres qu'il devait traverser. Dans ce grand voyage, quoiqu'il eût eu beaucoup à souffrir ; quoiqu'il eût passé trois jours entiers sans prendre de nourriture, non-seulement il n'égara pas son détachement, mais il ne perdit pas un seul homme. De retour à Cayenne, en Avril 1774, il apprit que les administrateurs de la colonie désiraient vivement que l'on parvînt à découvrir une route par eau, pour se rendre à la montagne *la Cabrielle*, remarquable par sa fertilité, mais séparée de Cayenne par d'immenses plaines basses et marécageuses. Depuis l'établissement de la colonie française, en 1667, on avait tenté

plusieurs fois, mais toujours en vain, de tracer un chemin à travers ces masses croupissantes. Sonnini se dévoue et s'embarque sur un frêle canot avec dix Indiens. Il est difficile de se faire une idée des peines qu'il éprouva pour obtenir le succès qu'il s'était promis et qu'il avait promis aux autres. Pendant douze jours, il affronta courageusement les horreurs de la soif et de la faim, tous les obstacles que multipliaient autour de lui les eaux stagnantes qui l'infestaient, les pluies qui l'inondaient, les insectes dont il était dévoré, la fievre qui l'affaiblissait, les murmures de ses compagnons que son exemple et sa présence pouvaient seuls contenir. Enfin, il réussit: le voilà sur cette montagne si désirée; son équipage reçoit des secours; il prend lui-même des rafraîchissements dont le besoin était si pressant: il est heureux. A son retour, les administrateurs l'accueillent avec intérêt et donnent son nom au canal qu'ils ont fait creuser sur sa route."

Sonnini avait alors 23 ans. L'importance de ce service fixa les regards du gouvernement français, et le jeune voyageur fut promu au grade de lieutenant avec l'expectative d'une place d'ingénieur qu'il obtint en effet peu de temps après.

Il rapporta dans sa patrie une belle collection d'oiseaux rares dont il enrichit le Cabinet d'histoire naturelle. Louis XVI lui donna un brevet de correspondant de son cabinet avec une pension. En se rendant à Cayenne (en 1775) il visita la côte occidentale de l'Afrique, depuis le cap Blanc, jusqu'à Portudal. Il passa deux ans dans la colonie, occupé à des voyages dont le résultat fut la découverte de plusieurs animaux. Une maladie le força de quitter ce pays pour revenir en France. Appelé par Buffon il se rendit à Montbard. C'est là qu'il passa le rigoureux hiver de 1776, tout entier au grand peintre de la nature qui le chargea de la rédaction de tous les

articles d'ornithologie étrangere depuis les gallinacées jusqu'aux oiseaux d'eau.

" C'est là, dit M. Thiébaut-de-Berneaud, qu'il puisa ce goût solide, ce tact délicat qu'aucune circonstance particuliere, qu'aucune considération politique ne purent altérer ; c'est là qu'il acquit le beau talent d'écrire et devint un écrivain élégant et facile."

Le baron de Tott venait d'être nommé inspecteur des Echelles du Levant et de Barbarie. Cette expédition sourit à Sonnini : il demande, il obtient des passe-ports, il s'embarque et trouve, à son arrivée à Alexandrie, des ordres particuliers de Louis XVI pour voyager en Egypte.

Avant son départ il avait reçu les tendres embrassements et les souhaits de Buffon. Il appelait ces souhaits la *bénédiction du génie*. Nous croyons devoir ici nous arrêter sur une circonstance particuliere, c'est sur les instructions que Buffon donna à Sonnini.

On a cru que Buffon a plus d'une fois sacrifié la vérité à son imagination brillante et féconde, et qu'il écouta moins la premiere que la seconde. Rien n'est plus propre à montrer combien cette conjecture est hasardée, que les instructions suivantes. Il n'est qu'un observateur attentif, scrupuleux et profond qui puisse provoquer de pareilles recherches.

" M. le comte de Buffon prie M. Sonnini de Manoncourt de lui donner, dans le cours de son voyage, des observations sur les objets suivants ;

" A Malte, prendre des échantillons des prétendus marbres trouvés dans cette île, dont fait M. le Grand-Maître a fait faire de beaux ouvrages ; et aussi des échantillons du prétendu marbre de Gozzo, afin de pouvoir les comparer ensemble. Savoir de plus si les rochers de l'île de Malte sont vitrescibles ou calcaires, ou s'il n'y a point du tout de pierres calcaires dans cette île, et s'il n'y a pas des indices qu'elle ait été autrefois un volcan.

" Dans l'île de Sicile et dans les îles de l'Archipel, observer jusqu'à quelle distance environ on rencontre les matieres rejetées par les volcans ; s'informer particulierement à quelle distance de l'Etna l'on trouve des carrieres des beaux marbres de Sicile.

" Dans la Grece, savoir si l'ancienne carriere de marbre de Paros, qui est d'un blanc transparent, subsiste encore.

" Dans la Méditerranée, tâcher de savoir s'il existe en effet un golfe vis-à-vis le golfe Adriatique, ou s'il ne se trouve pas un cap, une espece de promontoire dans les terres d'Afrique qui regardent le golfe Adriatique.

" Faire mention de la hauteur des côtes de l'Afrique dans tous les endroits où l'on pourra les voir. On assure qu'en général elles sont beaucoup plus basses que celles de l'Europe le long de la même mer.

" Faire aussi mention des sondes et de la profondeur de cette mer qui doit être moins grande du côté de l'Afrique que du côté de l'Europe, et ne pas oublier les courants, s'il y en a de remarquables.

" S'informer des différents endroits de cette mer où se fait la pêche du corail, comme au détroit de Bonifacio entre l'île de Corse et celle de Sardaigne, et aussi autour de ces îles et le long des côtes d'Afrique, etc.

" Recueillir quelques morceaux de corail dans leurs différents états d'accroissement et de dépérissement, ainsi que quelques beaux madrépores, le tout dans la Méditerranée, et en faire une caisse pour le cabinet du roi.

" Faire pêcher, à l'extrémité de la Méditerranée, près de l'isthme de Suez, des coquillages et en remplir un panier pour le cabinet ; il faudra les mettre auparavant dans l'eau chaude, pour en séparer l'animal, afin d'éviter la corruption.

" Tâcher d'avoir, s'il est possible, le niveau entre la mer Rouge et la mer Méditerranée.

" Remarquer de quelle nature sont les rochers qui se trouvent dans l'isthme entre ces deux mers, et faire mention de la hauteur de ces montagnes.

" Faire pêcher dans la mer Rouge, auprès de l'isthme, des coquilles et en remplir un panier; y faire pêcher aussi quelques coraux et quelques beaux madrépores pour en faire une autre caisse, et s'il se trouve des lithophytes dans la Méditerranée, près de l'isthme, en faire une autre caisse pour pouvoir les comparer.

" Dans le détroit, depuis les Dardanelles jusqu'au Bosphore, observer la hauteur des côtes et la nature des rochers des deux côtés du détroit; remarquer si les lits de pierre se correspondent, et s'il y a des angles saillants opposés aux angles rentrants; examiner aussi les différents effets que l'action des gelées et des eaux pluviales a faits sur ces deux côtes du détroit, et savoir laquelle des deux est la plus rapide.

" Si l'on monte au-dessus de ces côtes du détroit, on remarquera s'il n'y a point de laves ou d'autres matieres de volcans.

" Faire mention de la vitesse et de la profondeur des eaux depuis le Bosphore jusqu'aux Dardanelles.

" Faire pêcher un panier de coquilles dans la mer Marmora, et un autre panier dans la mer Noire à quelque distance du Bosphore, et ne les pas mêler; il faut prendre garde aussi de ne pas mêler celle de la Méditerranée à celle de la mer Rouge.

" Au Caire, tâcher de faire le voyage des Pyramides, et comparer la description donnée par de Maillet, dans le livre intitulé : *Description de l'Egypte*, publié par M. l'abbé le Mascrier, in-4to, (Paris, 1735). M. Sonnini-de-Manoncourt pourra trouver ce livre à Marseille, ou en faire un extrait.

" Tâcher de voir aussi les fameuses carrieres voisines de la Thébaïde, qui sont toutes composées de porphyre, de jaspe et de granit ; mais je crois cette entreprise difficile.

" En Barbarie, tâcher de voir un jumart qu'a décrit le docteur Shaw.

" Recueillir partout les animaux quadrupedes et les oiseaux que M. Sonnini-de-Manoncourt jugera nouveaux pour nous ; les faire préparer et nous les envoyer pour le cabinet.

" Comparer aussi les poissons qui se trouvent dans la Méditerranée, près de l'isthme, avec ceux de la mer Rouge près du même isthme.

" Si l'on voit en mer quelques trombes, ne pas manquer d'en faire la description.

" Si l'on peut faire jeter la sonde entre la Sicile et Malte, s'assurer de la profondeur qui ne doit pas être grande ; on sait que la profondeur du détroit de Bonifacio est fort petite entre l'île de Sardaigne et celle de Corse, et que c'est là où l'on trouvait beaucoup de corail dans les années dernieres.

" A Montbard, ce 5 Mars, 1777.

(Signé) Le Comte de Buffon.

On nous pardonnera cette citation un peu longue, puisqu'elle sert à justifier Buffon. On ne recherche point la vérité avec tant de soin pour la dissimuler.

Sonnini s'embarqua le 26 Avril, 1777 ; pendant son séjour à Malte, il se lia intimement avec le savant Dolomieu. Le 20 Juin, il arrive à Alexandrie. Parcourir les plaines de l'Egypte, visiter les fameuses pyramides, les ruines du temple de Denderah, traverser l'immense désert de la Lybie, étudier toujours et partout la nature et les hommes, telles sont les occupations constantes de l'infatigable voyageur. Il fit même le projet gigantesque de parcourir toute la

longueur de l'Afrique, depuis le golfe de la Sidre jusqu'au Cap de Bonne-Espérance : mais il n'eut pas l'approbation du gouvernement.

Sonnini a donné le premier une parfaite connaissance du pays situé entre Damanhour et les lacs de Natron. L'exactitude de ses descriptions lui a mérité l'honneur de voir deux de ses routes tracées avec cette inscription : *route du voyageur Sonnini*, sur la grande et magnifique carte de l'Égypte, dressée en 24 feuilles, par les ordres du gouvernement.

De l'Egypte, Sonnini se rendit dans la Grece et dans la Turquie. Dans les relations qu'il a publiées sur ces pays, il s'attache aux observations d'histoire naturelle, à tout ce qui peut intéresser sous le rapport des mœurs, des antiquités, du commerce, aux époques les plus solennelles de la vie des peuples modernes de la Grece.

A la suite de ce voyage, Sonnini s'embarqua sur la frégate française *la Mignone*, commandée par son ami d'Entrecasteaux, et qu'il contribua à sauver par la promptitude avec laquelle il établit une batterie dans la rade où le convoi fut attaqué par deux outters anglais de la flotte de l'amiral Keppel.

A son retour en France, Sonnini trouva son patrimoine envahi par un parent avide qui avait spéculé sur son éloignement. Les détails qu'offre à ce sujet M. Thiébaut-de-Berneaud sont pleins d'intérêt, mais nous ne devons nous arrêter que sur les circonstances d'une utilité générale.

Ayant enfin arraché une portion de son héritage au spoliateur qui voulait en jouir, Sonnini se livre à l'agriculture, fait des essais en grand, naturalise des végétaux exotiques, et nous lui devons plusieurs plantes qui n'ont pas médiocrement contribué à l'amélioration de notre agriculture*. Bien

* Le rutabaga ou chou-navet de Laponie ; la lentille

loin de ressembler à ce charlatan agricole qui, pour avoir, au sein d'une grande ville, un pied de vigne au bas d'un mur, un fraisier sur sa fenêtre, et deux arbrisseaux dans une caisse, se donnait comme un cultivateur-propriétaire, ayant des plantations, des pépinieres, et publiant les *résultats de son expérience*, Sonnini fit des essais en grand, ne se contenta pas de cultiver pour lui, il améliora la culture dans les départements de la Meurthe, des Vosges, de l'Aisne, et répandit d'utiles instructions.

Des malheurs priverent Sonnini de sa fortune. Il vint habiter Paris, et publia dans cette capitale un grand nombre d'ouvrages précieux. On lui doit la magnifique édition de l'Histoire Naturelle en 127 vol. in-8vo. Cette édition offre d'abord toutes les additions publiées par Buffon à diverses époques ; les découvertes de son éleve et toutes les observations éparses dans une multitude de mémoires isolés depuis la mort de l'illustre auteur de l'Histoire Naturelle.

Nous ne donnerons pas la liste des nombreuses productions de Sonnini, parce qu'étant connues, offrant la réunion si rare de l'instruction et du plaisir, leur utilité n'est plus mise en doute. On la trouvera d'ailleurs dans l'éloge intéressant où nous puisons ces détails.

Le sort acharné à la poursuite de notre voyageur lui fit connaître un boyard moldave qui se faisait passer pour un prince et n'était qu'un aventurier. Séduit par les offres les plus avantageuses, Sonnini part avec sa famille. A peine arrivé à Yassi, le prétendu prince y est arrêté et déporté. Sonnini qui s'était expatrié pour élever le fils de ce moldave, se trouve sans ressources, loin de sa patrie.

---

du Canada, ou grande vesce qui donne trois coupes d'un fourrage abondant et sain ; le fenu grec qui fournit un beau rouge, un fourrage; un légume agréable ; la julienne dont il montra la propriété oléagineuse.

Son goût pour l'observation ne rendit pas ce voyage inutile : il trouve les moyens de parcourir avec fruit la Moldavie et la Valachie, provinces sur lesquelles on n'a que des renseignements inexacts qui doivent être bientôt remplacés par ceux que Sonnini a recueillis.

De retour à Paris, cet infortuné voyageur consumé par les fatigues et par le chagrin de ne pouvoir faire usage de ses connaisances et de ses talents, parce que le plus utile de tous lui manquait, celui de se faire valoir ; Sonnini mourut, à Paris, le 9 Mai 1812, dans une détresse d'autant plus douloureuse, qu'il laissait une compagne, un enfant sans aucune fortune. Quelques amis suivirent sa dépouille mortelle. Elle allait être jetée dans la tombe commune, lorsque l'un d'eux proposa d'en élever à Sonnini une à leurs frais. Cette proposition est acceptée, et Sonnini repose dans le cimetiere de l'Est, vulgairement appelé *la maison du Pere la Chaise*. Un saule pleureur ombrage son tombeau environné des végétaux qu'il aimait ou qu'il cultiva.

A la suite de ses noms, de la date de sa naissance, de celle de sa mort, se lit cette inscription :

SES DÉCOUVERTES EN HISTOIRE NATURELLE
LE RENDIRENT L'AMI, LE COLLABORATEUR ET LE CONTINUATEUR
DE BUFFON.
VOYAGEUR INTRÉPIDE, IL VISITA L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE,
L'ÉGYPTE, LA GRECE, LA MOLDAVIE ET LA VALACHIE.
IL SIGNALA SON SÉJOUR A CAYENNE PAR L'OUVERTURE
D'UN GRAND CANAL QUI PORTE SON NOM.
IL INTRODUISIT EN FRANCE
LA CULTURE DE PLUSIEURS VÉGÉTAUX UTILES.
NÉ RICHE,
IL FUT CONSTAMMENT HOMME DE BIEN,
TOUJOURS UTILE AUX LETTRES ET AUX SCIENCES,
BON AMI, BON ÉPOUX, BON PERE,
ET MOURUT PAUVRE.

LA LEÇON,

ANECDOTE.

J'ai la religion de la parole ; je ne donne jamais la mienne qu'après de mûres réflexions, même alors qu'on me la demande dans une occasion de peu d'importance ; et je me défends toujours de céder aux premiers mouvements de mon cœur, me disait un jour Madame d'Antremont, Bourdic, Viot, également célèbre sous ces trois noms, et par les vers aimables que lui adressa Voltaire, et par des poésies pleines de grâce et d'une douce philosophie. Je dois, ajouta-t-elle, cette utile retenue qui contraste singulièrement avec l'apparente étourderie de mon caractere et la vivacité de mon imagination, à une leçon terrible et plaisante que je reçus à l'âge de 14 ans.

Curieuse de connaître cette particularité de sa vie, dont elle paraissait conserver un souvenir profond, je l'interrogeai ; elle reprit :

" Mes parents qui ne pouvaient me donner qu'une faible dot, désirant de m'assurer un sort, me marierent, à l'âge de douze ans, à M. le marquis d'Antremont, qui en avait quarante-cinq. La fortune et la santé du marquis étaient fort dérangées ; mais il sortait d'une bonne maison, et mon union avec lui me donnait l'espérance d'occuper par la suite une place honorable auprès d'une grande princesse d'une cour d'Allemagne.

Le lendemain même de mon mariage on me conduisit dans un couvent où je devais achever mon éducation.

Les affaires et la santé du marquis devenant plus mauvaises de jour en jour, il me retira bientôt du couvent, et j'allai habiter avec lui le château d'Antremont.

Ce château très-vaste, très-gothique, tombant de tous côtés en ruines, et presque en entier dégarni de meubles, ressemblait parfaitement à ces effrayants châteaux dont il se trouve de si longues descriptions dans les romans anglais. Jugez de l'effroi qui dut me saisir, lorsque je me vis reléguée, à peine sortie de l'enfance, dans une de ces tristes habitations dont la seule peinture suffit pour éveiller la crainte.

Toute la société intime du marquis se réduisait à une femme de charge d'environ cinquante ans, que l'habitude de gouverner son maître avait rendue très-impérieuse. Il lui laissa un pouvoir despotique sur moi ; elle était d'autant plus disposée à en abuser, qu'elle avait vu avec chagrin un mariage qui renversait ses espérances secrettes. Sa mauvaise humeur me faisait un crime d'un simple enfantillage. La moindre distraction dans mes études, la plus légère infraction aux devoirs qu'elle m'imposait, étaient sévérement punies. Il m'arrivait souvent de me voir renfermée des heures entières dans une chambre immense et sombre, située à un bout inhabité du château. Lorsque la nuit me trouvait dans ce lieu, je devenais bientôt la proie de mille terreurs paniques. Le sifflement du vent à travers de hautes croisées mal jointes, le cri lugubre de la chouette, le craquement d'une cloison, tout jusqu'aux personnages gigantesques que représentait une antique tapisserie, ne couvrant qu'à moitié de vieux murs, tout enfin m'offrait un danger qui faisait péniblement battre mon cœur ; je ne respirais qu'en tremblant.

Le récit de mes souffrances imaginaires n'excitait que le rire de M. d'Antremont, qui m'en raillait avec esprit. Cependant l'impression qu'elles m'ont faite fut si forte, que moi qui parais si vive et si gaie, je n'ai jamais pu demeurer seule une heure sans tomber dans une sombre rêverie, sans que des pleurs involontaires s'échappassent de mes yeux : de là m'est venu ce besoin d'une existence active et le goût des grands cercles, tout ce qui ressemble à la solitude me tue.

Il y avait à peu près un an que je vivais auprès du marquis qui n'était mon époux que de nom, quand je fus réveillé un matin par des huissiers ; ils venaient s'emparer du château. On me signifia qu'il fallait, sur-le-champ, en sortir. Une voiture m'attendait pour me reconduire au couvent. Jamais une nouvelle aussi triste ne fut reçue avec autant de plaisir. Je m'habillai à la hâte ; je chantais, je sautais, je me livrais à une extrême joie ; j'aurais volontiers embrassé ceux qui nous bannissaient de notre noble domaine. Je les trouvais les plus aimables gens du monde. La femme de charge me faisait en vain de justes remontrances en me parlant du malheur de mon mari ; je ne voyais, je ne sentais que le bonheur d'échapper à ma prison.

Le couvent me parut un lieu enchanteur ; je revis mes jeunes compagnes avec délices ; l'étude et l'amitié vinrent

charmer mes jours. La musique et la poésie occupaient mes loisirs. Comme j'étais très-laide, mes talents n'inspiraient aucune jalousie. On me louait, on me caressait, on prônait mes vers et ma musique. Je jouissais du présent sans songer à l'avenir, et le triste souvenir du château était presque effacé de ma mémoire, lorsqu'une circonstance douloureuse vint m'arracher à ma douce incurie.

Dans sa jeunesse, M. d'Antremont avait eu, avec un de ses camarades, une dispute à la suite de laquelle tous deux avaient juré de cesser le combat à la premiere blessure, mais de le recommencer chaque année, le même jour, dans le même lieu, et à la même heure, jusqu'à la mort de l'un d'eux. Ce duel venait d'avoir lieu pour la vingtième fois. Le marquis avait reçu une blessure que les médecins déclarerent incurable. Il me rappela près de lui.

M. d'Antremont n'avait jamais senti pour moi le plus léger amour ; il ne pouvait non plus me chérir d'amitié. Nos âges, nos goûts, nos caracteres n'avaient aucun rapport ; mais certain de sa mort prochaine, une tendre pitié lui parla en faveur de celle qu'il allait laisser veuve à quatorze ans, sans que son triste hymen lui eût procuré le moindre avantage. Ma sécurité redoublait ses inquiétudes. Il me regardait souvent avec intérêt, se montrait touché de mes soins, applaudissait à mes saillies, et ce qui inspire encore plus de reconnaissance à l'âge que j'avais alors, il me laissait, en dépit de sa femme de charge, quelqu'autorité dans la maison.

Ses égards et sa confiance gagnerent aisément mon cœur. Dans l'adolescence on aime tant à aimer ! Je pris pour M d'Antremont une affection vraiment filiale, il prit pour moi une affection paternelle. L'intimité s'établissant entre nous, il me raconta les principaux événements de sa vie, accusa les erreurs où il s'était livré, erreurs dont les suites funestes, après l'avoir dépouillé du patrimoine de ses peres, l'entraînaient prématurément dans la tombe ; il chercha à me prémunir par son exemple contre l'ivresse des passions.

Je ne prêtais qu'une oreille distraite à sa morale, mais mon âme était pénétrée de ses regrets et des sourds gémissements que, malgré son courage, de cruelles souffrances lui arrachaient quelquefois. Un matin qu'il cédait à des maux aigus, je me saisis de sa main, la portai à mes levres, et la mouillai de mes pleurs. "Pourquoi pleurer ? dit-il, j'ai mérité mon sort. Vous ne pouviez attendre aucun bonheur de moi ; je ne vous laisse que mon nom, mais vous

allez du moins recouvrer votre liberté. Ma vie n'aurait pu vous être utile ; peut-être ma mort vous le deviendra-t-elle." —Ne me parlez point de votre mort, vous ne mourrez point. Je ne veux pas que vous mouriez, répondis-je en poussant des sanglots.—Je mourrai pourtant, et bientôt, je le sens. Demain !... —Que dites-vous ? ô ciel ! que doit-il arriver demain ? —Demain je ne serai plus. —Eh bien ! si cela arrive, je mourrai aussi, je veux mourir avec vous.—Bon, quelle folie !—Non, Monsieur, ce n'est point une folie, je ne vous survivrai pas, je le jure par ce qu'il y a de plus sacré.—Prenez garde à ce que vous dites, craignez de faire un faux serment.—Oh ! je le tiendrai, soyez-en certain.—Etes-vous réellement décidée à le tenir ?—Ce doute est une injure.—Si je vous mettais à l'épreuve, peut-être vous trouverais-je en défaut.—Eprouvez-moi.—Chere Henriette, votre cœur est parfait, mais votre tête est un peu légère, et ce dévoûment héroïque. . . . . —Ne me coûte rien.—Vous voulez mourir avec moi !—Oui, Monsieur, demain, cette nuit, tout-à-l'heure même si vous le voulez.—Que cela soit donc ainsi.

M. d'Antremont sonna la femme de charge, et lui commanda d'apprêter une tasse de chocolat. Lorsqu'elle fut apportée, il enjoignit qu'on nous laissât seuls. Ensuite il me remit la clé de son secrétaire, et me dit de lui donner un paquet cacheté qui était dans un des tiroirs. J'obéis. Alors d'une voix grave il me demanda s'il était bien vrai que je consentisse à mourir avec lui. Sur ma réponse affirmative, il décacheta le paquet mystérieux, jeta ce qu'il renfermait dans le chocolat, et me dit en me baisant tendrement la main: Chere Henriette, vos vœux seront accomplis, buvez ce chocolat. A ces mots tout mon héroïsme pensa m'abandonner. Je portai plusieurs fois un regard incertain sur la tasse qui m'était offerte. Un sourire malin parut sur les levres de M. d'Antremont. L'amour propre l'emporta sur l'amour de la vie. J'avalai le chocolat. Le marquis me prodigua les plus grands éloges, mais ils ne pouvaient me flatter ; une seule idée me restait, celle de ma mort prochaine. J'accusais intérieurement M. d'Antremont de barbarie, et l'expression de son attachement me révoltait. O pouvoir de l'imagination! persuadée que j'étais empoisonnée, j'éprouvai bientôt des douleurs horribles d'entrailles, un feu dévorant brûla mon sein, je me crus près de périr, je ne pus retenir un cri. Ma mere arrive, je me jette à son cou, ô ma mere ! ma mere ! et ma voix expire.—Madame, dit M. d'An-

tremont, votre fille a voulu mourir avec moi, elle en a fait le serment, mes représentations n'ont pu lui ôter ce sublime désir; j'ai dû la satisfaire, je l'ai empoisonnée.—Il est donc vrai! grands dieux! oh! de grâce, du lait, M. le marquis! ma mere, ordonnez qu'on me donne du lait et qu'on aille chercher un médecin. M. d'Antremont partit d'un grand éclat de rire. Je montrai de l'indignation.—Calmez-vous, me dit froidement le marquis, il n'est pas besoin de médecin: le poison que je vous ai fait prendre n'est autre chose que du sucre candi. Demain, comme je vous en ai prévenu, je mourrai. J'ai fait prier Madame votre mere de venir ici afin de vous dérober l'aspect de mon trépas. La mobilité de votre tête, la vivacité de votre imagination, la bonté de votre cœur, me font trembler sur votre avenir. Vous ne recueillerez aucun avantage de votre union avec moi, profitez au moins de cette leçon reçue à mon lit de mort. Défiez-vous de vos premiers mouvements; ne donnez jamais une parole qu'après vous être convaincue que vous pouvez et devez la tenir. N'oubliez pas que la perte des mœurs entraîne celle de la fortune et de la vie. Adieu, chere Henriette, laissez-moi, je n'ai plus que le temps de mettre en regle quelques affaires importantes. Adieu.

J'étais suffoquée par mes sanglots. J'étais partagée entre la honte et la pitié. Je ne promis plus à M. d'Antremont de ne pas lui survivre, mais je lui prodiguai mille expressions d'une tendresse sentie. Je ne voulais pas le quitter. Il me donna un baiser sur le front, et pria ma mere de m'emmener. Je ne consentis à le suivre que d'après un ordre solennel. Il mourut le lendemain, ainsi qu'il l'avait prévu. Je le pleurai sincerement, et je n'ai jamais oublié sa derniere leçon, ni son dernier adieu.

Par Mme. Dufrenoy.

BULLETINS RUSSES.

Douzieme Bulletin.

PREMIER SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DE LA COUR DE ST. PÉTERSBOURG, DU 7 AOÛT.

Nouvelles des Armées reçues à Moscou par Sa Majesté Impériale.

La premiere armée a occupé une position importante à Witepsk, et depuis qu'elle a eu quitté Polotsk, l'ennemi n'a pas osé attaquer un seul des corps qui la composent. Quelques légeres escarmouches de l'arriere-garde le long de la Dwina (riviere que notre cavalerie a souvent été dans le cas de passer pour enlever des piquets à l'ennemi) ont toujours été en notre faveur.

Arrivés à Witepsk, il devint nécessaire d'agir avec la résolution la plus déterminée, et de faire les plus grands efforts pour opérer la jonction de la seconde armée avec la premiere. Dans la nuit du 25 au 26, le commandant en chef fut informé que les reconnaisances de l'ennemi s'étaient montrées sur la route de Bechenkowitz. Il ordonna au général comte Ostermann de marcher de ce côté avec son corps. Le comte ne s'était pas avancé à 3 verstes (3 quarts-de-lieue) qu'il rencontra trois des vedettes de l'ennemi, dont deux furent prises, mais la troisieme réussit à donner l'alarme à l'avant-garde française. Il en fut sur-le-champ détaché un régiment qui rencontra deux escadrons des hussars de la garde russe qui se trouvaient être en front de cette colonne. Ils se lancerent sur l'ennemi et le culbuterent aussitôt; mais le poursuivant avec trop d'ardeur et de précipitation ils galoperent jusqu'auprès du corps de cavalerie française qui les rejeta sur notre infanterie. Le comte Ostermann continua ses mouvements et trouva l'ennemi rangé en bataille à une petite distance d'Ostrovno. L'affaire commença par une canonade, qui dura pendant plusieurs heures, les deux côtés combattant avec la plus grande obstination. Les Français avaient un avantage prodigieux en nombre; mais la valeur de nos troupes surmonta tout. Non seulement nous demeurâmes en possession du champ de bataille, mais nous poursuivîmes encore l'ennemi jusqu'à la distance de quatre verstes de sa position. Une bataille aussi vive ne put pas ne point nous causer une grosse perte. Mais, selon le rapport des prisonniers, celle de l'ennemi est

bien plus considérable que la notre. Ils nous assurent qu'à cette affaire le Roi de Naples commandait en personne, et que le vicerοi d'Italie a été blessé.

TREIZIEME BULLETIN.

SECOND SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DE LA COUR DU 7 AOÛT.

Relation des Affaires Militaires.

Le commandant du premier corps, le lieutenant-général comte de Wittgenstein, fait, sous la date du 2 Août, le rapport qui suit.

Le corps que Sa Majesté Impériale a mis sous mes ordres, resta sur les bords de la Dwina, près d'un village appelé Pokaerzi, afin d'observer les mouvements de l'ennemi posté de l'autre côté de la riviere. Je fis jeter pendant la nuit des ponts sur la riviere, et j'employai ma cavalerie à harceler l'ennemi. Dans l'espace de huit jours elle fit prisonniers, un général de brigade, le (général St. Géniez,) 8 officiers et environ 1000 hommes, et détruisit presque en entier les quatre régiments de cavalerie de l'ennemi: les 7e et 11e de chasseurs à cheval, le 8e de hussars polonais et le 10e de chasseurs. Le 29. Juillet, je reçus avis de Disna que le maréchal Oudinot avec son corps avait passé la Dwina à cette ville, prenant la direction de Sebezch; et l'on m'informa de Dunaberg que Macdonald avait passé la riviere à Jacobstadt, se dirigeant sur Luzzino, et suivant le rapport d'un officier français que j'avais fait prisonnier, ces deux corps étaient destinés à se mettre en possession du district de Plascow, par où passe le grand chemin qui mene en droiture à Pétersbourg. Dans cette position, je résolus sur-le-champ de marcher sur celui de ces deux corps ennemis qui était le plus proche de moi sur la route de Sebesch, à un village appelé Klassiezzy. Alors je l'attaquai. Le 30, à environ cinq verstes de Jacoubovo, je découvris le corps d'Oudinot qui paraissait venir de Kliotslitz à ma rencontre; je résolus aussitôt de l'attaquer, et après une bataille très-opiniâtre et très-sanglante, qui dura trois jours sans intermission depuis le grand matin jusqu'à nuit close, grâces au Tout-Puissant et à la valeur des troupes russes, la victoire sur cet affreux et puissant fléau de notre pays, nous resta.

Le corps du maréchal Oudinot, consistant en trois des meilleures divisions d'infanterie française, fut entierement culbuté, et se retira dans la plus grande confusion, se sauvant dans les forêts et dans des endroits de sûreté, brûlant et détruisant dans sa retraite tous les ponts par où il passait. Cela seul put arrêter le progrès de nos troupes qui le poursuivaient

avec impétuosité. Les généraux de division Verdier et Le Grand sont tous les deux blessés. Je les poursuis maintenant sur la Dwina près de Polotsk. Ces trois journées ont couvert les troupes de nouveaux lauriers; l'ardeur et le courage de mes soldats ont été à un point qu'aucune expression de ma part ne saurait en donner une juste idée. Tout ce qui leur a été opposé, batteries, fortes colonnes, ainsi que la résistance la plus opiniâtre de la part de l'ennemi, a été renversé et détruit à la baïonnette et au canon. Tous les villages et tous les champs au travers desquels nous avons passé, étaient jonchés de cadavres. Nous avons fait 3000 prisonniers, parmi lesquels sont 25 officiers; nous avons aussi pris deux pièces de canon, des caissons de munitions, et des voitures de bagages, parmi lesquelles est un équipage de général. Lorsque j'aurai rejeté l'ennemi de l'autre côté de la Dwina, je l'y laisserai, et je retournerai sur le corps du maréchal Macdonald, afin de l'attaquer, et j'espère avec l'aide de Dieu, et le bon esprit qui anime mes troupes, pouvoir venir à bout de purger entièrement d'ennemis la ligne qui m'est confiée. Si j'y réussis, les troupes ennemies seront forcées de se retirer de devant Riga. De notre côté la perte n'a pas été légère. J'ai à regretter celle du major-général Karnoeff, un boulet de canon lui emporta hier les deux jambes, et il mourut sur-le-champ. Je suis blessé à la joue par une balle morte, mais pas dangereusement.

QUATORZIEME BULLETIN.

Rapport du Général Tormazow à Sa Majesté Impériale.

Kobryn, 18 Juillet, 1812.

J'ai l'honneur de féliciter très-humblement Votre Majesté Impériale sur la défaite totale du corps de troupes Saxones qui occupait cette ville, après une bataille qui a duré neuf heures. Les trophées de cette bataille sont quatre drapeaux, huit pièces de canon, et une grande quantité d'armes de toute espèce. Nous avons fait prisonniers le commandant du corps, le major-général Klengel, trois colonels, six officiers d'état-major 57 officiers et 2234 soldats. Nous avons laissé environ 1000 morts sur-le-champ de bataille. De notre côté la perte n'a pas été fort considérable.

Le corps Saxon que commande le général Régnier, vient de Slonym pour remplacer le corps autrichien qui était ici. Le prince de Schwarzenberg est allé par Slutsk à Minsk. Mon aide-de-camp le lieutenant Bibikoff des gardes, mettra aux pieds de Votre Majesté Impériale les quatre drapeaux de l'ennemi.

J'aurai le bonheur de faire passer, aussitôt que possible, les détails de cette affaire, ainsi que les mouvements ultérieurs des troupes que Votre Majesté a eu la bonté de mettre sous mes ordres.

LE LOGOGRAPHE,

OU

LE MONITEUR SECRET.

No. XLIII.

"Son empire est détruit si l'homme est reconnu."

LES BIVOUACS DE LA DWINA,

Ou les Dialogues de la Grand-Garde.

(Groupe d'officiers français espagnols, suisses, polonais, allemands, etc.)

Un Français chante le refrein suivant :

Allez, volez, zéphyrs joyeux,
Allez, volez dans ma patrie;
Dites que je veille en ces lieux
Pour la gloire et pour mon amie.

Un Espagnol.—Camarade, il faut avoir l'imagination bien poétique, pour voir des zéphyrs dans les vents brûlants qui dessèchent la terre sur laquelle nous reposons, qui embrasent l'air que nous respirons et qui nous menacent de maladies contagieuses.

Le Français.—Le bulletin fait ma loi; il annonce que nous sommes tous remplis de courage et d'ardeur; que le pays où nous sommes est magni-

fique, que nous sommes entourés de couvents et de maisons de campagne délicieuses ; il est tout naturel que je fasse jouer les zéphyrs au milieu de ce paysage si riche et si enchanteur.

L'Espagnol.—Je n'ai vu encore que des déserts et des ruines ; nous n'avons éprouvé que des tempêtes, ou une chaleur intolérable, et si vos zéphyrs vont dire dans votre patrie ce qui ce passe ici, ils feront un triste tableau de votre position.

Le Français.—Camarade, quand nous serons à Moscou ou à St. Pétersbourg, nous oublierons toutes nos fatigues : l'amour, la bonne chere, le pillage nous dédommageront de quelques mois de souffrances.

L'Espagnol.—Nous pourrons bien tous mourir de faim et de misere avant d'arriver dans l'une de ces capitales, dont au reste on nous dispute les avenues assez vivement pour nous ôter l'espérance d'en approcher jamais.

Le Français.—Vous êtes incrédule, camarade; je vous conseille de relire le huitieme bulletin, vous y verrez que l'armée russe fuit en désordre, abandonnant son artillerie, perdant ses bagages, brûlant ses magasins ; que Bagration est coupé du grand corps d'armée, etc. etc.

En ce moment arrive un capitaine envoyé en courier par Davoust. Tous s'écrient : Eh ! bien, camarade, quelles nouvelles ?

—Bagration qu'on disait coupé, est réuni au grand corps d'armée, neuf de nos régiments ont été taillés en pieces par ces Cosaques qui sont tous des héros quand Platow les commande. Camarades, ceux qui appelaient cette guerre-ci une guerre à l'arme au bras, trouveront bientôt de quoi occuper leur activité. . .

On entend le cri de *l'Empereur, voici l'Empereur*. Celui-ci se hâte d'ouvrir les dépêches que l'envoyé de Davoust lui remet, et tous les officiers

présents se pressent autour de lui, avec l'espoir d'en connaître le contenu, il les regarde avec sévérité et leur dit :

" Cette curiosité annonce de l'inquiétude : les braves que je commande ne doivent jamais en montrer ; ne suis-je pas à leur tête ? Ne les ai-je pas toujours conduits à la victoire ? Que peuvent-ils redouter avec moi ? Bagration n'a pas été poursuivi avec assez de vigueur ; nous avons perdu quelques hommes ; dans quelques jours nous aurons une bataille qui mettra fin à tous ces mouvements rétrogrades des Russes, et d'ailleurs n'avons-nous pas déjà assez gagné par nos marches ? Nous avons en notre possession vingt villes fortifiées et des retranchements qui ont coûté un an à construire. En outre, j'ai rendu la liberté à la Pologne, sa diete s'est assemblée ; je protégerai les Polonais ; j'aime les peuples libres, moi ; je protége les nations indépendantes ; les Polonais vengeront avec moi, contre les Russes, leur patrie et un million de victimes assassinées par des barbares." Buonaparté, après avoir prononcé tout cela de sa voix sépulcrale, se retire sans remarquer aucun individu.

Un Officier *Polonais* s'écrie : " Vive le restaurateur de la Pologne !"

—Camarade, lui dit un officier suisse, vous auriez dû dire des deux tiers de la Pologne ; car l'Empereur garantit à l'Autriche ce qu'elle possede de votre pays.

Le Polonais.—Toute la Pologne sera libre, vous dis-je ; eh ! qui ne voit pas que cette prétendue garantie est mise en avant pour que l'Autriche n'ait pas le ridicule de fournir elle-même des troupes pour envahir ses propres possessions ; croyez que tout est prévu, arrangé, et que dans quelques mois nous serons libres et indépendants.

Le Suisse.—Oui, libres comme les Français, indépendants comme les peuples de la confédéra-

tion du Rhin. Ne voyez-vous pas que c'est pour vous donner la conscription et tous les funestes attributs de sa trompeuse protection, qu'il paraît vous réunir en corps de nation et rétablir vos dietes. Celles-ci ne seront que des simulacres destinés à entretenir vos illusions de patrie, de liberté, d'indépendance jusqu'au moment où il lui conviendra de vous enrôler publiquement et formellement parmi ses esclaves. C'est ainsi qu'il a toujours fait. Il excite dans les peuples de nobles souvenirs et de grandes prétentions, afin de les porter à des choses extraordinaires, et lorsqu'il est parvenu à produire des efforts proportionnés à ses vues, il les emploie à détruire chez les autres la liberté et l'indépendance dont il leur donne le vain espoir, les faisant ainsi les instruments de son ambition avant de les proclamer les esclaves de sa tyrannie. Vous avez une diete, dites-vous, eh! bien, qu'un de vos nobles se leve au milieu de vos régénérateurs, et qu'il cherche à les arrêter par ce véto puissant qui suspendait toutes les délibérations : je vous le demande, les satellites de Napoléon lui laisseront-ils exercer ce droit inhérent au caractere d'un noble Polonais et consacré par la constitution de vos dietes. Non, s'il ose insister, il est perdu, et si votre confédération le soutient, elle est dissoute. Quelles raisons aurait-il de vous traiter mieux qu'il n'a fait les Français eux-mêmes, auteurs de son élévation et de sa gloire ? Que leur a-t-il donné au lieu de leur monarchie détruite et de leurs lois foulées aux pieds ? Quel bien, quel repos leur a-t-il procuré, après leur avoir promis une liberté raisonnable, une administration modérée, après avoir solennellement juré de guérir les plaies de la révolution. Ne les a-t-il pas engagés dans des guerres continuelles, quoique les premieres guerres de la révolution et leurs dissentions anarchiques eussent déjà diminué leur population ? Ne les a-t-il pas mis plus réellement en *coupe réglée*

qu'aucuns des tyrans révolutionnaires qui l'ont précédé ? Ont-ils eu un éclair de bonheur, un moment de repos, de liberté, depuis qu'il les gouverne ? et son influence sur eux a-t-elle servi à autre chose qu'à les rendre l'effroi, peut-être même l'exécration de l'Europe ?

Le Français.—Camarade, vous nous répétez là un discours que vous avez pris dans les journaux anglais.

Le Suisse. – Que je l'aie pris ou non dans les journaux anglais, peu vous importe ; répondez aux vérités qu'il contient et qui n'en ont que plus de force si elles ont été prises dans les journaux d'une nation libre, qui seule soutient l'édifice social depuis vingt années, et qui ne s'est pas plus laissé éblouir par les déclamations des révolutionnaires français que tromper par les prestiges de Buonaparté.

Le Français.—Cette nation doit bénir sa position qui la met à l'abri de nos armes ; ah ! si le détroit était comblé, comme nous punirions l'orgueil des Anglais !

Le Suisse.—Ce n'est pas dans la position géographique d'un peuple que réside sa sûreté ; c'est dans la bonté de ses institutions, dans son esprit public et dans ses mœurs. Si la Grande-Bretagne eût été aussi accessible que les autres puissances, elle aurait montré plutôt au monde, en repoussant vos agressions, tout ce qu'elle puise de force dans le dévoûment de ses habitants, et que c'est dans des cœurs pleins d'enthousiasme pour la patrie et d'horreur pour toute tyrannie étrangere, qu'existent les meilleurs remparts contre des ennemis extérieurs. Voyez ce que les armées de ce peuple ont fait dans la Péninsule ; et cependant qu'était leur force comparée à celle des légions rassemblées de toutes les parties du continent pour les chasser du pays qu'elles étaient venu défendre ? Je sais bien que Napoléon ridiculisait l'Angleterre parce qu'elle n'avait que des

forces limitées à opposer à ces aggrégations formidables, composées des tributs de la population de toutes les nations, qu'il appelle du nom de grandes armées ; je sais bien qu'il a proclamé à la face de l'Europe qu'il jeterait les Anglais dans la mer, mais ses fanfaronnades n'ont fait que mettre plus en évidence le délire de son orgueil et les prodiges de leur bravoure, et déjà l'histoire a mis les triomphes du héros qui conserve, au-dessus des victoires du conquérant qui détruit.

Le Français.—Camarade, vous allez plus loin que ne le permet la liberté des bivouacs ; au reste, malgré vos déclamations contre l'Empereur, vous ne vous en battriez pas moins bien pour lui, s'il fallait sur-le-champ marcher à l'ennemi.

Le Suisse.—Ce n'est pas pour lui qu'on se bat ; et vous-même, camarade, qui vous targuez de votre fidélité pour lui, vous ne vous battez que par instinct, que pour vous défendre contre les ennemis qu'il a suscités contre vous, que dans l'espoir qu'une victoire vous exposera à moins de misere, et que la prise d'une ville vous donnera les moyens de satisfaire des goûts ou des passions auxquels vous vous livreriez avec moins de danger et moins de remords dans le repos de vos foyers. Telle est, mon camarade, la compensation de la gloire, tel est le principe de la bravoure pour des soldats qui combattent sous les drapeaux d'un conquérant qui ne veut s'arrêter qu'aux bornes du monde, qui veut occuper de son nom seul la postérité, et qui croira n'avoir véritablement accompli sa destinée que quand il aura enveloppé l'univers dans un esclavage commun.

Le Français.—Camarade, je n'entends rien à votre métaphysique ; moi, je me bats, parce que c'est mon métier, et que d'ailleurs, sous un chef tel que Napoléon, je suis toujours sûr de vaincre, ce qui me promet de l'honneur, de l'argent et du plaisir à la fin de la campagne ; d'ailleurs, vous, mon-

sieur l'officier suisse, de quoi vous plaignez-vous ? votre patrie n'est-elle pas intacte, sa constitution préservée ? n'avez-vous pas vos cantons, vos dietes, vos sénats, que sais-je, tout l'attirail politique de vos républiques ?

Le Suisse.—La Suisse est un exemple de ce que je vous ai dit d'un pays dans lequel il y a encore des mœurs et un esprit public ; nous offrons au milieu de la servitude générale le tableau d'une nation à qui l'on a été forcé de laisser au moins nominalement son indépendance et ses antiques lois. Mais combien nous payons cher cette faveur extraordinaire qui ne nous est accordée qu'au prix de notre sang et qu'à la condition de fournir à l'ambition d'un étranger des victimes nationales ! Aussi nous sommes loin de considérer comme un bienfait cette existence séparée, soit à cause des sacrifices qu'elle nous coûte, soit par la certitude où nous sommes que nous ne serons pas plus épargnés par lui que les Tyroliens et les Valaisans.

On amène un colonel russe fait prisonnier aux avant-postes ; il entre avec assurance et sans regarder les curieux qui se pressent autour de lui. Il va s'asseoir sur un banc isolé.

Le Français.—Camarade, tel est le sort de la guerre.....

Le Russe.—Je ne suis pas le camarade d'un brigand.

Le Français (portant la main sur son épée.)—Colonel, quand vous serez libre, je vous ferai payer chèr cette insulte. Je suis soldat : un soldat n'est pas un brigand.

Le Russe.—Oui, un soldat ne devrait pas être un brigand ; mais quel nom donner à des militaires qui servent un tyran dans ses tentatives contre l'indépendance de toutes les nations ; qui ne refusent aucun des crimes qu'il leur ordonne, et qui attaquent indistinctement les peuples unis ou soumis

comme s'ils croyaient que toute la race humaine, excepté eux, est dévouée à la destruction et à la mort.

Le Français.—Colonel, si votre empereur a mérité de perdre l'amitié du nôtre, si votre cabinet n'a pas voulu combattre avec nous l'Angleterre en adoptant le système continental, c'est vous, et non pas nous qu'il faut accuser de la guerre : eh ! d'ailleurs, des soldats déliberent-ils sur les ordres qu'ils reçoivent, et leur appartient-ils de décider s'ils sont justes ou non ?

Le Russe.—Votre système continental n'a été inventé par votre maître que pour piller l'Europe, et tandis qu'il veut y assujétir les autres puissances, il y déroge sans cesse, et ouvre ou ferme à son gré, selon l'argent qu'il espere, les débouchés dont lui seul il veut disposer. C'est ce monopole du commerce que veut Napoléon, et tandis qu'il reproche à l'Angleterre d'y prétendre, il l'exerce réellement lui seul. Ne sont-ce pas ses licences vendues au plus haut prix, qui, depuis plusieurs années, introduisaient sur le continent les denrées coloniales qu'il n'a feint de proscrire que pour les assujétir à des droits énormes que lui seul perçoit, et ne levait-il pas réellement un impôt sur la Russie, lorsqu'il ne lui permettait d'avoir ces denrées que par lui et en lui payant le prix qu'il voulait y mettre ?

Le Français.—Colonel, vous vous croyez à la bourse de Londres ; je n'entends rien aux affaires de commerce. J'ai vu brûler les marchandises anglaises, j'ai vu punir de mort ceux qui les introduisaient, voilà tout ce que j'en sais. C'est au plus fort à faire la loi, et puisque Napoléon est le plus fort, chacun doit se soumettre à ses réglements, je dirai même à ses volontés. Qui a pu conseiller à votre empereur qu'on nous disait entierement gagné à notre cause par les entrevues de Tilsitt et d'Erfurth, de se révolter contre les vues de Napoléon ?. . .

Le Russe.—Qui a pu lui conseiller ? L'honneur et ses devoirs. S'il avait cédé à un système qu'il croyait propre à rendre à ses états ce repos dont ils avaient besoin, il a dû y renoncer hautement quand il a vu qu'il était tombé dans un piége qui ne faisait plus de lui que l'instrument de sa propre ruine. Notre empereur, dont le caractere est si loyal et les principes si purs, ne pouvait croire à toute la dépravation qui existe dans le cœur du vôtre, à cette perfidie qui assassine quand elle caresse, et qui se joue de toutes les protestations comme de tous les traités. Maintenant qu'il voit toute la profondeur de l'abîme dans lequel son ami prétendu s'apprêtait à engloutir son indépendance et son honneur, il a juré de ne remettre l'épée dans le fourreau que quand il aura obtenu les garanties nécessaires à la sûreté de ses états et conformes à ses engagements avec ses alliés. Il peut périr dans cette grande entreprise, mais il périra noblement, il tombera en donnant un grand exemple aux nations et aux rois, et les exemples de courage et de dévoûment que donnent les souverains ne sont jamais perdus pour les contemporains ni pour la postérité.

Dans ce moment le colonel Russe est enlevé pour être conduit au dépôt.

GAZETTES DE LA COUR,

Du Samedi 22 Août, 1812.

Bureau de l'Amirauté, même jour.

Copie d'une Lettre du Vice-Amiral Sir James Saumarez, *Baronet, et Chevalier du Bain, à* John Wilson Croker, *Esq.*

Abord du Victory, dans la rade de Hawke, le 12 Août, 1812.

Monsieur,

Vous voudrez bien mettre sous les yeux des Lords Commissaires de l'Amirauté les lettres ci-jointes, que j'ai reçues du contre-amiral Martin, datées des 4 et 5 du courant, annonçant l'arrivée de la flotille de chaloupes canonnieres russes à Riga, donnant aussi les détails de ses opérations et des nouvelles de celles des armées, puis une relation d'une action sévere entre le corps du comte Witgenstein et le maréchal Oudinot, dans laquelle ce dernier a été défait avec perte de 8000 prisonniers et du canon.

J'ai, etc.

(Signé) Jas. Saumarez.

Riga, le 4 Août, 1812.

Les chaloupes canonnieres russes, si long-temps attendues, et si vivement désirées, arriverent le 30 du mois dernier, et sont actuellement une importante acquisition pour la défense de la place. La maniere dont le capitaine Stewart s'est conduit dans le commandement des chaloupes canonnieres anglaises et russes, est très-digne d'éloges, et sa constante activité si honorable au pays, a été spontanément imitée par les officiers et les gens de l'équipage de l'Aboukir et du Ranger qui sont sous ses ordres. Ils ont sans contredit empêché l'ennemi de passer la riviere, aux chutes au-dessus de la ville où il y a encore un corps d'infanterie et cavalerie retranché. La premiere fois qu'ils s'avancerent vers les bateaux, ils furent dispersés en très-peu de minutes, avec perte de 5 hommes et deux chevaux tués. Le général Gravert qui commande les

troupes de l'ennemi dans ce voisinage en l'absence du maréchal Macdonald, envoya, le 27 du mois dernier, sommer le général Essen de se rendre, donnant pour raison que son artillerie de siége arriverait dans une quinzaine. Il y a eu une affaire chaude dans les environs de Witepsk, où il paraît qu'une forte division de l'ennemi a traversé la Dwina et attaqué une partie du corps du prince Bagration. Mais l'ennemi a été repoussé, et poursuivi au-delà de la riviere à la distance de plusieurs milles. L'ennemi a essuyé une perte considérable en tués et prisonniers, la plupart des troupes de Wirtemberg. On ne dit pas la perte des Russes, excepté qu'un général Okuloff a été tué.

(Signé) T. B. MARTIN.

Sir James Saumarez, Bart.

Riga, le 5 Août, 1812.

Monsieur,

J'ai l'infinie satisfaction de vous apprendre qu'il est arrivé une estafette du général comte Witgenstein, annonçant qu'une action opiniâtre a eu lieu entre son corps et celui du maréchal Oudinot, le 30 et 31 du mois dernier, dans les environs de Polosgh ou Poloch. Il paraît que Oudinot avait traversé la Dwina, et marchait, dit-on, sur Riga pour le cerner, et couper les communications avec St. Pétersbourg. Le comte Witgenstein l'attaqua vivement et l'obligea à repasser la riviere, laissant 3000 prisonniers et du canon. Le combat fut opiniâtre, et le comte était encore, au départ du courier, à la poursuite de l'ennemi. La perte des morts et blessés n'est mentionnée d'aucun côté, si ce n'est que le général Kulnieu des hussards Russes a été tué, et le comte de Witgenstein légerement blessé. Il sera probablement publié ce soir un bulletin officiel de cette affaire. Je vous le ferai passer demain par un bâtiment allant à Hano. Nous n'avons point de nouvelles de l'armée principale depuis le 29 du mois dernier où l'on disait que le prince Bagration avait repoussé l'ennemi au-delà de la riviere.

J'ai, etc.

(Signé) T. B. MARTIN, Contre-Amiral.

A Sir James Saumarez, Bart. &c. &c. &c.

P. S. Je reçois dans ce moment du général Essen le papier ci-joint, confirmant ce que je vous mande concernant cette affaire.

TRADUCTION.

Riga, ce 24 Juillet (5 Août) 1812.

Monsieur,

J'e m'empresse de communiquer à V. Ex. la nouvelle que je viens de recevoir du général comte Witgenstein. Il me mande que le 18 et 19 du courant (30 et 31) Juillet, il a remporté une victoire complete sur le maréchal Oudinot. La bataille a eu lieu entre Schebesch et Polotzk, 3000 prisonniers, deux canons, du bagage et des munitions sont les preuves manifestes de cette victoire. Le comte écrit qu'il est à la poursuite de l'ennemi, et que ses avant-postes lui envoient à toute heure de nouveaux prisonniers. Désirant de faire passer cette agréable nouvelle aussi vite que possible au général Suchtelen, je prends la liberté de demander à V. Ex. de lui faire passer l'incluse par la premiere occasion. En cas que vous n'ayez à présent aucun bâtiment disponible, le colonel Ballabin engagera l'amiral Schesihenkaff à lui en procurer un.

J'ai, etc.

(Signé) ESSEN, Gouverneur de Riga.

Au Contre-Amiral Martin.

Extrait d'une Lettre de St. Pétersbourg, en date du 31 Juillet.

" La prolongation de la guerre et les opérations défensives sont grandement en notre faveur; et si cela dure jusqu'à ce que les pluies et l'hiver commencent, l'ennemi ayant contre lui le climat, la disette de vivres, et toute une nation patriotique en armes, sera bientôt las de son invasion. Tous les étrangers qui ne peuvent pas donner de bons renseignements sur leur compte, seront renvoyés, excepté les Anglois, les Américains et les Suédois. Les Français sont traités avec rigueur, mais cela est nécessaire. Il est certain que Moscow va lever immédiatement 80,000 hommes. Tweer, sur une population de 330,000 âmes, a fourni 10,000 combattants, et le district de St. Pétersbourg, 10,000. La Comtesse Orlow envoi 4000 hommes, complétement équipés à ses frais. La grande-duchesse en fournit autant. La conscription sera de 4 hommes sur 100

individus, ce qu'on n'a jamais vu en Russie. Les marchands de Pétersbourg donnent 2 millions de roubles. Tous les nobles donneront 5 pour cent sur leurs terres auxquelles il n'y a point d'esclaves attachés. Nous pouvons nous attendre à une secondre guerre d'Espagne ; et les forces de ce pays-ci sont si grandes, ses ressources sont si étendues, qu'à moins que l'ennemi ne soit au-dessus des mortels, il sera nécessairement forcé de faire une retraite honteuse, après avoir perdu ses meilleures troupes.

Proclamations de l'Empereur Alexandre.

Russes,

L'ennemi a quitté la Dwina, et il a proclamé l'intention de nous offrir le combat. Il nous accuse de timidité, parce qu'il se méprend ou affecte de se méprendre sur l'objet de notre plan. A-t-il donc oublié le châtiment que votre valeur lui a infligé à Dunabourg, à Mihr, enfin partout où nous avons jugé à propos de le combattre ? Des conseils désespérés ne sont compatibles qu'avec l'audace de son entreprise et les dangers de sa situation ; mais devons-nous pour cela être imprudents et perdre les avantages de la nôtre ? Il voudrait aller à Moscow,—laissez-le faire. Peut-il donc, en s'emparant momentanément de cette ville, conquérir l'Empire de Russie, et subjuguer une population de trente millions ? Eloigné de ses ressources de près de 800 milles, quand bien même il serait victorieux, il n'échapperait pas au sort du belliqueux Charles XII. Pressé de tout côté par des armées ennemies, et par une masse de paysans, rendue furieuse par ses excès, et irréconciliable par la différence de religion, de mœurs, de langue, comment se retirerait-il ?

Russes,—Fiez-vous à votre Empereur et aux généraux qu'il a nommés. Il connaît l'indignation dont les cœurs de ses soldats sont enflammés par les bravades de l'ennemi. Il sait qu'ils désirent ardemment le combat ; qu'ils sont fâchés qu'il soit différé, et que l'idée d'une retraite les afflige. Cette cruelle nécessité n'existera pas long-temps. Même dès à présent sa durée diminue. Déjà nos alliés se préparent à menacer les derrieres de l'envahisseur, tandis qu'engagé trop avant pour se retirer avec impunité, il aura bientôt à lutter contre les saisons, la famine et d'innombrables armées Russes. Soldats ! lorsque le moment de livrer bataille sera

arrivé, votre Empereur donnera le signal, il sera témoin oculaire de vos exploits, et récompensera votre valeur.

(Signé) ALEXANDRE.

Autre.

Sujets bienaimés!

Conformément au plan recommandé par notre Conseil militaire, les armées quitteront leurs positions pour le présent, et se retireront plus avant dans l'intérieur, afin de se réunir plus promptement. L'ennemi profitera peut-être de cette circonstance pour avancer; il en a annoncé l'intention. En dépit de ses rodomontades, il commence sans doute à sentir toutes les difficultés qui s'opposent à l'accomplissement de son vain projet de nous subjuguer, et il voudrait en conséquence faire tout dépendre de l'issue d'une bataille. Mais l'honneur de notre Couronne, les intérêts de nos sujets nous prescrivent une conduite différente, il est nécessaire de lui faire sentir la folie de son entreprise. Si pressé par le besoin de vivres et de fourrage, ou emporté par une insatiable avidité pour le pillage, il s'aveuglait sur le danger de s'exposer à une aussi immense distance de ses territoires, il serait alors du devoir de tout loyal Russe,—de tout ami de la patrie,—de nous seconder avec zele, pour entraver également ses progrès ou sa retraite, en détruisant ses provisions, ses moyens de transport, enfin tout ce qui peut lui être utile. En conséquence, nous ordonnons que ceux de nos sujets des provinces de Witebsk et Pskow qui peuvent avoir des moyens de subsistance soit pour l'homme soit pour l'animal, au-delà de leurs besoins immédiats, les délivrent aux officiers autorisés à les recevoir, et la valeur entiere leur en sera payée par la Trésorerie Impériale. Il est enjoint aux propriétaires des moissons à recueillir, qui sont à portée de la ligne de marche de l'ennemi, de les détruire, et ils seront indemnisés de leur perte. Les propriétaires de magasins de vivres ou d'habillements sont requis de les remettre aux commissaires, pour l'usage de l'armée, et ils seront libéralement récompensés. En général, on se conformera à l'esprit du présent ordre en ce qui concerne tous les articles, soit de subsistance, d'habillement ou de transport, qui peuvent être utiles à l'envahisseur; et les magistrats seront responsables de l'entiere exécution de nos présents ordres.

(Signé) ALEXANDRE.

GAZETTE DE LA COUR.

BUREAU DE LA GUERRE.

Downing Street, le 23 Août, 1812.

Une dépêche, dont voici l'extrait, a été reçue, aujourd'hui, au bureau du Comte Bathurst, venant du Général le Marquis de Wellington, Chevalier du Bain, datée de Cuellar, le 4 Août, 1812.

L'armée française du centre, après avoir traversé la passe de Guadarrama, et après que la tête en fût arrivée à la Venta de San Raphael, revint à Ségovie où Joseph Buonaparté arriva le 27 Juillet au soir. L'objet de ce mouvement était apparemment de détourner les troupes alliées de la poursuite de l'armée de Portugal, et de faciliter à celle-ci les moyens de se maintenir sur le Douro, en quoi, néanmoins, l'ennemi ne réussit pas. L'arriere-garde de l'ennemi, ayant quelque force, resta sur la rive gauche du Douro, durant le 28 et le 29. Mais la légere et la premiere division, et la cavalerie ayant traversé les rivieres Eresma et Cega, le 29, l'arriere-garde de l'ennemi se retira pendant la nuit et passa le Douro, et de là suivit les mouvements du corps de l'armée vers Villa Vanez, abandonnant Valladolid, et laissant 17 pieces de canon, une grande quantité de boulets et obus, d'autres munitions et leur hôpital avec environ 800 malades et blessés.

Le 30, le général en chef Macquinez fit 300 prisonniers dans les environs de Valladolid. Notre garde avancée passa le Douro, et nos partis entrerent le même jour à Valladolid, où j'eus la satisfaction d'être accueilli par le peuple de cette ville avec les mêmes transports de joie que je l'ai été dans les autres lieux du pays.

L'armée du Portugal ayant ainsi passé et quitté le Douro, il était nécessaire de s'occuper des mouvements de l'armée du centre, et d'empêcher la jonction de l'une avec l'autre sur le Douro, que l'on avait, disait-on, dessein d'opérer.

Ainsi, pendant que la garde avancée et la gauche continuaient à poursuivre l'armée du Portugal, je fis marcher la droite le long de la Cega jusqu'à Cuellar où j'arrivai le 1er de ce mois.

Joseph Buonaparté se retira de Ségovie dans la matinée du 1er, et repassa la Guadarrama, laissant à Ségovie une garde avancée principalement de cavalerie, sous le général Espert, ayant détruit les canons et munitions qui étaient au château, emportant l'argenterie des églises, d'autres effets précieux, et une contribution considérable levée sur les habitants de la ville.

Je ne sais point encore si un détachement que j'envoyai hier à Ségovie, sous le brigadier-général d'Urban, est entré dans cette ville.

L'armée du Portugal a continué sa retraite vers Burgos.

L'ennemi continue d'augmenter en force dans l'Estremadoure.

Je joins ici un rapport du lieutenant-général Sir Rowland Hill, concernant une brillante affaire du 24 Juillet, entre la cavalerie de l'ennemi et la division sous le commandement du lieutenant-général Sir William Erskine.

Je n'ai point de nouvelles ultérieures des opérations de Sir Home Popham.

P. S.—Je viens d'apprendre que les troupes françaises, commandées par le général Espert, se sont retirées de Ségovie par San Ildefonso.

Zafra, le 27 Juillet, 1812.

Milord,

J'ai l'honneur de faire passer à V. S. la copie d'une lettre du lieutenant-général Sir William Erskine, et une du major-général Long, faisant rapport d'une affaire entre une partie de notre cavalerie et trois régiments de la cavalerie ennemie dans les environs de Ribera, le 24 de ce mois.

Je suis, etc.

(Signé) R. Hill.

Au Général le Comte de Wellington, Chevalier du Bain, etc.

Los Santos, le 25 Juillet, 1812.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous faire rapport qu'un corps de la cavalerie ennemie, consistant en deux régiments de dragons et un de chasseurs, sous le commandement du général de brigade Allemand, attaqua hier matin le piquet portugais à Hinojosa, qu'ils repoussèrent jusqu'à Ribera où étaient sta-

tionnés quatre escadrons de cavalerie portugaise aux ordres du colonel Campbell.

La force aux ordres du colonel Campbell étant grandement inférieure à celle de l'ennemi, il fut dans la nécessité de se retirer sur Villa Franca, ce qu'il fit en très-bon ordre, le major-général Long s'étant avancé en même temps de Villa Franca avec la brigade de cavalerie britannique commandée par lui et la troupe d'artillerie à cheval du capitaine Lefebvre, pour couvrir sa retraite.

L'ennemi voyant que la brigade du général Long s'était avancée, fit halte sur le terrain élevé qui est entre Ribera et Villa Franca. Le général Long s'arrêta de même, attendant qu'il eût été rejoint par une partie de sa brigade qui avait été détachée le matin, pour aller observer l'ennemi du côté d'Usagre. Dans cet intervalle, j'ordonnai au major-général Slade de faire un mouvement de Los Santos avec deux régiments de sa brigade, et de diriger sa marche sur le flanc gauche et les derrieres de l'ennemi.

Dès que le général Long eût rassemblé toute sa brigade, il s'avança contre l'ennemi, qui, aussitôt, se retira au-delà du défilé de Ribera. Le général Long passa le défilé à la droite et à la gauche de la ville, et attaqua vivement l'ennemi, tandis que l'artillerie jouait sur lui avec beaucoup de succès, du haut du terrain élevé du défilé qui est du côté de Villa Franca. L'ennemi se retira rapidement sur Hinojosa, suivi de près. De Hinojosa, il se retira sur Leira, et de là à Valencia de Torres. Il fut poursuivi jusqu'à Leira. A Hinojosa, les deux régiments sous le major-général Slade joignirent la brigade du major-général Long, après avoir fait une marche rapide au trot depuis Los Santos ; mais en raison de la grande distance, il ne put arriver à temps pour couper la retraite de l'ennemi sur Leira.

Le major-général Long parle dans les meilleurs termes de toutes les troupes sous son commandement, particulièrement de l'artillerie à cheval qui montra beaucoup d'activité dans ses mouvements et de précision dans son feu, dont l'ennemi souffrit considérablement.

Dans cette occasion l'ennemi a perdu environ trente hommes et beaucoup de chevaux tués ; onze hommes et environ trente chevaux pris. — Nous n'avons perdu qu'un homme tué et sept blessés.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) WILLIAM ERSKINE, Lieut. Gén.

Villa Franca, le 25 Juillet, 1812.

Monsieur,

J'ai l'honneur de joindre ici le rapport* du colonel Campbell de ce qui s'est passé hier sur le point où il fut plus particulierement engagé. Ce rapport est assez détaillé, et autant que j'en puis juger, assez correct, pour qu'il ne me soit pas nécessaire de m'étendre sur ce sujet.

Je fus averti trop tard du mouvement de l'ennemi sur Ribera, pour l'empêcher d'occuper la ville et les hauteurs qui la commandent de ce côté. Sa force était représentée comme si considérable, qu'ayant trois détachements de la brigade absents, je ne jugeai point à propos d'agir contre lui, avant qu'ils fussent de retour ; et comme une tentative pour le déloger aurait pu amener une affaire sérieuse sur un terrain dont tous les avantages étaient de son côté, je désirai de m'assurer du secours du 3e des dragons de la garde stationné à Fuente del Maestre, et d'attendre des nouvelles de ce qui pouvait se passer du côté d'Usagre, avant de faire aucun mouvement offensif.

Voyant, à l'arrivée de la patrouille revenant d'Usagre, qu'il n'y avait point d'ennemis dans les environs, j'ordonnai aux troupes sous mon commandement, (sans attendre plus long-temps le 3e des dragons de la garde) de marcher contre l'ennemi qui se retira au-delà de la riviere, ce qui me permit de placer de l'artillerie sur les hauteurs qu'il venait d'abandonner, et de m'en servir avec un avantage évident et un grand effet. Je continuai de m'avancer sur l'ennemi en le poursuivant avec toute la rapidité compatible avec l'ordre et la régularité, au-delà du défilé de Hinojosa, où, comme il était tard, et que les troupes portugaises, l'artillerie et un escadron de hussards étaient fatigués, je crus devoir faire halte.

Rien ne peut surpasser la bonne contenance du 9e et 13e des dragons, l'activité de l'artillerie et la précision de son feu, ni la fermeté et la bravoure de celles des troupes portugaises de ma brigade, que j'ai eu occasion de mettre en contact et aux prises avec l'ennemi. Je ne crois pas me tromper en évaluant la perte de l'ennemi, au

* Il n'a pas été envoyé.

plus bas, à 45 hommes tués et prisonniers. Quant aux chevaux, il y en a eu tant de tués et mutilés sur le champ de bataille, et tant d'autres pris et emmenés par les paysans, que je n'ai point de base pour juger de la perte de l'ennemi à cet égard; nous n'en avons ramassé que vingt.

J'ai des obligations très-particulieres au colonel Campbell et pour son assistance et pour sa coopération. Je manquerais à la justice, si je n'exprimais pas toute mon admiration de la bonne conduite de l'artillerie aux ordres des capitaines Lefebvre et Whingates, et toute mon approbation de la valeur déployée par un escadron du 2d des hussards sous le major Wissel, soutenu par deux divisions du 9e et 13e des dragons sous le lieutenant Handley du 9e, et le lieutenant Edwards du 13e.

Il est également de mon devoir de reconnaître les services que j'ai reçus du capitaine Wemyss et du lieutenant Strenowitz, deux officiers de mon état-major personnel, dont le zele, la valeur et les efforts ont été remarquables comme à l'ordinaire. Le major de brigade Dunbar et le capitaine Dean, officiers de mon état-major, ne méritent pas une mention moins honorable.

Ci-joint le rapport de nos pertes dans cette occasion.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) ROBERT LONG, Major-Général.

Au lieutenant-général Sir W. Erskine Bart, etc.

Rapport des Hommes tués, blessés, égarés, dans la Brigade du Major-Général Long, *à l'Affaire contre l'Ennemi près de Ribera, le 24 Juil.* 1812.

9e *des dragons légers.*—2 soldats blessés.

13e *ditto.*—1 soldat, 2 chevaux blessés—1 cheval de la troupe égaré.

2d *des hussards.*—3 soldats, 5 chevaux de la troupe, blessés.

Cavalerie Portugaise.—1 soldat tué—1 sergent, 3 chevaux de la troupe, blessés—3 soldats et 3 chevaux de la troupe, égarés.

Total de la Perte Britannique et Portugaise.

1 soldat tué—1 sergent, 6 soldats, 10 chevaux blessés—3 soldats, 4 chevaux, égarés.

Honneurs accordés au Marquis de Wellington.

Whitehall, le 25 Août, 1812.

Son Altesse Royale le Prince Régent, au nom et de la part de Sa Majesté, a daigné, par un acte spécial, accorder à Arthur, Marquis de Wellington, Chevalier du très-honorable ordre militaire du Bain, et Commandant en chef des forces de S. M. en Espagne et Portugal, la licence et permission royale de S. M. pour que lui et ses descendants puissent porter, comme une augmentation royale, dans le quartier droit des armes de Wellesley, *un écusson chargé des Croix de St. Georges, de St. André et de St. Patrice,* (qui sont le symbole de l'union du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande), comme un mémorial éternel des glorieux et transcendants exploits du susdit Arthur Marquis de Wellington, dans plusieurs occasions importantes, mais plus particulierement dans la récente, brillante et décisive victoire remportée sur l'armée française par les troupes sous son commandement, près de Salamanque, le 22 de Juillet dernier ; cette royale augmentation ayant été d'abord convenablement trouvée fondée sur des exemples conformes aux lois du blason, enrégistrées au bureau héraldique.

Et a aussi ordonné que cette marque spéciale de la faveur royale de S. M. serait enrégistrée au collége des armoiries.

BULLETINS DE LA GRANDE ARMÉE.

Xeme Bulletin de la Grande-Armée.

Witepsk, le 3 Juillet, 1812.

L'Empereur de Russie et le grand duc Constantin ont quitté l'armée et se sont rendus dans la capitale. Le 17, l'armée russe a quitté le camp retranché de Drissa, et s'est portée sur Polotsk et Witepsk. L'armée russe qui était à Drissa consistait en 5 corps d'armée, chacun de 2 divisions et de 4 divisions de cavalerie. Un corps d'armée, celui du prince Vittgenstein, est resté pour couvrir Pétersbourg; les quatre autres corps, arrivés le 24 à Witepsk, ont passé sur la rive gauche de la Dwina. Le corps d'Ostermann, avec une partie de la cavalerie de la garde, s'est mis en marche le 25 à la pointe du jour, et s'est porté sur Ostrovno.

Combat d'Ostrovno,

Le 25 Juillet, le général Nansouty, avec les divisions Bruyere et Saint-Germain, et le 8e régiment d'infanterie légere, se rencontra avec l'ennemi à deux lieues en avant d'Ostrovno. Le combat s'engagea. Diverses charges de cavalerie eurent lieu. Toutes furent favorables aux Français. La cavalerie légere se couvrit de gloire. Le roi de Naples cite, comme s'étant fait remarquer, la brigade Piré, composée du 8e de hussards et du 16e de chasseurs. La cavalerie russe, dont partie appartenait à la garde, fut culbutée. Les batteries que l'ennemi dressa contre notre cavalerie furent enlevées. L'infanterie russe qui s'avança pour soutenir son artillerie, fut rompue et sabrée par notre cavalerie légere.

Le 26, le vice-roi marchant en tête des colonnes avec la division Delzon, un combat opiniâtre d'avant-garde de 15 à 20,000 hommes s'engagea à une lieue au-delà d'Ostrovno. Les Russes furent chassés de position en position. Les bois furent enlevés à la baïonnette.

Le roi de Naples et le vice-roi citent avec éloges les gé-

néraux baron Delzon, Huard et Roussel; le 8e de l'infanterie légere, les 84e et 92e régiments de ligne, et le 1er régiment croates se sont fait remarquer.

Le général Roussel, brave soldat, après s'être trouvé toute la journée à la tête des bataillons, le soir à dix heures visitant les avant-postes, un éclaireur le prit pour ennemi, fit feu, et la balle lui fracassa le crâne. Il avait mérité de mourir trois heures plus tôt, sur le champ de bataille, de la main de l'ennemi.

Le 27, à la pointe du jour, le vice-roi fit déboucher en tête la division Broussier. Le 18e régiment d'infanterie légere et la brigade de cavalerie légere du baron de Piré, tournerent par la droite. La division Broussier passa par le grand chemin et fit réparer un petit pont que l'ennemi avait détruit. Au soleil levant, on aperçut l'arriere-garde ennemie, forte de 10,000 hommes de cavalerie échelonnée dans la plaine; la droite appuyée à la Dwina, et la gauche à un bois garni d'infanterie et d'artillerie. Le général comte Broussier prit position sur une éminence avec le 53e régiment, en attendant que toute sa division eût passé le défilé. Deux compagnies de voltigeurs avaient pris les devants, seules; elles longerent la rive du fleuve marchant sur cette énorme masse de cavalerie qui fit un mouvement en avant et enveloppa ces 250 hommes que l'on crut perdus et qui devaient l'être. Il en fut autrement; ils se réunirent avec le plus grand sang-froid et resterent pendant une heure entiere investis de tous côtés; ayant jété par terre plus de 300 cavaliers ennemis, ces deux compagnies donnerent à la cavalerie française le temps de déboucher.

La division Delzon fila sur la droite. Le roi de Naples dirigea l'attaque du bois et des batteries ennemies; en moins d'une heure toutes les positions de l'ennemi furent emportées et il fut rejeté dans la plaine, au-delà d'une petite riviere qui se jette dans la Dwina sous Witepsk. L'armée prit position sur les bords de cette riviere, à une lieue de la ville.

L'ennemi montra dans la plaine 15,000 hommes de cavalerie et 60,000 hommes d'infanterie. On espérait une bataille pour le lendemain. Les Russes se vantaient de vouloir la livrer. L'Empereur passa le reste du jour à reconnaître le champ de bataille et à faire ses dispositions pour le lendemain; mais à la pointe du jour l'armée russe avait battu en retraite dans toutes les directions, se rendant sur Smolensk.

L'Empereur était sur une hauteur, tout près des 200 voltigeurs qui, seuls en plaine, avaient attaqué la droite de la cavalerie ennemie. Frappé de leur belle contenance, il envoya demander de quel corps ils étaient. Ils répondirent: " *Du 9e et les trois quarts enfants de Paris!*"—" *Dites-leur,* dit l'Empereur, *que ce sont de braves gens. Ils méritent tous la croix!*"

Le résultat des trois combats d'Ostrovno sont: 10 pieces de canon russes attelées, prises; les canonniers sabrés; 20 caissons de munitions; 1500 prisonniers; 5 ou 6000 Russes tués ou blessés. Notre perte se monte à 200 hommes tués, 900 blessés et une cinquantaine de prisonniers.

Le roi de Naples fait un éloge particulier des généraux Bruyere, Piré et Ornano, du colonel Radziwill, commandant le 9e de lanciers polonais, officier d'une rare intrépidité.

Les hussards rouges de la garde russe ont été écrasés; ils ont perdu 400 hommes dont beaucoup de prisonniers. Les Russes ont eu trois généraux tués ou blessés; bon nombre de colonels et d'officiers supérieurs de leur armée sont restés sur le champ de bataille.

Le 28, à la pointe du jour, nous sommes entrés dans Witepsk, ville de 30,000 habitants. Il y a vingt couvents. Nous y avons trouvé quelques magasins, entre autres un magasin de sel évalué 15,000,000.

Pendant que l'armée marchait sur Witepsk, le prince d'Ekmühl était attaqué à Mohilow.

Bagration passa la Berezina à Bobrunski, et marcha sur Novoi-Bickow. Le 23, à la pointe du jour, 3000 cosaques attaquerent le 3e de chasseurs et lui prirent 100 hommes, au nombre desquels se trouvent le colonel et 4 officiers tous blessés. La générale battit: on en vint aux mains. Le général russe Sicverse, avec deux divisions d'élite, commença l'attaque depuis 8 heures du matin jusqu'à 5 heures du soir, le feu fut engagé sur la lisiere du bois et au pont que les Russes voulaient forcer. A 5 heures, le prince d'Ekmühl fit avancer trois bataillons d'élite, se mit à leur tête, culbuta les Russes, leur enleva leurs positions et les poursuivit pendant une lieue. La perte des Russes est évaluée à 3000 hommes tués et blessés et à 1100 prisonniers. Nous avons perdu 700 hommes tués ou blessés. Bagration, repoussé, se rejeta sur Bickow, où il passa le Borysthene pour se porter sur Smolensk.

Les combats de Mohilow et d'Ostrovno ont été brillants

et honorables pour nos armes; nous n'avons eu d'engagé que la moitié des forces que l'ennemi a présentées, le terrain ne comportant pas d'autres développements.

Proclamation Russe.

Wilna, le 13 (25) Juin, 1812.

Depuis long-temps déjà nous avons remarqué de la part de l'Empereur des Français, des procédés inamicals envers la Russie; mais nous avions toujurs espéré de les éloigner par des moyens conciliants et pacifiques. Enfin, voyant le renouvellement continuel d'offenses évidentes, malgré notre desir de conserver la tranquillité, nous avons été contraint de compléter et de rassembler nos armées. Mais alors encore étant aux frontieres de notre empire, sans violer l'état de paix, et étant seulement prêt à nous défendre, tous ces moyens conciliants et pacifiques ne purent conserver le repos que nous desirions. L'Empereur des Français, en attaquant subitement notre armée à Kowno, a, le premier, déclaré la guerre. Ainsi, voyant que rien ne peut le rendre accessible au desir de conserver la paix, il ne nous reste plus, en invoquant à notre secours le Tout-Puissant, témoin et défenseur de la vérité, qu'à opposer nos forces aux forces de l'ennemi. Il ne m'est pas nécessaire de rappeler aux commandants, aux chefs de corps et aux soldats, leur devoir et leur bravoure. Le sang des valeureux Sclavons coule dans leurs veines. Guerriers! vous défendez la religion, la patrie et la liberté. Je suis avec vous. Dieu est contre l'agresseur.

(Signé) ALEXANDRE.

Rapport sur la Démolition du Camp retranché de Drissa, et sur la Position de Druia, à S. Exc. le Duc de Reggio, Maréchal Commandant en Chef le 2e Corps de la Grande-Armée.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à V. Exc. que, conformément à vos ordres, je me suis rendu le 21 du courant au soir à Druia, avec M. de Laplace, aide-de-camp de S. A. S. le prince de Neuchâtel.

Nous avons trouvé nos dernieres védettes à environ

trois-quarts de lieue de cette ville, sur la route de Slobodka : nous y avons cependant pénétré, et nous avons reconnu que dès-lors la ville était totalement évacuée par l'ennemi, qui se bornait à observer le fleuve avec une compagnie de cosaques et deux de dragons, du moins d'après le rapport de quelques habitants à qui nous avons pu parler.

Le fleuve est très-encaissé en cet endroit, et ses bords sont escarpés et peu praticables ; il m'a paru avoir au plus soixante toises de largeur. Il y a deux batteries sur l'autre rive ; une de sept embrasures pour enfiler les avenues de la ville et battre d'autres ravins ; mais comme ces batteries n'ont point tiré, nous avons supposé qu'elles n'avaient plus de canons.

Après avoir reconnu le point de Druia, je suis arrivé en même temps que l'arriere-garde de la division de M. le général Merle. Je me suis occupé de suite à reconnaître le camp, mais l'ennemi occupant encore une partie du terrain en arriere des lignes, et même quelques ouvrages sur la droite (en tournant le dos au fleuve), il ne m'a pas été possible de pénétrer partout : la nuit, d'ailleurs, m'eût empêché de continuer cette reconnaissance.

La démolition des ouvrages avait été commencée aussitôt après l'arrivée des troupes. L'arc très-aplati, formé par la ligne des ouvrages, a environ deux lieues de développement, et se lie à l'autre rive par des batteries. Il y en a également sur la rive gauche, mais elles sont absolument ouvertes à leur gorge. Le camp a environ deux mille toises dans sa plus grande profondeur, depuis les ouvrages les plus avancés jusqu'au fleuve. Il est défendu par un système de redoutes et de batteries ouvertes placées dans les intervalles des redoutes. Des retranchements très-rasants et de cent toises de longueur sont construits en avant de chaque redoute. Il y a deux lignes d'ouvrages à-peu-près semblables. Le terrain, plus découvert et plus praticable d'une partie de la gauche, a cependant engagé l'ennemi à augmenter encore sa défense de ce côté : il a placé un grand ouvrage continu, composé d'un immense bastion, de deux courtines et de deux redoutes isolées de l'ouvrage par leurs fossés. L'ennemi a placé de plus vers le centre de la courbe que forme le fleuve, un très-grand bonnet-de-prêtre faisant tête de pont. C'est au milieu de la gorge de cet ouvrage qu'était placé le pont principal sur de très-grands pontons.

Tous les ouvrages en général, mais surtout ce dernier,

ont un relief assez considérable et sont parfaitement bien exécutés. Les batteries ont des fossés plus larges que ceux des redoutes, sans doute à cause de la plus grande quantité de terre exigée par la largeur des plate-formes. Cet batteries ne sont ni palissadées dans le fossé ni fermées à leur gorge; presque toutes les redoutes et l'ouvrage continu étaient palissadés dans leurs fossés. Quelques palissadements de fossés, une partie des plate-formes des batteries, quelques barrieres et quelques bouts de retranchements assez insignifiants, sur la gauche, étaient les seules choses que l'ennemi n'avait pas encore terminées au moment où il a évacué le camp.

Il suffit de jeter un coup-d'œil sur le croquis, levé à vue pendant la démolition même, pour avoir une idée du prodigieux travail qu'un pareil camp à dû coûter à l'ennemi. Outre que son étendue est immense, on peut dire que les ouvrages y sont prodigués sans beaucoup de nécessité. Ces ouvrages sont aussi très-mal disposés, puisqu'ils ne se flanquent point ou se flanquent mal; et il est étonnant que les ingénieurs russes puissent faire encore une faute aussi grossiere.

Le grand ouvrage et presque toutes les redoutes sont environnés d'un triple rang de trous de loup avec une piece bien appointée au centre.

L'ennemi a été obligé de couper une étendue considérable de bois sur la gauche, tant pour établir ses ouvrages que pour les démasquer. Malgré que ce bois soit marécageux et d'un difficile accès, l'ennemi a encore fait des abattis de 60 à 70 toises de largeur au débouché actuel du bois, de maniere que cette partie de l'enceinte du camp est très-forte, de même que celle de l'ouvrage continu qui y touche. La partie de droite est moins bien défendue, et c'eût été son véritable point d'attaque.

Pendant la nuit qui a précédé le départ de la division, l'ennemi a brûlé tous ses magasins sur l'autre rive. Ils étaient immenses. On les évalue à plusieurs millions.

Polock, le 26 Juillet, 1812.

Le lieutenant-colonel du génie,

(Signé) DE MORAS.

XIeme Bulletin de la Grande-Armée.

Witepsk, le 4 Août 1812.

Les lettres interceptées du camp de Bagration parlent des pertes qu'a faites ce corps dans le combat de Mohilow, et de l'énorme désertion qu'il a éprouvée en route. Tout ce qui était polonais est resté dans le pays, de sorte que ce corps qui, en y comprenant les cosaques de Platow, était de 50,000 hommes, n'est pas actuellement fort de 30,000 hommes. Il se réunira vers le 7 ou le 8 Août à Smolensk, à la grande-armée.

La position de l'armée au 4 Août, est la suivante :

Le quartier-général à Witepks, avec quatre ponts sur la Dwina ;

Le 4e corps à Souraj, occupant Velij, Porietchè et Gusviath ;

Le roi de Naples à Roudina, avec les trois premiers corps de cavalerie ;

Le 1er corps, que commande le maréchal prince d'Eckmülh, est à l'embouchure de la Beresina, dans le Borysthene, avec deux ponts sur ce dernier fleuve, et un pont sur la Beresina, et des doubles têtes de pont ;

Le 3e corps, commandé par le maréchal duc d'Elchingen, est à Liozna ;

Le 8e corps, que commande le duc d'Abrantès, est à Orcha, avec deux ponts et des têtes de pont sur le Borysthene ;

Le 5e corps, commandé par le prince Poniatowsky, est à Mohilow, avec deux ponts et des têtes de pont sur le Borysthene ;

Le 2d corps, commandé par le maréchal duc de Reggio, est sur la Drissa, en avant de Polotsk, sur la route de Sebej ;

Le prince de Schwarzemberg est avec son corps à Slonim ;

Le 7e corps est sur Rozana ;

Le 4e corps de cavalerie, avec une division d'infanterie,

commandé par le général comte Latour Maubourg, est devant Bobrunsk et Mozier ;

Le 10 corps, commandé par le duc de Tarente, est devant Dunabourg et Riga ;

Le 9 corps, commandé par le duc de Bellune, se réunit à Tilsitt ;

Le 11e corps, commandé par le duc de Castiglione, est à Stettin.

S. M. a mis l'armée en quartier de rafraîchissement. La chaleur est excessive, et plus forte qu'en Italie. Le thermometre est à 26 et 27 degrés : les nuits mêmes sont chaudes.

Le général Kamenski, avec deux divisions du corps de Bagration, ayant été coupé de ce corps, et n'ayant pu le rejoindre, est rentré en Wolhinie, s'est réuni à des divisions de recrues commandées par le général Tormazow, et a marché sur le 7e corps. Il a surpris et cerné le général de brigade Klengel, saxon, ayant sous ses ordres une avant-garde de deux bataillons et de deux escadrons du régiment du prince Clément. Après six heures de résistance, la plus grande partie de cette avant-garde a été tuée ou prise : le général comte Reynier n'a pu venir que deux heures après à son secours. Le prince Schwarzemberg s'est mis le 30 Juillet en marche pour rejoindre le général Reynier, et pousser vivement la guerre contre les divisions ennemies.

Le 19, le général prussien Grawert a attaqué les Russes à Ekau en Courlande, les a culbutés, leur a fait 200 prisonniers et leur a tué bon nombre d'hommes. Le général Grawert se loue du major Stiern, qui, avec le 1er régiment de dragons prussiens, a eu une grande part à l'affaire. Réuni au général Kleist, le général Grawert a poussé vivement l'ennemi sur le chemin de Riga et a investi la tête de pont.

Le 30, le vice-roi a envoyé à Welij une brigade de cavalerie légere italienne. Deux cents hommes ont chargé quatre bataillons de dépôt qui se rendaient à Twer, les ont rompus, ont fait 400 prisonniers et pris 100 voitures chargées de munitions de guerre.

Le 31, l'aide-de-camp Triaire, envoyé avec le régiment de dragons de la Reine de la Garde royale italienne, est arrivé à Ousviath, a fait prisonniers un capitaine et 40 hommes et s'est emparé de 200 voitures chargées de farine.

Le 30, le maréchal duc de Reggio a marché de Polotsk sur Sebej. Il s'est rencontré avec le général Wittgenstein, dont le corps avait été renforcé de celui du prince Repnin. Un combat s'est engagé près du château de Jacoubovo. Le 26e régiment d'infanterie légere s'est couvert de gloire. La division Legrand a soutenu glorieusement le feu de tout le corps ennemi.

Le 31, l'ennemi s'est porté sur la Drissa pour attaquer le duc de Reggio par son flanc, pendant sa marche. Le maréchal a pris position derriere la Drissa.

Le 1er Août, l'ennemi a fait la sottise de passer la Drissa et de se placer en bataille devant le 2e corps. Le duc de Reggio a laissé passer la riviere à la moitié du corps ennemi, et quand il a vu environ 15,000 hommes et 14 pieces de canon engagés au-delà de la riviere, il a démasqué une batterie de 40 pieces de canon qui ont tiré pendant une demi-heure à portée de mitraille. En même temps, les divisions Legrand et Verdier, ont marché au pas de charge la baïonnette en avant, et ont jeté les 15,000 Russes dans la riviere. Tous les canons et caissons pris, 3000 prisonniers, parmi lesquels beaucoup d'officiers, et un aide-de-camp du général Wittgenstein, et 3,500 hommes tués ou noyés sont le résultat de cette affaire.

Ce combat de Drissa, ceux d'Ostrovno et de Mohilow, dans d'autres guerres, pourraient s'appeler trois batailles. Le duc de Reggio fait le plus grand éloge du général comte Legrand, dont le sang-froid est remarquable sur le champ de bataille. Il se loue beaucoup de la conduite du 26e régiment d'infanterie légere et du 56e de ligne.

L'Empereur de Russie a ordonné des levées d'hommes dans les deux gouvernements de Witepsk et de Mohilow. Mais avant que ses ukases y fussent arrivés, nous étions maîtres de ces provinces. Ces mesures n'ont donc rien produit.

Nous avons trouvé à Witepsk des proclamations du prince Alexandre de Wurtemberg, et nous avons appris qu'on s'amusait en Russie à chanter des *Te Deum* à l'occasion des victoires obtenues par les Russes. Cette piece curieuse mérite d'être connue.

Copie d'une Lettre adressée au Comte Louis de Saint-Priest, *à Drissa, datée d'Ouretchi, à 24 Verstes de Sloutsk, le 3-15 Juillet* 1812.

Mon cher Louis, si je ne t'ai pas écrit depuis quelque temps, ne t'en étonne pas, j'avais autre chose à penser. Si vous vous retirez, nous nous retirons aussi. Mais, quelle différence ! vous avez vos flancs et votre retraite libres tandis que nous, nous sommes côtoyés et presque tournés par Davoust, suivis de très-près par l'armée de Jérôme, dont Platof a, au reste, vigoureusement frotté les avant-postes ; nous cherchons à vous joindre et vous nous fuyez. Cela ne nous empêchera pas, une fois passé Brobrouisk, de courir à Mohilow pour couvrir du moins la Russie; car, pour les mouvements de la premiere armée en notre aveur, nous n'y comptons plus. Cette campagne est une grande leçon pour les militaires et fera époque dans l'histoire. Un seul mouvement offensif de la premiere armée causerait la perte de tous les corps détachés de l'armée ennemie ; et son inaction actuelle, non-seulement causera la perte de notre armée et de celle de Tormazow ; mais encore, elle-même tournée sur ses flancs, sera obligée de se retirer de son camp retranché sur Pskof, et cela sans tirer un coup de fusil. Tout ce que nous pourrons faire sera peut-être d'occuper l'armée de Davoust; mais en attendant, l'armée autrichienne et saxonne descendant de Pinsk à Mozier, s'y réunira avec l'armée westphalienne qui masquera Brobrunsk, et portant des forces sur Jitomir, obligera Tormazow à se retirer, sans coup férir, sur Kief. La Wolhynie et la Podolie, révoltées et révolutionnées, couperont les vivres à l'armée de Moldavie, qui sera trop heureuse si elle a le temps de gagner le Dniester. Voilà, mon cher Louis; les tristes résultats qui proviennent du faux mouvement de la premiere armée sur Swenziani, lequel n'était que la suite de sa dislocation. Sa retraite précipitée sur Drissa est une mesure encore plus fausse, puisqu'elle rendait notre mouvement sur Nowogrodeck impossible à exécuter, sans compter la difficulté du terrein. Je ne parle pas de l'évacuation du pays sans coup férir, de toutes les ressources qu'on y a détruites ; tout cela est la suite nécessaire des premiers mouvements. Ceux qui les ont conseillés en sont coupables devant la postérité. Mais le plus à plaindre dans tout ceci, c'est l'Empereur, dont la position est affreuse. Je n'ose plus lui en écrire, parce que je lui ai prédit tout ce qui nous arrive, et je sais très-bien qu'il

est lui-même très-affecté. Tu peux montrer ma lettre à Tolstoi, et lui dire que pour peu qu'il examine les ennemis qui nous environnent, il pourra juger si c'est à nous à faire des diversions en faveur de la premiere armée avec 40 mille hommes contre 120 mille, ou à la premiere armée à nous délivrer, ayant 120 mille hommes contre à peine 100 mille hommes de mauvaises troupes.

Je crois que si tu me voyais, tu ne me reconnaîtrais plus : je maigris à vue d'œil, et souffre au moral autant que possible pour moi et pour les autres. Le prince est lui-même très-affecté de tout ceci, et je le soutiens autant que je puis. Adieu, cher ami, je n'ai pas besoin de te dire combien je t'aime.

Traduction de la Lettre écrite par le Prince de Wurtemberg, *Gouverneur-Général de la Russie-Blanche au Gouverneur Civil de Witepsk, en date du* 7-19 *Juillet* 1812.

Je viens de recevoir du ministre de la guerre une nouvelle très-heureuse : Dieu a protégé nos troupes, et les premiers efforts de l'ennemi ont été inutiles. La victoire a couronné nos armes. L'avant-garde du prince Bagration, qui manœuvrait pour rejoindre la premiere armée, a rencontré la cavalerie ennemie. Après un combat opiniâtre, neuf régiments français ont été défaits. Plus de 50 officiers et 1000 soldats ont été faits prisonniers. Après cette bataille gagnée, la seconde armée n'a plus d'obstacles pour rejoindre la premiere en peu de temps ; et toutes deux ensemble ne tarderont pas sans doute à se venger des injustes aggresseurs de notre patrie.

Son Exc. le ministre de la guerre ajoute qu'à l'aile droite de la premiere armée, le général Coulniew, commandant l'avant-garde du corps de Wittgenstein a défait entierement une brigade de la cavalerie ennemie composée de deux régiments. Le général St. Geniès et plusieurs soldats ont été pris. Dans le même temps, on a repoussé l'ennemi devant Dunabourg avec une perte considérable en tués et prisonniers.

Une nouvelle arrive dans l'instant qu'à l'aile gauche, le général Platow avec son corps a défait entierement quatre régiments ennemis. Ce n'était que les avant-coureurs de la victoire complette. Les vœux des citoyens et de l'armée sont enfin exaucés.

En vous faisant part de ces rapides victoires, j'ai ordonné au directeur de la police de Polotz de faire chanter le *Te Deum* dans toutes les églises grecques et romaines, pour remercier Dieu de cet important succès.

Je vous invite à faire la même chose dans tous les districts du gouvernement de Witepsk, et donner la plus grande publicité à toutes ces nouvelles.

(Signé) Le prince A. de WURTEMBERG, gouverneur-général de la Russie Blanche.

XIIeme BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Witepsk, 7 Août.

A la bataille de la Drissa, le général russe Koulnieu, officier distingué de troupes légeres, a été tué; dix autres généraux ont été blessés; quatre colonels ont été tués.

Le général Ricard, avec sa brigade, est entré à Dunaberg le 1er d'Août. Il y a trouvé huit pieces de canon; tout le reste en avait été emporté. Le duc de Tarente y est aussi arrivé le 2. Ainsi, Dunaberg, que l'ennemi a été occupé à fortifier depuis cinq ans, où il a dépensé plusieurs millions, qui lui a coûté plus de 20,000 hommes pendant les travaux, a été abandonné sans tirer un coup de fusil, et est en notre pouvoir, ainsi que les autres ouvrages de l'ennemi, et ainsi que le camp retranché qu'il avait sur la Drissa.

En conséquence de la prise de Dunaberg, Sa Majesté a ordonné qu'un parc de 100 pieces d'artillerie, qu'il avait formé à Magdebourg, et qu'il avait fait venir sur le Niémen, retournât à Dantzig, et fût mis en dépôt dans cette place.

Au commencement de la campagne, il avait été préparé deux parcs d'artillerie de siége, l'un contre Dunaberg, l'autre contre Riga.

Les magasins de Witepsk sont approvisionnés, les hôpitaux organisés. Ces dix jours de repos sont extrêmement utiles à l'armée. D'ailleurs, la chaleur est excessive. Il fait plus chaud ici qu'en Italie. La récolte est superbe. Il paraît qu'il en est de même dans toute la Russie; l'an dernier elle fut mauvaise partout: on ne commencera pas à la couper avant huit ou dix jours.

Sa Majesté a fait faire une grande place devant le palais qu'elle occupe à Witepsk. Ce palais est situé sur la rive gauche de la Dwina. Tous les matins, à six heures, il y a grande parade, à laquelle se trouvent tous les officiers de la garde. Il défile alternativement un régiment de la brigade des gardes, en grande tenue.

SALAMANQUE.

Nous attendions avec impatience les papiers français qui devaient rendre compte de la journée du 22 Juillet. Déjà nous savions que le Maréchal Soult avait fait illuminer Séville et chanter un *Te Deum*, sans doute pour remercier Dieu d'avoir permis qu'un de ses rivaux, le favori Marmont, eût été aussi complétement battu ; il nous restait à voir si l'on se serait livré aux mêmes transports dans la capitale du grand empire. Enfin les Moniteurs du 19 et du 21 Août sont arrivés, et nous ont apporté, sous la forme d'un paragraphe sans signature, les deux notices qui suivent. Elles ont parfaitement répondu à ce que nous attendions. On y remarque ce mépris audacieux de toute vérité, cette impudente affirmation de mensonges, qui forment une des vertus caractéristiques de ce misérable gouvernement révolutionnaire. Comme cette autorité bâtarde n'est fondée ni sur le droit ni sur la justice, son sceptre ne peut être que le sceptre de l'imposture, et le mensonge son seul appui. Faux dans son principe, tout doit porter à faux pendant son existence. Sa destruction seule peut opérer et rétablir l'aplomb politique. Si l'affection liait le peuple français à son dominateur, les défaites, les désastres ne feraient que resserrer les liens de leur union et créeraient de nouvelles ressources par l'esprit national qu'ils susciteraient et feraient éclater de toute part. Mais lorsque la terreur est le seul lien qui unisse le maître aux sujets, la destruction des armées d'un prince de cette espece n'ouvre point la porte au chagrin et à une noble douleur ; au contraire, tout devient alors sujet de joie et d'espérance. Nous l'avons déjà dit et nous le répétons avec plaisir et

confiance : la victoire signalée de Lord Wellington à Salamanque, n'a causé et ne causera nulle part en Europe une satisfaction aussi vivement sentie qu'en France même. Tout l'art de l'écrivain chargé de rédiger les notices du *Moniteur*, n'a cependant pas été poussé au point de chercher à convertir cette défaite en une victoire. On s'est contenté de dire que jamais l'armée anglaise n'avait été aussi près de sa destruction, et sans un maudit obus qui, en fracassant le bras de Marmont, est venu arracher la victoire des mains de 49,000 Français, dans l'espace d'une seconde, c'en était fait à jamais des Anglais, des Espagnols et des Portugais. Cet accident seul a privé du plus beau, du plus complet des triomphes. Cela n'arrive qu'aux seuls Français, car chez leurs rivaux, la mort des Nelson, des Abercrombie et des Moore, n'empêche point la victoire de porter ses trophées sur la tombe de leurs généraux.

Le général Clauzel, qui succéda à Marmont, résolut de faire reprendre à l'armée ses anciennes positions sur le Douro, et il remplit son objet dans le meilleur ordre, repoussant toutes les attaques et conservant toute son artillerie. C'est en vain que les Anglais le poursuivirent le lendemain, et que la cavalerie de son arriere-garde ayant honteusement pris la fuite, deux bataillons d'infanterie furent anéantis par un régiment de hussars germaniques. Tout cela est controuvé. Selon le Moniteur, ce fut l'arriere-garde française qui détruisit la cavalerie qui la poursuivait. Nous ne serions pas étonnés de voir ce nouveau faiseur de Carmagnoles, dire encore comme Barrere, au 1er Juin, 1793, que l'arriere-garde du Charlemagne moderne a poursuivi l'armée anglaise jusqu'à Lisbonne et même jusqu'à Portsmouth, où on l'attend. Il est dit dans ces brillantes notices que l'armée entiere arriva saine et sauve à Tordesillas et à Toro, recevant des renforts et de

Vittoria et de Madrid ! Ainsi les deux aigles qui sont déposées et exposées ici au bureau de la guerre, ainsi les 14 pieces de canon laissées sur le champ de bataille, les 7000 prisonniers faits le 22, toute l'arriere-garde prise le lendemain 23, les morts, les blessés, les généraux Bonnet et Carrier, tout cela est oublié. On doit convenir que c'est là une méthode aisée et bien commode de réparer des défaites ; mais il semble que le général Clausel a été plus loin qu'il ne le projetait d'abord, car au lieu de rester à Tordesillas, il a encore rétrogradé plus loin et même abandonné Valladolid avec 800 malades et blessés, qu'il n'a pas même recommandés à la générosité et à l'humanité britannique, suivant l'usage en pareil cas. Quant aux renforts qui lui sont arrivés de Madrid, l'interposition du Marquis de Wellington entre lui et Joseph qui s'est également porté en arriere, rend la fausseté de cette assertion également notoire. Oh ! combien Buonaparté a dû être content, lorsque M. Fabvier lui aura porté des nouvelles aussi rafraîchissantes à ses quatiers de Witepsk ! Il les aura peut-être reçues le jour même de sa naissance, et sans doute il les aura annoncées à l'armée par une décharge de 100 pieces de canon !

Afin de plâtrer cette ignominieuse défaite des invincibles par un général de Cipayes, il a été jugé convenable d'y appendre quelques légers succès prétendus remportés dans l'Est de l'Espagne, sur lesquels nous n'avons encore que le *ipse dixit* du *Moniteur* qui comme on sait, n'est pas un évangile.

Compte rendu de la Bataille de Salamanque, *dans le Moniteur du* 19 *Août.*

Paris, le 18 Août.

L'armée de Portugal, commandée par S. Exc. Mgr. le maréchal duc de Ragusa, se trouvait, à l'époque du 24 Juillet,

campée sur le Douro, en présence de l'armée anglaise; le duc de Raguse passa ce fleuve le 16, à Tordesillas, à la barbe de l'ennemi; et après plusieurs combats, dans lesquels les Français eurent toujours un avantage marqué, l'ennemi fut successivement replié jusqu'auprès de Salamanque, où les deux armées se trouverent en présence le 22. La canonade était engagée de part et d'autre, et le maréchal duc de Raguse, décidé à livrer bataille, était occupé à faire ses dernieres dispositions, lorsqu'il fut atteint par un boulet creux qui lui fracassa le bras droit et lui fit deux blessures au côté droit. Cet accident l'obligea de quitter le champ de bataille. On est sans inquiétude sur ses jours.

Le général de division Clauzel prit le commandement au moment où le combat s'engageait; il continua pendant plusieurs heures, avec le plus grand acharnement. Il s'est fait des prodiges de valeur et plusieurs actions dignes du nom Français. Toutefois l'accident arrivé au maréchal duc de Raguse avait dès l'abord déterminé le général Clausel à se retirer sur la droite de la Tormes. Après des succès balancés, il repassa cette reviere à Alba et laissa une de ses divisions pour en couvrir le pont jusqu'au lendémain à midi. La retraite eut lieu sans être inquiétée par l'ennemi, dont la perte a été très-considérable. L'armée française continua sa marche le 23 Juillet par *Penaranda;* elle y fut suivie par la cavalerie anglaise. Notre-arriere-garde la combattit avec avantage, la força de se retirer à toute bride, et lui fit perdre beaucoup de monde. L'armée poursuivit sa marche sans que l'ennemi ait fait d'autre tentative, et elle est venue reprendre son ancienne position à Tordesillas et derriere le Douro.

Ces nouvelles ont été apportées au ministere de la guerre par M. Fabvier, aide-de-camp de M. le duc de Raguse, qui a été envoyé par S. Ex. le ministre de la guerre, au quartier-général de l'Empereur.

Autre Rapport sur la Bataille de Salamanque.

Paris, 21 *Août*.—On a reçu des lettres d'Espagne qui contiennent des détails intéressants sur l'affaire qui a eu lieu auprès de Salamanque, le 22 Juillet. L'armée anglaise n'a peut-être jamais été aussi près de sa destruction complette. La blessure que le duc de Raguse reçut sur le champ de bataille, causa un moment d'indécision qui sauva seul l'ennemi d'une défaite totale. Le général anglais Le Marchant fut tué dans la bataille; Sir W. Beresford, les généraux Coles, Cotton,

Leith et Alten sont parmi les blessés ; plusieurs régiments anglais ont été taillés en pieces.

La perte que l'armée anglaise a éprouvée l'a tellement affaiblie, qu'elle n'a pas pu empêcher les Français de regagner leurs anciennes positions, où ils sont aujourd'hui attendant des renforts. Notre armée a emmené avec elle toute son artillerie et ses bagages.

Le 23, la cavalerie anglaise voulut attaquer notre arrière-garde où se trouvait le 69e régiment de ligne. Ce brave régiment attendit la charge avec fermeté, et repoussa l'ennemi qui se retira avec une perte considérable en hommes et en chevaux. On assure que dans cette charge le général Cotton fut blessé. Il a été fait des prodiges de valeur dans ces différentes actions. Entr'autres traits d'héroïsme, on cite celui d'un officier français du 112e régiment qui, ayant attaqué personnellement un Anglais qui portait un drapeau, le prit en lui coupant le bras.

Depuis son arrivée sur le Douro, l'armée française s'est renforcée journellement et a reçu des renforts de Vittoria et de Madrid.

Affaires dans l'Est de l'Espagne ; Extrait des Papiers Français.

Barcelonne, 1er Août.

Le 27 Juillet, à trois heures du matin, une expédition composée des brigades Lamarque, Devaux et Clément, est partie d'ici, et est arrivée le soir à Martorell. L'ordre lui fut alors donné de marcher toute la nuit, et d'attaquer le Mont-Serrat à la pointe du jour. Quelques coups de fusil tirés par les avant-postes de l'armée insurgée ont averti l'ennemi de notre marche, et au point du jour nous nous sommes trouvés en face des positions retranchées de la Casa Massana, où le corps de Manso était en bataille. L'ennemi a été culbuté et poursuivi jusqu'aux portes de Manrésa. Nos troupes ont alors marché rapidement sur le couvent, dont les approches étaient nouvellement retranchées. La route était dominée par un fort, que les Anglais avaient fait construire à l'hermitage de Saint-Dimas, au-dessus du couvent, dans une position

à-peu-près inaccessible. Nos troupes ont passé sous le fort, malgré la grêle de balles, de pierres et de quartiers de rocher que le régiment anglo-catalan qui s'y trouvait faisait pleuvoir sur elles. M. le chef de bataillon du génie Lataille est entré au couvent avec les premières troupes; mais on était toujours sous le feu et les pierres du fort Saint-Dimas. La colonne du chef de bataillon Sarrete, venue par Colbate, a chassé tous les ennemis, et est arrivée sur un des points de la montagne en face du fort, dont elle a beaucoup incommodé la garnison par un feu de mousqueterie très-soutenu.

L'adjutant-commandant Ordonneau et M. le chef de bataillon du génie Lafaille ont gravi, avec un détachement de voltigeurs du 111e régiment de ligne, jusque devant la porte du fort par un sentier taillé dans le roc presque verticalement, et dans lequel quelques hommes déterminés auraient facilement arrêté les plus fortes colonnes. L'ennemi a replié ses postes extérieurs, et a renversé le pont qui aboutissait au fort en traversant un précipice. Le major Chevalier, du 11e de ligne, s'est alors porté sur les crêtes des rochers situés en face du fort, et a sommé le commandant anglais de se rendre; mais il en a reçu une reponse négative. Le général Clément a fait alors reconnaître, par le commandant du génie Lafaille, la position où l'on pourrait placer avantageusement nos deux pieces de canon de montagnes, qui ont été portées par 150 hommes des 3e léger, 11e et 115e, et qui sont arrivées le 29, à deux heures du matin, à la position. Le restant de la nuit a été employé à construire les batteries, qui ont commencé à jouer au point du jour. Elles étaient placées à moins d'une portée de fusil du fort. Nos voltigeurs, placés sur les plus élevés des rochers, ont fait un feu continuel sur les ouvrages, et ont favorisé l'action de l'artillerie. L'ennemi a été déconcerté par une attaque si imprévue, et a consenti à capituler. Par la capitulation, signée entre l'adjudant-commandant Ordonneau, chef d'état-major, et le colonel anglais Green, la garnison est prisonniere de guerre, et doit être conduite à Barcelonne.

La perte de l'ennemi a été très-considérable, tant à l'attaque de la Casa Massana qu'à celle du fort de Saint-Dimas, de Colbato et de Monistrol. Ces journées auront les résultats les plus heureux; elles ont été extrêmement brillantes pour toutes les troupes qui ont gravi, sous le feu de l'ennemi, des rochers qui paraissaient inaccessibles. Le 29 et le 30 ont été employés à détruire et à faire sauter le fort, les ouvrages de l'ennemi et une partie du couvent. Ainsi, les insurgés qui ont profané un des plus beaux édifices religieux de la chrétienté, en le métamorphosant en une forteresse, et en en faisant un arsenal et un dépôt de tous les objets propres à la guerre, ont seuls occasionné la des-

truction de ce monument célebre, objet de l'antique vénération des peuples.

Nous avons ramené à Barcelonne le colonel anglais Green, un lieutenant-colonel, 15 officiers et 260 sous-officiers ou soldats de ligne anglo-catalans qui étaient formés, soldés et commandés par les Anglais. C'est le fond de ce corps sur lequel les meneurs de l'insurrection catalane fondaient les plus grandes espérances.

Valence, 28 Juillet.

Depuis long-temps, un projet d'attaque combinée contre l'armée d'Aragon, et une descente sur les côtes de Catalogne ou de Valence se préparaient à Mayorque et à Alicante. Le 10, le maréchal duc d'Albufera eut une conférence à Reuss avec le général en chef Decaen. La réunion de leurs colonnes sur la côte rejeta Lacey au loin, et déconcerta l'expédition de Mayorque. Une partie de la flotte se sépara. De retour à Valence le 12, le maréchal trouva Villacampa aux portes de Liria avec 4000 hommes, tandis que Bassecourt, avec 1500, attaquait Cossentes et Reguena, et qu'un petit corps menaçait Ouda et Ségorbe. S. Exc. fit marcher le 12e, et le général Lafosse, avec le 8e napolitain et quelques cuirassiers, qui chassèrent vivement l'ennemi. Pendant ce temps, l'armée de Murcie, réunie et renforcée, paraissait se disposer à une attaque en avant de Xucar. En effet, le 21, une flotte anglaise de dix-huit voiles, dont quatre vaisseaux et quatre frégates, et le reste bricks et transports, se montra en vue de Valence, et poussée par un vent favorable, se porta rapidement de Denia à Cullera, entre l'embouchure du Xucar et l'Albufera, paraissant prête à débarquer, et canonnant les forts qui ripostaient. Le maréchal duc d'Albufera fit aussitôt ses dispositions pour repousser l'ennemi; il rappela de Reguena le général Lafosse, et de Ségorbe le 121e; le 14e se rendit en toute hâte d'Alcira à Cullera, et le 4e de hussards, l'artillerie et une partie du 1er léger et du 114e, se porterent rapidement dans la nuit sur le point menacé. Vers le soir, par une circonstance aussi heureuse qu'imprévue, le vent avait changé tout à coup et soufflait de l'Est avec tant de violence, que la flotte, après avoir passé la nuit à lutter sans succès, fut obligée, le 22, de s'éloigner en louvoyant, cherchant à gagner le large. Pendant ce soir, le général en chef observa tout par lui-même, parcourut les côtes et plaça les troupes.

Dans le même temps, le général Harispe, à la tête de la 2e division, était en avant d'Alcoy, en présence de l'armée de Murcie; la 1ere brigade, composée du 7e de ligne et du 24e

de dragons, à Custatta, aux ordres du général Delort, et la 2e à Ibi, composée du 44e et des cuirassiers, sous les ordres du colonel Mesclop. Prévoyant l'attaque, le général Harispe avait choisi une position intermédiaire où devaient se réunir les troupes pour recevoir la bataille. Dès la veille, le mouvement de l'ennemi fut connu, et les dispositions furent prises. Le 21, à la pointe du jour, le général Joseph O'Donnel, à la tête de quatre colonnes, attaqua le général Delort, qui, suivant ses instructions, se retira en échelons, et rappela à lui, sur le point indiqué, ses camps de Biar et Onill. Aux premiers coups de fusil, le colonel Mesclop, dont les troupes étaient prêtes et sous les armes, se mit en mouvement pour rejoindre le général Delort, lorsqu'il fut attaqué lui-même par un corps de 6000 hommes, en deux colonnes, que commandait le général anglais Roche, venu par Xixona. A l'aide de deux pieces de canon placées dans le petit fort d'Ibi, avec les voltigeurs du 44e et un peloton de cuirassiers, il arrête l'ennemi au passage d'un ravin et le rejette au-delà ; mais fidele exécuteur de ses ordres, il laisse quelques compagnies en observation avec la garnison du fort, et se rend promptement sur le champ de bataille, pendant que le général Harispe faisait accourir d'Alcoy la réserve d'artillerie et de cuirassiers, et les compagnies d'élite du 116e.

Le général O'Donnel avait attaqué avec vivacité. Le général Delort, en position, faisait de son artillerie, placée avantageusement, un feu soutenu et meurtrier. Le 24e de dragons arrivant par la droite, se trouvait menacer le flanc gauche de l'ennemi, qui s'en inquéta, et dirigea deux pieces contre cette troupe en marche. En même temps le colonel Mesclop arrivait par la gauche. Le général Delort ne crut pas devoir attendre davantage. Les soldats attendaient ce moment avec confiance ; et aussi bouillants qu'ils avaient été tranquilles, au signal donné, ils se précipitent sur l'ennemi de tous côtés à la fois, la cavalerie et l'artillerie au trot, et l'infanterie au pas de charge. Le colonel Dubessi conduit les dragons droit sur la batterie qui les mitraillait : elle est enlevée à l'instant. Les canoniers sont sabrés ; une brigade d'infanterie qui appuyait les pieces est abordée du même élan, enfoncée et prise. L'infanterie et les cuirassiers pénetrent au même instant dans Castalla, renversant tout ; ils achevent de mettre en désordre la ligne entiere de l'ennemi, qui fuit de toutes parts. Les rues de Castalla sont jonchées de morts, et le chef de bataillon Heremberger fait poser les armes à 400 hommes qui avaient cherché un abri dans le château.

Après ce brillant succès le colonel Mesclop se hâte de revenir à Ibi avec sa colonne. L'ennemi était dans le village ; il l'attaque, le culbute, le chasse et le voit fuir au-delà du ravin, laissant un grand nombre de morts et de prisonniers ; alors

réunissant ses forces, il le poursuit de position en position, le précipite à travers les rochers, lorsque les réserves du 11e, qui paraissent sur les montagnes derriere l'ennemi, achevent sa déroute.

La perte de l'ennemi, dans cette affaire, peut s'évaluer à 3600 hommes tués, blessés ou prisonniers. Le brigadier-général Labare et plusieurs officiers supérieurs sont parmi ses morts. Dans le nombre des prisonniers se trouvent 4 colonels, 5 lieutenants-colonels et 125 officiers. Nous n'avons perdu que 268 hommes, tués ou blessés. Le colonel Mesclop, qui s'est conduit d'une maniere brillante dans cette affaire, a eu son cheval tué sous lui. Généraux, officiers et soldats, tous ont bien fait leur devoir, et ont contribué au succès de cette glorieuse journée.

Le duc d'Albufera a, dans ce moment, son quartier-général à Cullera.

Extrait d'une Lettre d'Alba de Tormes du 1er Août.

Vous aurez eu sans doute avant la réception de cette lettre, la relation de notre glorieuse bataille du 22. Lord Wellington fit halte dans la nuit du 21, à deux milles de Salamanque, tout près du village de Santa Martha; je n'ai jamais vu une plus affreuse nuit, un tonnerre et des éclairs plus vifs. La pluie tombait par torrents. Nous ne fîmes halte que vers minuit; il y avait plus d'une semaine que nos bagages étaient sur les derrieres. Cependant, roulé dans une couverture, et étendu sur le bord d'un sillon dans un champ labouré, je dormis très-profondément. Il y eut un éclair si vif que je fus une minute sans qu'il me fût possible de rien voir. Trois escadrons de notre grosse cavalerie partirent de leurs piquets et chargerent une partie de l'infanterie. C'était, je vous assure, un spectacle affreux à voir. Nous étions tout près de l'ennemi. Nous perdîmes environ 20 chevaux, mais nous eûmes la satisfaction de voir une centaine de chevaux de l'ennemi accourir dans nos lignes par la même cause. Nous nous mîmes en marche le lendemain matin vers les sept heures. Le combat s'engagea sur les trois heures après-midi. Notre division reçut ordre de mettre la baïonnette au bout du fusil et d'avancer vers quatre heures, ce que nous fîmes avec trois acclamations, et cela sous le feu de neuf pieces de canon et d'environ 15000 hommes d'infanterie, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à portée de pistolet, et alors nous les chargeâmes comme de véritables démons. Depuis ce moment jusqu'à ce qu'il fit entierement noir, le carnage ne discontinua pas. Nous les chassâmes de

colline en plaine et de plaine en colline, comme des troupeaux de moutons, et dans l'espace de cinq heures, une armée de 45 mille hommes fut ainsi dispersée dans toutes les directions et presque à moitié détruite. Vous devinerez, par la perte que notre division a essuyée, à quel feu nous fûmes exposés ; mais tant que nos troupes iront comme elles allerent ce jour-là, rien au monde ne pourra nous arrêter. Ma seule compagnie perdit 38 hommes, et je suis le seul officier qui en soit resté. Comme nous formions la brigade du centre de la division, nous reçûmes plus de feu que les autres, par la raison que nous nous avançions directement sur le milieu d'une colline où était planté leur canon. Trois fois mon serre-file fut emporté, et une balle de fusil me brisa mon épée dans la main. Nos Portuguis se conduisirent avec la plus grande bravoure, encourageant continuellement les brigades anglaises à leur droite, et à leur gauche par des acclamations auxquelles celle-ci répondaient. Le lendemain matin, à la pointe du jour, toute l'armée était à la poursuite, et prit ou détruisit des corps entiers de l'armée française. Hier, le quartier-général était à Valladolid.

Extrait d'une Lettre écrite par un Officier de Mer de l'Expédition Anglo-Espagnole de Catalogne.

Port-Mahon, 24 Juillet, 1812,
à bord du vaisseau de S. M. l'...

...Je vous écrivis au commencement du mois. Depuis lors nous sommes allés avec un convoi considérable de troupes de terre à Palma di Solo en Sardaigne, où nous joignîmes un autre convoi avec des troupes. Nous sommes revenus ensemble à Mahon. Hier, nous embarquâmes quelques pieces de canon et un détachement d'artillerie. On croit que Valence sera notre premiere destination. Le commandant en chef est venu aujourd'hui à bord dans la frégate l'*Aigle*, et mettra à la voile demain matin. On pense qu'il est venu pour presser l'expédition et prendre des arrangements avec les généraux Maitland et Macdonald qui commandent les troupes. On dit que nous partirons dans un jour ou deux. Toutes les troupes de terre et de mer sont pleines d'ardeur et brûlent d'en venir aux mains avec l'ennemi. L'hôpital naval est disposé pour recevoir 300 blessés. Il y a déjà environ 17000 soldats d'embarqués. Il y a ici environ soixante bâtiments de transport avec des soldats, des munitions, de l'artillerie, etc. tous prêts à faire voile dans une heure de temps.

Le 25, le signal vient d'être fait pour que le convoi se mette sur une seule ancre.

Extrait d'une Lettre de Gibraltar du 5 Août.

Nous n'avons encore que la relation espagnole de la défaite de Marmont. Nous nous flattons qu'il aura été assez complétement battu pour ne pouvoir s'arrêter que sur les rives de l'Ebre. Voilà donc Lord Wellington au centre de l'Espagne, et la guerre allumée dans le Nord de l'Europe ! Quelle différence de la perspective qu'offre cet état de choses à celle qui se présentait à nous au commencement de Juillet !

Je n'ai rien de positif à vous dire sur les mouvements de Ballesteros depuis sa sortie de Malaga et sa prise de position à Yunquera. Il y a tout lieu de croire, cependant, qu'il enleva une centaine d'hommes à Ossuna vers la fin de Juillet, et qu'il était à Ubrique le 1er du courant. Si Soult songe à la retraite, comme il est à présumer, il aura rappelé les gén. Leval, Rey, etc. et Ballesteros aura pu respirer en son absence. Villate est venu passer près de quinze jours dans notre voisinage avec une division de 3500 hommes, et a soutiré 14,000 rations aux habitants d'Algésiras. Il reprit le chemin des lignes devant Cadix, dans la matinée du 2. Pendant son séjour à los Barrios, le général Cruz arriva à Tarife avec 2500 hommes. On crut que, réuni à la division Anglona qui était dans les environs de cette ville, il pourrait inquiéter Villate dans sa marche rétrograde, mais l'infériorité de sa cavalerie l'en a, dit-on, empêché. Aujourd'hui, il s'embarque pour l'Estramadoure. Son gouvernement aurait-il avis que Soult songe à repasser les monts ? et serait-ce pour mettre le général Hill en état de le harceler qu'on songerait à le renforcer ?

Il n'y a plus de doute sur la véritable destination de l'expédition qui se prépare à Mahon. Le général Maitland annonça, dans l'ordre du 22 Juillet, qu'elle devait agir sur la côte d'Espagne. Le général était arrivé dans ce port, le 16, en était reparti pour Mayorque immédiatement après avoir fait embarquer environ 6000 hommes de troupes espagnoles qu'il avait trouvés dans cette île, et était revenu à Mahon le 22. Il a amené de Sicile 6800 hommes. Même après leur réunion à l'armée d'Odonnell ou à celle de Lacy, ces deux corps qui ne formeront pas un total de 13,000 hommes, devront être bien faibles pour lutter contre les forces respectables que les Français auront bientôt sur l'Ebre. Mais déjà cette expédition a fait un très-grand bien ; elle pourra en faire un plus grand encore, siel le se borne à menacer les différents points de la côte orientale, et à faire des débarquements par-ci par-là, sans jamais s'interner.

AFFAIRES DE RUSSIE.

Le *Moniteur* du 21 Août contient plusieurs rapports détaillés, d'Eugene Napoléon, de Joachim Murat, du Duc de Tarente, Macdonald, et d'Oudinot, duc de Reggio. Leur longueur ne nous permet pas de leur donner place dans ce Numéro.

Le premier est d'Oudinot, au major-général Berthier, il est daté de Biala, le 31 Juillet. Il dit qu'étant arrivé le 30 Juillet, à Kliatsitstoui, il y apprit que le général Wittgenstein s'avançait en force sur Jacoubovo; qu'en effet il déboucha et que le 26e léger y fut attaqué par l'ennemi et fit la plus belle défense pendant toute la journée du 30. Le lendemain matin, les Russes renouvelerent l'attaque du château de Jacoubovo où ils pénétrerent, mais ils en furent chassés au pas de charge par le 26e léger qui leur tua 300 hommes à coups de baïonnette et fit 500 prisonniers.

Le second est du même commandant, en date du 1er Août. Il rend compte d'une attaque faite la nuit d'auparavant par les Russes sur les troupes chargées de défendre le gué de Sivechina, où on les représente comme ayant été jetés dans la Drissa avec perte de 14 canons, de 13 caissons, et de plus de 3000 prisonniers.

Le troisieme est un rapport du Prince Vice-Roi Eugene Beauharnois. Il y est rendu compte des trois combats des 25, 26 et 27 Juillet entre le 4e corps et la cavalerie de Murat, et le corps du général Ostermann, au village d'Ostrovno, sur la route de Vitepsk. Il n'y est fait mention ni de la perte des Français ni de celle des Russes. On n'y parle que de l'opiniâtreté de la résistance de ceux-ci. Il y est dit dans un endroit: "il fallut toute la valeur des troupes et l'opiniâtreté du général pour réussir dans une attaque aussi difficile." Dans un autre endroit: "les Croates et le 84e régiment furent attaqués à leur tour;" ailleurs, ce fut alors que tout fut rétabli, et enfin: "je rendrai compte à Votre Majesté de la perte des 13e et 14e divisions dans ces différents engagements.

Le quatrieme est un rapport du Roi de Naples, Joaquin Murat, daté de Mattuzero le 1er Août; il rend compte de la part qu'eut la cavalerie au combat d'Ostrovno, dont le résultat fut, selon Murat, 8 pieces de canon prises, 800 prisonniers et 5 à 6000 Russes tués ou blessés.

Le cinquieme est un second rapport du même Joaquin, daté du 2 Août, dans lequel il est donné de nouveaux détails sur la bataille d'Ostrovno du 26. Il y est dit que la perte des Russes fut ce jour-là de 2500 à 3000 hommes de tués et un

nombre considérable de blessés, tandis que les troupes de Sa Majesté Napoléon n'avaient presque perdu personne.

Le sixieme est un rapport du Duc de Tarente, Macdonald, daté de Jacobstadt du 22 Juillet; il renferme celui du général prussien Grawert, au sujet d'une bataille livrée aux Russes le 19 Juillet à Ekau en Courlande. Suivant cette relation, le combat fut long et meurtrier; les Russes défendirent leur position pié à pié; on vit même un détachement qui était coupé se battre jusqu'à la derniere extrémité. Ce rapport finit par dire que le résultat de la jouruée fut deux drapeaux pris et quelques centaines de prisonniers. Il n'est point question de la perte des Prussiens.

Extrait du Moniteur.

Paris, 18 Août.

Le quartier-général de la grande armée était toujours à Witepsk le 30 Juillet. Le même jour, le maréchal duc de Tarente s'est emparé de Dunabourg, après avoir attaqué de vive force cette forteresse, qui avait coûté tant de travaux et d'argent, et qui devait être le boulevard de la Russie.

On a déjà remarqué plusieurs fois que la coopération de l'Angleterre dans une guerre ne peut jamais qu'être incertaine et mal combinée, parce que la politique de son cabinet n'étant pas le système du souverain, mais le résultat de l'opinion des ministres, cette politique se modifie et change de principes selon que les ministres changent de parti, ou, pour mieux dire, selon que les partis changent les ministres. La derniere victoire du maréchal Suchet nous apprend que les insurgés espagnols avaient fondé leurs espérances sur des éléments aussi variables que l'amitié britannique. Il est clair que l'attaque de l'armée de Murcie était combinée avec le débarquement des troupes britanniques, et que le général O'Donnel n'était arrivé que dans l'espoir d'être soutenu par cette armée; mais celle-ci est restée tranquille spectatrice du combat, ayant peut-être le projet de n'y prendre part que dans le cas où l'issue n'en serait pas douteuse. On sait que les marins ont toujours les vents à leur disposition pour justifier le chemin qu'ils prennent ou le malheur qu'ils éprouvent: aussi la flotte anglaise s'est-elle éloignée à pleines voiles*, tandis qu'O'Donnel était abandonné à son malheureux sort.

D'après les dernieres nouvelles que nous avons reçues, la

---

* O'Donnel fut battu, dit-on, le 22 Juillet. Or, la flotte anglaise n'est partie que le 26 de Mahon. *What do you think of that?*

flotte anglaise a dirigé sa course incertaine vers les côtes de la Catalogne. Elle a paru devant Palamos, et n'a point encore tenté de débarquer. La plus grande hésitation regne dans ses mouvements. Au reste, les généraux français ont fait toutes leurs dispositions. Selon les apparences, nous apprendrons bientôt que les insurgés de la Catalogne ont été traitées comme ceux de Murcie, et que la flotte anglaise a continué à trouver les vents contraires.

SUPPLÉMENT A LA GAZETTE DE ST. PÉTERSBOURG*, DU 4 AOÛT.

Nouvelles Officielles relatives aux Opérations Militaires.

1. Le commandant en chef de la premiere armée, le ministre de la guerre Barclay de Tolly, annonce que le 13 (25) Juillet, le corps du lieutenant-général comte Ostermann, en marchant sur la ville d'Ostrowno, rencontra la grande armée de l'ennemi, et qu'il s'engagea un combat très-vif entr'eux, qui dura depuis six heures du matin jusqu'à onze heures du soir. Le comte Ostermann maintint sa position.

2. De la seconde armée: le général d'infanterie prince Bagration annonce, en date du 25 Juillet, que réglant ses mouvements conformément au plan convenu d'avance, son avant-garde commandée par le lieutenant-général Rajeuski, arriva à Daschowka dans la nuit du 10 (22) et qu'elle y fut attaquée par une force ennemie supérieure, consistant en cinq divisions sous le commandement des maréchaux Davoust et Mortier. Nonobstant la supériorité du nombre et la résistance opiniâtre de l'ennemi, nos troupes le repousserent deux fois, et le poursuivirent jusqu'au village de Nowosselka. L'ennemi s'arrêta dans ce lieu fortifié par la nature et qui offrait une position avantageuse; mais quoiqu'il tentât, avec plusieurs colonnes très-fortes, de nous obliger à nous retirer du champ de bataille, il fut constamment repoussé avec perte, malgré que notre huitieme corps qui était arrivé à temps, ne pût pas coopérer, le terrain étant trop étroit, et que par la même cause, notre cavalerie fût obligée de rester dans une inaction complette. Pendant ce temps, la route de Smolensk était ouverte au général Platoff, de maniere à lui permettre de continuer sa marche

---

* Voyez les 12, 13 et 14e Bulletins russes, page 452.

pour joindre la premiere armée. La bataille dura depuis neuf heures du matin jusqu'à six heures du soir. La perte de l'ennemi, d'après les rapports uniformes des prisonniers, comparée au nombre de corps morts laissés par l'ennemi pendant la poursuite, doit avoir excédé de beaucoup cinq mille tués et blessés. Le général prince Bagration qui fait l'éloge de la bravoure sans égale du 7e corps, et de celle de toutes les troupes, ajoute qu'il fera passer sous peu un compte détaillé de notre perte qui n'excede pas 600 hommes, ainsi que des actions particulieres des individus.

Riga, le 5 Août.

Le général comte Wittgenstein a, les 30 et 31 Juillet, totalement défait, à Dwor Jakibora, entre Polotzk et Sebesch, le corps du maréchal Oudinot, et l'a poursuivi jusqu'à Polotzk, où il sera forcé de repasser la Dwina. Trois mille hommes, deux pieces d'artillerie et la plus grande partie des bagages sont tombés entre nos mains. Le comte de Wittgenstein est maintenant à la poursuite de Macdonald, afin de délivrer la Courlande et la Livonie de leurs oppresseurs. Cette victoire a donné à nos troupes un redoublement de courage ; leur ardeur pour la liberté de leur pays natal est extrême, et comme cette ardeur se réunit chez eux avec la bravoure, aucune armée composée de pieces et de morceaux, et formée de plusieurs nations qui different toutes en religion, en mœurs et en opinions, ne pourra résister à des troupes disciplinées qui sont animées par le patriotisme le plus ardent, qui ne sont point envoyées aux armées par la force, et qui ont le désir le plus ardent de tirer vengeance de leurs ennemis.

L'ennemi est sur la rive occidentale de la Dwina, à la distance de 20 werstes de la forteresse de Riga. On évalue ses forces à environ 15,000 hommes. Le corps du général Grandjean est à Jacobstad sur la rive Ouest de la Dwina ; il cherche à jeter un pont sur cette riviere, afin de la passer à Kreutzbourgh. Riga est dans le meilleur état de défense. Le commandant, le général Essen, a détaché des troupes pour attaquer l'aile droite de l'armée prussienne et couper le général prussien Grawert de Mittau, où il n'y a qu'une garnison très-peu considérable.

Le 29 de Juillet, les corps du général Barclay de Tolly et du prince Bagration, ont effectué leur jonction sur les confins du gouvernement de Smolensk. Dans toute la Russie il éclate un patriotisme dont il n'y a pas beaucoup d'exemples dans l'histoire, chaque citoyen s'offrant à être utile à l'état

d'une maniere ou d'une autre. La jeunesse rivalise entre elle à qui aura l'honneur de devenir les défenseurs de leur pays. Les maris courent aux armes, laissant leurs femmes et leurs enfants, dans l'espoir de les délivrer du joug de leur tyran. Tous paraissent animés du même sentiment, que lorsque leur pays natal est en danger, tous les intérêts particuliers doivent être sacrifiés. Nous avons reçu à Riga la nouvelle que les habitants de l'Allemagne soupirent maintenant après le moment de pouvoir secouer le joug sous lequel ils ont gémi pendant si long-temps ; et il n'est pas étonnant qu'ils attendent avec impatience l'occasion de le faire, ayant été employés depuis si long-temps comme des instruments dans la main de l'affreux perturbateur des nations.

Dernieres Nouvelles de Russie.

Les ministres de Sa Majesté ont reçu des dépêches de Riga, en date du 11 de ce mois. Elles contiennent le rapport de la victoire remportée par le général Thormazow sur le corps des Saxons à Kobryn en Volhynie. Les Saxons y ont perdu un général, 4 drapeaux, 8 pieces de canon, 70 officiers, 3000 prisonniers et environ 1000 tués ou blessés. (Voilà ce que le bulletin appelle 2 bataillons d'infanterie et deux escadrons de hullans).

L'armée russe qui était en Turquie était déjà entrée en Volhynie, sur les derrieres des Français, et elle s'avançait à marches forcées pour joindre le général Thormazow. Cette circonstance, jointe au succès de ce général sur les Saxons, explique les raisons du mouvement rétrograde de Buonaparté, et de l'intention où il annonce qu'il est de mettre ses troupes en quartier de rafraîchissements.

On dit que Macdonald s'est retiré des environs de Riga.

On n'avait aucune nouvelle dans cette derniere ville que le général Wittgenstein eût été battu le 1er d'Août.

Les armées du général Barclay de Tolly et du Prince Bagration étaient en front de Smolensk. Il y avait de fréquentes escarmouches entre les avant-postes, et toujours à l'avantage des Russes.

Les nouvelles de Riga représentent l'état de l'armée russe comme parfait, le peuple russe ayant des dispositions unanimes pour la guerre.

Il est arrivée d'Orebro un messager du Roi, apportant le traité entre l'Angleterre et la Suede ratifié par le Roi, le 16 Août, à Orebro. La diete d'Orebro est levée, et la cour est retournée à Stockholm.

Riga, 9 Août. Les généraux Barclay de Tolly et le Prince Bagration se sont joints à Smolensk. Le général Platoff, commandant l'avant-garde de l'armée du général de Tolly, avait avec l'ennemi des escarmouches journalieres qui finissaient toujours par être favorables aux armes russes.

L'armée employée en Turquie était arrivée dans la province de Volhynie. Le rapport des déserteurs était que Bonaparté n'était pas avec l'armée. Les Autrichiens restent tranquilles. On les dit fort mécontents de ce que les Français se sont interposés dans les affaires de Pologne, et ont rétabli ce royaume.

Moscou a fourni une contribution de six millions de roubles d'argent pour la guerre, et a équippé 100,000 hommes. A Pétersbourg, il y a des souscriptions immenses, et on y organise 70,000 hommes. Le patriotisme et l'enthousiasme des Russes de toutes les classes, ne peuvent pas se décrire.

Gothenbourg, le 20 d'Août. Les Français marchent sur Smolensk, où l'on croit savoir que les Russes ont détermine de les attendre de pié ferme, et l'on peut en conséquence s'attendre bientôt à une bataille générale. L'armée russe qui était opposés aux Turcs, a rejoint.

Depuis le commencement de la campagne, les Russes ont réussi dans toutes les affaires qui ont eu lieu. Il y a eu un combat très-chaud à Kobryn entre le général russe Thorma-

zow, et une partie du corps du général Régnier. Selon les relations de Régnier lui-même, trois régiments Saxons, infanterie et cavalerie, se battirent pendant dix heures contre huit fois leur nombre, et furent enfin obligés de se rendre, les russes ayant intercepté leur retraite en détruisant un pont derrière eux. Régnier a rétrogradé jusqu'à quinze milles de Varsovie. Il écrit qu'il espere être bientôt en état de prendre l'offensive.

Les lettres de Russie s'accordent à dire que la guerre y est extrêmement populaire; qu'il n'y a presque pas une personne riche dans tout l'empire qui n'ait contribué volontairement pour de grosses sommes. Une dame seule a levé et équippé complétement à ses dépens un corps de cavalerie de 1200 hommes.

Son Altesse Royale le Prince de Suede (Bernadotte) est parti de Stockholm, afin d'avoir une entrevue avec l'Empereur de Russie à Abo, où l'on croit que Lord Cathcart le joindra.

Hier était le jour fixé pour passer la revue de toute l'armée Suédoise dans ses districts respectifs. Elle a reçu ordre de se tenir prête à s'embarquer.

Observations Générales sur la Situation des Choses en Russie, d'après les derniers Bulletins.

Les inductions générales que la critique la plus impartiale peut tirer des bulletins et des dernieres nouvelles de Russie, ne peuvent qu'être favorables aux Russes et à leur cause. Buonaparté s'est certainement avancé jusqu'à Witepsk; mais certes, on ne dira pas que sa route ait été semée de fleurs. Ce mouvement lui a causé des pertes prodigieuses dans son grand corps d'armée; et dans sa guerre de détachements, il est hors de doute que les corps d'Ou-

dinot et de Régnier ont été écrasés. L'armée russe est concentrée à Smolensk, tandis que l'on ne peut guères considérer comme concentrée l'armée française qui est devant elle, les Saxons ayant été anéantis par Thormasow, et le corps laissé pour observer Wittgenstein pouvant être regardé comme hors de combat. Ce qui était auparavant matière de doute est aujourd'hui suffisamment éclairci par le rapport officiel de Wittgenstein et par l'aspect général des affaires de ce côté; surtout s'il se confirme, ainsi que le bruit en court, que Macdonald ayant perdu l'armée qui le couvrait, a été forcé de se retirer de devant Riga. Nous ne sommes donc nullement étonnés de voir que Buonaparté ait jugé nécessaire de s'arrêter à Witepsk; et nous serons bien moins surpris encore d'apprendre que son premier mouvement sera un mouvement rétrograde. On ne fait pas mention de la force de l'armée russe que l'on dit être entrée en Volhynie sur ses derrieres; peut-être (nous parlons par conjecture) monte-t-elle à cinquante mille hommes de troppes de vétérans, au moins autant qu'une campagne contre les Turcs peuvent les rendre tels. Au moins, si ces troupes ne sont pas familiarisées avec la tactique française, elles sont accoutumées à supporter les fatigues d'une campagne. Une force ainsi placée doit certes attirer l'attention de Buonaparté d'un tout autre côté que Moscou et que l'intérieur de la Russie. Si nos espérances ne nous trompent pas, nous voyons aujourd'hui la guerre sous le point de vue le plus favorable pour les Russes.

Les nouvelles de St. Pétersbourg portent que l'on y était dans l'attente d'une bataille générale; on croyait savoir que les Russes étaient déterminés à disputer, avec toutes leurs forces, le progrès ultérieur de l'ennemi, et à défendre Smolensk.

Le 8 Août, le change était à Pétersbourg à 20 ¾ sols anglais pour un rouble.

Le départ de l'expédition suédoise était fixé au 15 Septembre.

Les officiers de marine et marchands anglais à Gothenbourg donnaient une fête aux dames de la ville pour célébrer le rétablissement de la paix et de l'amitié entre la Suède et l'Angleterre, lorsqu'on reçut pendant le bal la nouvelle de la victoire de Salamanque. On juge aisément du redoublement de gaîté que cette circonstance inspira dans cette réunion, et du nouvel agrément qu'elle répandit sur la fête.

La continuité des vents du Nord, depuis dix ou douze jours, n'a pas permis qu'il fût reçu des nouvelles du Marquis de Wellington, depuis sa dépêche du 4 Août que nous donnons dans ce Numéro.

L'*Omnium* du dernier emprunt gagne 7 et demi pour cent.

Les changes sont restés les mêmes depuis notre dernier Numéro; les sucres anglais et étrangers sont stationnaires; le café a haussé de 4 shellings le quintal; le tabac d'un sol par livre.

De l'Imprimerie de SCHULZE et DEAN, 13, Poland-Street.
Onsouscrit chez M. PELTIER, 7, Dubois-Str. Foreland Place.

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CCCXL.—*Le* 10 *Septembre*, 1812.

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE BLOIS.

Danger des Principes faux pour les Hommes les plus estimés.

Il vient de paraître un ouvrage en deux volumes, intitulé : *Lettres de l'Evêque de Blois.* Si cette production devient dangereuse, il faut convenir que ce ne sera pas par le charme de la diction. Le style en est si fatigant, les idées si gigantesques, les raisonnements si décousus et souvent si contradictoires, qu'on peut assurer d'avance qu'elle n'aura jamais de nombreux lecteurs. Mais s'il en est peu qui aient le courage de la lire, il n'en est que trop qui en connaissent l'existence ; et si l'ouvrage n'est pas dangereux par lui-même, il l'est beaucoup par le grand scandale qu'il laisse à l'univers.

Il n'est pas nécessaire de parcourir les deux volumes, pour savoir que c'est un Evêque qui y parle; un Evêque qui y donne ouvertement l'exemple de la défection la plus révoltante à l'égard des plus légitimes de tous les princes ; qui se déclare scandaleusement, et contre toutes les regles du droit public, pour *le plus avéré* de tous les usurpateurs; un évêque qui exhorte tous les sujets à marcher sur ses traces ; qui prétend que c'est manquer à la religion que de ne le pas faire ; qui enseigne solennellement que *les grands faits*, conséquemment les grands crimes, les grandes insurrections et les grandes révolutions sont des regles ; que le grand nombre, la pluralité, le vœu commun, conséquemment *la loi du plus fort*, qu'il appelle *la loi du glaive*; et le torrent des événements physiques sont des marques certaines de la volonté du Très-Haut, *dans la translation des droits* ; qu'ainsi le brigand qui bouleverse le monde, qui détruit les églises, qui tient le souverain pontife et le sacré collége dans les fers, est le ministre légitime des volontés du Tout-Puissant ; que tout le monde est obligé, en conscience, de l'aider, de le soutenir, de le suivre fidélement dans son brigandage. Au bruit seul d'une doctrine si étrange, si opposée à la morale évangélique, si révoltante pour les esprits droits, si favorable à tous les rebelles et à tous les factieux, on ne sera plus surpris que le simple sentiment de la délicatesse et de l'honneur ait inspiré les sacrifices les plus généreux pour en empêcher la publication ; qu'un corps respectable d'Evêques ait employé les représentations les plus vives et les sollicitations les plus pressantes pour s'y opposer. Mais ce qu'on ne concevra jamais, c'est que malgré tant de témoignages réunis qui lui criaient hautement qu'il était *dans l'erreur*, un Prélat qui jouissait auparavant de l'estime publique ait persisté constamment à se déshonorer lui-même.

Parmi les productions qui se sont élevées contre

le fond de cet ouvrage, la lettre suivante nous a paru si sage, si mesurée, et d'un autre côté si serrée, si instructive et si pleine de choses, que si nous avons quelque chose à regretter, c'est de n'avoir pu la donner plus tôt.

Lettre Respectueuse à Monseigneur l'Evêque de Blois.

" Monseigneur,

" Vous êtes trop distingué dans l'église par vos lumieres et par vos vertus, pour qu'on puisse vous attribuer dans sa généralité, le principe désastreux : *que tous les faits sont des regles.* Votre grandeur ne parle très-certainement que *des faits légitimes.* Dans l'église, par exemple, comme vous le dites fort bien : *La succession non interrompue des apôtres* est une chaîne de faits qui indique clairement dans quels Evêques réside actuellement *l'autorité divine.* Celui qui viole cette regle déroge aux lois de la succession. Celui qui brise cette chaîne est *un intrus, un usurpateur.* De là ces deux maximes lumineuses qui font tout le précis de vos deux volumes :

" *Personne, dans l'église, n'a le droit d'en arracher les fondements* ;

" *Personne, dans l'église, n'a le droit de faire des intrus.*

" Mais, Monseigneur, cette regle si claire, si lumineuse, si décisive, pourquoi ne l'avez-vous pas appliquée au civil ? Certes, *dans le civil,* c'est Dieu qui constitua *Ismaël,* chef des Ismaélites ; *Assur,* des Assyriens ; *Elam,* des Elamites, etc. ; lui qui a donné à chaque peuple *des chefs primitifs ;* qui les a choisis, placés, constitués et ordonnés ; lui qui les a investis *de l'autorité universelle* sur leurs

descendants. C'est là *le fait primitif et fondamental* d'où il faut partir. Ce sont là, très-certainement, d'après toutes les histoires et tous les faits, *les fondateurs des cités*, d'où sont venues *les souverainetés, les lois, les constitutions et toutes les puissances.*

" *Dans la Germanie*, par exemple, par qui fut constitué *Pharamond*? Ce fut *par les chefs des Francs*, qui, par-là, de souverains qu'ils étaient, chacun dans leur tribu, devinrent sous Pharamond *Ducs et Pairs*, c'est-à-dire, *les premiers grands de l'état*.... Lorsque la race des Mérovingiens fut éteinte, par qui *Pépin* fut-il constitué? *Ce fut par les grands.* Quand celle des Carlovingiens s'éteignit, par qui *Hugues Capet* fut-il confirmé? *Ce fut par les grands*,.... Mais ce qui est arrivé en France, s'était fait *en Perse*, *en Egypte*, *à Rome*, s'est fait *en Espagne*, *en Angleterre*, dans tous les pays, même chez les sauvages. Tout y commença par *de petits chefs*, et partout ce sont *les chefs* qui constituent. Dans toutes les monarchies, remontez de sénat en sénat, ou de session en session, vous en trouverez une première, reconnue *par les rois* et confirmée ensuite *par les grands*. Dans les gouvernements mixtes, remontez de chambre en chambre, et de parlements en parlements, vous y trouverez *des chartres* signées *par les rois*, et quand les dynasties sont éteintes, confirmées *par les chambres*, au droit *des chefs primitifs*, qui furent partout *les premiers constituants*.

" Voilà des faits, Monseigneur, et des faits certains consignés dans toutes les histoires. Dans tous les pays, *les souverains légitimes*, quels qu'ils soient, *simples*, *mixtes*, ou *composés*, en remontant de constitutions en constitutions, tiennent leurs pouvoirs de Dieu *par les chefs primitifs*. En France, nos Bourbons, par *Hugues Capet* et nos anciens Ducs

remontent jusqu'à Dieu *par les représentants des chefs primitifs*.

" Mais *Buonaparté*, Monseigneur, oserais-je vous demander de qui il a reçu ses pouvoirs ?... Serait-ce *des Bourbons* ses prédécesseurs ?... Cela est impossible. Ils ne sauraient se démettre au préjudice de leurs héritiers. Serait-ce *des grands et des chefs de la nation*, comme *Hugues Capet* et *Pépin* ?... Mais, *ni les grands, ni les états* ne peuvent revenir aux élections que lorsque la race constituée est éteinte ; et celle *des Bourbons* ne l'est pas.

" Vous nous citez *le vœu commun* !... Mais, Monseigneur, il est de fait que *Buonaparté*, malgré toutes ses manœuvres, n'a pas eu la millième partie des signatures des provinces. Comment cette petite partie pourrait-elle donner des droits sur le tout ?... *Le vœu commun* !.... Qu'entendez-vous donc par-là, Monseigneur ? *La pluralité des suffrages*. Il ne l'a pas.... *L'universalité* ? Elle est impossible. *Les Etats-Généraux* ? Il ne les a pas convoqués : et il les convoquerait en vain, tant qu'il existera d'anciens rois constitués.

" *Son parti*, dites-vous, *est le parti dominant*. Mais, Monseigneur, celui de votre intrus l'est de même. Vous êtes chassé de votre siége comme les Bourbons le sont de leur trône. Que font ici *la force, le torrent, la loi du glaive, etc.* contre le fait de la succession légitime ?.....

" *La volonté de Dieu* !....Mais Dieu défend de toucher aux souverains aussi bien qu'aux évêques.

" *Tous les actes illicites* que vous citez en faveur de *Buonaparté*, loin de prouver pour lui, démontrent donc qu'il est *illégitime* ; que d'après votre regle des faits, c'est *un intrus civil* qui a brisé *la chaîne des successions* !.....' Mais si c'est *un intrus*, comment le reconnaître ? comment annoncer à vos diocésains et à tous les Français attristés, que c'en est fait, *qu'il est leur souverain* ?....

" *Jésus-Christ*, dites-vous, *s'est abaissé devant l'effigie de César !* Mais *Tibere* était formellement reconnu par le sénat. C'était *un César légitime.*

" *Jésus-Christ*, ajoutez-vous, *n'a pas voulu se mêler des héritages, des successions et des constitutions !....* Non, sans doute, c'est au civil à prononcer sur tous ces objets. Mais quand les partages sont faits ; qu'il est avéré *par le fait des successions*, que *les Bourbons* sont les héritiers légitimes de la souveraineté ; *les nobles*, les propriétaires de leurs terres et de leurs châteaux ; que ceux qui les ont chassés sont *des brigands* : n'est-ce pas à nous à le dire ? à nous à le prouver ; à nous à le soutenir ; à nous à rétablir les vrais principes *sur la souveraineté, la noblesse et les propriétés* ; à nous à souffrir le martyre ; à verser jusqu'à la derniere goutte de notre sang, plutôt que de consentir *à l'intrusion, au vol et au brigandage ?* L'auteur de la morale et de la religion ne nous y obliget-il pas, sous peine de l'enfer ?....

" Je sais qu'*outre la mort et la démission*, il est pour les trônes comme pour les siéges, une troisieme maniere de vaquer : c'est *le jugement formel du Tout-Puissant*.... Mais Dieu a-t-il donc chargé quelque prophête extraordinaire de prononcer formellement et de sa part sur la destitution *des Bourbons*, comme il le fit *sur Saül et la maison d'Achab ?*

" Ah ! Monseigneur, vous êtes parti d'un principe vrai pour l'église, d'un principe faux pour le civil. Par la regle des successions, si l'on part *des chefs primitifs*, les Bourbons sont aussi certainement leurs légitimes successeurs, que vous êtes celui des apôtres.

Conclusion.

" Du reste, Monseigneur, en ma qualité d'inférieur, obligé d'enseigner en sous-ordre, je ne me per-

mets que d'appliquer *au civil* la regle certaine que vous nous avez donnée vous-même, celle de la succession légitime qui remonte jusqu'à Dieu *par les fondateurs.*

" A la lecture rapide de vos lettres, profondément affligé des impressions fâcheuses qu'elles ne sauraient manquer de produire dans les esprits en faveur de tous les séditieux et de tous les brigands qui se feront suivre *par la force*, contre tous les souverains et les possesseurs légitimes, qu'ils renverseront aisément par ces exécrables moyens, je me suis empressé de recueillir un très-petit précis des principes que je viens de publier contre les factieux, en faveur *des souverains, des nobles et de tous les propriétaires en général.* Principes qui se réduisent à ce fait important auquel il en faut enfin revenir, si l'on veut sauver le monde, savoir :

" Que c'est Dieu lui-même qui a créé non-seulement l'ordre spirituel, *mais l'ordre civil ;* lui qui a constitué non seulement *les fondateurs de l'église*, mais ceux des cités ; lui qui les a établis ses ministres ordinaires dans les choses de la terre ; qui nous a ordonné de respecter leurs constitutions, d'honorer leurs successeurs, de verser pour eux jusqu'à la derniere goutte de notre sang, à moins qu'il n'ait fait prononcer leur destitution, *par une révélation formelle de sa part* ; lui qui nous défend expressément de leur manquer de fidélité ; qui nous commande de proclamer hautement et constamment ces deux maximes irréfragables :

" *Personne n'a le droit d'arracher les fondements de ces deux ordres ;*

" *Personne n'a le droit d'y faire des intrus.*

" Il est défendu de toucher à ces deux puissances et de briser la chaîne de leur succession, sous peine de damnation éternelle. *Qui resistunt ipsi sibi damnationem acquirunt.*

" Et ces principes, Monseigneur, je les soumets à

un Evêque que je vénere, à un Evêque qui aime la vérité ; qui désire de la connaître ; qui ne s'est égaré que parce que les fondateurs de l'ordre social sont presqu'entierement méconnus de nos jours.

" Et je les lui soumets avec tous les sentiments de respect, de déférence et de considération dont je suis pénétré envers mes supérieurs, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être très-spécialement,

" De votre grandeur,

" Monseigneur,

" Le très-humble, etc.

" THOREL, Prêtre."

POINT VÉRITABLE DE LA QUESTION.

Buonaparté a-t-il les Droits souverains ? Les Bourbons les ont-ils perdus ?

Voilà ce que l'on demande ; ce qu'il est infiniment important de savoir pour la conduite ; ce qu'il est infiniment dangereux de laisser indécis, puisque toute erreur sur ce point a les suites les plus terribles.

On voudrait en vain se le dissimuler : la solution de cette grande question dépend de celle-ci : *L'ordre social vient-il originairement de Dieu ou des hommes ; de la nature ou des conventions ?...*

Souverains et sujets, grands et petits, négociants et laboureurs, si nous possédons *par convention,* il n'est point de factieux, pour peu qu'il vienne à bout d'être le plus fort, qui ne puisse nous dépouiller, en vertu de ce raisonnement bien simple : *Nous vous avions donné le trône, vos biens, vos terres, vos possessions, pour nous rendre heureux, et vous ne*

le sommes pas. Ainsi le pacte social est rompu. Sortez d'ici, vous ne nous convenez plus....

Principe détestable qui bouleverse le monde; a perdu *la France, l'Espagne, etc.*; perdra l'*Europe, l'Amérique,* et tous les pays; égarera *tous les Evêques, prêtres et laïques* qui, comme *M. l'Evêque de Blois,* partiront *du principe faux des conventions.*

Si, au contraire, comme nous l'avons prouvé dans notre ouvrage, *les souverains possedent en toute propriété au droit des chefs primitifs,* il faut, pour les destituer, *une déclaration formelle,* ou de la part de Dieu, ou de la part des constituants, ou de la leur... Les pouvoirs des souverains cessent.

1°. *De la part de Dieu.* Quand il leur fait annoncer leur destitution par ses prophètes, comme *à Saül et à la maison d'Achab, etc...* Certes, il n'y a point *de pareille déclaration* sur *les Bourbons.* Donc ils ne sont pas destitués *de la part de Dieu.*

2°. *De la part des constituants.* Les pouvoirs cessent *à la mort du souverain* dans les monarchies électives; *à la fin de chaque session,* dans les gouvernements temporaires; *lorsque la race est éteinte,* dans les monarchies héréditaires; et celle *des Bourbons* ne l'est pas. Donc ils ne sont pas destitués *par les anciennes constitutions.*

3°. *De leur part.* Par une démission formelle, manifestée *par des chartres, des traités et des actes publics.* Ces démissions sont très-possibles, de la part *d'un sénat et d'une assemblée* dont tous les membres sont vivants. Elles sont impossibles dans une monarchie héréditaire, avant l'extinction des héritiers. Donc *les Bourbons* ne sont pas destitués *par démission.*

Donc il est impossible de citer aucun cas, aucune déclaration, aucune décision, même des publicistes, par laquelle *les Bourbons* aient perdu leurs droits.

En vain dira-t-on *que la volonté de Dieu* se manifeste assez *par l'empire des événements*. En fait de droits, c'est un principe faux et détestable. *Le droit* est *un pouvoir moral* contre lequel toutes les révolutions et tous les événements physiques du monde ne peuvent rien. *Pour le transférer*, comme nous l'avons prouvé dans notre ouvrage, il faut *une volonté expresse*, ou de la part de Dieu, ou de la part du propriétaire. Ici il n'y en a pas.

En deux mots :

1°. *Dans le système des conventions*; la volonté personnelle *de chaque propriétaire* est anéantie par celle *du grand nombre* qui ne cherche qu'à piller. *La loi du plus fort* est la seule regle *des droits*. Comment ce système absurde peut-il avoir des partisans ? . .

2°. En partant *des chefs primitifs*, au contraire, tout est *propre*. Souverains et sujets, nous possédons tous *aux droits de nos peres*. Toutes les révolutions de l'univers ne sauraient nous dépouiller malgré nous. *La volonté légale* de chaque propriétaire est *la seule puissance morale* qui puisse transférer *nos droits*. Est-ce là le parti de la vérité ? Pourquoi donc n'y revient-on pas ?...

LE DOUBLE CORSE.

Buonaparté peut se fâcher
Quand un Français le nomme un Corse ;
Mais il ne saurait empêcher
Qu'un Anglais ne l'appelle... *curse**.

---

* Mot anglais qui signifie *malédiction, peste, fléau*. Il se prononce comme le mot français, *Corse*.

CONTINUATION DES BULLETINS OFFICIELS DE LA GRANDE ARMÉE.

Suite du XIIème Bulletin.

LETTRES INTERCEPTÉES.

Au Ministre de la Police Balashoff.

Pétersbourg le 24 Juin (6 Juillet.)

. . . . . La proclamation insérée dans les gazettes a répandu une grande terreur, et paraît n'avoir pas été bien accueillie à Moscou. On n'approuve pas qu'on y ait dit que l'ennemi venait avec la résolution d'anéantir la Russie. On dit que les églises sont continuellement remplies; qu'on fait des prieres de tous côtés et que le chemin qui conduit au monastere de la Trinité est couvert d'équipages de toute espece. Rostopchine (1) ne se laisse pas engager dans la conversation; il évite tant qu'il peut de causer. La récolte de cette année sera abondante comme on ne se souvient pas de l'avoir jamais vue.

Extrait d'une autre Lettre adressée au même.

Pétersbourg, le 24 Juin (6 Juillet.)

. . . . . Peut-être à l'heure qu'il est, mon cher Alexandre, s'est-il déjà passé de grands événements dans la rencontre avec notre ennemi. En attendant le manifeste a beaucoup effrayé: le public avait la confiance que nos armées étaient si nombreuses et tellement *agiles* qu'elles pouvaient être partout, *et ne pas laisser échapper un oiseau.* Et voilà que tout d'un coup nous recevons la nouvelle que l'ennemi a déjà passé nos frontieres et vient menacer *d'anéantir* la Russie. S'il a pensé par ce moyen exciter un

(1) Gouverneur-général de Moscou.

plus grand enthousiasme, il ne s'est pas trompé. Il sait apparemment que nos Russes savent mieux agir que faire de la politique. On répand le bruit que 8000 confédérés du Rhin et 200 officiers prussiens se sont rangés de notre côté. Dieu veuille que cela soit vrai! toute fois voilà les nouvelles qu'il faut répandre et qui sont propres à tranquilliser l'esprit public.

PROCLAMATION.

Du camp près Pollotzk, le 6 (18) Juillet 1812.

Alexandre Ier, etc. etc. etc.

L'ennemi, après avoir violé notre territoire, poursuit sa marche et porte ses armes jusques dans le sein de la Russie; espérant qu'il parviendra à troubler la tranquillité de ce grand Empire. Il a résolu de détruire sa gloire et son bonheur. C'est avec la perfidie dans le cœur et la flatterie sur les levres qu'il lui apporte des chaînes.

Appelant à notre secours l'appui du Tout-Puissant, nous opposons à cet ennemi des armées qui brûlent du désir de le terrasser et de le chasser de l'Empire. C'est avec raison que nous nous reposons sur la force et la valeur de nos braves troupes; mais nous ne pouvons et ne devons pas cacher à nos fideles sujets, que les armées réunies de différentes puissances sont nombreuses et déploient de grandes forces; et que dans ces circonstances impérieuses, il faut des efforts extraordinaires et un grand courage pour les arrêter. Ainsi, indépendamment de notre grande armée, il est nécessaire de réunir dans l'intérieur de l'Empire de nouvelles forces qui, portant l'épouvante et la terreur parmi nos ennemis, formeront une seconde barriere pour renforcer la premiere, et veilleront à la défense des propriétés, des femmes et des enfants de tous.

Nous avons déjà fait cet appel à notre antique capitale de Moscou; aujourd'hui c'est à tous nos sujets de tous les états. C'est aux ecclésiastiques comme aux séculiers que nous demandons de nous assister contre les entreprises de l'ennemi. Qu'à chaque pas il rencontre de bons Russes qui le repoussent de toutes leurs forces et de tous leurs moyens, en méprisant ses menées à-la-fois perfides et flatteuses; que dans chaque noble il trouve un *Pojarski*; dans chaque ecclésiastique un *Palitsire*; dans chaque citoyen un *Minine*.

Noblesse russe, c'est toi qui, dans tous les temps, sauvas la patrie! Très-saint synode et clergé, vos ferventes prieres ont toujours attiré la bénédiction divine sur la Russie. Et toi, peuple russe, illustre postérité des vaillants Slaves, qui as si souvent fait trembler les tigres et les loups prêts à se précipiter sur toi! aujourd'hui que tous se réunissent, et la croix dans le cœur, et le glaive à la main, aucune force humaine ne sera capable de vous résister.

Je laisse à la disposition des chefs de la noblesse dans chaque gouvernement, la levée et la réunion de toutes ces nouvelles forces. Eux-mêmes désigneront ceux d'entre eux qui devront les guider dans les combats. On en fera connaître le nombre à Moscou, où l'on choisira le commandant en chef.

Donné à notre camp près Pollotzk, le 6 (18) Juillet, 1812.

(Signé) ALEXANDRE.

Scellé du sceau du sénat, à Pétersbourg, le 10 (22) Juillet, 1812.

Rapport du Prince Vice-Roi sur les Combats des 25, 26 et 27 Juillet.

Sire,

J'ai l'honneur d'adresser à V. M. les rapports des combats qui ont eu lieu les 25, 26 et 27 Juillet, et auxquels le quatrieme corps, que je commande, a pris part.

V. M. donna l'ordre au roi de Naples, commandant la cavalerie de l'armée, de partir de Bechen-Kovischi, et de se diriger sur la route de Witepsk. Je reçus celui de mettre à sa disposition le huitieme régiment d'infanterie légere.

Le roi de Naples rencontra l'ennemi en avant d'Ostrovno et engagea différentes charges de cavalerie qui obtinrent de beaux résultats. Environ 600 prisonniers et huit pieces de canon furent les trophées de cette journée. Le général de division Delzons me rend compte que le huitieme eut plusieurs engagements qu'il soutint avec valeur.

Le 26, le roi de Naples reçut l'ordre de continuer son mouvement sur Witepsk; et moi, de marcher avec une division pour soutenir le mouvement de la cavalerie. Je me

rendis, avant le jour, chez le roi de Naples, et nous convînmes ensemble de l'heure à laquelle le mouvement commencerait.

Je donnai ordre à la 15e division de suivre la cavalerie, à la 14e et à la garde de marcher à la suite de la 15e division, mais par échelon, et à une heure de distance. La route traversait un pays boisé et le 8e fut bientôt engagé pour ouvrir le chemin que l'ennemi disputait avec de l'infanterie. Vers dix heures du matin, le 8e régiment, après avoir chassé du bois tous les tirailleurs de l'ennemi, le rencontra formé et tenant une position avantageuse sur un plateau d'une assez belle élévation, protégé par une artillerie nombreuse, ayant devant lui un ravin profond et sa gauche appuyée à une forêt tellement épaisse, qu'il était impossible à des masses, sans se rompre, de la pénétrer. C'était le corps du général Ostermann, fort de deux divisions d'infanterie, qui occupait cette position. Alors, j'ordonnai au général Delzons, commandant la 15e division, de se former pour l'attaque, le régiment croate et le 84e sur la gauche de la route, le premier déployé, le second en colonne, par division. Un bataillon de voltigeurs et le 92e régiment furent placés sur la droite en échelon, par bataillon. L'attaque commença; elle fut vive, et l'ennemi fut abordé avec intrépidité. Les Croates et le 84e firent plier les bataillons qui leur étaient opposés. Le général Huard, qui commandait cette attaque, y déploya autant de valeur que de capacité. Sur la droite, les voltigeurs et le 92e éprouverent une plus grande résistance, ils avaient à pénétrer la forêt, à débaucher et à se former sous le feu de l'ennemi, qui avait placé à sa gauche ses principales forces. Ce ne fut pas sans des efforts multipliés que le général Roussel put parvenir à prendre position au débouché du bois, et à en chasser l'ennemi. Il fallait la valeur des troupes et l'opiniâtreté du général qui commandait, pour réussir dans une attaque aussi difficile.

Cependant le centre et la gauche, qui ne pouvaient voir la lenteur des progrès de la droite disputés dans la forêt, poursuivirent leur succès. L'ennemi, qui voyait sa gauche se maintenir, fit porter sa réserve sur sa droite, où il se sentait plus vivement pressé. Les Croates et le 84e furent à leur tour poussés et débordés. Le roi de Naples, avec sa valeur brillante et la promptitude de l'éclair, détermina une charge de cavalerie vigoureuse qui arrêta l'ennemi. Le chef de bataillon Ricard, avec une compagnie de carabiniers du huitième, se précipite à la tête des pièces; le chef de batail-

len Dumay et le capitaine Bonardelle, avec une intrépidité rare, maintiennent le plus grand ordre dans la colonne d'artillerie ; pendant ce temps, le général Roussel débouche de la forêt, charge l'ennemi avec le 92e en colonne, et se rend maître de la position. Les Croates et le 84e soutenus de deux bataillons du 106e régiment, tenus en réserve jusqu'à ce moment, reprennent leurs premiers avantages. C'est alors que tout fut rétabli et que nous restâmes maîtres du terrain que l'ennemi avait fortement disputé.

Après quelques moments de repos, pour rallier les troupes et reformer les colonnes, l'ennemi fut de nouveau poursuivi et forcé promptement dans toutes les positions qu'il chercha encore à défendre. Il fut ainsi ramené jusqu'à deux lieues de Witepsk, où la 13e division prit position vers neuf heures du soir. La 14e se plaça sur la route, en seconde ligne, avec ordre d'éclairer par des postes, les bords de la Dwina. La garde se plaça également en arriere, à droite de la 13e division.

Le 27, V. M. ordonna à la cavalerie et au 4e corps de continuer le mouvement sur Witepsk. Ce jour-là, la 14e division prit la tête. Le général de brigade Bertrand de Sivray, fut détaché avec le 18e régiment d'infanterie légere et trois compagnies de voltigeurs. Il s'empara d'un village occupé par l'ennemi, sur la droite, et suivit la crête des hauteurs dont il se rendit maître. Le reste de la division marcha en avant, se forma sur la gauche de la route en présence de l'ennemi, établit son artillerie, fit taire celle qui lui était opposée, et força les Russes à reculer leur ligne des bords du ravin qu'ils occupaient derriere un pont brûlé.

Le général Broussier, profitant de ce mouvement rétrograde de l'ennemi, passa la riviere avec sa division, forma en avant ses régiments en carré double, par échelon, sous la protection d'un feu très-vif de son artillerie. Le carré du 53e se trouvait le plus rapproché. La cavalerie ennemie essaya plusieurs fois de charger les carrés ; mais le feu et la contenance de ce régiment lui en imposerent toujours.

Les deux premieres compagnies de voltigeurs du 9e de ligne, qui avaient passé en tête sur le pont, sous le feu de l'ennemi, furent dirigées avec intelligence et bravoure par les capitaines Guyard et Savary, sur le flanc droit de l'ennemi, et lui firent éprouver de grandes pertes.

Le général Broussier cite avec éloge tous les régiments de sa division. Il distingue particulierement le chef de bataillon Villemand du 53e ; le capitaine Guyard du 9e de

ligne, et le lieutenant d'artillerie légère, Laguérinais, qui a reçu trois coups de lance en défendant les pièces qu'il commandait.

Le général Delzons cite, comme s'étant particulièrement distingués, le colonel Serrent du 8e léger, blessé : le chef de bataillon d'artillerie, Demay; le chef de bataillon Ricard, du 8e léger ; le chef de bataillon Poudret de Sevres, du 106e ; le chef de bataillon Liwingston, du 92e ; le chef de bataillon Chotard, du 84e ; le capitaine Desjardins, du 8e léger ; le capitaine d'artillerie Bonnardelle.

Je présente à V. M. l'état des pertes que les 15e et 14e divisions ont éprouvées dans ces différents engagements. Une perte bien vivement sentie, a été celle du général Roussel, qui a été tué la nuit à 11 heures, comme V. M. venait de visiter les avant-postes. Il a été pris pour ennemi.

Je demande les bontés de V. M. en faveur des officiers et soldats qui se sont le mieux comportés, ainsi qu'en faveur de la veuve et des enfants du général Roussel.

Je suis avec le plus profond respect,

Sire,

De Votre Majesté,

Le très-dévoué, tendre fils et fidele sujet,

(Signé) EUGÈNE NAPOLEON.

Premier Rapport du Roi de Naples à l'Empereur.

Mattuzzevo, le 1er Août 1812.

Sire,

J'arrivai de Polotsk à Becheukovitschi le 24 au soir, et je marchai, d'après les instructions qui me furent remises dans la nuit du 25, pour rejoindre le 1er corps de cavalerie, et appuyer avec lui sur Witepsk : le vice-roi devait me soutenir. M. le général comte Nansouty partit donc de son quartier-général de Boudilova, et je le rejoignis lorsqu'il était déjà aux prises avec l'ennemi sur la hauteur d'Ostrovno, et maître de sa premiere position et de huit pieces de canon que l'avant-garde de la division Bruyeres lui avait enlevées. Ce succès fut le résultat d'une charge de cavalerie qui fut exécutée par le général Piré avec autant de bravoure que d'intelligence. Cependant le général Ostermann, qui était

arrivé le matin de Witepsk avec tout son corps, avait pris position à quelques cents toises en arriere, et opposait de l'infanterie. Je fis avancer rapidement la division Saint-Germain ; je lui fis former ses lignes par brigades, et toute son artillerie fut mise en position. Alors, je vis déboucher d'un bois, à cinquante toises, un régiment de dragons russes, qui vint se former sur le flanc droit de la brigade étrangere avec laquelle je me trouvais alors. Faire un changement de front sur la droite, le charger, le culbuter et le détruire presqu'entierement, fut l'affaire d'un instant. Une seconde charge de la brigade Piré, ayant à sa tête le général comte Ornano, avait lieu sur la chaussée ; elle fut arrêtée par la fusillade de l'infanterie.

Instruit par les prisonniers, que j'avais affaire avec tout le corps d'Ostermann, je fis donner l'ordre aux divisions Delzons et Broussier de se porter sur la ligne. Je fis avancer les deux bataillons du 8e régiment d'infanterie légere que V. M. avait mis dès le matin à ma disposition, et les plaçai le long d'un petit bois qui se trouvait à ma gauche, pour soutenir ma premiere brigade de cavalerie, que le feu de l'infanterie devait nécessairement forcer à se retirer. A la vue de ce mouvement, environ trois bataillons russes passerent de leur gauche sur le front de ma cavalerie, pour aller à la rencontre de ces deux bataillons. Je les fis charger ; ils furent obligés de se retirer avec une perte considérable. Je voulais me maintenir dans cette position jusqu'à l'arrivée de la division Delzons ; mais l'ennemi faisait marcher, à la faveur d'un bois qui se trouvait sur ma droite, dix ou douze bataillons, et montrait le projet de vouloir déborder ma droite, manœuvre qui devait nécessairement me faire abandonner ma position. Deux de ces bataillons étaient déjà débouchés du bois, et forçaient la brigade de droite à céder du terrein. Deux autres bataillons déboucherent par ma gauche sur un régiment de cuirassiers et sur le 9e de lanciers. Presqu'en même temps, ces quatre bataillons furent chargés et détruits, ceux de ma gauche, par le 9e de lanciers, et ceux de ma droite, par la brigade étrangere. J'ai peu vu de la cavalerie charger de l'infanterie avec plus de courage et de succès.

Cependant la division Delzons arriva, je la fis marcher le long de la Dwina pour aller prendre une position qui menaçait les derrieres des Russes. Ce seul mouvement arrêta celui de l'ennemi sur ma droite, qui s'empressa de rappeler ses bataillons au centre pour protéger sa retraite, qu'il effectua à l'instant même.

Les deux bataillons du huitieme régiment d'infanterie légere repousserent deux ou trois charges de l'infanterie ennemie, et couvrirent constamment le front de ma ligne; l'artillerie fit le plus grand mal à l'ennemi, elle tira 1500 coups de canon à demi-portée.

Voilà, Sire, le récit exact du combat d'Ostrovno, dont les résultats ont été la prise de huit pieces de canon, de 7 à 800 prisonniers et du moins 5 ou 6000 Russes tant tués que blessés. V. M. a pu juger de la perte de l'ennemi, en passant sur le champ de bataille.

Je fis connaître à V. M. par ma lettre écrite sur le terrein même, la brillante conduite des généraux qui avaient dirigé ces différentes charges. V. M. trouvera plus en détail, dans les rapports ci-joints, les noms des braves qui se sont le plus particulierement distingués. Que V. M. me permette de solliciter pour eux des récompenses justement méritées. Je dois des éloges particuliers au général comte Belliard qui s'est trouvé à toutes les charges et qui m'a été de la plus grande utilité pour l'exécution des différents mouvements que j'ai été dans le cas d'ordonner. Je dois nommer aussi à V. M. tous les individus de ma maison, et demander pour eux ses bontés.

J'ai l'honneur de demander à V. M. une lieutenance pour M. Berthier, sous-lieutenant au 16e régiment de chasseurs à cheval, qui était dans la charge faite par le général Ornano, et qui est arrivé un des premiers sur les pieces. Ses officiers supérieurs en font le plus grand cas.

Je suis de Votre Majesté,

Sire,

Le très-affectionné frere,

(Signé) JOACHIM NAPOLEON.

Deuxieme Rapport du Roi de Naples à l'Empereur.

Mattuzero, le 2 Août 1812, à cinq heures du matin.

Sire,

Je reçus, dans la nuit du 25 au 26 Juillet, une dépêche de V. M. d'après laquelle je devais faire une forte reconnaissance sur l'ennemi, avec beaucoup d'artillerie et la division Delzons qui devait l'appuyer. Je mis en mouvement

tout le 1er corps de la réserve de cavalerie et les deux bataillons du 8e d'infanterie légere ; la division Delzons suivait le mouvement. Mon avant-garde rencontra l'arriere-garde ennemie à environ deux lieues d'Ostrovno. Il était avantageusement posté, derriere un ravin extrémment escarpé ; il avait de l'infanterie et de l'artillerie, et était couvert, sur son front et sur ses flancs, par des bois touffus. On échangea quelques coups de canon. Les deux bataillons furent envoyés pour arrêter l'infanterie, qui déjà faisait rétrograder la cavalerie de la tête. Cependant la division Delzons arriva. Ici devait naturellement finir le rôle de la cavalerie. Le vice-roi fit ses dispositions. On marcha à l'ennemi ; on passa le ravin. La brigade de cavalerie étrangere avait passé la Dwina, protégeait notre flanc gauche et débouchait dans la plaine : le reste de la division légere marchait sur la chaussée, à mesure que le vice-roi repoussait l'infanterie ennemie. Les cuirassiers furent laissés en réserve en arriere du ravin, et leurs canons mis en batterie. Ma droite était garantie par des bois immenses et éclairée par de nombreux partis. L'ennemi fut mené vigoureusement jusqu'à sa seconde position, en arriere du ravin, où était sans doute sa réserve. Il nous ramena à son tour sur le ravin ; il en fut repoussé une seconde fois. Pour la seconde fois il nous ramenait vigoureusement. J'aperçus de la confusion. J'ordonnai une charge de cavalerie contre une colonne d'infanterie qui marchait audacieusement dans la plaine. Les braves Polonais s'élancerent alors sur les bataillons russes ; pas un homme n'échappa, pas un ne fut fait prisonnier ; les derniers hommes furent tués jusque dans les bois. Le pas de charge fut battu aussitôt dans tous les bataillons carrés de l'infanterie de V. M., et le général Girardin, qui conduisit les bataillons de gauche reçut l'ordre de faire un changement à droite, et de se porter sur la grande chaussée sur les derrieres de l'ennemi. Tous les bataillons qui se trouvaient immédiatement à sa droite exécuterent la même manœuvre, et le général Piré se portait, avec le 8e régiment de hussards, sur la droite, et chargeait vigoureusement toute la gauche de l'ennemi, qui ne doit son salut qu'aux bois et aux ravins, qui retarderent notre marche. Toute la division suivit le mouvement sur la chaussée : la cavalerie débouchait sur les hauteurs, en face de cinq à six régiments de cavalerie que je faisais canoner. Ce fut dans cette position que me trouva V. M., d'où elle me fit poursuivre l'ennemi,

qui fut mené tambour battant jusque sur un ravin, à environ une lieue et demie de Witepsk.

Voilà, Sire, le récit de l'affaire du 26, dans laquelle, d'après le rapport de tous les prisonniers et déserteurs, l'ennemi aurait éprouvé encore plus de pertes que la veille. On peut hardiment évaluer le nombre des morts de 2,500 à 3000; il a eu une quantité immense de blessés. V. M. n'a perdu presque personne.

Je dois encore citer à V. M., le comte général Belliard, qui dans cette journée donna à V. M. de nouvelles preuves de dévouement et de courage. C'est à lui que l'on doit la conservation d'une partie de l'artillerie de la division Delzons.

Le capitaine Ferrari, du 8e régiment de hussards, a eu la jambe emportée par un boulet. J'ai l'honneur de citer à V. M., comme s'étant bien conduits, le général Ornano, dont j'ai parlé dans mon premier rapport du 25, pour sa conduite brillante, et qui a montré la même bravoure dans celle du 26; M. le général Girardin, le colonel Flahaut et le capitaine Lecouteux, tous trois aides-de-camp du prince de Neufchâtel, ainsi que l'adjudant commandant Borelli. Je dois également citer le chef de bataillon. . . . . commandant le 8e régiment d'infanterie légere, qui a su mériter dans ces deux journées les bontés de V. M. Je ne citerai pas d'autres personnes du corps du vice-roi; ce prince ayant dû faire un rapport particulier à V. M.

Tous mes aides-de-camp se sont conduits avec leur bravoure accoutumée. Mes écuyers Caraffa et Campomel, ne m'ont pas quitté d'un instant dans les deux journées. Je ne parlerai pas à V. M. de la journée du 27, tout se passa sous ses yeux; je ne fis qu'exécuter ses ordres.

Je suis de Votre Majesté,

Sire,

Le très-affectionné frere,

JOACHIM NAPOLEON.

Rapport du Maréchal Duc de Tarente, *au Prince Major-Général.*

Jacobstadt, le 22 Juillet 1812.

Monseigneur,

Je reçois à l'instant (6 heures du soir) le rapport du général de Grawert sur l'engagement qu'il a eu le 19 à Ekau.

A peine arrivé à Bauske, il a remplacé le général Ricard, et tandis que son infanterie passait l'Aa, il détacha le colonel de Rœder, aide-de-camp du roi et son chef d'état-major, avec un parti de 60 chevaux pour reconnaître le terrein. Il rencontra les postes ennemis à environ 3 lieues de Bauske, les replia facilement, mais il s'apperçut bientôt à leur contenance, qu'ils avaient des forces derriere eux. Il en prévint le général Grawert en même temps qu'il lui fit demander deux escadrons et une demi-batterie d'artillerie à cheval; mais avant leur arrivée l'ennemi qui, d'une hauteur, avait pu se convaincre de la faiblesse du détachement du colonel Rœder, tomba sur lui; celui-ci se défendit vaillamment pour ne pas perdre la position avantageuse qu'il occupait. Ce combat inégal devenait toujours plus vif et fort critique lorsque le major de Stiern, du régiment de dragons no. 1, arriva. Ce brave officier chargea avec vigueur la cavalerie ennemie, la culbuta complétement, la poursuivit jusqu'au bois où il fut arrêté par le feu de l'infanterie.

L'ennemi perdit dans cette charge beaucoup de monde mis hors de combat, un officier et 20 hommes prisonniers. La cavalerie prussienne eut un homme tué et 20 blessés, dont 3 officiers, particulierement le capitaine comte de Braudenburg qui a reçu un coup de lance dans la poitrine et deux officiers du régiment de dragons no. 1. lesquels après avoir fait panser leurs blessures retournerent au régiment et se trouverent à l'action du soir. On espere que la blessure du comte de Brandenburg n'est pas dangereuse. (Il est frere naturel du roi). Suivant le rapport du colonel de Rœder, le major de Stiern et le comte de Brandenburg se sont très-distingués.

Les prisonniers faits dans ce choc de cavalerie ont unanimement déclaré que la veille des renforts considérables étaient arrivés à Ekau, sur quoi l'ennemi faisait avancer un détachement de 4 bataillons, quelques escadrons d'Uhlans, un poulk de cosaques et quelques bouches à feu pour reprendre Bauske; et qu'en outre il se concentrait des forces très supérieures à Ekau, avec 10 bouches à feu en batterie.

Le colonel de Rœder resta sur le terrein dont il avait chassé l'ennemi et celui-ci se plaça à deux mille pas vis-à-vis.

Le général de Grawert en étant instruit prit la résolution d'envoyer l'ordre au général de Kleist, que, par une premiere disposition, j'avais envoyé à Kanken et à Drakin, sur la grande route de Herbergen à Riga, de se diriger par la rive

droite de l'Ekau pour prendre l'ennemi en flanc et à dos, tandis qu'il se disposait à l'attaquer de front.

Le général de Grawert marcha sur Ekau et fit repousser par la cavalerie et les tirailleurs sur la rive droite de cette riviere, ce qui se trouvait encore sur la gauche, et attendit dans une position avantageuse l'arrivée du général de Kleist; dès qu'il en fut averti par les premiers coups de canon, il aborda l'ennemi, passa le défilé avec la cavalerie, l'artillerie et les tirailleurs, et soutint cette attaque par une partie de son infanterie, tandis que l'autre s'avançait pour garder le défilé.

Le général de Kleist attaquait vigoureusement de son côté, appuyant sa gauche à l'Ekau. Le combat fut long et meurtrier, les Russes défendant leur position pied à pied; même un détachement qui était entierement coupé, combattit jusqu'au dernier moment.

Cependant la bravoure des troupes prussiennes, quoique leur nombre fût inférieur, et la bonne conduite des chefs et des officiers triompherent des Russes, ils furent forcés sur tous les points à huit heures et démie du soir, et mis en fuite.

Le résultat de la journée est un drapeau pris, plusieurs centaines de prisonniers, parmi lesquels des officiers supérieurs et autres. L'ennemi a perdu un nombre considérable de tués et blessés. La perte des Prussiens est importante, parmi les tués se trouvent deux très-braves officiers, 1°. le capitaine d'Esbeck des dragons No. 1, qui s'était déjà distingué le matin dans le combat de cavalerie sous le colonel Rœder et qui chargea avec la plus grande vigueur l'infanterie, le soir où il fut tué; 2°. le lieutenant de Wallis du bataillon de fusiliers No. 2, qui commandait les tirailleurs, et les menait avec impétuosité à l'ennemi. Il tomba mort sur le champ de la gloire.

Le général Grawert n'avait point encore reçu les rapports particuliers au départ du sien. Il se propose d'en faire un plus détaillé, qui fera connaître les actions et les pertes. Les charges de la cavalerie prussienne sur l'infanterie russe ont beaucoup contribué à la perte de cette derniere. Aucune n'a manqué.

Une longue marche et un combat de toute la journée avait épuisé cette cavalerie, elle n'a pu suivre ses avantages que pendant un mille.

Le général Grawert suppose que l'ennemi prendra encore position entre Ekau et Riga, d'où il compte d'autant

plus facilement le chasser, que l'action du 19 a beaucoup découragé les Russes, tandis que ses troupes sont pleines d'assurance. Cependant s'il est vrai, comme la nouvelle lui en est venue de plusieurs côtés, que l'ennemi attend encore des renforts dont partie arrivait pendant le combat, il ne peut être entierement sûr de gagner du terrein, mais il fera ce qu'il pourra.

C'est le général Lewis qui commande le corps russe.

Le général Grawert m'annonce qu'il lui sera difficile de nommer les officiers qui se sont distingués, puisque tous, sans exception, étaient animé du même esprit de bravoure et d'envie d'atteindre l'ennemi. Dès qu'il en aura le moment, il m'adressera un rapport plus circonstancié. Il se borne à nommer le général de Kleist qui a si parfaitement manœuvré, et chargé l'ennemi avec tant de vigueur, qu'il avoue lui devoir le succès de la journée.

J'ignore encore si le détachement dirigé sur Mittau y est arrivé.

Le général Grawert ajoute que si la journée du 19 a été heureuse pour l'Empereur et les armes prussiennes, c'est à l'activité et aux bonnes dispositions du colonel de Rœder, son chef d'état-major, qu'il en doit une partie. C'est avec autant de circonspection que d'intrépidité qu'il a conduit les charges sur l'ennemi et animé les troupes par l'exemple qu'il leur donnait.

Je prie Votre Altesse de faire connaître les excellentes qualités de cet officier distingué sous tous les rapports, à Sa Majesté l'Empereur, et de le recommander à sa grâce. C'est un officier plein de mérite.

Le général de Grawert a la modestie de ne point se nommer, ni de citer ses officiers et son état-major, quoiqu'ils se soient très-distingués.

Cette action glorieuse, dans ce premier début, promet de nouveaux avantages. Je prie Votre Majesté de demander à Sa Majesté des récompenses, et qu'elle donne son approbation à la conduite du corps prussien.

Agréez, Monseigneur, etc.

(Signé) Le Maréchal Duc de Tarente.

Rapport du Maréchal Duc de Reggio au Prince Major-Général.

Biala, le 31 Juillet, 1812,
à 11 heures du soir.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Sérénissime que le 28 de ce mois, je mis les troupes du corps d'armée en marche sur Sebej. La 5e brigade de cavalerie légere et un bataillon prirent position le même jour au gué de Sivochina, où je fis établir un pont. Les 1re et 2e divisions d'infanterie camperent entre Biala et Sipochina; la 3e division d'infanterie partie de Diana, prit position à Lozowka. La 6e brigade de cavalerie légere, qui était chargée de couvrir la marche de cette division, fut attaquée vers le soir par 14 ou 1500 chevaux, hussards de Grodno ou cosaques, qui avaient passé la Drissa au gué de Valentsoui. Le 8e régiment de chevau-légers, qui essuya presque seul cette attaque, souffrit une perte de près de 80 chevaux, quoiqu'il combattît avec beaucoup de courage. Cette brigade, harcelée dans sa marche, n'arriva à sa position qu'à onze heures du soir; de l'autre côté, sur la route de Sebej, la 5e brigade de cavalerie légere rencontra deux escadrons des dragons de Riga, que le général Castex fit charger et à qui on fit quelques prisonniers.

Il résultait des divers rapports et des reconnaissances qui furent poussées sur tous les débouchés, dans la journée du 29, que le général Koulnow occupait Valentsoui avec 4000 hommes d'infanterie, le régiment des hussards de Grodno, deux régiments de cosaques de 500 chevaux chacun, 6 pieces d'artillerie à cheval et 12 pieces d'artillerie à pied, et que le prince Wittgenstein, auquel le prince Repnin venait de se joindre, occupait Kokonow et Osveia.

Le 30 au matin, je me mis en route sur Kliatsoni avec la 5e brigade de cavalerie légere et la 1ere division d'infanterie. La 2e division et les cuirassiers suivirent ce mouvement et prirent position à Glovitchsoni et Sakotlisa. Je laissai la 3e division d'infanterie pour garder le gué de Sivochina, et je lui donnai la 6e brigade de cavalerie légere pour faire observer les gués de Zarnowisée et de Valentsoui.

En arrivant à Kliatsitsoui, vers onze heures du matin je poussai de suite quelques troupes légeres sur Jakoubovo, où passe la route qui conduit à Osvena et Koslonovo: elles rencontrerent une patrouille ennemie qu'elles pousserent. Le général Legrand prit position à Jakoubovo avec les 26e léger, 56e de ligne, et le 24e de chasseurs à cheval. Je lui donnai l'ordre d'envoyer ses reconnaissances sur le Sevoiana. Pendant ce temps, le 23e de chasseurs à cheval, que j'avais envoyé sur la route de Sebej, m'amena un très-jeune officier d'état-major russe qui venait de Sebej à Kliatsitsoui, où le général Wittgenstein lui avait donné rendez-vous. Bientôt après, la grand-garde de ce régiment prit un aide-de-camp de ce général, qui venait aussi de Sebej, et qui était porteur de quelques papiers insignifiants et d'états de situation de l'artillerie seulement. Vers quatre heures du soir, je fus informé que ma reconnaissance était ramenée, et que l'ennemi s'avançait en force sur Jakoubovo. Il déboucha en effet, et le combat s'engagea avec le 26e léger qui fit la plus belle défense et que les Russes ne purent jamais parvenir à déposter du village. L'ennemi chercha particulierement à menacer le flanc de la ligne en se rendant maître d'un grand bois qui regne sur la gauche du bassin où se trouve situé le village de Jakoubovo. Le général Legrand y jeta le 56e de ligne, contre lequel les Russes envoyerent de grandes forces, sans parvenir à l'ébranler. La brigade du général Maison vint se poster en échelons à l'appui de la 1ere ligne. Je ne pouvais, dans une position resserrée d'un côté par un bois épais, et de l'autre par des maisons, mettre en batterie plus de douze pieces de canon. Le bassin s'ouvrant au contraire du côté de l'ennemi, il fit usage de plus du triple rang d'artillerie, et déploya des forces considérables. Cependant le combat se soutint sans le moindre désavantage jusqu'à dix heures du soir. Je fis venir la division du général Verdier, qui fut placée en réserve; quant aux cuirassiers, je les laissai en arriere, par l'impossibilité d'en faire usage sur le terrein.

Je pensai que l'objet de l'ennemi étant de se porter sur Sebej pour couvrir la route de Pétersbourg, il ne s'opiniâtrerait pas à déboucher par Kliatsistoui; mais à peine ce matin le jour a commencé à poindre, qu'il a renouvelé son attaque. Après un feu d'artillerie prodigieux, il a fait attaquer le château de Jakoubovo; il était déjà dans la cour, lorsque le 26e léger s'est porté sur lui au pas de charge, lui a tué 300 hommes à coups de baïonnette, lui a fait 500 prisonniers et l'a poursuivi jusque dans le bois. L'affaire ter-

minée, il m'a paru que l'ennemi était trop bien posté pour l'attaquer avec une grande espérance de succès : j'avais d'ailleurs un défilé derrière moi, et j'ai résolu de manœuvrer pour l'attirer.

Nous avons eu dans les deux journées 3 à 400 blessés. L'ennemi a considérablement souffert, et nous lui avons fait 5 à 600 prisonniers, dont plusieurs officiers, sans en avoir perdu nous-mêmes.

On m'apprend à l'instant que l'ennemi tente des efforts pour se rendre maître du gué de la Drissa. Je donne ordre aux généraux Albert et Castex, chargés de le garder, de ne pas le défendre ; si l'ennemi passe, il fera ce que je veux.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Le Maréchal Duc de Reggio.

Biala, le 1er Août, 1812,
à 10 heures du soir.

Monsieur,

Hier au soir, vers 11 heures, l'ennemi fit une attaque sur les troupes chargées de garder le gué de Sivochina. Elles se retirerent ainsi qu'elles en avaient l'ordre. L'ennemi a employé le reste de la nuit à déboucher, puisqu'au point du jour, il s'est trouvé en mesure de nous attaquer. On s'y attendait. Le feu s'est engagé par une nuée de tirailleurs suivis par des colonnes qui s'avançaient sur nos positions en battant la charge et en poussant de grands cris ; mais le feu de notre artillerie, qui était parfaitement placée, et qui a été bien servie, a d'abord modéré leur ardeur, et les a bientôt obligés à se déployer. Pendant ce temps, nos colonnes se formaient, et les trois divisions étaient disposées de maniere à se remplacer successivement. Dans chaque position, tout étant prêt, j'ai ordonné la charge. Les Russes ont fait d'abord une résistance assez vive, mais inutile. Ils ont été culbutés en un clin-d'œil, et jetés dans la Drissa, laissant entre nos mains 14 pieces de canon, 13 caissons, et plus de 2000 prisonniers. Pendant trois-quarts de lieue qu'on les a menés battant jusqu'à la riviere, la terre est couverte de leurs morts. J'ai vu peu de champs de bataille qui offrissent l'image d'un aussi grand carnage.

La division du général Legrand a eu la principale part à

l'action. J'ai chargé ensuite le général Verdier de poursuivre l'ennemi, et il l'a poussé à trois lieues du champ de bataille, sur la route de Sebej, en lui faisant éprouver une perte énorme.

L'ennemi a perdu depuis le 30 de 3 à 4000 prisonniers; il a eu au moins 4000 hommes tués ou blessés, et ne nous a point fait de prisonniers. Les généraux, les officiers, les troupes ont montré la plus rare valeur. La cavalerie légere aux ordres du général Castex a fourni plusieurs charges avec beaucoup de succès et d'à propos.

Je ferai connaître ultérieurement à Votre Altesse les généraux, officiers ou autres qui se sont particulierement distingués et pour lesquels je solliciterai les bontés de l'Empereur.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Le Maréchal Duc de Reggio.

Supplément a la Gazette de St. Pétersbourg, du Vendredi, 7 Août, 1812.

Nouvelles Officielles de l'Armée.

Quartier-général, le 14 (26) Juillet.

La premiere armée a pris une forte position près de Witepsk, et pendant sa marche, même depuis Polotsk, l'ennemi n'a pas osé attaquer un seul des corps dont elle est composée. Les affaires partielles de l'arriere-garde sur les bords de la Dwina, que notre cavalerie a souvent passé à la nage pour enlever les piquets de l'ennemi, ont été constamment à notre avantage. Après notre arrivée, il est devenu nécessaire de faire de fortes reconnaissances pour assurer la jonction avec la premiere armée.

Dans la nuit du 13 au 14, le commandant en chef, qui avait reçu avis que des patrouilles de l'ennemi s'étaient montrées sur la route de Bischenkowitchi, donna ordre au comte Ostermann Tolstoi de se porter sur ce point avec son corps. Le Comte de Tolstoi avait à peine marché trois werstes

lorsqu'il rencontra les vedettes de l'ennemi. Deux des vedettes furent prises, mais la troisieme échappa, et donna l'alarme à l'avant-garde des français. Ils firent aussitôt marcher deux régiments contre deux escadrons des hussards de la garde, qui se trouvaient à la tête de notre colonne. Nos troupes chargerent l'ennemi et le culbuterent dans un instant; mais le poursuivant avec trop d'ardeur, elles trouverent toute la cavalerie ennemie, qui les força de se replier et les poursuivit jusqu'à la position qu'occupait notre infanterie. Le comte d'Osterman continua ensuite son mouvement, et trouva l'ennemi rangé en ordre de bataille à peu de distance d'Ostrovno. La bataille commença par une canonade qui dura plusieurs heures. Les deux armées se battirent avec la plus grande opiniâtreté. L'avantage de nombre était du côté des Français, mais la bravoure de nos troupes surmonta tous les obstacles. Non-seulement nous demeurâmes maîtres du champ de bataille, mais nous poursuivîmes l'ennemi à quatre werstes au-delà de sa position. Une bataille aussi chaude ne pouvait pas être gagnée sans perte. D'après le rapport des prisonniers, celle de l'ennemi a été considérable. Ils nous assurent que le Roi de Naples a commandé en personne, et que le Vice-roi d'Italie a été blessé.

Second Supplément a la Gazette de St. Petersbourg, du Vendredi, 7 Août.

Nouvelles Officielles de l'Armée.

Quartier-général, le 18 (30) Juillet 1812.

Le corps du général Doctorow, qui avait été chargé d'observer les mouvements de l'ennemi dans le voisinage de Bischen Kolwisch, ayant vu défiler une partie de ses troupes, se mit en mouvement de son côté, pour arrêter leurs progrès. Il devint, en conséquence, nécessaire de l'aider à passer la Dwina, afin de joindre l'armée qui était campée près de Witepsk, sur la rive gauche de la riviere. Afin d'effectuer ce mouvement, le commandant en chef jugea nécessaire de retenir l'ennemi dans les positions où le Comte d'Ostermann l'avait forcé de s'arrêter, avec une force bien inférieure. Le Comte Konownezin fut chargé de ce service. Il renforça

le corps d'Ostermann, et sa division fut engagée avec l'ennemi pendant toute la journée du 14 (26). Nos troupes montrèrent autant de constance que de valeur.

L'ennemi ne gagna pas un seul pouce de terrain. Le lieutenant-général Konownezyn repoussa toutes ses attaques, et ne quitta le champ de bataille qu'à la nuit, ayant reçu du général en chef l'ordre de prendre la position qui avait été choisie pour une bataille générale. En même temps le général Doctorow passa la Dwina, et arriva au même endroit. Toute l'arriere-garde arriva sous les ordres du Comte Von Pahlen. Elle était postée à dix werstes du corps d'armée, et les rapports annonçaient que l'ennemi s'avançait pour l'attaquer. Dans l'intervalle, le général en chef reçut un courier du Prince Bagrathion, qui lui faisait savoir, qu'ayant approché de la premiere armée, et ayant trouvé que Mogilew était déjà au pouvoir de l'ennemi, il avait jugé à propos, pour la sûreté de son corps, de changer de direction, et avait pris la route de Moreslaw et Smolensko; que son avant-garde avait eu, la veille, un engagement, dans lequel le lieutenant-général Rajewski avait défait l'avant-garde de l'armée du général Davoust, et l'avait forcée à reculer de douze werstes. Ces avis firent changer le premier plan du commandant en chef, et le déterminerent, au lieu de livrer bataille dans les environs de Witepsk, à marcher vers Smolenski, d'autant plus que le général Davoust pouvait alors se porter sur cette ville avec toutes ses forces et par la même route. Il prit cette résolution hardie au moment où l'arriere-garde était vivement aux prises avec l'ennemi. Il manœuvra en face de l'ennemi, et marcha en trois colonnes. Le commandant en chef attribue l'heureux résultat de ce mouvement aux habiles dispositions du Comte Von Pahlen, qui, en couvrant la marche de l'armée, a, dans cette circonstance, montré tout ce que pouvaient effectuer les plus brillants talents et connaissances militaires. Nos troupes ont donné des preuves étonnantes de courage; elles ont pris avantage de toutes les positions; les bords de la petite riviere Lutchep ont été défendus avec une telle opiniâtreté, que l'ennemi y a perdu une grande quantité de monde. Le général Von Pahlen a aussi tiré parti des plus petits défilés, et a placé une embuscade dans les environs de Gaponowschlochesna, le 16, dans laquelle sept escadrons Français ont été taillés en pieces.

" Aujourd'hui, la seconde et la troisieme colonnes ont

rejoint à Poritschye ; la premiere, qui se porte sur Lina et Rudna, couvre leur marche.

Le général Platow, qui n'est qu'à deux jours de marche, a reçu l'ordre de placer son corps sur le front de Smolensk, afin de couvrir les mouvements de l'armée. Le Prince Bagration, de son côté, s'avance vers Smolensko par des marches rapides. D'après les rapports du lieutenant-général Comte Wittgenstein, il continue à maintenir sa position à Drissa ; il annonce qu'ayant envoyé le major-général Kilnew de l'autre côté de la Dwina, cet officier a attaqué les Français et fait sept cents prisonniers.

Lettre de S. A. I. la Grande-Duchesse Catharine Paulowna (Sœur de l'Empereur) au Ministre du Département de l'Intérieur.

" Donitzje Alexandrowitsch,

" Dans ce moment où tous les sujets russes sont animés de dévouement pour leur Monarque, qui réclame de leur zele les plus grands sacrifices ; dans un temps où, pour repousser l'ennemi et maintenir la sûreté générale, il est nécessaire de faire les plus grands efforts, je n'ai pas pu rejeter de mon cœur le désir d'y prendre une part active, en fournissant des moyens pour nos préparatifs de guerre.

" Après m'être adressée à l'Empereur mon bien-aimé seigneur et frere, pour obtenir son approbation et sa permission, j'ai à réclamer votre assistance pour mettre à effet le projet que j'ai conçu, et qui m'a été inspiré par un zele sans bornes pour l'honneur et le bien-être de ma chere patrie, et par la plus tendre affection pour son monarque.

" Mon désir est de lever dans mes terres héréditaires un nombre de guerriers, à qui je donnerai des réglements séparés, et que j'armerai et entretiendrai à mes dépens. Cette levée d'hommes se fera de la maniere suivante.

(Suivent les réglements à observer pour la levée d'un corps de 1200 hommes, formant un régiment détaché.)

" Je n'ai pas le moindre doute que, d'après les instructions que vous ferez donner, cette levée ne soit faite avec le plus grand succès, et que les hommes choisis pour la défense

de leur religion et de leur pays, ne deviennent bientôt, en signalant leur zele, égaux aux plus anciens guerriers.

" Je suis sincerement à vous,

(Signé) " KATHERINA."

Réponse de l'Empereur Alexandre, *écrite de sa propre main.*

J'accepte cette proposition avec la plus vive reconnaissance.

(Signé) ALEXANDRE.

Le 27 Juillet, la noblesse du gouvernement de Novogorod a pris la résolution de lever le plutôt possible 10,000 hommes. La population du gouvernement entier n'est que de 340,000 âmes; les commerçants leveront par souscription au moins 200,000 roubles pour défrayer les dépenses de la guerre. Les nobles et commerçants des autres gouvernements mettront sans doute en œuvre tous les moyens que l'honneur, la nécessité et leur affection pour la patrie et le trône leur indiqueront. Le procurateur du sénat de gouvernement a offert son salaire, qui est de 2000 roubles par an, pour les dépenses de la guerre, et l'Empereur a accepté l'offre et l'a remercié. Dans le gouvernement de Saratow, la noblesse a fourni 124,800 roubles pour habiller des chasseurs, et les villes, 28,205 roubles pour des voitures de transport.

Riga, le 3 Août.

Les familles considérables de Russie donnent journellement des preuves frappantes de leur amour pour leur pays; en sorte que ni la volonté ni le pouvoir ne manquent pour résister à l'ennemi. On prend des mesures très-séveres à l'égard des Français qui se trouvent en Russie. Le théâtre Français de St. Pétersbourg est entierement fermé; les acteurs ont été congédiés et envoyés dans des provinces éloignées.

St. Pétersbourg, le 5 Août.

Sa Majesté l'Empereur est parti le 1er Août de l'armée pour aller à Moscow. Ce voyage a été occasionné par l'offre patriotique faite par le gouvernement de Moscow de lever 70,000 hommes pour le service de l'Empereur, tous complétement habillés et équipés, et d'avancer en outre une somme considérable pour leur entretien. Cet exemple de zele a été suivi par plusieurs autres gouvernements. Smolensko a levé 20,000 hommes, et Tweer 34,000. Le Grand Duc Constantin, qui commande le 5e corps, composé des régiments de la garde, est mandé à Moscow par l'Empereur.

St. Pétersbourg. le 11 Août.

Nous avons les rapports les plus favorables de notre brave armée ; nos troupes se battent comme des diables, et principalement à la baïonnette. Il paraît que notre premiere armée a pris une très-forte position près de Smolensko, et quand le froid et les pluies viendront, les Français ne seront pas à leur aise.

Le plus ardent patriotisme anime toutes les classes. La noblesse a offert (outre le recrutement régulier) un homme sur dix, ce qui, d'après le calcul le plus exact, produirait neuf cent mille hommes. Ce nombre a paru à l'Empereur trop grand et inutile, et il n'a accepté que la moitié de ce qui a été offert. Les souscriptions en argent sont aussi très-fortes.

La victoire remportée par notre général Wittgenstein sur Oudinot a été très-glorieuse. Les troupes de ce dernier étaient l'élite de l'armée française. Wittgenstein a été libéralement récompensé.

L'ennemi n'a jamais compté sur une longue guerre ; il s'attendait à nous défaire sur nos frontieres, et à tout finir d'un seul coup. Nos soldats sont des hommes robustes, qui peuvent endurer la fatigue, et dont les besoins sont très-bornés ;—notre ennemi, au contraire, doit avoir de grands besoins, car on ne lui a rien laissé dans le pays qu'il a parcouru.

Le courier qui a apporté la dépêche de Wittgenstein a reçu 1000 ducats, et une pension viagere de 20,000 roubles a été accordée au général.

GAZETTE DE LA COUR,

Du Mardi 1er Septembre.

Bureau de l'Amirauté, le 1er Septembre, 1812.

Le vice-amiral Sir James Saumarez a transmis à J. W. Croker, Ecuyer, une lettre du contre-amiral Martin, dont ce qui suit est extrait.

Riga, le 10 Août, 1812.

Dans ma lettre du 5 de ce mois, je vous ai mandé que ma division de chaloupes canonnieres, sous les ordres du capitaine Stuart, jointe à une autre division commandée par un capitaine russe, avaient remonté la riviere de Boldero, pour agir de concert avec un corps de troupes de cette ville et la garnison de Dunamunde; l'objet de cette expédition étant premierement de surprendre l'ennemi, et ensuite dans le cas où l'on ne réussirait pas en cela, de le forcer à se retirer de Schlok, et, s'il était possible, de pénétrer jusqu'à Mittau.

Le service principalement assigné aux Anglais était de se tenir en avant, et, si cela était praticable, de détruire les ponts qui pouvaient faciliter la retraite de l'ennemi; et le seul pont (celui de Kalnezsen) fut promptement et efficacement mis hors d'état de service.

Le général Louis, qui commandait les troupes, donne les plus grands éloges au capitaine Stuart et aux Anglais employés à ce service sur les canonnieres.

Lettre du Vice-Amiral Sir James Saumarez, *Baronet et Chevalier de l'Ordre du Bain, à* J. W. Croker, *Ecuyer, datée à bord du Victory, dans la rade de Hawke, le 20 Août,* 1812.

Monsieur,

Je joins ici, pour l'instruction des Lords commissaires de l'Amirauté, la copie d'une lettre que j'ai reçue ce matin du contre-amiral Martin, en date du 11 de ce mois, accom-

pagnée d'une lettre du général Essen, gouverneur de Riga (dont j'envoie aussi une copie ci-jointe), par laquelle il communique des nouvelles des succès continuels des armes russes et de la jonction du prince Bagrathion avec la grande armée, à Smolensko ; vous voudrez bien aussi la mettre sous les yeux de Leurs Seigneuries.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(Signé) J. SAUMAREZ.

Monsieur,

Je ne perds pas un instant à faire part à V. Exc. d'une très-bonne nouvelle que je viens de recevoir.

Le commandant en chef de la troisieme armée (le général Tormasow) a remporté une victoire sur l'ennemi, près de Kobryn. Quatre drapeaux, huit pieces d'artillerie, avec un général au service de Saxe, 70 officiers et 3000 soldats, sont tombés entre les mains des vainqueurs.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) ESSEN, gouverneur de Riga.

P. S.—Outre la nouvelle précédente, j'ai à informer V. Exc. que les forces réunies du général Barclay et du prince Bagration sont dans le voisinage de Smolensko. Le général Platow commande l'avant-garde combinée.

Riga, le 11 Août.

J'ai l'honneur d'envoyer, ci-joint, pour votre instruction, une lettre que je viens de recevoir du général Essen, annonçant l'agréable nouvelle des succès continuels des armes russes, et de la jonction du corps du prince Bagration avec la grande armée à Smolensko.

Ces nouvelles viennent du commandant en chef le général Barclay de Tolly, qui date sa lettre de Smolensko, le 4 de ce mois.

Outre ce qui est mentionné dans la lettre de ce général, j'apprends que le général Tormasow a quitté subitement la position qu'il avait occupée pendant quelque temps à Gitomirz ou Zitomirz, pour attaquer un corps de Saxons, posté près de Kobryn, à 24 milles de Bryex Litowski, et à environ 130 milles à l'Est de Varsovie, où il a défait l'ennemi qui s'est retiré vers Minsk.

Au vice-amiral Sir J. Saumarez, &c.

GAZETTE DE LA COUR,

Du Samedi, 5 Septembre, 1812.

Bureau de l'Amirauté, même jour.

Copie d'une Lettre du Vice-Amiral Sir James Saumarez, *Baronet, et Chevalier du* Bain, *à* John Wilson Croker, *Ecuyer, datée à bord du Vaisseau de S. M. le Victory, dans la Rade de Hawke, le 27 Août,* 1812.

Monsieur,

Je joins ici une lettre que j'ai reçue du contre-amiral Martin, en date du 17 du courent, à bord de l'Aboukir, à la hauteur de Riga, donnant des nouvelles des mouvements des forces russes jusqu'à cette date. Par cette lettre, leurs Seigneuries verront qu'aucun événement d'importance n'a eu lieu depuis la lettre que j'ai fait passer, venant du contre-amiral, en date du 11 du courant,

J'ai, etc.

(Signé) James Saumarez.

Abord de l'Aboukir, devant la baie de Riga, le 17 Août, 1812.

Monsieur,

Je dois vous mander que des estafettes sont arrivées la nuit derniere de la part du comte Wittgenstein et du général Barclay de Tolly, par lesquelles nous apprenons qu'aucune affaire importante n'a encore eu lieu. La lettre du Comte Wittgenstein est du 13 du courant, d'un petit village appelé Doschoch, à environ 40 milles de ce côté de Polotzk. Il avait poursuivi Oudinot jusqu'à ce dernier endroit; et, ayant laissé un poste avancé très-fort en front du même lieu, pour lui donner le change, le Comte aussitôt se dirigea, avec son armée, vers Draya allant au devant de Macdonald, qu'il avait de bonne heure appris être parti du voisinage. Informé cependant que le maréchal Oudinot avait reçu un renfort de 11,000 hommes, il fit halte, et aussitôt il se reporta en avant dans la direction de Polotzk; et, ayant rencontré une petite division française, il l'attaqua et fit 600 prisonniers,

sans parler du bagage. On conjecturait qu'Oudinot avait repassé la riviere, et l'on assurait que sa perte dans la derniere action, avait été beaucoup plus sévere qu'on ne l'avait dit d'abord.

La lettre du général Barclay de Tolly est du 10 d'Août, de Smolensko. Elle parle seulement d'une attaque faite par la cavalerie du comte Pahlen sur l'arriere-garde ennemie qu'il repoussa devant lui, prenant 2 ou 300 prisonniers, avec la voiture du général Sébastiani et tous ses papiers. Il y a de fréquentes escarmouches qu'on dit toutes invariablement à l'avantage des Russes; tout se passe à l'armée d'une maniere satisfaisante. Plusieurs petits détachements de cette garnison ont battu la campagne, ont détruit un magasin, et fait quelques prisonniers.

J'ai, etc.

(Signé) F. M. MARTIN, Contr'-Amiral.

Au Vice-Amiral Sir J. Saumarez, Bart.
Chevalier du Bain, etc.

PRISE DE BILBAO.

Bureau de l'Amirauté, 5 Septembre, 1812.

Extrait d'une Lettre du Commodore Sir Home Popham, *à l'Amiral le Très-Honorable Lord* Keith, *Chevalier du Bain, à bord du Vaisseau de S. M. le Vénérable, à l'entrée de Bilbao, le* 16 *Août*, 1812, *transmise par ce dernier Officier à* John Wilson Croker, *Ecuyer.*

Hier matin, à la pointe du jour, le général Renovales attaqua l'ennemi; ses dispositions avaient été si bien prises, qu'il le chassa hors de la ville, d'où il se retira par le grand chemin de Zornoso, se repliant avec toute sa force vers Durango. Les Espagnols eurent 10 hommes tués et 23 blessés: l'ennemi fit certainement une plus grande perte, et on lui fit 6 prisonniers. Le major Williams, avec un fort piquet, alla reconnaître le pays; mais, comme l'ennemi continuait à se retirer, il rentra dans la ville de Bilbao dans le cours de la nuit. J'ordonnai au capitaine Malcolm de prendre assez de poudre et de monde, et d'aller faire sauter le fort Moro, de même que nous avions détruit tous les ouvrages à Portugalete et ses environs. Mais le général Renovales ayant préféré de s'en charger lui-même, je lui fournis de la poudre pour cet objet.

GAZETTE EXTRAORDINAIRE.

Du Vendredi, 4 Septembre, 1812.

Entrée du Marquis de Wellington *à Madrid.*

Downing-Street, 4 Septembre, 1812.

Le Major Burgh, aide-de-camp du Marquis de Wellington, est arrivé aujourd'hui au bureau du Lord Bathurst, avec des dépêches adressées à Sa Seigneurie, par le Lord Wellington, datées de Madrid, le 13 et 15 du mois dernier, dont voici l'extrait.

Madrid, 13 Août.

Voyant que l'armée du maréchal Marmont continuait à se retirer sur Burgos, dans un état qui ne lui permettrait pas, pendant quelque temps, de se remettre en campagne, je me suis déterminé à forcer Joseph Buonaparté à en venir à une action générale ou à abandonner Madrid.

En conséquence, je me mis en marche le 6 du courant, partant de Cuellar. Nous arrivâmes, le 7, à Ségovie, et le 8, à St. Ildefonse, où nous fîmes halte un jour pour donner à la droite de l'armée plus de temps pour remonter.

Nous ne trouvâmes aucune opposition au passage de nos troupes à travers les montagnes; le brigadier-général d'Urban avec la cavalerie Portugaise, le 1er bataillon léger de la légion allemande du Roi, et la troupe d'artillerie à cheval du capitaine Macdonald, était dans la passe de la Guadarama depuis le 9. Il fit un mouvement en avant, le 11, partant des environs de Galapagas; et, soutenu par la grosse cavalerie de la légion allemande du Roi venant de Torrelodones, il tomba sur la cavalerie française, forte d'environ deux mille hommes, et se plaça à Majalahonda avec la cavalerie Portugaise et la troupe du capitaine Macdonald; la cavalerie et l'infanterie légere de la légion allemande du Roi étaient à Las Royas, à environ trois quarts de mille.

La cavalerie de l'ennemi qui avait été chassée dans la matinée, et s'était portée vers Naval Carnero, revint le soir vers les 5 heures. Le brigadier-général d'Urban ayant formé la cavalerie Portugaise en front de Majalahonda, soutenue par

l'artillerie à cheval, ordonna à la cavalerie de charger les escadrons de tête de l'ennemi qui paraissaient trop avancés pour être soutenus par leur corps principal. La cavalerie Portugaise s'avança pour attaquer; malheureusement elle fit volte-face avant d'avoir atteint l'ennemi, et s'enfuit à travers de Majalahonda, se repliant sur les dragons allemands, laissant derriere elle, sans protection et sans être soutenus, les canons de la troupe du capitaine Macdonald, que l'on avait fait avancer pour coopérer avec la cavalerie. Néanmoins, par l'activité des officiers et des soldats de la troupe du capitaine Macdonald, les canons furent emmenés. Mais fut cause que la nature défavorable du terrain par lequel ils passaient, l'affût d'un de ces canons fut brisé et deux autres renversés, et que ces trois canons tomberent entre les mains de l'ennemi.

Les dragons Portugais qui avaient fui à travers Majalahonda, se rallierent et se formerent de nouveau sur les dragons de la légion allemande du Roi, qui étaient formés entre ce village et Las Royas. La cavalerie allemande chargea l'ennemi, quoique exposée à plusieurs désavantages, et elle arrêta ses progrès. Je suis fâché de dire qu'elle essuya une perte considérable, et que le colonel Jonquieres qui commandait la brigade, fut fait prisonnier. La gauche de l'armée se trouvait à la distance d'environ deux milles et demi, au Puente de Ratamar, sur la riviere de la Guadarama; la brigade de cavalerie du colonel Ponsonby et une brigade d'infanterie de la 7e division s'étant avancées pour soutenir les troupes avancées, l'ennemi se retira sur Majalahonda, dès qu'il remarqua ces troupes; puis, à la nuit tombante, il se replia sur Alcorcon, laissant nos canons à Majalahonda.

J'ai beaucoup de satisfaction à dire que les officiers de la cavalerie Portugaise se conduisirent remarquablement bien, donnant le bon exemple à leurs gens, surtout le vicomte de Barbacena qui fut fait prisonnier. J'apprends que la conduite de la brave cavalerie allemande fut excellente, ainsi que celle de la troupe d'artillerie à cheval du capitaine Macdonald. Le bataillon d'infanterie légere n'en vint pas aux mains.

Hier matin, l'armée se porta en avant, et la gauche prit possession de la ville de Madrid, Joseph Buonaparté s'étant retiré avec l'armée du centre par les routes de Tolede et d'Aranjuez, en laissant une garnison au Retiro.

Il est impossible de décrire la joie que manifesterent les habitants de Madrid à notre arrivée; et j'espere que les sentiments qui les portent à détester le joug français et qui prévalent parmi eux, ainsi que le vif désir d'assurer l'indépendance de leur pays, qui d'abord les porta à donner l'exemple de la résistance à l'usurpateur, les engageront à faire pour la cause de leur patrie, des efforts plus efficaces que ceux que l'on a faits jusqu'ici.

Je n'ai point appris qu'Astorga soit tombé ; mais la garnison d'environ deux cent soixante hommes que l'ennemi avait laissée à Tordesillas, s'est rendue, le 5 du courant au général Santolcides. Je n'ai point de nouvelles de la situation du général Ballasteros depuis le 21 du mois de Juillet. J'ai reçu du général Joseph O'Donnell et du général Roche, des lettres qui sont du 26 Juillet. L'armée de Murcie commandée par le premier fut défaite, le 21 Juillet, par le général Harispe. Il paraît que les troupes espagnoles s'avancerent pour attaquer les postes du général Harispe à Castalla et à Ybi. Celles qui attaquerent le premier poste, furent repoussées avec perte de deux mille hommes et de deux pieces de canon. Celles qui attaquerent le dernier poste sous le commandement du général Roche, se conduisirent remarquablement bien, couvrirent la retraite des troupes sous le général O'Donnell, et ensuite effectuerent leur propre retraite, en bon ordre, à Alicante.

Madrid, le 15 Août, 1812.

J'ai le plaisir d'apprendre à Votre Seigneurie, que la garnison du Retiro s'est rendue hier par capitulation. J'ai maintenant l'honneur d'envoyer ci-joint une traduction de la capitulation.

Nous investîmes complétement la place dans la soirée du 13 ; et, dans la nuit, des détachements de la 7e division d'infanterie sous le commandement du général Hope, et de la 3e division d'infanterie sous le commandement du Major général l'honorable E. Pakenham, chasserent les postes de l'ennemi du Prado, du jardin botanique et des ouvrages qu'il avait construits à l'extérieur du mur du Parc ; puis ayant passé à travers le mur en différents endroits, ils s'établirent au palais du Retiro, tout près des ouvrages extérieurs de l'ennemi, renfermant le bâtiment appelé la China.

Le matin, les troupes se préparaient à attaquer ces ouvrages, préalablement aux arrangements qu'il fallait adopter pour l'attaque de la ligne intérieure et du bâtiment, lorsque le gouverneur envoya un officier demandant à capituler. Je lui accordai les honneurs de la guerre, le bagage des officiers et des soldats de la garnison, etc. ainsi que cela est spécifié dans la convention ci-jointe.

J'y joins un rapport de la force de la garnison qui sortit hier à 4 heures par le chemin de Ciudad Rodrigo. Nous avons trouvé dans la place 189 pieces d'artillerie de bronze et en bon état, neuf cents barils de poudre, 20,000 fusils, et des magasins considérables en habillements, provisions et munitions.

Nous y avons aussi trouvé les aigles des 12e et 51e régiments, que j'envoie en Angleterre pour être présentées à S. A. R. le Prince Régent, par mon aide-de-camp, le major Burgh.

Je vois, par une lettre du général Ballasteros au lieutenant-général Sir Rowland Hill, du 29 Juillet, qu'il avit été à Malaga le 14 du même mois, après un engagement avec le général Leval, proche Coin. Le général Ballasteros était à Graselena le 29. J'ai une lettre du lieutenant-général Sir Rowland Hill du 8 du courant; quoique le général Drouet ait été en mouvement pendant trois jours, il ne paraît pas que ces mouvements soient de quelque importance.

Je joins ici le rapport des tués, blessés et égarés à l'affaire de Majalahonda le 11 de ce mois, et de la perte à l'attaque des ouvrages du Retiro.

Cette dépêche vous sera remise par mon aide-de-camp le major Burgh, qui pourra vous donner les détails ultérieurs concernant notre situation. Je vous prie de me permettre de le recommander à la protection de Votre Seigneurie.

P. S. Depuis cette dépêche écrite, j'ai reçu une lettre du 10 du courant du général Maitland, datée d'Alicante, où cet officier m'apprend que ce jour-là il avait débarqué.

TRADUCTION.

CAPITULATION *proposée par le Général Comte de* Wellington, *Commandant en Chef de l'Armée alliée, et acceptée par le Colonel* La Fond, *Commandant du Fort de La China, le* 14 *Août*, 1812.

Article I. La garnison sortira du fort avec les honneurs de la guerre, et déposera ses armes sur le glacis.

Art. II. La garnison et toutes les personnes qui sont dans le fort, quelles qu'elles soient, seront prisonnieres de guerre.

Art. III. Les officiers garderont leurs épées, leur bagage et leurs chevaux, au nombre qui leur est alloué par les réglements de l'armée française, et les soldats garderont leurs havresacs.

Art. IV. Les magasins du fort, quels qu'ils soient, seront remis aux officiers des départements respectifs, et le commandant français de l'artillerie et des ingénieurs donnera des états du contenu de chaque dépôt. Les plans du fort seront aussi remis à l'officier commandant des ingénieurs britanniques.

Art. V. Cette capitulation aura son effet à 4 heures de l'après-

midi, et les postes du fort seront occupées par les troupes de l'armée alliée, aussitôt que cette capitulation sera ratifiée.

Signé de la part du Général le Comte de Wellington,
FITZROY SOMMERSET.

Ratifiée, WELLINGTON.

Signé de la part du Colonel La Fond,
R. DE LA BRUNE.

Cette capitulation est ratifiée par le Colonel Commandant le fort de La China,

(Signé) LA FOND.

Etat des Prisonniers de Guerre, faits au Fort de La China, au Retiro et dans l'Hôpital général la Atocha, le 4 d'Août, 1812.

Etat Major.—1 colonel, 2 capitaines, 2 officiers subalternes, 7 de l'état-major, 3 civils, 16 sergents, tambours et soldats.

Artillerie.—1 lieutenant-colonel, 8 capitaines, 10 subalternes, 355 sergents, tambours et soldats; 46 chevaux et mules.

Ingénieurs.—1 lieutenant-colonel, 2 capitaines, 1 subalterne, 70 sergents, tambours et soldats.

Détachements de plusieurs régiments d'infanterie formant la garnison.—1 colonel, 2 lieutenants-colonels, 9 capitaines, 19 subalternes, 1450 sergents, tambours et soldats.

Compagnie de garnison, indépendante.—1 capitaine, 2 subalternes, 91 sergents, tambours et soldats.

TOTAL des prisonniers faits dans le fort.—2 colonels, 4 lieutenants-colonels, 22 capitaines; 35 officiers subalternes, 7 de l'état major, 8 civils, 1982 sergents, tambours et soldats; 46 chevaux et mules.

Malades et Convalescents.—1 capitaine, 5 subalternes, 4 officiers civils, 428 sergents, tambours et soldats.

Etat-Major.—12 officiers civils—1 soldat.

TOTAL des prisonniers faits dans l'hôpital général.—1 capitaine, 5 subalternes, 16 officiers civils, 429 sergents, tambours et soldats.

TOTAL GÉNÉRAL.—2506.

N. B. Outre le nombre ci-dessus.—6 soldats britanniques, 6 officier et 144 soldats espagnols repris dans le fort de la China.

(Signé) JOHN WATERS,
Lieut.-Col. et A. A. G.

Etat des Tués Blessés et Egarés de l'Armée commandée par Son Excellence le Général Comte de Wellington, *Chevalier du Bain, dans une Affaire avec la Cavalerie Ennemie, en front du Village de Majalahonda, le* 11 *Août,* 1812.

Artillerie Royale à cheval.—6 soldats, 8 chevaux tués; 5 soldats blessés; 1 capitaine, 12 soldats, 33 cheveaux égarés.

Artillerie Royale à pied.—1 soldat blessé, 2 soldats égarés.

1*er des dragons—Légion allemande du Roi.*—5 soldats, 8 chevaux tués; 2 capitaines, 1 lieutenant, 4 sergents, 15 soldats, 6 chevaux, blessés; 3 soldats, un cheval égarés.

2*d ditto, ditto.*—1 cornette, 1 sergent, 7 soldats, 7 chevaux tués; 2 lieutenants, 1 sergent, 15 soldats, 6 chevaux blessés; 1 lieutenant-colonel, 3 soldats, 10 chevaux égarés.

Total *de la perte Britannique.*—1 cornette, 1 sergent, 18 soldats, 12 chevaux tués; 2 capitaines, 3 lieutenants, 5 sergents, 36 soldats, 12 chevaux blessés; 1 lieutenant-colonel, 1 capitaine, 20 soldats, 44 chevaux égarés.

Total *de la perte des Portugais.*—1 capitaine, 2 lieutenants, 30 soldats, 11 chevaux tués; 2 lieutenants-colonels, 1 capitaine, 49 soldats, 5 chevaux blessés; 1 lieutenant-colonel, 1 quartier-maître de cavalerie, 21 soldats, 37 chevaux égarés.

Total général.—1 capitaine, 2 lieutenants, 1 cornette, 1 sergent, 48 soldats, 23 chevaux tués; 2 lieutenants-colonels, 3 capitaines, 3 lieutenants, 5 sergents, 85 soldats, 17 chevaux blessés; 2 lieutenants-colonels, 1 capitaine, 1 quartier-maître de cavalerie, 41 soldats, 81 chevaux égarés.

(Signé) John Waters,
Lieut-Col. et A. A. G.

Noms des Officiers tués, blessés et égarés dans une Affaire avec la Cavalerie Ennemie en Front du Village de Majalahonda, le 11 *d'Août,* 1812.

Anglais tués.—2d. des dragons, légion allemande du Roi, le cornette Kohlstedt.

Portugais tués.—12e des dragons, le capitaine Antonio de Souza, les lieutenants Joaquim Pereira, Alvara de Moraes.

Anglais blessés.—1er des dragons, légion allemande du Roi, le capitaine Uslar légerement, le capitaine Witzendorf grièvement.

2e. *do.*—Le lieutenant Poten, légerement; le lieutenant Kahls, grièvement.

Portugais blessés.—11e des dragons, le lieutenant-colonel Domingo Bernardins, le capitaine Ignatio Xavier.

12e *des dragons.*—Le lieutenant-colonel vicomte Barbacena, grièvement, fait prisonnier, mais depuis il a rejoint le régiment.

Anglais égarés.—Artillerie Royale à cheval, le capitaine Dyneley.

2de *des dragons*, légion allemande du roi.—Le lieutenant-colonel de Jonquier.

Portugais égarés.—12e des dragons; le lieutenant-colonel Francisco Tuxiera Lobo, blessé grièvement, fait prisonnier.

Etat des Tués et Blessés de l'Armée sous le commandement de Son Excellence le Général Comte de Wellington, *Chevalier du Bain, à l'Attaque du Retiro, dans la Soirée du* 13 *Août*, 1812.

51 *d'infanterie.*—1 soldat blessé.

68e *do.*—1 soldat blessé.

Chasseurs Britanniques.—3 soldats blessés.

Corps de Brunswick.—1 soldat tué, 4 soldats blessés.

Total *de la perte Britannique.*—1 soldat tué, 9 soldats blessés.

Total *de la perte Portugaise.*—7 soldats blessés

Grand Total.—1 soldat tué, 16 soldats blessés.

(Signé) John Waters, Lieut.-Col. et A. A. G.

Madrid, ce 14 Août, 1812.

Etat de l'Artillerie, Munitions et Magazins trouvés dans la Redoute de la China, après la Capitulation, du 14 *du Courant.*

Armée du Centre.

Pieces de siége en bronze: 18 de 24, 2 de 12, 3 de 8, 3 de 6, 35 de 4, 26 de 12.

Pieces de campagne, en bronze : 29 de 8, 3 de 6, 35 de 4, 1 de 3, 4 de 2.

Pieces de campagne de montagne, en bronze : 5 de 4, 1 de 3.

Pieces de marine en bronze : 7 de 2.

Pieces de siége, en fer : 1 longue de 8, 2 de 4.

Pieces de marine en fer : 1 de 4, 2 d'idem, 1½ pouces de diametre.

Obusiers de siége, en bronze : 2 de 8 pouces, 1 de 7 pouces.

Obusiers de campagne, en bronze : 20 de 6 pouces, 10 de 5 pouces et demi

Mortiers ordinaires, en bronze : 3 de 12 pouces, 2 de 8 pouces, 1 de 6 pouces.

Mortiers en bronze : 1 chambré et conique.

TOTAL des pieces d'artillerie, 181.

21,832 boulets de toutes sortes.

1,148 boulets creux, do.

4,703 gargousses.

1,804 obus, de toutes sortes.

165 grenades vides.

26,438 boulets de fer.

149 affûts de canons et obusiers.

6 affûts de mortiers.

22,677 mousquets de plusieurs sortes, tant en bon état que réparables, 1 carabine, 123 mousquetons, 453 pistolets. TOTAL des petites armes, 23,254.

6736 baïonnettes de différentes sortes, 1430 sabres de do., 29 espontons, 270 barils de poudre, 5191 gargousses pleines, 2,653,299 cartouches, 6000 à poudre pour l'exercice, 294,974 pierres à fusils, 209,160 liv. de plomb de toutes sortes, 6 équipages de ponts avec chariots et accessoires, 76 caissons de différents genres, 88 fourgons, chariots, forges et autres voitures.

Armée de Portugal.

Pieces de siége, en bronze : 2 de 12, 3 de 8, 1 de 4.

Obusiers de campagne, en bronze : 2 de 6 pouces.

TOTAL des pieces d'artillerie, 8.

1089 boulets de différentes sortes.

254 gargousses.

233 chargés à mitraille.

14 affûts de canons et obus, de fonte, de toutes sortes.

240 barils de poudre, 2614 gargousses, de toutes sortes, pleines pour canons.

TOTAL de la poudre, en grenier, près de 700 barils.

761,520 cartouches à balles, 40,060 pierres à fusils, 3 livres de plomb de toutes sortes.

(Signé) W. M. Robe,
Lieut.-Col., commandant l'artillerie royale.

(Signé) E. Weaver,
Commiss. et payeur du dépt. de l'artillerie.

A Son Excellence le Comte de Wellington,
Chev. du Bain, commandant des forces.

État des Magazins des Ingénieurs Français, trouvés dans les Ouvrages du Retiro. Madrid, ce 14 Août, 1812.

1922 bêches et pelles, 170 pioches, 908 pics, 400 houes, 313 cognées, 139 haches, 80 scies, 40 rabots, 30 tarieres, 50 ciseaux, 70 paniers, 30 brouettes, 1 pompe à feu, 30 civieres, 12 cordes, 5 forges completes, 8000 sacs de sable,

Une quantité de fer, d'acier, de plomb, de bois, de charbon, et de tous autres petits articles nécessaires à la construction des ouvrages.

(Signé) J. F. Burgoyne,
Cap. des ing.-roy, et lieut.-col.

Certifié véritable
(Signé) John Wayne,
Lieut.-col. et A. A. G.

ABDICATION DU ROI DE PRUSSE.

Le Roi de Prusse vient de se retirer de la scene agitée de la politique où il a joué depuis douze ans un rôle aussi triste que peu glorieux. Il a quitté sa capitale pour aller prendre, de gré ou de force, des bains dans un village obscur, sous le nom du Comte de Ruppin. En partant pour aller se laver, Sa Majesté a fait une espece d'adieu à ses sujets par une proclamation dans laquelle il leur déclare qu'il a nommé et institué M. le Comte d'Hardenberg pour son représentant dans les fonctions royales dont on lui avait conservé l'ombre. S. M. y prie son député de ne pas le troubler pendant qu'il se lavera, et de l'entretenir d'aucune affaire de gouvernement, à moins de quelques grandes circonstances imprévues. On peut aisément prévoir que ces circonstances ne sont pas autre chose que la demande formelle qui lui sera faite de son abdication, préalablement à la réunion des états prussiens à la France, suite nécessaire du système continental, ou de leur transmutation dans un nouveau royaume, pour Berthier, suite nécessaire de la prise de la principauté de Neufchâtel. Ceux qui veulent bien encore accorder des regrets au sort du monarque dont la faiblesse a trois fois contribué à perdre le monde, verront dans le court résumé historique qui suit, que ce malheureux prince avait encore, au commencement de cette année, une chance de se sauver, s'il n'avait pas cédé de nouveau à de honteux conseils qui lui ont suggéré qu'il valait mieux être chassé en paix que de régner en guerre. Et voilà pourtant le Prince de qui son grand oncle disait qu'on ne lui reprendrait pas sa Silésie !

[*Extrait des Papiers Anglais.*]

La maniere dont le Roi de Prusse s'est conduit en dernier lieu et ce qu'il a éprouvé depuis peu, est une nouvelle preuve de la pusillanimité des souverains du Continent, ainsi qu'une sévere mais salutaire leçon pour les nations qu'ils gouver-

nent. Déjà, au mois de Septembre, 1811, Frédéric-Guillaume fut averti de la tempête qui menaçait ses états, et qui allait fondre surtout le nord de l'Europe. Il parut sentir le danger ; il écouta les conseils de ceux qui l'exhortaient à le prévenir, et aussitôt il donna ordre pour que l'on fit les préparatifs de défense, ont de pareilles menaces et l'approche du péril lui inculquaient si fortement la nécessité. Il possédait encore huit forteresses d'une force plus ou moins grande ; il fut donc ordonné qu'on les mît en état de défense. La surintendance de ces travaux fut confiée au général Blucher dont le patriotisme et les talents militaires ont eu lieu de se signaler trop remarquablement pour qu'il soit nécessaire ici d'en faire mention ou d'y rendre hommage. Par les soins infatigables de ce vétéran si distingué, les huit forteresses prussiennes eurent bientôt une garnison convenable et des magasins de toute espece. On fit de nouvelles levées, et toute l'armée prussienne fut mise sur le pied le plus respectable et le plus formidable. Jamais elle n'avait paru mieux disciplinée, ni mieux équipée, ni animée d'un meilleur esprit. On faisait ces préparatifs au su de la Russie et de la Grande-Bretagne, et de concert avec les gouvernements de ces deux pays. Le général Blucher avait calculé le temps que chacune de ces forteresses pourrait tenir contre l'ennemi, et leur résistance pouvait durer assez pour donner à l'armée russe le temps d'arriver et de coopérer avec les Prussiens contre l'usurpateur. Selon l'usage, Buonaparté connut bientôt ces préparatifs et la résolution où était la Prusse de lui résister. En conséquence il en fit part au Roi de Prusse, lui demandant d'abord avec des sollicitations, mais ensuite avec des remontrances et des menaces, de se désister de ces préparatifs. De plus, il insista pour que le commandement fût ôté au général Blucher et pour que toute espece de mesures militaires

fussent sur-le-champ discontinuées. L'expérience avait appris à Buonaparté à connaître le caractere du Prince à qui il avait affaire. Les menaces eurent donc l'effet qu'il en attendait, de paralyser et d'altérer la résolution de Frédéric-Guillaume. Dans cette espece de terreur panique, celui-ci, non-seulement contremanda les préparatifs, mais encore par une acquiescement plus servile aux volontés de Buonaparté, il ôta le commandement au général Blucher, ordonnant de plus à ce général fidele et à l'épreuve, de sortir de ses états. Chacun connaît ce qui en a été la suite. Des troupes françaises prirent possession de toutes les forteresses prussiennes et même de la capitale de la Prusse où elles surveillerent de près le Monarque Prussien, pour ainsi dire leur prisonnier. Maintenant, après s'être soumis avec la douceur d'un agneau, à tous les ordres du Corse, et avoir répondu à toutes ses vues, celui-ci lui prescrit enfin d'abdiquer son autorité royale et de la transférer à son ministre, à celui-là même peut-être, qui a été l'instrument, dont on s'est servi pour le détrôner, et qu'il est par conséquent forcé de récompenser de sa perfidie, et de sa trahison, d'avoir préparé sa ruine, et de l'avoir livré entre les mains de ses ennemis. Telle est la destinée à laquelle doivent s'attendre les princes pusillanimes à ce point. Frédéric-Guillaume est maintenant sur la même ligne qu'un Louis ou un Jérôme Buonaparté. On lui a ordonné, comme à eux, d'aller prendre des bains et des eaux, sous le prétexte du rétablissement de sa santé. Y trouvera-t-il du moins, pour perdre le souvenir et de son élévation passée et de sa chute actuelle, la vertu soporifique des eaux du Léthé?

LE LOGOGRAPHE,

OU

LE MONITEUR SECRET,

No. XLIV,

"Son empire est détruit si l'homme est reconnu."

LES BIVOUACS,

Ou les Dialogues de la Grand-Garde.

Un Capitaine Français.—Quelle chienne de guerre! On nous disait que nous trouverions à Witepsk du repos, du vin, des vivres et des femmes; au lieu de cela, nous n'avons vu qu'une grande villasse, des femmes laides comme des calmouks; on a diminué notre portion de biscuit, on nous a distribué de la viande salée, et pour nous rafraîchir la gorge que brûle un air comme celui que j'ai respiré en Syrie, on nous fait boire du vinaigre. Le bulletin nous dit que nous battons l'ennemi, mais nos yeux nous prouvent que c'est l'ennemi qui nous bat.

Un Colonel Français.—Capitaine, vous êtes frondeur; vous l'avez toujours été; c'est pour cela que, malgré votre bravoure, vos blessures et vos services, vous n'avez jamais été avancé. Que vous importent les contradictions des bulletins? Ce n'est pas pour l'armée qu'on les fait, c'est pour les gobe-

mouches des deux mondes. Si l'on nous voyait battre dans toutes les affaires partielles, on prédirait notre défaite. Et qui sait quelles résolutions audacieuses ces bruits et ces prédictions pourraient inspirer à tous ces peuples que la crainte retient sous notre joug, à tous les soldats que la force amene sous nos bannieres. Une bonne victoire couvrira toutes ces défaites, et personne ensuite n'osera nier la vérité des bulletins intermédiaires.

—Tout est très-bien, colonel ; mais si nous offrons des mensonges aux badauds de l'Europe pour alimenter leur curiosité et exercer leurs conjectures, il nous faut à nous, qui sommes harrassés de privations et de fatigues, quelque chose de plus substantiel pour faire taire nos estomachs dont la voix est plus forte pour nous que les trompettes de la renommée publiant nos victoires prétendues. Eh ! d'ailleurs, est-il rien de plus poignant que de lire dans les bulletins que nous sommes pourvus abondamment de vivres quand nous sommes affamés ? que nous parcourons des sites enchanteurs et des contrées fertiles, quand nous ne rencontrons que des forêts presqu'impénétrables, que des marais où s'enfoncent nos chevaux et nos bagages, que des campagnes stériles ou ravagées, et jamais un de ces points de repos où vingt-quatre heures d'abondance et de gaîté font oublier les fatigues des marches et les ennuis des bivouacs ?

—Camarade, tout cela est meilleur à penser qu'à dire. Pourquoi porter le découragement dans le cœur des braves alliés qui nous écoutent. C'est à nous à leur donner l'exemple du courage, du dévoûment, de la patience.

—Nos alliés ! dites nos victimes, que nous faisons battre pour nous après avoir porté dans leurs foyers la désolation et la misere.

—Capitaine, vous oubliez où vous êtes, et qui vous êtes : souvenez-vous que vous êtes au sein

d'une armée française et que vous êtes un des soldats du grand Napoléon.

—Dites plutôt, colonel, que je suis au milieu de la tour de Babel, où j'entends tous les jargons excepté le mien. Je ne vois point ici d'armée française ; il n'y en a plus : je vois une amalgame des vainqueurs et des vaincus ; je vois la gloire des premiers s'éclipsant dans la coopération des autres, et ceux à qui nous avons donné des fers partageant les lauriers cueillis dans les batailles par nous gagnées sur eux. Quant au grand Napoléon, c'est la flatterie qui jusqu'ici lui a donné le nom de grand ; la postérité lui conservera-t-elle ce titre ?..... (En ce moment le cri à l'ordre, à l'ordre se fait entendre, et un adjudant se présente pour lire l'ordre de l'armée qui est ainsi conçu :

" L'armée d'Espagne vient de se couvrir de gloire ; la journée de Salamanque sera comptée parmi celles qui font le plus d'honneur à nos armes. Les Anglais ont osé offrir le combat ; ils ont été reçus par nos braves comme le seront toujours les ennemis du genre humain. Le maréchal duc de Raguse, par un mouvement aussi hardi que judicieux, avait quitté ses positions derrière le Douro ; l'ennemi a cru pouvoir profiter de cette circonstance pour l'attaquer ; l'audace de l'Anglais a été punie ; une foule de blessés et de prisonniers est restée dans nos mains ; on ignorait le nombre des tués lorsque le courier est parti, mais il doit être considérable. Plusieurs drapeaux, une grande partie de l'artillerie sont dans nos mains. L'ennemi aurait été poursuivi et probablement taillé en pieces dans sa déroute, si le duc de Raguse n'eût été blessé au commencement de l'action. Ce général a été obligé de reprendre ses premieres positions pour faire panser ses blessures et donner du repos à ses troupes. Bientôt il doit reprendre l'offensive. Le roi d'Espagne est en ce moment à l'armée ; il est

venu pour assister aux derniers coups qui vont être portés à l'insolent léopard et qui doivent décidément le jeter dans la mer. Soldats de la grande armée, vos freres d'armes viennent de vous donner en Espagne un grand exemple ; bientôt vous unirez vos lauriers aux leurs, et vous entendrez l'Empereur vous dire ainsi qu'à eux : " Soldats, je suis content de vous."

Plusieurs militaires apostés crient : " Vive l'armée d'Espagne, vive l'Empereur !"

Le Capitaine Français.—Si j'en crois mes conjectures, le duc de Raguse a été givement attaqué et complétement battu.

Le Colonel.—Camarade, vous jouez l'incrédule : est-ce la premiere fois qu'après avoir été vainqueurs nous nous sommes retirés ? et ne vous rappelez-vous pas qu'à Eylau...

—Ah ! oui, j'y étais : nous nous retirâmes, mais après avoir été frottés d'importance. Heureusement l'ennemi ne nous poursuivit pas ; il nous aurait complétement désarçonnés, et peut-être c'en était fait de la grande armée et de son chef invincible.

—Camarade, les événements vous démentent ; nous eûmes tous les avantages de la campagne.

—Oui, par la faute de nos ennemis, mais ce ne fut pas sans avoir éprouvé de cruels revers. Colonel, j'ai fait la guerre pendant vingt ans, et je dois vous dire que l'ordre que l'on vient de nous lire a été rédigé par un charlatan et ne peut tromper que des recrues. Nous avons appris la guerre à nos ennemis ; ils ne se laissent plus enfoncer ni déborder. Wellington se joue de notre tactique, de nos manœuvres, et de tout notre charlatanisme militaire ; les généraux russes l'imitent, et bientôt cette supériorité de nombre à laquelle nous avons dû tant d'avantages va devenir embarassante pour nous, et contribuer à nos revers ; car comment faire battre des

soldats qui meurent de faim, et comment faire vivre des troupes qui ne peuvent compter pour leur subsistance que sur des approvisionnements qui viennent de cent, et même de quatre cents lieues ; aussi voici la seconde fois que nous nous rafraîchissons, c'est-à-dire que nous nous arrêtons pour attendre des vivres et pour nous remettre des rudes frottées que les Russes nous donnent chaque fois que nous entrons en contact avec eux.

—Ne savez-vous pas que l'Empereur est maître de se rendre à Moscou ou à St. Pétersbourg ?

—Vous voulez dire, sans doute, que parce qu'il est incertain de sa route il en est le maître. Moi, je crois qu'il ne sait de quel côté se diriger, qu'il s'est beaucoup trop avancé, et que, sans un de ces coups de désespoir dans lesquels il a si souvent risqué l'existence d'une armée toute entière et la sienne propre, il ne sortira jamais du détestable pays où il nous a engagés.

—Dans quelques jours une grande bataille décidera du sort de la campagne.

—Oui, une bataille dont les Russes auront eux-mêmes choisi le moment et le terrain, et qu'ils ne livreront que quand les troupes qu'ils avaient en Turquie auront rejoint leur grande armée. Supposons même que nous les battions, seront-ils conquis pour cela ? Non, ils ne seront pas plus subjugués que les Espagnols. Quand nous étions en Espagne, nous nous crûmes les maîtres de ce beau royaume, parce que nous avions battu Castanos et occupé Madrid. Depuis trois ans nous avons reconnu notre erreur et jugé qu'une armée s'aguerrit par ses revers et recrute ses armées par les moyens même qui affaiblissent les armées régulieres. Nous avons forcé la population de l'Europe à devenir militaire, soit en la menaçant, soit en la battant. Nous avons forcé l'Angleterre à se rappeler qu'autrefois ses armées, sous les ordres d'un Marlborough, battaient

les nôtres ; nous avons nous-mêmes appelé les Anglais sur ce continent d'où nous prétendions les exclure, et en cherchant à leur enlever le sceptre des mers, nous lui avons cédé celui du continent ; c'est nous qui avons armé les Espagnols, c'est nous qui avons rassemblé sous les drapeaux une partie de la population russe....

—Camarade, vous faites l'inspiré, vous vous croyez sur le trépied de la Sybille ; vous ne prophétisez que malheurs et désastres.

—Il n'y a point là-dedans de prophétie ; je ne fais que citer le passé. La France, elle-même serait-elle arrivée au degré de puissance où nos armes l'ont portée, si on ne l'avait pas forcée à s'armer en menaçant son territoire et en lui faisant craindre toutes les horreurs de la conquête ? Camarades, nous avons double ration d'eau-de-vie pour célébrer la bataille de Salamanque ; la nuit est belle, les Cosaques ne nous inquiéteront pas, je vais vous compter en peu de mots ma vie militaire, vous en tirerez quelqu'instruction, peut-être un peu d'amusement... (*Tous les officiers présents applaudissent à cette proposition, excepté le colonel interlocuteur qui se retire.*)

—Camarades, je sers depuis vingt ans ; j'ai servi sous Dillon qui fut assassiné par des lâches. Je fus fait capitaine sur le champ de bataille où Beurnonville prétendit n'avoir éprouvé d'autre perte que celle du doigt d'un dragon ; c'est de là que date l'invention des bulletins ; l'art s'est perfectionné depuis, on ment avec plus de vraisemblance, mais pas avec moins d'effronterie. J'ai servi sous Lackner que l'on a depuis assassiné parce qu'il demandait sa pension. J'ai servi sous Beauharnois qui fut cruellement puni par les patriotes des services qu'il leur avait rendus. Fatigué de servir des bourreaux, je risquai plusieurs fois ma vie pour cesser d'être leur instrument. Je cherchais la mort, elle fuyait

devant moi; je dus à ma témérité une grande réputation de bravoure. On m'offrit des grades supérieurs, je crus qu'en me rapprochant de ceux qui les conféraient, ils me rendraient plus directement leur complice, je refusai leurs offres et je restai capitaine. Je fis très-bien, ma franchise m'aurait valu peut-être la mort, et mes services le traitement que j'ai vu éprouver à nos plus braves généraux. J'ai combattu sous Pichegru. Camarades, ne vous étonnez pas, si je donne une larme à sa mémoire; il n'y a que ceux qui l'ont vu de près qui sachent ce qu'il valait; son siecle n'était pas digne de lui: il aurait dû vivre au temps des Epaminondas, des Camille, des Cincinnatus et des Scipions; il est oublié, ou plutôt il ne vit plus que dans le cœur de quelques braves. Sa postérité ne saura pas combien il fut vertueux, parce que ses contemporains qui l'ont laissé sacrifier, se taisent sur ses vertus pour diminuer la honte de leur lâcheté, le crime de leur inaction dans un moment où il se dévouait pour son pays. Puisse son ombre se réjouir en apprenant que son nom est encore prononcé avec attendrissement, avec admiration dans les déserts de la Russie, au milieu de soldats venus de toutes les parties de l'Europe, et qui peut-être seront absous de servir une mauvaise cause en considération de l'hommage qu'ils rendent à un héros vertueux. Je fis avec Moreau la retraite de Souabe; Moreau, digne émule de Pichegru, et qui a reçu dans l'exil le prix de ses services comme l'autre l'a trouvé dans la mort! Ici commence une autre époque: pendant que les brigands gouvernaient la France, on en remarquait peu dans les armées; quand ils cesserent d'être en majorité dans les administrations, ils établirent leur ascendant parmi nous. La guerre avait été jusques-là un métier honorable mais peu lucratif; le pillage et les horreurs qui l'accompagnent nous étaient défendus, bientôt on nous le permit

pour nous dépraver, c'est-à-dire, pour nous rendre les instruments dociles de la tyrannie. Nous ne vîmes plus une patrie dans la France, nous ne cherchâmes plus la gloire dans les combats. Servir aveuglément le chef qui nous permettait le brigandage après la victoire, et qui nous en donnait les orgies pour s'en réserver la gloire; tel fut le sentiment général des soldats qu'il commanda; tel fut le mobile de leur bravoure et de leur dévoûment. Je n'ai pas besoin de vous dire que ce chef est notre empereur actuel, et que son accession au commandement produisit la même révolution dans l'armée, que depuis son avénement au pouvoir a produite en Europe. Tout fut altéré selon les vues d'un homme qui, dès le moment qu'il se vit à la tête de l'armée, conçut le projet de dominer la France. Concevez quel fut mon étonnement, à moi qui avais lu jusques-là dans les proclamations des généraux que j'avais servis, des maximes conformes à la discipline et des principes avoués par la gloire. Mais bientôt d'autres maximes succédèrent à celles-là, et le même général qui, aux pieds des Apennins avait dit à ses soldats: "Au-delà de ces monts est la riche Italie; vous êtes nuds, vous avez faim, là vous trouverez des vêtements et l'abondance;" ce même général ne songea plus qu'à pervertir l'honneur qui animait le soldat français, et qu'à exciter ses passions pour qu'il vît dans le succès les moyens de les satisfaire. Nous cessâmes d'être citoyens; le jour où nous ne vîmes plus dans les peuples que des esclaves à dépouiller, nous perdîmes l'attachement à la patrie pour nous associer à la fortune d'un seul individu de qui nous attendîmes dès-lors toutes les récompenses de la bravoure et tous les fruits de la conquête. Camarades, je fus de l'expédition d'Egypte; je vis massacrer les peuples à qui notre général avait dit qu'il respectait plus que les Mamelouks "Dieu, son prophète et l'Alcoran"; que ceux

qui seraient avec lui seraient trois fois plus heureux, qu'ils prospéreraient dans leur fortune et leur rang. Je me crus entierement sous l'influence du mahométisme, lorsque je vis dans les proclamations de Buonaparté que le divin Coran, qu'il n'avait jamais lu, faisait les délices de son esprit, et qu'il se proposait d'aller voir et honorer le tombeau du prophète dans la ville sacrée, ce dont il fut empêché par le héros de St. Jean d'Acre. Ainsi nous employions en même temps la violence et le mensonge, les massacres et les illusions; enfin nous étions, par l'influence de notre général en chef, bourreaux et saltimbanques, soldats et charlatans, et le militaire dont la franchise était proverbiale depuis tant de siecles, fut réduit à faire usage des plus honteux comme des plus lâches subterfuges pour préparer les peuples au joug que ses armes allaient leur imposer. Après avoir été le soldat de la république, je me trouvai en quelque sorte le Sêïde d'un nouveau Mahomet, d'un homme qui s'appelait l'envoyé d'un Dieu auquel il ne croyait pas, et l'instrument d'une providence qu'il ne voyait que dans la fatalité. Après avoir vu tuer les Egyptiens, violer leurs femmes, piller leurs trésors, tout en révérant la barbe de leurs Muphtis, je me trouvai sur l'esquif qui amena Buonaparté d'Egypte. De quels transports, de quelles acclamations fut saluée sa venue! Mais moi, qui connaissais les intentions et le caractere de ce prétendu restaurateur du bonheur et de la liberté des Français, qui avais vu sa conduite dans les camps, deviné ses projets par ses manœuvres, pour n'attacher qu'à lui, qu'à sa fortune le cœur de ses soldats, je fus loin de partager les folles espérances que son arrivée faisait naître. Je le vis au 18 Brumaire, j'étais à sa suite lorsqu'imprudemment il livra César et sa fortune aux coups du premier audacieux qui aurait cru, en le tuant, débarrasser la France d'un Cromwell, ou à l'effet d'un

décret qui l'aurait mis hors de la loi. Il était mon général, je n'étais pas accoutumé à respecter les hommes qui le menaçaient, ni le corps qu'il venait dissoudre, je crus devoir me dévouer pour son salut. Je me mis à la tête de quelques grenadiers et j'arrivai assez tôt pour recevoir dans mes bras le héros évanoui. C'est à cette circonstance que je dois la faculté de vous parler ici avec franchise. On m'offrit, pour la vingtieme fois, un grade éminent ; je le refusai pour conserver mon honneur et le droit de fronder la cause pour laquelle je me bats. Depuis ce temps j'ai vu toutes les parties du continent successivement en proie aux guerres que l'ambition de Napoléon excite, sous le prétexte d'en fermer les avenues aux Anglais, mais avec le but réel de s'emparer de tous les territoires et de tous les peuples, de renverser tous les trônes qu'il n'a pas établis, de déposséder tous les souverains qui ne tiennent pas de lui leurs couronnes. Camarades, j'ai versé des pleurs de rage en voyant par quelles fureurs les pays où nous passions étaient ravagés ; en quittant l'Espagne, j'ai brisé mon sabre teint du sang d'une nation brave et fidelle ; et ici, dans ces déserts où vous entraîne le démon de la guerre, je jure que je ne viens chercher qu'un asile où repose mon cadavre, une tombe où s'teignent le mouvement et la vie de ce bras toujours armé pour une cause que je détestais, et pour des tyrans abhorrés ou méprisés par moi.....” On sonne la charge ; les Cosaques sont en vue : le capitaine s'élance sur son cheval en saluant de la main ses auditeurs stupéfaits...,

Intentique ora tenebant.

BULLETINS DE LA GRANDE ARMÉE.

XIIIeme Bulletin de la Grande-Armée.

Smolensko, 21 Août.

Il paraît que dans la bataille de Mohilow, gagnée sur le Prince Bagration le 23 Juillet, la perte de l'ennemi a été considérable : nous donnons le rapport du Prince d'Eckmulh sur cette affaire.

Le Duc de Tarente a trouvé 20 pieces de canon à Dunaberg au lieu de 8 ainsi qu'on l'avait annoncé. Il a obligé plusieurs bâtiments, chargés de plus de 40 mille bombes et autres projectiles de se retirer; une quantité immense d'ammunition a été détruite par l'ennemi. On voit par les ouvrages de Dunabourg et de Drissa l'ignorance des russes à construire des fortifications.

Sa Majesté a donné le commandement de sa droite au Prince de Schwartzemberg en mettant sous ses ordres le sixieme corps. Ce Prince a marché contre le général Tormasow, il l'a joint et défait le 12; il fait les plus grands éloges des troupes saxonnes et autrichiennes. Le Prince Schwartzemberg a montré une grande activité dans ces occasions. L'Empereur a fait demander des promotions et des récompenses pour les officiers de son corps d'armée qui se sont distingués.

Le 8 la grande-armée se trouvait placée de la maniere suivante : le Prince Vice-Roi avec le 4e corps était à Souria son avant-garde occupant Vilego, Osveath et Pornisch.

Le Roi de Naples était à Inkoulmo, sa cavalerie occupait Lukovo.

Le maréchal duc d'Elchingen, commandant du 8e corps, était à Liozna; le maréchal prince d'Eckmulh, commandant du premier corps, était à Doubrowna. Le 5e corps commandé par le prince Poniatowski était à Mohilow.

Le quartier-général était à Witepsk.

Le second corps, commandé par le duc de Reggio, était sur la Drissa.

Le 10e corps commandé par le duc de Tarente, était sur Dunabourg et Riga.

Le 8, douze mille hommes de la cavalerie de l'ennemi marcherent sur Inkovo, et attaquerent la division du général comte Sébastiani qui pendant une demie lieue fut obligée de se battre, en retraite toute la journée, en essuyant et faisant essuyer à l'ennemi des pertes égales. Une compagnie de voltigeurs du 24e régiment d'infanterie légere, faisant partie d'un bataillon de ce régiment qui avait été confié à la cavalerie, pour maintenir une position dans un bois, fut prise. Nous eûmes environ 200 tués et blessés; l'ennemi, peut avoir perdu le même nombre d'hommes.

Le 12, l'ennemi ayant réuni son armée à Smolensko, marcha par différents points, avec autant de lenteur que d'hésitation, sur Boreitch et Nadra.

Le prince d'Eckmulh réunit tout son corps pour marcher contre l'ennemi et prendre possession de Smolensko en marchant du côté du Borietch et Nadra.

Le roi de Naples et le prince d'Eckmulh partirent de Liozna et marcherent sur la Beresina, vis-à-vis Komins, où dans la nuit du 13 au 14 ils jeterent deux ponts sur le Borysthene.

Le Vice-Roi partit de Souraj, et marcha par Janovitski sur Rasasna, où il arriva le 14.

Le général comte Grouchy rassembla le 3e corps de cavalerie à Rasasna le 12.

Le général comte Eblé jeta trois ponts sur la Rasasna le 13.

Le quartier-général partit le 13 de Witepsk et arriva le même jour à Rasasna.

Le prince Poniatowski partit de Mohilow et arriva le 13 à Romanow. Le 14 à la pointe du jour le général Grouchy marcha sur le Liadié, en chassa deux régiments de cosaques, et y trouva le corps du général Comte Nansouty ; le roi de Naples, soutenu par le comte d'Elchingen, arriva le même jour à Krasnoi.

La 27e division de l'ennemi, consistant en 5000 hommes d'infanterie, soutenus par 2000 de cavalerie et 12 pieces de canon, était en position de près cette ville. Elle fut attaquée et forcée dans un instant par le duc d'Elchingen. Le 24e régiment d'infanterie légere attaqua la petite ville de Krasnoi à la baïonnette avec une grande intrépidité. La cavalerie exécuta plusieurs charges admirables. Le baron

Bordesoult général de division, et le troisieme régiment de chasseurs se distinguerent. La prise de 8 pieces de canon, de 14 caissons, de 1500 prisonniers, et le champ de bataille couvert de plus de 1000 cadavres russes, furent les résultats du combat de Krasnoi, dans lequel la division russe, qui consistait en 5000 hommes, perdit plus de la moitié de son nombre.

Le 15, Sa Majesté eut son quartier-général à Kovonitna.

Le 16 au matin, les hauteurs de Smolensk furent couronnées ; la ville présenta à nos yeux une enceinte de murailles de quatre mille toises de tour, épaisses de dix pieds et hautes de vingt-cinq, entremêlées de tours, dont plusieurs étaient armées de canons de gros calibre.

Sur la droite du Borysthene, on apercevait et l'on savait que les corps ennemis tournés revenaient en grande hâte sur leurs pas pour défendre Smolensk. On savait que les généraux ennemis avaient des ordres réitérés de leur maître de livrer bataille et de sauver Smolensk. L'Empereur reconnut la ville, et plaça son armée, qui fut en position dans la journée du 17. Le maréchal duc d'Elchingen eut la gauche appuyant au Borysthene, le maréchal prince d'Eckmühl le centre, le prince Poniatowski la droite ; la garde fut mise en réserve au centre ; le vice-roi en réserve à la droite, et la cavalerie sous les ordres du roi de Naples à l'extrême droite ; le duc d'Abrantes, avec le 8e corps, s'était égaré et avait fait un faux mouvement.

Le 16, et pendant la moitié de la journée du 17, on resta en observation. La fusillade se soutint sur la ligne. L'ennemi occupait Smolensk avec 30,000 hommes, et le reste de son armée se formait sur les belles positions de la rive droite du fleuve, vis-à-vis la ville, communiquant par trois ponts. Smolensk est considéré par les Russes comme ville forte et comme le boulevard de Moscou.

Le 17, à deux heures après midi, voyant que l'ennemi n'avait pas débouché, qu'il se fortifiait dans Smolensk, et qu'il refusait la bataille ; que malgré les ordres qu'il avait et la belle position qu'il pouvait prendre, sa droite à Smolensk, et sa gauche au cours du Borysthene, le général ennemi manquait de résolution, l'Empereur se porta sur la droite, et ordonna au prince Poniatowski de faire un changement de front, la droite en avant, et de placer sa droite au Borys-

thene, en occupant un des faubourgs par des postes et des batteries pour détruire le pont et intercepter la communication de la ville avec la rive droite. Pendant ce temps, le maréchal prince d'Eckmühl eut ordre de faire attaquer deux faubourgs que l'ennemi avait retranchés à 200 toises de la place, et qui étaient défendus chacun par 7 ou 8000 hommes d'infanterie et par du gros canon. Le général comte Friant eut ordre d'achever l'investissement, en appuyant sa droite au corps du prince Poniatowski, et sa gauche à la droite de l'attaque que faisait le prince d'Eckmühl.

A deux heures après midi, la division de cavalerie du comte Bruyeres ayant chassé les Cosaques et la cavalerie ennemie, occupa le plateau qui se rapprochait le plus du pont en amont. Une batterie de 60 pieces d'artillerie fut établie sur ce plateau, et tira à mitraille sur la partie de l'armée ennemie restée sur la rive droite de la riviere, ce qui obligea bientôt les masses d'infanterie russe à évacuer cette position.

L'ennemi plaça alors deux batteries de vingt pieces de canon dans un couvent, pour faire taire la batterie qui tirait sur le pont. Le prince d'Eckmuhl confia l'attaque des faubourgs de la droite au comte Morand, et celle de la gauche au comte Gudin.

A trois heures la canonade commença. A quatre heures, il s'ouvrit un feu de mousqueterie très-vif, et à cinq, les divisions de Morand et Gudin enleverent les faubourgs retranchés de l'ennemi avec une intrépidité et un sang-froid rares, et ils le poursuivirent jusqu'au chemin couvert qui était jonché de cadâvres russes. Sur notre gauche, le duc d'Elchingen attaqua la position que l'ennemi occupait en dehors de la ville, s'en empara et le poursuivit jusque sur le glacis.

A cinq heures la communication de la ville avec la rive droite devint difficile, et ne put avoir lieu que pour des individus isolés.

Trois batteries de pieces de 12, de brêche, furent placées contre les murailles, à six heures du soir, l'une par la division Friant, et les deux autres par les divisions Morand et Gudin. On déposta l'ennemi des tours qu'il occupait, par des obus qui y mirent le feu. Le général d'artillerie comte Sorbier rendit impraticable à l'ennemi l'occupation de ses chemins couverts, par des batteries d'enfilades.

Cependant, dès deux heures après midi, le général ennemi, aussitôt qu'il s'aperçut qu'on avait des projets sérieux sur

la ville, fit passer deux divisions et deux régiments d'infanterie de la garde pour renforcer les quatre divisions qui étaient dans la ville. Ces forces réunies composaient la moitié de l'armée russe. Le combat continua toute la nuit ; les trois batteries de brèche tirerent avec la plus grande activité. Deux compagnies de mineurs furent attachés aux remparts.

Cependant la ville était en feu. Au milieu d'une belle nuit d'Août, Smolensk offrait aux Français le spectacle qu'offre aux habitants de Naples une éruption du Vésuve.

A une heure après minuit, l'ennemi abandonna la ville et repassa la riviere. A deux heures, les premiers grenadiers qui monterent à l'assaut ne trouverent plus de résistance ; la place était évacuée ; 200 pieces de canon et mortiers de gros calibre, et une des plus belles villes de la Russie étaient en notre pouvoir, et cela à la vue de toute l'armée ennemie.

Le combat de Smolensk, qu'on peut à juste titre appeler bataille, puisque 100,000 hommes ont été engagés de part et d'autre, coûte aux Russes la perte de 4,700 hommes restés sur le champ de bataille, de 2000 prisonniers, la plupart blessés, et de 7 à 8000 blessés. Parmi les morts se trouvent cinq généraux russes. Notre perte se monte à 700 morts et à 3,100 ou 3200 blessés. Le général de brigade Grabouski a été tué ; les généraux de brigade Grandeau et Dalton ont été blessés. Toutes les troupes ont rivalisé d'intrépidité. Le champ de bataille a offert, aux yeux de 200,000 personnes qui peuvent l'attester, le spectacle d'un cadâvre français sur sept ou huit cadâvres russes. Cependant les Russes ont été, pendant une partie des journées du 16 et du 17, retranchés et protégés par la fusillade de leurs créneaux.

Le 18, on a rétabli les ponts sur le Borysthene, que l'ennemi avait brûlés ; on n'est parvenu à maîtriser le feu qui consumait la ville que dans la journée du 18, les sapeurs français ayant travaillé avec activité. Les maisons de la ville sont remplies de Russes morts et mourants.

Sur douze divisions qui composaient la grande armée russe, deux divisions ont été entamées et défaites aux combats d'Ostrowno, deux l'ont été au combat de Mohilow, et six au combat de Smolensk. Il n'y a que deux divisions et la garde qui soient restées entieres.

Les traits de courage qui honorent l'armée et qui ont distingué tant de soldats au combat de Smolensk, seront l'objet d'un rapport particulier. Jamais l'armée française n'a montré plus d'intrépidité que dans cette campagne.

Quatorzieme Bulletin de l'armée Française,

Traduit de l'Anglais.

Smolensk, le 23 Août.

Smolensk peut être considéré comme une des plus belles villes de Russie; sans les circonstances de la guerre qui y a apporté le feu et consumé les immenses magasins de denrées coloniales et de toute autre espece, cette ville aurait été d'une grande ressource pour l'armée. Dans l'état même où elle est à présent, elle peut être de la plus grande utilité sous un point de vue militaire. Il y reste encore de grands édifices qui offrent de très-beaux emplacements pour des hôpitaux. La province de Smolensk est très-belle, très-fertile, et elle fournit de grandes ressources pour les subsistances et le fourage. Les Russes veulent, en raison des événements de la guerre, lever cent mille paysans serfs, qu'ils arment de mauvaises piques. Ils en avaient déjà levé environ dans cette ville 5000, qui étaient un objet de raillerie et de dérision pour l'armée Russe elle-même. Déjà ils avaient mis à l'ordre du jour, que Smolensk serait le tombeau des Français; et que, quoiqu'il eût été jugé à propos d'évacuer la Pologne, il était nécessaire de livrer bataille à Smolensk pour empêcher ce boulevard de la Russie de tomber entre nos mains.

La cathédrale de Smolensk est une des plus célebres églises greques de toute la Russie. Le palais épiscopal est seul une espece de ville.

La chaleur est excessive; le thermometre s'est élevé à 26 degrés. Il fait ici beaucoup plus chaud qu'en Italie. *(Moniteur, du 5 Septembre.)*

Bataille de Polotsk.

Après la bataille de Drissa, le duc de Reggio, sachant que le général ennemi, Wittgenstein, avait reçu pour renforts douze troisiemes bataillons de la garnison de Dunaberg, et voulant l'attirer dans un engagement près du défilé en-

dessous de Polotsk, fit ranger, au-dessous de Polotsk, le 2d et 6e corps en bataille. Le général Wittgenstein le suivit, l'attaqua le 16 et le 17, et fut vigoureusement repoussé. La division bavaroise de De Wrede du 6e corps s'est distinguée. Au moment que le duc de Reggio faisait ses dispositions pour profiter de la victoire et pour enfermer l'ennemi dans le défilé, il fut frappé à l'épaule d'un biscayen. Sa blessure qui est d'une nature sérieuse, l'obligea à se faire transporter à Wilna, mais il ne parut s'inquiéter d'aucune maniere des conséquences.

Le général Gouvion St. Cyr a pris le commandement du 2d et 6e corps. Le 17, au soir, l'ennemi se retira par le défilé. Le général Verdier fut blessé. Le général Maison a été reconnu général de division, et lui a succédé dans le commandement de sa division. Notre perte est évaluée à 1000 hommes tués et blessés. La perte des Russes est le triple de la nôtre, nous leur avons fait 500 prisonniers.

Le 18, à 4 heures du soir, le général Gouvion St. Cyr, commandant le 2d et 6e corps, déboucha sur l'ennemi en faisant commencer l'attaque par son aile droite et par la division bavaroise du comte De Wrede. La bataille s'étendit tout le long de la ligne et l'ennemi fut mis en déroute complete et poursuivi à deux lieues de distance, tant que le jour le permit. 20 pieces de canon et 1000 prisonniers demeurerent au pouvoir de l'armée française—Deroy, général bavarois, fut blessé.

Bataille de Valentina.

Le 19, au point du jour, le pont étant achevé, le maréchal duc d'Elchingen passa sur la rive droite du Borysthene et poursuivit l'ennemi. A une lieue de la ville, il reconnut la derniere colonne de l'arriere-garde de l'ennemi. C'était une division de 5 à 6000 hommes, postée sur de belles hauteurs. Il la fit attaquer à la baïonnette par le 4e régiment d'infanterie de ligne, et par le 72e ditto. La position fut emportée, et nos baïonnettes couvrirent de morts le champ de bataille. Trois ou 400 prisonniers tomberent entre nos mains.

L'ennemi en fuite se retira sur la 2de colonne, postée sur les hauteurs de Valentina. La premiere position fut emportée par le 10e de ligne, et vers les 4 heures du soir, il y eut un feu de mousqueterie contre toute l'arriere-garde de l'ennemi qui présentait environ 15000 hommes.

Le duc d'Abrantes avait passé le Borysthene, à 2 heures, à la droite de Smolensk, et il se forma tout près sur les derrieres de l'ennemi ; par conséquent, en faisant marcher sa division, il pouvait couper la grande route à Moscou, et rendre difficile la retraite de l'arriere garde ; mais pendant ce temps là, les autres colonnes de l'armée ennemie qu'il nous restait à forcer, informées du succès et de la rapidité de la premiere attaque, retournerent par le même chemin qu'elles avient pris. Ainsi 5 divisions s'avancerent pour soutenir leur arriere garde, et, entre autres, la division de grenadiers qui jusqu'alors ne s'était point encore avancée ; 5 ou 600 hommes de cavalerie formaient leur droite, tandis que leur gauche était couverte par des bois, remplis de tirailleurs.

Il était pour l'ennemi, de la plus grande conséquence de garder la position le plus long-temps possible, parce qu'elle était bonne, et en apparence inexpugnable. De notre côté, nous n'y attachions pas moins d'importance pour engager l'ennemi à accélérer sa retraite, et faire tomber en notre pouvoir tous les chariots remplis de blessés et autres articles donc l'évacuation était protégée par l'arriere-garde. C'est ce qui a occasionné la bataille de Valentina, un des plus beaux faits d'armes de notre histoire militaire.

A 6 heures du matin, la division de Gudin qui avait été envoyée en avant pour soutenir le 1er corps, dès que nous eûmes vu le grand renfort que l'ennemi avait envoyé à son arriere-garde, poussa en avant une colonne sur le centre de la position de l'ennemi ; elle fut soutenue par la division du général Le Dru, et força la position après une heure de combat. Le général comte Gudin arriva avec sa division, fut au commencement de l'action frappé d'un boulet qui lui emporta la cuisse, et mourut glorieusement, extrêmement regretté. C'était un des officiers les plus distingués de l'armée, estimé pour ses qualités morales autant que pour sa bravoure et son intrépidité. Le général Girard commande sa division. Nous comptons que l'ennemi a eu 8 généraux tués ou blessés ; un de ses généraux est prisonnier.

Le lendemain, l'Empereur distribua des récompenses sur le champ de bataille à tous les régiments qui s'étaient distingués ; et, comme le 127e qui était un régiment de nouvelle formation, s'était signalé, S. M. lui accorda une aigle, privilége dont il n'avait pas encore joui, ne s'étant encore trouvé à aucune bataille. Ces récompenses données sur le champ de bataille au milieu des morts, des mourants,

et des blessés et des trophées de la victoire, offraient un spectacle vraiment militaire et imposant.

Après cette bataille, l'ennemi s'est retiré précipitamment, de manière que, le 20, nos troupes ont fait vingt lieues sans rencontrer les cosaques, ramassant de tous côtés des blessés et des traîneurs.

Notre perte, à cette bataille de Valentina, a été de 800 tués et de 2000 blessés. Celle de l'ennemi, à en juger par le champ de bataille, est triple. Nous avons fait 1000 prisonniers, la plupart blessés.

Ainsi les deux seules divisions russes qui n'avaient pas souffert dans les combats antérieurs de Mohilow, d'Ostrovno, de Krasnoi et Smolensk, ont maintenant été entamées dans la bataille de Valentina.

Tous les avis confirment le bruit que l'ennemi se retire en toute hâte sur Moscou ; que son armée a souffert beaucoup dans ces engagements, et que d'ailleurs il éprouve une grande désertion. En désertant, les Polonais disent aux Russes : vous nous avez abandonnés sans combattre ; quel droit avez vous d'exiger que nous restions sous vos drapeaux ?

Les soldats russes des provinces de Mohilow et Smolensk prennent également avantage de la proximité de leurs villages pour déserter, y retourner et se reposer dans leur propre pays.

La division de Gudin attaqua avec tant d'intrépidité que l'ennemi crut que c'étaient les gardes impériales. C'est, en un seul mot, faire le plus bel éloge du 7e régiment d'infanterie légère, ainsi que du 12e, 21e, et 127e de ligne, qui composaient la division.

Le combat de Valentina peut s'appeler une bataille ; plus de 80,000 hommes y ont pris part. C'est au moins une affaire d'avant-garde du premier ordre.

Le général Grouchy qui a été envoyé avec son corps sur la route de Donkovichina, a trouvé tous les villages remplis de morts et de blessés, et a pris trois voitures contenant 900 blessés !

Les cosaques ont surpris à Leozna un hôpital de 200 malades de troupes de Wirtemberg, qui, par négligence, n'avaient pas été transférés à Witepsk.

Au reste, au milieu de tous ces désastres, les Russes ne cessent point de chanter des *Te Deum*. Ils tournent tout en victoire ; mais, malgré l'ignorance et la stupidité de ces peuples, ceci commence à leur paraître ridicule et même trop grossier.

RAPPORT AU MAJOR-GÉNÉRAL.

Monseigneur,

Je suppose que le duc de Reggio aura rendu compte à Votre Altesse de la journée du 17, au moins jusqu'au moment que ses blessures le forcerent à quitter le champ de bataille. Durant le reste du jour, les troupes continuerent à avoir des succès; et, à 9 heures du soir les Russes furent repoussés sur tous les points, après avoir essuyé une grande perte, ayant, dans le cours de la journée, tenté six ou sept attaques qui furent repoussées avec une bravoure supérieure à l'infatuation qui les avait amenés. Cette affaire fait le plus grand honneur à la division de Legrand qui était placée à l'embranchement des chemins de Sobei et de Nevil, ainsi qu'au corps bavarois placé sur le rive gauche de la Polota, derriere le village de Spas que l'ennemi était déterminé à reprendre, bien qu'il en eût été chassé cinq ou six fois: la 20e division et le général De Wrede qui la commandait, se sont couverts de gloire. Le général Bavarois, Vincenti, a droit à des éloges pour la maniere dont il s'est conduit, il y a été blessé. Le soir de ce jour, je sentis la nécessité d'attaquer l'ennemi. Je pris mes mesures pour attaquer, à 4 heures du soir le 18. J'ai fait l'impossible pour donner le change à l'ennemi. Vers les une heure, je fis défiler par la route d'Oula sur la rive gauche de la Dwina, les équipages de l'armée qui étaient sur les derrieres de Polotsk. J'eus l'air de faire couvrir et protéger ce mouvement par les troupes que le duc de Reggio avait fait repasser sur la rive gauche. Dans la nuit du 16 au 17, elles se réunirent derriere Polotsk à la queue des équipages; la division des cuirassiers y arriva de Semeneta, et la brigade de cavalerie légere du général Castex y vint de Rodina.

A 3 heures du soir, la colonne de bagages avait défilé à la vue de l'ennemi, et les troupes mentionnées ci-dessus avaient repassé la Dwina avec la plus grande partie de l'artillerie française et étaient entrées à Polotsk. Vers les 5 heures, toutes les troupes et l'artillerie furent dans une position à déboucher sur l'ennemi, sans qu'il eût même remarqué nos préparatifs. A 5 heures précises, toute l'artillerie ouvrit son feu, et nos colonnes d'infanterie protégées par l'artillerie, débouchèrent pour attaquer la gauche et le centre de l'ennemi. La division De Wrede, débouche à la droite du village de

Spas, et attaqua avec beaucoup de bravoure et d'habileté la gauche de l'ennemi. La division du général Deroy débouche par le même village de Spas. La division de Legrand par la gauche de ce village, s'unissant par sa gauche à la division de Verdier, dont une brigade observait la droite de l'ennemi qui était placée sur la route de Gehenziliva. La division de Merle couvrait le front de Polotsk et une partie de ses derrieres. L'ennemi, quoique complétement surpris, mais se confiant en sa force supérieure et son artillerie immense, composée de 180 pieces, reçut d'abord nos attaques avec infiniment de calme et de sang-froid, mais enfin, avant la nuit, sa gauche fut entierement forcée et son centre totalement mis en déroute, après avoir défendu sa position avec beaucoup de bravoure et un grand carnage. Nous aurions fait un grand nombre de prisonniers, si des bois n'avaient pas été si près de sa position.

L'ennemi nous abandonna le champ de bataille couvert d'un nombre immense de ses morts, avec 20 pieces de canon et 1000 prisonniers. De notre côté, nous avons eu des morts et des blessés: parmi ces derniers sont les généraux Deroy et Raclovitsch et le colonel Cologne, commandant l'artillerie bavaroise.

Je ne puis donner trop d'éloges à Legrand, Wrede, Deroy, Raclovitsch et au général d'artillerie Aubry qui dirigeait l'artillerie du 2e corps et qui s'est grandement distingué. Le général Merle, seulement avec une partie de sa division, repoussa, avec beauconp d'intelligence, une attaque que l'ennemi fit sur notre gauche, pour protéger sa retraite dans le bois. Les Croates se distinguerent dans cette charge, soutenus par une partie de la cavalerie de Castex. En général, je sollicite l'intérêt de S. M. Les troupes ont mérité des encouragements et des récompenses.

Sa Majesté me ferait grand plaisir d'accorder sa bienveillance à Monsieur de Mielly, mon aide-de-camp, porteur de cette lettre, du zele du quel j'ai toute raison de me louer. Je n'ai aussi que des éloges à donner aux chefs du 2e et 6e corps.

J'ai l'honneur, etc,

(Signé) Le Comte GOUVION, ST. CYR.

Moniteur, 5 Septembre.

RÉSUMÉ POLITIQUE.

Ce n'est pas tout de vaincre, il faut encore savoir profiter de la victoire, disait au célebre vainqueur des Romains, un officier de son état-major. Un pareil reproche ne sera point fait à Lord Wellington ni par ses supérieurs, ni par ses subalternes, ni par ses contemporains, ni par la postérité. Nous apprenons presque chaque jour quelque nouvel avantage résultant pour les alliés de la bataille de Salamanque. Nous avons déjà vu la prise de Valladolid, de 40 pieces de canon, et de 800 hommes; nous avons aujourd'hui à nous réjouir et à féliciter nos alliés de Russie, de Portugal, d'Espagne et de Sicile, de la conquête de la capitale de Joseph, où Lord Wellington est entré en vainqueur et en libérateur le 12 d'Août, commémorant ainsi par un nouvel exploit militaire l'anniversaire de son souverain le Prince Régent.

Le lendemain de son entrée triomphante dans Madrid, Lord Wellington ayant coupé l'aqueduc qui fournissait l'eau à la garnison française, de 2500 hommes, assez maladroitement laissée au *Buen Retiro*, admettait à capituler cette garnison, et recevait d'elle pour nouveau trophée de sa victoire du 22 Juillet, 2 aigles, 190 pieces de canon, 22,000 fusils, des vivres, des munitions, des équipages pour une armée toute entiere. A la vue de ce que contenait cet arsenal que l'on semblait avoir gardé en réserve pour lui, il put se dire encore comme César : *Omnium rerum quæ ad bellum usui erant, summa erat in eo oppido facultas.*

La précipitation avec laquelle s'enfuit le roi de théâtre Joseph, après avoir compté à tort sur le phlegme et la lenteur anglaise, ne lui avait pas même laissé le temps d'emporter les portraits en pied de tous les membres de son auguste dynastie, et Lord Wellington recueillit encore dans le palais de Ferdinand VII, un empereur, un roi, deux impératrices et deux infantes *en peinture*. Ces tableaux décoreront avant peu le château de Salamanque, dont la munificence du prince et de la nation britannique s'apprête à récompenser l'héroïsme du nouveau Marlborough.*

* Un journal anglais qui passe pour être dans la confidence du ministere, a dit dernierement que S. A. R. le Prince

Tous les chevaux, mulets et chariots que Joseph avait pu mettre en réquisition, il les avait employés à emporter les fruits de son pillage, au lieu des foudres de guerre. Il a préféré l'or au fer, les encensoirs d'argent aux canons de bronze, et les vases sacrés aux mortiers et aux bombes.

Enfin le moment de la punition de tant de profanations est arrivé, et tous les calices dorés enlevés à la piété des fideles d'un bout de l'Espagne à l'autre, ne tarderont pas à être pour les hommes sacriléges qui les ont violés, autant de calices d'amertume ; Joseph était suivi dans sa fuite par le maréchal Jourdan et environ 12,000 hommes, dont la plus grande partie consistait dans ces Espagnols pusillanimes et égarés qui ont prêté serment au nouveau gouvernement, et que l'on connait sous le nom de *Juramentados*. Déjà 600 d'entr'eux avaient déserté les drapeaux du roi fuyard et s'étaient confiés à l'indulgence de leurs compatriotes. Nous ne tarderons pas à apprendre qu'à quelques grands coupables près, comme les Urquijo, les O'Farrell, et quelques autres, le reste aura invoqué la clémence nationale. La magnanimité espagnole imitera dans cette circonstance la justice divine qui

. . . . . dans sa sagesse
De la perversité distingue la faiblesse.

Il paraît que le chef de cette troupe de comédiens ambulants ne savait en partant de Madrid où donner de la tête, où porter son oripeau, ses habits, ses décorations, son répertoire. En réfléchissant à la situation de Joseph en fuite et de son conseil en déroute le 15 d'Août, anniversaire du grand Napoléon, nous nous rappellons involontairement le refrain naïf d'une vieille chanson du *Roi et du Fermier* :

Je ne sais à quoi me résoudre,
Je ne sais où porter mes pas ;
Ce malheur est un coup de foudre
Pour moi pire que le trépas.

Régent avait écrit de sa main au Marquis de Wellington, qu'il lui réservait le premier cordon de l'ordre de la Jarretiere qui viendrait à vaquer, et que dès que le Parlement serait assemblé, il lui serait fait un message pour lui recommander de pourvoir à la récompense des exploits de Lord Wellington par un acte de munificence semblable à celui par lequel la Grande Bretagne a honoré la mémoire et payé les services de Nelson.

La première direction de la troupe fut sur Tolede, soit qu'elle voulût alors joindre Soult, ou seulement lever une dernière contribution sur les chapitres de cette ville, avant d'arriver au dernier chapitre de son histoire. Elle ne tarda pourtant pas à s'apercevoir qu'elle faisait fausse route en se jetant dans les montagnes de la Sierra Morena, où elle aurait eu

L'armée de Lord Wellington en queue,

L'armée du général Hill sur son flanc droit,

La mer, la garnison de Cadix, l'armée du général Ballesteros en tête,

Et les armées de Murcie, et l'expédition du général Maitland, fraîchement débarquée à Alicante, sur son flanc gauche.

Dans cette situation désespérée, Joseph se jeta sur sa gauche, et prit la route d'Aranjuez Ocanat et Belmonte, afin de gagner à temps le royaume de Valence, et de confier aux soins et à l'habilité du boucher de Tarragone, César et sa mauvaise fortune.

Mais comme Joseph n'a point affaire à un général qui s'amuse à aller voir des combats de taureaux, lorsqu'il est de son devoir de chasser la grosse bête, nous ne doutons pas qu'il n'ait éprouvé encore quelque découvenue dans son nouveau pélerinage. Nous ne serions même pas étonnés de le voir avant la fin d'Octobre venir donner par force près de Worcester le baiser fraternel à son frere Lucien,

Et ces deux grands débris se consoler entr'eux.

En attendant que cette conjecture se vérifie, nous donnons ici l'extrait des des derniers avis pue l'on a reçus de Lisbonne en date de 26 Août :

" L'on dit que le quartier-général de Lord Wellington était à Tolédo. A Zafra, le 20, tout restait *in statu quo*. Le 17, Drouet fit une reconnaissance jusqu'à Ribeira, avec cinq escadrons et 1000 hommes d'infanterie. Le général Skerrett a débarqué à Ayamonte avec 2000 Anglais et 4000 Espagnols. Les régiments qui sont restés à Cuellar avec la 6e division, sont le 4e, le 5e, le 33e, le 42e et le 82e.

" Don Carlos de Espana est nommé gouverneur de Madrid par *intérim*. La constitution espagnole a été publiée dans cette ville le 13. Selon les nouvelles du 17, le grand Lord était encore à cette époque à Madrid. L'Empecinado a fait prisonniere la garnison de Guadalaxara. Un grand

nombre des partisans de Joseph sont à Aranjuez, ne sachant quel parti prendre.

" Quant à Soult, que fera-t-il? Le 20 de ce mois, Drouet a donné des indices de l'intention où il était de se retirer. Ce général, après avoir tenu le 18 un conseil de généraux, rassembla la plus grande partie de son armée à Espartina, Carmona et Alcala. L'avant-garde du corps expéditionnaire de Skerrett et du général Cruz est arrivée près de St. Lucar la Mayor. Les Français, pour observer leurs mouvements, conservent des détachements à Castiliga, Utrere, et Vembriti; l'ennemi a abandonné en dernier lieu Porte de Lucar la Mayor; ils ont détruit les fortifications de la Cartuxa et en ont encloué le canon. Le 20, le bruit courait à Ayamonté qu'ils avaient commencé à évacuer Séville.

" On estime à 15,000 hommes les débris de l'armée de Marmont. Le 1er d'Août, Mina, Duran et Amor étaient dans les environs de Lograno et de Viana, dans l'intention d'attaquer ces places.

" Les postes ont déjà été rétablies entre Madrid et Badajoz. Deux couriers partis de Madrid les 15 et 17, ont apporté la nouvelle suivante:

" Le 12 Août à cinq heures du matin, les Français prirent honteusement la fuite, laissant une garnison dans le Retiro. Quelques heures après, la 7e division et deux brigades de cavalerie appartenant à l'armée alliée, entrerent. Il est difficile de se faire une idée de la joie et de l'enthousiasme avec lesquels ils furent reçus par les habitants de la capitale.

" Le 13, le grand Lord entra par la porte de Ségovie, et descendit au palais royal où il est logé. Don Carlos de Espana occupe la maison du Marquis de St. Jago, et l'Empécinado celle du Duc de l'Infantado. Quant aux soldats, toutes les maisons de la ville leur sont ouvertes; les propriétaires vont eux-mêmes dans les rues les offrir à ceux qu'ils rencontrent. Il y a eu des illuminations pendant trois nuits successives. Le Roi Joseph avec sa brigade a pris la route de Toledo et de là est allé à Aranjuez.

" Par le Journal de Lisbonne du 24, il paraît que le Marquis de Wellington est entré à Tolede, le 17, et qu'il y a fait 1600 prisonniers.

Levé du Siége de Cadix.

Tandis que nous écrivions ce qui précede, et que nous nous occupions à chercher sur la carte quelle route aurait pu, suivre l'aîné des Buonaparté pour pouvoir regagner en sûreté son château de Morfontaine, qu'il a toujours préféré à tous ses châteaux en Espagne, le bruit du canon est venu, pour la seconde fois dans le cours d'une semaine, nous apprendre qu'il était arrivé d'heureuses nouvelles de quelques résultats ultérieurs de la victoire de Salamanque. La *Gazette Extraordinaire de la Cour*, qui fut publiée sur-le-champ, ne tarda pas à nous apprendre que Soult s'était enfin déterminé à abandonner les délices de l'Andalousie, et à renoncer au doux plaisir qu'il trouvait à bombarder une ville florissante, et évidemment imprenable, uniquement pour lui faire du mal. Enfin, après deux ans de siége, la ville de Cadix, le siége des Cortes et du gouvernement, est affranchie de la crainte de ces hordes qui ont souillé pendant plus de deux ans le beau sol de la Bétique, et qui, pendant tout ce temps, n'ont fait

Que boire le muscat des Peres Bernardins ;
Que frapper en écus l'or qui couvrait les saints ;
Et, sans respect pour Jésus ni Marie,
De mainte église ont fait mainte écurie.

GAZETTE EXTRAORDINAIRE DE LA COUR

DU JEUDI, 10 SEPTEMBRE, 1812.

Bureau de la Guerre.

Downing-street, le 10 Septembre, 1812.

Le major d'Oyly, aide-de-camp du major-général Cooke, est arrivé ce matin, avec des dépêches adressées au Comte Bathurst par le major-général Cooke, datée de Cadix, le 26 d'Août, dont ce qui suit est la copie et l'extrait.

Cadix, ce 26 Août, 1812.

Milord,

Je demande la permission de référer Votre Seigneurie à la copie ci-jointe d'une lettre au général le Comte de Wellington, pour lui annoncer que l'ennemi a abandonné sa position devant cette ville et l'île de Léon, dans la nuit du 24 et la matinée du 25.

Mon aide-de-camp, le major d'Oyly, aura l'honneur d'être le porteur de cette nouvelle satisfaisante.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(Signé) GEO. COOKE, Major-Gén.

Cadix, ce 26 Août, 1812.

Milord,

J'ai le plaisir d'apprendre à Votre Seigneurie que l'ennemi a abandonné ses positions et ouvrages devant Cadix et l'île, dans la nuit du 24 et la matinée du 25, à l'exception de la ville de Port Santa-Maria, où un corps de troupes est resté jusqu'au milieu du jour, mais d'où il s'est ensuite retiré à la Cartuga. Il a laissé une artillerie nombreuse dans les différents ouvrages, et une grande quantité de munitions et de poudre ; et quoique la plus grande partie de l'artillerie ait été mise hors d'état de servir, il paraît s'être retiré de sa position avec plus de précipitation que je ne m'y serais attendu. Il avait fait venir un corps considérable de cavalerie avant qu'il commençât sa retraite.

Les villes de Puerto Real et Chiclana sont occupées maintenant par des détachements de troupes espagnoles, et un parti du 2d des hussards hanovriens est dans la premiere de ces villes, où, de Portazzo, le colonel Lambert s'est porté avec eux et quelques troupes légeres de cette division.

J'ai, etc.

(Signé) GEO. COOKE.

Au Comte de Wellington, etc. etc.

(Extrait.)

Je saisis cette occasion pour annoncer à Votre Seigneurie que le colonel Skerret et les troupes espagnoles sous le général Cruz, étaient, le 22, à Manzanilla, où elles sont restées pour attirer l'attention du maréchal Soult.

Permettez-moi de mander à Votre Seigneurie que la Régence a donné des ordres pour que sur-le-champ un nombre considérables d'ouvriers se missent à couper le Trocadero, de maniere à l'isoler.

Nous espérons que cette retraite du Xénophon de Dalmatie ne s'opérera pas aussi tranquillement que celle de Moreau, et que tous les talents de M. le premier manœuvrier de l'armée échoueront en route. Il éprouvera sans doute, lui et ses 3000 chariots de pillage, quelque légere interruption de la part de l'armée de Lord Wellington qui déjà était à Tolede, de celle du général Hill qui marchait par sa gauche pour opérer sa jonction avec son commandant en chef, et de la garnison de Cadix, renforcée des détachements de Skerrett et de Cruz, et surtout du corps de Ballasteros. Nous ne parlons point des masses de paysans et de citoyens de l'Andalousie et du royaume de Cordoue qui se leveront de toutes parts pour punir leurs anciens oppresseurs. On peut évaluer les débris des trois corps de Soult, Leval et Drouet de 35 à 40,000 hommes; tous les corps réunis pour leur disputer le passage, soit que Soult se porte au nord, soit qu'il se porte dans l'Est, ne se montent pas à moins de 80 mille hommes, commandés par un Wellington. On peut donc être tranquille et attendre patiemment le nouveau résultat que nous promet encore la journée de Salamanque.

Tous les reproches vont tomber aujourd'hui sur l'obstination de Monsieur le Maréchal à rester paisible possesseur du petit paradis terrestre, aujourd'hui *le paradis perdu*, des Andalousies, dont il a été pendant deux ans le souverain, indépendant de Napoléon aussi bien que de Joseph. Messieurs de Raguse et d'Albufera ne manqueront pas de se porter ses accusateurs: ce dernier surtout qui va voir son duché, ses revenus, ses 200 millions de Valence, s'évanouir sous ses pieds, comme le duché d'Abrantes du coupe-jarrêt nommé Junot.

Nous ne verrons jamais aucun sujet de regret et de désespoir dans ces mouvements rapides et inconsidérés qui portent de nos jours les armées et la furie française à Cadix et à Moscou. Nous nous rappellons toujours au sujet de ces élans

gigantesques le mot de ce célebre officier du régiment du Roi prêt à percer son adversaire qui s'était trop avancé : " la retraite sera difficile." Un historien de l'antiquité dont chaque maxime est devenue un oracle politique, militaire et philosophique, Tacite avait dit, il y a bien des siecles ; *Omnia inconsulti impetûs cœpta, initiis valida, spatio languescunt.*

Qu'il nous soit permis d'interrompre ici le cours de notre narration pour rendre aux habitants et aux doubles autorités de Cadix le tribut d'hommages que méritent leur constance et leur persévérance à s'être maintenus, ainsi qu'ils l'ont fait, et à travailler au bonheur de la patrie, sous le feu et devant les artifices d'un ennemi qui n'a pas cessé d'employer pendant deux années tous les moyens de rompre leur unité, non moins que leur union avec la Grande-Bretagne. C'est aujourd'hui plus que jamais que nous voyons Cadix mériter son glorieux surnom des Colonnes d'Hercule. Braves et loyaux habitants, agréez nos félicitations sur l'heureuse énergie dont vous recevez en ce moment la récompense, après un demi-lûstre de peines et de souffrances inouïes. Reprenez vos occupations, allez revoir vos belles campagnes, purifiez vos temples, embrassez des amis dont vous fûtes long-temps séparés ; et après avoir rendu grâces à l'Etre Suprême que fut toujours le vengeur des innocents et le pere des orphelins, réunissez-vous à ces intrépides et fideles alliés qui vous ont prodigué leur sang et leurs trésors, avec une constance que rien n'a pu ébranler, pour chasser à jamais, sous les auspices de votre sauveur le plus grand général du siecle, pour exterminer les barbares ramassés de toutes les parties du monde, qui se sont fait un jeu de venir jusques du fond du Nord, porter le fer et la flamme sur vos toits, de massacrer inhumainement vos femmes et vos enfants : que tout sujet de différend entre Juramentos, Colons et Espagnols s'éteigne dans le sentiment commun de la vengeance dont le moment est arrivé contre vos oppresseurs. Donnez aux Français eux-mêmes l'exemple qu'un peuple, peut être opprimé, malheureux, tyrannisé, sans cesser pour cela d'être fidele à son Dieu et à ses Bourbons ses maîtres légitimes ; qu'une sincere réconciliation patriotique ne fasse plus de vous qu'un peuple de freres ; qu'une nation toujours ennemie des usurpateurs, et qu'on dise en parlant de votre illustre cité :

. . *scissâ vadit Discordia pallâ,*
*Quam cum sanguineo sequitur Bellona flagello.**

* Déchirant son manteau, la Discorde s'enfuit,
Et de son fouet sanglant Bellone la poursuit.

Extrait des Papiers de Cadix.

Cadix, 25 *Août*.—Le moment si impatiemment désiré est enfin arrivé. Enfin nous voyons notre superbe ennemi, ces hommes féroces qui nous menaçaient, qui nous insultaient depuis si long-temps, abattus, humiliés sur les côtes mêmes de la Péninsule. Le siége de Cadix est levé. Les brillants triomphes, le progrès de l'armée alliée, conduite par le *grand* général anglais, ont déjà produit les plus heureux résultats. Le siége de Cadix a été levé, et sa sûreté a été assurée dans les plaines de Salamanque. L'obstination du vandale Soult à retarder cet heureux moment, finira par être extrêmement avantageux à la cause commune.

Aujourd'hui, à la pointe du jour, a commencé la destruction *publique* de ses ouvrages, redoutes, batteries, magasins à poudre, etc. L'obscurité de la nuit n'a pas été suffisante pour cacher sa détermination forcée, car nous pouvions entendre distinctement les explosions répétées de tous les magasins à poudre. La lumiere du jour nous a fait voir clairement la fuite des Vandales. Les ouvrages formidables de la Cabazuela ont cessé d'exister à une heure du matin; à dix heures nous avons pris possession de ce point, et nos barques ont navigué en paix sur ce rivage naguere si terrible tandis que l'ennemi l'occupait.

Nos troupes en front de la ligne se sont mises aussitôt en marche, et ajoutent aux embarras de l'ennemi, elles ont ainsi très-à-propos précipité sa retraite, et détruit les traînées de poudre qu'il avait allumées pour l'explosion des magasins restants. La plus grande partie des canons de siége tout le long de sa ligne, sont demeurés intacts ou mal encloués. Ses chaloupes canonieres n'ont pas même été brûlées, mais ils en ont coulé bas un grand nombre. On a trouvé dans les salines beaucoup des sabres et une quantité d'armes de toute espece. Les infirmeries et les cantines sont restées entieres. Telle a été la précipitation et la confusion de la retraite de Soult!

Sur le quay, à onze heures, on entendait de tous côtés les patrons des barques crier avec joie: "Qui veut s'embarquer pour le port St. Marie?" On a fait des dispositions à cet effet: mais la cavalerie de l'ennemi a resté toute la

matinée dans les champs près de Ste. Marie afin de couvrir la retraite et de protéger la queue de ces redoutables assiégeants de Cadix. Nous verrons pourtant avant peu ces terribles héros engagés.

Dépêche Télégraphique des Lignes.

Depuis hier (24) à midi jusqu'à aujourd'hui (25) pareille heure. L'ennemi a abandonné ses lignes, et nos troupes ont occupé les ouvrages qui avaient été érigés au Puerto Réal et au Trocadero. Il ne reste aucun canon monté dans le château ou fort de Santa Catalina. Les affûts ont été brûlés, et les magasins adjacents détruits, ainsi que les Salines. Une forte colonne d'infanterie et de cavalerie ennemie s'est retirée du côté de Xérès. Don Marcos Gruceta est arrivé pour établir des gouvernements provisoires dans les districts évacués. Don F. Macrell a pris possession de Sainte Marie avec sa division ; et Don J. Martinez chef d'escadre a pris celle du Trocadero, avec une division des petits bâtiments qu'il commandait.

Nous apprenons par le capitaine de port, qu'il est arrivé un bâtiment chargé de fruits venant d'Alicante. Le maître rapporte que les troupes alliées avaient débarqué dans cette ville huit jours avant son départ, qui a eu lieu il y a huit jours, et il nous en assure comme d'un fait positif.

Extrait d'une Lettre du 26 Août.

J'ai à vous informer aujourd'hui, que les Espagnols ont pris possession de tout le pays autour de Cadix. L'armée française s'est retirée la nuit derniere aussi loin que Xérès, et ce matin elle s'est mise en marche sur Séville. Je suis assuré, maintenant d'une maniere digne de foi, que le projet de Soult est d'abandonner entierement l'Andalousie, et qu'il n'attend que l'arrivée de son armée à Séville, pour mettre ses intentions à exécution.

La nuit avant que Soult n'évacuât le port Ste. Marie, il leva sur la ville une contribution de 12,000 piastres, et fit arrêter quelques-uns des habitants, parce qu'ils refusaient de payer leur portion. La plupart furent pourtant libérés le lendemain matin, lorsqu'on se fut assuré qu'ils n'avaient pas le moyen d'avancer une seule gourde.

Le fort Catalina a offert le plus beau coup-d'œil qu'il fût possible de voir. L'ennemi avait miné la plupart des magasins à poudre, mais jusqu'à présent il n'y en a encore que trois qui aient sauté. Il a été défendu, en conséquence, que personne n'allât de ce côté.

Les habitants de Cadix semblent, pour ainsi dire, avoir renouvelé leur existence. Les femmes en particulier, sont en extase de l'idée de revoir leurs amis et leurs parents du port Ste. Marie et des autres places des environs, qu'elles n'ont pas pu voir depuis que les Français ont pris possession de l'Andalousie.

L'arrivée de ces heureuses nouvelles d'Espagne ne nous permet gueres de faire aujourd'hui de longues observations sur le contenu des deux derniers bulletins officiels de la grande armée (le 13e et le 14e) qui nous sont arrivés lorsque nous terminions ce Numéro. On voit que la guerre continue à être aussi active que sanglante sur cette longue ligne de 150 lieues qu'occupent les neuf corps d'armée français. Nous n'avons point encore les bulletins russes qui nous servent régulierement à rectifier les bulletins français; mais comme nous avons l'habitude de ces fanfaronades rédigées par Buonaparté lui-même, et que rien n'est aujourd'hui plus aisé que de démêler la vérité au travers de ce fatras de gasconades militaires, nous voyons clairement que si la ville de Smolensk est prise, cette conquête à coûté sans aucun avantage bien marquant une perte prodigieuse à ses conquérants; que l'armée française a au moins perdu 20 mille hommes, pour ne pas dire davantage, du 10 au 12 Août; que l'armée russe n'est ni coupée ni dispersée, comme l'étaient jadis dès le début des campagnes les armées Autrichiennes. Si Buonaparté fait des progrès, quelque regrettables qu'ils soient, il est permis au moins de s'en consoler, et d'espérer en pensant à la difficulté de la retraite. Moscow pourrait bien être un second Cadix pour ces autres invicibles!

Mais ce qu'on ne pourra pas ne point remarquer sans éprouver la plus vive satisfaction, c'est de voir se former pour la Russie dans la personne du Prince de Wittgenstein une nouveau Wellington, destiné à la sauver. C'est une singuliere coincidence que celle de la blessure du maréchal Oudinot à l'épaule avec celle du maréchal Marmont à l'omo-

plats, à-peu-près dans le même temps, et surtout la maniere dont cet événement est mentionné comme concourant avec la proximité d'un bois à arracher la victoire des mains des Français, au moment où ils la tenaient sans doute comme à Salamanque!—Nous nous flattons que la relation du Prince Wittgenstein nous donnera bientôt une toute autre idée de cette victoire négative.

Nous ne pouvons nous empêcher de faire ici mention d'une circonstance qui a précédé l'arrivée de ces bulletins en Angleterre. La nouvelle de la prise de Smolensk étant arrivée à Paris avant le bulletin qui en devait rendre compte, et que l'on sait être rédigé par Buonaparté seul; et le sénat conservateur ayant tenu à cette époque trois séances sécretes, le bruit s'était répandu le Dimanche 6 au soir, que Buonaparté, obligé de payer de sa personne pour encourager ses troupes, avait eu été tué ou blessé si dangereusement, que l'on ne s'attendait pas qu'il pût survivre à ses blessures.

Il nous est impossible de peindre la joie, le bonheur, les transports que cette rumeur causa universellement d'une extrémité de la capitale à l'autre. On s'embrassait, on se tendait la main, on courait les uns chez les autres pour se féliciter; nous vîmes même quelques personnes se préparer à illuminer comme pour la victoire de Salamanque, ce que comme le dit la Sainte Ecriture: "La perte des méchants fait pousser dans la cité autant de cris de joie que les succès des bons. *In bonis justorum exultabit civitas, et in perditione impiorum erit exultatio.*" (Prov. XI. 10.)

Le gouvernement a reçu la nouvelle que le 18 d'Août la garnison française qui avait été laissée à Astorga, et qui consistait en 1400 hommes, commandés par un brigadier-général, avait capitulé au général espagnol Santocildes. Elle s'est rendue à la seule condition d'être échangée le plus promptement possible contre un nombre égal de prisonniers espagnols. Le général Clauzel qui commande aujourd'hui les débris de l'armée, si bien dite du Portugal, a fait avec 12,000 hommes d'infanterie et 2000 de cavalerie, une pointe très-audacieuse de Burgos jusqu'à Astorga, pour tenter de libérer les garnisons de Toro, de Zamora et d'Astorga. Il est parvenu à dégager et emmener les deux premieres; mais les 300 chevaux qu'il avait poussés jusqu'à Astorga, n'étant arrivés devant cette ville que le 20, il était trop tard, et ce ne fut qu'en usant de la plus grande célérité et en ruinant leurs chevaux, que ces cavaliers purent rejoindre le gros de leur troupe après avoir levé une légere contribution à la Bañeza.

Le maréchal Masséna, invalide lui-même, est parti des eaux de Barréges pour aller encore au feu en Espagne. Il a emmené avec lui 1000 invalides et conscrits pour aller commander les débris des débris qu'il avait laissés lui-même à Marmont. On pense facilement que si Lord Wellington l'a déjoué et battu, lorsqu'il avait 4 corps d'armée sous ses ordres, il n'en aura pas une excessive frayeur lorsqu'il ne commandera plus qu'une armée de 25,000 hommes toute composée de pieces et de morceaux de régiments. Il est agréable de voir dans l'absence du maître, le sénat tenter de nouveaux efforts contre l'Espagne, et dégarnir à cet effet la France du peu de troupes qui y restait.

Timebat iram Senatus, ni paruisset. TAC.

S. A. S. le Prince Héréditaire d'Orange a été nommé aide-de-camp de S. A. R. le Prince Régent, en récompense de la belle conduite qu'il a tenue à la bataille de Salamanque, ainsi que dans toutes les autres occasions, depuis qu'il s'est trouvé auprès de Lord Wellington.

Des lettres de Stockholm du 24 font mention que le Prince de la Couronne devait s'embarquer sur un yacht royal, qui allait partir sous l'escorte d'une frégate, pour Abo, où devait se trouver l'Empereur Alexandre. S. M. Impériale avait desiré avoir une conférence avec lui sur la conduite de la guerre.

De l'Imprimerie de SCHULZE et DEAN, 13, Poland Street, Oxford Street.

On souscrit chez M. PELTIER, 7, Duke Street, Portland Pl.

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CCCXLI.—*Le* 20 *Septembre,* 1812.

OPÉRATIONS MILITAIRES.

L'extrême abondance de matériaux que nous fournit en ce moment la triple guerre de Russie, d'Espagne et d'Amérique, nous met dans la nécessité de suspendre pour quelque temps l'insertion des articles littéraires et dramatiques par lesquels nous sommes dans l'usage de commencer notre publication. Nous n'avons pas plus d'espace qu'il n'en faut pour y consigner successivement les rapports officiels et privés des grands événements qui se passent, et dans lesquels les historiens futurs auront à rechercher les causes de la restauration ou de la dissolution de l'Europe.

Les 13e et 14e bulletins français étaient suivis de plusieurs rapports particuliers des généraux commandant les divers corps d'armée, sur les affaires résumées en masse dans le grand bulletin

officiel impérial. En comparant ces rapports privés avec le bulletin, on verra qu'ils ne s'accordent pas toujours *in genere, numero et casu*. En les confrontant ensuite avec les bulletins russes, on les trouvera encore plus discordants.

---

*Rapport du Prince d'*Eckmühl *au Prince Major-Général.*

Donbrowpa, le 7 Août, 1812.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de V. A. le rapport de l'affaire qui a eu lieu le 23 Juillet, en avant de Mohilow, entre une partie des troupes du 1er corps et le corps russe du prince Bagration.

J'entrai le 20 à Mohilow. Le 21, le 3e régiment de chasseurs fut attaqué par l'avant-garde du prince Bagration, qui voulait occuper cette importante ville. Ce régiment perdit 100 hommes et fut ramené.

Le 22, je plaçai en position le 85e régiment d'infanterie de ligne, commandé par le général Frédéricha.

Le général Bagration était arrivé à Novoi-Brichow. Il voulait donner une bataille pour entrer à Mohilow. Il avait 4 divisions d'infanterie, 5000 Cosaques et 8000 hommes de cavalerie, en tout 35,000 hommes.

Je n'avais à Mohilow que les 57e, 61e, et 111e régiments de la division Compans (le 25e avait été laissé avec la brigade Pajol et le 1er de chasseurs sur la Berezina, pour couvrir Minsk); le 85e et le 108e de la division Dessaix, la division de cuirassiers du général Valence, et le 5e de chasseurs à cheval. La position de Salta-Naecka, dont j'envoie un croquis à V. A. me parut propre à bien recevoir l'ennemi.

Dans la nuit du 22, je fis barricader le pont qui est sur la grande route, créneler l'auberge qui est vis-à-vis. Le pont du moulin de droite fut coupé par une compagnie de sapeurs, et les maisons des environs crénelées. Le 85e fut chargé de défendre ces postes, et de tenir, en

cas d'attaque, pour donner le temps aux autres troupes échelonnées entre cette position et Mohilow d'arriver. Ces dispositions prises, je me retirai à Mohilow pour presser l'arrivée de la division Claparede et des troupes détachées du général Pajol.

Le 23, à sept heures du matin, je reçus le rapport que les avant-postes étaient attaqués ; à huit heures je trouvai le 85e régiment attaqué très vivement. Le général Frédérichs, qui le commandait, avait fait de bonnes dispositions, et pendant toute la journée, a déployé du calme et beaucoup d'intrépidité. L'artillerie légere de la division et celle du 85e avaient été disposées la veille. Leur feu fut très-meurtrier, et au bout d'une heure de combat, il y avait déjà au-delà de 500 morts russes. Douze à quinze pieces russes débouchererent du bois et se mirent en bataille sur le plateau du moulin dont le pont avait été détruit. Des régiments d'infanterie russe se formerent. Un bataillon du 108e fut envoyé pour soutenir les compagnies du 85e qui étaient sur le pont ; quelques pieces d'artillerie furent opposées à celles des Russes. Le combat devint très-vif de ce côté. Les forces de l'ennemi augmentaient à chaque instant. Le bataillon du 108e, qui avait repoussé les Russes, fut obligé de céder au nombre. Le général Guyardet, avec deux bataillons du 61e, arrêta la poursuite de l'ennemi, et fit repasser le ravin aux Russes, qui l'avaient passé, en poursuivant le bataillon du 108e.

Pendant que ces choses se passaient sur la droite, je donnai l'ordre au général Frédérichs, qui défendait le débouché de la grande route avec beaucoup de vigueur, de faire passer le défilé à un bataillon du 108e et à quelques compagnies du 85e, et de charger les pieces ennemies. Ce mouvement qui fut exécuté avec une grande précision, et dirigé par le colonel Achard, du 108e régiment, eut une grande influence sur les mouvements de la gauche de l'ennemi, qui se vit forcé à un mouvement rétrograde. Le bataillon commandé par le colonel Achard avait fait prisonnier un bataillon ennemi qui fut ensuite délivré. Le colonel fut blessé d'une balle au travers du bras, et ne put se soutenir sur les hauteurs qu'il avait occupées.

L'ennemi avait fait avancer une masse considérable, formée en colonne serrée, pour entreprendre de nouveau de forcer le défilé du pont. Elle se trouvait dans la direction du chef d'escadron Polimey, qui l'arrêta après un feu très-vif, et lui fit essuyer beaucoup de perte. Le nombre des

morts de l'ennemi, qui était déjà très-considérable sur ce point, fut doublé.

L'action se soutenait encore avec chaleur de part et d'autre, et avec une grande infériorité de notre côté.

Les autres troupes étaient en réserve sur notre droite, où l'on devait présumer que l'ennemi porterait des forces, et surtout sa nombreuse cavalerie. Sur les six heures du soir, toutes mes reconnaissances sur la droite n'ayant pas vu d'ennemis, les troupes qui avaient été mises en réserve, en particulier le 111e, furent dirigées sur la grande route. Le général Frédérichs reçut l'ordre de renouveler son attaque. Un bataillon du 85e, qui dès la veille, avait été placé à l'extrême droite, et un du 61e, attaquerent la gauche de l'ennemi. Les deux attaques eurent du succès. L'ennemi retira son artillerie, et ses troupes suivirent ce mouvement sur tous les points.

Le 111e régiment et le 61e de la 5e division, conduits par le général Compans, furent chargés de poursuivre l'ennemi jusqu'à Novosielski. La nuit arrêta la poursuite à cet endroit.

Je dois les plus grands éloges à la conduite des troupes, et en particulier à celle du 85e régiment. Pas un soldat n'a quitté son poste pour conduire les blessés, et les jeunes comme les anciens soldats ont montré une grande valeur. Les anciens soldats ont donné à leurs jeunes camarades l'honorable témoignage qu'il n'y avait plus de conscrits dans leurs régiments.

La perte de l'ennemi a été grande. Il a laissé plus de 1200 morts sur le champ de bataille, et au-delà de 4000 blessés, dont 7 à 800 sont restés entre nos mains. Notre perte, suivant les états des corps, se monte à 900 hommes tués, blessés ou prisonniers.

Je réitere les éloges que je dois à la conduite du général Frédérichs, à tous les officiers d'état-major, qui ont bien payé de leurs personnes. L'un d'eux, aide-de-camp du général Haxo, a été tué.

Je profite de cette occasion pour prier V. A. de demander à S. M. des récompenses pour plusieurs d'entr'eux. J'en joins ici l'état à celui des officiers, sous-officiers et soldats des 4e et 5e divisions qui ont mérité d'être cités avec distinction. Je prie V. A. de solliciter l'honneur de ses faveurs.

Je suis, etc.

(Signé) Le Maréchal Prince d'Eckmühl

Rapport de l'Etat-Major de l'Armée Autrichienne.

L'ennemi, forcé dans le défilé de Kosibrod, marcha toute la nuit du 10 au 11 sur Horodetzka; il fut joint dans sa retraite par les troupes qu'il avait tirées de Kobryn, ainsi que par le détachement de Knorring, et, après avoir passé le défilé de Horodetzka, il se plaça sur les hauteurs derriere cet endroit.

Le flanc droit et le front de cette position, couverts par un marais impraticable de plus de mille pas de largeur, n'offraient que deux points pour parvenir à l'ennemi, savoir la digue qui, à Horodetzka, forme la route de poste, et celle près de Podubne : sa gauche débordait ce dernier village, et il avait hérissé d'une nombreuse artillerie les débouchés de ces deux défilés.

Le 11, je marchai à Horodetzka, et occupai la tête du défilé; le 7e corps renforcé par deux régiments de cavalerie et deux batteries, se dirigea sur Szabia. On fit la reconnaissance de l'ennemi. Les rapports des prisonniers et des déserteurs portaient ses forces à 30,000 hommes. Elles ne s'élevaient pas à moins de 35,000 hommes et 60 pieces de canon. Tormazow commandait en personne.

M. le général Reynier, qui s'était chargé de reconnaître la gauche de l'ennemi, trouva qu'il avait négligé d'occuper Podubne, et que son aile s'était contentée d'observer un bois, par lequel passe le chemin de Széreszen à Kobryn, au lieu de s'y appuyer. Il se hâta de profiter de cette double faute, en s'assurant de Podubne par une division de chasseurs; et il fut convenu entre nous qu'il déboucherait, avec le 7e corps et les renforts que je lui avais assignés, par le bois, pour attaquer et tourner la gauche de l'ennemi, pendant que j'appuierais ses mouvements par des attaques simulées sur Horodetzka et Podubne.

Dans le même temps, la division de Siegenthal, détachée précédemment à Maletz, y laissa un bataillon et quelque cavalerie pour observer cette partie, assurer nos derrieres et dérober notre marche à l'ennemi, rejoignit le corps d'armée, et fut placée en réserve du 7e corps près de Szabia.

Le 12, on remarqua, à la pointe du jour, que l'ennemi,

auquel aucun de nos mouvements ne pouvait être dérobé, parce qu'il occupait les hauteurs dominantes, avait porté la majeure partie de ses forces vis-à-vis le débouché de Podubne ; et lorsque le 7e corps, auquel se joignit la brigade Lilienberg, commença son mouvement vers le bois à sa gauche, il se hâta de former avec sa seconde ligne un flanc parallele aux débouchés de ce bois. Vers dix heures du matin, le 7e corps parvint à la lisiere du bois et se porta avec rapidité en avant pour gagner le terrain nécessaire à son déploiement, qui se fit avec le plus grand ordre sous le feu continu et redoublé de l'ennemi, qui, de son côté, ne cessa de renforcer et de prolonger tellement son flanc, qu'il déborda de beaucoup notre droite ; ce qui, nous ôtant la possibilité de le tourner, réduisit tous nos efforts à repousser ses attaques réitérées, et à le replier sur son centre.

Le combat ne tarda pas à devenir général à Horodetzka, Podubne, et surtout sur la droite. On se battit avec acharnement ; l'ennemi redoubla d'efforts et fit plusieurs attaques très-vives pour nous rejeter dans le bois ; il fut constamment repoussé avec perte ; je saisis le moment critique où son attaque sur notre droite était des plus vives, pour faire passer le marais qu'on avait jugé impraticable, à un bataillon de Colloredo, au-dessus et à droite de Podubne ; ce bataillon effectua ce passage en front, enfonçant jusqu'aux genoux, escalada la hauteur opposée, et attaqua avec impétuosité l'ennemi qui la couronnait. Cette attaque imprévue dans le flanc facilita celle de notre droite, qui, bientôt renforcée par le 2d bataillon de Colloredo, ne tarda pas à repousser l'ennemi jusqu'à la hauteur de Podubne. Il tenta cependant, à l'extrémité de sa gauche, un dernier effort, et fit, avec une masse de cavalerie bien supérieure, une derniere attaque sur celle de notre droite ; celle-ci l'attendait de pied ferme, et pendant que la cavalerie autrichienne le prenait en flanc, la brigade saxonne de Polentz le chargea en front et le culbuta en un clin-d'œil derriere son infanterie. La nuit mit fin au combat ; l'ennemi en profita pour faire filer son artillerie et le gros de ses troupes sur Kobryn, et nous abandonna le champ de bataille ; une heure de jour de plus, il perdait sa communication, et se trouvait adossé aux marais.

Le 13, je poursuivis avec toute la cavalerie et l'artillerie légere, l'arriere-garde ennemie, composée de 7 à 8000 hommes de cavalerie, de chasseurs à pied et de quelque artillerie. Nous trouvâmes sur le champ de bataille un très-

grand nombre de morts et de mourants ; malgré la célérité de notre poursuite, nous ne pûmes rejoindre l'arriere-garde que près du village de Strichou, où elle fit mine de vouloir tenir ; mais elle fut culbutée à l'instant, et ne dut son salut qu'aux marais qui, dans ces contrées, coupent parallelement de lieue en lieue la direction de sa retraite, et forment autant de défilés, qu'il est impossible de tourner dans sa proximité.

Nous arrivâmes vers une heure à Kobryn ; l'ennemi avait déployé une nombreuse cavalerie devant cette ville ; quelques décharges d'artillerie suffirent pour les chasser. En se retirant, il mit le feu au pont de Muchavice ; nos tirailleurs arriverent encore assez à temps pour le conserver.

La division Bianchi occupe Kobryn ; le 7e corps campe à droite, le corps autrichien à gauche de cette ville, derriere le Muchavice ; l'ennemi est en pleine retraite vers Ratno et ses marais.

Les différents rapports ne m'étant pas encore parvenus, je ne peux qu'évaluer à peu-près la perte de l'ennemi. Elle se monte au moins à 3000 hommes tués et blessés, et 500 prisonniers. Celle du corps autrichien consiste en près de 1000 hommes tant tués que blessés.

Au bivouac près de Kobryn, le 13 Août, 1812.

RAPPORTS DE L'ETAT-MAJOR DU 7e CORPS.

Rapport du 11 *Août.*

Le 7e corps est parti de Pruszani à midi, pour passer le défilé de Kosbrod après les divisions autrichiennes qui marchaient sur Horodetzka. Après avoir passé le défilé à Kosbrod, il prit la route de Brzesc par Zabia, où il prend position. L'avant-garde s'avance à Podubne à l'entrée de la nuit, et occupe la petite digue qui traverse les marais pour aller à la ferme de Podubne, et qui n'est pas praticable pour l'artillerie ; elle chasse les postes de cavalerie ennemie qui observaient le passage, et établit des postes en avant du marais, qui se prolonge depuis au-delà de Horodetzka jusqu'à l'entrée du bois de Podubne.

Rapport du 12 Août.

Les reconnaissances envoyées de grand matin dans le bois de Podubne sur les chemins de Brzesc et de Twele, occupent le débouché du bois sur les deux chemins, et font quelques uhlans russes prisonniers à Kiwatice. Des patrouilles d'infanterie, passant les marais par Zabia, prirent plusieurs cavaliers ennemis qui cherchaient leurs chevaux qui s'étaient enfuis pendant la nuit dans les marais.

A huit heures du matin, une forte colonne d'infanterie ennemie, qu'on a appris ensuite être les 9e et 15e divisions, avec une brigade de cavalerie, paraît sur les hauteurs entre Zambiosc et la ferme de Podubne, se dirige sur les postes qui ont passé la digue qui traverse le marais, et les force à se replier à l'entrée de la digue; cette colonne se forme sur la hauteur, y met en batterie 30 pieces de canon, et envoie de l'infanterie dans le marais pour s'emparer de cette digue que l'avant-garde défend. Le corps d'armée se met en marche pour soutenir l'avant-garde, se place devant Podubne, et force l'ennemi à renoncer à l'attaque de la digue. L'avant-garde, composée d'un bataillon d'infanterie légere, d'un bataillon d'artillerie légere, de hussards, de chevau-légers de Polentz et lanciers saxons, soutenus des régiments de chevau-légers autrichiens de Hohenzollern et Oreilly, envoyés par le prince de Schwartzenberg, se met en marche pour tourner le marais, traverse le bois, que les ennemis ne font observer que par le rég. de dragons Czernikowsky et de uhlans tartares, et se place au débouché de ce bois sur le chemin de Twele. La 1re division du 7e corps suit le mouvement de son avant-garde vers dix heures, et la 2e division la suit jusqu'à l'entrée du bois, aussitôt que la division autrichienne du général Siegenthal arrive pour la remplacer à Podubne. Lorsque l'avant-garde, après avoir débouché du bois, paraît sur le flanc et les derrieres de l'ennemi, il fait changer de front à une partie des 6e et 15e divisions, pour lui faire face, dirige sur l'avant-garde le feu d'une nombreuse artillerie qui démonte de suite plusieurs pieces des deux batteries d'artillerie légere saxonne et autrichienne. L'arrivée de la premiere division avec d'autre artillerie soutient l'avant-garde; on se prolonge derriere la gauche de l'ennemi. La brigade d'infanterie autrichienne du général Sillenberg, envoyés par le prince de Schwar-

tenberg au général Reynier, se place entre la gauche de la premiere division et l'extrémité du bois : ce général est bientôt après blessé, et le lieutenant-général Bianchi vient prendre le commandement de cette brigade. La 2e division saxonne, composée seulement de la brigade du général Saar, passe ainsi le bois, et se place devant à la gauche de la brigade autrichienne ; elle est bientôt attaquée par l'ennemi, qui cherche à prendre le bois : cette brigade repousse plusieurs attaques, et est secondée par les troupes autrichiennes qui occupent Podubne, et envoient des tirailleurs dans les marais. Elle cherche, après avoir repoussé les attaques de l'ennemi sur le bois, à s'emparer des hauteurs qui dominent la digue de Podubne. Cette brigade est appuyée par deux batteries de six pieces de canon chacune et le tout de l'artillerie de la 1re division, et ainsi que par celui des batteries autrichiennes placées près Podubne ; mais c'est le point que les ennemis tiennent le plus fortement, parce qu'ils craignent que s'ils l'abandonnent, les troupes autrichiennes qui se trouvent à Podubne ne passent le marais et n'augmentent les forces qui sont sur leur flanc et sur leurs derrieres. Ils dirigent toujours de nouvelles troupes contre la brigade du général Saar. Un régiment de dragons charge le 2d régiment d'infanterie légere saxonne, qui forme aussitôt avec le plus grand ordre un quarré, et repousse cette charge. Pendant ce temps, la cavalerie de l'avant-garde se prolongeait vers la droite jusque près de la grande route de Kobryn, et se liait toujours avec la 1re division, qui était dans la même direction, mais qui ne pouvait pas s'avancer autant. La cavalerie ennemie s'étendait depuis le plateau de Podubne jusqu'à Zawznies sur la route de Kobryn, et était soutenue par une nombreuse artillerie et par une partie de la 18e division ennemie, qui, restée le matin devant Horodetzka, était venue prendre position à quelque distance de la gauche de la 15e division. Toute cette ligne était garnie d'une artillerie très-nombreuse. La cavalerie ennemie tenta une charge contre la droite de la cavalerie, mais elle fut repoussée par le régiment de dragons autrichiens de Hohenzollern et les chevau-légers saxons de Polentz, qui firent une fort belle charge et plusieurs prisonniers. Un moment après cette charge, le général Frelich arriva pour augmenter la cavalerie de la droite, avec deux régiments de hussards autrichiens. Vers le soir, le général Reynier fit faire un nouvel effort par la brigade du général Saar, pour s'emparer du plateau de Podubne. Il la fit soutenir par un

bataillon autrichien de la division du général Bianchi, et par des tirailleurs de la 1re division, tandis que des tirailleurs des troupes que le prince de Schwartzenberg avait à Podubne traversaient les marais. On s'empara du plateau ; mais la nuit fit cesser le combat, et empêcha de suivre l'ennemi, qui commença dès-lors sa retraite. Dans le même temps, la cavalerie eut ordre d'envoyer plusieurs parties et patrouilles vers Twele sur la route de Kobryn et on y prit un commissaire, qui confirma la retraite de l'ennemi.

Rapport du 13 *Août.*

A cinq heures du matin, les troupes se mirent en marche pour attaquer l'ennemi qui se retirait sur la route de Kobryn, mais qui avait encore une arriere-garde sur les hauteurs entre Horodetzka et Zamlym. La droite de la cavalerie, qui fut augmentée du régiment de dragons autrichiens de Levenehr, se dirigea sur Twele et se plaça à la gauche de ce village, afin de couper la retraite à l'ennemi qui pressa de l'effectuer, et fut vivement canoné sur la route jusqu'à ce que la cavalerie eût tourné Twele, où les ennemis avaient une arriere-garde d'infanterie qui se retira promptement dès qu'elle vit le mouvement. Le prince de Schwartzenberg fit alors charger la cavalarie sur l'ennemi, qui était encore entre Twele et Sulkew, et on a continué à le suivre, se retirant dans le plus grand désordre sur Kobryn où il n'a pas osé s'arrêter. Un régiment d'infanterie qui était à Kobryn derriere la Machawiez, et commençait à brûler le pont, s'est enfui à l'arrivée des hussards et de l'artillerie légere saxonne. Deux batteries, servies par des canonniers, à pied saxons, et qu'on avait fait avancer le matin avec la cavalerie, sont arrivés à Kobryn aussitôt que l'artillerie légere.

On a tué et pris beaucoup d'hommes à l'ennemi dans cette poursuite. On n'a pas encore de renseignements assez exacts pour estimer sa perte dans les journées des 12 et 13, parce que le champ de bataille est très-étendu et que les prisonniers ne sont pas réunis ; mais on peut l'évaluer au moins à 3000 tués, blessés ou prisonniers.

Les habitants de Kobryn disent qu'il a passé un très-grand nombre de blessés, et il en reste encore beaucoup sur

le champ de bataille. On n'a pas encore les états des perte du 7e corps : mais par estimation, elle peut être évaluée à 1000 tués ou blessés.

Les troupes saxonnes ont montré la plus grande bravoure. La brigade du général Saar a combattu et attaqué avec infiniment de vigueur, et la division du général Lecoq a soutenu avec calme un très-grand feu d'artillerie. Les tirailleurs ont marché avec ardeur sur l'ennemi. L'artillerie a parfaitement tiré et a bien soutenu le feu de l'ennemi qui avait une artillerie supérieure, et en a démonté plusieurs pieces

Kobryn, le 13 Août 1812.

(Signé) REYNIER.

Le Gén. Com. en chef le 7e Corps de la Grande Armée.

A la fin du 14eme bulletin se trouvait un rapport du successeur d'Oudinot, le général Gouvion Saint Cyr, dont la lecture réfléchie ne permettait pas de douter qu'il n'eût été défait après une action extrémement sanglante. Le nombre des généraux français et bavarois blessés le témoignait suffisamment. Le rapport russe inséré dans la Gazette de Stockholm, du 31 Août, dissipe toute incertitude à cet égard. Le voici :

Sur la Bataille de Polotsk.

Le comte de Wittgenstein mande que le maréchal Oudinot se porta promptement en arriere après la seconde affaire du 29 Juillet, et qu'il fut depuis fréquemment attaqué par l'avant-garde russe, qui suivait ses mouvements ; mais ayant reçu des renforts, il voulut tenir ferme à Polotsk, où il y eut le 5 (17) une action qui dura quatorze heures, coûta aux Français un grand nombre d'hommes, et les obligea à se retirer dans leurs retranchements. Dans la retraite et pendant la bataille nous fîmes environs 2000 hommes prisonniers. Le Duc de Reggio qui avait d'abord été renforcé par la division de Bavarois du général de Wrede, reçut un

nouveau renfort de la division du général Deroy, après quoi il y eut, le 6 (18) du courant, une affaire extrémement meurtriere. Les troupes russes, malgré leur infériorité en nombre, furent victorieuses sur tous les points, poursuivirent l'ennemi jusques dans la ville, et continuerent le combat dans les rues, jusqu'à ce que l'obscurité de la nuit y mit fin. Cette journée a été mémorable par le nombre de tués et de blessés, mais pourtant nous avons fait prisonniers deux lieutenants-colonels, quinze officiers et 500 soldats. Le général dit qu'il ne peut pas faire assez d'éloges de la bravoure que les troupes ont montrée en cette affaire. Le maréchal Oudinot avait été blessé à l'épaule le 17 de ce mois, et le général Gouvion St. Cyr avait pris le commandement en sa place.

Les bulletins russes relatifs aux affaires de Smolensk et Valentina, ne sont pas encore arrivés aujourd'hui 15 Septembre, mais le rapport suivant relatif aux événements antérieurs à ces journées, nous prépare à recevoir des relations beaucoup moins défavorables que celles que les Français ont publiées.

Extrait de la Gazette de Pétersbourg.

NOUVELLES OFFICIELLES DES ARMÉES.

Le commandant en chef des armées, Barclay de Tolly, informe Sa Majesté Impériale que l'adjudant-général baron de Winzingerode lui a fait passer le rapport suivant ;

Je crois de mon devoir d'informer Votre Excellence que j'ai forcé l'ennemi d'abandonner Welish, Ushwart, et les fauhourgs de Surasch ; j'ai déjà détaché de fortes patrouilles à Navel, et conséquemment la ville de Wellickkie Luki et la route de Pétersbourg sont maintenant libres.

Le bruit qu'on avait répandu que l'ennemi s'était porté en grande force dans ce voisinage, était faux. La totalité

de ses forces réunies et concentrées est à Witepsk, et s'il a poussé en avant de gros détachements de cavalerie, ce n'est pas uniquement pour ramasser des provisions dont l'armée éprouve un besoin extrême. Il m'arrivive journellement des prisonniers.

Le commandant en chef Barclay de Tolly a transmis le rapport suivant, en date du 3 (15) Août.

J'ai le bonheur d'informer Votre Majesté Impériale que l'ennemi, harcelé par le détachement du baron-général Krasnow qui avait avec son détachement gagné son flanc, que l'ennemi, dis-je, s'est retiré de Porietschie et a concentré ses forces à Rudna; et mon flanc droit se trouvant à ce moyen assuré, j'ai marché en avant avec toute l'armée, et le 2 d'Août (14) j'ai pris position au village de Wolkowa, ayant la riviere Wodra en front, et mon aile gauche appuyée sur le lac Kasplen. La seconde armée devait prendre position à Nadra, mais ayant reçu avis que l'ennemi avait passé le Dnieper à Dabrowka en grande force, et qu'il marchait vers Loedi, le prince Bagration ordonna au 7e corps commandé par le lieutenant-général Rajowski de passer sur la rive gauche du Dnieper afin de renforcer le major-général Newcrowski, qui était posté avec un détachement à Krasnow; le reste des troupes de la seconde armée a, ce matin, pris possession de Nadra.

Dans le cours de la nuit derniere, on a reçu avis que l'ennemi, après avoir quitté Rudna et Liosna, marchait sur Lubawitschy. Vu cette circonstance, le reste de la seconde armée qui est à présent à Nadra, se portera aujourd'hui à Katon, sur la rive gauche du Dnieper, et le 6eme corps occupera Nadra. Toutes les troupes légeres sous le commandement du gén. Platow, aidées par le détachement sous le comte Pahlen, sont à la poursuite de l'ennemi sur la route de Lubawitschy.

Selon mes rapports, l'avant-garde de la premiere armée a pris environ 150 hommes de tous rangs, prisonniers,

Gothembourg, 6 Septembre.

Nos dernieres nouvelles des grandes armées vont jusqu'au 18 d'Août. Il y avait eu une bataille dans les rues de Polotsk ; les Français en avaient été complétement chassés, avec perte de 7000 tués et 2500 prisonniers. Au nombre des blessés est le maréchal Oudinot, qui a reçu une blessure grave à l'épaule. Les Russes ont fait une sortie de Riga, dans laquelle ils ont pris huit canons et fait 500 prisonniers. On estime que depuis le commencement des hostilités, les Russes ont fait 14,000 prisonniers.

Le Prince de la Couronne est retourné d'Abo le 31 du mois dernier. Il a été reçu par l'Empereur Alexandre de la maniere la plus brillante, et il a été décoré des premiers ordres de la Russie. Lord Cathcart a de même été reçu avec une grande distinction. Il a été décoré de l'ordre de St. Alexandre Newsky.

Les deux lettres suivantes, extraites du *Journal de l'Empire*, trouvent ici naturellement leur place.

Extrait d'une Lettre de Smolensk, du 22 Août, 1812.

Pendant la semaine derniere, à peine suis-je descendu de cheval ; mais, quand les affaires vont bien, on ne sent pas la fatigue. Nous voici enfin en Russie. Le pays est beau, la récolte abondante, le climat agréable, et nous sommes dans la partie la plus peuplée de ce vaste empire. Vous concevrez aisément que, près de l'ancienne capitale de la Russie, toutes choses présentent de grandes ressources. C'est ici que la noblesse russe a ses plus grandes propriétés ; il n'y a aucune comparaison avec les environs de Pétersbourg qui sont malsains et coupés de lacs. Jamais le spectacle de l'intérieur de Smolensk, à notre entrée dans cette ville, ne s'effacera de ma mémoire. Figurez-vous toutes les rues et toutes les places encombrées de mourants et de morts, et les flammes éclairant de tous côtés cet effroyable tableau. C'est alors qu'on put juger

de la générosité des Français. Rien n'était plus touchant que de les voir se précipiter au milieu du feu, et employer, à arrêter les progrès de l'incendie, le temps qu'ils auraient pu donner au repos. Malheureusement il fut impossible de sauver les quartiers bâtis en bois. Je suis logé dans la maison d'un conseiller russe. J'y ai remplacé un colonel qui n'a pas eu le temps d'emporter ses effets. J'y ai trouvé, sur une table, l'ordre du jour, où l'on promettait à l'armée russe que les murs de Smolensk seraient témoins de la destruction des Français. A chaque moment, je vois passer des colonnes de prisonniers, parmi lesquels il y a plusieurs officiers, entre autres un général et un colonel. L'un est le général Tschitschagow, frère du commandant d'une des divisions de Barclay de Tolli, et l'autre le Baron Armfeldt, neveu du général de ce nom qui a si souvent changé de pays. Ils ont été pris à la brillante affaire où le brave général Gudin a été blessé. Hier nous eûmes le malheur de le perdre. On lui a coupé la cuisse au-dessus du genou; mais il a été impossible de le sauver. A chaque heure du jour, un grand nombre d'officiers assiégeaient ses appartements pour s'informer de son état Hier, on me dit qu'il venait d'expirer. C'était un lion dans une bataille; mais dans la société, il n'était pas possible d'être plus doux et plus affable. Sa mort a été bien vengée. Nous avons fait un horrible carnage des ennemis à Valentina. Les généraux russes, Mamenski et Esca, sont restés morts sur le champ de bataille; mais le général Korff qui, dit-on, a été mortellement blessé, est une perte encore plus sensible. Depuis ce moment, nous les poursuivons sans pouvoir les atteindre. Ils se sauvent à toutes jambes. On dirait qu'ils craignent de ne pas arriver à temps à Moscow, pour assister au *Te Deum* qu'ils y vont chanter; car cette hymne est devenue pour les Russes l'hymne de la mort et a remplacé le *De profundis*. Mais ce charlatanisme n'en impose ni aux habitants ni aux troupes. Les déserteurs et les prisonniers que nous avons faits, parlent de la division et du découragement qui regnent dans l'armée russe. Nous nous indignons de voir tant de pays perdu, sans qu'ils aient voulu risquer une bataille générale. La santé de l'armee est excellente, et nous ne manquons ni de viande ni de pain.

(Journal de l'Empire, du 7 Septembre—Traduction.)

Extrait d'une autre Lettre de Smolensk, du 23 Août, 1812.

Les Russes sont si fideles à leur système de retraite, qu'ils se retirent à Moscow, et de là probablement ils iront prendre une position sur le Volga, et peut-être plus loin. Pendant que nous les repousserons dans leurs déserts, nous occuperons leurs meilleures provinces, et recueillerons toutes les ressources. Nous avons encore deux mois devant nous. Tout le monde nous dit qu'ici le mois de Septembre est magnifique, et que les mauvais temps ne commencent qu'à la fin du mois d'Octobre. Suivant les nouvelles que nous avons de Moscow, il y regne la plus grande terreur. Quoique les voyageurs vantent l'hospitalité des nobles de cette ville, ceux-ci se dépêchent d'emporter tous leurs effets; ils emballent leurs tableaux et leurs archives; nous nous en soucions peu, s'ils nous laissent leurs vins et leurs cuisiniers. Il est difficile de se faire une idée de la confusion de cette immense cité. Figurez-vous la situation de Paris, si les Russes étaient à Châlons. Les femmes de Smolensk sont assez jolies; mais presque toutes se sont sauvées à Moscow, d'où elles s'enfuiront à Pétersbourg, où elles ne seront pas plus tranquilles. Nous avons trouvé, sur un officier russe, une lettre datée de cette capitale, où l'on dit que les familles russes embarquent leurs effets les plus précieux, à bord des bâtiments anglais. Le champ de bataille autour de cette ville et sur la route de Moscow, est horrible à voir. Je ne puis concevoir que tant de Russes et si peu de Français aient mordu la poussiere. Nous remarquons que l'ennemi a perdu un grand nombre d'officiers. Le général russe Knorring a eu une jambe emportée. L'Empereur Alexandre avait ordonné de défendre Smolensk jusqu'à la derniere extrémité. Malheureusement il ne s'est pas trouvé là pour faire exécuter ses ordres. On dit qu'il devait quitter Moscow, le 19, pour revenir à l'armée. J'ai vu R*****, hier, il a été fait prisonnier à Smolensk; il attribue les derniers échecs des Russes au défaut d'habileté dans le général, et, en effet, je pense comme lui; car qu'est-ce qu'il a fait depuis le commencement de la campagne? Il a fait des magasins pour y mettre le feu, construit des retranchements pour les abandonner; livré la Pologne, s'est enfui à Witepsk, jurant de défendre Smolensk; puis, quand il nous y a vus en face, il l'a laissé prendre de haute lutte. Les voilà donc battant en retraite sur Moscow; si c'est là un plan arrangé d'avance, il faut avouer que les Russes forment de singulieres combinaisons.

(Journal de l'Empire—Traduction.)

La route que Buonaparté suit en ce moment est la même que suivit au commencement du siecle un guerrier avec lequel on a déjà remarqué qu'il avait plusieurs traits de ressemblance, pour la témérité et la présomption. Nous doutons cependant que Buonaparté imite la faute que fit Charles XII en se portant de Smolensk sur le midi de la Moscovie. Nous croyons que le passage suivant, extrait de l'Histoire *de Charles XII* par Voltaire, fournira à nos lecteurs un rapprochement intéressant.

" Les Russes, chassés partout, repasserent le Borysthene, qui sépare la Pologne de leur pays. Charles ne tarda pas à les poursuivre ; il passa ce grand fleuve après eux à Mohilow, derniere ville de la Pologne, qui appartient tantôt aux Polonais, tantôt aux Czars ; destinée commune aux places frontieres.

" Le Czar qui vit alors son empire où il avait fait naître les arts et le commerce, en proie à une guerre capable de renverser dans peu tous ses grands desseins, et peut-être son trône, songea à parler de paix : il fit hasarder quelques propositions par un gentilhomme polonais qui vint à l'armée de Suede. Charles XII, accoutumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leurs capitales, répondit : " Je traiterai avec le Czar à Moscow." Quand on rapporta au Czar cette réponse hautaine : " Mon frere Charles," dit-il, " prétend toujours faire l'Alexandre : mais je me flatte qu'il ne trouvera pas en moi un Darius."

" De Mohilow, place où le Roi traversa le Borysthene, si vous remontez au Nord, le long de ce fleuve, toujours sur les frontieres de Pologne et de Moscovie, vous trouvez à trente lieues le pays de Smolensko, par où passe la grande route qui va de Pologne à Moscou. Le Czar fuyait par ce chemin ; le roi le suivait à grandes journées. Une partie de l'arriere-garde Moscovite fut plus d'une fois aux prises avec les dragons de l'avant-garde Suédoise. L'avantage demeurait presque toujours à ces derniers ; mais ils s'affaiblissaient à force de vaincre dans de petits combats qui ne décidaient rien, et où ils perdaient toujours du monde.

" Le 22 Septembre de cette année, 1708, le roi attaqua auprès de Smolensko un corps de dix mille hommes de cavalerie et de six mille Calmouks.

" Ces Calmouks, sont des Tartares qui habitent entre le Royaume d'Astracan, domaine du Czar, et celui de Samarcande, pays des Tartares Usbecks, et patrie de Timur, connu sous le nom de Tamerlan. Le pays des Calmouks s'étend à l'orient jusqu'aux montagnes qui séparent le Mogol de l'Asie Occidentale : ceux qui habitent vers Astracan sont tributaires du Czar : il prétend sur eux un empire absolu ; mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître, et fait qu'il se conduit avec eux comme le grand Seigneur avec les Arabes, tantôt souffrant leurs brigandages, et tantôt les punissant. Il y a toujours de ces Calmouks dans les troupes de Moscovie, le Czar était même parvenu à les discipliner comme le reste de ses soldats.

" Le Roi fondit sur cette armée, n'ayant avec lui que six régiments de cavalerie et quatre mille fantassins. Il enfonça d'abord les Moscovites à la tête de son régiment d'Ostrogothie. Les ennemis se retirerent. Le roi avança sur eux par des chemins creux et inégaux où les Calmouks étaient cachés. Ils parurent alors et se jeterent entre le régiment où le roi combattait et le reste de l'armée Suédoise. A l'instant et Russes et Calmouks entourerent ce régiment, et percerent jusqu'au roi ; ils tuerent deux aides-de-camp qui combattaient auprès de sa personne. Le cheval du roi fut tué sous lui : un écuyer lui en présentait un autre ; mais l'écuyer et le cheval furent percés de coups. Charles combattit à pied, entouré de quelques officiers qui accoururent incontinent autour de lui.

" Plusieurs furent pris, blessés ou tués, ou entraînés loin du roi par la foule qui se jetait sur eux. Il ne restait que cinq hommes auprès de Charles : il avait tué plus de douze ennemis de sa main, sans avoir reçu une seule blessure, par ce bonheur inexprimable qui jusqu'alors l'avait accompagné partout et sur lequel il compta toujours. Enfin un colonel nommé Dardof se fait jour à travers des Calmouks avec seulement une compagnie de son régiment ; il arrive à temps pour dégager le Roi : le reste des Suédois fit main basse sur ces Tartares. L'armée reprit ses rangs : Charles monta à cheval, et tout fatigué qu'il était, il poursuivit les Russes pendant deux lieues.

" Le vainqueur étant toujours dans le grand chemin de la capitale de Moscovie, il y a de Smolensko, auprès de-

quel se donna ce combat, jusqu'à Moscow, environ cent de nos lieues françaises: l'armée n'avait presque plus de vivres. On pria fortement le roi d'attendre que le général Levenhaupt, qui devait lui en amener avec un renfort de quinze mille hommes, vînt le joindre. Non-seulement le roi, qui rarement prenait conseil, n'écouta point cet avis judicieux, mais, au grand étonnement de toute l'armée, il quitta le chemin de Moscow, et fit marcher au midi vers l'Ukraine, pays des Cosaques, situé entre la petite Tartarie, la Pologne et la Moscovie, etc.

SUR LA CAMPAGNE D'ESPAGNE.

Les espérances que la victoire de Salamanque avait fait concevoir, n'étaient ni extravagantes, ni dénuées de fondement. Toutes les nouvelles qui sont arrivées depuis, ont prouvé combien elles étaient justes; et malgré les prédictions de certaines personnes toujours résolues de tout voir en noir, malgré les illusions de certains écrivains britanniques qui s'obstinent constamment, et en quelque sorte par état, à ne voir dans les triomphes de leur pays que des causes plus certaines et plus prochaines de sa ruine, les succès des armes britanniques se déroulent aujourd'hui avec une majesté sans égale d'une extrémité de la Péninsule à l'autre. Comme l'envie est toujours aux aguêts pour enlever au vrai mérite ce qui lui est dû, il existe un petit nombre de personnes, qui, professant un mépris total de la vérité et de l'opinion publique, essayent encore aujourd'hui d'attribuer au hasard, des événements qui sont et ne peuvent être que les combinaisons les plus profondes du génie. Ils ne peuvent nier que l'on n'ait remporté des avantages signalés, que l'on n'ait exécuté des faits d'armes éclatants; mais ils maintiennent impudemment que l'on est redevable des uns à la folle précipitation avec laquelle l'ennemi chercha à profiter de nos erreurs, et que les

autres sont dus uniquement à la bravoure machinale de nos gens. Ils ne veulent pas apercevoir dans les divers mouvements des forces commandées par Lord Wellington, les traces d'un plan régulier, et conséquemment ils ne supposent pas que l'on ait pu calculer les événements possibles, et que ce n'ait été qu'après une pleine et mûre considération de ses moyens que le noble commandant en chef britannique, convaincu qu'ils étaient suffisants, a entrepris la noble tâche de délivrer l'Espagne. Ils déclarent dans leur sagesse qu'il s'est avancé au delà des frontieres du Portugal, sans savoir, et peut être même sans s'embarrasser de ce qui pouvait résulter de sa marche téméraire en avant, et ne comptant pour sa sûreté, dans quelque situation quil pût se trouver, que sur le courage de ses troupes. En conséquence, ils regardent comme un événement très-probable qu'il sera chassé de toutes ses conquêtes avec la même rapidité qu'il les a effectuées; et dans la bonté ordinaire de leur cœur ils font tout ce qu'ils peuvent pour empoisonner la joie et l'enthousiasme du peuple, en lui faisant craindre quelques grands désastres futurs. Heureusement le temps des déceptions politiques est passé, elles ne peuvent plus rien sur l'esprit du peuple. Les victoires qui ont renversé l'édifice de la tyrannie française en Espagne, ont également dissipé les brouillards des préjugés en Angleterre. La nation connaît parfaitement aujourd'hui, et elle est profondément pénétrée de la grandeur et de l'efficacité de ses moyens militaires, ainsi que de l'habileté et de l'énergie avec lesquelles ils sont mis en action, et elle ne desire plus autre chose maintenant que de voir continuer des efforts qui ont déjà été couronnés d'un succès aussi marqué. Le cri d'alarme est entendu aujourd'hui sans découragement, comme dénué de tout fondement ; et lorsque l'on pense à la glorieuse cause de la liberté pour laquelle on

combat en ce moment dans la Péninsule, tous les classes ressentent le même intérêt, éprouvent le même sentiment, et le cœur du paysan comme celui du pair et du prince vibrent à l'unison.

Une semblable révolution dans les sentiments populaires n'est pas et ne peut être la conséquence du raisonnement ni de la corruption Elle est l'effet de l'expérience sur des esprits naturellement bien disposés, trop véhéments pour ne pas être égarés quelquefois, mais pourtant doués de trop de raison pour rester long-temps sous l'influence des préjugés et de la déception. Quelle est pourtant l'expérience qui a produit un changement aussi soudain et aussi universel ? C'est celle des faits ; celle que quelques corneilles politiques, qui cherchent encore à empoisonner l'oreille du public par des prédictions sinistres, essayent en vain de discréditer ; celle qui prouve que nos succès en Espagne ne sont pas les suites d'événements et de hasards imprévus, mais qu'ils prennent leur source dans un plan que chaque nouveau triomphe sert à développer, et qui est clair aujourd'hui aux yeux de tout observateur impartial et sans préjugés.

Lord Wellington savait que, quoique la guerre de Russie eût obligé Buonaparté de rappeler divers corps d'Espagne pour les faire marcher au Nord, les forces françaises qui restaient dans la Péninsule étaient encore considérables ; et qu'elles excédaient de beaucoup celles qu'il avait sous son commandement, ou qu'il pouvait tirer de l'Espagne elle-même. Mais ces forces ennemies étaient divisées, et lui offraient plusieurs points d'attaque, sur lesquels il pouvait porter, sinon une supériorité, au moins une égalité de forces. S'il les engageait séparément, la valeur éprouvée de ses gens, la confiance qu'ils avaient dans ses talents, et leur dévoûment à la cause pour laquelle ils combattaient, le mettaient en sûreté contre une défaite, si elles ne lui

assuraient pas la victoire. Une bataille douteuse lui laissait le pouvoir de se retirer sans être rompu, tandis qu'un triomphe lui permettait, vu la distance à laquelle les autres armées françaises étaient postées, de poursuivre les avantages qu'il avait remportés, jusqu'à ce qu'il eût ou détruit les forces avec lesquelles il aurait été engagé, ou qu'il les eût mises hors d'état d'entreprendre de nouvelles opérations. Alors il pouvait tomber sur un nouvel ennemi, et suivre le même système jusqu'à ce qu'il ne lui restât aucun adversaire à combattre et à vaincre. A l'époque à laquelle ce plan fut formé, les forces françaises dans la Péninsule étaient divisées en trois armées. Celle de Marmont occupait le Nord, celle de Soult le Sud, et celle de Suchet l'Est. Il y avait en outre quelques corps intermédiaires pour maintenir la communication des uns avec les autres, et une division assez considérable destinée à protéger la capitale. Si, à l'ouverture de la campagne, notre commandant eût marché en droiture sur Madrid, Soult et Marmont se seraient joints aussitôt, et l'auraient forcé par leur écrasante supériorité à une retraite précipitée et peut-être désastreuse. Pour les combattre avec succès, il fallait qu'il les tînt divisés, et c'est pour cela, ainsi que pour masquer ses intentions véritables, que tandis qu'il s'assurait des moyens de les mettre à exécution, il détournât l'attention de l'ennemi par l'attaque brusque et la capture de Ciudad Rodrigo dans le Nord, par la destruction du pont et des forts d'Almaraz au centre, et par l'assaut et la brillante conquête de Badajoz dans le Sud. Ainsi sur trois points importants, non-seulement il alarma les Français, mais encore il les affaiblit prodigieusement, et il s'ouvrit la voie pour entrer en Espagne, soit par le Nord soit par le Sud, laissant ses adversaires hors d'état de juger de quel côté il avait le projet d'agir, et en conséquence de réunir leurs forces pour défendre le

point menacé. Marmont étant le plus près, Lord Wellington résolut de l'attaquer ; et s'il parvenait à le défaire, de chasser l'usurpateur de sa capitale. Il fallait user de la plus grande rapidité pour empêcher la jonction des forces hostiles. Lord Wellington pensa que par l'attaque de Salamanque il engagerait Marmont à lui livrer bataille isolément ; mais lorsqu'il s'aperçut que ce général avait pris derrière le Douro une position où il pouvait recevoir des renforts, il le fit sortir de cette forte position par un mouvement rétrograde, et par des démonstrations de timidité, il lui inspira cet excès de confiance qui se promet d'avance le triomphe, mais qui mene à la ruine, et qui dans cette occasion enhardit Marmont à combattre avant même qu'il eût été joint par sa cavalerie et par la puissante division que Joseph lui amenait sur son flanc gauche.

Notre illustre commandant n'eût pas plus tôt uni sa présomption dans la bataille sanglante de Salamanque, qu'il poursuivit son adversaire sur les ives du Douro, complétant ainsi sa déroute, et ne aissant en même temps à Joseph aucune raison de oupçonner que sa véritable intention était de marher sur Madrid, car autrement il aurait été au ouvoir de celui-ci, en défendant les passes des montgnes, de retarder la marche de l'armée anglaise squ'à ce que Soult ou Suchet eussent pu venir à on secours. Mais en partant de Cuellar, la marche ur Madrid fut rapide et si inattendue que l'usurpaeur ne songea qu'à assurer sa sûreté par la fuite, et il abandonna à l'armée alliée sa capitale, ses pas-s, ses troupes, son meilleur arsenal. La rapidité, ec laquelle ces importants avantages furent remortés, fut telle que ni Soult ni Suchet ne purent ire un seul mouvement défensif qu'après que Maid fut en notre possession, et lorsque leurs opéraons ne pouvaient avoir d'autre but que de les met- à même d'effectuer leur retraite.

Tel a été le système formé, adopté, et mis avec succès en pratique par le génie, les talents et l'activité de notre commandant. Tous ses mouvements, avaient été projetés, et toutes ses intentions ont réussi. Il a détruit l'armée de Marmont à Salamanque, et par sa seule marche à Madrid il a délivré Cadix (et cela au moment où les bombes de l'ennemi devenaient de plus en plus destructives) il l'a délivré des horreurs d'un siége qui durait depuis plus de deux ans ; il a affranchi Séville, Malaga, toute la côte de l'Est et probablement la totalité de l'Andalousie, du royaume de Grenade, et vraisemblablement bientôt aussi la province de Cordoue, la Manche et la Nouvelle Castille de la présence et de l'oppression des envahisseurs, et il les a forcés de s'enfuir vers Valence, afin de maintenir leurs communications avec la France, par l'Arragon et la Catalogne, si toutefois il ne leur faut pas repasser les Pyrénées. Par la même cause, non-seulement les côtes du Nord de l'Espagne sont entierement évacuées, mais la France, elle-même, est épuisée de ses derniers soldats ; et tandis que Massena rentre en Espagne avec 10,000 hommes, les seules forces disponibles qu'ait l'ennemi, et qui est trop légere pour changer la fortune de la guerre, la côte de France toute entiere reste exposée à être insultée et envahie.

Nous espérons que personne ne prétendra plus long-temps que des événements aussi importants et qui conduisent tellement à la délivrance de la Péninsule, et définitivement à celle de toute l'Europe, proviennent du hasard. Il n'y aura que des hommes qui auront toute honte bue, des gens à qui il importe peu de passer pour des insensés où des imposteurs, qui oseront nier aujourd'hui qu'ils sont le résultat du génie militaire qui réunit le talent, qui enfante des plans et des projets, à l'habileté et l'activité qui les exécutent.

SUR LES GUERILLAS ESPAGNOLS.

Extrait d'une Lettre d'un Officier de la Marine, arrivé depuis peu de la Corogne.

La route de la Corogne à Madrid est libre, et les couriers réguliers vont être rétablis. A l'avenir tous les renforts qui arriveront d'Angleterre pour l'armée britannique iront à la Corogne; on fait en ce moment-ci les arrangements nécessaires pour les approvisionner sur la route. Depuis la défaite de l'armée de Marmont, nombre de déserteurs arrivent journellement à la Corogne. Il en a passé 300 à bord des transports que nous avons convoyés; il y en avait un bien plus grand nombre encore qui n'attendaient qu'une occasion pour venir en Angleterre; dans les deux jours que nous y sommes restés, il en est arrivé au-delà de 100.

Quant aux guérillas, le plus marquant de leurs chefs est Espoz y Mina. Il y a quelque temps, il fut griévement blessé; en conséquence il envoya demander aux bâtiments Anglais qui étaient sur la côte, un chirurgien, parce qu'il n'avait pas confiance au sien. On envoya un chirurgien d'une des frégates, et il retourna le 22 d'Août, après avoir été quelque temps avec Mina. Nous tenons de lui les circonstances suivantes. L'armée de Mina consiste en 7 ou 8000 hommes, dont 2000 de cavalerie; il garde toujours 6000 hommes avec lui au quartier-général, qui est ordinairement à 8 ou 9 miles de Pampelune. Le reste est détaché pour différents services. La totalité de ces troupes est tenue dans un état de discipline excellent, la cavalerie, surtout; ils sont bien habillés, bien nourris, et payés régulierement tous les quatre jours. Sa position doit inquiéter singulierement les Français en les obligeant de maintenir une nombreuse garnison à Pampelune, et d'avoir toujours une espece d'armée pour escorter leurs convois allant et venant de France. Il attaque aussi leurs partis de fourageurs, et en dernier lieu il les a souvent chassés jusqu'aux portes de cette ville. Ses troupes lui sont entierement dévouées et ont en lui la plus grande confiance; en effet ou il les a constamment conduites à la victoire, ou lorsqu'on lui a opposé une force supérieure, il les a extriquées, avec peu de perte. Quoique toujours en action, et qu'il

fasse continuellement des pertes, son armée a toujours été en augmentant. Il a reçu dans ces derniers temps des secours pécuniaires considérables du gouvernement espagnol, qui joints au butin qu'il fait, de temps à autre, sur les Français, et au revenu qu'il préleve dans la partie du pays qu'il occupe, lui permet, en usant d'économie, de payer ses troupes régulierement. Il a en dernier lieu rarement décliné de combattre les Français à nombre égal. L'enthousiasme et la valeur de ses troupes ont justifié sa résolution ; car il est presque toujours sorti de ces affaires avec l'avantage de son côté. Ces actions coûtent cher, mais elles font voir à ses troupes ce dont elles sont capables, quand elles sont bien conduites. Lorsque le chirurgien anglais le quitta, il était assez bien rétabli pour pouvoir monter à cheval.

J'aurais bien du plaisir si je pouvais vous faire un pareil tableau des autres corps de guérillas ; mais la vérité m'oblige de vous dire qu'ils sont bien inférieurs, quoique les hommes possedent toutes les qualités réquises pour faire de bons soldats. Leurs chefs se sont élevés de la même maniere que Mina ; mais ils n'ont ni ses talents, ni les mêmes avantages pour acquérir les connaissances de la profession militaire ; ils ont cependant bonne volonté d'apprendre, et ils cherchent à le faire ; mais dans ce moment leur discipline est fort imparfaite : ils ne se hasardent jamais en raison de cela à attendre de pié ferme une charge des Français, ni à les combattre là où il faut manœuvrer ; outre cela, ils sont mal tenus, ne reçoivent presque jamais leur paie, et ce qui est encore pis, ils sont abominablement mal nourris. Il est d'autant plus difficile de se rendre compte de cela qu'ils possedent un pays qui fournissait à la subsistance de plus du double en troupes françaises. Les corps de guérillas sont connus par le nom de leurs chefs, savoir ; Longa, qui a 4000 hommes ; Don Gaspar, qui en a 1500 ; les corps de Renovales, Porlier et Campillo, en font ensemble 12000. C'est là ce qui forme l'armée de Mendizabal, qui vient d'acquérir beaucoup de distinction dans les environs de Bilbao. Le colonel Carrol officier britannique, est avec eux et jouit d'une grande estime de la part de leurs chefs.

Les Français sont maintenant chassés de toute la côte du nord, depuis Guteria jusqu'à la Corogne, à l'exception de la seule place de Santona qui est très-forte, et a une bonne garnison : un corps des guérillas de Mendizabal l'observe. Le corps de Don Gaspar est détaché de même devant Guteria, et c'est avec le reste que Mendizabal et Renovales ont combattu dernierement les Français à Bilbao.

CADIX.

Sur la Défaite d'O'Donnell par Harispe en Murcie.

Article Officiel tiré de la Gazette de la Régence, du 18 Août.

Le brigadier, adjudant-général de l'état-major, Don Juan Polons et Mexica, chef de l'état-major de la 2e et 3e armée, mande d'Orihuela, en date du 31 Juillet, au chef de l'état-major-général, ce qui suit :

Monseigneur,

J'ai rendu compte à Votre Excellence des attaques faites par la plus grande partie de la force disponible de la 2e et 3e armées, le 21 Juillet, sur les points de Castella, Ibi et autres dans la Sarania, où étaient les postes avancés de Suchet. Le 26, l'ennemi, comme je vous l'ai mandé, n'avait fait aucun mouvement, et aujourd'hui il occupe encore la même position de même que nos troupes, quoiqu'elles soient réduites de beaucoup dans la position qu'elles occupaient avant l'action dont voici les détails.

L'objet de Son Excellence le commandant en chef, étant, selon son plan bien digéré et bien combiné, d'attaquer, de battre, et de chasser l'ennemi des points mentionnés, sur notre front, sur la rive gauche de la Xucar. Les ordres nécessaires furent donnés pour que les troupes se missent en mouvement, ce qui fut aussitôt commencé par le 1er bataillon de Burgos et le second de Majorque qui entrerent à Alicante dans la nuit du 18 du courant, marchant au môle comme pour s'embarquer dans les bâtiments anglais et espagnols, feinte qui ne fut exécutée que par le 2e bataillon de Majorque. Ceci, ainsi que le nombre de bâtiments dont était composé le convoi, ayant en apparence un grand nombre de troupes de débarquement, devait amuser et en effet réussit à amuser l'ennemi dans les villes qui sont le long de la côte.

La nuit du 20, la droite de notre ligne débarqua entre

Xejona et Ibi, lequel point devait être attaqué le lendemain par la division de réserve qui avait fait voile d'Alicante avec les régiments de Chenchilla, des Canaries, des volontaires d'Alicante, 30 mineurs, 50 chevaux et le premier bataillon de Burgos, le tout commandé par le feld-maréchal Roach et le brigadier Creagh. Le centre bivouaqua à une demi-lieue de Castella avec les bataillons de la Corunna et Guadix sous le brigadier Michelena ; et la réserve avec les bataillons des gardes royales Wallones, le 1er de Badajoz et Cuença sous le comte de Montijo, à une lieue sur les derrieres, passa la Venta de Tibi. L'aile gauche composée de la 3e section de l'infanterie, des bataillons de Baylen, Alcazar, et Lorca, et le 2e des dragons, l'un et l'autre conduits par le brigadier Santestevan et le colonel Meayres, étaient le dernier au-delà de Pitul, et l'autre, quoiqu'il dût être entre Sax et Bear, se plaça dans Villena, tous les deux devant attaquer les points de Castella, Onil et Bear, tomber sur Ibi, si l'ennemi s'y réunissait, et ne pas permettre impunément à sa cavalerie dont on savait la plus grande partie à Bear, de se porter sur le centre et la droite de notre ligne. Deux pieces d'artillerie et deux escadrons du 2e régiment de la cavalerie provinciale resterent à deux lieues de Castella.

Les troupes partant de ces positions, se mirent en marche le 21 au matin, les guérillas commencerent à faire feu, à trois heures du matin, et sur le centre à la vue de Castella, et sur l'aile droite en front d'Ibi. Au point du jour, l'infanterie de la gauche était à la Sierra de Cid ; ayant aperçu l'ennemi, les corps de tirailleurs et Alcazar eurent ordre de descendre à l'ouest du château de Castella, les autres corps les suivant. Ce fut sans doute ce mouvement qui obligea les Français à abandonner cet endroit, à travers lequel Michelana passa, aux trousses de l'ennemi.

Nos adversaires tinrent bon et augmenterent leur feu de trois ou quatre pieces d'artillerie qui étaient dans une batterie qu'ils avaient construite dans la direction d'Ibi ; ils furent renforcés de quelque cavalerie et infanterie. Malgré cela, l'attaque commença sur ce point ; les guérillas pénétrerent dans la place sans faire attention au feu d'un canon placé sur le rempart. Nos deux pieces avec les escadrons de la cavalerie provinciale, passerent par Castella, et la réserve se plaça à la droite, tandis que je regardais comme entendu que l'infanterie de la gauche était dans la vallée. Cent cinquante cuirassiers se présentant devant nos escadrons, furent aussitôt attaqués par ceux-ci et mis en fuite.

Dans ce même moment 400 dragons qui avaient quitté Bear, s'avancerent rapidement, ils chargerent avec impétuosité notre petit nombre de cavalerie et une partie de notre infanterie ; ils réussirent à cerner la cavalerie, aidés par les cuirassiers, mettant en déroute les bataillons de Meayres, et sabrant aussi ceux de Corunna et Guadix.

Son Excellence le commandant en chef, voyant cet événement de ses propres yeux, ordonna à la réserve de se former en masse, plaça ses bataillons en échellons sur la route, et fit marcher les gardes Vallonnes vers le flanc des ennemis ; mais leur cavalerie qui poursuivait nos troupes battues, tâcha de les tourner à la droite, et quoique celles-ci fussent formées de maniere à changer de direction, elles furent chargées avec une telle promptitude, que nos troupes n'eurent pas le temps de tirer une seule fois ; on les sabrait, ou bien on les faisait prisonnieres.

Par ce revers, le désordre se mit dans le régiment de Badajoz. Celui de Cuença tint bon, arrêta l'ennemi, et se retira en bon ordre à la lisiere de la Sierra Cote, ce qui mit en état la moitié de nos deux escadrons battus qui se porterent vers le même Sierra, de rejoindre, étant protégés par le régiment de Cuença qui dans ce jour donna des preuves de discipline.

L'ennemi, libre alors des embarras que notre attaque sur Castella lui avait causés, envoya de l'infanterie et de la cavalerie contre nos troupes à Ibi. La bonne contenance de ces troupes et la maniere dont elles reçurent l'ennemi, lui causerent une grande perte, et l'obligeant à reculer trois fois, méritent des éloges, et prouvent où en est la discipline, et ce que l'on peut toujours attendre de semblables troupes. Leur commandant, voyant le succès du centre, mais que des renforts arrivaient d'Alcoy, ordonna la retraite qu'il fit en bon ordre, étant fort incommodé par l'ennemi dont une partie était sur son flanc, puis il alla se poster dans les Sierras. Malgré tout cela prenant quelquefois une autre position, délogeant d'autres fois l'ennemi des Sierras, sa division continua sa retraite jusqu'à Xejona et de là jusqu'à Alicante, emmenant ses blessés.

Le brigadier Santestevan arriva dans le voisinage, au point du jour, avec sa section de cavalerie ; il prit une position derriere la ville ; et entre les 7 et 8 heures du matin, quand il apprit que l'ennemi avait évacué Bear, il se mit en marche pour cette ville, se faisant précéder d'un escadron ; mais ce mouvement s'étant fait tard, il ne put être d'au-

eun secours dans l'action, et dans mon opinion, il est principalement cause que nous l'avons perdue.

Comparée à celle de l'ennemi, notre perte est excessive; mais, au milieu de nos malheurs, la conduite des troupes nous rassure, puisque, pour ne pas se disperser, elles se sont fait tuer, blesser, ou bien ont été faites prisonnieres.

Par la déclaration des chefs et des officiers prisonniers, nous ne savons que trop que la perte en tués et blessés a été très-grande.

Séance des Cortes.

Le Marquis de Villafranca remit une représentation de la junte supérieure de Murcie, dans laquelle il était articulé que le malheur de la 2e et 3e armée, était plus grand qu'il n'était évalué par le général en chef, Don José O'Donnell, dans ses dépêches: que toutes les forces de la province avaient été inutiles; que l'action de Baza que la gazette de la régence avait donnée comme une victoire, avait été presque aussi désastreuse que celle de Castella, quoiqu'elle ne l'eût pas été si évidemment. En conséquence il proposa que tous les chefs de cette armée fussent changés, y compris l'état-major, vu le peu de confiance du public en eux. Il dit que l'ennemi n'avait que 3000 hommes, et que nos troupes excédaient 10,000. Il réquit un prompt remede.

On lut la dépêche du général O'Donnell, où il dit que l'armée, après avoir remporté plusieurs avantages dans l'action de Castella, avait essuyé quelque perte, parce que deux escadrons de cavalerie avaient été battus sur le flanc gauche; et qu'il espérait que l'action n'aurait aucune suite fâcheuse, bien qu'il sentît qu'elle avait déjoué ses projets.

On lut la dépêche du même général relative à l'action de Baza. Le Senor Villanueva proposa que la Régence fût réquise de fournir ample et exacte information sur le tout. Le comte de Torreno proposa de mander le ministre de la guerre. Le Senor Traver, après avoir rapporté et lu plusieurs notes relatives à cette action et à la conduite du commandant en chef, ajouta qu'on disait que ce commandant avait un ferme appui dans la Régence, parce que son frere était Régent. Mais sûrement, dit-il, ni lui, ni son frere, ne peuvent se croire en sûreté devant vous, à moins d'avoir la justice de leur côté. Alors on lut une résolution prise par les Cortes dans une séance secrette lors de

la première Régence, autorisant le général Ballasteros qui devait se rendre à Valence, à requérir, par la voie de l'intendant de cette armée, telles provisions qu'il jugerait nécessaires pour la subsistance de l'armée dont on lui confiait le commandement. Il dit que cet ordre des Cortes avait été décidément en faveur du général Ballasteros, et non pour aucun autre chef ; mais que la Régence actuelle ayant pris le gouvernement, elle avait donné la commandement de cette armée au général O'Donnell avec la même autorisation. Il observa de plus que le Senor Ribas, intendant de cette armée, était le frere d'un autre des Régents, de sorte qu'il y avait une espece de demi-Régence à l'insu des Cortes. Il proposa, et cela fut unanimement approuvé, de s'adresser à la Régence pour qu'elle envoyât sur-le-champ aux Cortes le secrétaire de la guerre, avec les dépêches originales que la Régence avait reçues relativement à l'action de Castella, avec les ordres donnés et les mesures prises par la Régence pour la recherche des causes de la perte de cette action, pour le déplacement du général en chef et la destitution de celui-ci.

Après qu'on se fût occupé de quelques autres affaires, le ministre de la guerre parut, et lut la dépêche que le général en chef avait envoyée relativement à l'action en question. Il paraît que la cavalerie sous le brigadier-général Santestevan qui aurait dû être entre Sax et Vier, s'était postée derriere Villena, à l'insu du général ; que la premiere charge de la cavalerie avait été repoussée, mais non la seconde où l'infanterie avait été sabrée, les bataillons de Guadix et de Corunne ne faisant aucun mouvement ; que la cavalerie ennemie fut tenue en échec par le régiment de Cuença commandé par son colonel le comte de Montigo, accompagné du général en chef ; que l'ennemi n'avait poursuivi l'armée que jusqu'à une lieue et demie de Castella ; que tous les bataillons, à l'exception de celui de Badajoz où, sans qu'il fût chargé, le désordre se mit, s'étaient parfaitement bien conduits, de même que les escadrons provisoires de la ligne, et les ordonnances du général, que la victoire aurait été à nous, si le brigadier Santestevan avait agi sur la gauche avec les 168 chevaux sous ses ordres ; il fut suspendu sur-le-champ.—Cette dépêche est datée d'Orihuela, le 30 Juillet.

Voici quel était le rapport de la perte—*tués* principaux officiers 8, officiers 13, cadets 0, sergents 16, soldats 364, chevaux 4 ; *blessés*, officiers principaux 1, officiers 30, cadets 3, sergents 18, soldats 401, chevaux 8 ; *prisonniers*,

officiers supérieurs 3, officiers 67, cadets 8, sergents 102, soldats 2685, chevaux 10. Il fit aussi rapport des positions prises à Castella par l'ennemi et nos troupes, et il donna une copie des instructions du général, avec une copie du nombre de troupes dont chaque corps était composé, comme aussi la déclaration d'un officier fait prisonnier et qui s'était échappé, qu'il y avait eu très-peu de troupes dispersées, toute la perte consistant en tués, blessés et prisonniers.

La Régence avait nommé le feld-maréchal Don Xavier Elio, commandant en chef de la 2e et 3e armée, et lui avait enjoint de nommer un officier de réputation pour prendre des informations sur cette action.

Le *Président* demanda quelle destination l'on avait donnée au général O'Donnell ?

Le *Ministre*.—L'organisation d'une armée de réserve. Au Senor Crux Mourgeon et en son absence, au Senor Lorgoni, le commandement de l'Isla.

Le Senor Traver appela l'attention des Cortes sur la démarche de la députation de Valence à la Régence d'Espagne, pour éviter la catastrophe qu'ils avaient un moment redoutée, et dit que ceci était un cas de responsabilité, non du général O'Donnell, mais de la Régence d'Espagne. Il fit encore mention de l'ordre dont il avait parlé dans son premier discours, relatif au général Ballasteros, malgré lequel la Régence avait nommé D. Joseph O'Donnell qui, fuyant de Valence, arriva général de la 2e et 3e armée, avec l'autorisation que les Cortes n'avaient donnée qu'en faveur du général Ballasteros. Il lut l'adresse à la Régence et aux Cortes, de la députation de Valence ; il y avait des griefs contre O'Donnell qui n'en avait pas moins été récompensé. A présent il n'y en a point contre lui ; c'est contre la Régence qu'il s'éleve des plaintes. Le gouvernement est tenu de faire comparaître le général O'Donnell ; l'honneur de son frere le Régent est compromis. Il est nécessaire que cette enquête soit faite par des membres des Cortes. Parmi les militaires il n'y en a point qui puissent faire ces recherches ; tous sont sous l'influence de la Régence. Que diront les Cortes étonnées de la conduite de la Régence employant O'Donnell, en opposition au jugement de la nation ? Que l'enquête se fasse à Alicante et non à Cadix, comme dans l'affaire du général Blake, et cela par des députés des Cortes.

Le Senor Traver s'étendit sur la motion, recommanda de l'énergie aux Cortes, vu leur responsabilité envers la nation.

Extrait d'une Lettre de Madrid, du 14 Août.

Vous verrez par la date de cette lettre que nous sommes enfin parvenus au comble de nos espérances et de nos vœux. Lord Wellington entra dans cette ville le 12, et nous le lendemain. Il m'est impossible de vous donner une juste idée de l'enthousiasme avec lequel nous avons été reçus par ce peuple patriote et si long-temps persécuté. Je n'ai jamais imaginé un spectacle aussi intéressant que celui de notre réception ici. La population tout entiere est venue au devant de nous en versant des larmes de joie. Chaque individu, depuis le premier jusqu'au dernier, embrassait ou l'officier ou le soldat, sur lequel il pouvait mettre la main tandis que nous marchions. Les femmes nous tiraient de dessus nos chevaux, et les hommes nous serraient la main avec la plus grande cordialité. Ils nous invitaient à venir chez eux, et insistaient à ce que nous bussions du vin avec eux presque au détour de chaque rue. Dans la soirée l'ancien gouvernement, les Cortes et Ferdinand VII, furent proclamés de nouveau, au milieu des acclamations de toute la ville. A cette occasion, les anciens magistrats qui avient vécu en disgrâce et dans l'obscurité sous Joseph, furent mis en avant, et marcherent en procession au travers de la ville. L'apparence vénérable de la plupart d'entr'eux, et leur maintien grave, relevé par l'ancien costume espagnol, que l'on porte toujours dans ces circonstances, rendaient ce spectacle extrémement solennel et imposant. Les Guérillas de l'Empecinado, d'el Medico, et d'autres partisans que vous voyez souvent mentionnés dans les papiers-nouvelles, formaient la garde en cette occasion, et semblaient tout fiers de parader dans les rues de leur capitale.

Les illuminations après tout ceci furent magnifiques, et composées principalement d'immenses flambeaux posés sur les balcons; tous les palais étaient ornés au dehors de superbes tapisseries de soie.

Je vous assure que ce n'était pas un petit plaisir pour un Anglais que de se promener cette nuit là dans les rues de Madrid, et d'être salué par cette immense et heureuse foule comme le libérateur de leur pays. Vous auriez été bien

loin de penser que pendant tout ce temps il y avait dans cette même ville une garnison de 2000 Français, qui entendaient tous ces cris de joie, et qui regardaient les illuminations avec lesquelles on nous accueillait. Ces brigands étaient dans le palais du Retiro, qui avait été passablement fortifié. Nous nous attendions qu'il y aurait eu quelques têtes cassées, mais ils nous ont surpris agréablement ce matin en se rendant. Je viens à l'instant de les voir sortir au milieu des acclamations des Espagnols. Les munitions que nous avons prises sont immenses. On me dit qu'il y a de la poudre et des balles pour une guerre de dix ans. Quant à cette ville, je ne puis vous en dire que peu de chose. Les parties que j'en ai vu sont véritablement magnifiques. J'ai vu l'Escurial pendant notre marche, et j'ai été cruellement trompé dans mon attente. Il n'y a jamais eu de place au monde sur laquelle on a fait tant de faux contes. Les descriptions que vous en avez lu sont autant de gasconades. Les meilleurs tableaux ont été enlevés par Joseph ; cependant il en reste encore un grand nombre qui sont ici dans le palais que je n'ai pas encore vu. Je me porte bien et suis même plus fort que jamais, malgré que nous ayons fait une longue marche sous un ciel brûlant.

Extrait de la Premiere Gazette publiée à Madrid, après sa Délivrance, le 16 *Août*, 1812.

Les événements importants qui se sont passés dans cette capitale, depuis le 10 du courant, sont de nature à fixer l'attention de toute l'Europe. Un récit fidele et simple fera couler des larmes de joie dans toute l'Espagne, au milieu des nations alliées, et dans tous les lieux du monde où la vertu n'est pas simplement un mot ; et en même temps il fera pousser des cris de fureur et de dépit à Napoléon et à ses vils satellites. C'est ici le triomphe de la constance, de la valeur, du patriotisme des Espagnols, de la fidélité, de la générosité et de la persévérance des alliés, le sceau éternel de l'opprobre versé sur le despotisme, l'ambition, la tyrannie, la terrible leçon des tyrans, et la leçon salutaire des nations.

Pour éviter toute confusion dans nos idées, nous suivrons l'ordre chronologique, nos lecteurs ayant d'ailleurs droit d'attendre de nous la relation de ces événements dans l'ordre qu'ils se sont passés.

Le 10 Août.—Dès que le bruit de la bataille se répandit, on vit des symptômes d'inquiétude et de perplexité se manifester dans toute la cour de Joseph Napoléon, en conséquence de la déroute complete de l'armée de Marmont. L'alarme et l'épouvante occasionnées parmi les Français et leurs partisans, furent d'autant plus grandes, qu'ils avaient une confiance aveugle dans leur force, croyant leurs troupes invincibles, malgré les défaites qu'ils avaient essuyées en Portugal et en Espagne. Cette prévention étant ainsi dissipée, le trouble et la confusion où ils étaient, certifierent assez aux habitants de cette capitale le véritable état des choses qu'ils s'efforçaient de leur cacher. La joie publique se manifesta de tous côtés. Le bruit de ce grand événement circula rapidement parmi les patriotes, et la police était au désespoir de voir que tous ses efforts pour l'empêcher étaient inutiles. En vain employait-elle les menaces, doublait-elle les espions, remplissait-elle les donjons de patriotes, faisait-elle circuler des bruits que personne ne croyait, uniquement parce qu'ils venaient de sa part. La renommée publia bientôt la mort de Marmont, la destruction de son armée; jusqu'aux dernieres classes du peuple étaient imbues de la nouvelle. Le départ, ou plutôt la fuite de Joseph, de sa cour et de ses partisans, ayant été enfin arrêté dans de nombreux conseils d'état, il arriva que, vers les six heures du soir du 9, des soldats stationnés pour observer les hauteurs de la Guadarrama, donnerent avis qu'ils avaient vu descendre des bataillons anglais. La consternation se répandit aussitôt dans le palais; on donna des ordres, puis des contre-ordres; mais enfin on se détermina à quitter la ville le 10, à six heures du matin. Cette hâte augmenta le désordre parmi les fuyards. Ce ne fut qu'avec la plus grande confusion que le gouvernement intrus rassembla son immense convoi. On voyait le deuil, on entendait des jérémiades dans toutes les familles de leurs partisans. Les uns vendaient leurs meubles à moitié perte ou à tout prix, d'autres les confiaient à leurs amis, et d'autres venaient implorer la protection de ces mêmes insurgés que, quelques jours auparavant, ils regardaient avec dédain. Ils firent argent de tout ce qu'ils purent sauver du naufrage de leurs propriétés. Malheureux fugitifs! ils ne connaissaient pas encore les Français; ils ne savaient pas que l'argent et les effets précieux qu'ils avaient ramassés avec tant de difficulté pour leur subsistance en route, seraient bientôt la proie de la rapacité des troupes qui les escortaient. Avant qu'ils fussent à une demie-lieue de Madrid, ils étaient déjà dépouillés par leur escorte. Enfin ils partirent à 10 heures du matin, couverts de honte et d'opprobre, accompagnés de l'exécration publique et de leurs remords. Le peuple de cette capitale fut l'heureux spectateur du départ de cette caravane, et se distingua par sa prudence et sa tranquillité, portant la générosité jusqu'à

plaindre le malheur de ceux qui l'avaient tant insulté et opprimé.

Le 11.—Arribas et Angulo, ministres de la police du prétendu roi, arriverent à Madrid, le 10, fortement escortés, et le dernier accompagné de trois escadrons de Manco. L'un et l'autre partirent le 11, à cinq heures du matin, avec le reste des troupes françaises. On dit qu'ils étaient arrivés pour brûler des papiers et sauver des effets que, dans la précipitation de leur retraite, ils avaient négligé d'emporter.

Le 12.—La garnison française s'enferma au Retiro. Alors on rouvrit les boutiques fermées depuis deux jours, par la crainte des mêmes procédés que les Français suivaient dans de semblables occasions; cette capitale commença donc à respirer pour la premiere fois depuis le long esclavage dont elle avait été accablée. Les habitants se livrant à la joie, faisaient éclater et par leurs embrassements et par leur langage, cette flamme patriotique qu'ils avaient été forcés si long-temps de cacher. Dans l'après-midi les alliés commencerent à entrer dans la ville; alors la joie publique ne connut plus de bornes. Le peuple de Madrid ne semblait qu'une seule famille; amis, connus et inconnus, sans différence d'âge, de sexe, de condition, tous s'embrassaient et se parlaient, se donnant des gages mutuels de cette liberté après laquelle ils avaient tant soupiré. L'arrivée des premiers officiers et soldats anglais, espagnols et portugais porta l'allégresse à son comble. Jamais aucun peuple ne manifesta autant de cordialité, d'énergie et de reconnaissance envers ses libérateurs. Ce jour-là et le lendemain, les acclamations et les *vivats* en l'honneur des vainqueurs de Salamanque, ne cesserent pas une minute. Les troupes des trois nations et les habitants de cette grande cité s'embrassaient sans distinction, et ne paraissaient réellement qu'une nation de freres. Aussitôt les portes des maisons furent ornées comme par enchantement; en un mot, tout fit voir que les habitants regardaient ce jour comme l'aurore de la liberté.

Braves et généreux alliés, vous n'avez pas trouvé à Madrid la pompe due à vos triomphes; mais le peuple vous a découvert son cœur, ce cœur si constant dans l'adversité, aussi ferme dans ses résolutions, que tendre et pénétré de reconnaissance.

Le 13.—A six heures du soir, le Retiro fut bloqué et investi. Le même jour, par ordre de S. Exc. le duc de Ciudad-Rodrigo, fut proclamée la constitution faite par les Cortes générales et extraordinaires du royaume.

Don Carlos de Espana, gouverneur de cette capitale et de sa province, et le maréchal Miguel Alava présiderent à cette cérémonie. Le concours du peuple fut immense. Il parut que les habitants de cette capitale, réduits à moins d'un tiers, se multipliaient. Cette cérémonie eut lieu au mi-

lieu du roulement du canon de l'ennemi, faisant les derniers efforts pour empêcher le Retiro d'être cerné. Dans ce moment nous disions que nous entendions les derniers gémissements de l'oppression et les premiers accents de l'indépendance. Nous nous sentions déchargés du poids de la honte, et en même temps frappés du flambeau lumineux de notre félicité.

Jour heureux ! Présage de notre bel avenir ! O guerriers d'Albion, de Lusitanie et de la triste Espagne ! c'est par vous que nous sommes libres ! ô peres de la patrie ! c'est par vous que nous sommes heureux !

Le 14.—Le Retiro se rendit à midi, lorsque déjà l'on préparait les échelles pour monter à l'assaut. La garnison était de 1900 hommes qui sortirent prisonniers. On y trouva près de 200 pieces d'artillerie, 20,000 fusils et d'autres effets dont on donnera le détail officiel. Nous ne passerons pas sous silence le vœu que témoigna le peuple d'occuper de nouveau cette bastille où la cruauté des Français avait immolé tant de victimes. Mais le peuple fut prudent et modéré, et évita de se rappeler le triste souvenir de sa honte, en allant jouir de la vue de ses oppresseurs. Le même jour, en vertu du décret royal de la régence du royaume, du 18 Mars de cette année, la constitution fut jurée dans toutes les paroisses de cette capitale.

Le conseil de cette capitale, désirant d'offrir au duc de Ciudad-Rodrigo une preuve de sa reconnaissance, a déterminé de lui donner un bal magnifique. Le concours des gens distingués qui y assisterent, les décorations, l'abondance des vins, des fruits, etc., l'ordre et l'urbanité de l'assemblée, la présence du premier général de l'Europe, formaient un tableau qui frappait d'admiration ceux mêmes qui étaient accoutumés à de pareilles scenes.

(*Gazette de Lisbonne du 27 Août.*)

Par un décret des Cortès, la ville de Salamanque a obtenu la permission de poser dans la place principale de la ville, le buste du grand Lord Wellington, avec une inscription témoignant la reconnaissance de cette noble cité pour le héros qui l'a délivrée du joug des Français.

Le chef des guérillas, le colonel Palanea, connu sous le nom de *El Medico*, a écrit la dépêche suivante au Marquis de Monsalud, datée du quartier-général de Carevanchel de Beiro, le 12 d'Août.

Excellence,

J'ai la satisfaction de vous informer que je suis entré dans la ville de Madrid, aujourd'hui, à 11 heures ; il ne s'y trouvait plus d'ennemis, à l'exception de 1800 hommes en garnison au Retiro. Le régiment de l'Empecinado, d'autres corps francs, et une division anglaise entrerent en même temps.

Il m'est impossible de décrire à Votre Exc. l'enthousiasme de cette population patriotique. Toutes les fenêtres étaient ornées, et un concours innombrable de peuple obstruait la route du côté de la porte de Ségovie par laquelle nous entrâmes.

Le quartier-général de Lord Wellington est aujourd'hui à Rosas, il sera transféré demain à Madrid. Les Français se retirent sur plusieurs colonnes dans la province de la Manche.

La garnison que l'ennemi avait à Guadalaxara, composée de 800 hommes, capitule en ce moment avec l'Empecinado, et doit rester prisonniere de guerre.

Sur les Paysans armés d'Espagne.

Nombre de paysans espagnols se sont organisés spontanément en corps militaires, et se sont nommé entr'eux des chefs distingués par leur intrépidité et par leur sagesse. Tels que les Spartiates d'autrefois, ils ont laissé croître leurs cheveux sans les couper, et leurs visages, par cette chevelure épaisse qui leur donne l'aspect du lion, n'en paraissent que plus terribles lorsqu'on les voit sortir de leurs fourrés pour tomber sur des détachemens épars de fourageurs de l'armée française. Plusieurs des plus braves officiers de l'armée ennemie ont péri dans des rencontres avec ces redoutables montagnards.

Ils vivent au milieu des bois, et on les voit souvent se cacher dans les ruines de leurs villages, d'où on les voit sortir montés sur leurs échasses, armés d'une carabine, d'une paire de pistolets et d'un bon sabre bien tranchant. Les femmes leur portent des provisions et restent quelquefois avec eux pendant plusieurs mois, vivant somptueusement du pillage des convois de leurs ennemis. Les Français redoutent par-dessus tout d'avoir des rencontres irrégulieres avec ces hommes furieux, et ils se hasardent rarement à marcher en petits corps près des lisieres des bois et le long des collines, de crainte que leur petit nombre n'invite ces paysans à descendre ou à sortir de leurs retraites pour les attaquer. Tandis que cet esprit continuera à être l'esprit général du peuple, il ne peut y avoir aucun espoir de vaincre ni de subjuguer une pareille nation.

Son Excellence le comte Fernand Nunez, ambassadeur d'Espagne, se prépare à donner une fête magnifique en l'honneur de la victoire du Marquis de Wellington et des événements heureux qui en ont déjà été la suite.

EXTRAIT DE LA GAZETTE DE LA COUR.

DU 12 SEPTEMBRE, 1812.

Downing Street, le 12 Septembre, 1812.

Le Comte de Bathurst a reçu des lettres du Colonel Sir Howard Douglas, datées de Castorontrigo le 22 Août, et d'Astorga le 26, dont ce qui suit est extrait :

Castrorontrigo, le 22 Août.

Lorsque le Comte de Wellington transporta son quartier-général de Mojados à Cuellar, les divisions Galliciennes, qui occupaient alors La Nava et Pollos, repasserent le Douro, et le Général Santocildes établit son quartier-général à Valladolid. Le 9, Tordesillas capitula, et le siége de Toro fut entrepris, mais avec des moyens très-insuffisants. Le 12, l'ennemi s'avança, avec environ 7000 hommes d'infanterie et 1500 chevaux, de Palencia vers Valladolid, qui n'était occupé que par un bataillon. Le Général Santocildes se retira par la route de Torrelobaton vers Vilalpando. L'ennemi s'avança ensuite vers Toro ; et il fut constaté que son objet était de secourir Toro et Zamora, et de marcher ensuite à Astorga, de faire lever le siége, et de détruire les fortifications après en avoir retiré la garnison.

Les troupes Espagnoles furent retirées de devant Toro, que l'ennemi abandonna immédiatement ; et le général Santocildes, après avoir rassemblé toutes ses forces à Belver, sur le Rio Seco, commença sa retraite vers Bénévente, ville près de laquelle la cavalerie ennemie atteignit la 6e armée (au nombre d'environ 400 h.), et dans l'affaire qui s'ensuivit nous essuyâmes quelque perte.

Le 19 de ce mois, Astorga se rendit ; l'ennemi étant déjà arrivé à La Baneza, d'où il se retira ensuite, lorsqu'il apprit la perte d'une place qu'il avait jugée d'une assez grande importance pour entreprendre ces opérations. Je ne doute pas, d'après la direction qu'il a prise, qu'il ne retire maintenant la garnison de Zamora, et n'abandonne entierement la ligne du Douro.

Un général de brigade commandait à Astorga ; il y avait en outre un lieutenant colonel du génie, et la garnison était composée de deux bataillons du 3e régiment d'infanterie de ligne et d'un du premier, en tout 1200 hommes effectifs, lorsque la place s'est rendue.

Astorga, le 29 Août, 1812.

L'ennemi s'est retiré de la Baneza lorsqu'il a appris la chûte d'Astorga, et il s'est dirigé sur Zamora; il a évacué cette derniere ville le 27 au matin, se retirant vers Valladolid.

L'armée de Galice a marché de nouveau en avant, et elle occupe maintenant des cantonnements sur l'Esla, dans les villes et villages voisins de Villamanan.

Downing Street, le 12 Septembre, 1812.

Le Comte de Bathurst a reçu des lettres du lieutenant-colonel W. Parker Carrol, datées de Zornoza, le 21 Août, et de devant Portugalette le 20, dont suivent des extraits.

Zornoza, le 24 Août, 1812.

J'ai l'honneur de vous informer que le 13 du courant, le général Rouget, avec une force de près de 3000 hommes s'avança de Durango pour attaquer Bilbao. Le général Renovales prit une position sur la rive gauche de la riviere, ayant sa droite sur les hauteurs de Bolueta et Ollargon, défendant le nouveau pont de Bolueta; sa réserve à Castrejana. Dès que la force de l'ennemi eut été reconnue, le général Renovales forma son plan d'attaque: une partie de l'avant-garde et le régiment de Campillo devaient passer la riviere à Portugalette, et se porter sur les hauteurs de Sto. Domingo, pour attaquer la droite de l'ennemi le 14 au point du jour, pendant que le général Porlier, avec l'avant-garde, attaquerait l'ennemi qui occupait les deux ponts de la ville; et les troupes qui étaient au pont de Bolueta et sur les hauteurs d'Ollargon devaient attaquer la gauche de l'ennemi, qui occupait une forte position sur les hauteurs de Begone et El Morro. Le 14, à deux heures du matin, l'attaque se fit avec une grande vigueur; et au bout de quatre heures d'un feu violent, l'ennemi fut débusqué des ponts de la ville et des hauteurs de Begona et Morro; à neuf heures, il commença à se retirer précipitamment vers Zornoza, poursuivi par la division du général Renovales et l'avant-garde, à la tête de laquelle était le général Porlier: si les troupes qui devaient attaquer la droite de l'ennemi étaient arrivées au temps fixé, la victoire aurait été complete, et probablement la retraite du général Rouget et de la majeure partie de ses troupes sur Durango, aurait été coupée. Sa perte a grandement excédé la nôtre, qui n'a été que de 20 tués et 50 blessés.

Il y avait du plaisir à voir la fermeté des troupes de nouvelle levée de la division du général Renovales. On ne peut pas donner trop d'éloges à leur chef, en qui elles ont la plus

grande confiance, et qui est infatigable dans ses efforts pour compléter et organiser sa division. Depuis le 15, nous avons occupé Galdacano et Zornoza, notre avant-garde étant près de Durango, point que l'ennemi a fortifié, ayant placé deux canons sur le pont d'Yurreta, et occupant plusieurs maisons dans la ville, sur les hauteurs de Santa Lucia et Betano.

Le 20, au soir, l'ennemi s'avança de Durango, en trois colonnes, deux par Zornoza, et l'autre par Villaro, dans le dessein de s'emparer des hauteurs qui sont dans la direction d'Arrigorriaga, sur le flanc de celles de Bolueta qui formaient la droite et la clé de notre position. La division de Renovales était postée depuis les hauteurs de Bolueta jusqu'à celles d'Olaviaga, où notre gauche était appuyée, couvrant les ponts de St. Anton, le pont de bois, et le pont de bateaux. Le 22, au point du jour, le général Mendizabal, avec une partie de l'avant-garde, alla attaquer la colonne dirigée de ce côté, ordonnant à la division d'Iberia de nous rejoindre à Arrigorriaga. Il fut fait des dispositions qui semblaient devoir assurer la destruction de cette colonne.

L'ennemi, voyant que nous étions en possession du pont d'Arrigorriaga et de la route de Bilbao, changea de direction, et par une marche très-rapide, favorisée par l'épaisseur des bois, il effectua sa jonction avec la 2e colonne, qui était destinée à faire une attaque simultanée sur le pont de Bolueta. Le général Mendizabal, avec l'avant-garde et la division de Longa, arriva à temps pour repousser l'attaque de l'ennemi ; ses principaux efforts eurent pour but de forcer le pont de Bolueta, qui fut défendu avec la plus grande bravoure, l'ennemi essuyant une perte considérable, sans pouvoir gagner un pouce de terrain ; ses efforts sur la gauche de notre ligne furent également infructueux.

Le général Renovales, à la tête de ses braves paysans soldats, résista à l'attaque sur tous les points : l'ennemi tenta inutilement de forcer les deux ponts de la ville et celui de bateaux ; à la nuit tombante, l'ennemi se retira dans sa position sur les hauteurs de Sto Domingo, El Moro, et Begona. Des dispositions furent faites pour une attaque combinée sur la position de l'ennemi ; mais comme on vit qu'étant attaqué par Renovales, qui avait passé la riviere dans la soirée, en avant des hauteurs de Banderas, il commençait à se retirer, il fut poursuivi sans perdre un instant, et malgré le grand avantage qu'il avait sous le rapport du temps, telle fut la rapidité avec laquelle la division d'Iberia marcha, que nous l'atteignîmes près de la ville de Zornoza, et nous attaquâmes son arriere-garde avec tant de vigueur, que sa retraite devint une fuite en déroute ; tellement qu'il ne profita pas, comme il aurait pu le faire, de plusieurs fortes positions que présente la route de Zornoza à Durango. Ils tenterent de s'arrêter dans la plus forte de ces positions, mais le commandant général Longa, qui se

mêt à la tête de ses troupes, les animant par son exemple, chargeant bravement l'ennemi avec quelques cavaliers et un petit corps d'infanterie, l'obligea à quitter sa position et à chercher son salut dans sa fuite vers la ville de Durango.

La perte de l'ennemi a été très-considérable; nous avons pris quelques chevaux et prisonniers. Je ne puis pas encore vous donner les détails de cette victoire, parce que j'ai été occupé sur notre droite et à poursuivre l'ennemi avec la division d'Iberia.

Le général en chef n'a pas encore reçu les rapports des commandants de divisions.

Cette victoire fait beaucoup d'honneur à l'armée espagnole. Je ne doute pas que les avantages qui en résulteront, et la confiance qu'elle inspire à cette armée de nouvelle levée, ne produisent les plus heureux effets. Il paraît que la force de l'ennemi était de cinq à six mille hommes Nous apprenons, par les prisonniers et les déserteurs, que Rouget, Duvernette et un autre général nouvellement arrivé de France, commandaient dans cette action.

A bord du vaisseau de S. M. le Venerable, devant Portugalette, le 26 Août.

J'ai l'honneur d'informer Votre Seigneurie que Caffarelli, qui est très-irrité du non succès et de la défaite de Rouget, a fait marcher un corps de 2,500 à 3,000 hommes, à Durango, pour renforcer Rouget, et qu'ils se proposent de faire une nouvelle attaque sur Bilboa. Je vais retourner auprès du général Mendizabal. Les troupes sont remplies d'ardeur,

---

Il a été reçu au Bureau du Comte de Bathurst, une dépêche adressée à Sa Seigneurie par le Général Marquis Wellington, datée de Madrid, du 18 Août, 1818, dont ce qui suit est extrait.

Joseph Buonaparté s'est retiré d'Ocana, le 16, du courant, et son armée est en marche vers Valence. L'ennemi a abannonné Tolede dont un parti de guérillas de la troupe de El Medico a pris possession.

Depuis la prise de Retiro, la garnison de Guadalaxara, consistant en 700 hommes, s'est rendue à l'Empecinado par capitulation, à peu près aux mêmes conditions que celles que j'ai accordées à la garnison du Retiro.

J'apprends par des rapports du major-général Clinton qu'une partie des restes de l'armée de Portugal s'était mise en marche des environs de Burgos, et l'on disait que le 14 quelques-uns de ses détachements étaient à Valladolid, le général Santolcides ayant retiré les troupes de l'armée de Galice qui

occupaient cette ville, quelques-uns de leurs détachements étaient également sur la route de Pisuerga.

Je m'attendais à ce mouvement de leur part, aussitôt que j'aurais eu rassemblé les troupes avec lesquelles j'entreprenais de marcher sur Madrid.

Par des nouvelles du lieutenant-général Sir Rowland Hill, du 13, il paraît que le général Drouet avait retiré sa droite de la Guarena, mais il gardait encore Hornachos.

Par des nouvelles de Cadix jusqu'au 6 du courant, il paraît que le général Villatte était retourné au blocus. Le général Ballasteros avait fait 300 prisonniers à Ossuna; et par les rapports de la position des troupes, il paraît que la route de Gibraltar lui était encore ouverte.

Il est arrivé des lettres de Madrid et de Cuellar du 27 du mois dernier. Elles portent que le Marquis de Wellington avait renforcé le général Clinton à Cuellar avec les 42e et 82e régiments, et l'on ne faisait pas le moindre doute que le général ne pût tenir complétement en échec les restes de l'armée de Marmont. Les marches rapides et les fatigues des troupes alliées leur rendaient quelques jours de repos nécessaires avant de pouvoir reprendre des opérations actives; mais la portion de l'armée ennemie qu'elles avaient chassée devant elles, avait pour le moins besoin d'autant de repos. Le général Hill était encore le 24 dans son ancienne position à Zafra, prêt à partir au premier avis. Le colonel Stirling, du 42e, avait été nommé au commandement d'une brigade.

D'autres nouvelles disent que le général Bonnet avait passé la Pisuerga devant Palencia et Valladolid, et qu'il surveillait le corps du général Clinton en attendant que Masséna vint le joindre.

Reprise de Bilbao.

Des lettres récentes de St. Ander font mention que Bilbao ayant été attaqué pour la troisieme fois par 8000 hommes commandés par Caffarelli, les Espagnols n'avaient pas cru devoir continuer de défendre cette ville contre des forces aussi supérieures, et qu'ils s'en étaient retirés.

RÉVOLUTION EN SICILE.

Extrait d'une Lettre de Palerme du 24 Juillet.

"La politique de ce pays-ci a pris depuis peu la tournure la plus favorable. Le Parlement s'est assemblé il y a quelques jours, afin de prendre en considération la situation critique du pays. La noblesse a résolu à l'unanimité, et a déclaré avec acclamation, que le système féodal était aboli, qu'elle renonçait à tous ses droits et priviléges, et que les paysans seraient soumis à la même loi qu'eux. Ils ont déclaré de plus que la constitution sicilienne était usée, et qu'il était nécessaire d'en faire une autre modelée sur la constitution anglaise ; que le Parlement consisterait en Pairs et en Communes, que le Roi ne pourrait rien sans le consentement du Parlement, et que les juges seraient indépendants et nommés à vie. Lord William Bentinck est nommé Lord Chancelier. En un mot tout est arrangé aussi favorablement qu'on pouvait le désirer. La Reine est venue ce matin en ville en grande cérémonie, supposant que tout serait allé dans la Chambre comme elle le voulait, et qu'elle allait reprendre encore une fois les rênes du gouvernement comme ci-devant. Elle s'attendait peu à ce qui devait arriver à Palerme. Aussi s'est-elle retirée très-prudemment ce matin même à la campagne. Ainsi s'est opérée, sans effusion de sang, et même sans la plus légere confusion, la révolution la plus surprenante.

Autre Lettre.

Le Parlement Sicilien a tenu le 20 de ce mois sa seconde séance, qui a été la premiere pour l'expédition des affaires. Les quatorze articles suivants y ont été décrétés et ont passé par les trois chambres à une majorité considérable

malgré l'influence de la cour. Il n'y a peut-être pas d'exemple dans l'histoire d'une révolution aussi remarquable opérée avec autant de tranquillité. Les barons ont renoncé à leurs droits féodaux, et si l'on exécute les décrets, ce dont je ne fais pas de doute, le peuple sera *libre*.

Le ministre britannique s'est fait le plus grand honneur par sa conduite. Les Siciliens conviennent qu'ils doivent tout à sa modération, son bon sens et sa fermeté.

1°. L'autorité suprême de faire des lois et d'imposer des taxes appartient à la nation.

2°. Le roi est investi du pouvoir exécutif.

3°. Les magistrats sont investis du pouvoir judiciaire, soumis à l'approbation du parlement.

4°. La personne du roi est sacrée.

5°. Les ministres sont responsables au parlement.

6°. Il y aura deux chambres qui consisteront en chambre des seigneurs et chambre des communes ; le clergé siégera dans la premiere.

7°. Les barons n'auront qu'une voix chacun.

8°. Le roi aura le droit d'assembler le Parlement qui devra être convoqué une fois tous les ans.

9°. La nation est le seul propriétaire de l'état.

10. Aucun Sicilien ne peut être jugé ni condamné, si ce n'est par des lois reconnues par le parlement.

11. La loi féodale est abolie, ainsi que le droit d'investiture.

12. Les priviléges des barons sur leurs vassaux sont aussi abolis.

13. Toute proposition relative aux taxes devra émaner de la chambre basse, et être approuvée par la haute.

14. Il sera recommandé à cette session une modification de la constitution britannique.

Le parlement tint sa seconde séance hier, 23. La chambre du clergé envoya une députation aux seigneurs pour leur exprimer l'opinion où elle était que le premier article des résolutions devrait être d'établir la religion dominante du pays ; cette proposition passa après quelques débats.

Il fut résolu ensuite que les articles déjà votés par les trois chambres seraient présentés de suite au roi pour sa sanction, avant de passer à aucune autre chose ; observant que si le roi apposait son *veto* sur ces résolutions (qui devaient former la base de la nouvelle constitution), tout ce que l'on décréterait sur cette base tomberait de soi-même. Il n'y

ent que six voix opposées à cette motion. Les princes Frabbeia Cassino, le ministre actuel de l'intérieur, Cuto, Lucchini Nuesmi et deux autres voterent en faveur de la cour. Le prince de Butera, le premier baron, fut le premier à donner sa voix pour que les articles fussent présentés sur-le-champ à la sanction. Les délibérations se prolongerent jusques très-avant dans la nuit.

Le marquis de Salvo proposa et emporta la neuvieme résolution contre les ministres.

Le prince de Belmonte fit un discours très-éloquent, et sa persévérance, son habileté et sa fermeté méritent toute sorte d'éloges.

Le marquis de Salvo proposa l'institution de la procédure par jurés, qui fut opposée par les seigneurs, mais qui passa dans la chambre des communes.

Le duc de Sperlenga proposa et emporta la motion relative à la loi féodale. Il prononça à ce sujet un discours très-brillant.

Il ne me reste qu'à vous ajouter que le parlement est déclaré en permanence jusqu'à ce que la constitution soit établie. Il faut que je finisse, le courier allant partir.

Occurrences Maritimes.

Une flotte marchande venant de Québec, consistant en 80 voiles, est arrivée cette semaine sous convoi de la corvette le *Savage*. Cette flotte apporte une quantité considérable de bois de construction, mâts, fourrures, farine, blé, chanvre, etc. etc. Elle était partie le 6 Août de la riviere St. Laurent. Lors de son départ, tous les habitants de Québec y faisaient le service de la garnison. Le général Prévost, gouverneur du Canada, faisait prêter le serment d'allégeance aux habitants. Lorsque cette flotte descendait le golphe St. Laurent, elle en rencontra une de bâtiments de transports venant des Isles du Vent sous escorte de la frégate la *Minerva*, ayant à bord 1600 hommes de troupes réglées. Un de ces bâtiments ayant 200 soldats à bord, avait été pris par la frégate américaine l'*Essex* et rançonné pour 12,000 piastres fortes.

La Gazette de la Cour du 12 Septembre, annonce la

prise de plusieurs corsaires américains par les bâtiments de S. M. B.; savoir.

Le corsaire le *Curlew*, percé pour 20 canons, mais n'en montant que 16, avec un équipage de 172 hommes, pris par la frégate l'*Acasta*, le 24 Juillet.

Le corsaire de Boston la *Catherine*, Capt. Burnham, percé pour 16 canons, en montant 14 de 6, et un équipage de 88 hommes, pris par la corvette le *Colibri*, le 26 Juillet. Ce corsaire était parti de Boston, et n'avait rien pris. Après un quart d'heure de combat, l'équipage se jeta à fond de cale, ce qui fut cause qu'il n'y eut qu'un homme de tué et un de blessé.

Le corsaire le *Gossamer* de Boston, de 14 canons et 100 hommes d'équipage, pris par la corvette l'*Emulous*, le 31 Juillet. Il était parti de Boston le 24, et avait fait une prise le navire la Mary Ann de Greenock, allant de la Jamaïque à Québec.

La corvette de l'Etat le *Nautilus* de 16 canons et 130 hommes d'équipage, a été prise par la frégate le *Shannon*.

La corvette la *Bermuda* et le cutter le *Dwarf* ont pris et conduit à Deal le corsaire français le *Bon Génie*, de 16 canons et 60 hommes, parti de Calais la veille et n'ayant rien pris. Il soutint, avant d'amener, un combat dans lequel il eut 3 tués et 16 blessés. Le capitaine rapporte qu'à son départ de France on disait que Buonaparte n'avait pas eu moins de 20,000 hommes tués ou blessés dans les batailles de Smolensk. Il ajoute qu'il y eut un moment où Buonaparté et son état-major étaient entourés par les Russes, mais qu'ayant observé un endroit faible, ils percerent et parvinrent à s'échapper.

Il est arrivé cette semaine une flotte des Indes Orientales, sous convoi de la frégate l'*Iphigenia* et de la corvette l'*Eclipse*. Elle consistait dans les bâtiments suivants partis du Bengale le 18 de Mars, le *William Pitt*, le *Retreat*, le *Lord Forbes*, le *Lady Lushington*, le *David Scott*, et le *Tottenham*. Il s'y était joint le 7 Juillet à Ste. Hélene 4 bâtiments baleiniers de la mer du Sud.

Le contr'amiral Cockburn a été nommé pour commander la station de Cadix à la place de l'amiral Legge. Il est parti le 14, de Portsmouth, sur le vaisseau le *Marlborough* de 74 canons.

Le contre'amiral Tyler est nommé pour commander la station du Cap de Bonne Espérance, à la place de l'amiral Stopford. Il va partir sur la frégate la *Semiramis*.

Le navire américain le *Pékin* de Philadelphie, en se rendant de Canton aux Etats-Unis, a été naufragé le 26 Février, dans le détroit de la Sonde. Le capitaine et l'équipage ont été sauvés par la corvette anglaise la *Procris*, qui était de compagnie. Trois jours après l'accident, les frégates britanniques la *Cornelia* et le *Bucephalus* vinrent dans le détroit, et trouvant le bâtiment abandonné, parvinrent à le relever de sur les rochers et le conduisirent à Batavia. A Ormus, elles l'échouerent, en retirerent la plus grande partie de la cargaison, et vendirent le reste, ainsi que la carcasse du bâtiment, pour 12,000 piastres : le sauvetage a été adjugé par arbitres, deux-tiers aux propriétaires et un tiers aux capteurs.

Le vaisseau l'*Elizabeth* de 74, qui était parti de Portsmouth avec la nouvelle de la guerre d'Amérique, est arrivé à Gibraltar. En conséquence, on y a détenu tous les bâtiments américains qui s'y trouvaient.

On écrit de Gibraltar ce qui suit : " Plusieurs bâtiments américains ont été détenus et envoyés ici. La guerre d'Amérique a déjà eu l effet de produire une hausse sensible dans les denrées coloniales. Les Américains, jusqu'ici les principaux fournisseurs de la Méditerranée, ne jouiront plus de ce commerce ; de cette maniere, si les manufacturiers anglais souffrent momentanément des hostilités, les planteurs et les habitants des Indes Occidentales y gagneront probablement. La paix entre la Turquie et la Russie a déjà eu quelque effet sur le prix des denrées coloniales. Les Grecs qui apportent des blés, des huiles et des vins à ce marché, ont fait des achats considérables de café, afin de le transporter dans la Mer-Noire."

Sur les Licences accordées aux Navires Américains.

Une lettre de Philadelphie du 24 Juillet porte ce qui suit : " Deux jours après que le corsaire de ce port l'*Atlas* capitaine Moffat eût doublé les caps de la Delaware, il aborda sous pavillon britannique, le brigantin la *Tulip*, capitaine Monk, expédié de la Nouvelle York pour Lisbonne, ayant à bord 1400 barils de farine et quelques provisions salées. Le capitaine Moffat fit semblant de naviguer avec une commission britannique, et menaça d'envoyer le brigantin la *Tulip* dans un port anglais. Il joua si bien son jeu qu'il fit

croire complétement au capitaine du brigantin qu'il était corsaire anglais et non américain. Le capitaine de la *Tulip* dit alors au capitaine Moffat qu'il lui prouverait d'une manière satisfaisante qu'il ne devait ni le molester ni le détenir. Il l'informa qu'il avait des dépêches de M. Foster, et il lui fit voir une licence britannique. Ces papiers, dit le capitaine Moffat, sont très-satisfaisants ; et maintenant au lieu de vous envoyer dans un port britannique, je vais vous envoyer dans celui de Philadelphie. Il mit alors cinq hommes et un capitaine de prise à bord, et ce bâtiment est aujourd'hui au quay de Walnut Street, jusqu'à ce qu'il soit condamné."

On écrit de Liverpool du 14 Septembre, ce qui suit: " Nous avons appris aujourd'hui que les corsaires américains prennent tous les navires des Etats-Unis qui ont à bord des licences anglaises. Elles sont déclarées bonnes prises, en vertu d'une loi du Congrès qui défend tout commerce avec la Grande-Bretagne et ses dépendances avec des licences, sous peine d'amende et d'emprisonnement. La Fanny de Greenock fut abordée par l'amiral Sawyer aux acors du grand banc de Terre Neuve; elle était expédiée pour la Nouvelle York, et était pourvue d'une licence britannique, en conséquence l'amiral anglais la laissa passer. Elle fut ensuite prise par un corsaire américain, reprise par un croiseur anglais et est arrivée à Halifax. Dix-huit corsaires, outre 4 frégates et deux brigs, avaient fait voile des Etats-Unis le 1er Août pour aller croiser sur le banc de Terre Neuve.

Départ des Gardes Anglaises.

Environ 1100 hommes des gardes anglaises sont partis de Portsmouth le 16 Septembre au matin, pour aller joindre l'armée de Lord Wellington. Ils se sont embarqués à bord du vaisseau l'*Alfred* de 74, capitaine Horton ; de la frégate le *Dover*, capitaine Drury ; du *Regulus* de 44, armé en flûte, capitaine Taylour, et de deux bâtiments de transport. Ces troupes devaient d'abord se rendre à Lisbonne, elles ont eu contr'ordre et elles se rendent à la Corogne.

Le dernier détachement des gardes, consistant en 100 hommes du 2d régiment, et 150 du 3eme, faisant avec leurs officiers environ 300 hommes, se mirent en marche le 16 au matin du parc de St. James par le pont de Westmins-

ter, se rendant à Woolwich, afin de s'y embarquer pour l'Espagne. Ces troupes étaient brillantes de santé et d'ardeur, et firent entendre en partant des acclamations répétées.

Extrait d'une Lettre de Halifax dans la Nouvelle Ecosse.

Nos amis les Yankées (les Américains) sont en général très-opposés à la guerre. La seule prise qui ait été envoyée à Boston, était un bateau pêcheur, appartenant à un habitant d'Yarmouth dans cette province. Les bonnes gens de *North End* (le quartier de Boston où sont les navires) l'ont relâché sur-le-champ, et lui ont donné de nouvelles voiles et un grément neuf, avec des provisions pour douze mois et 700 piastres en argent. A la Providence, la populace a coulé bas un corsaire qui était prêt à mettre en mer, et en a jeté bas deux autres qui étaient sur les chantiers prêts à être lancés à l'eau. Si la Grande-Bretagne est modérée avec eux, mais en même temps *ferme*, je n'ai pas de doute que nous n'ayons incessamment une paix raisonnable et honorable. Je suis fâché d'apprendre que les Ordres en Conseil aient été révoqués, et je crains bien que le gouvernement américain n'attribue cette concession à ses mesures hostiles, et que cela ne ranime les espérances du parti démocratique.

On écrit de Baltimore du 15 Juillet: " Hier matin 12, notre petite flotte de corsaires est appareillée de ce port. Le commodore Barney, à bord du *Rossio*, était le chef de bande. Il était suivi par le *None Such*, le *Comet*, le *Globe*, le *Eagle*, et le *Highflyer*. Un élégant bateau pilote, destiné pour Bordeaux, le *Cora*, fermait la marche. Le *Dolphin*, le *Tom*, le *Bona*, l'*America*, le *Racer*, le *Hornet*, le *Wasp*, et quelques autres, doivent descendre la baye de Chesapeak dans quelques jours."

On mande de la Guadeloupe du 15 Août; " Les corsaires américains foisonnent dans nos mers. Le navire marchand l'*Andromache*, expédié pour Ste. Lucie, armé de 10 canons et de 40 hommes d'équipage, a rencontré un corsaire de 14 canons et 150 hommes et l'a forcé de s'éloigner après un engagement de deux heures; le bâtiment marchand a eu deux hommes tués et trois à quatre blessés. Ce corsaire avait détruit plusieurs bâtiments devant la Martinique. Tous

les croiseurs de la station sont en mer, à l'exception du *Dragon* de 74, qui est mouillé aux Saintes.

La ketch le *Gleaner*, lieutenant Trickey, est arrivée le 19 Septembre à Falmouth avec des dépêches d'Amérique. Elle est partie de New York le 15 et d'Halifax le 25 du mois dernier. A son départ l'état des choses paraissait aussi hostile que lors de son arrivée. On pense qu'il n'y aura aucun changement dans cet état jusqu'à de nouvelles élections, ou jusqu'à ce que M. Madison soit hors de pouvoir.

La milice dans les Etats-Unis refuse de marcher contre le Canada, et suivant tous les avis, il est probable qu'il va éclater des révolutions dans les différents états. L'éditeur du papier-nouvelles le *Républicain Fédéraliste* s'est établi à George Town, à environ un demi-mile de Washington, et il y aura constamment une patrouille de 50 hommes qui monteront la garde autour de son imprimerie, pendant tout le temps que durera sa publication. Le 26 d'Août, il est entré à Halifax, trois corsaires américains pris par les croiseurs de la station. La frégate du roi la *Belvidera* avait été chassée jusqu'à l'ouverture du port d'Halifax par deux frégates américaines, qu'elle aurait engagées, si elle n'avait pas eu 200 prisonniers à bord, ce qui lui fit juger imprudent de risquer le combat. Après les avoir mis à terre, elle mit à la voile pour aller à leur recherche, accompagnée d'une corvette. Les Américains sont fort alarmés sur le sort de l'escadre du commodore Rogers dont ils n'ont reçu aucune nouvelle. Le meurtre du général Lingan à Baltimore, avait produit un cri universel d'indignation et de dégoût contre les démocrates.

Le corsaire américain l'*Actress*, de 6 canons et 71 hommes, a été pris par la frégate la *Maidstone*, et conduite à St. John dans le New Brunswick.

Le corsaire américain l'*Active*, de 2 canons et 25 hommes, et un autre corsaire ont été pris dans les mers d'Amérique par la frégate le *Spartan*.

Les prisonniers français au dépôt de Dartmoor entrerent dans la plus violente fureur, le Dimanche, 13 de ce mois, parce qu'on leur donnait une livre et demie de biscuit par jour, au lieu de pain. Il faut observer qu'on devait discontinuer l'usage du biscuit dès que la boulangerie aurait été rebâtie; mais les Français furent sourds à toutes les remontrances. Des détachements de la milice de Cheshire et du régiment de South Glocester furent rangés en bataille sur les murailles

qui entouraient la prison, et quoiqu'ils eussent chargé leurs fusils à balles, les prisonniers ne parurent pas épouvantés pour cela, et les insulterent de la maniere la plus grossiere. Une sentinelle de service eut sa baïonnette arrachée de son fusil ; malgré cela il eut la générosité de garder son feu : cependant un officier qui suivait le Français, le frappa de son épée à l'épaule, et lui ôta la baïonnette des mains. Les Français présentaient leurs poitrines nues aux soldats, et semblaient braver le danger. Le nombre des prisonniers est d'environ 7500 ; leur conduite était si menaçante qu'on envoya, Dimanche à onze heures du soir, un exprès à Plymouth, pour solliciter des secours immédiats. On détacha en conséquence, Lundi matin, quelques artilleurs, avec trois pieces de canon. A leur arrivée à la grande porte de la prison, dont les barreaux, quoique d'une force et d'une grosseur prodigieuse, avaient été brisés auparavant à coups de pierres par les insurgents, on les plaça de maniere à enfiler la totalité du cercle que la prison décrit. Cette mesure produisit l'effet qu'on en attendait, et l'ordre fut rétabli. Il faut remarquer que l'allouance du biscuit, rejetée avec tant d'indignation par ces prisonniers, est la même que celle qu'on donne aux matelots et aux soldats de marine britannique.

Le *Buckskin*, le *Gleaner*, le *Regulator* et la *Polly*, corsaires américains, ont été pris par la corvette de Sa Majesté le *Colibri*.

L'*Argus*, le *Fair Trader* et un autre corsaire américain ont été pris par la corvette de S. M. l'*Indien*.

Les frégates le *Spartan* et la *Maidstone* ont détruit deux corsaires dans le Hâvre de Haycock sur la côte d'Amérique, et enlevé dans la petite Riviere un cutter des douanes américaines de 6 canons, deux corsaires et plusieurs petits bâtiments.

On s'attend que les corsaires français vont bientôt commencer leur excursions déprédatoires dans la Manche, en tirant avantage des longues nuits de l'hyver. Il y en a maintenant 18 dans le seul port de Calais, 16 à Gravelines, et plusieurs autres à Boulogne et dans les ports voisins, prêts à mettre en mer aussitôt que la saison favorable à leurs croisieres commencera. Un certain nombre de matelots anglais prisonniers, que l'on a engagés, soit par menaces, soit à force de promesses, à entrer au service, composent, dit-on, partie des équipages de ces corsaires.

La corvette l'*Amaranth*, partie de Tortola le 31 Juillet avec un convoi de 47 voiles des diverses Iles du Vent, est arrivée le 18 Septembre à Portsmouth avec 17 bâtiments. Un grand nombre qui s'étaient séparés à la mer étaient déjà arrivés ; le reste rentre successivement.

Buonspartié a rendu un décret par lequel il est ordonné à toutes les villes anséatiques d'arborer désormais le pavillon français.

Par des lettres reçues de l'amiral Sawyer, commandant la station d'Halifax, l'amirauté a reçu la triste nouvelle de la perte de la goëlete de S. M. le *Chub* (le mulet) qui a sombré sous voile le 23 Août; tout l'équipage a péri.

Les directeurs-généraux ou grands-maîtres des postes ont ordonné, vu la guerre des Etats-Unis, que les paquebots seraient de 6 canons de plus que leur armement actuel, et qu'il serait ajouté 12 hommes à leur équipage.

LETTRE AU RÉDACTEUR.

" Monsieur,

" Dans votre No. 340, page 510 de votre journal, page 4 de ma lettre à Monseigneur l'Evêque de Blois, les compositeurs ont omis la phrase que voici: Dans toutes les monarchies, *remontez de race en race et de souverains en souverains, vous en trouverez un premier constitué par les chefs primitifs. Dans toutes les républiques,* remontez de sénat en sénat, ou de session en session, vous en trouverez une premiere reconnue par les rois et confirmée ensuite par les grands.

" Comme cette omission place des sénats et des sessions où il n'y en a pas, et qu'elle forme un grand contre-sens, je vous prierai de vouloir bien ou en prévenir vos lecteurs dans votre prochain Numéro, ou y insérer cette lettre pour les en avertir.

" J'ai l'honneur d'être,

" Monsieur,

" Votre très-humble et très-obéissant serviteur."

THOREL, Prêtre.

BULLETINS DE LA GRANDE ARMÉE.

XVeme Bulletin de la Grande-Armée.

Slawkovo, le 27 d'Août, 1812.

Le général de division Zayoncheick qui commandait une division polonaise à la bataille de Smolensk, y a été blessé. La conduite du corps polonais à Smolensk, a étonné les Russes qui en faisaient peu de cas. Ils ont été frappés de leur immobilité, et de la supériorité que les Polonais ont montrée sur eux. Aux batailles de Smolensk et de Valentina les ennemis ont perdu vingt généraux tués, blessés ou prisonniers et un très-grand nombre d'officiers. Le nombre de soldats tués, prisonniers ou blessés dans ces deux affaires, peut s'élever de 25 à 30,000.

Le lendemain de la bataille de Valentina, S. M. donna au 12e et 21 régiments d'infanterie de ligne et au 7e régiment d'infanterie légere, nombre de décorations de la légion d'honneur, pour être distribuées aux capitaines, lieutenants, subalternes et soldats. Les choix furent faits sur le champ de bataille dans un cercle en présence de l'empereur et furent confirmés aux acclamations des troupes. Voici les noms de ceux qui ont obtenu cette honorable distinction. (Suivent les noms des individus).

Décorations Accordées.

Au	12e régiment	30	87
	21e	25	
	7e légion	32	

En se retirant, l'armée ennemie a brûlé les ponts et détruit les chemins, pour retarder, autant que possible, la marche de l'armée française. Le 21, les ennemis avaient repassé le Borysthene à Slob-Pniwa, toujours suivis de près par notre avant-garde.

Les établissements commerciaux sont restés intacts dans un superbe faubourg sur le Borysthene auquel les Russes

ont mis le feu uniquement pour retarder notre marche d'une heure. Jamais guerre ne fut conduite avec autant d'inhumanité. Les Russes traitent leur propre pays comme un pays ennemi. Le pays est beau, pourvu de tout, et les chemins sont admirables.

Le maréchal duc de Tarente continue à détruire Dunabourg. Les matériaux en bois, palissades, etc. qui étaient immenses, ont servi à faire des feux de joie en l'honneur du 15 Août. Le prince de Schwartzenberg écrit d'Ossiati, le 17, que son avant-garde a poursuivi l'ennemi sur la route de Divin, qu'il a fait quelques centaines de prisonniers, et obligé l'ennemi à brûler son bagage. Cependant le général Bianchi qui commande l'avant-garde, a réussi à s'emparer de 800 chariots que l'ennemi n'a pu emmener ni détruire. L'armée russe, sous Tormasow, a perdu presque tout son bagage. Le train pour le siége de Riga a commencé à s'avancer de Tilsit vers la Dwina. Le général St. Cyr a pris une position sur la Drissa. La déroute de l'ennemi à la bataille de Polotsk, le 18, fut complete. Le brave général bavarois, Deroy, fut blessé sur le champ d'honneur, à l'âge de 72 ans, après environ 60 années de service. S. M. l'a nommé comte de l'empire avec un revenu de 30,000 francs. Le corps bavarois s'est conduit avec beaucoup de bravoure. S. M. *lui* a accordé des récompenses et des honneurs. L'ennemi disait qu'il ferait résistance à Doroghobouj. Suivant sa coutume, il avait élevé des terres et construit des batteries. L'armée s'étant rangée en bataille, l'empereur s'y rendit. Mais le général ennemi se ravisa, battit en retraite, et abandonna Doroghobouj, ville ayant 10,000 âmes et huit clochers. Le 26 et le 27, le quartier général était à Slawkovo, et l'avant-garde tout près de Viasma.

Le viceroi manœuvre sur la gauche, à deux lieues de la grande route ; le prince d'Eckmuhl, sur la grande route ; et le prince Poniatowski sur la rive gauche de l'Osma.

La prise de Smolensk paraît avoir fait une triste impression sur l'esprit des Russes. On l'appelait *Smolensk la sacrée, Smolensk la forte, la clef de Moscow,* et de mille autres manieres semblables. *Qui a Smolensk, a Moscow,* disent les paysans. La chaleur est excessive ; depuis un mois, il n'a pas plu. Le duc de Belluno avec le 9e corps fort de 30,000 hommes, est parti de Tilsit pour Wilna. Ce corps formera la réserve,

Réflexions sur le Quinzieme Bulletin.

Le quinzieme Bulletin est arrivé ; il est daté de Slakowo au-delà de Smolensk, le 27 d'Août. Selon ce bulletin, les Russes firent mine de vouloir attendre l'ennemi à Donoghobouig, mais à son approche ils continuerent leur retraite dans la direction de Moscow. Buonaparté nous informe qu'en se retirant ils brûlent les ponts et détruisent les routes, afin de retarder la marche des Français, et il ajoute, que jamais guerre n'a été conduite avec autant d'inhumanité, et que les Russes traitent leur pays en pays ennemi. Puis il ajoute: " le pays est superbe, et abondamment pourvu de tout. Les routes sont admirables." Comment un pays que l'on nous dit que les Russes traitent comme un pays ennemi, peut-il être un pays superbe et abondamment pourvu de tout ? c'est ce dont nous ne pouvons pas nous rendre compte. Comment des routes peuvent-elles être admirables, lorsqu'on nous a assuré le moment d'auparavant que les Russes les détruisaient en se retirant ? c'est encore ce que nous ne pouvons pas expliquer. Néanmoins nous sommes fort aises de voir que les Russes font tout ce qu'il faut pour multiplier les obstacles et les difficultés devant l'ennemi. Buonaparté vient pour détruire, et il est surpris et courroucé qu'une besogne qui est tellement de son goût lui soit enlevée par d'autres amateurs ! Nos lecteurs ne peuvent pas avoir oublié la maniere dont il injuria Lord Wellington pour avoir excité les Portugais à dévaster leur pays devant Masséna, afin que celui-ci ne pût s'y procurer ni vivres ni fourage. Mais l'événement a prouvé la sagesse de cette politique, et Masséna termina une campagne d'inaction sans gloire par une retraite précipitée et honteuse.

On nous dit maintenant qu'aux batailles de Smolensk et de Valentina les Russes ont perdu de 25 à 30,000 hommes. Le premier calcul n'en portait le nombre qu'à 20,000. Mais 10 mille hommes de plus ou de moins ne coûtent à Buonaparté qu'un mensonge de plus, et il n'est pas à cette misere près. Si les Russes ont réellement perdu le nombre que les bulletins français disent, ils auraient déjà perdu en tués, blessés ou prisonniers plus que ce que Buonaparté dit qu'ils n'en ont mis en campagne en tout.

On nous dit que la prise de Smolensk a prodigieusement découragé les Russes, parce qu'on l'appelait Smolensk la sainte, Smolensk la forte, la clé de Moscow et mille autres noms. Nous ignorons à quel point on la regardait comme une ville sainte, mais certes étant bâtie en bois, et n'étant fortifiée que par une enceinte de 4000 toises de murailles flanquées de hautes tours, elle ne pouvait pas être regardée comme une place très-forte. Nous sommes encore à savoir si celui qui a Smolensk doit nécessairement avoir Moscow ; et quand nous le saurons, il nous restera encore à apprendre si celui qui a Moscow commande nécessairement l'empire Russe et ses ressources. Nous nous flattons que l'on n'ajoute plus foi au vieux principe que toute la puissance d'un empire est dans sa capitale, et qu'il résulte conséquemment de sa prise l'obligation de se soumettre à l'ennemi dès qu'il l'a conquise. Buonaparté fait toute la diligence qu'il peut pour arriver à Moscow afin de pouvoir y mettre son armée en quartiers de rafraîchissements avant que le mauvais temps commence, ce qui a toujours lieu au mois d'Octobre. Il compte peut-être sur la nécessité où il sera d'y hyverner, et il suppose probablement que si Moscow succombe, l'Empereur Alexandre sera peut-être disposé à accéder à quelques ouvertures ; mais nous pensons et nous espérons que Buonaparté sera déçu dans cette attente.

Ces observations nous ont éloignés des opé-

rations de l'ennemi dans les autres quartiers. On représente Macdonald comme n'ayant pas fait autre chose à Dunabourg que d'en détruire les palissades et tous les ouvrages en bois, afin de faire un feu de joie pour célébrer l'anniversaire du 15 Août.

Quant à Oudinot et à sa blessure, on ne nous en dit rien, mais son inaction depuis la bataille de Polotsk prouve assez comme son armée a été menée par le général Wittgenstein. Il devait avancer et soutenir Macdonald, mais il n'a seulement pas encore passé la Drissa.

L'artillerie destinée à assiéger Riga, ne faisait que commencer à se mettre en marche de Tilsit.

Victor, avec le 9eme corps, fort de 30,000 hommes, avait commencé sa marche de Tilsit sur Wilna. Il doit, nous dit-on, former la réserve, c'est-à-dire, qu'il doit remplir les vides qu'ont faits dans l'armée française ses fréquents chocs avec les Russes.

Il n'y a rien d'important de plus dans les papiers de Paris jusqu'au 12, qui contenaient ce bulletin. Il paraît qu'il existe par toute l'Allemagne une grande anxiété relativement à l'adresse du général Barclay de Tolly aux Allemands. Cette anxiété et l'empressement que l'on montre à publier de prétendues réponses qui y sont faites de différents endroits, nous fait soupçonner que cette adresse a fait une sensation considérable. Il ne peut pas y avoir de doute sur la disposition où sont les Allemands, surtout ceux du Nord, pour secouer le joug de Buonaparté. Fasse le ciel qu'ils en ayent un jour l'occasion!

Nos lecteurs ne peuvent manquer de découvrir dans tous ces bulletins que Buonaparté désire par dessus tout faire voir que les Russes n'ont aucun plan de défense. Il voudrait que l'on attribuât à la *peur* ce qui est le résultat d'un *plan* systématique; et c'est pour cette même raison qu'il sent fort bien qu'il ne fait rien aussi long-temps qu'il ne peut pas détruire l'armée Russe; et cette guerre de postes,

où chaque ville, riviere et moulin qui offre une position militaire est saisie par ses adversaires pour lui infliger des pertes, tandis qu'il est à une aussi grande distance d'aucuns renforts considérables, épuise sa force sans lui laisser l'avantage, qu'ont les Russes de recruter leurs rangs et de pouvoir détruire leurs magasins.

Si nous voulons une preuve que ces bulletins de la rétraite en désordre des Russes sont autant de gasconnades, nous les trouvons dans le fait digne de remarque, que les Français eux-mêmes ne prétendent pas avoir ramassé une seule piece de canon dans cette poursuite des Russes. Smolensk a succombé, parce qu'il n'entrait pas dans le plan des Russes de risquer une grande bataille pour sa défense. Moscou lui-même succombera probablement, et nous pensons que cela est entré aussi dans les calculs d'Alexandre. Cet événement sera sans doute précédé par des actions beaucoup plus sanglantes, il ne faut pas s'attendre encore à une affaire générale, et puis, nous le répétons, Moscou n'est pas la Russie. *(Courier.)*

Réflexions sur le 15eme Bulletin, extraites d'un autre Papier.

On nous dit que dans la bataille de Smolensk, ainsi que dans celle de Valentina, les Russes ont perdu au delà de 25,000 hommes. Si ce nombre était correct, et si l'on y ajoutait toutes les autres pertes des Russes, telles que nous les voyons calculées dans les bulletins, soit sur la Drissa, à Polotsk, à Kobryn, à Mohilow, à Romanow, etc., nous pourrions désespérer du succès de la cause, car les Français auraient déjà tué, blessé ou pris la totalité, ou au moins la presque totalité des troupes que l'Empereur Alexandre a jamais mises en campagne. Malheureuse-

ment pour la réputation de véracité du grand rédacteur de ces bulletins, il semble qu'il reste encore un nombre suffisant d'hommes, sinon pour combattre, au moins pour brûler les ponts et détruire les routes, et c'est là un genre de guerre où nous ne sommes nullement fâchés de les voir engagés. " Jamais, dit le Bulletin, guerre n'a été conduite avec plus d'inhumanité. Les Russes traitent leur propre pays en pays ennemi." Très-certainement, lorsque leur pays devient celui d'un ennemi, ou est au moment de le devenir, il doit être traité ainsi. Nos lecteurs doivent se rappeler que Buonaparté employait un langage à-peu-près semblable, lorsque les Français, étaient à Vienne. L'archiduc Charles était vilipendé dans un bulletin, pour avoir fait brûler autour de la ville tous les moulins qui auraient pu servir aux Français à moudre le blé pour leur armée. Au dire de ces coryphées de la civilisation, tout ce qui entrave leur marche et leurs progrès, est barbare et inhumain.

Cependant, il nous est impossible de le dissimuler, les Français avancent et pénetrent chaque jour davantage dans la Moscovie. Leurs succès ont été, et continueront d'être chérement achetés, mais ce n'est pas là un objet dont leur maître se soucie infiniment. Le prix qu'il paye pour leur acquisition, n'est pas son sang, c'est celui de ses sujets ; et il n'en fait aucun cas, pourvu qu'en derniere analyse il puisse parvenir à la fin qu'il s'est proposée en commençant.

LE NORD.

Les dernieres malles que l'on a reçues de la Baltique, au moment, où nous envoyons ce Numéro à la presse, ont apporté des nouvelles de Gothenbourg du 10 de Septembre, de Riga du 22, et de Pétersbourg du 27 Août.

L'entrevue de l'Empereur Alexandre et du Prince de la Couronne de Suede a eu lieu, et a duré quatre heures. Tout cérémonial en a été banni, et les personnes qui accompagnaient les deux princes n'y ont point été admises. La gazette de Stockholm rend compte du voyage du Prince de la Couronne de la maniere suivante:

Entrevue de S. *M. l'Empereur* ALEXANDRE, *et du Prince de la Couronne de Suede,* BERNADOTTE, *à* Abo.

Stockholm, 31 Août.

" Son Altesse Royale le Prince de la Couronne se mit en route le 26 par un vent favorable, et arriva à Beckholm, devant Abo, où la frégate jetta l'ancre à deux heures et demie après-midi. Son Altesse Royale remonta la riviere jusqu'à la ville, partie dans le yacht l'Amadis, partie dans une barge russe. Dans la soirée on découvrit dans l'éloignement les rochers qui sont en dehors, mais comme le vent commençait à fraîchir, et qu'il était impossible d'embouquer pendant la nuit dans cet étroit chenal, la frégate fut obligée de courir des bordées toute la nuit par un temps orageux. Le 27 au matin, elle passa la balise d'Uto. A l'arrivée de la

frégate devant le premier fort, le commandant de la marine à Abo, le comte von Heyden, vint à bord pour recevoir Son Altesse Royale. Une corvette russe salua et garnit ses vergues. Tous les bâtiments qui étaient dans la riviere hisserent pavillon. Les généraux Foch et Demedoff vinrent complimenter Son Altesse Royale au nom de l'Empereur. Une grande foule s'était rassemblée sur le rivage. A l'arrivée de Son Altesse Royale à Abo, qui eut lieu vers les quatre heures et demie après-midi, il fut reçu au pont par le gouverneur-général, le baron Von Stunhul, à la tête de la garnison, du clergé et de la magistrature. Le lieutenant-général Kutusow, adjudant-général de S. M. l'Empereur, et le colonel Cazernutott, étaient également présents pour recevoir Son Altesse Royale. A peine Son Altesse Royale fût-elle arrivée à l'entrée des appartements qui lui avaient été préparés dans la maison du gouverneur de la province, dans la cour de laquelle on avait placé une garde d'honneur à pié et à cheval, que l'Empereur surprit Son Altesse Royale en lui faisant la premiere visite. Après une longue conférence privée avec le Prince de la Couronne Sa Majesté Impériale présenta à Son Altesse Royale, le chancelier de l'empire, le comte de Romanzoff, le comte Tolstoi, maréchal de la cour, le dernier ministre de la guerre Aracktcheieff, ainsi que le général baron d'Armfeld, après quoi Son Altesse Royale présenta à l'Empereur les personnes de sa suite. Immédiatement après le départ de l'Empereur, Son Altesse Royale se rendit chez Sa Majesté Impériale, et retourna ensuite à la résidence qui lui avait été préparée, où elle soupa. Avant le souper, le général von Suchtelen avait, au nom de l'Empereur son maître, présenté à Son Altesse Royale les grandes décorations de l'ordre de St. André, de St. Alexandre Newski et de Ste. Anne. Sa Majesté Impériale porta à cette occasion les décora-

tions de l'ordre des Séraphins. Une table ouverte contribue à rendre la résidence d'Abo agréable au Prince de la Couronne. La ville fut illuminée dans la nuit du 27. Son Altesse Royale a le projet de quitter Abo le 30, ou au plus tard le 31 au matin, de sorte qu'on peut attendre le retour de Son Altesse Royale dans cette capitale à tout moment."

Il est naturel de croire qu'une entrevue desirée avec autant d'anxiété par ces illustres personnages n'a pu avoir pour objet que des conférences sur les sujets les plus graves. Chacun d'eux a dû sentir le danger de sa situation, l'importance d'une union immédiate, et d'une coopération puissante et cordiale contre l'ennemi commun.

Tous les avis s'accordent à dire que l'Empereur Alexandre a consenti à rendre dans l'espace de six mois la Finlande à la Suede pour prix du secours qu'il est aujourd'hui dans la nécessité de demander à cette derniere. Il est stipulé que ce secours consistera dans une force militaire d'au moins 20,000 hommes. Ils seront joints par un corps russe considérable, qu'on dit devoir être de 40,000 hommes. Il sera fait avec ces deux corps une diversion sur les côtes de la Poméranie Suédoise. Quelques lettres disent que l'on pourrait bien faire une descente en Zélande, afin de punir le Roi de Danemarc de son opiniâtreté à s'attacher à la fortune de Buonaparté. On dit que d'abord le nombre des troupes auxiliaires suédoises devait être plus considérable, mais qu'on a allégué la crainte d'une attaque du côté de la Norvége, pour diminuer ce nombre.

Il y a tout lieu de croire que l'expédition suédoise qui a été si long-temps différée, sera détachée maintenant avec toute la célérité possible. Les bâtiments de transport ont été inspectés de nouveau et mis en état. La plus grande partie des troupes

était campée sur la côte, et l'on attendait à toute minute à Gothenbourg l'ordre de leur embarquement.

Le nouveau Prince de la Couronne qui a si bien mérité des Suédois par les négociations qui ont valu au royaume la restitution de la Finlande, était attendu tous les jours à Gothenbourg pour surveiller l'embarquement des troupes. On ajoutait qu'il devait commander l'expédition en personne. Les habitants jaloux de lui témoigner leur reconnaissance et leur attachement à sa personne, érigeaient des arcs de triomphes pour célébrer son arrivée.

Les avis de Riga portent que 40 pieces d'artillerie destinées au siége de cette ville, étaient déjà arrivées à Mittau, et que comme l'on s'attendait que l'ennemi commencerait bientôt le siége, le général Essen avait projeté une expédition qui consisterait en une partie des troupes de la garnison et toutes les forces de la marine anglaise qui se trouvaient à Riga. On supposait que cette expédition se porterait à Liebau, afin de menacer les derrieres de l'armée française.

Les lettres de Pétersbourg parlent en termes obscurs de la bataille de Valentina du 19 d'Août. Il n'avait été publié aucun bulletin officiel ni de cette bataille ni de la prise de Smolensk dans la Gazette de la Cour, à cause de l'absense de l'Empereur et de son ministre qui n'étaient pas encore revenus d'Abo. Elles annoncent pourtant comme un fait certain, que dans cette bataille l'ennemi avait été repoussé, et que sa perte ne pouvait pas avoir été de moins de 12,000 hommes en tués, blessés ou prisonniers. Les mêmes lettres ajoutent que l'embarquement des 40,000 hommes destinés à coopérer avec les Suédois dans l'ouest, avait déjà commencé en Finlande.

Le gouvernement britannique a reçu par cette

même occasion des dépêches du ministre anglais à la cour de Stockholm, M. Thornton, annonçant le résultat des conférences d'Abo, et la levée des obstacles qui jusques-là avaient retardé la coopération active des Suédois. Comme l'on s'attendait ici à cette agréable nouvelle, on avait fait partir de la Tamise sous convoi du brick de guerre le Starling, une flotille de transports destinés à être employés pour l'expédition Suédoise, et pour que rien ne pût retarder cette expédition il n'a été permis à aucun bâtiment marchand de les accompagner.

Les Russes ont à Moscow une force militaire très-considérable. La population y est dévouée à son souverain ; malgré cela il est douteux qu'on hasarde une bataille générale pour sa défense. On ne peut pas se dissimuler que si les Français obtiennent une fois possession de cette ville, ils y trouveront, ainsi que dans les provinces adjacentes d'amples ressources pour leurs armées. Il faudra renoncer alors à toutes les espérances que l'on avait de les voir se retirer à cause de la sévérité de l'hyver ; car, à l'éloignement près, il ne peut pas y avoir de meilleurs quartiers d'hyver dans toute la Russie. Il est probable aussi que dès que Buonaparté sera en possession de Moscou, toutes ses vues s'y développeront, et qu'il tentera de faire ou la paix, ou bien une révolution en Russie. On croit sur le Continent qu'il a le projet de séparer la Russie en deux royaumes, dont la capitale de l'un serait Moscow, et celle de l'autre St. Pétersbourg.

La gazette de Pétersbourg du 21 contient une liste de divers dons patriotiques en argent et en papier-monnoie, du Monastere de Saint Alexandre Newski. Les lettres particulieres de cette capitale disent que la nouvelle de la prise de Smolensk et de la bataille de Valentina n'y avaient pas été connues généralement avant le 26, et nous sommes fâchés d'avoir à ajouter qu'elle avait causé un profond

chagrin aux habitants qui s'attendaient que la jonction de la 1ere et de la 2de armée aurait mis un terme aux progrès de l'ennemi. Quant à la perte des Français, toutes les lettres de Russie et de Suede s'accordent à dire que la seule attaque de Smolensk leur avait coûté 10,000 hommes. Une lettre du 25 dit: " Le départ, Dimanche dernier, du Prince Kutusof pour aller prendre le commandement en chef de la grande armée Russe, nous fait espérer les plus heureux résultats. Nous sommes autorisés à former cette opinion par la connaissance que nous avons de ses talents et de sa prudence.

On écrit de Riga: " Nous recevons en ce moment l'avis que le maréchal Macdonald approche avec des forces assez considérables pour nous investir en quelques jours. Nous tâchons pourtant de conserver notre courage, autant qu'on peut s'y attendre, considérant la maniere dont nous sommes menacés.

L'opinion la plus générale à Gothembourg, lorsque la malle est partie, était que l'expédition Suédoise se rendrait par divisions à Riga pour aider en premier lieu à la défense de la place, et coopérer ensuite avec le corps du Prince de Wittgenstein. On croit que la premiere division a dû partir de Carlsham vers le 10 de ce mois.

VARIÉTÉS.

Le maréchal Beresford a, dit-on, été si irrité de la conduite de la cavalerie portugaise, sous le brave général d'Urban, qui, après s'être si bien conduite à la bataille de Salamanque, tourna bride à Majalahonda, qu'il a donné ordre que cette cavalerie marchât à pié, à côté de ses chevaux, avec le sabre pendu au pommeau de la selle, et les habits retournés. Lorsque l'ennemi paraîtra, alors ils pourront monter, charger et réparer leur réputation.

Le gouvernement britannique fait les plus grands efforts pour envoyer sans perdre un moment de nouveaux renforts dans la Péninsule. Le 91eme régiment, au grand complet de 1100 hommes, va s'embarquer dans la Tamise, pour de là se rendre à la Corogne, où il recevra les ordres de Lord Wellington.

Parmi les articles que les Français ont laissés à Madrid, il y avait 40,000 paires de souliers, une grande quantité de pain et d'eau-de-vie et des rations pour 8000 hommes pendant trois mois.

Le siége de Cadix par les Français avait commencé le 6 Février, 1810 ; il a été levé le 25 du mois dernier ; ainsi il a duré deux ans, six mois et 19 jours.

On écrit que l'objet des séances et délibérations secrets de Sénat en dernier lieu, a été un sénatus-consulte pour une levée extraordinaire de 120,000 conscrits, en trois levées de 40,000 hommes chaque. Quoique le décret n'ait pas été publié, selon l'usage dans le *Bulletin des Lois*, ni dans le *Moniteur*, il a été, dit-on, expédié des ordres aux préfets militaires dans toutes les parties de l'empire pour le mettre sur-le-champ à exécution, et dans les départements contigus à la capitale on avait déjà considérablement avancé la levée de leur contingent pour le premier recrutement. Aussitôt que les conscrits auront été formés en corps, on doit les envoyer aux dépôts établis en Prusse et en Pologne, afin de remplacer, tandis qu'on les exercera, les troupes qu'on a fait marcher pour renforcer la grande armée. La premiere conscription comprend, dit-on, certaines classes des gardes nationales.

Le commandant de l'escadre britannique sur les côtes de Hollande a reçu la nouvelle que la plus grande agitation regne d'une extrémité de la Hollande à l'autre au sujet de la nouvelle conscription.

(Les nouvelles des Etats-Unis d'Amérique, au Numéro prochain.)

LE LOGOGRAPHE,

OU

LE MONITEUR SECRET.

No. XLV.

" Son empire est détruit si l'homme est reconnu."

LE MÉCANISME DES BULLETINS,

(La Scene est à Smolensk.)

Buonaparté se promene les bras croisés, et semble méditer profondément, tandis que Berthier, assis près d'une table, tire des notes, des papiers qui y sont entassés.

Napoléon.—Eh ! bien, avons-nous beaucoup perdu ?

Berthier.—Cela surpasse de beaucoup nos premieres conjectures. Notre perte va au-delà de celle présumée des Russes. Des régiments entiers sont anéantis. Jamais je n'ai parcouru avec plus d'effroi ni de douleur les rapports des généraux. Notre armée se consume dans tous ces combats ; nous perdons l'élite de nos troupes, et les remplissages qui nous arrivent, quoique se trouvant assez proportionnés à nos pertes journalieres, sont loin de les réparer.

—Qui aurait pu croire que cette guerre aurait

duré si long-temps, et surtout que nos manœuvres si hardies, faites avec des forces supérieures, n'auraient jamais ni coupé, ni enveloppé, ni tourné les corps russes ?

—Ces manœuvres ont réussi quelquefois, mais la bravoure des troupes ennemies les a toujours tirées de ces mauvais pas. Les Russes se sont toujours fait un passage à travers nos colonnes, et je l'avoue, cette intrépidité qui jamais ne se dément, ce courage également froid et indomptable m'effrayent pour nos armées, si nous ne parvenons pas bientôt à mettre fin à cette guerre meurtriere.

—Ah ! je croyais bien les tenir à Smolensk ; je croyais bien avoir assez provoqué les généraux russes pour les entraîner à livrer bataille.

—Ils ne nous la livreront qu'après que nous nous serons évidemment épuisés par nos marches forcées et nos combats journaliers, que lorsqu'ayant perdu l'élite de nos officiers, nous serons obligés de rester sur la défensive.

—Eh bien, j'irai à Moscow.

—La prise de cette ville figurerait merveilleusement dans un bulletin, mais en tirerons-nous un avantage proportionné au bruit que nous pourrons en faire ? Nous avançons dans des pays où nous ne pouvons occuper que peu de positions militaires, nous nous étendons sur une terre désolée et dépeuplée, nous nous éloignons de nos ressources et de nos renforts, et si nous éprouvons un revers décisif, nous nous trouverons sans point d'appui pour nous maintenir. Je conçois que les Russes auront aussi à réparer de grandes pertes, et qu'ils ne pourront le faire que par de nouvelles levées. Mais outre que ces nouveaux soldats ont plus de force physique, ils ont plus de courage réel que nos conscrits fatigués d'avance par de longues marches et découragés par tous les bruits qui circulent contre nous pour démentir nos bulletins.

—Ces bruits ne peuvent circuler : n'ai-je pas défendu, sous peine de mort, qu'on s'entretînt en Allemagne des événements de la guerre ?

—Cela pourra contenir les mécontents et les alarmistes aussi long-temps qu'en nous voyant avancer on pourra nous supposer des succès ; mais si jamais nous restons stationnaires par prudence ou par nécessité, les rapports, les bruits, les conjectures les plus défavorables se répandront comme un torrent dans l'Allemagne mécontente, et nous susciteront des ennemis qui n'attendent pour se déclarer que d'apprendre que les Russes ont été vainqueurs.

—Je reviendrai sur ces misérables avec le bruit et la rapidité du tonnerre, je les réduirai en poudre. Je ne veux pas qu'il se dise sur le continent un seul mot, qu'il s'y publie une seule ligne qui accuse ou contrarie mes plans. Je connais les hommes, j'ai prouvé que je les connaissais ; je puis à mon gré maîtriser en eux la parole et l'opinion.

—Oui, Sire, tant que vous serez victorieux, mais combien ils se vengeraient de leur silence et de leur soumission, si la défaite nous forçait à revenir sur nos pas !

—Si j'étais battu, je ne me montrerais que plus terrible aux yeux de cette race humaine que je déteste ; mes derniers efforts feraient crouler le monde, j'anéantirais avec moi la création. Ecrivez, Berthier. (Buonaparté dicte le 13e bulletin.)..... " Le duc de Tarente a trouvé à Dunaberg 20 pieces de canon, au lieu de huit, ainsi qu'on l'avait annoncé....

—Sire, ne trouvez-vous pas cette circonstance un peu minutieuse pour un bulletin de la grande armée, surtout après les énumérations exagérées que nous avons faites de tout ce que nous avons pris depuis le commencement de la campagne ?

—Je trouve au contraire que cette remarque donne un air de vérité au bulletin, et qu'elle prouve

que dans tout ce que nous avons dit de nos prises, nous n'avons pas exagéré. Berthier, vous ne connaissez pas les hommes ; ils s'arrêtent aux petits détails, et s'ils les trouvent fideles, ils croient ensuite les choses les plus extravagantes. (Buonaparté continue.) " Il a obligé plusieurs bâtiments chargés de plus de 40 mille bombes de se retirer....

—Sire, cela ne peut être considéré pour un exploit militaire ; il est assez naturel que quand une forteresse est prise, les navires qui y apportaient des projectiles se retirent.

—Berthier, écrivez quarante mille bombes, cela est sonorre, cela donne une haute idée de la forteresse pour laquelle elles étaient destinées, et par conséquent de l'exploit qui l'a livrée dans nos mains. Nous avons dans cette campagne si peu de faits militaires remarquables, qu'il faut s'attacher à tout, et qu'il faut même ajouter une teinte plus forte à notre charlatanisme ordinaire..... Ecrivez.... " Le prince de Schwartzemberg fait le plus grand éloge des troupes saxonnes et autrichiennes. Ce prince a montré une grande activité....

—Sire, que dira l'armée, qui sait que les Saxons, les Autrichiens et Schwartzenberg ont montré beaucoup de molesse et que Votre Majesté en a hautement exprimé son indignation ?

—Eh ! sac.... est-ce pour l'armée que je fais mes bulletins ? Que m'importe qu'elle y voie des contradictions, pourvu qu'elle continue à se battre de maniere à me fournir des matériaux pour les faire ? Ne voyez-vous pas que je veux persuader à l'Europe que mes alliés par force, se battent comme s'ils étaient là de bonne volonté, et que par conséquent j'ai un fonds inépuisable de bons soldats. D'ailleurs, cela peut donner de la bravoure à ces soldats du pape. Le suffrage du premier capitaine de l'univers peut beaucoup sur des gens qui portent uniforme. Ecrivez : " L'Empereur a fait deman-

der des promotions et des récompenses pour les officiers de son corps d'armée qui se sont distingués... Buonaparté voyant Berthier le regarder avec étonnement, lui dit : " Eh ! bien, Wagram, cette phrase vous étonne ; vous qui savez que je suis au plus mal avec mon auguste beau-pere, et qu'il est plus disposé à casser qu'à récompenser les officiers de son corps d'armée qui se battent de bonne foi pour moi. Mais ne voyez-vous pas d'avance quel effet cette phrase produira en Europe contre mes freres les légitimes, et combien leurs propres partisans seront indignés de voir l'Empereur d'Autriche récompenser ses généraux et ses officiers parce qu'ils se battent bravement, sous mes bannieres, contre son ancien ami, son allié fidele, contre un souverain avec qui il a fait cause commune, avec qui il devrait la faire encore, dût-il perdre la couronne et la vie ? Je vois d'ici la grimace que feront les anciennes ganaches de Vienne en lisant cette phrase. Je gage qu'ils seront encore occupés à discuter gravement si la Gazette de la Cour ne doit pas la contredire, au moment où ils apprendront que leur corps d'armée est détruit, et par conséquent que les officiers à récompenser par leur maître sont allés au diable... Ecrivez : " Douze mille hommes de cavalerie de l'ennemi attaquerent la division du général Sébastiani qui, pendant une demie lieue, fut obligée de se battre en retraite toute la journée, en essuyant et faisant essuyer des pertes égales ; une compagnie de voltigeurs fut prise ; nous eûmes environ 200 tués et blessés....

—Sire, ne vaudrait-il pas mieux passer sous silence cette affaire dans laquelle la division de Sébastiani a été presqu'exterminée ? Et d'ailleurs, n'y a-t-il pas quelqu'invraisemblance à ne faire faire qu'une demie lieue à une division qui se bat en retraite toute la journée, et à n'évaluer notre perte qu'à 200 hommes ?

—Neuchâtel, votre observation serait assez juste, si nous rendions compte d'événements ordinaires ; mais ce qui caractérise les événements actuels, c'est l'invraisemblance ; plus ils sortent des regles de la possibilité, plus on croit qu'ils ont existé. Quelle idée ne doit-on pas se former en Europe et dans l'univers d'une des divisions de mon armée qui, poursuivie par douze mille hommes de cavalerie, ne perd dans sa retraite, pendant une journée de combat, qu'une demie lieue de terrain et que deux cents hommes !

—Mais l'Europe ne croira pas V. Majesté.

—Elle me croira, vous dis-je, et les détails de ma campagne ne lui paraîtront plus absurdes quand elle en verra les grands résultats. Peut-on révoquer en doute mes récits quand je les écris de Smolensk ? Eh ! quoi, ne suis-je pas à Smolensk, dans le boulevard de Moscow ?

—Oui, Sire, nous y sommes, mais combien il nous en a coûté pour y entrer. Ah ! si V. M. avait vu comme moi l'état de délâbrement de nos divisions à mesure qu'elles entraient dans la ville, elle n'appelerait pas une victoire l'affaire qui nous l'a livrée. En vérité, je n'ai vu qu'un squelette d'armée.

—Oui, oui, les Russes nous ont rudement frottés ayant de se retirer ; mais que m'importent les hommes que j'ai perdus, ne reçois-je pas des renforts journaliers, et d'ailleurs, ce sont les contingents qui ont le plus souffert, parce qu'ils masquaient les manœuvres de mes braves. Que m'importe à moi, les pertes de mes alliés, que m'importe qu'ils n'aient plus que des squelettes d'armée, lorsqu'avec leur assistance j'aurai rempli mes vues ! Tout ce qui les affaiblit ne remplit-il pas au contraire mes intentions ? Est-il de mon intérêt qu'ils soient puissants quand je n'aurai plus besoin de leur coopération ? Dois-je leur laisser le moyen de me résister lorsque le moment fixé dans ma pensée pour

les détruire sera venu? Ecrivez " . . . . . La prise de 8 pieces de canon, de 14 caissons, de 1500 prisonniers et le champ de bataille couvert de plus de mille cadavres russes, furent les résultats du combat de Krasnoi, dans lequel la division russe, qui consistait en 5000 hommes, perdit plus de la moitié de son nombre."

—Ah! Sire, croira-t-on que 5000 Russes soutenus par 2000h. de cavalerie, aient pu être culbutés et à moitié détruits par deux de vos régiments? Croira-t-on aussi qu'ils aient perdu huit pieces de canon sur 12? Sire, vous le savez, les Russes perdent bien peu de canons, ils les défendent aussi bien que nos régiments défendent leurs aigles.

—Berthier, Krasnoi n'est-il pas à nous?

—Oui, Sire.

—Eh bien, cela suffit pour la vraisemblance des détails; quand on n'ose pas faire l'histoire d'une campagne, il faut en publier le roman. Ecrivez.. " Le 17, voyant que l'ennemi refusait la bataille, que le général ennemi manquait de résolution, l'Empereur se porta sur la droite. . . . "

—Sire, l'ennemi n'a fait que suivre son ancien plan, il a pris position à Smolensk, d'où il nous a foudroyé d'importance; le général ennemi n'a pas manqué de résolution, puisqu'il nous a attendus.

—Eh, quoi! irai-je avouer que le plan de retraite de l'ennemi est systématique, qu'il a été suivi jusqu'à présent avec autant d'intrépidité que de sagesse; que les Russes se sont arrêtés à toutes les positions, qu'ils me les ont disputées avec une bravoure que je n'avais point encore rencontrée dans nos ennemis, excepté à Essling. Non, ce n'est pas à moi à faire l'éloge des gens qui me battent; c'est mon système à moi d'insulter ceux que je ne puis pas vaincre. Cela me soulage, moi; cela me satisfait; vous le savez, Berthier, sans cela je creverais de rage. Je sais bien que les Russes ont reçu la bataille, que leur général n'a pas manqué de cœur,

je sais même que l'Europe en verra les preuves dans les détails de mon propre bulletin..... Que m'importe cela, ne suis-je pas le maître d'insulter qui bon me semble ? N'ai-je pas insulté François d'Autriche, Frédéric de Prusse, sa femme, Alexandre de Russie. Eh ! ne m'insulte-t-on pas moi-même tous les jours au moyen de cette exécrable presse anglaise, dont chaque attaque me fait faire plus de mauvais sang qu'une bataille perdue. Ecrivez.... "..... Cependant la ville était en feu ; au milieu d'une belle nuit d'Août, Smolensk offrait aux Français le spectacle qu'offre aux habitants de Naples, une éruption du Vésuve."

—Sire, permettez-moi de vous observer que cette phrase n'est pas dans le style militaire, que d'ailleurs elle peut faire supposer qu'une ville en feu est pour vous un beau spectacle.

—Wagram, j'ai de l'imagination moi, et j'aime lui permetter de temps en temps de prendre quelqu'essor dans mes bulletins. Cela fait pâmer d'aise en apparence les poëtes de mon institut ; cela sert de texte à ceux de mes partisans qui sont répandus dans les cercles de Paris et dont la mission est de célébrer mon génie. J'avoue aussi que j'ai un plaisir inexprimable à voir une ville en feu. Je ne jouis pas comme les autres, moi ; c'est dans les éclats de la foudre, dans les ravages de la mort, c'est dans les conflagrations que mon cœur se dilate, que je respire librement, que je sens toute la plénitude de mon existence. Eh ne voyez-vous pas qu'en montrant mon armée admirant l'embrasement de Smolensk avec la même tranquillité que les Napolitains contemplent une éruption du Vésuve, je ne la place pas sous le point de vue d'une armée battue, fatiguée, se traînant au milieu des ruines et des cadavres ? D'ailleurs, cela présente une grande image, et j'aime les grandes images moi. Ecrivez.... " Le combat de Smolensk qu'on peut à juste titre

appeler une bataille, puisque cent mille hommes ont été engagés de part et d'autre, coûte aux Russes plus de 4700 tués, de 2000 prisonniers et de 7 à 8000 blessés; notre perte se monte à 700 morts et à 3100 ou 3200 blessés.

—Sire, je n'ai encore les retours que de la moitié de notre armée, et je compte déjà autant de mille hommes de tués que Votre Majesté en annonce de centaines; quant à nos blessés, le nombre en est considérable, en outre Votre Majesté ne parle pas de nos prisonniers. Considérez, Sire, que vous venez de dire vous-même que l'ennemi s'était retranché dans Smolensk, derrière des murailles de quatre mille toises de tour, épaisses de dix pieds, hautes de vingt-cinq, entremêlées de tours, dont plusieurs étaient armées de gros calibre; que l'ennemi avait établi dans un couvent deux batteries de vingt pièces chacune.. . Comment, d'après cela, pourrons-nous dire avec vraisemblance que nous n'avons perdu que 700 hommes, dans un combat surtout qui a duré depuis deux heures de l'après-midi jusqu'à une heure du matin?"

—Monsieur de Wagram, écoutez-moi: Que diraient nos conscrits si, en venant rejoindre l'armée, ils lisaient en route des bulletins qui leur montreraient à quels ennemis ils ont affaire, et quels combats meurtriers nous livrons sur le Borysthenes. Quoi! vous voudriez que je leur montre le hideux aspect des boucheries que les Russes font de nos soldats! Sachez que plus nous faisons de pertes plus nous devons les déguiser. Que serait-ce si la terreur avait déjà battu d'avance les renforts graduels sur lesquels je compte pour les remplacer? C'est par l'illusion qu'on conduit les hommes; s'ils voyaient d'un même coup-d'œil tous les périls qui les menacent, toutes les privations, toutes les fatigues qui les attendent, ils reculeraient d'effroi. C'est en les jettant dans les dangers qu'on les rend braves; c'est

en les mettant aux prises avec le besoin, avec la nécessité qu'on développe en eux la vigueur et la persévérance. Il me faut des soldats, tout ce qui m'en procure est bon pour mes desseins ; qu'on m'accuse ensuite de charlatanisme, d'imposture, de sottise même, peu m'importe ; si, ensuite, j'ai les moyens d'écraser l'envie sous le poids de mes succès.

—Mais si la renommée plus fidele et plus vraie dans ses récits, venait à propager les bruits de nos pertes immenses, ne verrait-on pas alors dans vos reticences la preuve de vos craintes et de vos embarras ? Le découragement ne se répandrait-il pas alors plus rapidement parmi vos renforts et même vos réserves.

—Berthier, la renommée, c'est moi, ce sont mes bulletins que personne n'ose contredire sur le Continent, que les gobe-mouches croient, que mes partisans commentent et préconisent. Un roi disait qu'il ne voulait pas qu'il fût tiré un coup de canon en Europe sans sa permission ; et moi je vais plus loin que lui, car je veux qu'il ne soit pas imprimé sur le continent une seule ligne qui excite ma désapprobation. Je sais bien que la presse se dédommagera en Angleterre des entraves dans lesquelles je la retiens partout où je domine. Mais lira-t-on les diatribes des journaux anglais ailleurs que dans leur isle, et n'ai-je pas opposé à leur circulation sur le continent une triple enceinte d'espions, de gendarmes et de douaniers ? Ecrivez : " le champ de bataille a offert aux yeux de 200,000 personnes qui peuvent l'attester, le spectacle d'un cadâvre français sur sept ou huit cadâvres russes ....

—On demandera, Sire, où sont ces deux cents mille témoins, où est ce champ de bataille, puisque toute l'affaire s'est passée dans une attaque de murailles ? ensuite on observera que comme c'est la premiere fois que vous appelez 200,000 hommes en témoignage de la vérité de votre assertion, elle con-

tient probablement le mensonge le plus audacieux, le plus palpable qui jamais ait été contenu dans vos bulletins.

—Berthier, vous me manquez.

—Sire, j'use d'un droit que vous m'avez donné. Je croirais vous trahir si je n'en faisais pas usage.

—Eh! Sac . . . mes deux cent mille témoins c'est mon armée, qui certes ne me démentira pas et les habitants de Smolensk qui n'ont pas les moyens de me contredire. Mon champ de bataille, ce sont les rives du Borysthenes, les glacis, les fauxbourgs, le chemin couvert, les rues de la place. Puisqu'on s'est battu il faut bien qu'il y ait eu un champ de bataille.

—Sans doute, Sire, mais pour que deux cents mille hommes aient pu y contempler le spectacle qu'il plaît à Votre Majesté d'y supposer, il faut qu'il ait occupé un espace immense.

—Écrivez: "Sur douze divisions qui composaient la grande armée russe, deux divisions ont été entamées et défaites au combat d'Ostrovno, deux l'ont été au combat de Mohilow, et six au combat de Smolensk; il n'y a que deux divisions et la garde qui soient restées entieres. . . . .

—Sire, il a plu à Votre Majesté de dire que la moitié de l'armée russe s'était trouvée au combat de Smolensk et que 100,000 hommes y avaient été engagés de part d'autre, ce qui d'après l'aveu de V. M. porte à 50,000 hommes la moitié de l'armée russe et le total par conséquent à 100,000 hommes. Maintenant j'ose demander à V. M. comment cette armée peut être encore si nombreuse, si dix de ses divisions sur douze ont été entamées, et surtout si elle a perdu tous les hommes que nous avons tués, blessés et fait prisonniers dans nos bulletins?

—Berthier, il me convient maintenant de diminuer le nombre des Russes; sauf à dire, quand je les aurai bien battus, qu'ils ont eu, durant toute

la campagne et dans toutes les affaires, des forces supérieures aux miennes. Je vous charge de la rédaction du quatorzieme bulletin que vous commencerez par une description de Smolensk dont nous devons donner une haute idée, afin de faire croire que sa prise est très-importante. Vous arrangerez le fatras des rapports de nos généraux divisionnaires, en ayant soin d'ajouter des zéros pour grossir la perte des Russes, et d'en ôter pour diminuer la nôtre. Ces gens-là ne savent pas assez exagérer, ils racontent trop les choses telles qu'elles sont, ils nous laissent le travail de l'exagération et le soin du coloris.....

PRIX COURANTS DE LONDRES,

PENDANT LA SEMAINE DU 8 AU 15 SEPTEMBRE, 1812.

Denrées des Indes Occidentales.

Cochenille	*la lb.* ....de	29 à 32 sh.
Cacao de la Trinité	*le quintal* ..	60 à 70 sh.
Café de la Jamaïque	*idem*	40 à 74.
de la Dominique	*id.*	44 à 80.
de Surinam	*id.*	44 à 70.
de la Martin. et Guad.	.....	40 à 70.
de St. Domingue	.....	50 à 60.
Coton, Espagnol	*la lb.*	12 à 15d.
de Curacoa	.....	15 à 16.
de Surinam	.....	16 à 18.
Cuirs en poil	*la lb.*	4 à 4½d.
Indigo de Caracas	*id.*	9 à 11. sh.
de Guatimala	*id.*	9 à 11. 6d.
Sucre de la Jamaïque	*le quintal*..	71 à 84sh.
des Isles du Vent	.....	71 à 82.
des Isles sous le Vent	.....	71 à 76.
de Surinam et Demerary	.....	70 à 72.
de la Martinique et Guadeloupe pour exportation blanc,	1ere qualité ..	manque
	2de ditto	manque
	3eme.....	47 à 50sh.
	4eme.....	42 à 45.
	Petits sucres..	32 à 40.
	Communes ..	28 à 30.
	Têtes.....	25 à 27.
de la Havane,	idem	36 à 65.
Bois de Gayac	*le tonneau*..	8 à 12l.
de Campêche	.....	16 à 17l.
Acajou	*le pied*	15 à 23d.

Denrées de l'Amérique du Nord.

Potasses et Perlasses	*le quintal*..	45 à 50sh.
Coton, Georgie et Nouvelle Orléans	*la lb.*	13 à 14d.
Farine	*le baril*.....	80 à 84sh.
Riz	*le quintal*....	65 à 68sh.

Goudron ..... *le baril*	30 à 35.	
Tabac du Maryland..... *la lb*.....	8 à 15d.	
de la Virginie.....	5 à 10.	

Denrées de l'Amérique du Sud, et de l'Inde.

Quinquina jaune ordinaire.. *la lb*.....	2s.	à 2s. 3d.
rouge	4	à 7s.
Cacao du Bresil pour export. *le cent*	48	à 54s.
Caffé do. pour idem	37	à 56.
Cotton de Rio, Para et Mina *la lb*.....	12	à 15d.
de Maranhao et Bahia	16	à 18.
Crin de Cheval.....	12	à 14d.
Cornes de Bœufs ..... *les* 123 *lb*...	18	à 22s.
Cuirs de Buenos Ayres..... *la lb*.	6	à 8d.
Id. de Rio Janeiro.....	4	à 6½d.
Indigo de Bourbon.....	3s. 9d.	à 6sh.
Ippecacuanha ..... *la lb*.....	14	à s.
Sucre brut du Bresil ..... *le quintal*....	23	à 27s.
jaune et blanc	28	à 48s.
Suif..... *le quintal*..	77	à 78s.
Tabac en rouleaux..... *la lb*.....	4	à 6d.
Bois du Bresil ..... *le tonneau*..	100s.	à 110s.
Coton de Bourbon ..... *la lb*.....	2s.2d.	à 3s. 9d.
Cochenille	6s.	à 7s. 6d.
Café de Java..... *le quintal*..	50	à 60.
de Bourbon.....	42	à 66.
de Mocha	71. 5s.	à 7l. 10s.
Poivre Noir ..... *la lb*.....	7d.	
blanc	2d.	
Canelle ..... *la lb*.....	8s.	à 6d.
Girofle.....	7	à 9s.
Macis	16	à 18s.
Muscade	10	à 14s.
Sucre blanc	40	à 60s.

Denrées Européennes, de la Baltique, France, Hollande et Méditerranée.

Potasses et Perlasses de Russie *le quintal*..	33s.	à 35s.
Filasse de Riga ..... *le tonneau*	118.	
Id. de Liebau	95s.	
Id. de Pétersbourg	95	à 98.
Suif jaune..... *le quintal*.....	80	à 81.
Chanvre de Riga.. *le tonneau*.....	115l.	
Id. de Pétersbourg	100l.	à 105.
Id. d'Atchangel	95l.	à 100.

Goudron d'Archangel....	*le baril*.....	31s.
Id. de Stockholm.....		34s.
Fer du Nord.....	*le tonneau*	22l. à 25
Vif Argent	*la lb.*	4s. 6d.
Safran d'Espagne	*la lb.*.....	32 à 34s.
Eau-de-vie d'Espagne..	*le gallon*	7 à 7. 6.
Ditto de Bordeaux.....		6. 6. à 7. 6.
Ditto de Cognac.....		9. à 9. 6.
Vin de Cargaison (Claret) ..	*les 57 gallons*	12l. à 28.
Claret pour consommation, sans droit ..		40l. à 60.
Porto.....	idem, 138 *gallons*	63l. à 73.
Madere.....	110 *gallons*	40l. à 50.
Xérès.....	130 *gallons*	58l. à 70.
Marsalla.....	120 *gallons*	38 à 50.
Buccellas	140 *gallons*	68 à 72.
d'Espagne rouge	126 *gallons*	25 à 30.
Laines de Vigogne rouge..	*la lb.*.....	11s. à 13s.
de Séville		2. à 5. 6d
de Soria		5. à 7.
de Ségovie		6. à 7. 6.
Léonaise.....		8. 6. à 9. 6.
Soies écrues de Novi		29 à 34.
Ditto de Chipe.....		33 à 37.
Ditto Fossombrone.....		42.
en écheveaux, du Piémont.....		60 à 68
Ditto, blanches.....		70 à 105.
Ditto, de Bergame		54 à 58.
Ditto, de Milan.....		54 à 56.
organsin du Bengale		48 à 54.
Ecaille de tortue.....	*la lb.*.....	21s. à 24s.
Ivoire, suivant les qualités et grosseurs,	*le quintal*.....	15l. à 27.
Ebene noire.....	*le tonneau*	32l. à 34.
Ditto verte		18l. à 20.
Opium de Turquie.....	*la lb.*.....	20s. à 22s.
Souffre brut.....	*le tonneau*	25l. à 26.
Ditto en rouleaux		29l. à 30.

Observations Générales.

Les demandes pour les sucres de colonies anglaises se sont un peu ralenties, cependant leur prix moyen pendant les trois dernieres semaines a toujours été de 47s. 6d. le quintal, à 46s. 8d. faisant avec les 27sh. de droit de consommation, une commune de plus de 74sh.

Il s'est fait peu de ventes de sucres de la Havane ou du Brésil. Les prix en ont baissé de 2sh. par quintal. Les sucres, blancs de la Martinique et de la Guadeloupe ont eu un débouché assez facile. Le prix des belles qualités s'est un peu amélioré ; celui des communes n'a pas éprouvé de variation.

Le café a repris avec assez de vivacité, il s'en est beaucoup expédié pour la Méditerranée. La quantité qui s'en est exportée de Londres la semaine derniere, est de 2 millions 611 milliers de livres. (Celle du sucre n'a été que de 900 milliers.)

Les vendeurs de cotton attendent avec une extrême anxiété les nouvelles d'Amérique qui doivent influer sur le prix de cette denrée. En attendant, elle reste sans variation, et il ne se fait que peu de vente.

Cours des Changes Etrangers.

Amsterdam.....			Lisbonne.....	69¼
Rotterdam	9	8	Palerme.....	125
Hambourg.....	28	9	Livourne	58
Paris	19	150	Naples.....	42
Cadix.....	49		Malte	64
Gibralter	44		Rio Janeiro.....	70

Or Monnoyé du Portugal..... £5. 11s. l'once.
Piastres..... £6. 9. 8½d.

On souscrit chez M. PELTIER, 7, Duke Street, Portland Place
De l'Imprimerie de Schulze et Dean, 13, Poland Street, Oxford Street

L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

No. CCCXLII.—*Le* 30 *Septembre*, 1812.

SPECTACLES DE PARIS.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

Jérusalem Délivrée.

L'attente du public, l'impatience des fideles de l'Opéra, l'espoir des croyants, des vrais dévots à ses prestiges et à ses merveilles, enfin les vœux ardents des amateurs de beaux vers et de bonne musique, vont être satisfaits ; tous les obstacles sont surmontés, toutes les difficultés sont applanies, tous les funestes enchantements sont détruits ; cette vapeur fatale qui avait assailli un moment le cerveau de Tancrede est heureusement dissipée, Tancrede se porte comme un jeune héros, il ne respire qu'amour et combats, Clorinde est sous les armes; Ar-

gant frémit de rage, Roger prépare ces belles expansions de voix et d'amitié qui le caractérisent, Godefroy revoit ses plans, les coryphées des deux partis essaient leurs jambes et leurs gosiers ; torches, guirlandes, martyrs, furies, ciel et enfer, tout est prêt. C'est pour demain, irrémissiblement, que la fête est annoncée. C'est Mardi

> ..... Qu'une Jérusalem nouvelle
> Doit du sein des déserts sortir encor plus belle
> Et va.....

Mais gardons-nous de prophétiser. Ce n'est point notre métier. Quelque grandes idées, quelque haute espérance que fasse concevoir le talent des deux auteurs à qui cet ouvrage est attribué, ne perdons pas de vue l'éternelle vicissitude des choses de ce monde. Nous ne dirons pas en pareille matiere qu'il y a là-haut certaine puissance qui dirige bien des événements, en fait de succès dramatiques ; cette puissance est là-bas ; le parterre est fort souvent un très-mauvais chrétien, il se moque des prophéties, et ne craint pas de rire au nez des prophètes les plus accrédités. Ainsi Omasis, Mahomet, Trajan ont beau être célebres dans leur calendrier ; plus hardis que nous, ils ont eu beau dire d'avance à quiconque a eu le bonheur de les entendre, que ceux qui ont fait parler, agir, et chanter, comme ils font, des héros de leur espece, en feraient agir, et chanter, bien d'autres ; le parterre ne tient nul compte des vieilles renommées, il juge sur faits et articles présents, et sa malignité se plaît à casser les arrêts les plus fameux comme à baffouer les prédictions les plus vraisemblables ; c'est une grande irrévérence, mais voilà où l'ont conduit la licence du goût, la perversité de la raison, l'abus d'un instinct plus sûr et plus délicat, en un mot, ce que la médiocrité appelle la corruption des temps.

Bornons-nous donc à remarquer dans la *Jérusalem délivrée* la beauté du choix du sujet. Si *Armide*, un simple épisode de cet œuvre immortel, a déjà fourni le plus bel opéra français que nous connaissions, que ne promet pas l'idée bien plus grande et bien plus noble d'embrasser l'ensemble de cette magnifique action, d'offrir dans le même cadre cette succession de tableaux ravissants d'amour, d'héroïsme et de piété, qui attachent l'intérêt le plus vif aux événements les plus imposants de l'histoire de notre religion et de notre chevalerie ! Le Tasse se plaça, par son poëme, à côté d'Homere et de Virgile, l'auteur du nouvel opéra ne fit-il que réussir comme Quinault, se placera évidemment au-dessus de lui : l'audace d'un plan vaste, l'étendue des idées, la force de la conception, et les périls inséparables d'un grand projet, ajoutent un degré de gloire éminent à toutes les entreprises ; espérons que le Quinault prochain aura senti toute la beauté de la sienne, et qu'il n'aura rien négligé pour ne pas être humilié par son modele.

On assure que tous les arts qui contribuent à la magnificence de l'opéra se sont escrimés à l'envi pour embellir cette production. Depuis l'antre des furies jusqu'aux voûtes éternelles, tout est neuf, brillant, et d'une exécution parfaite. Si l'on ne réussit pas avec tant d'éléments de succès, si l'on tombe avec les cieux ouverts, avec les enfers à sa disposition, avec les archanges à ses ordres, on ne saura plus à quels saints ou à quels diables se vouer.

Premiere Reprsésentation de Jérusalem Délivrée.

C'est un terrible édifice à élever que cinq grands actes de vers et de chansons. Bien des gens qui ont assisté à cette représentation vont s'écrier sans doute : eh ! plût à Dieu que nous n'eussions entendu que des chansons et des vers ! Il y a du chant dans les chansons, il y a des images et des pensées dans les vers ; mais ici .... paix, censeurs outrés, ce n'est pas le moment de discuter vos critiques ; notre premier devoir est d'instruire ceux qui n'ont ni vu, ni entendu. Votre curiosité a joui hier tout à son aise du grand spectacle qui lui a été offert, laissez-nous en offrir le récit aux curieux du second ordre que leurs affaires, leur paresse ou les bornes trop étroites d'une enceinte encombrée dès trois heures, ont privés de vos plaisirs.

Nos lecteurs savent peut-être d'avance, comme vous aviez pu le savoir, que le sujet de *Jérusalem delivrée* n'est pas entierement nouveau. Quinault dans *Armide*, Danchet dans *Tancrede*, l'abbé Pellegrin dans *Renaud*, Longepierre dans une *Jérusalem délivrée* jouée à Fontainebleau en 1712, et mise en musique par le duc d'Orléans régent de France, plusieurs autres auteurs dans d'autres *Renaud* et dans d'autres *Tancrede*, s'étaient exercés sur ce magnifique sujet ; mais aucun, avant M. Baour-Lormian, n'avait osé mêler ce que la piété a de plus sacré aux agitations de l'amour, aux sublimes élans de l'héroïsme, et surtout aux fureurs allégoriques de la Discorde, et aux fabuleuses molesses de la volupté. Leur goût semblait avoir repoussé ce mélange, celui du nouvel auteur n'en a pas été effrayé... Paix donc, encore une fois, censeurs malveillants, laissez

la portion du public qui n'a rien vu juger si M. Lormian a justifié son audace.

La scene s'ouvre dans le camp des chrétiens, en face des murs de Jérusalem. Roger reproche à Tancrede son amour pour Clorinde. Ce chevalier n'est pas moins honteux de sa passion; mais il espere que le ciel l'approuvera. Arsès, son prisonnier, qui a élevé Clorinde, lui a demandé un entretien secret. Ce vieillard lui apprend en effet que la mere de Clorinde fut chrétienne, et qu'il avait été chargé par elle d'élever sa fille *dans la crainte d'un Dieu qu'il ne connaît pas*. Cet aveu enchante Tancrede, mais il se contraint devant Godefroi, qui vient recevoir deux députés de Solime, qui lui ont été annoncés; ces députés sont Argant et Clorinde. Godefroi, sans doute par prudence, donne à Tancrede l'ordre d'aller s'opposer au passage des arabes qui viennent au secours de Jérusalem. Tancrede obéit, et ne voit pas Clorinde. Cette farouche guerriere et son associé proposent la paix de la part d'Aladin, elle est refusée, les députés ne remportent de leur ambassade qu'un casque, une épée, et le vieux Arsès, dont Godefroi leur fait présent. De nombreux *marchons, partons, combattons*, terminent cet acte.

La Discorde endormie dans son antre, s'éveille en sursaut, appelle ses démons mâles et femelles, nymphes et furies, elle leur dit qu'il faut empêcher Tancrede de faire son devoir, qu'il faut le distraire dans la forêt où il attend le passage des arabes. Tous les rôles sont distribués, on part au milieu des torches de l'enfer et des guirlandes de la volupté. Roger et Tancrede sont à leur poste, mais des souvenirs amoureux s'emparent de ce dernier. Cette forêt est celle où il a vu Clorinde pour la premiere fois; il chante une romance; une fausse Clorinde répete son refrain, des chœurs de nymphes l'enlacent, il croit voir Clorinde elle-même, il vole sur ses pas. Cependant les arabes arrivent et passent sans résis-

tance. Godefroi furieux, ordonne que Tancrède soit désarmé, les chevaliers refusent d'obéir, mais Tancrede se désarme lui-même, et Godefroi, toujours prudent, lui rend son glaive en lui ordonnant d'aller combattre Argant qui l'a défié. *Marchons, partons, et combattons* accompagnent de nouveau tous les guerriers.

Nous sommes dans Solime. Clorinde est piquée qu'Argant ait eu l'idée de provoquer Tancrede, elle se propose de souffler cette proie au sarrasin, et de le devancer au rendez-vous. Son vieux Arsès, qui a fait un mauvais rêve, a de tristes pressentiments, il veut la détourner de son projet; Clorinde se moque de lui et court se revêtir de sa noire armure. Pendant sa toilette, Argant préside, au nom d'Aladin, à une fête que l'on donne au chef des arabes qui sont venus à son secours. Un orage interrompt les danses, Clorinde vient chercher Argant pour aller incendier, à la faveur de la nuit, les tours et les machines des chrétiens; ils se querellent quelques moments sur leur vaillance et leur adresse; mais le meurtre et l'incendie les mettentd'accord, ils leur remettent leurs flambeaux, et *partons, marchons et combattons.*

Clorinde a incendié les tours, elle s'avance dans la forêt ténébreuse, elle brûle, de se mesurer avec Tancrede, il paraît, Clorinde s'éloigne, mais elle dit à son écuyer: avertis ce guerrier qu'Argant l'attend. Le bon Roger voudrait bien être de la partie, mais on l'en empêche; il n'est venu là que pour prier Dieu pour son ami, tandis qu'il se battrait; en effet, le bruit des glaives se fait entendre, Clorinde blessée à mort vient tomber au pied d'un arbre, Tancrede la poursuit, mais désarmé par sa chute, il veut la secourir, ô désespoir! en détachant son casque il la reconnaît..... Clorinde, qui n'a pas de temps à perdre, se convertit aussitôt. Ce beau moment interrompt la douleur de Tancrede, il l'exhorte et prie pour elle, mais à peine a-t-elle fermé les yeux

que la douleur de l'amant est à son comble, Roger le console de son mieux, il veut le ramener au camp, la Discorde s'y oppose ; pour ajouter à son malheur, elle prétend enchaîner sa vaillance dans cette forêt et l'empêcher d'éclater à l'assaut qui se prépare : tous les enfers sont déchaînés, la forêt est inondée de démons et d'images fantastiques. L'ange Gabriel, Raphaël, on ne sait trop lequel, paraît sur un nuage, un tour de son épée flamboyante dissipe tous ces prestiges, Tancrede et Roger vont *combattre.*

Nous voici pour la dernière fois dans Jérusalem. Argant est furieux de n'avoir pas rencontré Tancrede dans la forêt. Il se perd en conjectures ; mais Roger vient complaisamment lui expliquer le quiproquo ; il lui dit que Tancrede l'attend toujours, qu'à la vérité, en pelotant, il s'est amusé à tuer Clorinde..... A ces mots, Argant fait saisir l'imprudent ambassadeur, il ordonne qu'il soit enfermé dans le temple, et qu'il y soit massacré, avec tous les chrétiens captifs qui s'y trouvent, à l'instant où la victoire se déclarera pour leurs frères. Soudain tous ces infortunés paraissent autour du saint tombeau, Roger leur apporte le décret fatal. *Triomphent les chrétiens*, s'écrient-ils ! leurs vœux sont exaucés, les coups du belier retentissent de tous côtés, les voûtes du temple s'écroulent, les murs de Jérusalem sont couverts de chrétiens, Tancrede plante la croix sur le rempart, Godefroi et tous ses chevaliers viennent déposer leurs armes au pied du tombeau sacré. Les nuages qui s'entrouvrent rendent la terre et le ciel témoins de ce grand événement.

Maintenant, lecteurs impartiaux, ajoutez en idée à cette action vraiment imposante, malgré ses nombreuses irrégularités, ajoutez l'appui d'une musique féconde en grands traits, en expressions vigoureuses, en riches développements d'harmonie et de mélodie savamment combinés, joignez-y le charme d'une exécution parfaite telle que la produisent les

superbes voix de Mmes Branchu et Armand, de Lays, de Derivis et de Lavigne, concevez, s'il est possible, tout le talent que ce jeune Tancrede a déployé dans son rôle ; imaginez l'effet, non pas des décorations, qui, en général, ont paru froides et mesquines, mais des prestiges aériens, des apparitions célestes, et surtout des danses originales exécutées par les Vestris, les Albert, les Gardel, les Clotilde et les Chevigny. Séduits par ce magnifique ensemble, et dédaignant des critiques exagérées sur lesquelles nous reviendrons, vous répéterez avec la grande majorité des spectateurs que ce noble tableau a enchantés : Honneur à la muse de Lormian, honneur à la lyre de Persuis !

MUNGO PARK.

L'intérêt que tout le monde doit prendre au sort du célebre voyageur Mungo Park, nous détermine à insérer ici les notices sur sa fin tragique que l'Institution Africaine vient de publier dans son sixieme rapport annuel.

Les derniers avis qui ont été reçus de M. Mungo Park lui-même étaient datés de Sansanding, sur le Niger, d'où il a envoyé son journal au gouvernement. L'Institution le publiera incessamment, au profit de sa pauvre famille ; et nous conjurons, en passant, tous les lecteurs, au nom de l'humanité et de la justice, de contribuer à cette publication, afin qu'un fonds digne de la cause pour laquelle il a péri puisse être levé pour la famille du voyageur le plus entreprenant du siecle.

Le journal de M. Park sera accompagné de

celui d'Isaac, Africain Mahométan, qui était allé avec lui jusqu'à Sansanding, et qui a été envoyé subséquemment par le Gouverneur Maxwell, pour recueillir des renseignements sur son sort. Il est retourné au Sénégal après vingt mois d'absence, et a fait son rapport par écrit. Nous en avons extrait la relation suivante de la mort de M. Park, telle qu'elle a été faite à Isaac par Amadée-Fatouma, qui l'a accompagné de Sansanding, à bord d'un grand canot gréé en goëlette, sur lequel il avait entrepris de descendre le Niger jusqu'à son embouchure. Amadée-Fatouma ne l'a quitté que deux ou trois jours après son arrivée dans le royaume de Haoussa.

" M. Park," dit-il, " partit le jour suivant, et je passai la nuit dans le village (Yaour). Le lendemain matin, j'allai rendre mes devoirs au Roi ; en entrant dans sa maison, je trouvai deux hommes qui étaient venus à cheval, ayant été envoyés par le chef d'Yaour. Ils lui dirent :—" Nous sommes envoyés par le chef d'Yaour, pour vous informer que les hommes blancs sont partis sans rien donner ni à vous ni à lui ;—ils ont avec eux beaucoup de choses, et nous n'avons rien reçu d'eux ; et Amadée-Fatouma, qui est ici devant vous, est un mauvais homme, et il s'est joué de vous deux." Le Roi ordonna aussitôt qu'on me mît aux fers, ce qui fut fait, et tout ce que j'avais me fut enlevé ; quelques-uns conseillerent de me tuer, et d'autres de me conserver la vie. Le lendemain de grand matin, le Roi envoya une armée à un village appelé Boussa, situé sur le bord de la riviere. En avant de ce village est un rocher qui traverse le lit de la riviere dans toute sa largeur, et qui dans une partie est très-élevé ; au milieu de ce rocher est une vaste ouverture, semblable à une porte, par où l'eau passe ; le courant est très-fort dans cet endroit. L'armée alla s'emparer du sommet de cette ouverture. M. Park y alla après que l'armée y avait pris poste ; il

voulut néanmoins passer. Les troupes commencerent à l'attaquer, en lui lançant des fleches, des javelots, et des pierres. M. Park se défendit long-temps: deux de ses esclaves, qui étaient à l'arriere du cannot furent tués ;—ils jetterent dans la riviere tout ce qu'ils avaient dans le canot, et continuerent de faire feu; mais se voyant accablés par le nombre et par la fatigue, et ne pouvant plus gouverner le canot contre le courant, M. Park saisit un des hommes blancs et sauta dans la riviere avec lui ;—Martin en fit autant, et ils se noyerent dans le courant, en cherchant à se sauver. Le seul esclave qui était resté à bord, voyant que les Naturels persistaient à jeter des pierres sur le canot, se leva et leur dit :—"Arrêtez, il n'y a plus rien dans le canot, et il n'y reste que moi : cessez donc de l'attaquer ; pernez-moi, mais ne me tuez pas."—Ils se saisirent du canot et de l'homme, qu'ils conduisirent auprès du Roi.

"Je fus gardé aux fers pendant trois mois; ensuite le Roi me fit remettre en liberté, et me donna une esclave femelle. J'allai trouver immédiatement l'esclave qui avait été pris sur le canot, qui me raconta comment M. Park avait péri, ainsi que tous ceux qui étaient avec lui.

AMÉRIQUE.

GRANDE CONVENTION A BOSTON.

Déclaration des Amis de l'Union, de l'Indépendance et de la Liberté des Etats-Unis, contre la Guerre avec l'Angleterre.

Tous les habitants de Boston et des environs, se qualifiant ainsi que dessus, furent convoqués par *le Patriote* de Samedi et par *la Chronique* de Lundi dernier, dans la salle de la cour des Etats-Unis, au café de la Bourse, pour Lundi au soir, 18 de Juillet, à sept heures et demie, pour l'objet expliqué dans la notification.

Le président ouvrit la séance en expliquant brievement la maniere dont elle avait été convoquée, le motif de l'ajournement, et l'objet de la discussion; après quoi Benjamin Weld, écuyer, à la suite d'un discours adapté à la circonstance, fit la motion des résolutions, lesquelles, à la requête du secrétaire, furent lues à haute et intelligible voix par M. Pollard.

M. Adam ouvrit le débat, s'opposant aux résolutions. Le but de ses observations, autant qu'on pût les entendre, parut être de montrer que c'était un crime de s'opposer aux mesures du gouvernement dont la justice et l'utilité ne pouvaient pas être l'objet d'un examen légal.

Après lui, Benjamin A. Whitman, écuyer, fit un tableau touchant des miseres du pays, défendit le droit d'une discussion libre, et indiqua le seul remede à des maux déjà très-sensibles, et les précautions à prendre contre ceux à venir; savoir, un changement total dans le gouvernement.

L'honorable Daniel Sargent se leva ensuite, et, dans son style et avec son bon sens et son courage ordinaires, il décrivit les effets de la guerre sur le commerce du pays, exposa les motifs qu'il avait de l'attribuer à l'influence de la France dans le conseil national, et maintint le droit de retirer tout support à la guerre, à moins d'en être requis par la constitution et les lois faites en conséquence de la constitution.

L'honorable M. Quincy se leva au milieu des acclamations de ses constituants qui lui témoignerent, par de longues

félicitations, leur admiration de sa fermeté et de son habile, quoique malheureuse, défense de leurs droits et de leurs intérêts au milieu du congrès. Il fit un appel solennel et frappant aux sentiments et au jugement de son auditoire, peignit les calamités de la guerre et l'alliance funeste dont elle serait accompagnée.

Les résolutions furent mises aux voix et furent unanimement adoptées; M. Adams, s'étant laissé convaincre par les raisonnements qu'il venait d'entendre, ou ayant été réduit au silence par des arguments auxquels il ne pouvait répondre, ne vota point négativement, et nul autre non plus.

Résolutions.

Nous, les habitants de Boston et des environs ici assemblés, chérissant avec sollicitude l'union et l'indépendance des Etats-Unis et les libertés du peuple, fermement convaincus que les mesures adoptées par l'administration du gouvernement général, depuis plusieurs des années passées, tendent à dissoudre la nation, à nuire à son indépendance, et à mettre ses libertés en danger, considérant surtout, soit la dernière déclaration de guerre contre la Grande-Bretagne comme téméraire, inutile et désastreuse, *soit la* connexion avec la France qui en serait la suite, si déjà même, comme nous avons grandement lieu de la craindre, cette connexion n'existe pas, comme funeste à notre union, indépendance et liberté ; guerre entreprise sans en avoir régulierement donné notice à nos concitoyens, sans préparatifs maritimes adéquats, sans avoir attendu la rentrée de l'immense propriété maintenant en possession et au pouvoir de la nation à qui la guerre est déclarée ; guerre dont les premiers, les futurs et certains effets seront d'appauvrir les états de l'Est, et les navigateurs qui en porteront le principal fardeau, et dont les représentants ont voté contre la guerre à la majorité.

Nous, habitants de cette ville et environs, pour décourager la croyance que nous sommes officieusement disposés à influencer illégalement nos compatriotes et à les porter à quelques-unes des incalculables suites qui souvent résultent de l'indignation d'un peuple libre offensé, dont les intérêts sont trahis par ses hommes publics, croyance qui a été méchamment et à dessein inculquée par des gens occupant des postes éminents dans le gouvernement national et de l'état. Nous étant abstenus, depuis la déclaration de guerre, de

toute manifestation de nos sentiments, dans la persuasion que le sentiment de l'intérêt et du devoir ferait donner au bon peuple des autres villes et provinces un exemple que nous pourrions suivre avec convenance. Voyant que les amis de l'administration et de la guerre, peu satisfaits de notre longanimité, ont tâché de se procurer l'approbation de leurs partisans séduits, soit dans cet état, soit dans les autres, dans l'intention de présenter un faux et trompeur thermometre de l'opinion publique, et de l'encourager à persévérer dans des mesures désastreuses, nous faisant ainsi un devoir, autant qu'il est en nous, de nous opposer à cette grossiere déception, avons, en conséquence,

Résolu, comme étant l'opinion des citoyens assemblés en ce lieu que, tout en reconnaissant le pouvoir constitutionel du congrès de déclarer la guerre, et le devoir des citoyens de s'abstenir de la force contre une pareille mesure, nous ne cédons pas néanmoins, voulons au contraire, et à tout risque, maintenir le droit qui nous est assuré par la constitution de l'état, d'exprimer paisiblement notre opinion, soit comme individus, soit comme corporation de citoyens, sur cette série de mesures désastreuses qui, depuis les dernieres années, ont tendu, et se sont enfin terminées, au plus affligeant de tous les maux nationaux ; à la guerre ; à une guerre contre une nation qui lutte noblement pour le maintien de sa propre liberté et celle des autres nations, en danger par les attentats fallacieux, sanguinaires et impies du plus grand tyran militaire qui ait jamais été le fléau du monde.

Résolu que nous maintenons ce droit et que nous l'exercerons en abominant la guerre, en développant quelles en sont les causes et quelles en seront les suites, de maniere que la voix de ce grand peuple puisse s'élever contre ses auteurs avec un ton capable de convaincre tous ceux qui abusent de la confiance mise en eux par le peuple, que le jour de la rétribution est arrivé, et qu'il faudra leur expier le crime de détruire ainsi la prospérité publique, de hasarder le gouvernement et l'union des états par la négligence, le mépris et l'indignation de cette portion du peuple qui a été victime d'une confiance mal placée.

Résolu que la déclaration de guerre, dans les circonstances actuelles, doit être sincerement regrettée, comme tendant à diminuer l'attachement du peuple à l'union des états, compromettant ainsi son existence par le sacrifice de ses intérêts et de la prospérité d'une portion du peuple,

ple, pour satisfaire l'orgueil, le ressentiment et la mauvaise politique d'une autre partie de la nation.

Résolu que, dans un gouvernement libre, c'est un droit en tout temps; et, dans des jours de calamités, le devoir solennel de tous les citoyens d'exprimer librement leur opinion sur les mesures du gouvernement et sur les motifs des hommes qui le forment, pour que ces mesures et ces motifs soient connus, et soient convenablement pesés et considérés lorsque le peuple est appelé à exercer son droit de suffrage; qu'ainsi nous nous opposerons à tout effort pour réprimer la liberté du langage et de la presse; que nous nous rallierons de cœur et donnerons la main à ceux qui, par quelque combinaison que ce soit, pourraient être menacés de quelque injure envers leurs personnes ou propriétés à cause de l'exercice indépendant de leurs droits naturels et constitutionnels; que nous conserverons la paix et le calme dans la ville, supprimant toute émeute, tout rassemblement illégal qui, de jour ou de nuit, voudrait empêcher qui que ce soit de s'exprimer, ou lui nuire à cause de la manifestation des sentiments et opinions qu'il peut légalement déclarer et publier.

Résolu que la vue d'hommes armés dans les assemblées civiles, paisibles et constitutionnelles des citoyens, *soit que* ces hommes armés soient à la solde du gouvernement des Etats-Unis, ou simplement armés occasionnellement, est une mesure hautement choquante, d'autant que le premier objet en est de gêner la liberté des délibérations, et le dernier d'anéantir le privilége de la discusion, ou d'occasionner sans nécessité l'effusion du sang de nos concitoyens; qu'ainsi le mélange des personnes armées ne doit pas être encouragé, mais reprouvé.

Résolu que les honorables sénateurs du comté de Suffolk et les représentants de la ville de Boston, dans la cour générale de la république, seront et sont, en vertu de ces résolutions, nommés comité, avec instante priere de se rassembler, de rédiger un système de mesures et résolutions telles que, dans leur opinion, l'exigence des temps et la situation terrible et alarmante de la patrie les requierent, et aussitôt qu'ils le trouveront expédient, de s'adresser aux députés de Boston pour en obtenir une assemblée réguliere et constitutionnelle de la ville, où ledit système sera discuté, et où seront adoptées telles formes, vigoureuses et efficaces, et telles mesures qui pourront convenir et à la situation de la patrie et au caractere de cette ancienne et patriotique métropole.

Certifié et signé H. D. SEDGWICK, Secrétaire.

BULLETINS DE LA GRANDE ARMÉE.

SEIZIEME BULLETIN DE LA GRANDE-ARMÉE.

Viazma, le 31 Août, 1812.

Le quartier-général de l'Empereur était, le 27, à Slaskovo ; le 28, près de Semlovo ; le 29, dans un château à une lieue en arriere de Viazma ; et le 30, à Viazma ; l'armée marchant sur trois colonnes, la gauche formée par le vice-roi, se dirigeant par Kanouchkino, Zoamenskoi, Kostereckovo et Novoé ; le centre formé par le roi de Naples, les corps du maréchal Prince d'Eckmulh, du maréchal duc d'Elchingen, et la garde, marchant sur la grande route, et la gauche par le prince Poniatowsky, marchant sur la rive gauche de l'Osma, par Volosk, Loucki, Pokroskoé et Slouchkino.

Le 27, l'ennemi voulant coucher sur la riviere de l'Osma, vis-à-vis du village de Riebké, prit position avec son arriere-garde. Le Roi de Naples porta sa cavalerie sur la gauche de l'ennemi, qui montra 7 à 8000 hommes de cavalerie. Plusieurs charges eurent lieu, toutes à notre avantage. Un bataillon ennemi fut enfoncé par le 4e régiment de lanciers. Une centaine de prisonniers fut le résultat de cette petite affaire. Les positions de l'ennemi furent enlevées, et il fut obligé de précipiter sa retraite.

Le 28, l'ennemi fut poursuivi. Les avant-gardes des trois colonnes françaises rencontrerent les arrieres-gardes de l'ennemi ; elles échangerent plusieurs coups de canon. L'ennemi fut poussé partout.

Le général comte Caulincourt entra dans Viazma le 29 à la pointe du jour.

L'ennemi avait brûlé les ponts et mis le feu à plusieurs quartiers de la ville. Viazma est une ville de 15,000 habitants ; il y a 4000 bourgeois marchands et artisans ; on y compte 32 églises. On a trouvé des ressources assez considérables en farine, en savon, en drogues, etc. et de grands magasins d'eau-de-vie.

Les russes ont brûlé les magasins, et les plus belles maisons de la ville étaient en feu à notre arrivée. Deux

bataillons du 25e se sont employés avec beaucoup d'activité à l'éteindre. On est parvenu à le dominer et à sauver les trois-quarts de la ville. Les Cosaques, avant de partir, ont exercé le plus affreux pillage, ce qui a fait dire aux habitants que les Russes pensent que Viazma ne doit plus retourner sous leur domination, puisqu'ils la traitent d'une maniere si barbare. Toute la population des villes se retire à Moscow. On dit qu'il y a aujourd'hui 1,500,000 âmes réunies dans cette grande ville ; on craint les résultats de ces rassemblements. Les habitants disent que le général Kutusow a été nommé général en chef de l'armée russe, et qu'il a pris le commandement le 28.

Le grand-duc Constantin, qui était revenu à l'armée, étant tombé malade, l'a quittée.

Il est tombé un peu de pluie, qui a abattu la grande poussiere qui incommodait l'armée. Le temps est aujourd'hui très-beau, il se soutiendra, à ce qu'on croit, jusqu'au 10 Octobre, ce qui donne encore quarante jours de campagne.

DIX-SEPTIEME BULLETIN DE LA GRANDE ARMÉE.

Ghjat, le 3 Septembre, 1812.

Le quartier-impérial était, le 31 Août, à Vellitchéro ; le 1er et le 2 Septembre, à Ghjat.

Le roi de Naples avec l'avant-garde avait, le 1er, son quartier-général à dix verstes en avant de Ghjat ; le vice-roi, à deux lieues sur la gauche, à la même hauteur ; et le prince Poniatowski, à deux lieues sur la droite. On a échangé partout quelques coups de canon et des coups de sabre, et l'on a fait quelques centaines de prisonniers.

La riviere de Ghjat se jette dans le Volga. Ainsi nous sommes sur le pendant des eaux qui descendent vers la Mer-Caspienne. La Ghjat est navigable jusqu'au Volga.

La ville de Ghjat a huit ou dix mille âmes de population ; il y a beaucoup de maisons en pierres et en briques, plusieurs clochers et quelques fabriques de toile. On s'aperçoit que l'agriculture a fait de grands progrès dans ce pays depuis quarante ans. Il ne ressemble plus en rien aux descriptions qu'on en a. Les pommes-de-terre, les légumes et les choux y sont en abondance, les granges sont

pleines. Nous sommes en automne, et il fait ici le temps qu'on a en France au commencement d'Octobre.

Les déserteurs, les prisonniers, les habitants, tout le monde s'accorde à dire que le plus grand désordre regne dans Moscou et dans l'armée russe, qui est divisée d'opinions et qui a fait des pertes énormes dans les différents combats. Une partie des généraux a été changée ; il paraît que l'opinion de l'armée n'est pas favorable aux plans du général Barclay-de-Tolly, on l'accuse d'avoir fait battre ses divisions en détail.

Le prince Schwartzemberg est en Volhynie ; les Russes fuient devant lui.

Des affaires assez chaudes ont eu lieu devant Riga ; les Prussiens ont toujours eu l'avantage.

Nous avons trouvé ici deux bulletins russes qui rendent compte des combats devant Smolensk et du combat de la Drissa. Ils ont paru assez curieux pour que nous les joignions ici. Lorsqu'on aura la suite de ces bulletins, on les enverra au *Moniteur*. Il paraît par ces bulletins que le rédacteur a profité de la leçon qu'il a reçue de Moscou, qu'il ne faut pas dire la vérité au peuple russe, mais le tromper par des mensonges. Le feu a été mis à Smolensk par les Russes ; ils l'ont mis aux faubourgs le lendemain du combat, lorsqu'ils ont vu notre pont établi sur le Borysthene. Ils ont mis le feu à Doroghobouj, à Viazma, à Ghjat ; les Français sont parvenus à l'éteindre. Cela se conçoit facilement. Les Français n'ont pas d'intérêt à mettre le feu à des villes qui leur appartiennent, et à se priver des ressources qu'elles leur offrent. Partout on a trouvé les caves remplies d'eau-de-vie, de cuir, et de toutes sortes d'objets utiles à l'armée.

Si le pays est dévasté, si l'habitant souffre plus que ne le comporte la guerre, la faute en est aux Russes.

L'armée se repose le 2 et le 3 aux environs de Ghjat.

On assure que l'ennemi travaille à des camps retranchés en avant de Mojaisk, et à des lignes en ayant de Moscou.

Au combat de Krasnoi, le colonel Marbœuf, du 6e de chevaux-légers, a été blessé d'un coup de baïonnette, à la tête de son régiment, au milieu d'un carré d'infanterie russe qu'il avait enfoncé avec une grande intrépidité.

Nous avons jeté six ponts sur la Ghjat.

Nouvelles Militaires.

Le 4 (16) Août, l'Empereur Napoléon, à la tête de toute son armée qui était forte de 100 mille hommes, se présenta devant Smolensk. Il fut reçu à six verstes de la ville par le corps du lieutenant-général Rayewskly. Le combat s'engagea à six heures du matin, et depuis midi il devint très-sanglant. Le courage des Russes l'emporta sur le nombre, et l'ennemi fut culbuté. Le corps du général Dokto-row, qui était arrivé pour remplacer celui de Rayewskly, attaqua l'ennemi le 5 (17) à la pointe du jour, et le combat dura jusqu'à la nuit close. L'ennemi fut repoussé sur tous les points: et les soldats russes, pleins du courage et de l'intrépidité qui les anime pour la défense de la patrie, se battirent avec acharnement, invoquant le Tout-Puissant à leur secours.

Mais pendant ce temps, la ville de Smolensk était en proie aux flammes, et nos troupes prirent position entre le Dnieper, le village de Pneva et Dorogobouj.

La prise de Smolensk réduite en cendres par l'ennemi, lui a coûté plus de 20,000 hommes. Les habitants de la ville en étaient tous partis avant la bataille. De notre côté, la perte en morts et en blessés se monte à 4,000 hommes. On compte au nombre des premiers deux braves généraux, Skalon et Balla.

On a fait un grand nombre de prisonniers, et des bataillons entiers de l'armée ennemie furent obligés de mettre bas les armes pour échapper à la mort. Trois régiments de cosaques et trois de cavalerie culbuterent 60 escadrons de cavalerie ennemie, commandés par le roi de Naples.

Rapport du Lieutenant-Général Comte Wittgenstein à S. M. l'Empereur, daté d'Osweja, du 31 *Juillet (*12 *Août)* 1812.

J'ai été informé par mes avant-postes, que l'ennemi faisait de Polotsk tous ses efforts pour les enlever, et par les

déserteurs et les prisonniers, que la Grande-Armée française se grossissait des troupes bavaroises et wurtembergeoises. J'ai reçu en même temps du ministre de la guerre l'avis de la jonction des deux armées et l'ordre d'agir offensivement en attaquant au plus tôt l'ennemi en flanc. En conséquence j'ai détaché quatre escadrons sous les ordres du major Bedragni, que j'ai chargé d'observer tous les mouvements de l'armée de Macdonald et de m'en instruire. Je me suis porté aussitôt sur le corps d'Oudinot, que j'ai rencontré le 29 au soir, (10) à quatre werstes de Kochanowa. Ayant fait sur-le-champ toutes les dispositions nécessaires, je l'ai vigoureusement attaqué hier avec l'aide de Dieu. Après huit heures consécutives de combat, l'ennemi a été mis en déroute et poursuivi jusqu'au soir par les braves troupes de Sa Majesté Impériale.

Nous avons fait prisonniers trois officiers et 250 soldats. La perte de l'ennemi a été considérable tant en tués qu'en blessés. Ses cuirassiers surtout ont beaucoup souffert, ayant fait tous leurs efforts pour se rendre maîtres de notre batterie. Je les ai fait poursuivre par les hussards de Grodno qui se sont particulièrement distingués dans cette occasion. Nous avons perdu 460 hommes, tant tués que blessés. Nous déplorons surtout la perte du brave colonel Denissen, chef du 25e régiment de chasseurs, qui a été tué par un boulet de canon.

Je me propose de poursuivre jusqu'à la Dwina.

Copie du Rapport de M. Bernard, *Lieutenant au 17e Equipage de la Flottille, et commandant la Marine de Pillau, au Gouverneur de cette Place.*

Mon général,

D'après vos ordres, je suis parti de Pillau le 18 Août, à trois heures du matin, avec un détachement de 27 hommes pour aller à Huberniken chercher à surprendre un cutter anglais qui, avec une frégate, communiquait tous les jours avec les pêcheurs et la terre.

D'après vos ordres, j'ai devancé mon détachement afin de m'assurer si les rapports qui nous avaient été faits étaient véritables, et pour observer les mouvements de l'ennemi.

J'ai fait passer mon détachement en dedans des terres, afin qu'il ne fût pas vu par les Anglais qui pouvaient se trouver le long de la côte.

A mon arrivée à Hubeniken, j'ai vu six Anglais à terre, lesquels étaient armés d'un fusil.

Je suis retourné à toute bride au-devant de mon détachement pour leur faire presser le pas ; mais à mon arrivée à Hubeniken, les Anglais, à ce que m'a dit un pêcheur, s'étaient rembarqués. Craignant que l'on ne m'eût trompé, j'ai fait des perquisitions qui ont été infructueuses.

J'ai fait bivouaquer et patrouiller mes hommes toute la nuit, espérant que les Anglais débarqueraient.

Le 19, au matin, je les ai fait cacher dans des granges. L'homme que j'avais envoyé en vigie m'ayant rapporté que quatre Anglais venaient de descendre à terre pour tuer des oies, je me suis déguisé en paysan, afin de pouvoir les approcher sans leur donner de soupçon. Je les ai laissé se rembarquer, ayant l'intention d'enlever le cutter la nuit suivante.

J'ai joint à mes vingt-sept hommes quatre hommes du vigigraphe, ce qui me faisait trente-un hommes en tout ; alors j'ai requis le syndic de me donner quatre bateaux pêcheurs et les habillements nécessaires pour déguiser mes hommes. A huit heures je me suis embarqué, huit hommes dans chaque bateau, lesquels étaient commandés, l'un par mon sergent-major, l'autre par mon sergent, le troisième par un caporal ; je montai le quatrième. Je fis pousser au large, manœuvrant comme si nous allions lever des filets, après être convenus que lorsque je batterais le briquet à bord, tous les bateaux attaqueraient ensemble en abordant le cutter par derrière, car je savais qu'il avait une pièce de canon devant. Tous ces hommes étaient cachés dans le fond des bateaux, à l'exception de trois qui restaient pour les manœuvrer.

La frégate était à portée de canon de terre, et le cutter à portée de pistolet entre la frégate et la terre. Ce dernier m'a demandé si nous allions à bord. Un Hollandais nommé Heindricks, que j'avais en devant, a répondu en allemand que nous y allions. Lorsque nous avons été près de lui, il nous a hélé que si nous accostions on allait tirer sur nous. Cet homme feignit de ne pas comprendre, et répondit, mais nous allons à bord. Lorsque nous fûmes près de son bord, je fis le signal convenu : alors tous les bateaux ont fait feu ensemble. Après une courte réus-

tance, nous nous sommes rendus maître du bâtiment. Il était armé d'une pièce de canon de 3 et de 10 hommes d'équipage.

J'avais laissé un des hommes du vigigraphe à terre, et j'étais convenu avec lui qu'aussitôt que je ferais courir un fanal le long du bord du cutter du côté de la terre, c'était pour le prévenir que nous étions maîtres du bâtiment; que j'envoyais les Anglais à terre, et qu'il eût à faire voir des feux le long de la grève, afin que les voyant, les Anglais qui étaient à bord de la frégate présumassent que j'allais y envoyer le cutter.

Une voiture était préparée. On y fit embarquer les Anglais. Mon détachement, sous la conduite du sergent-major, moins dix hommes que j'ai gardés à bord pour la manœuvre du bâtiment, ont reçu l'ordre de les conduire à Pillau.

J'ai viré de bord et m'en suis venu à Pillau. Le 26, à une heure du matin, j'étais mouillé à l'entrée de la passe.

J'ai les plus grands éloges à faire de tous les hommes que j'avais l'honneur de commander et particulièrement des nommés:

Richou (René), sergent-major;
Morel (François), sergent;
Clusser, apprenti-marin.

(Ces trois hommes sont ceux qui les premiers montèrent à bord.)

Heindricks a toujours continué de se conduire avec sang-froid et courage.

Il y a eu dans l'action le capitaine et un matelot anglais blessés.

J'ai eu le malheur de perdre un homme qui a été tué en montant à bord.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

Votre très-humble et
très-obéissant serviteur,

(Signé) J. Bernard.

Pour copie conforme,

Le Contre-Amiral Comte Baste.

RAPPORT

De la Bataille de Salamanque par Marmont.

[Extrait du Moniteur du 20 Septembre.]

Paris, le 19 Septembre.

Les dépêches remises au ministre de la guerre, par l'aide-de-camp du général un chef de l'armée de Portugal, ont fait connaître les mouvements de cette armée à la suite de l'affaire des Arapiles, près Salamanque, et l'on a vu que l'armée française étant venue reprendre position derriere le Duero, l'ennemi n'a plus fait de démonstration qui annonçât un projet d'offensive.

Les détails relatifs à ces derniers événements sont contenus dans le rapport ci-dessous de S. Ex. M. le maréchal duc de Raguse, au ministre de la guerre.

Rapport de M. le Maréchal Duc de Ragusa, au Ministre de la Guerre.

Tudela, le 31 Juillet, 1812.

Monsieur le duc, l'interruption des communications avec la France depuis l'ouverture de la campagne, m'ayant empêché de vous rendre des comptes successifs des événements qui se sont passés, je ferai remonter ce rapport au moment où les Anglais sont entrés en opération, et je vais avoir l'honneur de vous faire connaître en détail, tous les mouvements qui se sont exécutés jusqu'à l'événement malheureux qui vient d'avoir lieu, et auquel nous étions loin de nous attendre.

Dès le mois de Mai, j'étais informé que l'armée anglaise devait entrer en campagne avec des moyens puissants. J'en rendis compte au roi, afin qu'il pût prendre les dispositions qu'il croirait convenables, et j'en prévins également le général Caffarelli, pour qu'il pût se mettre en mesure de m'envoyer des secours lorsque le moment serait venu.

L'extrême difficulté des subsistances, l'impossibilité de faire vivre à cette époque les troupes rassemblées, m'empê-

cherent d'avoir plus de huit à neuf bataillons à Salamanque; mais tous étaient à portée de venir me joindre en peu de jours.

Le 12 Juin, l'armée ennemie passa l'Agueda; le 14 au matin, j'en fus instruit, et l'ordre de rassemblement fut donné aux troupes. Le 16, l'armée anglaise arriva devant Salamanque. Dans la nuit du 16 au 17, j'évacuai cette ville, laissant toutefois une garnison dans les forts que j'avais fait construire, et qui, par l'extrême activité qu'on avait mise aux travaux, se trouvaient en état de défense. Je me portai à six lieues de Salamanque, et là, ayant réuni cinq divisions, je me rapprochai de cette ville; je chassai devant moi les avant-postes anglais et forçai l'armée ennemie à montrer quelle attitude elle comptait prendre; elle parut résolue à combattre sur le beau plateau et la forte position de San-Christoval. Le reste de l'armée me rejoignit; je manœuvrai autour de cette position, mais j'acquis la certitude que partout elle nous présentait des obstacles difficiles à vaincre, et qu'il valait mieux forcer l'ennemi à venir sur un autre champ de bataille, que d'engager une action avec lui sur un terrein qui lui donnait trop d'avantages; d'ailleurs divers motifs me faisaient désirer de traîner les opérations en longueur, car je venais de recevoir une lettre du général Caffarelli, qui m'annonçait qu'il réunissait ses troupes et qu'il allait marcher pour me secourir, tandis que ma présence aurait fait suspendre le siége du fort de Salamanque. Les choses restèrent dans cet état pendant quelques jours et les armées en présence, lorsque le siége du fort de Salamanque recommença avec vigueur. En égard au peu de distance qu'il y avait entre l'armée française et la place, et au moyen des signaux convenus, j'étais chaque jour informé de la situation de la place. Ceux du 26 au 27 m'informerent que le fort pouvait tenir encore cinq jours; dèslors, je me décidai à exécuter le passage de la Tormès, et à agir par la rive gauche. Le fort d'Alba, que j'avais précieusement conservé, me donnait un passage sur cette riviere, une nouvelle ligne d'opérations, et un point de dépôt important. Je fis des dispositions pour exécuter ce passage dans la nuit du 28 au 29.

Dans la nuit du 27, le feu redoubla d'intensité, et l'ennemi, fatigué d'une résistance qui lui paraissait exagérée, tira à boulets rouges sur les établissements du fort. Malheureusement ses magasins renfermaient une grande quantité de bois de démolition, ils s'enflammerent, et dans un instant

le fort fut le foyer d'un vaste incendie. Il fut impossible à la brave garnison qui le défendait de supporter tout à-la-fois les attaques de l'ennemi, et l'incendie qui détruisait ses défenses, ses magasins et ses vivres, et mettait les soldats eux-mêmes dans la situation la plus épouvantable. Elle dut donc se rendre à discrétion, après avoir eu la gloire de repousser deux assauts et de faire perdre à l'ennemi plus de 1300 hommes, c'est-à-dire plus du double de sa force. Cet événement se passa le 28 à midi.

L'ennemi n'ayant plus d'objet dans son opération au-delà de la Tormès, et tout au contraire indiquant qu'il était sage d'attendre les renforts annoncés d'une maniere formelle par l'armée du Nord, je me décidai à rapprocher l'armée du Duero, sauf à passer cette riviere, si l'ennemi marchait à nous, et à prendre une bonne ligne de défense, jusqu'à ce que le moment de l'offensive fût venu. Le 28, l'armée partit et prit position sur la Guarena; le 29 sur le Trabanjos où elle séjourna. L'ennemi ayant suivi le mouvement avec toutes ses forces, l'armée prit position sur le Zaparthiel; et le 2, elle passa le Duero à Tordesillas, lieu que je choisis pour le pivot de mes manœuvres. La ligne du Duero est excellente; je fis avec détail toutes les dispositions qui pouvaient assurer la bonne défense de cette riviere, et je ne pouvais douter de faire échouer toutes les entreprises de l'ennemi, s'il tentait le passage. Le 3, lendemain du jour où nous avions passé le Duero, il fit quelques rassemblements de forces et quelques légeres tentatives pour effectuer ce passage sur Pollos, point qui lui était fort avantageux. Les troupes que je disposai, et quelques coups de canon, suffirent pour le faire promptement renoncer à son entreprise.

Tout en attendant les secours de l'armée du Nord, promis d'une maniere si réitérée et si solennelle (*), je cherchai à ajouter, par ma propre industrie, aux moyens de l'armée. Ma cavalerie était bien inférieure à celle de l'ennemi. Les Anglais avaient près de 5000 chevaux anglais ou allemands, sans compter les Espagnols formés en troupes régulieres; je n'en avais pas 2000. Avec cette disproportion, comment manœuvrer son ennemi? comment profiter des succès qu'on peut obtenir? je n'avais qu'un moyen d'augmenter ma ca-

---

(*) Ce secours, qui avait été envoyé, n'a pu rejoindre l'armée de Portugal qu'après la bataille et au moment de la retraite. *(Note du Moniteur.)*

valerie c'était celui de disposer des chevaux inutiles au service de l'armée, et appartenant à des individus qui n'avaient pas droit d'en avoir, ou qui en avaient en nombre excédant celui que la loi leur accorde. Je n'hésitai pas à prendre ce moyen, quelque rigoureux qu'il fût, puisqu'il s'agissait de l'intérêt imminent de l'armée et du succès de ses opérations. J'ordonnai donc l'enlevement des chevaux qui se trouvaient dans la cathégorie précitée; j'en fis également enlever un grand nombre qui se trouvaient dans un convoi venant d'Andalousie, le tout sur estimation et moyennant le paiement de leur valeur. Cette mesure exécutée avec sévérité, donna en huit jours 1000 hommes à cheval de plus, et ma cavalerie réunit plus de 3000 combattants. Cependant je n'en espérais pas moins les secours de l'armée du Nord, qui continuait ses promesses, dont l'exécution semblait être commencée, mais dont nous n'avions encore aucun effet.

La 8e division de l'armée de Portugal occupait les Asturies; ces troupes étaient complettement isolées de l'armée par l'évacuation de toutes les provinces de Léon et de Bénevente; elles se trouvaient sans secours et sans communication avec l'armée du Nord, parce que, d'un côté, les Trincadores qui devaient venir de Bayonne, n'avaient pu être envoyés à Gijon, et que de l'autre, le général en chef de l'armée du Nord, quoiqu'il l'eût promis d'une maniere formelle, s'était dispensé de faire faire un pont sur la Deba (*), et d'y établir des postes. Cette division n'avait pu emporter que très-peu de munitions, faute de moyens de transport; elles étaient en partie consommées; et elle ne savait comment les remplacer. Sa position pouvait devenir à chaque instant plus critique, si l'ennemi s'occupait d'elle sérieusement, tandis que si elle restait ainsi isolée, elle demeurait tout-à-fait étrangere aux événements importants qui allaient se passer sur le plateau de la Castille.

Le général Bonnet calculant, dans cet état de choses, et considérant, d'après la connaissance qu'il a du pays, qu'il est beaucoup plus facile d'y rentrer que d'en sortir, lorsque l'ennemi veut s'opposer à l'entrée ou au départ, il se décida à évacuer cette province, et à aller prendre position à Reynosa. Là, ayant appris que l'armée de Portugal était en

(*) Des circonstances particulieres paraissent s'être opposées à ce que cette mesure fût prise.

présence de l'armée anglaise et qu'elle était au moment de combattre, il n'hésita pas à se mettre en mouvement et à la rejoindre.

Fort de ce secours important, de l'augmentation que ma cavalerie venait d'avoir ; n'ayant plus rien de positif de l'armée du Nord ; instruit d'ailleurs de la marche de l'armée de Galice, qui, sous peu de jours, devait nécessairement me forcer à un détachement pour l'éloigner, je pensai que je devais agir sans retard. Je devais craindre que ma situation, qui s'était beaucoup améliorée, ne changeât, en perdant du temps, tandis que celle de l'ennemi devait devenir meilleure à chaque instant par la nature même des choses. Je résolus donc de repasser le Duero ; mais ce passage est une opération difficile et délicate ; elle ne peut être entreprise qu'avec beaucoup d'art et de circonspection, en présence d'une armée en état de combattre. J'employai les journées des 13, 14, 15 et 16 Juillet, à faire beaucoup de marches et de contre-marches, qui tromperent l'ennemi. Je feignis de vouloir déboucher par Toro, et je débouchai par Tordesillas, en faisant une marche extrêmement rapide. Ce mouvement réussit si bien, que toute l'armée put passer la riviere, s'en éloigner, et se former sans rencontrer un seul ennemi.

Le 17, l'armée prit position à Nava del Rey. L'ennemi qui était en pleine marche sur Toro, ne put porter rapidement que deux divisions à Tordesillas de la Orden ; les autres étaient rappelées de toutes parts pour se réunir. Le 18 au matin, nous trouvâmes ces deux divisions à Tordesillas de la Orden. Comme elles ne croyaient pas toute l'armée rassemblée, elles penserent pouvoir gagner du temps, sans péril. Cependant lorsqu'elles virent déboucher nos masses, elles s'empresserent d'opérer leur retraite sur un plateau qui domine le village vers lequel nous marchions. Déjà nous les avions débordées. Si j'avais eu une cavalerie supérieure ou égale en nombre à celle de l'ennemi, ces deux divisions étaient détruites. Nous ne les poursuivîmes pas moins avec toute la vigueur possible ; et pendant trois heures de marche, elles furent accablées par le feu de notre artillerie, que je fis porter en queue et en flanc, et auquel elles purent difficilement répondre ; et protégées par leur nombreuse cavalerie, elles se diviserent pour remonter la Guarena, afin de la passer avec plus de facilité.

Arrivés sur les hauteurs de la vallée de la Guarena, nous vîmes qu'une portion de l'armée anglaise se formait sur la rive gauche de cette riviere. Dans cet endroit, les hauteurs

de cette vallée sont très-escarpées, et la vallée a une largeur médiocre. Soit que ce fût le besoin de rapprocher ses troupes de l'eau, à cause de la chaleur excessive qui se faisait sentir, soit par toute autre raison que j'ignore, le général anglais en avait placé la plus grande partie dans le fond à demi-portée de canon des hauteurs dont nous étions les maîtres; aussi en arrivant je fis mettre en batterie 40 pieces de canon, qui dans un moment eurent forcé l'ennemi à se retirer après avoir laissé un grand nombre de morts et de blessés sur la place. L'armée marchait sur deux colonnes, et j'avais donné le commandement de la colonne de droite, distante de celle de gauche de trois quarts de lieue au général Clausel. Arrivé sur les lieux, le général Clausel, ayant peu de monde devant lui, crut pouvoir s'emparer de deux plateaux de la rive gauche de la Guarena et les conserver; mais cette attaque fut faite avec peu de monde, ses troupes n'étaient pas reposées et à peine formées; l'ennemi s'en aperçut, marcha aux troupes qu'il avait ainsi jetées en avant et les força à la retraite. Dans ce combat, qui fut d'une courte durée, nous avons éprouvé quelque perte. La division de dragons qui soutenait l'infanterie, chargea avec vigueur toute la cavalerie anglaise; mais le général Carrié, un peu trop éloigné du peloton d'élite du 15e régiment, tomba au pouvoir de l'ennemi.

L'armée resta dans sa position toute la soirée du 19; elle y resta de même pendant toute la journée du 10. L'extrême chaleur et la fatigue qu'on avait éprouvées pendant celle du 18, rendaient nécessaire ce repos pour rassembler les traîneurs. A quatre heures du soir, l'armée prit les armes et défila par la gauche pour remonter la Guarena et prendre position en face de l'Omo. Mon intention était de menacer tout-à-la-fois l'ennemi, et de continuer à remonter la Guarena, afin de la passer avec facilité, ou bien si l'ennemi se portait en force sur la Haute-Guarena, de revenir par un mouvement rapide sur la position qu'il aurait abandonnée. L'ennemi suivit mon mouvement. Le 20 avant le jour, l'armée était en marche pour remonter la Guarena. L'avant-garde franchit rapidement cette riviere, là où elle n'est qu'un ruisseau, et occupa le commencement d'un immense plateau qui se continue sans aucune ondulation jusqu'à peu de distance de Salamanque. L'ennemi chercha à occuper le même plateau, mais il ne put y parvenir: alors, il se détermina à suivre un plateau paralelle qui se rattachait à la position qu'il venait de quitter, et qui lui offrait partout une position dans le cas où j'aurais marché à lui. Les deux armées marcherent

ainsi parallellement avec toute la célérité possible, en tenant toujours leurs masses liées, afin d'être à tout moment en état de combattre. L'ennemi ayant cru pouvoir nous devancer au village de Cantalpino, dirigez une colonne sur ce village, dans l'espoir de pouvoir être avant nous sur le plateau qui le domine, et vers lequel nous marchions; mais son attente fut trompée. La cavalerie légere que j'y envoyai, et la 8e division qui était à la tête de la colonne, marcherent si rapidement, que l'ennemi fut forcé d'y renoncer: bien mieux, le chemin de l'autre plateau le rapprochant trop du nôtre, et celui que nous avions ayant l'avantage du commandement de quelques pieces de canon, qui furent placées à propos, incommoderent beaucoup l'ennemi; car une bonne portion de l'armée fut obligée de défiler sous ce canon, et le reste fut obligé de repasser la montagne pour l'éviter. Enfin, je mis les dragons à la piste de l'ennemi. L'énorme quantité de traîneurs qu'il laissait en arriere, nous aurait donné les moyens de faire trois mille prisonniers, s'il y eut eu plus de proportion entre notre cavalerie et la sienne; mais celle-ci, disposée pour arrêter notre poursuite, pour presser la marche des hommes à pied, à coups de plat de sabre, pour transporter même ceux qui ne pouvaient plus marcher, nous en empêcha. Cependant il est tombé entre nos mains 3 à 400 hommes et quelques bagages. Le soir, l'armée campa sur les hauteurs d'Alden-Rubia, ayant ses postes sur la Tormès, et l'ennemi reprit sa position de San-Christoval.

Le 21, ayant été informé que l'ennemi n'occupait plus Alba de Tormès, j'y fis jetter une garnison. Le même jour, je passai la riviere sur deux colonnes, prenant ma direction par la lisiere des bois en établissant mon camp entre Alba de Tormès et Salamanque. Mon objet était en prenant cette direction, de continuer le mouvement par ma gauche, afin de déposter l'ennemi des environs de Salamanque pour le combattre avec plus d'avantage. Je comptais prendre une bonne position défensive, où l'ennemi ne pût rien entreprendre contre moi, et enfin venir assez près de lui pour pouvoir profiter des premieres fautes qu'il ferait et l'attaquer avec vigueur. Le 22 au matin, je me portai sur les hauteurs de Calbarraca de Azziva, pour reconnaître l'ennemi. J'y trouvai une division qui venait d'y arriver; d'autres étaient en marche pour s'y rendre. Quelque tirailleric s'engagea pour occuper des postes d'observation, dont nous restâmes respectivement les maîtres. Tout annonçait que l'ennemi avait l'intention d'occuper la position de Tejarès, qui était à une lieue en

arrière de celle dans laquelle il se trouvait dans ce moment, distante d'une lieue et demie de Salamanque. Cependant il rassembla beaucoup de forces sur ce point, et comme son mouvement sur Tejarès pouvait être difficile, si toute l'armée française était en présence, je crus utile de l'appeler, afin de pouvoir faire ce que les circonstances commandaient. Il y avait entre nous et les Anglais des mamelons isolés appelés les *Aropiles*. Je donnai l'ordre au général Bonnet de faire occuper celui qui appartenait à la position que nous devions prendre; ses troupes le firent avec promptitude et dextérité. L'ennemi fit occuper le sien; mais il était dominé par le nôtre à la distance de 250 toises. Je destinai ce mamelon, dans le cas où il y aurait un mouvement général par la gauche et où il y aurait bataille, à être le pivot et le point d'appui de droite de toute l'armée. La première division eut ordre l'occuper et de défendre le plateau de Calbaraca qui est précédé et gardé par un ravin large et profond. La 3e division était en seconde ligne, destinée à la soutenir, et les 2e, 4e, 5e, et 6e se trouvaient à la tête des bois en masse, derrière la position d'Aropiles, pouvant se porter également de tous côtés, tandis que la 7e division occupait la tête gauche du bois qui formait un mamelon extrêmement âpre et d'un difficile accès, et que je faisais garnir de 20 pièces de canon. La cavalerie légère fut chargée d'éclairer la gauche et de se placer en avant de la 7e division. Les dragons restèrent en 2e ligne à la droite de l'armée. Telles étaient les dispositions prises vers le milieu de la journée.

L'ennemi avait ses troupes parallèlement à moi, prolongeant sa droite en se liant à la montagne de Tejarès, qui assurait toujours son point de retraite.

Il y avait en avant du plateau occupé par l'artillerie, un autre vaste plateau facile à défendre, et qui avait une action bien plus immédiate sur les mouvements de l'ennemi. La possession de ce plateau me donnait les moyens, dans le cas où j'aurais voulu manœuvrer vers la soirée, de me porter sur les communications de l'ennemi sur Tamamès. Ce poste, d'ailleurs bien occupé, était inexpugnable, et complettait même la position que j'avais prise. Il était d'ailleurs indispensable de l'occuper, attendu que l'ennemi venait de renforcer son centre, d'où il pouvait se porter en masse sur ce plateau, et commencer son attaque par la prise de ce point important. En conséquence, je donnai l'ordre à la 5e division d'aller prendre position à l'extrémité droite de ce plateau, dont le feu se liait parfaitement avec celui d'Aropiles; à la

7e division d'aller se placer en seconde ligne pour la soutenir, à la 2e, de se tenir en réserve de celle-ci, et à la 6e d'occuper le plateau de la tête du bois, où restait encore un grand nombre de pieces. Je donnai l'ordre également au général Bonnet de faire occuper par le 122e, un mamelon intermédiaire entre le grand plateau et le mamelon d'Aropiles, qui défendait le débouché du village d'Aropiles. Enfin, j'ordonnai au général Boyer, commandant les dragons, de laisser un régiment pour éclairer la droite du général Foy, et de porter les trois autres régiments en avant du bois, sur le flanc de la 2e division, de maniere à pouvoir, si l'ennemi attaquait le plateau, le charger par la droite de ce plateau, tandis que la cavalerie légere chargerait par sa gauche. La plupart de ces mouvements s'exécuterent avec irrégularité.

La 5e division, après avoir pris le poste indiqué, s'étendit par sa gauche, sans motifs ni raison. La 7e division, qui avait ordre de la soutenir, se porta à sa hauteur. Enfin la 2e division était encore en arriere. Je sentis toutes les conséquences qui pouvaient résulter de ces irrégularités, et je résolus d'y remédier moi-même sur-le-champ; ce qui était chose facile, l'ennemi n'ayant encore fait aucun mouvement. En même temps je reçus le rapport que l'ennemi faisait passer de nouvelles troupes de sa gauche à sa droite. *J'ordonnai* aux 3e et 4e divisions de se porter par la lisiere du bois à la hauteur, afin que je pusse en disposer au besoin. Il était quatre heures et demie, et je me portais au plateau qui allait être l'objet d'une lutte opiniâtre; mais dans ce moment un boulet creux m'atteignit, me fracassa le bras droit, et me fit deux larges blessures au côté droit. Je devins ainsi incapable de prendre aucune espece de part au commandement. Ce temps précieux, que j'aurais employé à rectifier le placement des troupes sur la gauche, se passe sans fruit; de l'absence du commandement nait l'anarchie, et de là le désordre (*) Cependant le temps s'écoule sans que l'ennemi entreprenne rien. Enfin, à cinq heures, jugeant que la situation est favorable, l'ennemi attaque avec impétuosité cette gauche mal formée. Les divisions combattant repoussent

(*) Le général Bonnet, à qui le commandement revenait comme général de division le plus ancien, avait été blessé quelques instants après le général en chef. Cet événement contribua à prolonger l'incertitude et le manque d'ensemble.

l'ennemi, en sont repoussées à leur tour ; mais elles agissent sans ensemble et sans méthode. Les divisions que j'avais appelées pour soutenir les premieres, se trouvent dans le cas de prendre part au combat, sans l'avoir prévu. Chaque général fait des efforts extraordinaires pour suppléer, par ses dispositions particulieres, à ce que l'ensemble laisse à désirer ; mais s'il peut y parvenir en partie, il ne le peut complettement. L'artillerie se couvre de gloire, fait des prodiges de valeur ; et, au milieu de nos pertes, l'ennemi en fait d'énormes. Il dirige ses attaques sur Aropiles, que le brave 120e défendait ; il en est repoussé, laissant plus de 800 morts sur la place. Enfin, l'armée se replie, évacue les plateaux, et se retire à la lisiere du bois. Là, l'ennemi fait de nouveaux efforts. La division Foy, qui se trouve par la nature des choses chargée de couvrir le mouvement rétrograde, est attaquée avec vigueur, et repousse l'ennemi constamment. Cette division, ainsi que son général, méritent les plus grands éloges. Dès ce moment, la retraite s'effectua sur Alba de Tormès, sans être inquiétée par l'ennemi. Notre perte s'éleve à 6000 hommes environ hors de combat. Nous avons perdu 9 pieces de canon, qui, étant démontées, n'ont pu être transportées ; tout le reste des bagages, tout le parc d'artillerie, tout le matériel de l'armée a été ramené.

Il m'est difficile, M. le duc, de vous exprimer les divers sentiments qui m'ont agité au moment où la fatale blessure que j'ai reçue m'a éloigné de l'armée. J'aurais échangé avec délices cette blessure contre la certitude de recevoir un coup mortel à la fin de la journée, pour conserver la faculté du commandement, tant je connaissais l'importance des événements qui allaient se passer, et combien en ce moment, où le choc des deux armées semblait se préparer, la présence du chef était nécessaire pour donner l'ensemble au mouvement des troupes, et pour en diriger l'action.

Ainsi un moment de malheur a détruit le résultat de six semaines de combinaisons sages, de mouvements méthodiques, dont l'issue jusqu'alors paraissait certaine, et dont tout nous faisait présager de recueillir le fruit.

Le 23, l'armée fit sa retraite d'Alba de Tormès, sur Penaranda, en prenant sa direction vers le Duero, toute la cavalerie ennemie atteignit notre arriere-garde, composée de la cavalerie de la 1re division. Cette cavalerie se replia, et laissa la division trop engagée, mais elle forma ses carrés pour résister à l'ennemi. Un d'eux fut enfoncé, les autres résisterent, et celui du 69e notamment tua 200 chevaux à

l'ennemi, à coups de baïonnettes; depuis ce temps il n'a fait aucune tentative sur nous.

Le général Clausel a le commandement de l'armée et prendra les mesures que les circonstances exigeront. Je vais me faire transporter à Burgos, où j'espere qu'avec du repos et des soins, je pourrai me guérir des blessures graves que j'ai reçues, et qui m'affligent plus par l'influence funeste qu'elles ont eue sur le succès de l'armée, que par les souffrances qu'elles me font éprouver.

Je ne saurais trop faire l'éloge de la valeur avec laquelle les généraux et colonels ont combattu, et du bon esprit qui les a animés dans cette circonstance. Je dois faire mention particulierement du général Bonnet, dont au surplus la réputation est faite depuis long-temps. Je dois également nommer le général Taupin qui commandait la 6e division; le général Clausel, quoique blessé, n'a pas quitté le champ de bataille, et a donné l'exemple d'une grande bravoure et a payé de sa personne jusqu'à la fin. Le général d'artillerie Tirlet et le colonel Dijeon, commandant la réserve d'artillerie, se sont particulierement distingués.

Dans cette journée, toute malheureuse qu'elle est, il y a eu une multitude de traits dignes d'être cités, et qui honorent le nom Français. Je m'occuperai à les faire recueillir, et je solliciterai de S. M., des récompenses pour les braves qui s'en sont rendus dignes. Je ne dois pas différer de citer la belle conduite du sous-lieutenant Guillemat, du 118e régiment, qui s'est élancé dans les rangs ennemis pour y enlever un drapeau dont il s'est emparé, après avoir coupé le bras de celui qui le portait; il a rapporté ce drapeau dans nos rangs, malgré plusieurs coups de baïonnettes qu'il a reçus.

Nous avons à regretter la perte du général de division Ferey, mort de ses blessures, du général Thomieres, tué sur le champ de bataille, et du général Desgraviers. Les généraux Bonnet et Clausel, et le général de brigade Menne, ont été blessés.

Je prie V. Exc. de recevoir l'assurance de ma haute considération.

(Signé) De la main gauche le Maréchal Duc de Raguse.

D'après les premiers mouvements de l'armée anglaise,

S. M. C., sous les ordres de laquelle se trouvent placées toutes les armées françaises en Espagne, s'était déterminée à réunir ce qu'il y avait de disponible en troupes appartenant à l'armée du centre pour se porter en même-temps que S. Exc. M. le maréchal duc de Raguse au-devant de l'ennemi.

A l'époque du 20 Juillet, S. M. avait effectivement rassemblé un corps considérable, à la tête duquel elle s'était avancé du 21 au 24 Juillet, jusques à Arévalo. La retraite de l'armée de Portugal ayant eu lieu avant que S. M. pût la joindre, elle dût se borner à contenir l'armée du Lord Wellington: ce qu'elle fit avec succès par cette diversion. La majorité des forces ennemies se dirigeant sur l'armée du centre. S. M. C. a cru d'abord devoir couvrir Madrid, et en faire sortir les personnes les plus affectionnées à son service, et les objets les plus importants. Un convoi considérable, escorté par les divisions Darmagnac et Palombini, a été conduit heureusement jusqu'à Valence. Le roi avait son quartier-général le 18 Août à Villa-Robledo. L'intention de S. M. était de réunir les troupes de l'armée du centre, selon les circonstances, soit à l'armée du midi, soit à l'armée d'Arragon, pour combattre les Anglais avec avantage.

l'ennemi, à coups de baïonnettes; depuis ce temps il n'a fait aucune tentative sur nous.

Le général Clausel a le commandement de l'armée et prendra les mesures que les circonstances exigeront. Je vais me faire transporter à Burgos, où j'espere qu'avec du repos et des soins, je pourrai me guérir des blessures graves que j'ai reçues, et qui m'affligent plus par l'influence funeste qu'elles ont eue sur le succès de l'armée, que par les souffrances qu'elles me font éprouver.

Je ne saurais trop faire l'éloge de la valeur avec laquelle les généraux et colonels ont combattu, et du bon esprit qui les a animés dans cette circonstance. Je dois faire mention particulierement du général Bonnet, dont au surplus la réputation est faite depuis long-temps. Je dois également nommer le général Taupin qui commandait la 6e division; le général Clausel, quoique blessé, n'a pas quitté le champ de bataille, et a donné l'exemple d'une grande bravoure et a payé de sa personne jusqu'à la fin. Le général d'artillerie Tirlet et le colonel Dijeon, commandant la réserve d'artillerie, se sont particulierement distingués.

Dans cette journée, toute malheureuse qu'elle est, il y a eu une multitude de traits dignes d'être cités, et qui honorent le nom Français. Je m'occuperai à les faire recueillir, et je solliciterai de S. M., des récompenses pour les braves qui s'en sont rendus dignes. Je ne dois pas différer de citer la belle conduite du sous-lieutenant Guillemat, du 118e régiment, qui s'est élancé dans les rangs ennemis pour y enlever un drapeau dont il s'est emparé, après avoir coupé le bras de celui qui le portait; il a rapporté ce drapeau dans nos rangs, malgré plusieurs coups de baïonnettes qu'il a reçus.

Nous avons à regretter la perte du général de division Ferey, mort de ses blessures, du général Thomieres, tué sur le champ de bataille, et du général Desgraviers. Les généraux Bonnet et Clausel, et le général de brigade Menne, ont été blessés.

Je prie V. Exc. de recevoir l'assurance de ma haute considération.

(Signé) De la main gauche le Maréchal Duc de Raguse.

D'après les premiers mouvements de l'armée

Le 24 du courant, le général Cruz Mourgeon, commandant les troupes espagnoles, et moi, nous jugeâmes qu'il serait à propos de faire un mouvement en avant sur Séville. Dans ce dessein il fallait forcer le corps d'observation de l'ennemi de 350 chevaux et de deux cents hommes d'infanterie qui était à St. Lucar La Mayor. Je marchai de Manzanilla avec 800 hommes de troupes, composées du 1er régiment des gardes, du 87e, et du régiment portugais; le brigadier-général Downie m'accompagnait avec 600 Espagnols. Les colonnes espagnoles attaquerent sur la droite, et les britanniques avec les portugaises sur la gauche. Les Français furent repoussés à travers les rues et s'enfuirent avec précipitation, laissant quelques gens tués, blessés et prisonniers. Nous prîmes poste à St. Lucar sans perdre un seul homme.

Le 26 du courant, le général Cruz et moi, ayant jugé un bon effet qu'il en résulterait dans l'opinion publique, si on empêchait Séville d'être pillé, et si les Français faisaient leur retraite avec précipitation, les troupes alliées se mirent en mouvement à cet effet, et le 26, à six heures du matin, elles arriverent sur les hauteurs de Castillejos de la Cuesta, directement au-dessus de Séville.

Les troupes espagnoles formaient notre avant-garde. Celle des Français fut repoussée; la cavalerie se retira, laissant l'infanterie dans la plaine, laquelle fut chargée par la cavalerie espagnole qui lui fit plusieurs prisonniers.

Les troupes espagnoles attaquerent une redoute sur notre gauche et y perdirent beaucoup de monde. Les colonnes s'avancerent dans la plaine; et, par ce mouvement, la redoute fut tournée et coupée; les troupes espagnoles sous le général Cruz prirent la droite, et firent un détour pour arriver et attaquer sur le flanc de Triana (faubourg de Séville). Je fis masquer la redoute par un détachement du 9e régiment portugais, et avancer une piece de campagne avec quelques troupes pour faire taire le feu de l'ennemi à une des portes de la ville en face de nous. Après avoir donné le temps d'arriver à la colonne espagnole, les troupes britanniques et portugaises s'avancerent pour attaquer en front; la cavalerie et l'artillerie arriverent au galop, soutenues des grenadiers des gardes, et suivies de l'infanterie.

L'ennemi abandonna la porte; nous entrâmes dans les faubourgs et poussâmes près du pont de Séville avec autant de rapidité que possible, espérant empêcher qu'il ne fût dé-

truit, ce qui aurait rendu le succès très-difficile. Nous fûmes arrêtés par un feu à mitraille et de mousquetterie au tournant de la rue. Les grenadiers des gardes s'avancerent pour nous soutenir, et culbuterent tout devant eux. Dans ce moment une partie de la colonne espagnole arriva; nous nous portâmes vers le pont, essuyant un feu très-vif. Le capitaine Cadoux du 95e, fit, avec beaucoup de jugement, un mouvement latéral sur notre gauche. Le capitaine Roberts, de l'artillerie, fit avancer deux canons avec rapidité. Ainsi le canon et la mousquetterie commencerent à jouer fortement sur l'ennemi qui fut chassé de sa position de l'autre côté de la riviere et du pont qu'il n'avait encore détruit qu'en partie. Les grenadiers des gardes et des troupes espagnoles étaient à la tête des colonnes qui traverserent le pont. Une déroute générale en fut la suite; l'ennemi fut poursuivi à travers les rues jonchées de morts, et sur tous les points, laissant derriere lui un butin précieux en chevaux, bagage et argent.

Il m'est impossible d'exprimer la joie du peuple de Séville; malgré le feu des Français, les habitants nous apporterent des planches pour nous aider à traverser le pont; leurs acclamations et leurs cris de joie, ainsi qu'une foule immense firent que nos officiers eurent beaucoup de peine à *conduire* leurs colonnes au milieu des rues.

La vaste étendue de la ville, l'épuisement des troupes qui avaient fait trois milles au pas de charge, et le manque de cavalerie, ne nous permirent pas de poursuivre l'ennemi plus loin que la ville. La rapidité de notre attaque fut telle, que cette victoire sur une division française où il fallut passer un pont que l'ennemi avait déjà considérablement endommagé, avec son infanterie et son artillerie formées sur les bords de la riviere, fut remportée avec une perte d'hommes si légere qu'elle paraît presque incroyable.

Je n'ai à regretter qu'un officier, le lieutenant Brett de l'artillerie royale, qui fut tué en manœuvrant son canon avec beaucoup de bravoure, auprès du pont. L'intrépidité de cet excellent officier fut remarquée de tout le détachement.

La perte de l'ennemi doit avoir été très-grande; nous avons pris plusieurs officiers et fait, je crois, près de deux cents prisonniers.

La conduite des officiers et soldats est au-dessus de tout éloge. Quand tous se conduisent bien, il est difficile d'en distinguer aucun. Néanmoins je dois faire mention du

détachement de la légion allemande du Roi, commandé par le cornette Wiebolt, de l'artillerie du capitaine Roberts, du détachement du 95e, commandé par le capitaine Cadeux, et des grenadiers du 1er régiment des gardes sous le capitaine Thomas. J'ai eu beaucoup d'obligations, dès le commencement de cette affaire, au colonel Maitland du 1er régiment des gardes, qui commandait en second à l'attaque de Séville ; ses talents militaires, son intrépidité, son zele ont éclaté d'une maniere remarquable. Je dois aussi beaucoup au lieutenant-colonel Colquitt, commandant un détachement du 20e régiment portugais, et au major Maclain, commandant un détachement du 87e régiment.

Le capitaine Wynyard (Coldstream guards) aide-adjudant-général, le lieutenant Reid du corps de l'état-major royal, et les officiers de l'état-major, attachés à ce détachement, ont été infatigables. Le capitaine Bunbury du 20e régiment portugais, le major de brigade et le lieutenant Smith des ingénieurs royaux, étaient dans ce moment détachés pour un autre service.

Durant cette attaque, nos alliés les Espagnols ont rivalisé la conduite des troupes britanniques et portugaises, et le général Cruz Mourgeon, par ses talents militaires et sa bravoure, a principalement contribué à l'heureuse issue de la journée.

Ci-joint le rapport des tués et blessés.

Durant la nuit derniere, il a passé près d'ici une division de 7 à 8000 Français. Notre attaque a sauvé la ville du pillage et des contributions dont elle était menacée.

Le capitaine Wynyard, porteur de cette dépêche, vous donnera les autres détails que vous pourriez désirer.

J'ai l'honneur etc.

(Signé) J. B. Skerrett.

Au major-général Cooke, etc.

P. S.—L'état des canons et magasins militaires pris à l'ennemi, sera envoyé dès qu'il sera constaté. Deux pieces de campagne que l'ennemi avait fait avancer, sont tombées entre nos mains.

Rapport des Tués et Blessés des Troupes sous le Commandement du Colonel Skerrett, *à la Prise de la Ville de Séville, par Assaut, dans la Matinée du 27 Août*, 1812.

Artillerie royale.—1 subalterne, 1 cheval tué, 1 soldat blessé.

2d des hussards de la légion allemande du Roi.—1 sergent, 1 soldat, 1 cheval tués, 1 soldat blessé.

1*er des gardes, infanterie, 3e bat.*—1 soldat blessé.

95*e corps des carabiniers, 2d bat.*—1 subalterne, 6 soldats, un cheval blessés.

Total. { 1 bas-officier, 1 sergent, 1 soldat, 2 chevaux tués.
1 subalterne, 12 soldats, 1 cheval blessés.

(Signé) W. Clinton Wynyard,
Aide-Adjudant-Général.

Nom de l'Officier tué.

Artillerie Royale.—Premier lieutenant, Brett.

Nom de l'Officier Blessé.

95*e corps des carabiniers.*—Llewelyn, légerement.

ESPAGNE.

Extrait de diverses Lettres de Cadix.

" . . . Je cede aujourd'hui au besoin de vous peindre le délire de reconnaissance de tout le peuple espagnol pour les nouveaux triomphes de l'immortel Wellington. Son éclatante victoire près Salamanque a produit une de ces sensations publiques qui font époque dans les fastes d'une nation. L'enthousiasme, l'attendrissement, l'espérance, toutes les passions nobles et tendres se confondirent à l'instant dans un sentiment général. Il n'y avait plus qu'une âme dans tout Cadix. Cette immense population, yvre de joie, se cherchait, s'embrassait, s'arrosait de ses larmes, et les cris de *vive Wellington, vivent les Anglais, vive l'Espagne*, s'unissant dans les airs avec les salves de terre et de mer, étouffaient le vain bruit du ridicule bombardement de nos voisins. Je ne crois pas qu'on puisse voir un spectacle plus touchant. Tous les yeux étaient fixés sur la rive opposée. Ils semblaient en dévorer l'intervalle, les cœurs s'y élançaient et gémissaient des obstacles qui y existaient encore à une vengeance si désirée. Tout le reste du jour fut consacré à des expressions de cette satisfaction publique qui ne se commande pas. Elle n'observe point de méthode, elle n'étale aucun luxe national; mais elle offre l'image de la fête de tous les cœurs purs et vraiment patriotes. Qu'il doit être doux pour celui du héros britannique de se voir ainsi béni par un peuple généreux auquel il va rendre une liberté si bien méritée par sa constance! Qu'il poursuive donc ses nobles travaux!

qu'il soit notre Hercule moderne! son apothéose est déjà préparée dans nos cœurs.

Nous avons déjà oublié depuis la bataille de Salamanque l'extrême détresse de notre trésorerie. Nous ne faisons pas de doute que cette nouvelle qui a volé à l'instant en Amérique n'y produise sur-le-champ la plus heureuse conversion. Ces enfants égarés ont cru un instant que le continent d'Espagne allait disparaître, et quelques scélérats, ainsi que cela arrive toujours, ont aveuglé une multitude d'innocents par l'espoir trompeur du bonheur et de l'indépendance. Le rôle de ces missionnaires impies va cesser au premier bruit de nos triomphes, et toute l'Amérique reconnaîtra promptement l'avantage de ses anciennes liaisons filiales et politiques avec une métropole, amie intime de l'Angleterre. C'est tout dire; car si Rome et Carthage eussent été unies, au lieu d'être toujours rivales, quelle colonie dans l'univers, loin d'oser s'en détacher, n'eût brigué l'honneur utile d'être un *élément de* leur puissance! Nous sommes donc sûrs de retrouver avant peu notre opulence: mais comme le plus grand zele de la part de l'Amérique Espagnole ne peut faire disparaître subitement les distances, et verser chez nous ses trésors au moment même, si notre alliée pouvait anticiper par des prêts généreux notre aisance et nos ressources, nous en retirerions en commun les plus grands avantages. Je ne veux pas m'étendre ici sur la pénurie du soldat, on sait que l'Espagnol se glorifie de ses privations: mais le gouvernement gémit de l'impossibilité où il est de pourvoir mieux à ses besoins, et cette pénurie gêne la conception de plans plus vastes, dont l'exécution serait impraticable. C'est par exemple, un bien grand malheur que de ne pouvoir attirer ni accueillir sous nos drapeaux un nombre immense de soldats ennemis qui n'attendent qu'un signal pour déserter une cause qu'ils détestent.

Presque tous désesperent de recevoir de secours par la frontiere, chaque jour apauvrit leurs forces, les succès de Lord Wellington les frappent de terreur. Ils voyent leur empereur compromis entre la Vistule et le Volga. Ils savent bien qu'il n'arrivera jamais à Stockholm ; ils croient même qu'il serait très-possible qu'il ne revînt jamais à Paris. Quelle circonstance ! aussi, je le répete, quel malheur de ne pouvoir en profiter !

Passons maintenant au Nord de l'Europe. Monsieur, les vingt-cinq dernieres années de ma vie m'ont beaucoup guéri de ma crédulité ; cependant je me rends presque à la galanterie de Bernadotte envers l'Espagne. Sa demande d'une garde d'honneur espagnole a quelque chose de loyal qui rappelle les temps héroïques antérieurs à Machiavel. En tout état de cause, une violation de 300 ôtages serait un crime atroce, mais ici c'en serait un absolument inutile. J'aime mieux croire que ce moderne suédois veut consoler sa nouvelle patrie de ne plus voir sur son trône des Charles XII, et des Gustaves, et se laver lui-même aux yeux de la postérité du crime d'avoir coopéré aux succès de l'ennemi du monde entier. Ainsi je crois qu'à la tête de cette brave nation il va donner à la droite des armées russes l'appui que leur a refusé à leur gauche la honteuse et criminelle faiblesse du cabinet autrichien. Plus Buonaparté s'engagera dans le Nord, plus il sera flanqué, et même à la longue menacé sur les derrieres. La Turquie sourira aux disgrâces de l'Empereur d'Autriche, s'il en éprouve, ce qui est inévitable avec le temps ; le moins sera que la Pologne devienne toute Russe, et que le négociant anglais allant chercher l'embouchure de la Vistule, trouvera que la Russie aura mis en pratique le grand principe de Buonaparté : que les grands fleuves doivent servir de démarquation aux grands empires. Ainsi l'an 1813 ou 1814 au plus tard

verra disparaître pour toujours le fameux système continental.

En attendant, nous faisons ici tout ce que notre situation peut nous permettre. Nous envoyons des expéditions où les diversions sont désirables. Une de 18,000 hommes vient de partir de la côte du Levant, et se dirige sous les ordres de Maitland et de Roach, à la rencontre d'une des colonnes que Lord Wellington pousse dans divers sens pour resserrer le Roi de théâtre José, fermer le passage à ses morceaux d'armées stationnés dans divers points de la Manche et des Andalousies, et les réduire à la nécessité de mettre bas les armes. Quelques jours de plus nous donneront des lumieres sur ce plan si savant et si sagement conduit.

Une autre expédition d'élite a passé le 9 de ce mois au comté de Niébla, et à son approche les fortifications de cette ville ont disparu comme les murailles de Jéricho. Ce succès a rétabli notre domination depuis la Guadiana jusqu'aux approches *du Tinto*, et rétabli les relations avec l'Estremadoure et la chaîne des montagnes qui descendent de la Sierra Morena. Ce mouvement concourt à merveille avec le plan général qui me paraît être de resserrer de proche en proche le filet dans lequel doivent finir par être prises les cohortes de l'usurpateur. Leur sort me semble décidé ; car si l'on peut se défendre du centre contre la circonférence, le système d'attaque doit venir au contraire de la circonférence au centre, ce qui vient de se réaliser, et ce qui démontre que, dans le sens militaire, la perte de la capitale presque au commencement de la lutte, est devenu, pour ainsi dire, le principe de notre délivrance.

Dans l'intervalle, ne vous laissez pas alarmer, Monsieur, par la grande importance que quelques personnes voudront donner à la disgrâce que vient d'éprouver la 3eme armée dans les environs d'Alicante. Le gouvernement lui-même, par des consi-

dérations politiques, est obligé d'y mettre beaucoup de valeur et d'en rechercher tous les détails. S'il ne voulait y voir qu'un de ces incidents si fréquents dans une longue guerre, il ne désarmerait pas ceux qui, par divers motifs, sont disposés à tout exagérer, à tout envenimer. Il se rendrait quasi suspect. Les Cortes et la Régence ont un égal intérêt à donner la plus grande publicité à cet événement militaire, malheureux sans doute, mais dont les résultats ne peuvent avoir aucune influence sur ceux de cette mémorable campagne. A cette occasion, j'oserais dire que tout général, tout ministre, tout homme public, quiconque en un mot qui ne s'engage dans une lutte semblable que pour travailler et se battre, est loin de connaître l'étendue de ses obligations. Il faut encore qu'il se décide d'avance, non-seulement à résister aux accidents inévitables, à toutes les chances de la fortune, mais encore aux intrigues de l'envie, aux erreurs de l'ignorance, en un mot, à toutes les passions si excusables d'une grande société malheureuse, ulcérée, exaspérée.....

Mais je vous quitte brusquement, Monsieur, des cris d'allégresse publique m'appellent à mon balcon; je ne puis distinguer encore que les mots Wellington, Madrid, les Anglais, l'Espagne. Je vole dans la rue, demain je vous en dirai davantage.

Eh bien! Monsieur, cette nouvelle yvresse de joie n'était-elle pas bien légitime? Madrid n'est déjà plus le séjour du crime. L'héroïque Madrid est de nouveau la véritable capitale de l'Espagne. L'usurpateur n'a pas même osé y attendre l'avant-garde anglaise. Au seul nom de Wellington, tous les aigles impériaux ont pris leur vol vers les hautes montagnes de Cuenca. Que Joseph y établisse ou

non son ci-devant royal pavillon, qu'il se dirige au Nord pour s'échapper par les précipices de l'Arragon ou par la Catalogne ; qu'il aille chercher, au Levant, son salut dans Valence, ou bien qu'il aille au Sud se consoler dans les bras de Soult, Lord Wellington, dans tous les cas, nous rendra bon compte de lui et de tous les siens. Abandonnons-le donc à la discrétion de ce vengeur de l'Espagne et mêlons-nous parmi cette foule enthousiaste qui parcourt les rues de Cadix, réveille toute la ville au nom du Duc de Ciudad-Rodrigo, ordonne une illumination qui, comme par enchantement, fait disparaître les ténebres et met tout en mouvement, au son des instruments de toute espece. C'est au milieu de cette agitation patriotique qu'on voit dans toute sa beauté le caractere national. Chacun oublie ses propres mérites, ce qu'il a fait, ce qu'il a souffert pour la patrie. On ne voit, on ne célebre, on ne chante que les exploits du héros britannique, *ceux* de ses vaillantes tropes et le généreux gouvernement anglais qui s'est voué à la sainte cause du continent. Tout le reste de la nuit s'est passé dans ce délire sentimental.

Ce matin, avec plus de calme et non moins de charme, chacun a savouré les détails de cette grande nouvelle, premier fruit de la bataille de Salamanque, et présage certain de notre prochaine délivrance. Le gouvernement est venu au pié des autels rendre ses actions de grâce au Dieu des armées, et encourager tous les témoignages d'allégresse dont le public s'empresse à faire hommage au digne frere du héros. Les places publiques ont été décorées, illuminées ; une foule immense y mêlait ses chants à la musique des orchestres. . . . . Ici, des familles, entieres se pressaient autour de l'ambassadeur et le rendaient témoin de leur reconnaissance, dont les expressions étaient étouffées par leurs larmes. Là, des grouppes d'amis s'embrassaient et combinaient

d'accord leur retour si désiré dans leurs foyers libres et purifiés par les victoires du héros du siecle. De diverses parts, des danses anglaises et nationales animaient ce grand tableau du bonheur public : mais je renonce à la narration de faits qui ne peuvent que perdre à être décrits. Je termine donc, Monsieur, ma très-insuffisante description. Wellington me réserve bien d'autres scenes à célébrer, si toutefois, j'ai la témérité de m'élever jusqu'à son éloge. Un héros, tel que lui, malgré sa modestie connue, devrait voyager, toujours accompagné d'un Apelle et d'un Homere pour transmettre dignement à la postérité les hauts faits que conçoit son génie et qu'exécute son courage.

Au milieu de cette joie universelle, nous étions toutefois incertains sur le parti qu'allaient prendre nos voisins les plus immédiats. Leur ligne contre Cadix nous donnait encore signe de vie de temps en temps par son impuissant bombardement, et nous ne doutions pas que si Soult, par un beau désespoir réunissait toutes les forces de l'Andalousie pour agir contre Hill, menacer Badajoz, ou aller au secours de Joseph, il ne laissât dans tous les cas une portion suffisante de troupes pour conserver cette même ligne si hérissée de batteries, si difficile à attaquer de vive force, et son plus sûr rempart. Point du tout, Monsieur, les prodiges devaient se succéder. Hier, 26, jour de la St. Louis, à une heure du matin, le miracle a commencé. A six heures, il n'y avait déjà plus un Français dans toute la ligne, et nos troupes sont allées s'y établir avec autant de tranquillité qu'on prend possession d'un héritage. Je laisse à tous les journaux à vous donner les détails de ce brusque changement de décoration. Il nous confond, mais il nous enchante. Outre la liberté présente qu'il nous donne, il étend à l'infini la sphere de nos espérances. Notre sort n'est plus douteux. Qu'il est doux de jouir enfin du

prix de sa constance, et de le devoir à son allié, au héros qui ajoute chaque jour à sa gloire! Je me réserve de vous donner au premier courier les suites de cet étonnant événement, nous saurons alors quelque chose de plus sur le Nord. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'avant peu les neiges et les frimats doivent y paralyser les armées françaises, tandis qu'en Espagne nous entrons dans la belle saison pour la guerre. Nous avons tout pour nous; Dieu, l'Angleterre, et notre imperturbable détermination à rester libres.

PAPIERS DE CADIX.

Cortes—Vingt-deuxieme Séance.

Le secrétaire de la guerre a remis une lettre de la junte supérieure de Murcie, du 2 du courant, accompagnée d'un exposé à la régence, portant en substance que ce n'avait été ni défaut de valeur dans les officiers et soldats, ni d'activité dans les chefs, ni d'intelligence dans le général en chef J. O'Donnel, qui avaient causé la malheureuse perte de la bataille de Castella. La junte demande à la régence de publier les noms de ceux qui sont innocents, pour qu'ils n'en souffrent pas à tort, mais que toute la rigueur des lois retombe sur le coupable.

Le Seigneur Fortuna (D. Nicolas) ajoute: Et sur la junte elle-même, si elle est trouvée coupable.

(*Concise*, 25 *Août.*)

Ayamonte, 27 Août.

Le 26, Soult donna ordre d'évacuer Séville—toute la principale canaille, telle que commissaires, chanoines, etc. etc. errent maintenant de tous côtés. Ils ont emmené plusieurs chariots chargés d'habillements et autres effets. Ils ont 2000 malades dans les hôpitaux, et ils ont pris avec eux beaucoup d'autres personnes. Ils ont distribué beaucoup de blé que les habitants ont été obligés d'acheter à 140 réaux.

Le 25, il vint de Los Puertos 450 chevaux et mules de somme. Tous les partis fourageurs sont arrivés à Séville. Ils ont démonté les canons des batteries qui sont autour de Séville, Gordales, Patrounes, Torrenellas et Santa Bregeda.
(*Conciso*, 29 *Août.*)

Cadix, 29 Août.

Le maître d'un bâtiment, venant de Tarifa, a rapporté, qu'à ce port, on assurait, au moment qu'il a mis à la voile, que l'ennemi avait évacué Malaga.
(*Conciso*, 30 *Août.*)

Gazette Extraordinaire de la Régence, 27 Août.

ARTICLE OFFICIEL.

Dépêche du Maréchal de Camp, D. Miguel de Alava *au Chef de l'Etat Major-Général.*

Madrid, 25 Août.

J'ai déjà mandé à Votre Excellence les heureux événements de la bataille du 22 Juillet jusqu'au 7 du courant, jour auquel le quartier-général était à Ségovie. Le 9, il fut transféré au palais royal de St. Ildefonse, le 10, à Nova-Cerrada, le 11 à Torreladones, et le 12, jour anniversaire de notre incomparable allié le Prince de Galles, le Duc de Ciudad-Rodrigo prit possession de cette ville au nom de Ferdinand VII. Le même jour, il nomma le géneral Espana, gouverneur *ad interim* de cette résidence ; et le lendemain, il ordonna la publication de la constitution avec toutes les formalités énoncées dans la proclamation royale, et en même temps une élection de magistrats suivant les formes y prescrites Ces résolutions du Duc furent si cordialement reçues du peuple, qu'oubliant son extrême misere (dont V. Ex. ne saurait se faire une idée sans l'avoir vue) et que rempli de joie d'avoir recouvré sa liberté et de voir leur libérateur, il ne songea qu'à faire éclater son allégresse extrême, observant néanmoins l'ordre et le respect pour les autorités qui le distinguerent dans tous les temps.

Le général Espana et moi, présidâmes à cet acte, accompagnés du conseil, composé d'individus qui n'ont pas été pour le roi intrus, et qui, par leur excellente conduite, ont mérité l'estime publique.

Le Roi intrus était parti la veille laissant 1700 hommes au Retiro où ils se renfermerent jusqu'à l'arrivée des Anglais.

Je n'essayerai pas de rendre la maniere dont Milord Duc fut reçue, je n'en trouve en moi ni les moyens ni le talent. Hier, le Retiro se rendit sans qu'il y eût un coup de canon tiré, avec 184 pieces d'artillerie, de grands magasins, et la garnison étant prisonniere. Certainement Napoléon sera très-reconnaissant envers le gouverneur, de la brillante défense qu'il a faite, après 8 années de travaux continuels pour élever ce boulevard de la tyrannie. ! ! !

Quelques jours avant notre arrivée, je publiai une proclamation aux juramentados, les rappelant à leur patrie; elle a produit les meilleurs effets, car plus de 800 soldats et des officiers, proportionnellement en plus grand nombre, se sont déjà présentés. Les officiers, pour se justifier, passent devant un tribunal à cet effet; les soldats ont été incorporés dans les corps.

Je crois que Votre Excellence approuvera cette modération, d'autant plus que j'examine les affaires du roi intrus, plus je suis convaincu de la nécessité de la réconciliation, à l'exception de ceux qui ont répandu le sang espagnol de quelque maniere que ce soit, ou commis d'autres crimes que le gouvernement peut croire à propos d'excepter.

Les ennemis avaient intérêt à nous diviser; mais je supplie Votre Excellence de ne pas oublier qu'il y a eu au service du roi intrus, plusieurs personnes de la plus grande urbanité, et qui, par leur conduite ont mérité l'approbation générale. Dans ce cas se trouvent plusieurs magistrats qui ont empêché bien des maux qui, sans cela, auraient eu lieu si leurs fonctions avaient été en d'autres mains.

Il est donc nécessaire que Votre Excellence pense sérieusement à envoyer à cette cour un gouvernement qui donne l'impulsion à tout le reste du royaume, et que les individus qui le composeront, viennent avec l'olivier plutôt qu'avec l'épée à la main. Aujourd'hui, les paroisses prêteront le serment.

P.S. Depuis ce que je viens d'écrire, le général St Preux avec 1200 hommes à Guadalaxara, s'est rendu à l'Empecinado. Il désirait de capituler avec le Duc de Ciudad-Re-

lrigo ; mais l'Empecinado lui a fait entendre qu'à moins de capituler avec lui, il le passerait lui et sa garnison au fil de l'épée.

L'intrus marche vers Valence, par Cuença et le convoi par Alicante.

Le point important de Tolede vient d'être évacué, et tout le pays depuis le Tage jusqu'à Burgos est actuellement libre.

Le *Conciso* observe que ce qu'il appelle le *fameux roman* dit *bulletin*, fait mention de la *perte de quelques milliers de chevaux français par les pluies.* On ne peut guere douter, dit l'éditeur, que ce qui s'appelle ici *pluies*, ne soit une défaite. Le passage du chaud au froid, dit le 5e bulletin, nous a fait perdre quelques milliers de chevaux. A la bonne heure! Mais on écrit de Vittoria qu'en France, l'opinion générale est que Buonaparté a été défait, et a perdu partie de sa cavalerie. Buonaparté avoue qu'il a perdu quelques milliers de chevaux—quelques milliers de chevaux doivent faire au moins deux mille chevaux—deux mille chevaux dans la bouche de Buonaparté en sont au moins quatre mille, conséquemment par une conjecture bien fondée, on peut évaluer que le bon homme en a perdu au moins six mille.

Dans une dépêche du général Alava relative aux événements qui dernierement ont eu lieu en Castille, on observe que tel est l'ascendant de l'incomparable chef de l'armée alliée sur ses troupes, que personne ne se soucie plus de savoir où il aura ordre de marcher, pleinement convaincu du succès de l'entreprise qu'il commandera.

La confiance dans les opérations d'un chef est en effet la pierre fondamentale du succès dans toute espece de gouvernements. Blake partant pour l'expédition de Valence, l'opinion publique était décidément contre lui, et la victoire semblait à moitié gagnée par l'ennemi; il est certain que la troupe ne pouvait avoir aucune confiance dans un pareil commandant, et en effet plusieurs officiers qui, quoiqu'ils fussent, par honneur et devoir, de cette expédition, s'en expliquaient ouvertement, et disaient qu'ils ne comptaient pas réussir.

(Conciso, 29 Août.)

Gazette Extraordinaire de la Régence, du 29 Août.

Dépêche Officielle du Général Mourgeon de la Cruz, au Chef de l'Etat Major-Général, datée de Séville, à 11 heures du Matin, le 27 Août.

Excellent Seigneur,

Les troupes alliées de la division sous mon commandement, ont, ce matin, forcé l'ennemi à quitter cette ville précieuse, où nous sommes entrés. Il est impossible de peindre à Votre Excellence la joie du peuple à la vue des troupes nationales et alliées.

Faute de temps, je ne puis donner à Votre Excellence les détails de l'action, mais je ne puis m'empêcher de vous dire que nous avons en notre pouvoir nombre de blessés et de prisonniers. De notre côté, nous avons essayé quelque perte, dont je rendrai compte à Votre Excellence dans mes premieres dépêches.

La dépêche suivante a été reçue du général Ballasteros, de Prado del Rey, du 25 Août.

Dans la nuit d'hier, l'ennemi évacua toute la ligne depuis Guadalite, Ronda, et les points de Zabara et Tiba, fit sauter les fortifications, encloua les canons, et détruisit les munitions. Je me mis à ses trousses, et mes troupes ont occupé Ronda et Villamartin. Si l'ennemi a laissé des troupes devant Cadix, je suis prêt à marcher contre elles, et, si elles ont entierement évacués les lignes, je les poursuivrai dans leur retraite.

Du même Papier.

Le chef de l'état-major-général de la royale Isla de Léon, en date de ce jour, a envoyé copie d'une dépêche re-

que du gouverneur de Medina Sidonia, également datée du 28 du courant.

Cette nuit, le 26, à 9 heures, l'ennemi a évacué la ville et château d'Arcos, enclouant l'artillerie. Suivant les avis les plus positifs que l'on a pu avoir, il a laissé quantité d'effets militaires, 400 boisseaux de froment, avec du lard et du biscuit. Par suite, il a évacué Bornos, dans le temps que Son Excellence le chef de l'armée était à Prados del Rey, et que, suivant les dernieres nouvelles du gouverneur d'Alicante, il allait entrer à Bornos. Des paysans étant arrivés dans cette ville, l'ennemi a mis en réquisition leurs chevaux avec lesquels ils étaient venus l'avant-veille avec le dernier corps français à Los Cabezas. Suivant toutes les apparences, ils continueront leur retraite par le grand chemin royal, prenant tous les chevaux qu'ils rencontreront; les propriétaires n'ont pas d'espérance de les recouvrer; ils sont excédés des mauvais traitements qu'ils reçoivent; ils sont déterminés à les abandonner quand ils le pourront à la dérobée.

(Signé) N. de Eguia.

Cadix, 27 Août.

On dit que l'armée alliée a fait 1500 prisonniers à Tolede, et que la garnison de Guadalaxara, composée de 900 hommes, s'est rendue à l'Empecinado. Le 26, au matin, l'ennemi évacua Séville, mettant l'artillerie hors de service.

Parmi les prisonniers, chose remarquable, se trouvent Villagarcia, Roxas, Ruix et un autre officier qui, plusieurs fois, ont déserté les drapeaux de la patrie, et qui, pendant qu'ils étaient au service du prétendu Roi, se sont conduits de la maniere la plus infâme envers leurs compatriotes.

28 Août.

Les nouvelles reçues aujourd'hui de la capitale, et qui vont jusqu'au 19 Août, sont de la nature la plus agréable et la plus satisfaisante. Elles s'accordent à dire que le plus grand ordre et la meilleure conduite regnent au milieu de l'excès de la joie dont tous les cœurs sont ivres. Sous la plus cruelle oppression, les fideles et loyaux habitants de Madrid ont conservé un patriotisme et une intégrité qui doivent leur faire un honneur éternel.

29 d'Août.

Par les nouvelles les plus sûres de l'entrée du général Cruz à Séville, il paraît que l'ennemi, au nombre de 3000 hommes d'infanterie et 400 chevaux, essaya de tenir bon sur le côteau de Castelliga, pour empêcher nos troupes expéditionnaires d'entrer dans la ville ; mais il fut délogé de poste en poste jusqu'au pont de Triana qu'il détruisit en grande partie ; le temps que nos troupes mirent à le réparer, permit à l'ennemi de s'échapper sans souffrir toute la perte qu'il aurait faite. Néanmoins il fit quelque résistance à l'arsenal, à la porte de Triana, à la croix Del Campo et dans les rues ; dans ces affaires, il a perdu plus 500 hommes. Nous n'en avons perdu que 50 ou 60. Le brigadier Downie, colonel de la légion de l'Estremadure, a été séverement blessé. L'ennemi se retire vers Alcala de Guadiana.

(*Conciso*, 15 *Août.*)

Alicante, 15 Août.

Aujourd'hui, l'expédition du général Maitland, à laquelle s'est jointe la division du général Roche et la cavalerie de la 2e et 3e armée, avec son général qui commande une aile, s'est mise en mouvement dans la direction de Valence. Il paraît que les Français ont résolu de se fortifier sur les points d'Ibi et Castella, mais Harispe a disparu de ces points avec la vélocité de l'éclair. Aujourd'hui, il y aura à Alcoy une junte des Alcades des villages voisins, pour arranger un plan pour le convoi du bagage, etc. L'objet de l'expédition semble être de cerner tous les français qui occupent le royaume de Valence jusqu'à Tortosa, et de les confiner à la gauche de l'Ebro. Nous nous attendons à apprendre bientôt que nous occupons Valence.

Madrid, le 22 d'Août, 1812.

Ce matin, le nouveau conseil, partant de la salle consistoriale, avec toute les cérémonies d'état, et présidé par le feld-maréchal Don Carlos d'Espana, commandant général *ad interim* de la Nouvelle Castille et de cette capitale,

est allé au palais royal complimenter Son Excellence le capitaine-général, Duc de Ciudad-Rodrigo, et ayant été admis en sa présence, le susdit général a porté la parole à Son Excellence, au nom de tout le conseil, dans les termes suivants :—

" Très-Excellent Lord,

" Le conseil de la capitale de l'Espagne qui a mérité la confiance publique, et qui a été choisi selon les lois de la nation, vient offrir à Votre Excellence les expressions sinceres de son respect et de sa reconnaissance. Les habitants de Madrid justement célebres dans l'histoire par leur patriotisme héroïque, et qui, dans la glorieuse lutte où la nation est engagée, ont été les premiers qui, sans autre force que leur loyauté, ont versé leur sang pour défendre l'indépendance de leur patrie et les droits de leur souverain légitime, manifestent à Votre Excellence, par l'organe de leurs magistrats, le plaisir et la satisfaction qu'ils ressentent en voyant dans le palais de leur roi, l'illustre vainqueur de Vimeira et Talavera, le libérateur du Portugal, le conquérant de Ciudad-Rodrigo et Badajoz, le héros qui, dans les plaines de Salamanque, a humilié l'orgueil de nos perfides et cruels ennemis, déconcerté leurs projets, et qui, fixant la victoire sous les glorieux drapeaux de ses braves et invincibles légions, a brisé les chaînes qui déshonoraient la capitale de l'empire espagnol, et l'a délivrée du joug odieux dont elle a été si long-temps accablée : mémorable victoire que l'histoire transmettra à la postérité la plus reculée.

" Milord Duc ! les représentants de ce peuple très-loyal et très-reconnaissant, esperent que Votre Excellence, dignement élevée, au faite de la grandeur espagnole, voudra bien prendre cette capitale sous sa protection particuliere et que les bienfaits en seront la continuation de cette précieuse liberté que nous reconnaissons devoir à Votre Excellence ainsi que la restauration sur son trône d'un monarque qui est l'objet de notre amour constant et de notre respect, destiné, en vertu d'une sage constitution, à régner sur un peuple illustre qui sera à jamais digne de sa liberté par les sacrifices qu'il a faits.

Son Excellence le Duc de Ciudad-Rodrigo, avec cette noblesse qui le caractérise, a répondu dans les termes suivants :—

" Je suis très-sensible à l'honneur que le très-noble et loyal conseil de Madrid me fait dans cette visite, et je suis extrémement flatté de la politesse avec laquelle Votre Excellence, parlant en son nom, a bien voulu mentionner les principales circonstances de la guerre où j'ai eu part. J'éprouve une satisfaction particuliere à recevoir un corps de magistrats, élus par le peuple fidele de Madrid selon les formes établies par la constitution, sanctionnées par les Cortes générales et extraordinaires qui, possédant la confiance et l'autorité du peuple, font exécuter les lois avec impartialité et vigueur. Les événements de la guerre sont dans les mains de la Providence ; mais, j'espere que ces Messieurs et les habitants de Madrid ne doutent point que je ne continue à faire tous les efforts qui dépendront de moi pour exécuter les ordres de Son Altesse Royale, exerçant l'autorité souveraine au nom de Sa Majesté Britannique, en faveur de la cause intéressante de l'Espagne ; et j'espere que ces efforts non seulement contribueront à conserver la paix et la sécurité de la ville de Madrid, mais encore qu'ils finiront par établir l'indépendance, la prospérité et le bonheur de l'Espagne."

Lisbonne, 5 Septembre.

Hier, commença et aujourd'hui continue, dans cette capitale, le débarquement des troupes britanniques, cavalerie et infanterie. Ce nouveau renfort est évalué à 3000 hommes. Heureux effets de la victoire de Salamanque! Les Français ont formé trois divisions des débris de l'armée de Marmont ; sous le commandement des généreux Foy, Maucune et Clauzel, le tout sous le commandement général de Bonnet. Marmont est parti pour la France.

[*Télégrapha Portugues.*]

Picazo (sur les confins de Valence,)
1er Septembre.

Le 22 d'Août, le Roi intrus et son armée, qui sont sur ces routes-ci, égarés comme des brebis perdues, ont passé par ici. Depuis Ocana jusqu'à Albacete, plus de 3000

hommes, soldats de toutes les armes, ont déserté. Avant hier, il était à Almanza, en face de notre armée, si bien que, selon moi, il ne saurait nous échapper; ou bien, si nous ne le prenons pas, du moins le convoi qui marche avec lui, s'étendant à presque deux lieues, doit tomber entre nos mains. Nous respirons enfin, grâces au tout-puissant!

(Journal de la Corogne, 14 Septembre.)

La Corogne, 14 Septembre.

Nous éprouvons les heureux résultats des nouveaux mouvements de l'armée alliée qui d'Arevalo se porte sur Valladolid, où elle sera jointe par la 6e armée, et ira de là à Burgos d'où les Français sans doute par peur, ont déjà rétiré leurs malades et leurs blessés, bien qu'ils aient ramassé le peu de forces qu'ils ont pour assurer leur retraite, dans le cas où ils seraient forcés à en venir à une pareille mesure. Cependant ils continuent leurs excursions ordinaires. On dit qu'il est arrivé ou va arriver un maréchal pour remplacer Marmont, et l'on assure que c'est l'*ange de la victoire, vaincu*; que c'est le fameux Masséna, au-devant duquel, comme il vient seul, 2000 hommes sont partis de Bayonne. Mais il vient lentement et avec crainte. Il fait bien, connaissant le Lord Wellington à présent, et sachant que quand il vint formidablement accompagné pour aller planter les aigles impériales sur les remparts de Lisbonne, il fut néanmoins frustré dans ses espérances. A quoi ne doit-il pas s'attendre, quand il vient seul?

[*Même papier.*]

Cadix, 31 d'Août.

Les Français continuent à se retirer vers Grenade. Le Seigneur Pizarro entre aujourd'hui dans son ministere de l'intérieur. Le Seigneur O'Donnell ayant eu la permission de donner sa démission a résigné.

[*Journal de la Corogne*, 16 *Septembre.*]

La Corogne, 16 Septembre.

La poste d'hier qui nous apporta des lettres et des papiers de presque toutes les parties de l'Espagne, confirme officiellement la nouvelle annoncée depuis quelques jours de la délivrance de Cadix et Séville, ainsi que de l'évacuation

de la plus grande partie de l'Andalousie par les Français, la jonction immédiate de notre 6e armée, et plusieurs autres événements.

[*Même papier.*]

Nouvelle Confidentielle.

La quantité de grains pris par nos troupes sur la ligne de Séville, excede 60,000 boisseaux ; on a pris aussi beaucoup de magasins militaires, etc.

Quoique la reprise de Valence ait été confirmée de maniere qu'on n'en doute pas, il y a pourtant des personnes portées à croire que les ennemis et non pas nos troupes ont remporté tous les avantages ; elles ne considerent pas que, quoique nos troupes ne soient pas bonnes, celles de l'ennemi sont pires, et que Dieu, se déclarant pour notre juste cause, va venger tant d'outrages commis contre lui et son peuple. C'est pour cela que le génie de la guerre, Mina, sans autre tactique que celle qui lui a été inspirée par son zele patriotique et religieux, a tué les Français comme de la vermine, et détruit leurs hordes qui nagueres étaient des guerriers expérimentés. On dit que dernierement, dans le voisinage de Vittoria, il a pris à l'ennemi un convoi, après avoir tué, blessé ou fait prisonniers 3000 hommes qui l'escortaient.

Lisbonne, 5 Septembre.

Le 30 du mois dernier, le général Clinton était à Cuellar avec la 4e division et 5 régiments détachés. A la même date, le Lord Wellington était à Madrid ayant ses postes avancés à Valdemor. Joseph était le 30 à la Roda, Suchet à St. Félippe, O'Donnel à Jaen, et Roche à Aleyo avec ses troupes. Le 18, le général Maitland était à Montforte, Ballasteros à Malaga ; le 31, le général Hill campait à Berlanga, et Soult rassemblait ses forces à Cordova. Il sera très-fort. Les restes de l'armée de Marmont sont à Burgos.

7 Septembre.

Nos nouvelles de Madrid vont jusqu'au 31 Août ; ce jour-là, les habitants donnerent un combat de taureaux à Sa Seigneurie qui le soir donna un bal. On s'attend à un mouvement le 1er ou le 2.

La 5e division, partie de Madrid, a joint Lord Clinton à Cuellar. Les guerillas ont pris une partie du bagage de Joseph. On dit que le Colonel Skerrett a joint le général Hill, et que Soult s'est porté sur Andujar.

Extrait d'une Dépêche Officielle du Marquis de Wellington *à Don* Miguel Pereira Forjaz, *datée de Madrid, le* 26 *Août*, 1812.

Le Roi a continué sa marche dans la direction de Valence, et, selon les derniers avis que j'ai reçus, son arrière-garde était le 16 à La Roda. J'ai reçu une lettre du général Maitland, du 17. Ce général avait quitté Alicante et était à Monforte et à Aleyo. Suchet s'était retiré vers St-Felippe, et on le dit prêt à passer la riviere Xucar. Le même jour, le général O'Donnell était à Ycela, dans le royaume de Murcie. Le 18, des troupes ennemies, venant de Valladolid, obligerent les piquets du général Anson à se replier sur Tudela. Néanmoins ce général les contient sur la gauche du Douro. L'ennemi a mis en mouvement dans les environs de Valladolid un corps de 6000 hommes d'infanterie et de 1200 chevaux sous le général Foy. Avec cette force, il a retiré la garnison de Toro, le 17. Depuis il s'est uni à un corps d'infanterie de la même force qu'il a fait également marcher de Puecerda sur Rio Seco. Toute cette force était, le 20, à près de 3 lieues de Benevente.

Les troupes de Galice, à l'exception de la cavalerie qui était encore à Benevente, s'étaient portées du côté d'Astorga. La garnison, laissée par l'ennemi à Zamora, continue d'être bloquée par le comte d'Amarante. Mais j'ai lieu de croire que cette garnison sera secourue au retour de leur expédition dans la direction d'Astorga. Les avis de Cadix du 19 m'apprennent que le général Cruz a quitté ce poste avec le détachement sous ses ordres pour aller au secours de Ballasteros. On avait préparé sur-le-champ une autre expédition qui a débarqué à Huebla, entre le 11 et le 15. Mais l'ennemi l'avait évacué le 12, et avait détruit le château de Niebla.

Lisbonne, 4 Septembre.

La direction que Soult a prise, était problématique à Séville, les uns disent vers la Manche, d'autres vers Grenade; il est certain qu'il a envoyé des convois à Cordova, et que sur le chemin de Séville à cette dernière ville, il a ordonné de rappeler les différentes colonnes mobiles et les garnisons.

Suivant les nouvelles de Madrid du 25 Août, le général Duran est entré à Lograno, où il a détruit les fortifications, la maison de l'inquisition, et le fort appelé Bilbuena. Dans ce moment, 2,500 hommes d'infanterie et 200 chevaux, sous Darque, occupaient la ville. Duran s'est placé à une demi-lieue de la ville avec 1400 hommes d'infanterie et 100 chevaux, attendant l'attaque où les Français ont perdu 100 hommes tués et blessés; les Espagnols ont eu cinq hommes tués et 33 blessés.

Papiers de la Corogne, du 14 Septembre.

Par une estafette extraordinaire arrivée à 9 heures du soir au commissariat anglais qui réside ici, nous apprenons que le Lord Wellington est entré à Valladolid le 9 du courant, et que les Français se sont repliés avec la plus grande rapidité sur Burgos, d'où, sous peu, nous les verrons s'en aller, laissant libre tout ce côté de l'Ebre.

Nouvelle Confidentielle.

Le Seigneur Castanos avec son quartier-général se prépare à partir de Léon pour Valladolid. Le général Santocildes, avec la 6e armée, est déjà en marche vers le même point, et sera joint par les divisions d'Espana, Porlier, Mina et Longa. Le Duc de Ciudad-Rodrigo était à Valladolid avec 30,000 hom. de l'armée sous son commandement, ayant laissé 10,000 hommes à Ocana et dans le voisinage de Toledo, 10,000 à Aranjuez, et 10,000 de plus sur la route militaire qui conduit à l'armée.

15 Septembre.

Nous sommes toujours sans nouvelles par les voies ordinaires ; mais par le courrier extraordinaire anglais, arrivé ici de Valladolid l'avant-derniere nuit, nous apprenons que le grand Lord, avec son armée, au moyen d'une marche rapide, qu'il a faite d'Arevalo où il était comme nous l'avons déjà dit, et se portant sur Valladolid, y a surpris les Français qui y campaient, et a répandu parmi eux une terreur et une frayeur telles, qu'ils n'ont pu tirer que du petit canon avant de s'enfuir en toute hâte vers Burgos. Mais il paraît que notre cavalerie les a atteints, surtout leur cavalerie ; et lui a causé une grande perte, comme on pouvait s'y attendre ; l'ennemi a abandonné ses provisions, munitions, artillerie, bagage, chariots, etc. Cette entrée triomphante dans Valladolid, quoique cette ville n'ait été que peu de jours sous le joug français, y a causé une joie incroyable.

On ajoute que notre 8e armée rejoindra à Placentia, et l'on fait d'autres préparatifs pour attaquer l'ennemi à Burgos.

Quartier-général, Rio Seco, 10 Sept.

Suivant ce que je vous mandais dans ma derniere lettre du 7, nous sommes arrivés ici aujourd'hui, et demain nous irons à Valladolid. Le grand Lord en est parti, et l'on assure que le 13 il dînera à Burgos. Les Français se sont retirés avec précipitation, et l'on nous assure que Don Julian leur a pris 600 dragons. Ce qu'il y a de certain, c'est que la désertion de l'ennemi est très-grande.

Extrait de la Gazette de Madrid, du 27 Août.

Au Corral d'Almaguer, sur la route d'Aranjuez à Valence, 19 Août.

Le 16 du courant, à dix heures du matin arriva ici le général Darmagnac avec 12,000 hommes, escortant un convoi considérable de 5000 voitures. On a peine à se faire une idée du désordre et de l'indiscipline de ces troupes. Les soldats appar-

tenant aux différents corps marchent pêle-mêle, et ne connaissent ni leurs généraux ni leurs chefs respectifs. Le fait suivant vous donnera une idée de leur désunion et de leur mécontentement : sur la route, en partant de Villa, les dragons attaquerent les sentinelles et les gardes de la division de Nassau. Les derniers se rangerent en ordre de bataille, et se battirent avec la cavalerie pendant deux heures. Ils eurent dans cette échauffourée 5 hommes tués et 36 blessés. Le général Nassau fut blessé à la main. Darmagnac, ses adjudants et d'autres généraux furent obligés de monter à cheval pour appaiser cette émeute. Il fut tiré deux coups de pistolet sur le major de Darmagnac, ainsi que sur O'Farrel auquel on adressa par dessus le marché une volée d'injures. Perez de la Castellana reçut aussi lui un coup de fusil. Les chefs réussirent à la fin à appaiser les troupes, et firent camper la cavalerie à une lieue et demie de distance.

La ville fut exposée à toutes les horreurs du saccage le plus affreux. Les sanctuaires furent brisés, les vases sacrés volés, les images des églises mutilées, les couvents ruinés, les religieuses maltraitées, et les malheureux habitants mis entierement à nud.

Traité d'Alliance entre l'Espagne et la Russie.

Le 20 de Juillet, fut conclu, à St. Pétersbourg, un traité de l'union et de l'amitié la plus ample et la plus expresse, ainsi que d'une alliance offensive et défensive contre l'Empereur des Français, entre S. M. I. l'Empereur de toutes les Russies et Sa Majesté Catholique, le Roi d'Espagne, Don Ferdinand VII.

Par un article exprès, sont reconnues comme légitimes les Cortes générales et extraordinaires maintenant assemblées en Espagne, et la constitution sanctionnée par elles. La ratification de ce traité doit être échangée dans l'espace de trois mois, mais sans attendre la ratification du cabinet de St. Pétersbourg pour qu'il soit publié en Espagne. Les Cortes l'ont ratifié à l'unanimité.

Le ministre de l'intrus Joseph a déjà été expulsé de la cour de Russie.

Espagnols ! quelle belle occasion de redoubler d'efforts pour assurer à jamais votre indépendance politique et votre liberté !

Cadix, 8 Septembre.

Les Cortes générales et extraordinaires ont ratifié le traité suivant d'amitié, union et alliance entre l'Espagne et la Russie.

Sa Majesté Catholique, Don Ferdinand VII, Roi d'Espagne et des Indes, et Sa Majesté Impériale, l'Empereur de toutes les Russies, également animées du désir d'établir et resserrer les anciennes relations d'amitié qui ont subsisté entre leurs monarchies, ont nommé à cet effet, savoir, de la part de Sa Majesté Catholique ; et en son nom et autorité, de la part de la Régence d'Espagne résidant à Cadix, Don Francisco de Zea Bermudez; et Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies, le comte Nicolas de Romanzoff, conseiller de l'empire, président du conseil suprême, sénateur, chevalier des ordres de St. André, St. Alexandre de Newsky, St. Wladimir de la premiere classe, Ste. Anne, et différents ordres étrangers, qui, ayant échangé leurs pleins-pouvoirs, vérifiés en bonne et due forme, sont convenus de ce qui suit :

Article I. Entre Sa Majesté le Roi d'Espagne et des Indes, et entre Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies, leurs héritiers et successeurs, et entre leurs monarchies, il y aura, non-seulement amitié, mais encore sincere union et alliance.

Art. II. Les deux hautes parties contractantes, en conséquence de cette résolution, s'entendront sans délai sur les stipulations de cette alliance, et conviendront de tout ce qui pourra avoir rapport à leurs intérêts respectifs et à la ferme intention de poursuivre vigoureusement la guerre contre l'Empereur des Français leur ennemi commun, et elles s'engagent dès ce moment à concourir sincerement à tout ce qui peut être avantageux à l'une ou l'autre partie.

Art. III. Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies reconnaît pour légitimes les Cortes générales et extraordinaires, à présent assemblées à Cadix, ainsi que la constitution qu'elles ont décrétée et sanctionnée.

Art. IV. Les relations commerciales seront rétablies à partir de ce moment et réciproquement favorisées. Les deux hautes parties contractantes s'occuperont des moyens d'y donner encore plus d'étendue.

Art. V. Le présent traité sera ratifié et les ratifications échangées dans l'espace de trois mois à compter de leur signature, et plus tôt s'il est possible.

En foi de quoi, nous les soussignés avons signé le présent traité, et y avons apposé le sceau de nos armes.

Fait à Wellitisouky, le 8 Juillet, 1812.

Signé { FRANCISCO DE ZEA BERMUDE,
Le Comte NICOLAS ROMANZOFF.

Extrait d'une Lettre d'un Officier de la Septieme Division de l'Armée de Lord Wellington.

Madrid, le Août.

Avant que nous n'eussions pénétré dans l'intérieur de ce pays-ci, nous ne nous étions jamais fait idée de l'état dans lequel il se trouve actuellement, et à combien peu de chose tenait la possession que les Français en avaient. Dans la plupart des petites villes, et dans toutes celles où il y a un bureau de poste, il se trouvait des fortifications completes; on nous dit que c'était nécessaire, non-seulement pour prévenir toute surprise de la part des guérillas, mais encore pour contenir les habitants par la terreur. On a formé des especes de châteaux, tantôt d'une église, tantôt d'un couvent, dans chaque village, en y adjoignant les cinq ou six maisons voisines comme ouvrages avancés. On les avait entourés d'une, deux et jusqu'à trois murailles avec autant de fossés. Au milieu de la grande rue, il y a un mur, une porte, une poterne, des tranchées, et vis-à-vis chacune des avenues qui menent à la place, de nouvelles tranchées, et des madriers de bois en travers de la rue. Toutes les murailles étaient en outre garnies de meurtrieres. Ils obligeaient les habitants de travailler à ces murailles, et il leur était défendu sous peine de mort d'entrer dans le village ou d'en sortir à la brune et pendant la nuit. Malgré cela, il est bien peu de places où les guérillas ne les aient pas attaqués.

Dans chaque village ou ville de poste, il y avait 200 hommes stationnés, et c'était par eux que les malles allant ou venant étaient escortées par 100 hommes, la plupart dragons. Des conversations que nous avons eues avec les habitants nous ont appris qu'ils redoutaient les guérillas non moins que les Français ne les craignaient, car ils levaient aussi eux des contributions dans les villages et les traitaient sans pitié. L'audace de ces guérillas s'est accrue depuis quelque temps d'une maniere qu'on a peine à croire; ils sont allés plus d'une fois jusqu'aux portes de la capitale. Comme alliés ils ne peuvent pas nous servir beaucoup; nous ne pouvons presque je-

mais nous fier à leur coopération soit avec notre infanterie, soit avec notre cavalerie.

L'entrée de Lord Wellington dans Madrid fut un spectacle d'une telle grandeur et d'une telle sublimité qu'il est difficile de pouvoir en faire la description. L'enthousiasme de toutes les classes des habitants était porté à un excès qui touchait à la folie. Ils étaient tous dans la frénésie de la joie.

L'entrée à Salamanque, à Ségovie et à Saint-Ildephonse, égalait les entrées triomphales des heros de l'antiquité. Mais lorsque Lord Wellington entra dans Madrid, le spectacle fut de la plus imposante grandeur. Sa Seigneurie était accompagnée du Prince d'Orange, du Marquis de Worcester, de Lord Charles Manners, de Lord Somerset, et de la fleur de la jeune noblesse anglaise, des généraux des armées anglaise, portugaise, et espagnole, particulierement Don Carlos d'Espana, et Don Julian Sanchez. La noblesse espagnole, les dignitaires de l'église, les principaux habitants et les magistrats en robes, vinrent au devant de lui, les derniers lui offrant les clés de la ville. Presque toute la population sortit de la ville pour venir au devant de lui, faisant retentir l'air des cris de " Vive le Duc de Rodrigo le grand." Mais on remarquait particulierement les femmes les plus jolies et les plus élégantes, et celles de la plus haute distinction. Non-seulement elles jetaient devant nos chevaux des lauriers et des fleurs, mais il y en eut qui y jeterent encore leurs shalls et des voiles de dentelles du plus grand prix.

Lorsque Lord Wellington essaya de mettre pié à terre au palais du Roi, des femmes de la premiere qualité, vieilles ou jeune, l'entourerent et l'embrasserent, ainsi que tous ceux que par erreurs elles prirent pour le Duc de Ciudad Rodrigo. Ce ne fut qu'après un très-long-temps que le Duc et les généraux se trouverent logés et établis tranquillement. On eut peu de peine à prendre ses billets de logement, car les habitants s'emparaient de tous les officiers britanniques sur lesquels ils pouvaient mettre la main, et ils se disputaient à qui aurait l'honneur de les recevoir chez eux.

Lorsque la forte garnison française qui était au Retiro en sortit, quoiqu'on la fit marcher par un chemin détourné et sans bruit, la populace en eut connaissance; et ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés que les gardes anglais et portugais l'empêcherent de tirer vengeance de ceux d'entre les officiers et les soldats qu'elle reconnaissait pour avoir commis les dépréda-tions les plus affreuses à Madrid.

Extrait d'une Lettre de Madrid, du 25 Août.

Lord Wellington et son état-major vont demain à Tolede, mais ils doivent retourner dans trois jours. Presque tous les Juramentados ont déserté le parti de Joseph pour retourner à l'armée espagnole. On a déjà connaissance de plus de 12 mille. On les a très-bien habillés, grâces aux magasins que nous avons pris aux Français. Vous ne pouvez pas vous faire une idée de l'enthousiasme avec lequel nous avons été reçus ici et de la bonté avec lequel nous sommes traités par toutes les classes d'habitants. Cette ville est superbe; les édifices publics surpassent de beaucoup ceux de Londres en étendue et en beauté. Hier au soir Lord Wellington donna un grand bal et un souper à 300 personnes. Toute la noblesse des environs avait été invitée.

Il arrive journellement de nombreux deserteurs de l'armée française. On donne à chaque homme dix piastres, et vingt s'il apporte avec lui ses armes et son équipement. Ceux qui désertent avec leurs chevaux reçoivent quarante piastres. Il est arrivé neuf bâtiments de transports anglais à la Corogne avec 100 mille habits complets et des munitions de toute espece pour les Guerillas. Il y a ici environ 3000 prisonniers logés à l'arsenal.

Les déserteurs qui consentent à entrer à notre service ont la permission de se promener où il leur plaît jusqu'à une certaine distance; mais ils doivent être présents tous les soirs à un appel qu'on fait d'eux.

Lord Wellington a détaché ces jours derniers une division de 12 à 13 mille hommes avec ordre de se rendre à Valladolid, où elle joindra les 7000 qui ont été laissés à Cuellar, sous le général Clinton. Il a été formé ici huit régiments de milice pour la défense de la ville.

Lord Wellington a demandé à la ville un emprunt de deux millions de piastres, qui se remplit avec facilité.

EXTRAIT DE LA GAZETTE DE LA COUR.

Dépêches de Lord WELLINGTON.

Downing-street, le 24 Septembre, 1812.

Le comte de Bathurst a reçu aujourd'hui des dépêches du Général Marquis de Wellington, datées de Madrid, les 25 et 30 Août, et de Valladolid, les 7 et 8 Septembre, dont suivent des extraits et copies.

Madrid, le 25 Août 1812.

Joseph Buonaparté a continué sa route vers Valence, et selon les derniers avis que j'ai reçus, son arriere-garde était le 19 à la Roda.

J'ai reçu une lettre, en date du 17, du lieutenant-général Maitland, qui était parti d'Alicante et était à Montforte. Le général Roche était à Alcoy, d'où Suchet s'était retiré à St. Felipe, et l'on croyait qu'il était sur le point de passer le Xucar. Le général O'Donnel était le même jour à Yecla, en Murcie.

Les troupes de l'ennemi qui étaient à Valladolid repoussèrent, le 18, les piquets du général Ansou, à Tudela; mais ce major-général se maintint sur la gauche du Douro.

L'ennemi fit avancer, des environs de Valladolid, un corps de troupes composé d'environ 6000 hommes d'infanterie et 200 de cavalerie, sous les ordres du général Foy, lequel emmena, le 17, la garnison de Toro.

Il fut ensuite rejoint par un corps d'infanterie de la même force, qui s'était aussi avancé de la Pisuerga au Rio-Seco, et le tout était, le 20, environ à deux lieues de Benevente; les troupes gallicienné, à l'exception de la cavalerie, qui était encore à Benevente, ayant marché vers Astorga. L'ennemi avait laissé la garnison de Zamora encore bloquée par le comte d'Amarante; mais j'ai lieu de croire qu'il délivrera cette garnison en revenant de son expédition vers Astorga.

J'apprends, par des avis de Cadix, du 9, que le général Cruz était de retour dans ce port avec le détachement qui avait été envoyé vers l'Est au secours du général Ballasteros. Une autre expédition avait été équipée immédiatement. Ces corps avaient débarqué à Huelva le 14 et le 15 de ce mois, mais l'ennemi avait évacué et détruit le fort de Niebla, le 12.

Madrid, le 30 Août.

Depuis que j'ai écrit à Votre Seigneurie, le 25 du courant, j'ai appris que la garnison d'Astorga s'était rendue par capitulation, le 19, au nombre de 1200 hommes. Le général Foy arriva le 31 à La Baneza, pour la secourir, avec le détachement, qui, comme je l'ai mandé à Votre Seigneurie, s'était mis en marche à cet effet ; mais ses partis trouverent la place abandonnée par les troupes espagnoles, la garnison française ayant été emmenée comme prisonniere.

Valladolid, le 7 Septembre.

Milord,

En relisant ma dépêche à Votre Seigneurie, en date du 24 Juillet dernier, telle qu'elle est imprimée dans la Gazette de Londres du 16 Août, j'observe que, quoique j'aie exprimé mon sentiment sur la conduite de la brigade allemande de grosse cavalerie sous le major-général baron de Bock, le 23 Juillet, j'ai omis le nom du Major-général dans l'énumération que contient cette dépêche, des officiers qui avaient eu des occasions de se distinguer. Je demande la premission de profiter de cette occasion pour réparer cette omission, et assurer à Votre Seigneurie que ce Major-général s'est distingué dans les opérations qui ont précédé la charge, ainsi que dans la charge faite par les braves troupes sous ses ordres, comme *il l'a fait* dans toutes les occasions qui se sont présentées depuis qu'il est sous mon commandement. D'après mes observations personnelles et les rapports que j'ai reçus depuis l'action du 22 de Juillet, je crains d'avoir omis les noms de beaucoup d'autres officiers qui ont eu des occasions de se distinguer ; et dans une circonstance où tous ont fait leur devoir d'une maniere si honorable pour eux mêmes et pour leur pays, les limites d'une dépêche ne permettant pas de mentionner les noms de tous ceux qui ont fixé l'attention de leurs chefs par leur conduite. Je dois néanmoins réparer l'omission dont j'ai été coupable à l'égard du lieutenant-colonel Arentschildt, et du premier régiment de hussards de la légion allemande du Roi, qui se sont distingués par leur conduite dans toute la journée du 22 Juillet ; ainsi qu'à l'égard du lieutenant-colonel Elley, aide-adjudant-général, qui a accompagné le lieutenant-général Sir Stapleton Cotton durant toute l'affaire, a reçu un coup de baionnette dans la charge faite par la brigade du major général Le Marchant, et a eu deux chevaux tués sous lui.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) WELLINGTON.

Valladolid, le 7 Septembre, 1812.

J'ai quitté Madrid le 1er de ce mois, pour diriger les mouvements des troupes qui avaient reçu l'ordre de se réunir à Arevalo, ainsi que je l'ai mandé dans ma dépêche du 30 Août.

Nous sommes partis d'Arevalo le 4, et nous avons passé le Douro le 6, aux gués d'Herrera et El Abrojo.

Lorsque le général Foy a vu que la garnison d'Astorga s'était rendue par capitulation, il est retourné vers l'Esla, et a marché sur Barvajales, dans le dessein de surprendre et couper la milice portugaise qui avait été employée au blocus de Zamora, sous les ordres du lieutenant-général comte d'Amarante; mais ce lieutenant-général effectua sa retraite sans perte, sur les frontieres du Portugal; et le général Foy emmena la garnison de Zamora, le 29 Août, et marcha vers Tordesillas.

Je ne puis m'empêcher d'appeler l'attention de Votre Seigneurie sur la conduite du comte d'Amarante et de la milice qu'il commande dans ses opérations. Le zele de la milice de la province de Tras Los Montes, qui a offert volontairement de servir au-delà des frontieres du royaume, mérite les plus grands éloges.

Tous les restes de l'armée de Portugal s'étant ainsi réunis entre cette ville et Tordesillas, nous trouvâmes hier, leur avant-garde dans une forte position sur les hauteurs de la Cisterniga, et je sais qu'il y avait un corps nombreux dans cette ville-ci et les environs.

Comme le jour était avancé avant que nos troupes passassent le Douro, nous n'avons marché en avant que ce matin. L'ennemi s'est retiré de la Cisterniga durant la nuit; il a abandonné la ville à notre approche ce matin, il a passé la Pisuerga, et fait sauter le pont. Il a été suivi de près par l'honorable lieutenant-colonel Frederik Ponsonby, avec un détachement du 12e de dragons légers, jusques dans cette ville; mais comme il s'est écoulé quelque temps avant que l'infanterie pût arriver, on n'a pas pu empêcher l'ennemi de détruire le pont.

Il s'est retiré ensuite en longeant la rive droite de la Pisuerga, à Duénas, où son arriere-garde s'arrêtera probablement cette nuit.

Lorsque le général Foy s'est porté vers Astorga, l'armée de Galice s'est retirée, et depuis qu'il a marché vers le Douro, elle s'est avancée jusqu'à l'Esla.

L'Empecinado m'a informé que le général Villa Campa avait fait prisonnieres les troupes qui avaient formé la garnison de Cuenza, et l'avaient évacué après la reddition du Retiro.

Ces troupes étaient au nombre de 1000 hommes, avec deux canons, et appartenaient à l'armée de Suchet.

Mes derniers avis du lieutenant-général Maitland sont du 24.

Valladolid, le 8 Septembre, 1812.

Milord,

Depuis que j'ai écrit ma derniere dépêche du 7, j'ai reçu une dépêche du lieutenant-général Sir R. Hill, datée de Llerena le 29, ville où le général s'était porté à la poursuite des troupes sous les ordres du général Drouet. Il m'envoie la lettre ci-jointe du lieutenant-colonel Skerrett*, qui commande les troupes anglaises et portugaises formant partie du détachement sous les ordres du général Cruz, par laquelle j'apprends que les alliés sont entrés à Séville le 27. J'en conclus que le blocus de Cadix est levé, attendu que j'ai reçu plusieurs avis annonçant que l'ennemi avait détruit les munitions militaires avant d'en retirer ses troupes, mais je n'ai reçu aucun rapport authentique de la levée du blocus. Je demande la permission de féliciter Votre Seigneurie de ces événements. Je me suis arrêté ici, aujourd'hui, pour donner du repos aux troupes qui ont marché pendant plusieurs jours.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) WELLINGTON.

Adresse de Félicitation de la Cité de Londres à S. A. R. le Prince Régent.

Le Lord Maire de Londres, accompagné de plusieurs Aldermen, des deux Sherifs, et de quelques membres du Conseil Commun de la cité de Londres s'est rendu Mardi dernier, (22) en grand apparat, au palais de Carlton-House, et il a présenté à Son Altesse Royale le Prince Régent l'adresse suivante:

Nous, les très-respectueux et fideles sujets de Sa Majesté, les Lord Maire, Aldermen et Communes de la Cité de Londres, assemblés en Conseil Commun, pénétrés de vénération et de reconnaissance envers le Suprême Dispensateur de la victoire, nous approchons humblement de Votre Altesse Royale, pour exprimer la joie et l'orgueil que nous inspire l'importante et éclatante victoire obtenue par la valeur et l'intrépidité de l'armée alliée, sous le commandement du Marquis de Wellington, sur l'armée hostile de la France, conduite par le Maréchal Marmont, à la bataille de Salamanque. Pour apprécier l'héroisme du Noble Marquis, il faudrait raconter une série d'exploits

* Cette lettre a été publiée.

aussi brillants qu'aucun de ceux qui aient jamais orné les pages de l'histoire d'Angleterre ; nous nous livrons à l'espoir que ces dernieres actions exciteront la nation Espagnole à persister dans ses nobles efforts pour le recouvrement de ses libertés et la conservation de son pays.

Nous supplions humblement Votre Altesse Royale d'agréer nos vives félicitations sur ces splendides événements, dus aux talents supérieurs du magnanime Commandant des troupes de Sa Majesté, et à la bravoure de l'armée alliée.

Que Votre Altesse Royale nous permette de l'assurer que les fideles citoyens de Londres de Sa Majesté sont reconnaissants de tous les événements qui peuvent, par la persévérance et l'emploi de mesures sages et vigoureuses, secondées par l'armée et la marine du Roi, fournir à Votre Altesse Royale l'occasion de procurer à l'Europe souffrante les bienfaits de la paix

(Signé par ordre de la Cour)

H. Woodthorpe.

Son Altesse Royale a daigné faire la très-gracieuse réponse suivante :

Je vous remercie de cette loyale et respectueuse Adresse. Vos congratulations sur les succès qui, par la faveur de la divine Providence, ont accompagné les opérations de l'armée alliée en Espagne et en Portugal, sous la direction de son illustre Commandant, le Marquis de Wellington, et plus particulierement sur la victoire signalée et décisive récemment remportée à Salamanque, ne peuvent pas manquer de me causer la plus vive satisfaction.

L'allégresse qui a été manifestée, en conséquence de ces splendides événements, par toutes les classes des sujets de Sa Majesté, et à laquelle vous avez pris une part que vous exprimez d'une maniere si digne de la cité de Londres, fait beaucoup d'honneur aux sentiments et au caractere de la nation, et elle atteste pleinement l'importance que le peuple dë ce pays attache à une cause qui embrasse également l'indépendance de la Péninsule et les plus grands intérêts du Royaume-Uni.

Une vigueur soutenue et une ferme persévérance dans les efforts que la crise présente exige, peuvent seules nous offrir l'espoir bien fondé de pouvoir surmonter les difficultés contre lesquelles nous avons à lutter, et d'accomplir l'objet définitif de nos vœux et de nos efforts—une paix sûre et honorable.

AFFAIRES DE RUSSIE.

Extrait de la Gazette de Pétersbourg du 1er Septembre.

Le Lieutenant-Général le Comte de Wittgenstein a fait passer à Sa Majesté Impériale le rapport suivant, daté du 19 Août, du village de Beloje, près de Polotsk.

" J'ai déjà eu le bonheur de faire, le 12 de ce mois, rapport à V. M. I. du village, d'Osveja, qu'après la seconde défaite que je fis essuyer le 10 au Maréchal Oudinot, il fit une retraite précipitée pendant laquelle il eut des escarmouches journalieres avec mon avant-garde. Mais ayant reçu de nouveaux renforts, il voulut tenir ferme devant Polotsk. J'ai donc été dans la nécessité de lui livrer encore bataille le 17, afin de le rejeter dans ses retranchements.

" La perte s'est montée de notre côté à 2000 hommes en tués et blessés. Pendant tout le temps de la retraite de l'ennemi et dans la bataille, nous avons fait au-delà de 2000 *prisonniers*. Tandis que je restais avec le corps tout près de Polotsk, je résolus de faire un mouvement, afin d'observer le corps du Maréchal Macdonald. Dans les entrefaites, le Maréchal Oudinot, outre un renfort de troupes bavaroises sous le commandement du général Wrede, en avait reçu un nouveau de troupes de la même nation, sous les ordres du général Deroi, et alors vers les quartre heures de l'après-midi du 18, il m'attaqua sur tous les points avec cinq divisions d'infanterie, commençant l'attaque par un feu très-vif de la totalité de son artillerie Cette bataille fut une des plus rudes, des plus sanglantes et des plus opiniâtres qui aient encore eu lieu. Les vaillantes troupes de Votre Majesté Impériale, sans avoir égard au nombre des ennemis qui était triple du leur, les combattirent partout avec leur courage et leur acharnement accoutumés, repousserent à plusieurs reprises et leurs diverses batteries et leurs fortes colonnes, les obligerent de se retirer dans la ville, et combattirent jusques dans les rues. La profonde obscurité de la nuit mit fin à cette action si chaude et si désespérée, à la suite de laquelle l'ennemi se retira dans ses retranchements, tandis que conformément à mon premier plan, après y avoir laissé mon avant-garde, j'ai marché avec le corps d'armée par la route de Sebesch au village de Beloje. Dans cette bataille, la perte en tués et blessés de part et d autre a été considérable. Nous avons pris deux lieutenants-colonels, quinze officiers et environ cinq

cents soldats; nous avons aussi pris deux pieces de grosse artillerie, le régiment des cuirassiers en avait pris quinze pieces, mais nous ne pûmes les emmener faute de chevaux, et par la difficulté de les faire passer par-dessus les fossés qui nous séparaient. L'ennemi a certainement perdu trois fois notre nombre en tués et blessés, car chaque fois qu'il poussait ses colonnes, il laissait la plus grande partie de son monde étendu sur le carreau. Dans cette journée le régiment de cuirassiers a taillé en pieces deux colonnes entieres, et pendant toute la durée de l'action ce régiment a donné partout des preuves de la valeur la plus distinguée. De notre côté, notre perte n'est pas légere. Les Majors-Généraux Berg et Gamen ont reçu chacun une contusion, le Major-Général Kosatschkowski est blessé d'un coup de fusil, et le Colonel Trolow d'un coup de mitraille. Cette bataille a jetté l'ennemi dans la plus grande confusion Le 17, le Maréchal Oudinot fut lui-même blessé à l'épaule, et le 18 l'officier le plus ancien après lui, le général français commandant les troupes bavaroises, Gouvion Saint Cyr, prit le commandement en sa place mais j'espere qu'il ne sera pas en état d'entreprendre aucune opération de conséquence. Je vais maintenant observer de tous côtés la route de Pskow, et j'attendrai de voir quel progrès fera la grande armée."

La gazette de St.-Pétersbourg du 1er Septembre contient la remarque suivante sur le 5eme bulletin français, daté de Wilna le 18 Juillet, dans lequel il est dit qu'il avait péri plusieurs milliers de chevaux, etc. " Le sens véritable de cet aveu est " que l'armée française éprouva une perte étonnante en hommes, en chevaux et en canons pendant la marche rapide qu'on lui fit faire, et que " Poniatowski fut défait avec une grosse perte, lorsqu'il attaqua l'armée du Prince Bagration dans la " retraite qu'elle fit pour joindre la grande armée."

Extrait des Dépêches de Sir Robert Wilson, *reçues par le Gouvernement.*

Les dépêches de Sir Robert Wilson, contiennent non-seulement les détails des événements militaires qui ont eu lieu dernierement auprès de Smolensk, dont il a été le témoin oculaire, mais elles transmettent encore un état exact et détaillé du nombre de l'équipement et de la condition de l'armée russe, de l'esprit qui anime la population de la Russie, et de la pro-

babilité qu'il y a que le gouvernement sera en état de repousser l'invasion. Il dit que l'évacuation de Smolensk s'est faite de l'avis unanime de tous les commandants russes ; que l'armée montait à 300 mille hommes, et qu'elle recevrait à Moscou une augmentation d'au moins 80,000 hommes. Le désir d'attaquer était, dit Sir Robert Wilson, si violent parmi les troupes, que ce fut avec la plus extrême répugnance qu'ils obéirent à l'ordre de rétrograder ; il fallut à chaque occasion leur dire que c'était la volonté de l'Empereur, et que cela faisait partie du système de défense. Sir Robert Wilson paraît dans ses dépêches avoir la plus grande confiance dans l'heureuse issue de la guerre, mais il ne dit pas s'il sera risqué une bataille générale dans les environs de Moscou. Il remarque même que la possession de cette ville ne déciderait pas le sort de la campagne, car les Russes continueraient leurs opérations dans le cœur de l'hiver ; et l'on battrait les quartiers d'hiver des Français comme on le fit pendant la dernière guerre. L'Empereur avait annoncé la résolution où il était de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Buonaparté avait donné ordre à ses troupes de ne pas molester les paysans qui ne seraient pas armés, dans l'espoir de les détacher de leur allégeance.

Nouvelles de Gothembourg du 12 *au* 17 *Septembre.*

" Mercredi-dernier, 9 de ce mois, le gouverneur de cette ville donna ordre de préparer des transports pour 7000 hommes, pour le 24 de ce mois; mais un courier qui arriva le 11 de Stockholm, apporta l'ordre qu'ils fussent prêts à mettre en mer le 20, La totalité des troupes suédoises qui doivent s'embarquer, montera à 30,000 hommes ; elles seront jointes par 35,000 Russes.

" Des lettres de Riga du 1er du courant annoncent que le Prince de Wittgenstein avait une quatrieme fois attaqué et défait avec une très-grosse perte le corps que commandait en dernier lieu le Duc de Reggio.

" Les nouvelles de Copenhagen disent que le Duc de Reggio est mort de ses blessures.

" La bulletin officiel russe de la bataille de Smolensk n'a pas encore été reçu, mais des avis particuliers venus de divers endroits, parlent de la chûte de cette place comme d'un objet de peu de conséquence Il paraît que les Russes n'ont pas jugé que cette ville valût la peine d'être défendue; et que, dans cette occasion ils ont adhéré strictement à leur plan original de ne pas précipiter une bataille sans nécessité. Sur onze divisions, il n'y en a eu que quatre d'engagées, et en laissant l'ennemi prendre possession d'une ville réduite en cendres ils ont été en état de disposer de la maniere la plus avantageuse

d'une force considérable pour les harceler sur leurs derrieres."

Les lettres particulieres de Gothembourg ajoutent aux avis ci-dessus, relativement à l'expédition suédoise, qu'une nombreuse division de bâtiments de transport fit voile le 9 pour Carlscrona, afin de prendre à bord des troupes assemblées de ce côté. On citait toujours Riga comme le point de débarquement. On équipait des bâtiments dans les ports de Suede pour aller chercher et embarquer en Finlande les troupes russes, et les porter ensuite au rendez-vous convenu.

Les lettres de Pétersbourg disent que l'Empereur y était attendu d'Abo à chaque moment. Le résultat favorable de la conférence qui avait eu lieu avec le Prince de la Couronne de Suede, avait inspiré aux habitants un redoublement de zele et de courage, et toutes les classes fournissaient au gouvernement l'assistance la plus énergique pour lever et équipper les nouvelles levées. Il y avait eu une nouvelle assemblée des nobles, dans laquelle ils étaient convenus de présenter à l'Empereur une adresse, à l'effet de mettre à sa disposition leurs services personnels et leurs propriétés pour la défense de la patrie, dans la ferme persuasion qu'aucunes difficultés, qu'aucuns malheurs, ne l'engageraient à écouter aucunes propositions de la part de l'ennemi, dérogatoires à l'honneur et à l'indépendance de l'empire russe; mais qu'au contraire S. M. continuerait à déployer la persévérance et la fermeté qui en derniere analyse assureraient son triomphe sur celui du perfide envahisseur de ses états. L'Empereur a fait à cette adresse une réponse conforme aux vœux des nobles. Selon les nouvelles de Riga, l'ennemi qui était dans les environs de cette place, était resté parfaitement tranquille depuis l'affaire du 22 du mois dernier.

DERNIÈRES NOUVELLES DE RUSSIE.

Le Moniteur du 23 Septembre, contient l'article suivant.

Moniteur, du 23 Septembre.

Paris, le 22 Septembre.

"Une lettre du quartier-général de l'Empereur annonce que S. M. a attaqué l'armée russe à Mojaisk, le 7 de ce mois, à cinq heures du matin. L'ennemi a été mis dans une déroute complete. A trois heures l'Empereur était encore à cheval, poursuivant les fruits de cette journée."

Quelques papiers de France d'une date subséquente portent que l'on avait chanté un *Te Deum* à Wilna pour célébrer la victoire remportée à Mojaisk ; mais le 18e bulletin n'était point encore parvenu à Paris le 26, le grand faiseur ayant eu probablement trop d'occupations sur les bras pour avoir eu le temps d'arranger à loisir la relation pompeuse de ses mensonges accoutumés. Des lettres de Paris du 26 suppléent néanmoins en partie à ce silence. Elles annoncent qu'il est arrivé dans la capitale des lettres de Mojaisk, où était le quartier-général de l'armée française. Les lignes élevées devant Mojaisk avaient, dit-on, été attaquées en même temps sur plusieurs points. La lutte avait été opiniâtre et sanglante. Les Russes avaient fini par être défaits après avoir perdu en tués et blessés deux fois autant que les Français. (Le bulletin dira qu'il y avait dix cadavres russes pour un français) une colonne entière de cosaques avait été coupée. Les Russes, après avoir soutenu la bataille, aussi long-temps qu'il y avait eu quelque espoir de succès, s'étaient retirés, les Français les poursuivant avec leur cavalerie ; mais on ne dit pas que les Russes aient été mis en déroute complete ni dispersés.

Il paraît donc peu douteux que les Français n'aient enlevé la position de Mojaisk, mais ce n'a pas été, ainsi qu'on le mande, sans éprouver une perte prodigieuse, ainsi qu'à Smolensk.

Il n'y avait le 30 Septembre aucun avis récent de St. Pétersbourg. Nous croyons que les nouveaux arrangements pour le commandement des armées russes se réduisent à ceux que voici :

M. Barclay de Tolly a été rappelé à St. Pétersbourg, et a eu le département de la guerre. Benningsen commande la premiere armée et le prince Bagration la seconde. M. de Kutusoff a été déclaré prince et généralissime de toutes les forces. Son soin immédiat sera l'organisation de toutes les troupes fraîches assemblées à Saint Pétersbourg.

On ne parle en Russie que de Wittgenstein et de la belle résistance qu'il a faite. L'intention de Buonaparté était que le corps de Macdonald marchât sur Pétersbourg, tandis qu'il pousserait lui-même sur Moscou. Il espérait ainsi être en même temps maître des deux capitales de l'empire russe. Il a été frustré dans cette présomptueuse espérance par l'habileté et la valeur de Wittgenstein ; et c'est aux succès qu'il a eus qu'on peut attribuer la conservation de Riga.

Quant au système de retraite des armées russes, nous n'avons jamais douté, dit un journaliste, que leur intention ne fût d'arrêter l'ennemi, s'il avait été possible, aussitôt, que les frontieres de Pologne auraient été passées ; mais ayant échoué dans ce plan, nous avons à nous féliciter qu'elles aient pu se retirer sans être rompues et avec une perte comparativement

si légere. Dans la guerre de 1807, le roi de Prusse était dans l'intention d'arrêter les Français à Jéna ; mais le résultat de la bataille d'Eylau fut de placer les Français derriere lui, et de cette maniere ils se trouverent plus avancés dans son propre territoire que son armée qui, de ce moment, se trouva rompue et bientôt après annihilée pour jamais. Un tel désastre, qui de sa nature est toujours décisif, n'est point encore arrivé aux armées russes pendant la guerre actuelle ; elles se retirent en masse sur leur propre pays, et toute la rapidité des marches de Buonaparté n'a pas pu encore les faire parvenir à percer au travers des armées russes et à se placer entre elles et l'une ou l'autre de leurs deux capitales.

OCCURRENCES MARITIMES.

Plusieurs frégates appartenant à la station de la Manche et de l'Irlande, ont été approvisionnées à la mer, et sont arrivées à la station des Etats-Unis, où elles ont rendu de très-grands services.

La flotte marchande de Québec, escortée par la frégate la *Minerva*, est arrivée heureusement cette semaine, au nombre de plus de 120 voiles.

Une lettre du capitaine Harper de la corvette le *Saracen*, insérée dans la Gazette de la Cour, du 26, annonce la capture qu'il a faite le 22 devant Beechyhead, du *Courier*, lougre corsaire français de 14 canons, et 80 hommes, capitaine Juan, parti de Calais la veille, de compagnie avec un autre corsaire l'*Honorine*, qui s'échappa à la faveur de l'obscurité de la nuit.

La corvette de Sa Majesté l'*Alert*, ayant rencontré à la mer la frégate Américaine l'*Essex*, l'engagea malgré la disparité de forces, l'*Alert* étant une des plus mauvaises corvettes de la marine britannique, ne montant que 16 canons, tandis que l'*Essex* est une très-belle frégate de 44 canons et de 350 hommes. Notre corvette n'en combattit pas moins la frégate ennemie pendant 40 minutes, et lorsqu'elle amena, elle avait neuf pieds d'eau dans sa cale et tous ses canons démontés à l'exception de deux. Elle eut cinq hommes blessés, et l'Américain eut trois tués et six blessés. L'*Alert* fut dépêché aussitôt pour St. Jean de Terreneuve, comme cartel, et y arriva le 1er Septembre avec tout son équipage, et ceux de quelques autres bâtiments capturés précédemment. Il a été fait aussitôt un échange, et l'*Alert* est reparti sur-le-champ pour les Etats-Unis avec 200 prisonniers. Nous avons l'espérance de voir bientôt l'*Essex* arriver à St. Jean, la frégate britannique la

Pomone de 44 canons étant à sa piste. Nous n'avons en ce moment dans ce port, pas moins de 37 prises et il en arrive de nouvelles tous les jours.

La corvette le *Jasper* est arrivée de Lisbonne, avec un convoi de 36 bâtiments de transport, qui a eu une traversée de trois semaines. Ce convoi était rempli de prisonniers et de militaires anglais malades et blessés. Le général Picton est revenu par ce convoi, pour cause de mauvaise santé.

Le paquebot anglais le *Prince Adolphus*, venant de Surinam et de la Martinique à Falmouth, a été pris et conduit à Philadelphie, ainsi qu'un navire marchand de Londres venant du Cap, St. Domingue, nommé le *Ranger*, dont le capitaine a été blessé mortellement.

La frégate l'*Argo* est arrivée de Constantinople à Portsmouth, ramenant M. Canning, ci-devant chargé d'affaires de la Grande-Bretagne auprès de la Porte Ottomane. M. Robert Liston, le nouveau ministre britannique à la Porte, avait eu sa première audience du Grand Seigneur, et jouissait de la plus grande faveur auprès du gouvernement turc, ainsi que le nouveau ministre russe, M. d'Italinski qui venait d'arriver de Pétersbourg, après la conclusion de la paix. L'ambassadeur de France, Andréossi, venait d'arriver, mais il n'avait pas encore eu son audience, et on s'apercevait aisément que toute l'influence française à la Porte était tombée et devenue presque nulle.

La corvette de S. M. le *Nautilus*, capitaine Drench, a pris dans la Méditerranée le 21 Juillet, le corsaire français le *Brave*, de 5 canons et 112 hommes,

La corvette de S. M. le *Tern agant*, capitaine Hamilton, a pris devant Malaga le 22 Juillet, le corsaire français l'*Intrépide*, de 3 canons et 40 hommes.

Les papiers français disent que la frégate la *Dura*, de 44 canons et 360 hommes d'équipage, en station à Trieste, a sauté en l'air le 10 Septembre vers minuit. Il n'y avait pas plus d'un quart-d'heure que le capitaine était arrivé à bord. La rade a été toute couverte des débris de cette frégate, et les vitres de presque toutes les maisons de la ville ont été mises en pieces.

La Péninsule.

Dépêche de Ballasteros, *au Chef de l'Etat-Major, datée d'Antequerra, le 3 Septembre.*

" J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que j'ai attaqué ce matin un corps ennemi, composé de 8000 hommes d'infanterie, de 2000 chevaux et de 6 pièces d'artillerie, commandé par les généraux Villatte et Semelé, qui formait l'arrière-garde de Soult. Je l'ai délogé de sa position, l'ai poursuivi plus d'une lieue et demie, et l'ai obligé de laisser à notre pouvoir quelques prisonniers et deux pièces de canon. Je me suis rendu maître de la ville qu'ils ont en vain essayé de défendre.

Ballasteros.

Autre Dépêche du 8.

Sans perdre un moment après l'affaire d'Antequerra, je fis un mouvement rapide et concerté avec cinq bataillons d'infanterie et une division de cavalerie. A la pointe du jour, je suis tombé sur l'ennemi dans le voisinage de Loxa, je l'ai surpris et attaqué dans des circonstances qui lui ont coûté cher. Le résultat a été une victoire en notre faveur. Nous avons poursuivi l'ennemi pendant l'espace de deux lieues, quoique sa force consistât en 10,000 hommes d'infanterie, de cavalerie, et une division d'artillerie. Nous ne lui avons pas donné un moment de repos. Je vous fais part de ceci, afin que vous en donniez avis au gouvernement.

Mes troupes sont un peu fatiguées de tant d'efforts, mais elles sont impatientes de suivre Soult dans sa retraite, et comme leurs désirs sont si d'accord avec les miens Votre Excellence peut être assurée que nous ne perdrons pas un instant à les poursuivre.

Ballasteros.

Suivant les nouvelles de Cadix jusqu'au 11, qui viennent d'arriver, au moment où nous terminons ce Numéro, il paraît que les Français avaient été dans une telle hâte de quitter leurs lignes devant Cadix, qu'ils y laissèrent non-seulement 500 pièces de canon, la plupart assez mal encloûées, mais encore leurs boulangeries et jusqu'à la pâte qui était prête à être mise au four pour le pain de leurs troupes. . . .

La Régence avait fait un appel aux habitants de Cadix pour leur demander une contribution de 500,000 piastres par forme d'emprunt pour les besoins de l'état.

La ville de Séville a été ruinée par le long séjour qu'y ont fait les Français. Il lui faudra beaucoup de temps pour reprendre son ancienne importance.

Toute l'Andalousie était déjà à cette époque évacuée par les Français, Les colonnes de Soult marchaient par Jaen et Grenade pour se rendre par le royaume de Murcie dans celui de Valence, afin d'opérer, si elles le peuvent, leur jonction avec Suchet.

Le général Cruz-Mourgeon avait été nommé gouverneur par intérim de Séville.

Le chef d'une maison irlandaise à Cadix, nommé Mead, avait été arrêté par ordre du gouvernement ; on n'en dit pas la cause. Cette maison était une de celles qui faisaient le plus d'affaires depuis la guerre.

Le vaisseau le *Minos* venant de la Vera Cruz à Cadix avait été rencontré auprès des Açores et était attendu à tout moment. Il avait à bord 2 millions de piastres pour le commerce et 300 mille pour le gouvernement. La communication entre Vera-Crux et Mexico avait été interrompue pendant trois mois, mais l'insurrection venait d'être entièrement supprimée.

La commission nommée par les Cortes pour examiner la conduite des autorités civiles dans les dsitricts récemment délivrés de l'ennemi, a proposé de décréter : que toutes les personnes nommées par le gouvernement intrus à une place quelconque, fussent déclarées incapables de remplir à l'avenir aucun poste. Ils sont en outre été appelés à rendre compte de leur conduite passée : cependant, si quelqu'un desdits fonctionnaires a rendu quelque service important à l'état, alors la Régence en informera les Cortes afin que la chose soit prise en considération.

La Régence a fait présent au Roi de la Grande-Bretagne des deux fameux mortiers *le Roi de Rome et le Maréchal Mortier*, qui ont servi dans ces derniers temps à bombarder Cadix. Ils sont de l'invention d'un officier espagnol nommé Bengoa.

La perte que les Français ont éprouvée à Séville a été de près de 500 hommes. On y a pris beaucoup d'équipages et entre autres ceux du général Villate. Le corps français, qui fut attaqué en cette occasion par les alliés, était commandé par les généraux Leful et Briguoux.

Voici quelques détails sur les routes qui de Smolensk conduisent dans l'intérieur de la Russie. Nous considérerons d'abord la route de Moscou.

De Smolensk on fait 98 werstes (23 lieues ¼) à *Dorogoboutch :* le pays est boisé ; il y a des verreries. A *Wiasma,* 65 werstes (16 l. ¼): cette ville, située sur une riviere du même nom, fait un grand commerce en grains et en chanvre ; elle a 7 à 8000 habitants; la contrée est fertile et agréable. A *Gjatsk,* ville de 2000 âmes, sur la Wesuga, afflua du Volga, 61 werstes (15 l. ¼) : les bateaux qui vont à Twer et à Pétersbourg y sont vendus pour servir de bois de chauffage, le prix du bois étant trop bas dans le pays pour que ces bateaux vaillent la peine d'être ramenés: il y a des fabriques de toile. De Giatsk à *Mojaisk,* premiere ville du gouvernement de Moscou, 56 werstes (14 l.) : cette ville a 6 à 7000 habitants ; le pays est en plaine, coupé de petits bois et de beaucoup de rivieres ; le sol est fertile en grains ; l'arrondissement renferme quatre-vingt-seize châteaux de nobles. De Mojaisk à Moscou, 90 werstes (22 l. ½) en ligne droite. On peut aller par *Rusa* et *Zwénigorod,* en passant la riviere de Moskwa ; la distance est à peu près la même. Les environs de Moscou sont fertiles, semés de petits bois, de jardins, parcs et châteaux. Total de Smolensk à Moscou, 370 werstes, ou 92 lieues. De Wiasma à Moscou il y a 53 lieues.

Une route d'environ 90 lieues, dans la direction sud-est, conduit de Smolensk à *Orel,* ville de 16,000 habitants, chef-lieu d'un gouvernement des plus fertiles et des mieux peuplés de toute la Russie. On trouve dans ce gouvernement un million d'habitants, ou 1325 par mille carré d'Allemagne. Dans ceux de *Tula* et *Kaluga,* entre Orel et Moscou, la population est de 17 à 1800 par mille carré. Plus à l'est, Riæsau, Kursk et d'autres gouvernements ont de 1000 à 1400 habitants par mille carré : ce sont les plus belles provinces de l'Empire Russe.

De Wiasma, une route de 50 lieues conduit dans la direction sud-est à *Tula,* en passant par *Kaluja,* et en franchissant l'Oka, riviere considérable, Kaluja, à environ 40 lieues de Wiasma et du quartier-général français, a 2 lieues et demie de tour, 25 églises, 17 à 18,000 habi-

tants, des fabriques de toiles à voile, de papier, de chapeaux, d'étoffes de laine, de savon, etc. Son commerce de detail avec les environs est de 500,000 roubles, et son commerce d'exportation avec Petersbourg, Riga, Dantzick et Breslaw n'est pas d'une moindre valeur. *Tula*, ville de 18,000 âmes, est le Sheffield de la Russie; elle renferme 600 forges de fer, et en outre la grande manufacture impériale d'armes, fondée en 1714 par Pierre-le-Grand, qui occupe 1500 ouvriers et fournit par semaine 1350 fusils.

[illegible] position actuelle de l'armée française menace d'un côté l'ancienne capitale de l'Empire russe, et de l'autre les provinces les plus fertiles, les plus riches, et les établissemens les plus importans.

(Journal de l'Empire.)

[illegible] dépêches de Lord Wellington, du 13 Septembre. Le quartier-général était à Torquemada, sur la route [illegible] Palencia, et sur la route de Burgos. En [illegible] garnisons aux débris de l'armée de Marmont, on suppose que l'ennemi avait encore 35000 hommes sous le Nord, sous Clauzel.

Le général *Hill* était entré le 14 à *Truxillo*, et avait [illegible] sur le *Tage* à Almaraz sur lequel toute son armée [illegible] se rendant à Madrid.

Le maréchal Beresford est parfaitement rétabli de ses [illegible] et était allé à Oporto.

Les généraux Mina et Villacampa avaient continué de [illegible] des avantages sur les Français.

Le maréchal Marmont est à Burgos, il se rétablissai [illegible] de sa blessure.

LE LOGOGRAPHE,

OU

LE MONITEUR SECRET.

No. XLVI.

"Son empire est détruit si l'homme est reconnu."

Séance Extraordinaire du Sénat Conservateur sous la Présidence de l'Archichancelier de l'Empire, Cambacérès.

Cambacérès.—Sénateurs, c'est par l'ordre de S. M. l'Empereur et Roi que vous êtes ici assemblés. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous devez recevoir avec la déférence accoutumée, les communications qu'il m'a chargé de vous faire, et exécuter sans délai les ordres qu'il vous transmet par moi.

Lettre de Napoléon *au Sénat-Conservateur.*

"Sénateurs,

"La guerre que j'ai entreprise pour ranger la Russie sous les lois du système continental, s'est prolongée plus long-temps que je ne l'avais calculé d'abord, et les pertes que j'ai essuyées dans ma marche victorieuse ont sensiblement diminué le nombre de mes braves troupes. J'apprends d'un autre côté que mes armées en Espagne ont eu des

revers, et que leur situations exige des renforts. Ce sont là seulement de légeres taches dans l'ensemble de mes opérations ; lorsque je tournerai mes regards vers les Espagnes, j'y ramenerai bien promptement la victoire qui ne paraît un instant quitter mes drapeaux que pour y revenir avec plus de faveur et d'éclat. Je pourrais facilement détacher des corps de la grande-armée pour faire reprendre à mes soldats les positions qu'ils ont abandonnées sur le Douro ; mais je dois conserver en Russie une attitude formidable, et en finir une fois pour toutes dans cette campagne avec le Nord. Le Midi occupera ensuite toute ma pensée, et deux mois me suffiront pour châtier et appaiser la rébellion fomentée par les Anglais. Il faut maintenant des mesures vigoureuses, et que dans un an le monde jouisse d'un repos plus durable que celui qui signala la fin du regne d'Auguste notre prédécesseur. Je pourrai alors licencier une partie de mes soldats et n'en conserver que ce qui sera nécessaire pour faire la police de l'Europe et même du monde. C'est dans les territoires nouvellement réunis à l'Empire, que doivent principalement se faire les nouvelles levées ; ils ont à peine été soumis à la conscription, et j'exige qu'ils fournissent tous, leurs contingents. Vous accélérerez aussi le départ de tous les individus qui, réquisitionnaires en 1793 et conscrits depuis 1796, ont été dispensés de rejoindre l'armée par la faveur, l'argent ou la fraude. Vous ordonnerez aux cohortes des gardes nationales de fournir un dixieme pour alimenter mes échelons de recrutement. Mais je ne veux point que ces mesures soient comprises dans un décret qui jeterait l'alarme dans mon empire et exercerait la malignité de mes ennemis. Que chaque chef de sénatorerie se rende dans son arrondissement, qu'il y annonce mes volontés, et qu'il s'en rende l'exécuteur. Qu'il anime le zele des administrations, le dévoûment des habitants, et que

s'armant des moyens d'une terreur salutaire, il dirige la vengeance de l'état contre les traîtres, les déclamateurs et les indifférents. Dans quelques jours je serai à Moscou ; du sein de cette ancienne capitale des Czars, j'appelerai à la liberté et à la civilisation les hordes des Tartares, appel qui rendra peut-être moins nécessaires pour moi les renforts que j'attends de mon Empire."

Cambacérès.—Sénateurs, vous venez d'entendre les volontés de l'Empereur ; je ne crois pas que la maniere claire, précise et péremptoire dont il les exprime, autorise une discussion. Il nous reste à déterminer les mesures qui seront nécessaires pour donner une grande extension au recrutement qui nous est demandé, afin de porter en avant, avec rapidité, le ban et l'arriere-ban des forces de l'Empire. Plus nous déploierons de ressources, et plutôt la grande révolution qui, depuis si long-temps est dans la pensée de notre auguste maître, sera accomplie.

Lanjuinais demande à parler : Cambacérès feint de ne pas le voir et fait la sourde oreille ; enfin les importunités du premier devenant trop marquées, celui-ci lui adresse le discours suivant :

" Ou le comte Lanjuinais se propose de combattre les mesures indiquées dans la lettre de l'Empereur, ou bien il est décidé à les approuver : dans le premier cas, sa résistance est inutile, car rien ne résiste à l'Empereur ; dans le second, son approbation est superflue ; car nous sommes unanimes dans notre soumission aux volontés de notre maître. J'invite donc le sénateur Lanjuinais d'un côté à ne pas interrompre l'heureuse unanimité qui nous lie par un lien commun d'obéissance et de dévoûment pour l'Empereur, ou de l'autre, à ne point arrêter par d'inutiles réflexions, l'élan qui nous porte à exécuter sur-le-champ ses ordres.

Lanjuinais.—Je sais bien que nous sommes tellement dégénérés sous l'influence du despotisme, tellement froissés par sa violence, qu'il ne nous est pas plus permis d'applaudir à ses actes que d'y résister.

Cambacérès.—Comte Lanjuinais, nous ne sommes pas convoqués pour faire des phrases, et tout ce que vous nous diriez ici du despotisme ne nous rendra pas présomptueux au point de résister à des ordres qui jamais ne nous ont trouvés récalcitrants.

Lanjuinais.—La résistance d'un homme de bien a quelquefois relevé le courage d'une nation opprimée, ou du moins elle peut quelquefois l'absoudre aux yeux du Créateur d'avoir aliéné sa liberté, c'est-à-dire, le plus beau droit qu'elle ait reçu de sa bonté.

Cambacérès.—Eh! qui vous entendra? Qui répondra à cet appel destiné à ne pas être entendu au-delà de cette enceinte? Dites plutôt qu'il est des circonstances où la résistance est une *folie*, et où celui qui en donne le signal devient responsable de tous les maux qu'elle attire sur ceux qui osent en avoir le coupable désir. Nos moments sont précieux, comte Lanjuinais, craignons de provoquer le courroux de l'Empereur en n'exécutant pas sa pensée aussi rapidement qu'il la conçoit. Déjà j'ai fait donner des ordres afin que tout fût prêt pour transporter dans les sénatoreries les membres du sénat qui doivent accélérer le recrutement et enflammer d'une ardeur nouvelle les enfants de la grande nation. J'invite les sénateurs désignés à se préparer au départ.

Lanjuinais.—Eh! quoi, sommes-nous ici une troupe enrégimentée qui doit se mouvoir au premier signal et se porter où la dirige une volonté qu'il ne lui est pas permis de méconnaître? Sénateurs, je vous conjure de ne pas vous laisser ainsi maîtriser; songez que vous êtes le seul corps qui

existe entre le peuple et le despotisme, et que si vous perdez, je ne dis pas les priviléges que nous ne possédons plus, mais seulement les dehors de l'indépendance, nous sommes engloutis dans l'humiliation commune, et nous devenons par conséquent incapables de remplir un jour les devoirs que les circonstances peuvent nous imposer.

Cambacérès.—Eh ! quoi, entendrai-je ici prêcher la rébellion ? Comte Lanjuinais, qu'entendez-vous par ces devoirs que les circonstances peuvent imposer au sénat ?

Lanjuinais.—Je remercie l'Archi-Chancelier de la question qu'il m'adresse ; il n'a plus de prétexte pour m'imposer silence, je vais parler librement. Où nous conduisent ces guerres entreprises chaque année contre le gré de la nation, et sans autre but que de satisfaire une ambition pour laquelle le monde a encore des bornes trop étroites ? Est-ce pour notre prospérité, pour notre bonheur, ou pour notre gloire que nous faisons les sacrifices immenses qu'elles exigent ? Notre commerce en est-il plus étendu, notre industrie plus active, notre puissance plus affermie, notre nom plus respecté ? Non, non ; je vois partout le commerce entravé, l'industrie languissante ; je vois la misere et les privations s'accroître, notre puissance trop colossale pour être durable, et le nom français devenu en horreur aux nations.

Est-ce pour cela que nous qui nous disions le parti français, avions confié le pouvoir au général Buonaparté ? Ces sacrifices immenses que sans cesse il nous demande, ces tributs d'hommes dont nous sommes obligés de faire hommage à sa dévorante ambition, ces générations toutes entieres que nous livrons graduellement au fer de l'ennemi, cette jeunesse arrachée au sol de la patrie, aux soins de la famille, aux premieres affections du cœur, pour contracter dans les horreurs de la guerre des habi-

tudes féroces ; je le demande, tout ce que nous voyons n'accuse-t-il pas l'homme qui nous avait promis de fermer les plaies de la révolution ? Ah ! qu'il soit à jamais regardé comme un jour de deuil et de larmes ce jour où Buonaparté salua le peuple français du titre de la grande nation. Ce mot, ce mot fatal éveilla dans nos âmes un orgueil dont nous avons été cruellement punis. Nous voulûmes effectivement être grands, et tous nos efforts gigantesques n'ont servi qu'à nous épuiser et qu'à porter au-dessus de toutes les renommées la renommée d'un des généraux de la révolution.

Après avoir voulu, dans nos égarements révolutionnaires, imiter les premiers Romains, nous cherchâmes, par une vaine et funeste ardeur de gloire, à atteindre au même degré de puissance que les derniers, trouvant ainsi dans la république et dans la monarchie la misere, l'épuisement et la mort. Non, nous ne sommes plus une nation, nous ne sommes plus Français, et celui qui nous a appelés le grand peuple, ne l'a fait que par une cruelle dérision, comme les bourreaux de notre Sauveur le saluaient du nom de roi au milieu des tortures de sa longue agonie. Je vois un vaste empire, un empire colossal, et je ne vois plus d'armée française. Ces agloménations d'hommes et de territoires ont étouffé jusqu'au nom sacré de patrie.

Nous entendons parler de victoires gagnées sur les confins de l'Europe ; mais quels sentiments doivent-elles éveiller en nous ? Que devons-nous penser de leur réalité, ou des avantages qu'elles nous promettent, lorsqu'elles sont toujours pour nous le signal de nouveaux sacrifices, et pour le despote un prétexte pour de nouvelles demandes ? Aujourd'hui on nous ordonne de nous rendre dans les arrondissements sénatoriaux pour y accélérer un recrutement tel qu'on n'en trouve aucun exemple dans les temps les plus désastreux de la révolution ;

c'est-à-dire, qu'on nous institue les missionnaires de la mort; que c'est nous, les gardiens des droits de la nation et le dernier asile de la liberté expirante, qui sommes chargés de poursuivre jusque dans les bras de leurs épouses éplorées, les hommes qui avaient échappé aux réquisitions, à la conscription, ou qui ont acheté au poids de l'or la faculté d'être peres et époux, c'est-à-dire, de remplir les devoirs les plus sacrés imposés à l'homme en société. C'est ainsi que dans les montagnes où il croyait avoir trouvé un asile contre la cruauté et l'avidité de ses tyrans, le negre fugitif se voit tout-à-coup attaqué au sein de sa petite famille par des chiens de sang, dressés pour cette horrible chasse. (*Un mouvement confus se fait remarquer.*)

Sénateurs, la comparaison vous déplaît; mais que serait-ce si je déroulais à vos yeux le tableau de toutes les miseres, de toutes les persécutions dont nos tristes décrets ont été la source? Je me hâte d'en venir à la question de l'archi-chancelier.

J'ai parlé de circonstances qui pouvaient exiger de notre part l'usage de notre pouvoir constitutionnel. Si j'en crois les bruits qui circulent, une bataille sanglante a été livrée, le chef de l'état y a couru des dangers personnels; on dit même qu'il y a été blessé. Je le demande, une telle circonstance ne doit-elle pas nous montrer à quoi tiennent nos destinées et combien l'ambition inquiete de celui auquel nous avons déféré le pouvoir suprême, compromet la sûreté et le repos de l'empire, en entraînant à de si grandes distances des armées rassemblées pour nous protéger. Je vois l'impatience qui se manifeste autour de moi. Les flatteurs craignent de se compromettre en écoutant un homme libre, et mes amis redoutent pour moi les effets de ma franchise. Sénateurs, les anciens couronnaient de fleurs leurs victimes avant de les immoler; à leur imitation, Buonaparté couvre les siennes de lauriers.

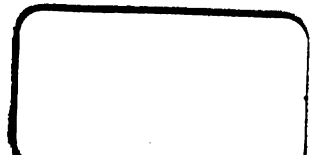
Cambacérès. Le sénateur Lanjuinais a bien fait de finir sa philippique par un madrigal. J'espere qu'il adoucira l'Empereur. Sénateurs, la séance est suspendue jusqu'à demain.

Après la séance, on a vu Boissy, Sieyes, Pastoret, Dupont et Garnier, tendre la main à Lanjuinais, mais sans lui adresser une seule parole.

FIN DU XXXVIIIe VOLUME.

De l'Imprimerie de Schulze et Dean, 13, Poland St. Oxford St.

On souscrit chez M. PELTIER, 7, Duke-Str, Portland Place.

13 25

eturned to
date